



**HAL**  
open science

# La représentation des peuples exotiques et des missions dans Feiz ha Breiz (1865-1884)

Cédric Choplin

► **To cite this version:**

Cédric Choplin. La représentation des peuples exotiques et des missions dans Feiz ha Breiz (1865-1884). Sciences de l'Homme et Société. Université Rennes 2, 2009. Français. NNT: . tel-00370510v2

**HAL Id: tel-00370510**

**<https://theses.hal.science/tel-00370510v2>**

Submitted on 18 Sep 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITÉ EUROPEENNE DE BRETAGNE**

UNIVERSITÉ RENNES 2  
Ecole Doctorale Sciences Humaines et Sociales  
Centre de Recherche Bretonne et Celtique (FRE 3055)

**La représentation des peuples  
exotiques et des missions dans  
Feiz ha Breiz  
(1865-1884)**

Thèse de Doctorat

Discipline : Breton et celtique

Présentée par Cédric CHOPLIN

Directeur de thèse : Gwendal DENIS

Soutenue le 9 janvier 2009.

Jury :

DENIS Gwendal, Professeur, Rennes 2, directeur

LE BIHAN Hervé, Professeur, Rennes 2

MARTEL Philippe, CNRS, Montpellier, rapporteur

VIDEGAIN Xarles, Professeur, Pau, rapporteur

*À ma femme et mes  
enfants qui m'ont soutenu  
tout au long de ce travail  
par leur amour et leur  
patience.*

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Gwendal Denis et les membres du jury qui m'ont fait l'honneur d'y participer et ont pris tant de peine à lire mon travail. Je tiens ensuite à remercier chaleureusement mes professeurs, amis, collègues du département de breton de Rennes 2 qui m'ont tant appris et soutenu (Gwendal Denis, Herve Le Bihan, Lukian Kergoat, Francis Favereau, Mark Kerrain, Alan Botrel, Yann-Ber Piriou, Gilles Boucherit et Annie Mordelet...). À Ronan Le Coadic et au groupe Ermine, à Ronan Calvez, pour leurs conseils et encouragements amicaux. Merci à Jean Pirotte et aux membres du CREDIC dont les travaux et l'accueil chaleureux m'ont été précieux. J'adresse un remerciement tout particulier à mon compère Olier Rolland dont la science et la bonne humeur ne m'ont jamais fait défaut. À mes collègues de la salle interdite du lycée Jean Macé de Rennes. À Yann Celton, bibliothécaire de l'évêché de Quimper et au personnel des différentes bibliothèques que je continue de hanter (bibliothèque municipale de Rennes, bibliothèque diocésaine de Rennes, Bibliothèques de Rennes 2, CRBC à Brest...) ainsi que de la maison des Missions Extérieures de Paris. À mes parents et à mes frères, à Sylvère et Boris Gobille, mes cousins et maîtres en cosmopolitisme. Enfin, à toutes les personnes qui m'ont aidé, de quelque manière que ce soit, ne serait-ce que par leur gentillesse, mais que je ne peux citer ici de peur d'en oublier une.

# Sommaire

Sommaire .....	3
Introduction.....	4
1 Feiz ha Breiz : un outil de propagande dans un monde en mutation .....	19
1.1 Feiz ha Breiz et la presse catholique.....	19
1.2 Sources des rédacteurs de Feiz ha Breiz .....	57
2 L'appel du large .....	87
2.1 Les pays de cocagne.....	88
2.2 L'ouverture du canal de Suez et le télégraphe.....	95
2.3 L'ouverture forcée des territoires.....	102
2.4 Un changement d'échelle.....	105
3 Représentation des peuples exotiques.....	119
3.1 Typologies relevées dans Feiz ha Breiz.....	120
3.2 De l'origine des « races humaines ».....	148
3.3 Le racialisme des descriptions .....	162
3.4 L'exotisme comme procédé littéraire .....	193
3.5 Des peuples sous le joug du diable .....	204
3.6 La barbarie en pratique. ....	226
4 L'imaginaire missionnaire.....	266
4.1 L'origine des missionnaires. ....	266
4.2 Les nouveaux apôtres.....	286
4.3 Un exemple de sainteté .....	310
4.4 Fonder des royaumes chrétiens.....	316
4.5 Le martyr du pasteur et de son troupeau .....	342
5 Yann Vrezhoneger et l'effort missionnaire. ....	355
5.1 La puissance de la prière.....	356
5.2 Breuriez ar Feiz.....	358
5.3 La naissance d'une sensibilité humanitaire.....	369
5.4 Une façon de remercier Dieu .....	378
5.5 Une « assurance Salut » .....	380
5.6 La concurrence protestante .....	383
6 L'alliance du sabre et du goupillon.....	389
6.1 Feiz ha Breiz et le colonialisme .....	389
6.2 Une armée et une marine chrétiennes .....	395
6.3 Soutien aux missionnaires.....	399
6.4 Des relents de croisade : .....	402
6.5 France catholique contre Angleterre protestante .....	414
6.6 Lutte contre l'esclavage .....	418
7 Le paradoxe du missionnaire .....	422
7.1 Les chrétiens indigènes : avant-garde de l'Europe.....	422
7.2 Dispenser une éducation européenne.....	423
7.3 L'anticléricisme n'est pas un article d'exportation. ?.....	427
7.4 L'ordre colonial comme ordre divin : une duperie.....	432
7.5 Indigènes et République.....	437
Conclusion .....	452
Bibliographie.....	467
Table des matières.....	479

# Introduction

Quand Gauguin peignait une Bretagne riche en couleurs, il s'agissait là de la couleur des costumes paysans et non de leur couleur de peau qui selon l'exposition au soleil durant les travaux des champs pouvait peut-être varier un peu mais restait toujours proche du blanc. Cet amoureux de Pont-Aven, du Pouldu et de la Cornouaille armoricaine rencontra certainement très peu de personnes de couleur en Bretagne et il lui fallut aller à Tahiti pour trouver de l'exotisme cutané. En effet, si la Bretagne avait participé très activement à la traite négrière, et ceci même après son interdiction en 1817 pour certains ports comme Lorient, Saint-Malo et surtout Nantes, la présence physique de Noirs n'y est attestée que de façon limitée. Ajoutons aussi qu'il ne s'agissait pas de Noirs amenés directement d'Afrique mais de la domesticité de certains armateurs et de certains planteurs séjournant en ville. À l'évidence, la population rurale de basse Bretagne n'avait, au quotidien, aucun commerce avec des hommes venus de pays lointains. Les marins et les soldats bretons pouvaient certes en rencontrer à l'instar de Deguignet qui servit en Crimée, en Kabylie et au Mexique<sup>1</sup> mais sabres, fusils et canons étant des moyens de communication peu performants, ils ne permettent pas de bien connaître l'autre. En revanche, la reprise de l'effort missionnaire français dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle offrit aux populations catholiques une somme d'informations très conséquente par l'intermédiaire des *Annales de la Propagation de la Foi* (dès 1822) et de ses adaptations en breton.

La circulation des informations sur les pays lointains s'améliora aussi très largement à partir des années 1860 grâce à la plus grande liberté de la presse accordée par le régime de Napoléon III en voie de libéralisation. Bien souvent, quand on parle de la liberté de la presse, on pense aux titres parisiens et on oublie cette floraison de feuilles locales et de journaux catholiques. Or, c'est dans ce contexte que naquit *Feiz ha Breiz*.<sup>2</sup>

Le travail que nous vous présentons aujourd'hui consiste en l'étude thématique et critique d'un corpus original. Étude thématique puisque centrée sur un thème : la représentation des peuples exotiques en contexte missionnaire et colonial ; étude critique puisque nous confronterons ce corpus à d'autres corpus, études et analyses ; corpus original

---

<sup>1</sup> ROUZ Bernez : *DEGUIGNET Jean-Marie, Mémoires d'un paysan Bas-Breton*. An Here, Ar Releg-Kerhuon 2000. 462p

<sup>2</sup> CARON François, *La France des patriotes*, Fayard, Paris, 1985. p 170s.

enfin car si le mouvement missionnaire, la politique papale en ce domaine et le colonialisme ont déjà été étudiés par d'autres, il ne semble pas qu'un organe de presse populaire en langue régionale ait été l'objet d'une telle étude.

Feiz ha Breiz eut une durée de vie exceptionnellement longue pour un journal entièrement rédigé en breton : près de deux décennies (1865-1884). Toutes les semaines, les abonnés trouvaient sous leurs yeux ce titre Feiz ha Breiz qui sonne comme un slogan (Foi et Bretagne) et ce sous-titre qui, s'il varia un peu au fil du temps, garda le même esprit :

*Kelou a bep Bro, ha kenteliou var bep tra, digasset bep sul da guement Christen zo e Kerne, e Leon hag e Treger* (Nouvelles de tous les pays, leçons sur chaque chose, apportées chaque dimanche à tout chrétien de Cornouaille, du Léon et du Trégor) du 4 février 1865 au 18 février 1865 puis

*[...] digasset bep sul da guement Christen a goms ar brezounec* (apportées chaque dimanche à tout chrétien qui parle breton) du 25 février 1865 au 16 janvier 1869).

Le même sous-titre sera repris du 23 janvier 1869 aux 21 août 1875, c'est-à-dire jusqu'à la démission de Goulven Morvan (voir infra), mais avec une légère modification orthographique.

*Kelou a bep bro, ha kenteliou var bep tra casset bep sul da guement Kristen a gomz brezounec* (Nouvelles de tous les pays et leçons sur tout envoyées chaque dimanche à tout chrétien qui parle breton)

Si par la suite la référence aux pays étrangers disparaît dans le sous-titre, ce n'est pas en raison d'un désintérêt mais parce que le journal prend une coloration de plus en plus politique comme le montrent les nouveaux sous-titres :

*[...] pe gazetenn ar guir gristenien, ar guir vretouned* (ou journal des vrais chrétiens, des vrais bretons) du 2 juin 1877 au 26 avril 1884 avec un léger changement dans l'orthographe le 5 mai 1883 : *pe gazetenn ar gwir gristenien, ar gwir vretouned*.<sup>3</sup>

L'objectif de la rédaction de Feiz ha Breiz semble donc bien être d'informer le lectorat bretonnant et catholique des nouvelles du monde. Or le monde change dans cette seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle : la carte de l'Europe se modifie en profondeur et celle du monde est complètement bouleversée. D'immenses taches de couleur s'étalent sur le planisphère : les fameuses taches roses représentant l'empire colonial français des atlas de nos grands-pères<sup>4</sup> puisque c'est l'époque où la France se constitue un nouvel empire colonial. En effet, après les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, il ne restait plus que des confettis de l'empire colonial d'ancien régime (quelques îles à sucre dans les Antilles, la Guyane, cinq comptoirs en

<sup>3</sup> RAOUL Lucien, *Un siècle de journalisme breton*, le Signor, Le Guilvinec, 1981. p137s

<sup>4</sup> Cf. FALLEX (Maurice), *Nouvel atlas*, Delagrave, 1929, 79p

Inde, les établissements du Sénégal et l'Île Bourbon baptisée aujourd'hui Ile de la Réunion). À la toute fin du règne de Charles X, en 1830, la France prend pied en Algérie laissant aux régimes suivants la charge de poursuivre cette difficile conquête. Si c'est sous le Second Empire que s'amorce véritablement le mouvement d'expansion coloniale avec la conquête de la Cochinchine, c'est la III<sup>e</sup> République qui porte l'empire colonial français à son apogée. La publication de Feiz ha Breiz couvrant la fin du Second Empire et les débuts de la III<sup>e</sup> République, son étude s'avère être un outil de choix pour connaître l'état d'esprit du clergé et pour savoir comment étaient disposés les catholiques bas bretons à l'égard des peuples exotiques, des missions et de l'œuvre coloniale de la France à ce moment charnière.

Le premier numéro de Feiz ha Breiz sortit le dimanche 4 février 1865. L'initiative de ce journal revient à Léopold de Leseleuc, qui réussit à convaincre Mgr Sergent, évêque de Quimper et de Léon, dont il était le vicaire, de la nécessité de proposer à ses diocésains un journal dans leur langue.<sup>5</sup>

La rédaction fut confiée à Yves Goulven Morvan (1819-1891). Natif de la Forêt Landerneau, il ne devint prêtre qu'à 32 ans en 1851. Yves Goulven Morvan assumait la direction du journal pendant dix ans. Lors de son départ, en 1875, il fut remplacé par Gabriel Morvan, qui avait été son condisciple au séminaire de Pont-Croix. Jean Le Dû et Yves Le Berre, dans la présentation de leur recueil de textes choisis dans Feiz à Breiz,<sup>6</sup> écrivent à propos du journal et de son premier rédacteur :

*La publication de ces quelques textes est une tentative de réhabilitation d'un homme qui donna naissance à un courant littéraire original et durable. Ce courant s'établit dans les milieux du siècle dernier<sup>7</sup> sur les bases d'une idéologie conservatrice et d'une morale rigoureusement chrétienne, prit pour outil la langue bretonne partiellement « normalisée » selon les principes définis une génération plus tôt par le Gonidec, fut porté par un milieu social organisé autour de l'Église catholique, constituée de prêtres des zones rurales, de petits bourgeois — presque tous formés dans les collèges religieux et les séminaires —, de paysans aisés — principalement léonards —, enfin de quelques membres de la noblesse basse bretonne attachés aux monarchies ou légitimistes.*

Pour montrer combien on peut qualifier Feiz ha Breiz de journal légitimiste, c'est-à-dire royaliste et catholique, « gwenn » comme on dit en breton, il n'est qu'à regarder les deux seuls numéros du journal dont la première page est entourée d'un liseré noir. Le premier est celui qui annonce la mort de Pie IX (1878) et le second celle du comte de Chambord (1883).

<sup>5</sup> RAOUL Lucien, *Un siècle de journalisme breton*, le Signor, Le Guilvinec, 1981. p137s

<sup>6</sup> LE DU Jean & LE BERRE Yves, *Textes choisis dans Feiz ha Breiz*, Studi n°11, CRBC et CRDP Rennes, Avril 1979. p5.

<sup>7</sup> C'est à dire le XIX<sup>e</sup> siècle

Ainsi, Feiz ha Breiz n'a jamais été en symbiose avec le régime politique en place : le Second Empire pour commencer, la III<sup>e</sup> République pour finir. Si l'opposition de Feiz ha Breiz au gouvernement de Napoléon III n'a jamais été nette, tout du moins avant la défaite de Sedan (1871), il n'en est pas allé de même à l'égard des républicains et des radicaux voués aux gémonies à longueur de page. Pourtant, Yves Goulven Morvan écrivait dans le premier numéro :

*Na vezo morse hano ama ar pezh a zell oc'h ar c'houarnamant [...] hag en defe an ear da vlam pe da veuli ar re hor gouarn... (Nous ne traiterons jamais ici des affaires de l'État [...] de façon à donner l'impression de blâmer ou de louer ceux qui nous gouvernent.)*<sup>8</sup>

Cette prudence ne dura pas car comme le fait remarquer Lucien Raoul, ce détachement affiché de la chose politique ne résista pas aux changements de régime :

*Par contre, l'avènement du Gouvernement provisoire et la prise du pouvoir par les républicains, sectaires et anticléricaux, sont loin de laisser indifférent l'abbé Morvan qui consacre dès lors la majeure partie de ses éditoriaux à mettre en garde ses lecteurs contre les incroyants (« an dud difeiz »), les révolutionnaires (« an dispac'herien ») et les francs-maçons (« ar franmasoned »): « N'on eus tremenet meur a sizun ep lavaret eur ger bennag a enep an dud difeiz a glask lamet digantho ho feiz hag ho relijion » (n° 366- 03/02/1872). Les écoles laïques, « graves menaces pour la religion », sont, elles aussi l'objet de ses attaques: « hag evelse, dre ho mistri ha dre vestrezed scol laïk ec'h ententont tud dioc'h ho dorn, tud ep relijion evel dho, tud hag a scolio, a zavo ar vugale evel païaned pe hugunoded. (et ainsi, avec leurs maîtres et leurs maîtresses d'école laïques qui sont des gens à leur dévotion, des gens sans religion comme eux, des gens qui éduqueront, qui élèveront nos enfants comme des païens ou des Huguenots) »<sup>9</sup>*

On voit bien que la référence aux païens et aux huguenots sert ici de repoussoir. Si on peut trouver quelques huguenots en Bretagne, les païens y sont beaucoup plus rares. Les païens, ne sont-ce ces peuples qui vivent à l'autre bout de la Terre, aux moeurs étranges et parfois horribles, décrits par les voyageurs et les missionnaires que les chrétiens leur envoient pour leur annoncer la Bonne Nouvelle et sauver leur âme ? La pénétration européenne dans les Terrae Incognitae, l'élargissement des horizons à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle touchent toutes les strates de la société. Les gens sont curieux des choses nouvelles que les découvertes scientifiques leur font entrapercevoir, avides d'en savoir plus sur les pays lointains et les peuples exotiques qui les habitent. Rappelons que Feiz ha Breiz, pour répondre à l'attente de son public, proposait dans son sous-titre de donner des nouvelles du monde entier et de

---

<sup>8</sup> F&B n°1 04/02/1865, cité aussi par L. Raoul (1981) p140

<sup>9</sup> Lucien RAOUL, *Un siècle de journalisme breton*, le Signor, Le Guilvinec, 1981. p. 143

l'instruire sur bien des choses. Notons cependant que si le nom «kentel» peut être traduit par leçon ou enseignement, il peut aussi signifier édification ou morale au sens de celle que l'on est invité à tirer après la lecture d'un chapitre de *Buez ar Zent* (La Vie des Saints) dont bien des familles possédaient un exemplaire.<sup>10</sup> Il s'agit donc certes d'instruire Yann Vrezhoneger<sup>11</sup> mais aussi de le conforter dans sa foi en faisant appel non à des vies de saints maintes fois lues et relues mais à des histoires se déroulant dans un décor exotique, parmi des gens aux coutumes décidément bien étranges.

L'Église, après avoir passé un demi-siècle à reconstituer son clergé et à reprendre l'ascendant sur ses ouailles après les troubles de la Révolution, peut dans ce dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle reporter une partie de ses moyens humains et financiers sur les missions extérieures. Ce traumatisme de la Révolution a en outre développé chez les catholiques français la conscience d'une responsabilité à l'échelle du monde en ce qui concerne le salut des âmes.<sup>12</sup> Or cette action est ressentie comme vitale par l'Église car l'évolution des mentalités et la perte progressive des États pontificaux font qu'elle se sent assiégée. Les missions extérieures sont donc perçues comme le seul moyen d'enrayer ce déclin et leur développement apparaît annonciateur de la victoire finale.<sup>13</sup> La Bretagne, riche en vocations sacerdotales, participe grandement à cet effort et les Bretons sont appelés, par leurs prières et leurs dons, à le soutenir. Une véritable propagande en faveur des missions se développa et Feiz ha Breiz en fut un des acteurs.

Nous arrivons là au cœur de notre sujet qui consiste en l'étude de la représentation que donne Feiz ha Breiz, pendant les dix-neuf ans de son existence, des peuples exotiques et des missions en contexte colonial.

Travaillant sur les représentations, nous nous trouverons parfois bien éloignés des réalités anthropologiques et historiques aujourd'hui connues. Il conviendra dès lors d'étudier l'ampleur de ces distorsions et de voir dans quelle mesure elles sont volontaires ou non. Ceci nous amènera à nous poser la question des intentions et des sources d'information qu'utilisaient les rédacteurs de Feiz ha Breiz.

---

<sup>10</sup> Plusieurs versions souvent rééditées circulaient alors :

— Buez ar Sænt, evit gloar Doue, evit enor ar Sænt, evit sanctification an Eneou, Glaoda Marigo, Kemper, 1752.

— Buhez ar Zænt lakeat e brezounec Leon gant an aotrou Perrot, person a Blougonvelen, Brest, 1846.

— Buez ar Zent, skrivet a nevez e brezounek gant ann aotrou Morvan, chaloni euz a iliz katedral Kemper, Teurn (Tours), 1884.

<sup>11</sup> Yann le bretonnant, John Doe, le citoyen Lambda...

<sup>12</sup> Claude Prudhomme, *Missions chrétiennes et colonisation*, p. 68.

<sup>13</sup> Jean Pirotte, *La mobilisation missionnaire, prototype des propagandes modernes (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, in *La mission en texte et en image*, Karthala, Paris, 2004, pp. 211-232.

Le terme exotique n'est certes pas un terme scientifique mais la définition que nous en donnerons sera celle du Trésor de la Langue Française<sup>14</sup> :

*Qui est relatif, qui appartient à un pays étranger, généralement lointain ou peu connu; qui a un caractère naturellement original dû à sa provenance.*

Il va de soi que, dans cette thèse, nous n'emploierons jamais le mot « exotique », même dépourvu de guillemets, comme un concept ou une notion mais toujours comme une catégorie de perception, celle que l'on retrouve dans les colonnes de Feiz ha Breiz.

Nous ne nous intéresserons donc qu'aux peuples qui présentent une forte altérité par rapport à l'Europe occidentale de tradition chrétienne, rurale mais en voie d'industrialisation et conquérante. En fait, nous traiterons des peuples en contact avec les missions et les missionnaires. Les missions en question sont bien évidemment les missions que l'on a coutume d'appeler extérieures et non les missions intérieures même si quelques rapprochements devront être faits. C'est dans cette partie que nous étudierons le regard que porte Feiz ha Breiz sur les civilisations des peuples exotiques, pour peu qu'il leur en soit prêté une, et la genèse des stéréotypes raciaux et culturels dont beaucoup ont encore bien des difficultés à se départir.

Avant toute chose, il conviendra de faire connaissance avec les équipes de rédaction de Feiz ha Breiz afin de savoir si ce journal exprime des points de vue très divergents ou s'il a une ligne éditoriale stable sur la période (1865-1884).

Ceci fait, nous situerons Feiz ha Breiz dans son contexte politique et culturel en développant plus particulièrement trois axes d'étude. Tout d'abord, nous montrerons que Feiz ha Breiz est un journal résolument légitimiste défendant, avec la dernière énergie, les droits d'Henri V au trône de France pour enfin déterminer la vision que Feiz ha Breiz a du monde. Nous verrons aussi comment, par un effet de miroir, la description des « peuples exotiques » permet de définir une certaine identité bretonne que Ronan Calvez a appelée « un paysanisme breton. »<sup>15</sup>

Le positionnement légitimiste va amener le journal à s'opposer continuellement au régime en place. Une opposition modérée à l'Empire pour commencer, une attitude attentiste sous le gouvernement provisoire de Mac-Mahon ensuite, et pour finir une attitude résolument hostile voire hargneuse lorsque la IIIe République s'installe. Pour les rédacteurs de Feiz ha

---

<sup>14</sup> <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

consulté le 07/08/2008

<sup>15</sup> CALVEZ Ronan, *Un paysanisme breton, Feiz ha Breiz, (1865-1884) et la société bretonne*, Mémoire de maîtrise, Brest, 1993,

Breiz l'éventualité de l'installation d'une république ne peut qu'annoncer le retour des troubles révolutionnaires dont le souvenir hante les catholiques bretons. Rappelons pour mémoire qu'en 1865, l'Église se remettait à peine du choc de la Révolution française et de l'Empire qui avait complètement miné ses bases (clergé décimé et divisé, biens dispersés, population déchristianisée...). Depuis 1815, la Bretagne avait certes été reconquise, les élites conservatrices avaient repris leur place d'honneur dans les Églises, le clergé s'était reconstitué et un quasi-monopole institué sur l'éducation. Cependant, des nuages lourds de menaces s'annonçaient.

Si le pouvoir spirituel du pape ne pouvait plus souffrir la moindre contradiction depuis l'affirmation de l'infaillibilité pontificale, son pouvoir temporel était remis en question par l'unification de l'Italie au profit du royaume de Piémont. La gestion de la question italienne par Napoléon III, qui avait pourtant tant choyé l'épiscopat et dont le fils avait pour parrain le pape lui-même, lui aliéna définitivement le soutien des catholiques bretons (et autres). Feiz ha Breiz se trouve complètement en accord avec le *syllabus* de Pie IX et lui sert bien souvent d'illustration.

Devant la montée des menaces, le clergé breton favorisa l'émergence d'une nouvelle conscience bretonne. Celle-ci faisait rimer paysan, catholique et breton. Il n'est qu'à rechercher les adjectifs opposés à ce triptyque pour identifier à coup sûr les adversaires, les ennemis des prêtres de l'évêché de Quimper et Léon même s'il n'est jamais question de séparatisme. Pèlerinages, culte marial et des saints, le tout enrobé d'une sensibilité romantique exprimée dans « la vieille langue de nos pères » parée de toutes les vertus prophylactiques. Or, décrire des horizons, des mœurs, des objets exotiques fait sortir le breton de son cadre habituel et il est fort intéressant d'étudier comment les rédacteurs de Feiz ha Breiz ont appréhendé et géré ces situations inédites.

Comme nous venons de le voir, Feiz ha Breiz joue à l'envi des opposés et des contraires, il en va de même pour sa conception du monde. Les Bretons doivent choisir le camp de Dieu ou celui de Satan. Évidemment, Feiz ha Breiz est là pour les y aider. La chose ne devrait pas être trop ardue, puisque la Révélation et les dogmes de l'Église sont présentés comme de pures évidences. La preuve en est que les hommes les plus brillants, de quelque pays ou religion qu'ils soient, se convertissent sans réserve au catholicisme romain. De l'autre côté se trouvent le diable et ses valets. Le père du mensonge, le singe de Dieu sait très bien choyer ceux qui le serviront. Ses valets se trouvent parmi les hérétiques, les schismatiques, les infidèles évidemment mais aussi parmi les apôtres des idées nouvelles qui détournent les

fidèles des commandements de la Sainte Église Catholique Apostolique et Romaine et veulent éduquer les enfants dans des écoles sans crucifix.

Si les défis sont immenses dans la vieille Europe chrétienne, les catholiques bretons sont conscients que le monde a changé d'échelle. L'expansion européenne outre-mer appelle de nouveaux défis. De nouvelles voies se sont ouvertes vers des pays jusqu'alors inaccessibles or l'Église est, par nature, apostolique et se doit donc de porter la Bonne Nouvelle partout où cela est possible. La reprise des missions coïncide donc d'une certaine manière avec la reprise de l'expansion coloniale européenne. C'est ainsi que se développe dans Feiz ha Breiz l'idée selon laquelle le déclin de l'Église en Europe peut être compensé par son développement outre-mer. C'est dans ce contexte que les Bretons prennent conscience de la dimension internationale de leur foi pour reprendre le titre d'un colloque dont les actes ont grandement influencé notre recherche.<sup>16</sup>

Avant d'aller plus loin, il conviendra de s'interroger sur les sources de Feiz ha Breiz. Ce journal, ne disposant pas d'envoyés spéciaux sur place, utilisa comme matériaux des écrits divers et variés pour ses articles, ce qui ne manque pas de soulever différentes questions. Premièrement, les sources sont-elles toujours citées? Deuxièmement, à quelles tendances appartiennent les sources citées? Troisièmement, comment ces sources sont-elles adaptées aux besoins de la ligne éditoriale de Feiz ha Breiz et traduites en breton?

L'expansion européenne outre-mer provoqua la rencontre d'autres hommes, d'autres cultures, d'autres religions. L'acte premier de la connaissance étant de nommer l'inconnu, nous étudierons dans le détail la façon dont les peuples exotiques sont nommés dans Feiz ha Breiz. Certains peuples, les plus proches ou anciennement connus, auront droit à un nom propre et d'autres seront affublés de noms génériques comme « sauvages », « infidèles », et d'autres plus péjoratifs encore. Nous verrons aussi comment les dénominations ne sont pas figées et évoluent au gré des circonstances. Nous irons même plus loin : la rencontre avec l'Autre se situant dans un contexte colonial supposant la supériorité du sujet sur l'objet, la relation ne peut être qu'inégalitaire. La genèse du racisme moderne semble trouver là l'un de ses fondements. Nous verrons et étudierons comment les rédacteurs de Feiz ha Breiz sont tiraillés entre leur conception unitaire et chrétienne du genre humain d'un côté et de l'autre, la mise en place d'un racialisme prétendument scientifique et les ressorts du racisme ordinaire. Il faudra

---

<sup>16</sup> CHOLVY (Gérard) Actes réunis par, *L'éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi. XIXe et XXe siècles*, Centre régional d'histoire des mentalités, Université Paul Valéry Montpellier III, 1996, 184 p.

par ailleurs étudier les moyens qu'utilisait Feiz ha Breiz pour lutter contre le darwinisme dans la mesure où il remet en cause le premier article du Credo et le récit de la Genèse.

C'est ainsi que nous verrons comment se combinent l'universalisme chrétien et l'eurocentrisme par le moyen de concepts linguistiques et ethnologiques périmés mais d'une efficacité redoutable. L'utilisation de l'exotisme comme procédé littéraire s'intègre à la conception du monde binaire de Feiz ha Breiz car il lui permet d'atteindre son objectif éditorial : instruire les Bas Bretons tout en les distrayant. Ainsi on verra fleurir dans Feiz ha Breiz des contes, des fables, des histoires drôles bien connus en Bretagne mais que l'on recycle en les parant d'habits exotiques. Par ce biais, Feiz ha Breiz, sans en avoir l'air, offre à ses lecteurs des leçons de morale voire même de catéchisme.

Le monde de Feiz ha Breiz est manichéen, les peuples non chrétiens y sont représentés comme vivant sous le joug du diable. Si ces êtres humains ne sont pas mauvais par nature, ils le sont par l'éducation, puisqu'ils ne connaissent pas la vraie foi. C'est la raison pour laquelle ils peuvent et doivent être convertis. Le fait qu'ils aient une religion, aussi mauvaise soit-elle montre à l'évidence qu'une fois éclairés ils pourront bien servir le vrai Dieu au lieu de perdre leur temps et leur énergie dans de vaines dévotions. À bien y réfléchir une mauvaise religion vaut mieux que l'athéisme professé par certains Européens qui, eux, auront bien du mal à retourner vers Dieu.

L'expansion européenne remet en contact la Chrétienté avec l'Islam. Rappelons que la confrontation de ces deux grandes religions monothéistes avait permis à chacune d'elles de constituer son identité propre par un jeu étrange d'emprunts et de rejets proche de la fascination. En cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, les armées turques ne menaçaient plus les portes de Vienne mais les puissances européennes s'en prenaient, à leur tour, aux terres d'Islam. L'Algérie, même si la pacification était loin d'être achevée, était devenue française depuis 1830, l'empire ottoman vacillait sous les coups de boutoir de l'empire russe et certaines de ses dépendances aiguisaient l'appétit des puissances occidentales. Cependant, l'Islam continuait à progresser, ceci contre toute attente, malgré les efforts des missionnaires chrétiens et sous le regard des administrations coloniales, notamment en Afrique subsaharienne. Bien souvent, l'Islam est ressenti comme l'Europe chrétienne en négatif. Il est donc chargé de tous les vices et il ne sera pas rare de trouver des relents de croisade dans Feiz ha Breiz.

Afin de légitimer l'action des missions catholiques, Feiz ha Breiz se complaît à décrire la barbarie des peuples non chrétiens. Ceci lui permet, par un simple effet de renversement, de mettre en évidence les vertus du catholicisme romain : fainéantise et impudeur, absence de

charité, mauvais traitements infligés aux femmes et désordres dans la famille, guerres cruelles et endémiques, esclavage et négation de la dignité humaine, persécution des missionnaires et des chrétiens. Nous verrons que les rédacteurs de *Feiz ha Breiz* ne cherchent aucunement à faire accroire à leurs lecteurs que cette barbarie est inhérente à la nature même de ces hommes même si leur couleur de peau diffère de la leur mais qu'elle prouve que seule la foi chrétienne permet à un homme d'être vraiment Homme. La preuve en est que Dieu lui-même leur inflige des châtiments terribles afin de leur montrer la voie vers le Salut. De même, les descriptions de la déchéance des peuples autrefois chrétiens permettent de montrer par l'exemple ce qui attend les Européens si ceux-ci reniaient leur foi.

Missions et missionnaires sont les instruments de l'Église pour gagner et sauver les peuples lointains. Par leur vertu et leur courage, ils sont les seuls capables de transformer les loups en agneaux, les sauvages et les cruels infidèles en hommes bons et vertueux. Dans un premier temps, nous chercherons à savoir ce que nous dit *Feiz ha Breiz* de l'origine de ces missionnaires : de quelles familles ils sont issus, quel a été l'élément déclencheur de leur vocation, si cette vocation a été encouragée ou bien provisoirement contrariée. Les descriptions de missionnaires abondent en *Feiz ha Breiz*, ils sont décrits comme les nouveaux apôtres devant tout quitter pour vivre dans la misère, endurant le climat, les maladies et la mort avec une abnégation totale. *Feiz ha Breiz* les montre au milieu de populations inconnues, apprenant leur langue, leurs coutumes, partageant leurs joies et leurs peines. *Feiz ha Breiz* les dépeint comme des hommes aux capacités intellectuelles supérieures, véritables linguistes et anthropologues avant l'heure, affrontant l'hostilité des indigènes, luttant sans relâche contre le diable et ses cornes, déjouant les pièges de ses valets que sont les prêtres des faux dieux et des idoles, les protestants cupides et fourbes. Seule la foi de ces exemples de sainteté aimant plus leur prochain qu'eux-mêmes, les miracles qu'ils produisent montrent aux populations prisonnières des ténèbres où est le vrai Dieu et qui sont ses véritables serviteurs. Devant tant de courage et d'abnégation, les descriptions d'indigènes reconnaissants ne manquent pas et même les protestants s'émerveillent des qualités humaines de leurs concurrents. L'objectif de l'Église est de fonder outre-mer des royaumes chrétiens. Il ne s'agit donc pas officiellement de les soumettre à l'Europe mais de transformer leurs structures politiques et culturelles pour les rendre conformes au message évangélique. Cet aspect, bien trop souvent négligé en raison de l'image d'Épinal montrant « l'alliance du sabre et du goupillon », reste fort présent dans *Feiz à Breiz*, Rome se montrant plus que réservée quant à la capacité des États européens à christianiser les populations exotiques depuis l'échec flagrant du patronato espagnol et du patroado portugais qui sous prétexte d'évangéliser les populations du Nouveau Monde les

avaient décimées.<sup>17</sup> Même si cette volonté de Rome de ne plus dépendre des pouvoirs politiques pour assurer sa mission apostolique était forte, les opportunités offertes par l'expansion européenne en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle étaient trop belles pour ne pas être saisies. C'est ainsi que naquit une certaine collusion entre les régimes coloniaux et les missions dont l'Église eut bien de la peine à se départir lors des décolonisations. Quoi qu'il en soit Feiz ha Breiz se plaît à montrer des communautés indigènes chrétiennes qui sous la houlette des missionnaires font preuve d'une dévotion qui devrait faire pâlir d'envie les pays de vieille chrétienté. Feiz ha Breiz, toujours dans cette optique, marque un point d'honneur à montrer la pérennité de ces communautés grâce à l'émergence d'un clergé indigène.

Cependant, tout ne se passe pas toujours au mieux et les missionnaires savent qu'ils doivent se préparer à l'éventualité du martyre. Nous verrons que cette éventualité était bien loin d'être envisagée avec effroi : elle était même recherchée par certains puisqu'elle constituait un véritable viatique pour le paradis. Par ailleurs, Feiz ha Breiz cherche à montrer au moyen de mille exemples que seul le catholicisme peut donner à ses fidèles la force nécessaire pour affronter le martyre, ce qui constitue une démonstration, aux yeux de ses journalistes, de sa vérité. Feiz ha Breiz semble aussi partager l'idée que le sang des martyrs est la semence des nouvelles communautés chrétiennes s'appuyant en cela sur l'exemple des premiers chrétiens. Nous verrons combien les rédacteurs de Feiz ha Breiz se complaisent à offrir des descriptions d'un réalisme souvent insoutenable car l'objectif n'est évidemment pas seulement informatif, il est aussi de faire participer les catholiques de l'évêché à l'effort missionnaire. À cet égard, Feiz ha Breiz participe entièrement à la mise en place d'une véritable propagande, au sens moderne du terme, pour reprendre l'analyse de Jean Pirotte.<sup>18</sup> Feiz ha Breiz publie nombre de lettres de missionnaires qui appellent les chrétiens de la vieille Europe à les soutenir tant par leurs prières que par leurs dons financiers. Ces lettres de missionnaires sont soit des traductions des *Annales de la Propagation de la Foi*, soit des reprises de *Liziri Breuriez ar Feiz*,<sup>19</sup> soit des lettres directement envoyées au journal par des missionnaires ou par certains de leurs proches. Si ces lettres donnent nombre d'informations sur les peuples rencontrés par les missionnaires, elles se veulent aussi édifiantes, c'est-à-dire propres à renforcer la foi. Nous étudierons les thématiques que l'on trouve dans ces lettres afin

---

<sup>17</sup> PRUDHOMME Claude, *Missions chrétiennes et colonisation*, Cerf, Paris, 2004, 172p.

<sup>18</sup> PIROTTE Jean, Aux sources des propagandes modernes. L'appel à la mission in ROUTHIER Gilles LAUGRAND Frédéric, *L'espace missionnaire: lieu d'innovations et de rencontres interculturelles*, Karthala Editions, Paris, 2002, 437p.

& PAISANT Chantal, *La mission en textes et images*, Karthala Editions, Paris, 2004, 516p.

<sup>19</sup> Version bretonne des *Annales de la Propagation de la Foi*

de déterminer quelles cordes sensibles les rédacteurs de *Feiz ha Breiz* veulent faire vibrer chez leurs lecteurs.

Nous nous attarderons quelque temps sur ce que nous appellerons la naissance d'une sensibilité humanitaire. Les missionnaires, se trouvant bien souvent au milieu de catastrophes humanitaires dues à la famine, à la guerre, aux persécutions, à l'esclavage et plus particulièrement celui des enfants, ne manquent jamais d'en appeler à la générosité des Bretons. Participer à l'effort missionnaire est pour les catholiques bretons une manière de remercier le bon Dieu d'être nés chrétiens, dans une Europe que l'Église a fait sortir de la barbarie et de se préserver de sa juste colère qui ne manquera pas de s'abattre s'ils persistent à écouter ceux qui les détournent de lui. Qui plus est, donner à l'Œuvre de la Propagation de la Foi ou à l'Œuvre de la Sainte Enfance, c'est acheter des indulgences, des rentes au paradis. On ne pourra manquer de faire un rapprochement entre le vocabulaire de cette propagande missionnaire et celui de l'économie en général et de l'économie coloniale en particulier.

La troisième partie de notre travail consistera à étudier dans le détail la manière dont *Feiz ha Breiz* informe sur l'expansion coloniale française et nous verrons que celle-ci a été fort diverse et a varié suivant le régime en place.

Dans la première période qui couvre la fin du Second Empire et le début de la III<sup>e</sup> République, l'alliance entre le sabre et le goupillon ressemble presque à une lune de miel, Napoléon III voulait en effet présenter la France comme la protectrice des missions et de l'Église catholique et il est vrai que la marine et l'armée sont de précieux soutiens des missionnaires. La marine surtout joue un peu le rôle de la cavalerie dans les westerns c'est-à-dire qu'elle arrive (presque) toujours à temps, qu'elle rétablit le bon ordre et lutte contre l'esclavage. Nous verrons dans cette même partie comment les rédacteurs de *Feiz ha Breiz*, dans le cadre des missions toujours, opposent France catholique et Angleterre protestante. Nous étudierons ensuite la façon dont les missionnaires s'avèrent être de précieux auxiliaires pour l'État. Coloniaux et missionnaires partagent en effet la même culture et l'immense majorité d'entre eux est convaincue de la supériorité de cette culture sur les cultures indigènes. Pour eux, civiliser et européaniser vont de paire. Autre avantage pour l'État, les missionnaires, si efficaces, ne lui coûtent presque rien. En outre, les chrétiens indigènes constituent pour lui une véritable avant-garde et servent bien souvent de relais à l'autorité coloniale. Nous n'oublierons pas cependant de traiter des frictions et désaccords qui survinrent entre les missionnaires et l'ordre colonial.

La seconde période sera celle que l'on appelle communément « la politique de recueillement national » à la suite de la traumatisante défaite de Sedan (1870). C'est une grande période d'entre deux et d'incertitude pour la France et pour les catholiques bretons qui pensent que cette première a été vaincue à cause de ses péchés. Ils attendent un rétablissement de la monarchie qui tarde en raison de la désunion des royalistes et qui, finalement, ne se fera pas. Cependant, durant cette période, les dons à l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne diminuent pas, ce qui montre à l'évidence que le soutien aux missionnaires est profondément ancré dans les mentalités, qu'il n'est pas un phénomène de mode.

La troisième période commence avec l'installation définitive de la III<sup>e</sup> République. Certains républicains (ils sont loin d'être tous unanimes) veulent rompre avec le recueillement national et laver l'humiliation (indemnités de guerre et perte de l'Alsace-Lorraine) par une politique extérieure active. Or, ne pouvant gagner de gloire en Europe, il fallait trouver des victoires militaires outre-mer. L'attitude des légitimistes forcenés de Feiz ha Breiz à l'égard de la politique coloniale de la III<sup>e</sup> République est pour le moins confuse. En fait, il faut faire feu de tout bois pour décrédibiliser République et républicains. La crainte que la République ne perde l'héritage colonial des rois par son incurie et ses lois de laïcisation que les indigènes, notamment en Algérie, n'accepteront jamais, s'accompagne d'une opposition résolue à toute aventure coloniale. Feiz ha Breiz voit derrière les républicains la main de Bismarck qui cherche à empêcher le retour de la monarchie c'est-à-dire le relèvement national et à détourner les Français de la ligne bleue des Vosges. Ainsi il pourra à nouveau écraser la France sous sa botte dès que l'envie lui en prendra. C'est aussi dans cette partie que nous traiterons de ce qu'il est convenu d'appeler le paradoxe du missionnaire. Si, en France, le conflit entre républicains et catholiques est frontal, outre-mer, la situation est tout autre. Missionnaires et administration coloniale sont contraints à l'entente. Le missionnaire travaille donc dans les pays lointains pour la France, sa civilisation et sa langue alors qu'il en est chassé. C'est ce qui fera dire à Gambetta que « l'anticléricalisme n'est pas un produit d'exportation »<sup>20</sup>.

À vrai dire, la politique coloniale est aux yeux de Feiz ha Breiz révélatrice de l'escroquerie démocratique. Alors que la République est censée être le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, celle-ci le spolie et le trompe : elle fait la guerre sans la déclarer, envoie de bons soldats chrétiens se faire tuer dans les pays lointains pour le seul bénéfice de quelques capitalistes et leur refuse même un prêtre pour les accompagner à leur

---

<sup>20</sup> Déclaration du « vieux républicain » à Mgr Lavigerie, évêque d'Alger en 1878. La formule a été si souvent reprise qu'elle est aussi attribuée à bien d'autres républicains anticléricaux comme Paul Bert.

heure dernière, dépense des millions sans compter alors qu'il y aurait tant à faire dans le pays, elle asservit des peuples qui ne lui ont rien fait.

Feiz ha Breiz insiste de surcroît sur la dangerosité de la politique coloniale : si on sait quand débute une guerre, il est beaucoup plus difficile de savoir quand elle se terminera et combien elle coûtera. Les risques géopolitiques paraissent toujours énormes à nos rédacteurs : la Turquie est toujours susceptible de se réveiller si on touche à ses dépendances comme la Tunisie et l'Égypte et le Sultan pourrait appeler tous les musulmans à la guerre sainte contre les Français qui risqueraient dès lors de perdre l'Algérie. De même, la guerre au Tonkin pourrait ouvrir sur un conflit avec la Chine. Pire encore, les rivalités coloniales sont susceptibles de déboucher sur une guerre en Europe et la Prusse pourrait à nouveau envahir la France et il ne faudrait pas compter sur la « perfide Albion » pour venir à la rescousse.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de donner quelques indications quant à la conception de cette thèse : comment a été élaboré le corpus de référence, comment en a été bâti le plan, et comment elle a été structurée.

Le corpus de référence a été extrait de la collection complète de Feiz ha Breiz qui se trouve à la bibliothèque municipale de Rennes. Celle-ci a été reliée année par année et est encore dans un assez bon état de conservation. Pour commencer, il a fallu lire tous les numéros de Feiz ha Breiz afin d'y repérer les articles traitant des peuples exotiques et de la colonisation. Une fois recopiés et dactylographiés, un corpus d'environ 665 pages a été obtenu. Après relecture de ce corpus, il a fallu en extraire les thématiques ainsi que leurs articulations. L'abondante bibliographie sur l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, l'histoire coloniale, le colonialisme, les nombreux travaux universitaires sur la religion et les cultures en Bretagne, l'ethnographie et l'histoire missionnaire etc. nous ont fait découvrir des problématiques que nous ne soupçonnions même pas au départ. Cependant il fallait veiller à ne pas se lancer dans une nouvelle synthèse sur l'histoire des missions et du colonialisme mais bien centrer notre propos sur Feiz ha Breiz. Ainsi, si certaines problématiques que les recherches récentes ont soulevées ne sont pas évoquées ou développées, c'est qu'elles sont absentes de Feiz ha Breiz ou que nous ne les y avons pas trouvées.

En ce qui concerne la présentation de cette thèse, nous avons utilisé les normes universitaires de rédaction en vigueur à l'université de Rennes 2. La bibliographie respecte tant que faire ce peut la norme AFNOR Z 44-005 ; n'y ont été portés que les ouvrages et autres sources que nous avons lus ou consultés.

Les citations tirées de Feiz ha Breiz sont évidemment très nombreuses dans cette étude et la question de la place à accorder aux traductions se pose. Le texte en breton est évidemment la source de référence et sa traduction n'est qu'une aide à la lecture. Il a donc été décidé que les traductions de mots, d'expressions et de phrases courtes seraient intégrées au corps de texte alors que les traductions d'extraits longs seront placées sur une colonne en vis-à-vis du texte breton afin de faciliter la lecture. Les citations longues ont été privilégiées afin que le lecteur puisse goûter la langue et le style des rédacteurs de Feiz ha Breiz.

# 1 Feiz ha Breiz : un outil de propagande dans un monde en mutation

Avant d'étudier la représentation des peuples exotiques et de l'expansion coloniale dans Feiz ha Breiz, il est nécessaire de se pencher sur la façon dont le journal décrit sa propre civilisation. Pour ce faire il convient de s'interroger sur sa naissance et le contexte socio-historique de celle-ci.

Ronan Calvez, dans son mémoire de maîtrise intitulé *Un paysanisme breton, Feiz ha Breiz et la société bretonne (1865-1875)* a parfaitement décrit la naissance, l'organisation, les objectifs, les moyens humains et financiers de Feiz ha Breiz. Même s'il ne s'est intéressé qu'aux dix premières années du journal, alors que la présente étude porte sur ses dix-neuf années d'existence, son objectif paraît complémentaire au nôtre (il a étudié la manière dont Feiz ha Breiz a décrit la société bretonne alors que nous étudions la manière dont Feiz ha Breiz décrit les peuples exotiques). Son analyse s'intègre parfaitement à la nôtre puisque l'un de nos axes de recherche est de savoir comment, par un jeu de miroir, ces descriptions de peuples exotiques servent à définir une certaine identité bretonne. C'est la raison pour laquelle nous prendrons à notre compte bon nombre de ses observations et conclusions dans la mesure où nous utilisons pour moitié le même corpus et une documentation proche.

## 1.1 Feiz ha Breiz et la presse catholique

### 1.1.1 Un contexte favorable

Malgré ses tendances autoritaires et, dans une certaine mesure, à cause d'elles, le Second Empire est un gouvernement d'opinion. C'est pourquoi il doit rester en contact avec cette opinion. Informer l'Empereur est certes l'une des fonctions principales des préfets mais l'administration n'a pas les moyens de connaître et de maîtriser l'ensemble des courants qui

traversent l'opinion. C'est la raison pour laquelle le système impérial combine de manière subtile et cohérente une série de stratégies de pouvoir apparemment contradictoires : il associe la base démocratique aux méthodes autoritaires, l'incitation au changement technique à la volonté de renforcer les hiérarchies sociales, le cléricalisme de style ultramontain à une aspiration gallicane, la recherche de gloire nationale à la volonté de ne pas troubler l'ordre européen.<sup>21</sup> Si le consensus autour du régime est presque général dans les années 1850, cela devient moins évident dans les années 1860 même s'il faut se garder de la légende noire qui veut que le Second Empire fût le pire régime que connut la France. Cette légende, servie magistralement par des plumes de renom telles que celle de Victor Hugo et d'autres moins brillantes mais tout aussi efficaces, s'est mise en place dès les débuts de la IIIe République et veut faire accroire que ce régime était odieusement répressif et haï de tous. Cependant, il semble bien aujourd'hui qu'il était largement accepté voire même soutenu par la population et ce ne fut que la traumatisante défaite de Sedan qui le décrédibilisa complètement. Il faut dire qu'après cette défaite, presque toutes les tendances politiques avaient intérêt à dire pis que pendre du mort. D'un côté, les catholiques ne lui pardonnaient pas sa gestion de la question italienne et romaine et voulaient voir dans sa chute un juste châtement divin. D'un autre côté, les républicains lui reprochaient d'avoir assassiné la Seconde République, son césarisme et son cléricalisme. Pierre Milza, dans un ouvrage récent,<sup>22</sup> tente de faire la part des choses : au lieu de voir dans le Second Empire une odieuse parenthèse entre deux républiques il voit une « étape » dans la démocratisation de la France et notamment une période qui « a familiarisé les Français avec le vote » (p. 646). Pierre Milza souligne également que le Second Empire « appartient à la galaxie démocratique » (p. 630) et que « rares sont les dictatures européennes dont l'évolution s'est opérée comme celle-ci dans le sens de la libéralisation » (p. 645). L'auteur expose par ailleurs avec finesse que « la dénonciation du césarisme, réel ou supposé, appartient à la culture de la République parlementaire » (p. 620).

Le régime, qui voulait s'appuyer sur le peuple tout entier en ayant rétabli le suffrage universel, fut amené, afin de ne pas perdre le contact avec lui, à rendre aux modes traditionnels d'expression de l'opinion publique leur place dans le fonctionnement des institutions : la presse et le parlementarisme retrouvèrent progressivement droit de cité et finirent par occuper le devant de la scène. Encore une fois le bonapartisme apparaît comme un

---

<sup>21</sup> CARON F. *La France des patriotes*, p 165.

<sup>22</sup> Pierre MILZA, *Napoléon III*, Perrin, Paris, 2004, Les numéros de page indiqués dans ce paragraphe s'y réfèrent.

processus d'apprentissage et d'adaptation progressive du suffrage universel aux réalités du parlementarisme.<sup>23</sup>

La législation sur la presse du Second Empire est stricte : deux décrets importants sont publiés peu avant le rétablissement de l'Empire. Le décret du 31 décembre 1851 défère aux tribunaux de police correctionnels tous les délits de presse. Celui du 17 février 1852 organise l'exercice de la presse : obligation d'une autorisation du gouvernement pour la création ou pour un changement de direction, instauration d'un impôt timbre, interdiction est faite aux journaux non politiques de publier des articles politiques, sociaux ou économiques. De plus, interdiction est faite de rendre compte des séances des deux assemblées sauf si c'est le compte rendu des secrétaires des assemblées, interdiction de donner un compte rendu sur les affaires civiles, criminelles ou correctionnelles ; les journaux doivent en outre publier gratuitement tous les communiqués qui proviennent de l'État, le gouvernement peut donner des avertissements aux journaux qui seront suspendus ou supprimés au bout de deux infractions. Voilà qui explique les précautions prises par Goulven Morvan dans le premier numéro du journal :

*Na vezo morse hano ama ar pezh a zell oc'h ar  
c'houarnamant [...] hag en defe an ear da vlam pe  
da veuli ar re hor gouarn*

*Nous ne traiterons jamais ici des affaires de l'État  
[...] de façon à donner l'impression de blâmer ou  
de louer ceux qui nous gouvernent.*<sup>24</sup>

Si ces dispositions ne perdurèrent que jusqu'à la loi du 9 mars 1868 pour l'autorisation préalable et les avertissements, il fallut attendre celle du 29 juillet 1881<sup>25</sup> pour pouvoir parler vraiment de liberté de la presse. En 1878, Feiz ha Breiz était encore surveillé de près par la préfecture comme le montrent des documents que Pierre-Yves Lambert<sup>26</sup> a eu l'amabilité de nous prêter. Ceux-ci viendraient de la préfecture de Quimper et ressemblent fort à des rapports de surveillance des publications. Ces rapports sont de simples feuilles volantes insérées dans le numéro de Feiz ha Breiz scruté. Chaque article est résumé et ceux à caractère politique sont traduits in extenso. Sachant que Feiz ha Breiz devenait de plus en plus politique à cette époque, l'employé chargé de cette besogne devait être bien occupé...

Si la presse d'opinion a réussi à survivre sous l'Empire autoritaire, c'est parce qu'elle a su manifester son opposition de façon détournée. Devoir ruser ainsi poussa les journalistes à une inventivité et à une créativité qui firent beaucoup dans le développement ultérieur de la

<sup>23</sup> CARON F. La France des patriotes, p 166

<sup>24</sup> F&B n°1 04/02/1865, cité aussi par L. Raoul (1981) p140

<sup>25</sup> JO 30-07-1881 p. 4201-4205

<sup>26</sup> Directeur d'Etudes à l'EPHE, Linguiste spécialisé dans l'histoire et l'étymologie des langues celtiques.

presse. Les allusions historiques, notamment à l'empire romain, étaient une mine inépuisable de coups de griffe au Régime et Feiz ha Breiz ne se montre pas en reste à cet égard. En 1865, afin de contrer les velléités<sup>27</sup> de certains (nous ne sommes pas encore sous la Troisième République) de laïciser l'enseignement, la vie de Saint Mathurin à Rome montre qu'il est capital de confier les enfants à des écoles chrétiennes.

*Mez penoz eo deuet Mathurin da veza eur zant hag eur zant braz ? Dre ar skol hag eur skol vad. Euruz eo bet da gaout eur skol vad en e vugaleach; da anaout eno Doue hag e relijion zantel, rag anez petra a vije bet nemet eur païan, eur pec'her, eun den daonet.*

*Mais comment Mathurin est-il devenu un saint et un grand saint ? Par l'école et une bonne école. Il a été heureux d'avoir une bonne école dans son enfance ; pour y connaître Dieu et sa sainte religion, car sinon il ne serait devenu qu'un païen, un pécheur ; une âme damnée.*<sup>28</sup>

Sans vouloir trop tôt déflorer le sujet, il apparaît déjà que Feiz ha Breiz utilise aussi les descriptions de peuples et de pays exotiques comme des arguments pro domo.

D'aucuns, comme Prévost-Paradol pouvaient même écrire : « Vive l'oppression pour donner toutes ses ressources et tout son prix à la pensée. [...] Les braillards se taisent. [...] Plus de chanteurs de rue, place aux artistes. »<sup>29</sup> Effectivement, ne pouvant critiquer directement la famille Bonaparte, Goulven Morvan doit ruser :

*An dud difeiz ha dizoue o deus bet ive eur mestr a behini e c'heullont ar c'hentelliou ; eur mestr hag en deus desket dezho cassat kement so mad, kement so guir, cassat Doue, cassat ar guir relijion, cassat al lezen gristen hag ar re he heuil, cassat ar virionez e kement leac'h ma he c'haver. An den-ze n'hen hanvin ket ama; ne allan ket plega va biziet da scrifa he hano. An den-ze, eme eur scrifagner, so he boltred e meur a leac'h, ha ne deus nemet sellet outhan evit guelet eo merket doun ar seis pec'het marvel e kement rid a so var he dal ha var he zrem oll. E pep corn e lenner ar gassoni. Ar gassoni a deuer meas dre gorniou he c'hinou : ar gassoni so scrifet var he vuzellou tano, hag he zent discrogned*

*Les gens sans foi et athées ont aussi eu leur maître dont ils suivent les leçons ; un maître qui leur a appris à haïr tout ce qui est bon, tout ce qui est vrai, haïr Dieu, haïr la vraie religion, aimer la loi chrétienne et ceux qui la suivent, haïr la vérité n'importe où elle se trouve. Cet homme, je ne le nommerai pas ici, je ne peux plier mes doigts pour écrire son nom. Cet homme, dit un journaliste, a son portrait dans plusieurs endroits et il n'y a qu'à le regarder pour voir que les sept péchés capitaux sont profondément marqués dans chaque ride de son front et de son visage. Partout on lit la haine. La haine sort des commissures de ses lèvres : la haine est inscrite sur ses lèvres minces et ses dents*

<sup>27</sup> au sens de volonté faible et sans effet.

<sup>28</sup> F&B n° 42 (18/11/1865)

<sup>29</sup> CARON F. *La France des patriotes*, p 167

*a zigas da zonch eus a scrign dent ar re zaonet en ifern. Ha setu aze mestr an dud difeiz a so hirio.*

*découvertes rappellent le crissement des dents des damnés de l'enfer. Voici le maître des impies d'aujourd'hui.*<sup>30</sup>

Bien évidemment, près d'un siècle et demi plus tard, il est difficile d'être complètement certain de l'identité de cet homme mais à cette époque, les portraits sur les murs étaient rares...

Dès 1861, et ce d'après un relevé de l'administration, il s'avère que les journaux bonapartistes ne sont pas les plus lus et qu'au sein de ces mêmes journaux les nuances sont infinies. Si la presse légitimiste proprement dite éprouve quelque difficulté à adapter son ton à l'esprit du temps et à échapper aux lamentations sur les malheurs qui la caractérisent, la presse catholique, elle, fleurit.<sup>31</sup> Henri Sempéré, dans sa thèse sur la *Semaine Religieuse de Toulouse*, note que « l'Église de France a pris conscience, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de la nécessité de se mobiliser et de mobiliser les catholiques pour réagir contre certaines tendances hostiles qui s'affirment avec force, et pour amplifier le mouvement de restauration religieuse amorcée avec le concordat. Il lui apparaît à l'évidence qu'elle doit mettre à son service et retourner contre ses adversaires les deux instruments de leurs progrès : le livre et le journal. »<sup>32</sup>

Cette volonté de Feiz ha Breiz de faire pièce aux mauvais livres et journaux est motivée par le risque que courent les âmes à leur lecture :

*Ar c'hontam a laz an eneu. — Eur gazeten euz a Haïti a gomz evelen : Peleac'h ema ar re o deuz eur goustians kizidig avoalc'h evit miret out-ho da lenn kement scrit a goez etre ho daouarn, a belec'h bennag e teufent ? Pephini a lavar : « ar scrit-ze, me voar vad, zo a enep ar relijion ; hogen evidonme n'eus ket a zanjer;» ha var an digarez-ze en em daoler en dour contamet euz ar goasa fals credennou. Destum a rer, e gouelet he ene, eur guiscad sonjou leun a errol, a c'heier, a zigarezjou fall hag a gresk eno dre m'emaint a unan gant goal ioulou ar galon.*

*Le poison qui tue les âmes. — Un journal d'Haïti parle ainsi : où sont ceux qui ont la conscience assez sensible pour se garder de lire tous les écrits qui tombent entre leurs mains, d'où qu'ils viennent ? Chacun dit : « cet écrit, je sais bien, est contre la religion ; or en ce qui me concerne il n'y a pas de danger » et sous ce prétexte on se jette dans l'eau empoisonnée des pires croyances. On amasse, au fond de son âme, une couche de pensées pleines d'erreur, de mensonges, de mauvais prétextes qui grossit car elle est à l'unisson des vices du cœur. J'ai connu un jeune homme qui s'était mis à lire les*

<sup>30</sup> F&B n° 95 (24/11/1866)

<sup>31</sup> CARON F. *La France des patriotes*, p 169

<sup>32</sup> SEMPERE H, *La Semaine Religieuse de Toulouse (1861-1908)*, p 8

Anavezet em euz eun den iaouang a ioa en em lakeat da lenn scridou Rousseau. O lenn ar fals guirionezou euz ar scrifagner-ze diskiant ha cals re vruded, he feiz a ieas ken tano, ma sonje dezhan n'en devoa mui creden ebet. Eun denvlijen deo a goezas var he speret, hag a dachadou e veze en dizesper. Gouela a rea, ha gouela puil, hag aliez. « Collet oun, emezhan, ha coll ep mar ; scrijuz eo ; n'eus den ker reuzeudig ha me.

Chom a reaz er stad-ze tost da dri bloas, hag epad an amzer-ze e sonjas meur a vech en em zistruja.

« Ne c'hellan mui beva evelse, emezhan, ep creden ep relijion, ep Doue, ep netra. Va zud oll a zo christenien, n'eus nemedon-me hag a ve difeiz.

Eun dervez gouscoude e teuas ar sclerijen dezhan, hag an den kez a doue, eun tamik divezad, ne vije paket mui.

Anavezet em euz ive eun itron iaouang, eur vaouez a zoare hag a spered, hag a voue touellet gant eun den dizoue da lenn unan bennag euz a scridou hon doctored difeiz a hirio, evit guelet petra e voant. Ar vaouez kez a voue paket ; hirio c'hoaz ema o stourm oc'h n'ous pegement a fals credennou, diot oll cals pe nebeut.

Hogen pegement a gerent zo hag a les en ardanez ho bugale levriou fall, ha pere ne lesent ket etre ho daouarn na coutam nag armou ! Pe gen aliez al levriou a lezer en eun ti en ardanez an oll a zo eur c'houtam a ro ar maro d'an ene ! Eur guir gristen ne dlefe gouzanv en he di na levr na cazeten hag a ve goest da vouga ar feiz pe da zougen d'an droug ar re ho lenn. Hogen eur c'hontam hag a lonker bemdez, a nebeudou, penaus ne deufe-hen ket da drei speret eun den, da deleur tenvalijen ennan, ha

écrits de Rousseau. Lisant les fausses vérités de cet écrivain fou et beaucoup trop célèbre, sa foi diminua tellement qu'il lui semblait qu'il n'avait plus aucune croyance. Une épaisse obscurité tomba sur son esprit et il sombrait parfois dans le désespoir. Il pleurait, il pleurait à chaudes larmes, et souvent. « Je suis désorienté, disait-il, et sans doute perdu. C'est effroyable, il n'y a pas d'homme plus misérable que moi. »

Il resta dans cet état pendant près de trois ans, et pendant ce temps il pensa bien des fois à se suicider.

« Je ne puis vivre plus longtemps ainsi, dit-il, sans croyance ni religion, sans Dieu, sans rien. Tous mes parents sont chrétiens, il n'y a que moi d'athée. »

Un jour, pourtant, la lumière lui vint, et le pauvre homme promit, un peu tard, que l'on ne l'y reprendrait plus.

J'ai aussi connu une jeune dame, une femme très bien et intelligente, qui fut trompée par un incroyant qui lui fit lire quelques-uns des passages de nos docteurs athées d'aujourd'hui, pour voir ce qu'ils étaient. La pauvre femme fut bien attrapée ; aujourd'hui encore elle lutte contre je ne sais combien de mauvaises croyances, toutes plus ou moins idiotes.

Or combien y a-t-il de parents qui laissent de mauvais livres à la portée de leurs enfants alors qu'ils ne laisseraient ni arme ni poison entre leurs mains ! Les livres qu'on laisse dans une maison à la disposition des enfants sont si souvent un poison qui provoque la mort de l'âme ! Un vrai chrétien ne devrait souffrir dans sa maison aucun livre ni aucun journal qui pourrait étouffer la foi ou porter ceux qui

<sup>33</sup> F&B n° 392 03/08/1872

da lacat neuze ennan kemesk etre ar mad hag an droug, etre ar gaou hag ar guir? GM.

les lisent au mal. Or ce poison que l'on ingère tous les jours, à petites doses ; comment ne parviendrait-il pas à retourner l'esprit d'un homme, à le remplir de ténèbres, et à y introduire ainsi la confusion entre le bien et le mal, entre le faux et le vrai ? GM <sup>33</sup>

Les descriptions de jeunes hommes issus de familles chrétiennes que de mauvaises lectures et fréquentations ont détournés de la religion et, partant, du droit chemin vers le Salut abondent dans Feiz ha Breiz. Ainsi l'histoire de ce jeune homme de bonne famille partant pour la Nouvelle Calédonie dont l'état déplorable inquiète un autre voyageur :

Asa, a lavaren ouzin va unan, perag an den-ma, seven evel ma zeo, ez eo-hen ker reuzeudik ? Ep dale e c'houezis perak. An den-ze en doa speret ; he gerent o doa laket rei descadurez dezhan. Cridi a rea beza goest a bep tra, ha n'en doa gallet dont a benn a netra. He gerent o velet ne deue netra ganthan da vad, hen tamalle. Neuze ho c'huiteaz, en em lakeas da glask he blijadur, hag e tistrujaz he iec'hed.

Eh bien, me dis-je, comment se fait-il que cet homme, poli comme il est, soit aussi misérable ? Je sus bientôt pourquoi. Cet homme était intelligent ; ses parents lui avaient offert une bonne instruction. Il pensait être capable de tout, il n'était parvenu à rien. Ses parents, voyant qu'il ne réussissait rien, le lui reprochaient. Alors il les quitta, se mit à rechercher les plaisirs et ruina sa santé. <sup>34</sup>

La suite de l'article montre par l'exemple comment un jeune homme avec de bonnes dispositions mais que l'instruction, les mauvaises lectures, la fréquentation d'incroyants ont détourné de l'Église ruine non seulement ses chances d'accéder au paradis mais aussi sa santé physique et mentale en raison de la débauche et de l'absence de consolation qu'apporte la foi dans les moments difficiles.

Passant du particulier au général, les journaux catholiques ont pour objectif la défense et l'illustration du *Syllabus* de Pie IX qui accompagne l'encyclique *Quanta Cura* du 8 décembre 1864.<sup>35</sup>

Le titre français du *Syllabus* éclaire à merveille sur son contenu:

*Recueil (ou résumé) renfermant les principales erreurs de notre temps qui sont notées dans les allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques de Notre Très Saint-Père le pape Pie IX (Syllabus complectens præcios nostræ ætatis errores...).*<sup>36</sup>

<sup>34</sup> F&B n° 411 14/12/1973

<sup>35</sup> PIE IX. *Quanta cura, et ; Syllabus*. J.J. Pauvert, 1967. 169p

<sup>36</sup> <http://fr.wikipedia.org/wiki/Syllabus>

Consulté le 07/08/2008

La dernière formule condamnée par le *Syllabus*, et qui peut en résumer bien d'autres est éloquente de l'état d'esprit général du texte :

« Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. »

La chronique « *Ar fals doctored hag ho lavariou, kelennadurez d'an dud diwar ar meaz* » (Les faux savants et leurs dires, instruction pour les gens de la campagne) mène parfaitement cette mission à bien. La démarche est simple et clairement exposée dans le premier article de cette longue série rédigée d'abord par Gabriel Morvan<sup>37</sup> puis Yves Pouliquen<sup>38</sup> à partir du numéro 8 du journal :

*Eur fals Doctor a zo eun den hag a ro d'ar re all eur guelennadurz [sic] countrol d'ar virionez, eur guelennadur[e]z countrol d'ar pezh a zo bet discleriet gant an Autrou Doue he unan. Ar c'henta hag ar penn eus an oll fals doctoret eo an diaoul, an diaoul hanvet er Scritur Sac'r tad ar gaou, an diaoul pehini a roas gueich all he unan he guentelliou Taos d'hon tad ha d'hor mam guenta er Baradoz terrestr : an oll a oar petra a c'hounezas Adam hag Eva oc'h he zelaou.*

*Abaoue, ar gaou en d'eus bet ato he brezeguerien, hag an diaoul en d'eus bet ato he vistri-scol var an douar. [...]*

*Hoguen, biscoas marteze ar fals doctoret ne d'int bet ker stank , da viana en hon touez-nhi [sic], Bretounet, ha ma z'int en amzer vrema. Biscoas marteze prezeguerien ar gaou, mistri scol an diaoul, n'ho d'eus bet eun doare hag eur vouez ken touellus da viana en hor bro-nhi, ha m'ho d'eus en amzer vrema. Biscoas en eur guer, c'hui, tud divar ar meaz , c'hui , labourien douar , ha micherourien hag*

*Un faux savant est un homme qui donne aux autres une instruction contraire à la vérité, une instruction contraire à ce qui a été déclaré par Dieu lui-même. Le premier et le chef de tous les faux savants est le diable, le diable appelé dans les Saintes Ecritures père du mensonge, le diable qui donna autrefois lui-même ses fausses leçons à notre père et à notre mère originels au paradis terrestre : chacun sait ce que gagnèrent Adam et Ève en l'écoutant.*

*Depuis, le mensonge a toujours trouvé ses prêcheurs, et le diable a toujours eu des maîtres d'école sur la terre. [...]*

*Or, les faux savants n'ont probablement jamais été aussi nombreux, du moins parmi nous, Bretons, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les prêcheurs du mensonge, les instituteurs du diable, n'ont peut-être jamais eu une apparence et une voix aussi trompeuses que celles qu'ils ont aujourd'hui dans notre pays. En un mot jamais, vous, gens de la campagne, agriculteurs, et vous, ouvriers qui tenez ferme à votre foi et à votre langue, n'avez peut-être*

---

Pour le texte du *Syllabus* :

[http://www.salve-regina.com/Magistere/PIE\\_IX\\_syllabus.htm](http://www.salve-regina.com/Magistere/PIE_IX_syllabus.htm)

Consulté le 07/08/2008

<sup>37</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 317

<sup>38</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p.349

a zalc'h mad d'ho feis ha d'ho langach , biscoas  
 marteze n'oc'h en em gavet da glevet kement a  
 c'hlabousez a enep ar Religion hag a enep an llis,  
 evel ma c'hen em gavit da glevet en amzer vrema.  
 Setu perac e m'eus sonjet rei d'ehoc'h ama eur  
 guentel bennac evit ho sicour da zerra ho guinou  
 d'ar re a deuffe d'ho trabassat pe da glask caos  
 ouzoc'h e kenver ar poent-se. Netra æssoc'h  
 d'ehoc'h, mar kirit, eguet stanka ho guinou d'ar seurt  
 tud-se ; hag an dra-se a hellit da ober e diou  
 fesoun : da guenta, dre ur guer pe zaou ebken, eb  
 teuler evez ous ho lavariou ; ha d'an eil, o tispenn ho  
 lavariou unan a unan, hag oc'h ho c'hass oll da  
 netra an eil goude eguile. Var an diou fesoun-se da  
 respount d'ar fals doctoret eo e m'euz c'hoant da rei  
 d'ehoc'h brema eun ali bennac. [...]

jamais entendu autant de médisances contre la  
 Religion et contre l'Église que vous pouvez en  
 entendre aujourd'hui. Voilà pourquoi j'ai décidé de  
 vous donner ici quelques leçons pour vous aider à  
 clouer le bec à ceux qui chercheraient à vous  
 tracasser ou vous chicaner à ce sujet. Si vous le  
 voulez, il n'y a rien de plus facile que de faire taire  
 ce genre de personne ; vous pouvez le faire de deux  
 façons : premièrement, au moyen d'un ou deux mots  
 seulement, sans prêter attention à leurs dires ;  
 deuxièmement, en déconstruisant leurs propos un à  
 un et en les anéantissant l'un après l'autre. C'est sur  
 ces deux manières de répondre aux faux savants  
 que je veux maintenant vous donner quelques  
 conseils. [...] <sup>39</sup>

Feiz ha Breiz est donc bien conçu comme une arme de guerre contre toutes les nouvelles hérésies qui se développent dans la société européenne et bretonne en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Feiz ha Breiz, loin d'être isolé, s'inscrit dans le mouvement de fond des *Semaines Religieuses*.

### 1.1.2 Une Semaine Religieuse ?

Henri Sempéré distingue « six phases principales dans le développement de ce phénomène particulier de l'histoire de la presse :

1850-1856 : tâtonnements et expérimentations

1857-1862 : démarrage du phénomène

1863-1868 : développement très important

1869-1871 : tassement et crise

1872-1883 : reprise du mouvement à un rythme modéré

1884-1914 : phénomène à bout de souffle. » <sup>40</sup>

<sup>39</sup> F&B n°1 (04/02/1865)

<sup>40</sup> Henri SEMPÉRE, op.cit., p. 245 s.

Feiz ha Breiz, fondé en 1865, apparaît donc dans la phase qualifiée de développement très important des *Semaines Religieuses*. Henri Sempéré recense sur la période considérée la création de 54 hebdomadaires diocésains soit en moyenne neuf par an. François Caron, qui ne cite pas ses sources, mais reprend à l'évidence ceux de Sempéré, déclare qu'« en 1862 un diocèse sur cinq en possédaient une [Semaine Religieuse], en 1876 trois sur quatre. »<sup>41</sup>

En 1870, sous le titre « *Kazetennou bihan an eskoptiou* » (petits journaux des évêchés), An Ermit (Jean-Charles Kersalé) rédigea deux articles<sup>42</sup> au sujet des Semaines Religieuses qui mettent en évidence cette nouvelle disposition de l'Église catholique à l'égard de la presse écrite :

*Kalz a gazetennou a skrifer hag a gas brema dre ar bed ar sklerijen pe an devalijenn, ar wiryonez pe ar gaou, ar c'helaouyou mad, mes muioc'h c'hoaz ar re fall. Pariz he-unan a voull hag a gas bemdez pe beb sizhuu dre ar Frans war-dro 700 kazetenn. Ar c'hæryou marc'had euz an departamanchoù ho deuz ivez ho c'hazetennou. An niver euz ar re-ma a zav, en heur a vrema, en tu-all da 1200. N'ez euz eviziken e Frans kærigez varc'had ebed ha n'he deuz he c'hazetennig. Ar c'hæryou eun tam braz ho deuz diou, teir. Ar re vraz vraz a gont anezho a zegou. E Moutroulez e vouller diou gazetenn ; e Brest, me gav d'in, teir pe bedir. Kastellin, mar plij, he deuz he hini.*

*Hoghen, ar pezh a zo glac'haruz da lavaret ! war an niver spontuz-se a gazetennou n'ez euz nemeur hag a zo mad ; n'ez euz ket 200 anezho hag a respetaffe avoalc'h an AOTROU DOUE, ar relijion zantel roet d'eom gant-ha, an Iliz binnighet fontet gan or ZALVER JEZUZ KRIST war an douar. War ar 700 kazeten a vouller e Pariz hag a strever, a skigner bemdez pe beb zizhun dre ar Frans, n'ez euz ket 50, pas zoken martreze 20 hag a vez divlam avoalc'h e kenver ar Feiz. Ar re-all oll a stourm out-hi, a ra*

*Le grand nombre des journaux que l'on écrit aujourd'hui répand à travers le monde la lumière ou l'obscurité, la vérité ou le mensonge, les bonnes informations, mais plus souvent encore les mauvaises. Paris, à lui, seul imprime et envoie chaque jour ou chaque semaine à travers toute la France environ 700 journaux. Les villes de marché des départements ont elles aussi leurs journaux. Leur nombre s'élève, à l'heure actuelle, à plus de 1200. Il n'y a plus désormais en France aucune ville de marché qui n'ait son petit journal. Les villes un peu plus grosses en ont deux ou trois. Les très grandes villes les comptent par dizaines. À Morlaix on imprime deux journaux ; à Brest, il me semble, trois ou quatre. Châteaulin, s'il vous plaît, a le sien.*

*Or voilà ce qui est triste à dire ! Sur ce nombre immense de journaux il n'y en a guère qui soient bons ; il n'y en a que 200 qui respectent suffisamment Dieu, la sainte religion qu'il nous a donnée, l'Église qu'il a fondée avec notre seigneur Jésus-Christ sur terre. Sur les 700 journaux que l'on imprime à Paris, que l'on vend à la criée et que l'on diffuse tous les jours ou toutes les semaines, il n'y en a pas 50, peut-être pas même 20 qui seraient*

<sup>41</sup> CARON F. La France des patriotes, p 170.

<sup>42</sup> F&B n° 263 12021870 et n° 264 19021870.

*brezel d'ezhi kalz pe neubeud.*

*Kazetennou an departamanchou a zo eun tam muioc'h kristen. Evel-kent, trec'h eo c'hoaz an niver euz ar re fall en ho zouez d'an niver euz ar re vad.*

*Lezom ar c'hazetennou difeiz — an ifern hen deuz ho dizlonket war an douar; ra zeuyo an ifern d'ho azlonka, distroom on daoulagad diwar-n-ezho, mes tolom eur zellig war ar c'hazetennou mad, war ar re a zo a du gan Doue, gan an Iliz Santel, gan ar Relijion gatolik, ha lavarom eur gomzig diwar ho fenn.*

*assez exempts de reproches au regard de la foi. Tous les autres luttent contre elle, lui font plus ou moins la guerre.*

*Les journaux départementaux sont un peu plus chrétiens. Pourtant, parmi eux, le nombre des mauvais l'emporte encore sur celui des bons.*

*Laissons là les journaux impies — l'enfer les a vomis sur la terre ; que l'enfer vienne les ravalier, détournons nos regards d'eux, mais jetons un oeil sur les bons journaux, ceux qui sont du côté de Dieu, du côté de la Sainte Église, du côté de la religion catholique, et disons un petit mot à leur sujet.*

Si la petite presse religieuse bénéficiait en général d'une tolérance que la presse politique lui enviait, cette tolérance n'était pas entière comme le rappelle Goulven Morvan :

*Discleria a reomp evit mad, penaus digas deomp evelse pennadou scrit, liziri eb hano den, a so coll he boan. Ar pennadouscrit-ze ne vezint ket laket e Feiz ha Breiz. N'em eus ket izom da lavaret perak; an holl her goar. Kement hini a sonjo mad a anzavo, me gred, ne c'houlen ket re ar re a guemer ar garg eus a bennadou-scrit, evit gallout scrifa dezhan hag en em glevet gantha, ma ve izom.*

*Kementse ne vir ket oc'h ar re a scrif, da jom, mar keront, ep lacat ho hano var ho fennadou scrit er gazeten. Ma c'hotreer dezho chom evelse e cuz, an dra-ze ne zell nemet oc'h al lennerien, ha ne ell ket coeza var ar re so red d'ezho en em garga, ha dirag al lenner, ha dirag al lezen, eus a guement pennad scrit a vouller er gazeten*

*Nous rappelons une fois pour toutes, que nous envoyer ainsi des articles, des lettres non signées, est peine perdue. Ces articles ne seront pas publiés dans Feiz ha Breiz. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi ; tout le monde le sait. Tous ceux qui prendront la peine d'y réfléchir reconnaîtront, je le crois, que ceux qui se chargent des articles ne demandent pas trop en voulant pouvoir joindre leurs auteurs et s'arranger avec eux si besoin est.*

*Ceci n'empêche pas, s'ils le désirent, que leurs articles soient publiés de manière anonyme dans le journal. Si on les autorise à rester ainsi anonymes, cela n'est que vis-vis des lecteurs, et ne peut retomber sur ceux qui sont responsables, devant le lecteur et devant la loi, de tous les écrits publiés dans le journal.* <sup>43</sup>

<sup>43</sup> F&B n°105 (02/02/1867)

Même si Feiz ha Breiz n'apparaît ni dans les travaux de Sempéré ni dans ceux de Poulat,<sup>44</sup> ce journal participe toutefois bien au mouvement des Semaines Religieuses et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les rédacteurs de Feiz ha Breiz l'affirment eux-mêmes quand Kersalé écrit<sup>45</sup> :

*Ha kalz a gazetennou evelse a zo brema e Frans ? Me a grette avoalc'h penaoz an oll Eskoptiou, pe da vihana koulzlavaret an oll Eskoptiou euz a Frans ho deuz, en heur a vrema, pep-hini he gazetennig eizdezyeg. Mar ez euz c'hoaz en ho zouez eunan bennâg ha n'hen deuz ket he hini, ne zaleo ket da gaout. Beza em beuz bet ma-eunan dirâg ma daoulagad ha lennet em beuz eun neubeudig euz anezho. Evelse lennet em beuz kazetennig Eskopti Marseill, hini Lion, hini Nim, hini Poetier, hini Sant-Briek. Lenn a ran beb sizhun hini Kemper, d. l. e. Feiz ha Breiz.*

*Et y a-t-il beaucoup de journaux comme cela aujourd'hui en France ? Je dirais que tous les diocèses, où presque tous les diocèses de France ont, à l'heure actuelle, chacun leur petit journal hebdomadaire. S'il y en a encore quelques-uns parmi eux qui n'ont pas encore le leur, cela ne tardera pas. J'en ai moi-même eu plusieurs sous les yeux et en ai lu quelques-uns. C'est ainsi que j'ai lu le petit journal du diocèse de Marseille, celui de Lyon, de Nîmes, de Poitiers, de Saint-Brieuc. Je lis toutes les semaines celui de Quimper, c'est-à-dire Feiz ha Breiz.*

An Ermit, ne semble pas gêné de constater que son journal préféré porte un nom qui diffère de celui des autres Semaines, bien au contraire<sup>46</sup> :

*Kazetennou an Eskoptiou all a zo anvet, an darnvuia anezho, sizhunvez, sizhunvez kalolik Lion, sizhunvez Relijuz Sant-Briek, etc. Anvet ez-int evelse sizhunvez, o veza ma yeont beb sizhun d'ho lenneryen evel Feiz ha Breiz. Or c'hazetennig brezoneg-ni he deuz eun ano dishenvel, mes ne gav ket d'in ec'h ouffer kavout d'ezhi eun ano gwelloc'h.*

*Les journaux des autres évêchés s'appellent, pour la plupart d'entre eux, semaine, Semaine Catholique de Lyon, Semaines Religieuses De Saint-Brieuc, etc. Ils s'appellent ainsi semaine, puisqu'ils parviennent à leurs lecteurs toutes les semaines comme Feiz ha Breiz. Notre petit journal en breton porte un nom différent, mais je ne crois pas que l'on puisse lui en trouver un meilleur.*

Il se lance ensuite dans une comparaison entre les différentes Semaines Religieuses, marquant ici les points communs et là les différences. Notons tout de suite que la comparaison est toujours profitable à Feiz ha Breiz :

*Da ghenta, beza ez-int euz ar memez priz gan Feiz ha Breiz. Feiz ha Breiz a zo he friz daou skoued ar*

*Tout d'abord, elles sont au même prix que Feiz ha Breiz. Le prix de Feiz ha Breiz est de deux écus*

<sup>44</sup> Emile POULAT, *Les Semaines Religieuses. Approche socio-historique et bibliographique des bulletins diocésains français*, Lyon, 1973. 109p

<sup>45</sup> F&B n° 263 (12/02/1870)

<sup>46</sup> Ibidem.

bloaz. Ar re-all ivez. Hiniennou koulskoude ne goustont nemed ughent real.

Ar memez traou ivez tost-da-vad, dreist-oll war boenchou a zo, a ghever ennh. Evelse oll e roont d'ho lenneryen ar c'helezer, e verkont d'ezho an neventiou euz an Eskopti, dreist-oll ar re a zell ouz ar Relijion, ouz an Iliz, o roi d'ezho anaoudeghez euz an urzou roet d'ar gloer yaouank, euz a blasedighez hag a ziblatedighez ar veleyen, euz ar marvou digouezet en ho zouez, euz ar misionou roet en Eskopti, euz an ilizou nevez savet ha binnighet enn-ha, etc. ; oll e komzont d'ezho euz a Rom, euz ar Pab, euz ar Zened braz a zo digoret e Rom d'an 8 a viz kerzu diveza, euz ar misionou diavez bro, euz a ghemment a c'hoarvez, a zigouez a vraz en Iliz kalolik, dre ar bed kristen.

Ma lakeom anezho brema e kemm e feat a vrasentez sizhunvez Lion eo ar vrasa em beuz gwelet. Neubeudig tre koulskoude ez eo-hi brasoc'h eghed Feiz ha Breiz. En he goude or c'hazetennig-ni eo ar vrasa.

Mar gheller sellet ivez ouz an danvez euz ar paper, e lavarinn d'eoc'h penaoz e Feiz ha Breiz ez euz paper euz ar c'hrea hag euz ar gwella. E sizhunvez Sant-Briek ez euz ivez paper mad ha brao. An oll zizhunvezou all em beuz gwelet a zo enn-ho paper euz an distera, euz ar paoura. Evelse, e c'hallom lavaret penaoz mouller Feiz ha Breiz ne laer ket ac'hannom. A-c'hend-all, beza hen deuz ar brud da veza den honest... War em beuz klevet, ne c'haller ket lavaret se euz an oll voulleryen leoryou, kazetennou ha traou all.

l'année. Les autres aussi. Certaines d'entre elles cependant ne coûtent que 20 réaux. On y trouve, surtout à certains égards, presque les mêmes choses. Elles donnent ainsi à leurs lecteurs les nouvelles, elles les informent des nouveautés de l'évêché, surtout en ce qui concerne la religion, l'Église, portant à leur connaissance les ordinations données aux jeunes prêtres, le mouvement des prêtres, les décès survenus parmi eux, les missions données dans le diocèse, les églises nouvellement bâties et bénies etc. Toutes leur parlent de Rome, du pape, du grand Concile qui s'est ouvert à Rome le 8 décembre dernier, des missions extérieures, de tout ce qui se passe, de ce qui survient de grand dans l'Église catholique, dans le monde chrétien.

Si l'on compare maintenant leur taille, la Semaine de Lyon est la plus grande que j'ai vue. Ce n'est pourtant que de très peu qu'elle est plus grande que Feiz ha Breiz. Après elle c'est notre petit journal qui est le plus grand.

Si l'on peut aussi comparer la qualité du papier, je vous dirais que Feiz ha Breiz est fait du papier le plus fort et le meilleur. Le papier est bon et beau dans la Semaine de Saint-Brieuc. Toutes les autres Semaines que j'ai vues utilisent un papier des plus médiocres, des plus pauvres. Ainsi, nous pouvons dire que l'imprimeur de Feiz ha Breiz ne nous vole pas. Il a par ailleurs la réputation d'être un homme honnête... À ce que j'ai entendu dire, on ne peut pas en dire autant de tous les imprimeurs de livres, journaux et autres.

Pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les références monétaires qui apparaissent dans ce texte, peut-être serait-il profitable d'offrir ici une petite explication :

Le skoed (écu) vaut trois francs ; le prix de Feiz ha Breiz était donc de six francs (prix indiqué ainsi dans le bandeau du journal)

Le réal valait 5 sous (5 centimes) soit 25 centimes. Les feuilles diocésaines à 20 réaux valaient donc en général 5 francs.

Nous reviendrons très bientôt sur le prix de Feiz ha Breiz.

### 1.1.3 Le public visé par Feiz Ha Breiz

Ainsi donc, Feiz ha Breiz se veut l'équivalent, dans le diocèse de Quimper, des différentes feuilles diocésaines qui se développent alors. Si ce journal n'apparaît pas dans les travaux de Sempéré ni dans ceux de Poulat, c'est en raison de sa langue. La Basse Bretagne en général et le Finistère en particulier restaient très largement monolingues en cette fin du XIX<sup>e</sup>. On pouvait certes entendre un peu de français dans les villes et dans certains bourgs mais l'immense majorité de la population n'utilisait et ne savait utiliser que le breton. Le breton était, de la part de l'évêché et des rédacteurs de Feiz à Breiz, un choix évident. Arsène de Kerangal, propriétaire gérant de Feiz ha Breiz, possédait déjà un titre en français, *L'Impartial du Finistère*, mais son tirage restait confidentiel (autour de 500 exemplaires) et local (région de Quimper). Il est vrai que son créneau était plus que restreint. Ce journal politique catholique, ultra légitimiste et en français devait en outre partager son public potentiel avec la presse parisienne (surtout depuis l'arrivée du train à Quimper en 1863) ou brestoise avec *L'Océan*.

Le titre de certaines rubriques indique clairement que les rédacteurs de Feiz ha Breiz veulent avant tout toucher les populations rurales de l'évêché : *Kelelnadurez evit an dud diwar ar meaz* (Instruction pour les gens des campagnes), *al labour douar* (l'agriculture), *Priz an ed* (cours du blé...). Les choix linguistiques des rédacteurs, eux-mêmes issus de la paysannerie, vont dans ce même sens et Goulven Morvan s'en explique :

[ar gazetenn] a rank beza comprenet ar vech kenta, ha zoken ep poan, anez e teufet buan da enoui oc'h he lenn. Comz a ran ama dreist oll euz ar goueriadet, euz an dud divar ar meaz. Ar re-ma n'int ket boas da studia, da bleustri evit gouzout a beleac'h e teu eur ger ha ne anavezont ket. Pa gavont eta geriou evelse, mar deo red dezho chom

[Le journal] doit être compris du premier coup, et ceci même sans peine, sinon on s'ennuierait vite à le lire. Je parle surtout ici des paysans, des gens de la campagne. Ceux-ci ne sont pas habitués à étudier, à s'appliquer pour savoir d'où vient chaque mot qu'ils ne connaissent pas. Quand ils trouvent ce genre de mot, s'ils doivent s'arrêter pour penser et

da zonjal ha da studia, setu evitho eun dra poaniusoc'h eget al labourou a reont en ho farkeier. Ar pennad lenn-ze a dle beza evitho eur blijadur, eun tremen amzer; rak Feiz-ha-Breiz a zo bet savet dreist pep tra evit ho c'helen, evit deski dezho aleiz a draou ha ne ouzont ket, hag a rafe gouscoude vad dezho da c'houzout.

étudier, voilà qui est pour eux plus pénible que le travail qu'ils font dans leurs champs. Cette lecture doit être pour eux un plaisir, un passe-temps ; car Feiz ha Breiz a été créé surtout pour les instruire, pour leur apprendre plein de choses qu'ils ne connaissent pas et qu'il leur serait bon de connaître.

Pour différentes raisons, exposées ici très brièvement,<sup>47</sup> le lectorat breton et en breton s'était en effet fortement développé durant le XIX<sup>e</sup> siècle et Feiz ha Breiz arrive donc à point nommé pour recueillir les fruits de ce développement.

Les raisons sont d'abord démographiques: l'accroissement de la population (environ 30% entre 1792 et 1892) profite plus aux campagnes qu'aux villes. Or ce sont surtout les populations rurales et des petits bourgs qui forment le lectorat de la littérature bretonne en général et de Feiz ha Breiz en particulier. Les raisons sont ensuite économiques : le niveau de vie dans les campagnes augmente sensiblement tout au long de la période et favorise le développement de la vie culturelle.

Il convient aussi d'insister sur les progrès de l'instruction depuis la loi Guizot (1833) qui oblige toutes les communes, qui peuvent se regrouper pour ce faire, à ouvrir au moins une école primaire de garçons. Feiz ha Breiz note les progrès enregistrés grâce aux chiffres des conseils de révision :

E departamant ar Finister, var gant den yaouank a denn d'ar zort, ez eus unan hag antercant ha ne ouzont na lenn na scrifa. An descadurez goucoude so eat var araog abaoue eun nebeut so ; rag brema ez eus pemp bloaz ez oa daouzeg ha tri-ugent var gant ha n'o devoa tam descadurez

Dans le département du Finistère, sur cent jeunes hommes tirés au sort, il y en a cinquante et un qui ne savent ni lire ni écrire. L'instruction a cependant progressé depuis quelque temps; car il y a maintenant cinq ans, ils étaient soixante douze sur cent à n'avoir aucune instruction.<sup>48</sup>

Les limites de cette politique scolaire sont donc évidentes d'autant plus que l'offre scolaire est loin d'être la même pour tous, l'instruction primaire n'est généralement dispensée qu'aux garçons, l'absentéisme scolaire est très important surtout au moment des travaux agricoles, les méthodes pédagogiques sont le plus souvent mal adaptées aux élèves, les

<sup>47</sup> On trouvera le développement de ces idées dans de nombreux ouvrages dont Jean LE DU, Yves LE BERRE, Un siècle d'écrits en langue bretonne (1790-1892), in *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, p 251 292

<sup>48</sup> F&B n° 108 (23/02/1867)

maîtres n'ayant reçu qu'une formation plus que rudimentaire, l'enseignement secondaire est réduit à sa plus simple expression.

La promotion sociale grâce aux études passe, pour la paysannerie, par le séminaire et même pour les meilleurs éléments par la prêtrise.<sup>49</sup> Cependant, beaucoup de ces jeunes gens qui avaient goûté aux lettres mais que la vocation n'avait pas appelés revenaient chez eux avec un statut de semi lettrés (kloareg ; kloer au pluriel) et ce sont eux qui donnèrent au breton non seulement des lecteurs mais aussi bon nombre d'écrivains (le mot est peut-être un peu fort), rimailleurs et chansonniers (mots souvent synonymes en breton). Le jeune « clerc », amoureux d'une riche et noble héritière est un héros type de la littérature bretonnante révélant bien les aspirations de cette « classe ».<sup>50</sup>

On peut donc légitimement penser qu'il se trouvait dans presque chaque famille rurale quelqu'un à même de lire le breton. Deguignet, aussi exceptionnel qu'il se voulait être, nous montre que la lecture n'était pas si rare en Basse Bretagne.<sup>51</sup>

Autre facteur facilitant la diffusion de l'écrit imprimé, la mécanisation de la fabrication du papier au début du siècle et le remplacement de la pâte de chiffon par la pâte de bois dans les années 1840 tendent à faire baisser le prix de vente des publications. À cela vient s'ajouter le remplacement progressif des presses à bras par les rotatives. Notons cependant que tout le monde ne pouvait pas s'offrir un abonnement à Feiz ha Breiz. Celui-ci était de 6 francs, ce qui représentait 24 journées de travail pour un domestique agricole bien payé des environs de Morlaix.<sup>52</sup>

Dès lors, qui pouvait s'abonner à Feiz ha Breiz ? Pour aller vite, citons la petite noblesse rurale, le clergé, la paysannerie aisée et la petite bourgeoisie. Le nombre des abonnés n'est malheureusement pas connu avec précision car aucune liste n'en a été retrouvée. Cependant, quelques éléments ont permis à Ronan Calvez de proposer des chiffres que nous reprenons ici, n'ayant pas pu affiner cette recherche<sup>53</sup> :

Pour commencer, Arsène de Kerangal comptait tirer à 1000 exemplaires comme le montre sa demande d'autorisation à la préfecture de Quimper. Ce tirage s'avérant insuffisant,

---

<sup>49</sup> Qui n'a pas été ému en écoutant ou en lisant *Jenovefa Rustefan* dans le Barzaz Breiz ?

<sup>50</sup> Ce personnage est souvent représenté dans les collectages de Luzel, Penguern, La Villemarqué, Mme de St-Prix.

<sup>51</sup> Jean-Marie DEGUIGNET, Bernez ROUZ. *Mémoires d'un paysan Bas-Breton*.

<sup>52</sup> Le Dû & Le Berre, op.cit., p 256

<sup>53</sup> CALVEZ Ronan, op.cit., p 21.

il dut être augmenté mais nous ignorons dans quelle proportion même si Lucien Raoul avance le chiffre de 2000 exemplaires<sup>54</sup>.

Quoi qu'il en soit, dans une lettre envoyée au Congrès Celtique de Saint-Brieuc en 1867, l'évêque se targue d'avoir créé un journal breton lu par 1400 personnes. En 1869, un bulletin de dépôt légal indique que Feiz ha Breiz tire à 1350 exemplaires et l'éditorial du numéro 262 (1870), quant à lui, nous apprend que le nombre des abonnés ne cesse d'augmenter. Dans le numéro 282, daté du 25 juin 1870, il est rappelé aux abonnés qu'ils doivent acquitter leur abonnement et que vérifier 1500 comptes n'est pas une mince affaire.

Bref, vers 1875, Feiz ha Breiz devait compter entre 1500 et 2000 abonnés même si tous n'étaient pas à jour de leur paiement. Ce nombre, propre à faire pâlir d'envie bien des publications bretonnes d'aujourd'hui, était déjà à l'époque l'indicateur d'une grande réussite. En effet, Émile Poulat note que « en un temps où la diffusion de la presse était assez réduite, on ne s'étonnera pas des faibles tirages habituels aux bulletins diocésains. Beaucoup tirent autour de 1000, certains moins, tandis que plusieurs vont jusqu'à 1500. Rares sont ceux dont les tirages sont nettement plus élevés : quand on a énuméré Angers, Cambrai, Lyon, Nantes, Rennes, Rouen, Toulouse et Paris -soit à peine un sur dix-, on a sans doute tout cité. »<sup>55</sup>

Qui plus est, le prix de Feiz ha Breiz étant relativement élevé, il est fort probable que plusieurs familles se rassemblaient pour prendre un seul abonnement. Le journal ainsi acheté circulait ensuite de maison en maison. Ce même mode de distribution a perduré longtemps en Bretagne et est encore largement attesté au XXe siècle avec des publications comme *Kroaz ar Vretoned*, *Gwalarn* et surtout les nombreux bulletins paroissiaux.<sup>56</sup> L'ampleur de ce phénomène est évidemment difficilement quantifiable mais il paraît raisonnable de penser qu'un journal pouvait être lu par une bonne dizaine de personnes.

Dans le numéro 5 du nouveau Feiz ha Breiz (septembre 1901) qui revient sur les causes de la disparition de son prédécesseur, il est expliqué que malgré tout le talent et les efforts de Gab Milin, le succès ne revint pas. Sur les 800 abonnés que comptait encore le journal, seuls 200 étaient encore à jour de leur paiement lorsque Arsène de Kerangal déposa les comptes<sup>57</sup>.

---

<sup>54</sup> Cf. RAOUL Lucien, op.cit., p 143

<sup>55</sup> POULAT Emile, *Les semaines religieuses, approche socio-historique et bibliographique des bulletins diocésains*, Lyon, 1973, p 18.

<sup>56</sup> Merci à Hervé Le Bihan de nous avoir rappelé ce point.

<sup>57</sup> Cf. RAOUL Lucien, op.cit., p 143.

Comment expliquer que Feiz ha Breiz ait ainsi perdu son public. Nous ne donnerons ici que quelques pistes car cette question sort du cadre de notre étude. De toute évidence, le public bretonnant qui appréciait ce journal qui abordait tous les sujets n'a pas suivi lorsqu'il a pris un tour de plus en plus politique. Certaines outrances verbales ont dû choquer une bonne part du lectorat. Il est fort probable que les 2000 abonnés du journal vers 1875 n'étaient pas tous des légitimistes forcenés et que ceux qui ne l'étaient pas devaient moyennement goûter certains articles peu rassembleurs :

*HENOR DA LEONIZ*

*Leoniz, henor dezho, votet mad o deuz.*

*En desped da gement zo bet great ha lavaret evit touella ha troumpla anezho, ez int chommet filet d'ho zri depute coz : d'an Aotrou de Kermeuguay, d'an Aotrou de Kerjegu ha d'an Aotrou Villiers ; eur vech c'hoaz, henor d'ezho !*

*Feiz-ha-Breiz a drugareka ivez electourien arrondissamant Kemperle da veza votet evit an Aotrou Lorois.*

*D'ar rest euz an Departamant ne velomp ket guelloc'h coumplimant da ober eget an hini a rea guechall sant Stephan d'ar Juzevien.*

*Pennou calet, discouarn potin, calounou dir ma'z oc'h, emezhan, c'hui zo bet enebourien hed ar veach da spered Doue; an Den Just oc'h euz lakeat d'ar maro ; he lezen, douget beteg ennoc'h var diouaskel an elez hoc'h euz disprijet !*

*Setu aze ar c'homzou a garfemp hirio da gass beteg discouarn Kerneviz ha Tregeriz. Ar Juzevien a strake ho dent en ho fenn o clevet sant Stephan. Ne c' houlennomp ket muioc'h digant Kerneviz ha Tregeriz, nemed caout a raffe Doue din ac'hanomp euz an henor a reaz ar Juzevien da zant Stephan : d'hor laza a daoliou mein. An hanter vella euz al labour o deuz great. Pa girint e peurachuint anezhan, rag stanka hor ginou d'eomp, en dra*

*HONNEUR AUX LEONARDS !*

*Aux Léonards, honneur à eux, ils ont bien voté.*

*En dépit de tout ce qui a été fait et dit pour les abuser et les tromper, ils sont restés fidèles à leurs trois anciens députés : à M. de Kermenguy, à M. Kerjegu, et à M. Villiers ; encore une fois, honneur à eux !*

*Feiz ha Breiz remercie aussi les électeurs de l'arrondissement de Quimperlé d'avoir voté pour M. Lorois.*

*Au reste du département nous ne voyons pas de meilleur compliment à faire que celui que fit autrefois Saint-Étienne aux Juifs.*

*Têtes dures, oreilles de fonte, cœurs d'acier que vous êtes, dit-il, vous avez de tout temps été les ennemis de l'esprit divin ; vous avez mis à mort l'Homme Juste ; sa loi, qui vous était apportée par les ailes des anges, vous l'avez méprisée !*

*Voici les paroles que nous aimerions envoyer aujourd'hui aux oreilles des Cornouaillais et des Trégois. Les Juifs avaient les dents qui crissaient dans leur bouche en entendant Saint-Étienne. Nous n'en attendons pas plus des Cornouaillais et des Trégois, à moins que Dieu ne nous trouve dignes de l'honneur que firent les juifs à Saint-Étienne : de nous lapider. Ils ont déjà fait plus que la moitié du travail. Ils l'achèveront quand ils voudront, car nous*

*vevimp, n'her graint biken. Torr he Benn*

*clouer le bec, ils ne le feront jamais tant que nous vivrons. Torr-he Benn<sup>58</sup>*

La signature Torr-He-Benn (mot à mot : casse-lui la tête) fait ici référence à la révolte des Bonnets Rouges, ces paysans bretons qui se révoltèrent en 1675 contre les abus du pouvoir royal et des privilégiés. Si, de prime abord, on peut s'étonner et même s'amuser de voir des légitimistes reprendre les Bonnets Rouges à leur compte il ne faut pas perdre de vue que Feiz ha Breiz se présente toujours comme protégeant la société rurale bretonne contre l'extérieur qui la méprise et la corrompt et peut ainsi revendiquer une filiation avec les Bonnets Rouges. Dans la partie 1.1.5., nous verrons aussi que nombre des rédacteurs de Feiz ha Breiz sont issus de la paysannerie et fortement influencés par le bretonisme et donc sensibles à l'histoire des Bonnets Rouges même si elle n'apparaît pas dans le *Barzaz Breiz*.

Quoi qu'il en soit, à la longue, le lectorat modéré devait vraiment être lassé des interminables diatribes antirépublicaines qui remplissaient les six pages du journal et seul le noyau dur des légitimistes resta. L'année 1883 fut vraiment l'annus horribilis des légitimistes : aux défaites électorales s'ajouta la mort du comte de Chambord qui les laissait orphelins car il n'avait pas de descendant. Tout rapprochement avec les orléanistes si souvent conspués dans Feiz ha Breiz était impossible. De plus, Léon XIII, pape plus diplomate que Pie IX, cherchait à s'entendre avec la République. Arsène de Kerangal, dans le dernier numéro de Feiz ha Breiz partiellement rédigé en français, écrit :

*Ce numéro est le dernier du Feiz ha Breiz. Après avoir milité, pour la même cause et pour le même but, pendant 18 ans près de l'impartial du Finistère, il va rejoindre son frère d'armes dans la paix de la tombe.*

*L'heure est donc sonnée pour lui de prendre ces dernières dispositions et de mettre en ordre ses affaires.*

*Le Feiz ha Breiz a déjà fait ses adieux à ses lecteurs, et il leur a présenté son héritier, le Courrier du Finistère. Ce dernier accepte la succession. C'est pour nous une précieuse consolation de laisser derrière nous un jeune et vigoureux champion, qui ne déviara pas du droit chemin et qui continuera à faire prévaloir avant tout et par-dessus tous les intérêts de Dieu et de son Église.<sup>59</sup>*

Nous n'ajouterons que quelques remarques sur cet article qui ne manque pas d'intérêt. Tout d'abord, le *Courrier du Finistère* est censé reprendre le flambeau de la lutte pour la foi et l'Église mais le légitimisme est lui bien mort et enterré. Ensuite, et la chose doit être notée,

---

<sup>58</sup> F&B n°34 20/10/1877

<sup>59</sup> F&B n°17 26/04/1884

cet article est entièrement rédigé en français et n'est même pas traduit en breton. Ceci nous mène à quelques hypothèses : la première est qu'Arsène de Kerangal ne connaît peut-être pas assez de breton pour pouvoir rédiger un article dans cette langue et, la maison étant vide, il ne s'est trouvé personne pour pouvoir traduire son article. La seconde est que l'on peut penser que Feiz ha Breiz n'était pour Arsène de Kerangal qu'un moyen de promotion du catholicisme et du monarchisme et que le breton n'était qu'un outil et non un objectif.

Tout au long de cette partie, il a été question de nombre d'abonnés. Cependant, il ne faudrait pas réduire le public de Feiz ha Breiz à ce nombre. En effet, la capacité de lire n'étant pas universelle à cette époque, la lecture était bien souvent une activité familiale voire collective et non individuelle dans les campagnes bretonnes. Les rédacteurs de Feiz ha Breiz avaient tout à fait conscience de cet état de fait comme le montre cet exemple :

*Cridi a ran eta ober plijadur d'ar re a lenn pe gleo  
lenn Feiz ha Breiz*

*Je pense donc faire plaisir à ceux qui lisent ou  
écoutent lire Feiz ha Breiz<sup>60</sup>*

En 1889, Goulven Morvan fit paraître un recueil de textes tirés de Feiz ha Breiz. Dans son introduction il met en évidence cette pratique collective de la lecture et y expose l'un des buts de Feiz ha Breiz. Il remarque que dans beaucoup de familles, tous les soirs, on lit un passage de la vie des saints après le dîner. Après cette lecture, on parle de telle ou telle personne... Et l'on tombe souvent dans la médisance (*drouk-prezegerez*). Il poursuit :

*Evit rei tro d'ar Vretoned d'en em zioual oc'h an  
drouk-ze en devoa an Ao. Serjant (...)laket sevel ha  
moula ar gazeten Feiz ha Breiz*

*Pour donner au Bretons la possibilité de se  
préservier de ce mal Mgr Sergent avait fait créer et  
imprimer le journal Feiz ha Breiz<sup>61</sup>*

La lecture de Feiz ha Breiz est donc bien conçue comme une activité familiale voire semi collective qui fonctionne sur le même mode et bien souvent prolonge celle de la *Vie des Saints*.

### 1.1.4 Les hommes de Feiz ha Breiz

Il s'agit maintenant de faire connaissance avec les hommes qui ont animé Feiz ha Breiz en essayant de déterminer, tant que faire se peut, à quels milieux ils appartenaient et comment ils avaient été amenés à prendre part à la rédaction de ce journal. Lucien Raoul et Ronan Calvez ont tous les deux rencontré mille difficultés en tentant de dresser la liste des

<sup>60</sup> F&B n°38 21/10/1865

<sup>61</sup> MORVAN Goulven, *Kentelioù hag istorioù a skuer vad*, Lefournier & Salaun, Brest & Kemper, 1889.

collaborateurs de Feiz ha Breiz. Comme nous l'avons vu, Goulven Morvan et ses successeurs permettaient à leurs collaborateurs de publier des articles sans que leurs noms n'apparaissent; ce qui explique que nombre d'articles ne portent aucune signature et que beaucoup d'autres soient signés de pseudonymes. Cette manie des pseudonymes qu'avaient et ont toujours les écrivains bretons ne facilite pas la tâche des chercheurs car si certains sont transparents et maintenant connus de tous, beaucoup restent obscurs.

Il ne sera question ici que des plus importantes figures du journal ainsi que de quelques trajectoires intéressantes. La lecture des travaux de Lucien Raoul et de Ronan Calvez, dont sont issues toutes les informations ici données, sera pour le lecteur d'une grande richesse.

Fort logiquement, nous allons commencer par les fondateurs du journal. Si la paternité de Feiz ha Breiz est très souvent attribuée à Mgr Sergent, évêque de Quimper et Léon, le véritable père en est très certainement Léopold - René de Léséleuc de Kerouara, son vicaire général. Arsène de Kerangal, imprimeur officiel de l'évêché et par ailleurs rédacteur en chef-imprimeur-gérant de l'*Impartial du Finistère*, se vit tout naturellement confier le nouveau-né.

Celui-ci demanda à Goulven Morvan, que Léopold de Léséleuc lui-même avait eu pour élève au séminaire de Quimper, de se charger de la rédaction. Il convient de traiter brièvement ici de la formation de Goulven Morvan qui est exemplaire pour l'époque. Ce Léonard, fils de cultivateurs analphabètes, dont la jeunesse nous est complètement inconnue, entre fort tard au séminaire de Pont-Croix et ce pour des raisons obscures. Il avait alors, en 1846, 27 ans alors que son condisciple, Gabriel Morvan en avait 17 et qu'Auguste Lamarque, le professeur en charge de la classe de rhétorique en avait 33. Cette plus grande maturité explique peut-être un peu les excellents résultats du séminariste. En sus du solide programme d'humanités classiques, Goulven Morvan put bénéficier d'un cours de poésie bretonne, expérience unique et fort originale dispensée par Auguste Lamarque dont le contenu était directement inspiré du *Barzaz Breiz* et fleurait bon le bretonisme. Mais qu'est-ce que le bretonisme ? Michel Lagrée en donne une définition claire : « sous ce terme générique, je retiendrai ici l'ensemble des attitudes qui vont au-delà de l'utilisation de la langue comme simple outil de communication et confère à cette utilisation une signification idéologique avec la dimension d'un engagement. À l'usage simplement véhiculaire se superpose en effet une volonté commune d'apologie et de défense de la langue bretonne, dont l'intérêt pour mon propos tient aux liens, souvent étroits avec l'apologie et la défense de la foi catholique. »<sup>62</sup>

---

<sup>62</sup> LAGREE Michel, Religion et culture en Bretagne, Fayard, 1992, p 233.

C'est ainsi que Ronan Calvez, à la suite d'Yves Le Berre, relève que le développement de la presse catholique coïncide pendant la double décennie du Second Empire avec l'apogée des lettres bretonnes. Ainsi qu'il le note : « le clergé bretonnant de naissance, influencé par le courant bretoniste porte des fruits mûrs et abondants. Il va sans dire que la majorité des textes produits sont de nature religieuse. »<sup>63</sup>

Goulven Morvan resta 10 ans à la tête de Feiz ha Breiz soit un peu plus de la moitié de son existence. Cependant, et il faut le souligner ici, ces dix années représentent 60% de notre corpus de travail. Qui plus est, le journal n'étant pas encore vraiment un journal politique sous sa direction, les articles y étaient plus courts et par conséquent plus nombreux et variés, le format du journal n'ayant pas changé. On ne s'étonnera donc pas si les citations de Feiz ha Breiz contenues dans cette étude datent dans leur très grande majorité des dix premières années d'existence du journal.

Quand Goulven Morvan, harassé, quitta le journal en juillet 1875, il fut remplacé après six mois d'interruption par Gabriel Morvan, son ancien brillant condisciple du séminaire. Celui-ci n'était pas un inconnu des lecteurs de Feiz ha Breiz dont il était un collaborateur fidèle depuis le début. Lui aussi était fils d'un agriculteur du Léon (Plabenneg). Il fut secondé dans sa tâche par Jean-Marie Nédélec (né à Plougoum dans le Léon) qui lui succéda du 31 mars 1877 au 27 octobre 1877. Arsène de Kerangal prit alors officiellement la direction de la rédaction du journal mais celle-ci était probablement déléguée à un prêtre proche de l'évêché que Ronan Calvez a identifié comme Alfred Yvenat qui signait ses articles d'un A, initiale que le lecteur non averti pourrait considérer comme celle d'Arsène de Kerangal lui-même.

L'*Annuaire du Clergé de Quimper et de Léon 1801-2001*, en consultation à la bibliothèque de l'évêché de Quimper, nous apprend qu'Alfred Yvenat, né en 1831 à Brest Saint Louis fut ordonné prêtre en 1855. Il fut successivement Vicaire à Rosporden (1856), à Querrien (1857), à Plouhinec (1859) avant de devenir l'aumônier de l'institution St Georges à Brest. Il quitte alors la Bretagne pour être précepteur à Montevideo. À son retour au pays, il est nommé recteur de Guengat en 1873. Aumônier de la maison de justice de Quimper depuis 1881, il décède le 17 décembre 1885. Alfred Yvenat était donc bien dans la région de Quimper pendant la période où il est supposé avoir collaboré à Feiz ha Breiz.

---

<sup>63</sup> CALVEZ Ronan, op.cit., p 12

LE BERRE Yves, La propagande révolutionnaire et contre-révolutionnaire dans la littérature bretonnante du XIXe siècle, in *La Révolution française dans la conscience intellectuelle bretonne du XIXe siècle*, p 178.

LE BERRE Yves, *Essai de définition et de caractérisation de la littérature en langue bretonne entre 1790 et 1918*, Thèse de lettres, UBO, 1982

Cette hypothèse qui veut qu'un prêtre ait dirigé Feiz ha Breiz jusqu'à l'arrivée de Gabriel Milin est corroborée par ce dernier dans son premier éditorial :

*E penn ar gazetenn-ze brema ne deuz mui eta beleg ebed ; eun all eo a zo, eun den evel an holl, nemet eo kristen a-vad a-raok beza breton.*

*Il n'y a donc plus de prêtre à la tête de ce journal ; c'est quelqu'un d'autre qui y est, un homme comme les autres, sauf qu'il est chrétien avant d'être breton.<sup>64</sup>*

Gabriel Milin (1822-1895), bien connu à cette époque pour la qualité de sa plume<sup>65</sup>, fut appelé par Arsène de Kerangal pour tenter de sauver le journal. Malgré les efforts et le talent qu'il déploya pendant presque un an (du 5 mai 1883 au 26 avril 1884), Feiz ha Breiz cessa de paraître.

En ce qui concerne les collaborateurs, ceux-ci furent toujours peu nombreux : Ronan Calvez, pour la période 1865-1875 n'a relevé que 46 noms tout en précisant que la majorité de ces noms n'apparaissait qu'une seule fois dans le journal. Tous les rédacteurs en chef se sont plaints à un moment ou à un autre de devoir écrire le journal quasiment tout seuls.

An Ermit (Kersale)<sup>66</sup>, dans le numéro 264 daté du 19 février 1870 écrit ceci :

*Lavaret em beuz er pennad kenta penaoz ar c'hazetennou Escoptieg, gan Feiz ha Breiz en ho zouez, a zo henvel war an damvuia euz ar poenchou, d. l. e.*

*J'ai dit dans le premier article que les feuilles diocésaines, dont Feiz ha Breiz, se ressemblent à de nombreux égards, c'est-à-dire :*

*On y trouve à peu près les mêmes choses.*

*Cavout a rer enn-ho ho peuz-vad ar memes traou.*

*Mais Il est une chose en laquelle notre petite feuille diffère de toutes ses sœurs des autres évêchés, je veux dire la peine qu'elle coûte à ceux qui sont à sa tête, l'énorme travail mais aussi l'immense mérite que ceux qui l'écrivent et qui l'envoient bien remplie, chaque semaine, à ses lecteurs. Je vous assure que les deux personnes courageuses, qui sont chargées de rédiger Feiz ha Breiz, n'ont pas beaucoup de temps à perdre et n'ont pas bien souvent l'esprit tranquille.*

*Mes eun dra a zo evel-kent e pehini or c'hazetennig-ni hen hem gav dishenvel braz euz he oll c'hoarezed euz an Escoptiou all, me fell din lavaret ar boan a goust-hi d'ar re a zo er penn euz anezhi, all labour vraz, mes dre-ze ivez ar merit braz ho deuz oc'h he scrifa hag oc'h he c'has leun, beb sizhun, d'he lenneryen. Me a voarant d'eoc'h penaoz an daou zen kaloneg, pere a zo karghet da scrifa Feiz ha Breiz, n'ho deus ket re a amzer da goll ha ne vez ket attao dinec'h tre ho spered.*

*Ecrire les autres feuilles diocésaines, les envoyer*

<sup>64</sup> F&B n° 18 5/5/1883

<sup>65</sup> Pour la biographie de Gabriel Milin : Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 309 & *Un siècle de journalisme breton*, p. 156-157.

<sup>66</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 169.

Ar c'hazetennou Escoptieg all a zo, a c'heller lavaret, eun diverr-amzer evid ar re a zo er penn euz anezho, ho scrifa hag ho c'has leun, beb sizhun, d'ho benneryen. O veza ma e maint e galleg, ar rea zo karghet euz anezho a c'hell kemmeret hag a ghemmer er c'hazelennou gallek all (ne vank ket dezho euz ar re-ma ha re vraz ha re vihan) evid peurleunya ho c'hazetennou. Mes Feiz ha Breiz na c'hell kemmeret e neblec'h : rag ne-z-euz kazetenn vrezoneg all ebed nemet-hi.

Er c'hazetennou all e welom eur bazennig pe ziou, teier dan hirra, pere a zeu euz plevenn pe pluenn an hini a zo karghet euz anezho ; eun darn goude a zo neventiou euz an Escopti pe a leac'h-all , pere n'en deuz ket ranket da scrifa : digaset ez-int d'ezha evelse, pe ho c'havet hen deuz skrifet e lec'h-all ; eun darn all a zo pennadou skrid deuet dezha digan hemma, digan henhont: ar rest (ha kemment-ma ned-eo ket attao al lodenn vihana) a zo kemmeret du-ma du-hont er c'hazetennou all. Ne-z-euz bet ama nemed ar zizaill o labourat, hag honnez a labour eaz ha buhan ; ar blevenn a zo chomet da heana.

Mes an aôtronez a zo karghet euz a Feiz ha Breiz na c'hellont ket lakaat ar zizail evelse da labourat ; n'ho deuz ken benveg nemed ho flevenn , pe hint a denn euz ho lenn ho ennan, pe hint a dro euz a c'halleg e brezoneg.

Feiz ha Breiz evid gwir, he deuz a-vechou, ec'hiz ar sizhunvezou all, tamouigou sicour digan hemma, digan henhont ; mes ar zikour-ze na vir ket ne jom a-voalc'h da ober hag en tu all gan al laboureryen pemdezyeg.

Ar zikour-ze ivez, gan eun tamig bolontez vad, a c'hallfe beza brasoc'h. Ne-z-euz ket goall bell

complètes chaque semaine à leurs lecteurs est, on peut le dire, est un véritable passe-temps pour ceux qui les dirigent. Ceux qui en ont la charge peuvent emprunter et empruntent aux autres journaux français (ceux-ci ne manquent pas, grands et petits) pour compléter leurs journaux puisqu'ils sont aussi en français. Mais Feiz ha Breiz ne peut emprunter nulle part : car il n'y a aucun autre journal en breton.

Nous voyons dans les autres journaux une petite page ou deux, trois tout au plus, qui sont de la plume du rédacteur en chef ; la suite consiste en des nouvelles de l'évêché ou d'ailleurs, qu'ils n'ont pas eu à écrire ; elles leur sont envoyées telles quelles, où ils les ont trouvées écrites ailleurs ; une autre partie consiste en des articles envoyés par untel ou untel ; le reste (et ce n'est pas toujours la plus petite partie) est pris ici et là dans d'autres journaux. Il n'y a là que les ciseaux qui travaillent et ce travail est facile et rapide : la plume s'est reposée.

Les messieurs qui sont chargés de Feiz ha Breiz, en revanche, ne peuvent pas faire travailler ainsi les ciseaux. Ils n'ont d'autres outils que leur plume, soit ils tirent leurs articles de leur propre tête soit ils les traduisent du français en breton.

En réalité, Feiz ha Breiz, comme les autres Semaines, reçoit parfois un peu d'aide d'ici ou de là, mais cette aide n'empêche pas qu'il reste bien assez de travail à faire par ailleurs pour les rédacteurs quotidiens.

Cette aide pourrait aussi, avec un peu de bonne volonté, être plus grande. Il n'y a pas si longtemps encore, je lisais ceci dans la Semaine de Lyon (c'est le rédacteur en chef de ce journal qui parle) : «

<sup>67</sup> François GOURC'HANT (1812-1890), collaborateur de Feiz ha Breiz à la plume mordante, cf Ronan CALVÉZ, *Un paysanisme breton*, p. 33

c'hoaz e lennenn he sizhunvez Lion kemment-ma (an hini a zo e penn ar gazetenn-ze eo a ya da gomz) : « War-lene (1868) or boa bet sicour digan tri-u-ghent (60) euz an aôtronez, ol lenneryen, evid scrifa or c'hazetennig. Er bloaz-ma (1869) or beuz bet sikour digan kaut (100). Evelse e c'haller lavaret penaoz sizhuvez Lion a zo skrifet gan he lenneryen. »

Feiz ha Breiz na c'hell ket lavaret se.

Allo! Paotred Breiz-Izel, ha ne ouzoc'h-hu mui ar brezoneg ? Ha ne ouzoc'h-hu ket scrifa? Pe fae a vez ganeoc'h scrifa e yez ho tadou ? Ar vretonez, ar gwir vretonez koulskoude, pa gheront a voar manea ar blevenn en ho brezoneg koulz ha peb gall en he c'halleg.

Lan an Dall, kamarad koz, re hir he kavan ho tiskouizadenn. Allo ! Savit ha kroghit adarre. Mall eo gan-eom gwelet ho labour...

L'année dernière (1868) nous avons reçu l'aide de soixante messieurs, nos lecteurs, pour rédiger notre petit journal. Cette année (1869) nous avons reçu l'aide de cent. On peut ainsi dire que la Semaine de Lyon est écrite par ses lecteurs. »

Feiz ha Breiz ne peut pas en dire autant.

Alors ! Gens de Basse-Bretagne, vous ne savez plus le breton ? Et vous ne savez plus écrire ? Ou alors avez-vous honte d'écrire dans la langue de nos pères ? Pourtant les Bretons, quand ils le veulent, savent aussi bien manier la plume en breton que n'importe quel Français peut le faire en français.

Lan an Dall<sup>67</sup>, vieux camarade, je trouve votre repos bien trop long. Allez ! Levez-vous et réembauchez.

Nous avons hâte de voir votre travail...

Il faut bien reconnaître que les 100 collaborateurs que revendique la Semaine de Lyon sur une année font forte impression à côté des 46 collaborateurs que Ronan Calvez a recensés pour Feiz ha Breiz sur une période de 10 ans. Il est fort probable que le nombre des collaborateurs occasionnels de Feiz ha Breiz a évolué de manière parallèle au nombre des abonnés. Pendant les dix premières années, la courbe a été indubitablement ascendante mais celle-ci s'est inversée à partir de 1875. Les prises de position politique des dirigeants du journal et les outrances langagières dont ils se rendaient coupables ont à coup sûr fait fuir les lecteurs et, partant, les collaborateurs occasionnels qui ne se reconnaissaient plus dans la ligne éditoriale. Pour ne citer qu'un seul exemple, le cas de Théophile de Pompéry est éclairant : conseiller général sous l'Empire, ce passionné d'agronomie<sup>68</sup> publia dès 1865 une chronique agricole dans Feiz ha Breiz dans laquelle il cherchait à inciter les agriculteurs bretons à adopter de nouvelles méthodes de culture. Goulven Morvan ne tarissait pas d'éloges sur lui.<sup>69</sup>

<sup>68</sup> Sur son rôle d'agronome, on peut se reporter à :

OGÈS Louis, *L'agriculture dans le Finistère au milieu du XIXe siècle*, pp. 158-159 en particulier

Sur son action politique :

JOLLY Jean ROBERT Adolphe. *Dictionnaire des parlementaires français : notices biographiques sur les ministres, sénateurs et députés français de 1789 à 1940*. T7 Paris: Presses universitaires de France, 1960.

<sup>69</sup> F&B 273 23/04/1870

Pourtant le journal invita à voter contre lui par la suite puisqu'il se présentait comme républicain de gauche.

Par ailleurs, Ronan Calvez, sur les dix ans que couvre son étude (1865-1875), a relevé que seuls six rédacteurs sur quarante six sont des laïcs (J. Favé,<sup>70</sup> T. de Pompéry,<sup>71</sup> J. Le Velly,<sup>72</sup> J. Le Jean,<sup>73</sup> Th. de la Villemarqué,<sup>74</sup> Ch. de Gaulle<sup>75</sup>) et que seule une femme a été identifiée (Anne de Mesmeur<sup>76</sup>). Son relevé a aussi mis en évidence la prédominance des fils d'agriculteurs (12 sur 24 dont la profession des parents est connue) et d'artisans (menuisiers, charpentiers et tisserands)<sup>77</sup>. Il aurait pu insister aussi sur l'élément léonard (46%).<sup>78</sup>

La couleur des rédacteurs de Feiz ha Breiz devint donc, au fil des années, de plus en plus homogène, de plus en plus intransigeante. Qui plus est, les articles au sujet des peuples et des pays exotiques apparaissant le plus souvent dans la rubrique *Keleier* (nouvelles), ils étaient issus presque toujours de la plume du rédacteur en chef qui était, la plupart du temps, le seul rédacteur du journal. Il est donc tout à fait légitime de parler de regard de Feiz ha Breiz sur tel ou tel sujet même si parfois, fort rarement, une note discordante peut se faire entendre.

### 1.1.5 Une étape dans l'histoire de la langue bretonne

Plus d'un siècle, presque un siècle et demi, après le début de sa parution, la lecture de Feiz ha Breiz s'avère toujours riche pour celui qui s'intéresse à la langue bretonne et veut l'étudier. En effet, Feiz ha Breiz fut le lieu d'une intense mobilisation linguistique, le confluent de différentes façons d'appréhender et de concevoir la langue bretonne. Ainsi qu'il a été rappelé précédemment, les principaux rédacteurs de Feiz ha Breiz et Goulven Morvan au premier chef ont reçu, en sus de leur formation religieuse et classique, une instruction bretoniste au séminaire au cours de laquelle ils ont été fortement influencés par le *Barzaz Breiz* ; leur conception de la langue ne pouvait qu'en être affectée. Lorsque Goulven Morvan

---

<sup>70</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 107.

<sup>71</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 348.

<sup>72</sup> Ronan CALVEZ, *Un paysanisme breton*, p. 45

<sup>73</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 240.

<sup>74</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 145.

<sup>75</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 111.

<sup>76</sup> Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, p. 189.

<sup>77</sup> Ronan CALVEZ, *Un paysanisme breton*, p 27.

<sup>78</sup> Le Léon correspond en gros au Nord du département du Finistère et est souvent surnommé « douar ar veleien », « la terre des prêtres », en raison de son fort cléricisme.

prend la tête du journal, deux conceptions de la langue bretonne s'opposent au sein du clergé bretonnant et les *Liziri Breuriez ar Feiz* (version bretonne des *Annales de la Propagation de la Foi*) avaient déjà fait les frais de cette querelle. Les *Liziri Breuriez ar Feiz* furent en effet créés en 1843 par Mgr Graveran, nouvellement nommé évêque de Quimper, lui-même excellent bretonnant et adepte de la réforme orthographique préconisée par Le Gonidec. Son rédacteur en chef, l'abbé Henri, est dans les mêmes dispositions et livre des lettres d'une excellente qualité littéraire et linguistique mais se heurte à l'hostilité d'une part du clergé attaché au « brezhoneg beleg »<sup>79</sup> et d'autre part des paysans peu instruits qui buttent sur l'orthographe et ne comprennent ni les archaïsmes ni les néologismes utilisés. Peu après la mort de Mgr Graveran (1855), l'abbé Henri est remplacé par le chanoine Alexandre et, si l'on en croit Lucien Raoul, ce changement de rédacteur se traduit par une forte augmentation du nombre des abonnés mais aussi, exemples à l'appui, par une baisse consternante du niveau littéraire de la revue.<sup>80</sup>

Quand Léopold de Léséleuc, sous le patronage de Mgr Sergent, lance *Feiz ha Breiz* et le confie à Goulven Morvan, un changement de génération a été opéré. Si le chanoine Alexandre était né en 1804, Goulven Morvan (ordonné tardivement), Gabriel Morvan, Jean-Marie Nédélec étaient respectivement nés en 1819, 1829 et 1840. De plus, durant les 10 ans qui séparent la nomination du chanoine Alexandre à la tête de *Liziri Breuriez ar Feiz* et la création de *Feiz ha Breiz*, les idées bretonnistes avaient grandement progressé dans les milieux cléricaux même si le *brezhoneg beleg* trouvait encore des défenseurs. Goulven Morvan, bretonniste mais homme pragmatique, a parfaitement su tenir compte des critiques faites à l'orthographe de Le Gonidec et a élaboré ainsi une synthèse qui fit le succès de *Feiz ha Breiz* : une langue basée sur son breton natal, celui de la Forêt Landerneau, épuré des scories françaises mais facile à comprendre par tous les bretonnants non vannetais comme l'ont montré Jean Le du et Yves Le Berre.<sup>81</sup>

Dans le numéro 262, qui ouvre la sixième année du journal, Goulven Morvan, après s'être félicité de son succès incontestable, répond aux critiques qui lui sont faites en matière de langue :

<i>Ervez al liziri a resevomp a bep tu, e plij d'an darnvuia euz a lennerien ar gazeten, ken ar</i>	<i>D'après les lettres que nous recevons de toutes parts, le journal plaît à la majorité de ses lecteurs,</i>
---	---

<sup>79</sup> « Breton de prêtre » : sabir de breton et de français utilisé surtout à l'écrit qu'il ne faut pas confondre avec le « brezhoneg kador » ou breton de chaire qui se distingue par son élégance et son purisme relatif.

<sup>80</sup> RAOUL Lucien, *Un siècle de journalisme breton*, p. 84

<sup>81</sup> Le DÛ Jean, Le Berre Yves, *Textes choisis dans Feiz ha Breiz*, p. 23-38

brezoneg a zo enhi, ken an traou a laker e brezonek. Mez etouez calz e caver ato hiniennou hag a zo diez ober ho lavar outho. Bez'ez euz unan bennag hag en em glem dre na laker ket er gazeten ar brezonek coz, ar geriou-ze eat da fall, da lavaret eo, ne dint mui comzet e corn ebet euz a Vreiz; brezonek coz hag a zavas cri ha clem en he enep pa en em lakejot da scrifa lizerou Breuriez ar Feiz er brezonek-ze, en hevelep doare ma voue red he lezel a gostez, evit scrifa brezoneg evel a gomzer er vro. Ar re-ma en em glem c'hoaz dre ne scrifer ket tre ervez reiz pe giz scrifa an aotrou ar Gonidec. Lavaret a rin dezho ha gueleet a dleont ho unan ez euz nebeut a gem etre hon doare da scrifa hag hini an aotrou ar Gonidec. Mar lezomp a gostez unan bennag euz he reglennou, evel ma'z eo an W laket ama hag ahont, n'her greomp nemet abalamour ma n'on eus biscoas gallet lacat an dud divar ar meaz da lenn gant lizerennou evel hounnez. (Ama ne gomzan nemet euz ar pennadou scrit a ran va unan, ha ne ket euz ar pennadou scrit great gant re all ; rag ar re a ro pennadou scrit da lacat er gazeten, a ell, evel a voa bet lavaret pa voue savet ar gazeten-ma, kemeret ar reiz scrifa a blich muia dezho).

Ama e livirin c'hoaz : ar brezonek coz a blij din me coulz ha reis scrifa an aotrou Gonidec. Me garfe ervad e teufe adarre da vad calz a gomzou a zo eat da fall, hag a zo digaset geriou galleg en ho leac'h. Me a zigas ive en dro meur a c'her evelse pa gaf din e cavan tro d'ho lacat da dremen. Hogen kementse a deufe kentoc'h da benn dre al levriou. An den divar ar meaz, o lenn eul levr, n'her c'hompreno ket marteze ar vech kenta, mes al levr a jom etre he zaouarn, hag e compreno an eil pe an drede... pe an decved guech. Ne ket evelse evit eur gazeten ;

tant par son breton que par ce que nous y traduisons en breton. Mais parmi nos lecteurs, on trouve toujours quelques-uns qu'il est difficile de contenter. Il y en a certains qui se plaignent du fait que l'on ne mette pas du vieux breton dans le journal, ces mots qui périssent, c'est-à-dire, qui ne sont plus employés dans aucun coin de Bretagne, le vieux breton qui provoqua cris et plaintes contre lui lorsque l'on se mit à écrire Lizerou Breuriez ar Feiz dans ce breton, de telle sorte qu'il fallut l'abandonner pour écrire le breton comme on le parle dans le pays. Ces mêmes gens se plaignent encore que l'on n'écrive pas exactement selon l'orthographe ou la norme de M. Le Gonidec. Je leur dirais qu'ils doivent constater eux-mêmes qu'il y a peu de différence entre notre orthographe et celle de M. Le Gonidec. Si nous négligeons quelques-unes de ses règles, comme celle du W que l'on met ici ou là, c'est parce que nous n'avons jamais pu faire lire les gens de la campagne avec ces lettres. (Je ne parle là que des articles que j'écris moi-même, et non de ceux écrits par d'autres ; car ceux qui donnent des articles à publier dans le journal, peuvent, comme cela avait été dit quand le journal fut créé, utiliser l'orthographe qui leur plaît le plus.)

J'ajouterais quelque chose : le vieux breton me plaît autant que l'orthographe de M. Le Gonidec. Je souhaiterais vraiment que beaucoup de mots qui sont aujourd'hui désuets, et qui sont remplacés par des mots français, soient restaurés. Moi-même, j'en utilise plusieurs quand je trouve l'occasion de les faire passer. Or ceci réussirait sans doute mieux grâce aux livres. Le campagnard, qui lit un livre, ne le comprend peut-être pas du premier coup, mais le livre reste entre ses mains, et il le comprendra à la

<sup>82</sup> F&B n° 262 (05/02/1870)

houma a rank beza comprenet ar vech kenta, ha zoken ep poan, anez e teufet buan da enoui oc'h he lenn. Comz a ran ama dreist oll euz ar goueriadet, euz an dud divar ar meaz. Ar re-ma n'int ket boas da studia, da bleustri evit gouzout a beleac'h e teu eur ger ha ne anavezont ket. Pa gavont eta geriou evelse, mar deo red dezho chom da zonzal ha da studia, setu evitho eun dra poaniusoc'h eget al labourou a reont en ho farkeier. Ar pennad lenn-ze a dle beza evitho eur blijadur, eun tremen amzer; rak Feiz-ha-Breiz a zo bet savet dreist pep tra evit ho c'helen, evit deski dezho aleiz a draou ha ne ouzont ket, hag a rafe gouscoude vad dezho da c'houzout.

Bez'ez euz hiniennou all hag a garfe e ve laket er gazeten, brezoneg evel a gaver en eul levr bennak moulllet brema ez euz antercant pe driugent vloas, da lavaret eo, eur iez hag a zo an anter euz ar geriou enha gallek ; ha ne ket ar geriou epken, mes c'hoaz an dro a roet d'ar c'homzou, en hevelep doare ma ve red gouzout ar galleg evit gouzout petra a leveront. C'hoaz e falfe dezho e ve scifet ar brezonek gant ar pezh a c'halvont ortograf latin. Lennerien Feiz-ha-Breis a c'hoarsfe calonek ma velfent liziri, deut deomp er memes derveziou, unan evit goulenn eur brezonek gant an oll geriou coz, ep ger ebet hag a dostafe oc'h ar galleg ; eun all evit goulenn eur brezoneg evel a gaver, emezhan, en eul levr bennag, da lavaret eo, eur brezoneg evel a gomz he unan, gant an anter da nebeuta euz ar geriou gallek, ha neuze gant eur reis scrifa evel an hini en deuz he unan, ha ne deus, credabl, nemethan he unan hag a scrife evelse. — An eil hag egile euz an daou-ma o deuz, ep mar, bolontcz vad; hogen penaus senti outho ho daou?

seconde ou à la troisième... ou à la dixième lecture. Il n'en va pas de même pour un journal ; celui-ci doit être compris du premier coup, et même sans peine, sinon on s'ennuierait vite à le lire. Je parle là surtout des paysans, des campagnards. Ces derniers n'ont pas l'habitude d'étudier, de chercher à savoir d'où vient tel ou tel mot qu'ils ne connaissent pas. Quand ils trouvent des mots difficiles comme cela, s'ils doivent s'arrêter pour réfléchir et étudier, voilà pour eux quelque chose de plus pénible que le travail qu'ils font dans leurs champs. La lecture doit être pour eux un plaisir, car Feiz ha Breiz a été conçu avant toute chose pour les instruire, pour leur apprendre beaucoup de choses qu'ils ne savent pas et qu'il leur serait bon de connaître.

Il en est certains qui aimeraient que l'on mette dans le journal du breton comme celui que l'on trouve dans les livres imprimés il y a maintenant 50 ou 60 ans, c'est-à-dire, une langue dont la moitié des mots sont français ; et il ne s'agit pas seulement des mots, mais aussi de la syntaxe, de telle façon qu'il faut savoir le français pour comprendre ce qu'ils racontent. De plus, ils voudraient que l'on écrive le breton avec ce qu'on appelle l'orthographe latine. Les lecteurs de Feiz ha Breiz riraient de bon cœur s'ils voyaient les lettres qui nous sont parvenues ces derniers jours : l'une pour demander du breton avec tous les vieux mots, et aucun mot qui ne s'approcherait du français ; l'autre pour demander du breton comme celui que l'on trouve, dit son auteur, dans quelques livres, c'est-à-dire, un breton comme il le parle, constitué pour moitié au moins de mots français et dans une orthographe qu'il utilise et qu'il est, probablement, le seul à utiliser.

L'un et l'autre ont, sans aucun doute, beaucoup de

*bonne volonté ; or comment leur obéir à tous les deux ?*<sup>82</sup>

Cet extrait illustre bien les aspirations linguistiques et les contraintes auxquelles Goulven Morvan devait faire face. En ce qui concerne l'orthographe proprement dite, celle-ci est effectivement basée sur les prescriptions de Le Gonidec mais Goulven Morvan ne se prive pas d'y apporter quelques modifications qui vont toujours dans le sens de la simplification comme le montre l'article ci-dessus dans lequel il explique ne pas utiliser le W car il est difficile à lire par les gens peu instruits. D'autres adaptations apparaissent peu à peu dans Feiz ha Breiz : l'article défini (ann) perd peu à peu son deuxième N, le G devient systématiquement dur et n'est plus suivi d'un U que pour transcrire le son /gwe/ comme dans *gwelet*... Ces adaptations de bon sens, parmi d'autres, voient leur usage se généraliser petit à petit et nombre d'entre elles seront reprises dans l'orthographe unifiée proposée en 1908 par François Vallée, Meven Mordiern, Émile Ernault et d'autres. C'est ainsi que Feiz ha Breiz, de par son succès et sa situation de quasi-monopole, imposa de facto son breton, dans lequel l'élément léonard domine, comme référence voire même comme standard pour la majorité des gens qui écrivaient en breton à cette époque et dans les décennies qui suivirent. Si une certaine tolérance en matière orthographique prévalait dans Feiz ha Breiz, dès que Gabriel Milin prit la tête du journal, cette tolérance à l'égard des orthographe alternatives disparut et même si les contributeurs pouvaient toujours écrire comme bon leur semblait, la rédaction se réservait le droit de corriger les textes car comme l'explique Gab Milin lui-même à la fin de son premier éditorial (il parle de lui à la troisième personne) :

*Evel Bretoun, kerneret gant-han ar garg da skrifa ar gazeten Feiz-ha-Breiz, e tle ama lavaret eur ger diwar-benn he zoare da skrifa ar brezounek.*

*Ganet war ar meaz e Leon ha mab eul labourer douar, triugent vloaz a zo abaoue ma komz, ha daou-ugent da nebeuta abaoue ma skrif ar brezounek.*

*Dre-ze, e vezo eaz gwelet en deuz a a bell-zo kemeret he bleg, fall pe vad. E Feiz-ha-Breiz. ec'h heuillo ar pleg-ze, da lavaret eo, an doare da skrifa en doa a-raok hag an easa dezhan, ma na d-eo ar wella d'ar re all, petra-bennag ma c'hoar er-vad ne*

*Comme Breton, ayant pris la charge d'écrire le journal Feiz ha Breiz, un mot doit être dit ici sur sa manière d'écrire le breton.*

*Né à la campagne, dans le Léon, fils d'un agriculteur, cela fait 60 ans qu'il parle le breton et au moins 20 ans qu'il l'écrit.*

*Ainsi, il sera facile de remarquer qu'il a depuis longtemps acquis son style, bon ou mauvais. Il suivra ce style dans Feiz ha Breiz, c'est-à-dire l'orthographe qu'il utilisait auparavant et qui lui est la plus pratique bien qu'elle ne soit pas meilleure que les autres, même s'il sait très bien qu'elle ne pourra*

vezo birviken evit plijout d'an holl. War gement-se, ar pezh a blijo gant Doue a vezo.

Diwar-benn an dra-ze c'hoaz, ez euz eur ger da lavaret a-raok distaga. An doare scrifa-ze pe e vezo tamallet pe veulet, a vezo brema doare skrifa Feiz-ha-Breiz. An dud vad ho devezo c'hoant da labourat evit ar gazeten-ze, ne vezo tamm e-bed miret na ve moullat ho labour, n'eus forz euz a be vro e vent, euz a Leon, a Gerne pe a Dreger, gant ma scrifint eaz ha sklear da lenn ; evelato, ma skrifent enn eun doare dishevel dioc'h Feiz-ha-Breiz, arabad e vent souezet ma ve digaset neuze ho skridou da zoare-skrifa ar gazeten-ze.

An dra-ze a rank beza er c'his-se, evit ma vezo brezounek ar gazeten-man unan evel he feiz.

jamais plaire à tous. Là-dessus, il adviendra ce qui plaira à Dieu.

À ce sujet, il y a encore quelque chose à dire avant de conclure. Cette orthographe, qu'elle soit critiquée ou louée, sera maintenant l'orthographe de Feiz ha Breiz. Cela n'empêchera pas la publication des travaux des bonnes gens qui voudront travailler pour ce journal, de quelque pays qu'ils soient, de Léon, de Cornouaille ou du Trégor pourvu qu'ils écrivent de façon simple et facile à lire ; cependant, s'ils écrivent d'une façon différente de celle de Feiz ha Breiz, qu'ils ne soient pas surpris que leurs écrits soient publiés dans l'orthographe de ce journal.

Il doit en être ainsi pour que le breton de ce journal soit unique comme sa foi.<sup>83</sup>

Les colonnes de Feiz ha Breiz s'ouvraient bien souvent aux débats sur la meilleure façon d'écrire le breton ou sur l'histoire de la langue.<sup>84</sup> Théodore Hersart de la Villemarqué, qui jouissait d'une autorité morale supérieure, tout aurolé du succès de son *Barzaz Breiz*<sup>85</sup> et des honneurs qui lui sont rendus dans toute l'Europe (Académie des Inscriptions et Belles Lettres en France, Académie de Berlin...) sert bien souvent de référence quand il ne répond pas lui-même aux lecteurs de Feiz ha Breiz.<sup>86</sup> Il est à noter que Feiz ha Breiz fait toujours pencher la balance du côté des bretonistes quand bien même les rédacteurs du journal n'usent du purisme qu'avec modération. Pour ne pas effrayer leurs lecteurs tout en leur montrant où se trouvent les meilleurs mots, les rédacteurs n'hésitent pas à recourir à des astuces comme :

Ar chaseourien pe an hemolc'hidi evit coms brezonnek coz

Les chasseurs ou hemolc'hidi pour parler en breton ancien<sup>87</sup>

Ou encore :

Ar c'homerz pe ar c'hemmverz evit comz brezonec

Le commerce ou kemmverz pour parler un beau

<sup>83</sup> F&B n° 18 (05/05/1883)

<sup>84</sup> Entre autres voir F&B n° 125, 126, 130, 132 (1867) ; 281, 289, 290, 292, 293(1870) ; 1, 2 (1876)

<sup>85</sup> De la VILLEMARQUÉ Vicomte Théodore Hersart de, *Barzaz Breiz, Chants populaires de la Bretagne*, Librairie académique Perrin, Paris, 1867, 539p (1ère ed. 1839)

<sup>86</sup> Cf. F&B n° 130 (27/7/1867) sur l'orthographe et F&B n° 152 (28/12/1867) sur les origines babeliennes de la langue bretonne.

<sup>87</sup> F&B n° 90 (20/10/1865)

Il n'échappera à personne que le rapprochement de ces deux exemples, et ils pourraient être légion, associe archaïsme et esthétique.

An Ermit, dans un article intitulé *Ha mad eo d'eom-ni delc'her d'or brezoneg?* (*Est-il bon de garder notre breton ?*), expose à merveille le credo linguistique de Feiz ha Breiz :

*Ha mad eo d'eom-ni delc'her d'or brezoneg?*

*Komzet em beuz d'eoc'h, va c'henvroiz ker, euz a gizioù ha lavarou mad ha kristen on Tadou, ha komz a rin d'eoc'h c'hoaz, mar plij gan Doue, euz an traouze rag n'em beuz ket achuet. Hiryo em beffe c'hoant da lavaret d'eoc'h eur gerig voar ar brezoneg. Ar brezoneg a zo ivez eun dra deuet d'eom digan on Tadou, ne lavaran ket greet gan-t-ho, mes tremenet euz anezho d'eom evel eun heritach. Ha mad a raffem-ni o telc'her ivez ferm d'or brezoneg?*

*Beza ez euz kalz bretoned, kalz braz, ha na reont nemeur a stad euz a yez pe brezeg ho zud koz, hag a lesffe anez-ha a gostez gan mall. Tor or beuz, va mignoned. Ne ouzom ket petra a zisprizom, o tisprizout ar brezoneg. Eun donezon a Zoue, eun donezon gaerroc'h eged na zonzit, a zisprizom, o tisprizout yez on Tadou. Hag ivez, oc'h ober kemment a stad euz ar galleg, o veza ken leun a fouge gan ar c'hos tam galleg a ouzom, pa ouzom eun tam bennag, e tiskouezom neubeut a skiant. Ar galleg-ze, klevit, mar talc'hom d'her prizout kemment, a ma ne zeuom da ober muioc'h a stad, eged n'or beuz greet beteg-hen, euz or brezoneg ha da boanya gwelloc'h d'hen miret, ar galleg-ze a vezo penn-ab-eg [sic] a varo evid ar feiz kristen en or bro, abarz nemeur a gantvejou. C'hwui na gredit ket se martreze, rag n'oz peuz ket lakaed ho spered da zonzjal en traou-ze. Mes beza ez euz tud hag ho*

*Devons nous conserver notre breton ?*

*Je vous ai déjà parlé, mes chers compatriotes, des bons usages et proverbes chrétiens de nos ancêtres, je vous en reparlerai encore, si Dieu le veut, car je n'en ai pas encore fini. Je voudrais aujourd'hui vous toucher deux mots au sujet du breton. Le breton est aussi quelque chose que nous avons reçu de nos ancêtres ; je ne dis pas qu'il a été créé par eux, mais qu'il nous a été transmis comme un héritage. Ferions-nous bien de tenir fermement à notre breton ?*

*Il y a beaucoup de Bretons, énormément même, qui ne sont pas fiers de la langue ou du parler de leurs ancêtres, et qui l'abandonneraient volontier. Nous avons tort, mes amis. Nous ne savons pas ce que nous méprisons en méprisant le breton. Nous méprisons un don de Dieu, un don plus précieux que vous ne le croyez, en méprisant la langue de nos pères. En outre, en louant autant le français, en étant si fiers des bribes de français que nous connaissons, quand nous en savons un peu, nous montrons bien peu de sagesse. Ce français, entendez-moi bien, si nous continuons à le vénérer autant, si nous ne réussissons pas à être plus fiers que nous ne le sommes aujourd'hui de notre breton et si nous ne nous efforçons pas plus de le conserver, ce français sera la principale cause de la mort de la foi chrétienne dans notre pays en moins*

<sup>88</sup> F&B n°39 (27/09/1879)

deuz lakeet ho spered da brederya er pezh e verkan ama, hag a wel o tiredeg an droug braz-se, ar brasa euz an oll drougou evid-om. Petra a oufe da c'hoarvezout goasoc'h gan eur vro, gan eur bobl eged koll he feiz, ar gwir feiz ? Ha-mâ ! mar tolom a gostez or brezoneg evid kemmeret ha komz en he lec'h ar galleg, var ar meaz evel e kear, e tolom ivez a gostez da heul or feiz kre, beo, eon. Chom a rayo martreze en on touez eun tamig feiz benâg, mes ar feiz-se a vezo disterig, klouarig, ha ne vezo nemed lodenn an niver bihan ec'hiz e touez ar gallaoued. la, Breiz-Izel, bro ar feiz beteg-hen, a zeuyo da veza evel an niver braz euz ar c'harteryou all euz ar Frans, e pe-lec'h ez eo goall zistereet ar feiz, e pe-lec'h an deiz santel euz ar zul ne-deo mui respetet gan an niver braz, e pe-lec'h ar bedenn diouz mintin ha diouz noz en tiegezou ne-d-eo mui nemeur anavezet, e pe-lec'h en eur ger, e vev eur braz euz an dud evel payaned, eb relijion e-bet, hag e varvont evel payaned, eb sakramant e-bet. O ! Bretoned, dalc'hit d'ho prezoneg. Ho prezoneg hen deuz divoallet d'eoc'h ho feiz beteg hen, hag he divoallo c'hoaz, mar dalc'hit mad d'ezha.

Respetit ivez ho prezoneg, na yit ket da gemmeska gan-t-ha kemment a c'heryou galleg, evel ma ra lod, evel ma ra eur braz euz ar re ac'hannoc'h hag a voar eun tam galleg benag : mall eo gan-t-ho, mar plij, diskouez ec'h ouzont eur gerig galleg benâg, hag e fourront anezho muia ma c'hellont en ho brezoneg. An dra-ze, va mignoned, a zo sklabeza, saotri yez kaer on Tadou. Hâ ! divoallit, m'ar doc'h fur, pe e kouezo war-n-oc'h, a-bred pe zivezad, skourjez Lan an dall. Hennez a welo skler avoalc'h evid kempenn d'eoc'h ho ler, gallegeryen, sklabezeryen ha muntreryen ar brezoneg.

de quelques siècles. Vous ne le croyez peut-être pas, car vous n'y aviez jamais réfléchi. Mais il y a des gens qui se sont mis à réfléchir à ce que j'écris ici et qui voient arriver ce grand mal, le plus grand de tous les maux pour nous. Que pourrait-il arriver de pire à un pays, à un peuple que de perdre sa foi, sa véritable foi ? Si nous abandonnons le breton pour adopter et parler le français à sa place, à la campagne comme en ville, nous abandonnons aussi à sa suite notre foi solide, vivante et droite. Il restera peut-être parmi nous un petit peu de foi mais cette foi sera médiocre, tiède et elle ne sera le lot que d'une minorité comme chez les Français. Oui, la Basse Bretagne, jusqu'à présent pays de la foi, deviendra comme la plupart des régions de France, où la foi s'est amoindrie, où le jour saint du dimanche n'est plus respecté par la majorité, où la prière du matin et du soir est ignorée dans les maisons où, en un mot, la majorité des gens vit comme des païens, sans aucune religion, sans aucun sacrement. Oh ! Bretons, gardez votre breton. Le breton a préservé votre foi jusqu'à maintenant et la préservera encore si vous tenez bien à lui.

Respectez bien votre breton, n'allez pas y mélanger des mots français comme le font certains, comme le font la plupart de ceux d'entre vous qui savent quelques mots de français : ils sont pressés, et c'est peu de le dire, de montrer qu'ils savent quelques petits mots de français qu'ils fount autant que possible dans leur breton. Ceci, mes amis, c'est salir, souiller la belle langue de nos pères. Ah, si vous êtes sages, prenez garde, ou le fouet de Lan an Dall s'abattra sur vous tôt ou tard ! Il sera assez clairvoyant pour vous tanner le cuir, francophones,

<sup>89</sup> F&B n°223 (08/05/1869)

Islimit ho prezoneg, pe ec'hiz ma lavar darn euz Leoniz, ha gan rezon, ustumit, ia, ustumit ho prezoneg, bretoned. Ho prezoneg a zo kosoc'h eged ar galleg a veur a gant vloaz, a veur a vil bloaz zoken. Brema ez euz mil bloaz ar galleg ne voa ket c'hoaz komzet : n'edo ket ganet. E lec'h ar brezoneg, on tadou, ec'h amzer Jezuz-Krist, da lavared eo eiz kant vloaz kentoc'h, a gomze anezha. Kaerroc'h eged se, daou vil bloaz araôg donedigez or Zalver, on tud koz, ar C'hemriz, bugale Gomer, a gomze ar brezoneg. Rag, ervez an dud gouezyege, ar brezoneg a voe eunan euz ar yezou nevez a grouaz Doue e Babel, pa gemmeskaz ar yez unik komzet beteg neuze gan oll vugale Noe, ha pa lakeaz da zével ken aliez a yez hag a rum dud a edo d'an ampoent war an douar. Gwelit eta pe-ger koz eo ar brezoneg ! hogen, respet attao d'ar re goz ha d'an traou koz, pa ez-int mad. Ar brezoneg a zo sûr eun dra vad, pa ez eo eur pezh labour greet gan Doue eh-eunan.

Lod a lavar ez eo ar brezoneg eur yez divalo. Ar re a lavar se ne ouzont ket petra a leveront. Ar brezoneg a zo eur yez divalo, ia e ginou ar gallegeryen, d.l.e. e ginou ar re a sklabez anezha a cheryou hag a droyou galleg, mes e ginou ar re a gomz anezha mad, e ginou an dud divar ar meaz, pere ne-d-int ket bet er skolyou ha war baveou kear o tisziski ho brezoneg mad hag o tiski galleg fall, ar brezoneg a zo eur prezeg euz ar c'henta, nerzuz, brao ha kaer, peadra kaerroc'h prezeg eged ar galleg. Kemment a gemm a zo etre ar brezoneg hag ar galleg e feat a gaerder evel ma zo etre labour Doue ha labour an den. Ar brezoneg a zo greet gan Doue ; eun tam dishevelebet eo, evid gwir, gan an dud, mes roudou dorn Doue evel-kent a jom anat enn-ha c'hoaz; e lec'h ar galleg a zo greet gan an dud, voar eur font,

salisseurs et assassins du breton.

Appréciez votre breton, ou comme le disent avec raison certains Léonards, choyez, oui choyez votre breton, Bretons. Votre breton est plus vieux que le français de plusieurs siècles, de plusieurs milliers d'années même. Il y a maintenant mille ans, le français n'était pas encore parlé : il n'était pas né. Alors que nos ancêtres parlaient déjà le breton du temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire 800 ans plus tôt. Encore mieux, 2000 ans avant la venue de notre Sauveur, nos ancêtres, les Gomeriens, fils de Gomer, parlaient déjà le breton. Car, d'après les savants, le breton fut l'une des langues que créa Dieu à Babel, quand il mélangea la langue unique parlée jusqu'alors par tous les enfants de Noé et quand il fit émerger autant de langues que de tribus qui étaient alors sur la terre. Vous voyez donc combien le breton est vieux ! Or, il faut toujours respecter les anciens et les vieilles choses, quand elles sont bonnes. Le breton est évidemment une bonne chose puisque c'est une grande œuvre de Dieu lui-même.

D'aucuns disent que le breton est une langue laide. Ceux qui disent cela ne savent pas ce qu'ils profèrent. Le breton est une langue laide, oui, dans la bouche des francophones, c'est-à-dire dans celle de ceux qui le salissent de mots et d'expression française. Mais il n'en est pas de même, dans la bouche de ceux qui le parlent bien, des gens de la campagne qui ne sont allés ni dans les écoles ni sur le pavé des villes pour désapprendre leur bon breton et apprendre du mauvais français. Pour eux, le breton est un parler hors pair, dynamique, beau et élégant, un parler bien plus beau que le français. Il y a autant de différence esthétique entre le breton et le français qu'il y en a entre le travail de Dieu et celui

*evid gwir, deuet digan Doue, mes ar font-ze a zo re  
guzet hiryo evid beza remerket gan ar gomun.*

*Evelse'ta, va c'henvroiz ker, dalc'hit mad d'ho  
prezoneg, da yez ho tud coz. Diskit ar galleg, mar  
kerit, evid ober oc'h afferiou gan paotred kear, gan  
an noter, gan ar midisin, gan paotred ar gwiryou hag  
al lezennou ; mes ra vezo ar brezoneg ar yez a  
gomzot en ho tiez, en ho parkou, er gador-goves, ar  
yez a glevot er c hatekiz hag er gador-brezeg. Ia,  
komzit ar brezoneg ouz ho kerent, ouz ho  
mignoned, ouz ho peleyen, ouz Doue hag ouz he  
zent en ho pedennou; ne gomzit ar galleg nemed  
ouz paotred ar c'hargou, ouz paotred ar  
gouarnamant, ouz kemment a chach arc'hant euz ho  
kodellou.*

*la, respet beppred da yez kaer ho tadou !*

*An Ermit.*

*de l'homme. Le breton est une œuvre de Dieu. Il a  
été un peu modifié par les gens, c'est vrai, mais les  
traces de la main de Dieu y restent encore visible  
alors que le français a été créé par les hommes, sur  
une base venue de Dieu, pour dire la vérité, mais  
cette base est aujourd'hui trop cachée pour être  
remarquée du commun des mortels.*

*Ainsi, mes chers compatriotes, gardez bien votre  
breton, la langue de vos ancêtres. Apprenez le  
français, si vous le voulez, pour faire des affaires  
avec les gens de la ville, avec le notaire, le médecin,  
les gens de loi ; mais que le breton reste toujours la  
langue que vous utilisez dans vos maisons, dans  
vos champs, dans le confessionnal, la langue que  
vous entendrez au catéchisme ou en chaire. Oui,  
parlez breton à votre famille, à vos amis, à vos  
prêtres, à Dieu et aux saints dans vos prières ; ne  
parlez français qu'aux fonctionnaires, aux gens du  
gouvernement, à tous ceux qui vous tirent de  
l'argent de vos poches.*

*Oui, respectez toujours la langue de vos pères !*

*An Ermit <sup>89</sup>*

Ce texte contient à peu près tous les arguments utilisés par les milieux cléricaux pour la défense et l'illustration de la langue bretonne. Tout d'abord, le breton est une création divine qui remonte directement à la tour de Babel contrairement au français considéré comme du latin abâtardi, ce qui lui confère évidemment un prestige supérieur. Ensuite, le breton, le bon breton cela va sans dire, est plus élégant que le français. Pour terminer, et c'est là l'argument majeur, le breton est conçu comme un rempart qui protège le peuple breton de l'athéisme et des idées nouvelles.

Il est difficile de poursuivre sans souligner que l'article de Jean-Charles Kersalé (an Ermit) est dans la droite ligne des divagations celtomaniaques et mégalomaniaques de Jacques le Brigant qui élaborà à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècles le « système du celtique universel » qu'il exposa dans un célèbre ouvrage, *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes* (1787). D'après lui, et en toute modestie, l'Europe ainsi que l'Amérique et une

partie de l'Asie attendaient avec impatience son ouvrage dans lequel il explique que celui qui connaît le breton est capable de comprendre toutes les langues, s'il veut bien s'en donner la peine.<sup>90</sup>

Le breton de Feiz ha Breiz est donc une synthèse entre les aspirations bretonistes à une langue purifiée et rénovée d'une part et la contrainte d'être compris et accepté d'un lectorat au niveau d'instruction variable d'autre part. Le moins que l'on puisse dire est que le fruit de la terre et de l'arbre est savoureux. Même Yves Le Berre lui fait ce compliment indirect quand, traitant de la littérature de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il écrit : « On soupire avec nostalgie en pensant au breton du vieux Feiz ha Breiz grâce auquel se disaient autrefois des choses tout aussi insipides, mais combien plus naturelles et élégantes. »<sup>91</sup> Le même Yves Le Berre, avec son collègue Jean Le Dù, s'est livré à une brève mais pertinente étude du style de Goulven Morvan dans laquelle il loue son art consommé du néologisme ainsi que son style vivant et varié que produit l'alternance de sentences longues (pour les descriptions ou des exposés moraux) et de sentences courtes dans des dialogues vifs ou des scènes d'action.<sup>92</sup> Les descriptions de pays et de peuples exotiques, les histoires se déroulant dans les pays lointains amenèrent les rédacteurs de Feiz ha Breiz à des besoins linguistiques inédits pour le breton : la flore, la faune, les modes de vie et les objets du quotidien des contrées lointaines différaient bien souvent de ceux que l'on pouvait trouver en Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle. Jean Le Dù et Yves Le Berre n'ont travaillé, pour leur opuscule, que sur le recueil de textes tirés de Feiz ha Breiz que fit Goulven Morvan lui-même<sup>93</sup> mais le temps qu'il passa à la tête du journal et la pertinence de ses choix linguistiques firent que ses successeurs ne purent que continuer dans la même veine et qu'en matière de style on ne peut que difficilement trouver des éléments de rupture (Il n'y a que l'orientation de plus en plus politique du journal qui explique la prééminence des articles de fond sur les narrations vivantes). Comment donc traduire dans une langue des concepts et de choses qui sont étrangers à son environnement habituel ? La première solution, la plus simple est évidemment l'emprunt qui n'est possible que si les deux

---

<sup>90</sup> Alain TANGUY, *Le Brigant, Prince des celtomanes*, le Télégramme 11/04/2004.

M. de GARABY, *Détails sur M. Le Brigant*, Annuaire des Côtes du Nord, 1848

Prosper LEVOT, *Biographie bretonne*, tome II, 1857

Jacques Le BRIGANT, *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, Barrois l'ainé, Paris, 1887.

Ronan CALVEZ « Le paysan du Trieux », *Langues de l'histoire, langues de la vie. Mélanges offerts à Fañch Roudaut*, p. 181-192.

<sup>91</sup> Yves LE BERRE, Nelly BLANCHARD, Ronan CALVEZ, *Qu'est-ce que la littérature bretonne ? : Essais de critique littéraire XVe-XXe siècles*, p. 70.

<sup>92</sup> Jean LE DU, Yves LE BERRE, *Textes choisis dans Feiz ha Breiz*, p. 17-22

<sup>93</sup> MORVAN Goulven, *Kentelioù hag istorioù a skuer vad*, Lefournier & Salaun, Brest & Kemper, 1889, 503p.

langues ont un système phonologique assez proche ou au prix de modifications importantes de la prononciation. De plus, les emprunts se font souvent de façon indirecte, c'est-à-dire qu'ils passent par une tierce langue comme le français dans le cas de Feiz ha Breiz mais, bien souvent, il est impossible de savoir si un article publié dans ce journal est une traduction ou un texte original en breton à l'instar de cette lettre envoyée par un missionnaire breton en Kabylie :

*Ouspen e caver eur benvec, hanvet Tobokolt, hag a zo henvel braz euz ar benvec na hanver ket e Breiz- Izel, hag a gaver peurvuia dindan ar gueleou. Ann Tobokolt a zo eur pot-pri eta; meur a vicher e renk ober; en em zervicha a reer outhan evit ober meur a dra.*

*On trouve un autre ustensile, appelé Tobokolt, qui ressemble énormément à un objet qu'on ne nomme pas en Bretagne et qu'on trouve le plus souvent sous les lits. Le Tobokolt est donc un pot de terre qui doit avoir plusieurs utilisations ; on s'en sert à divers usages. <sup>94</sup>*

L'autre technique pour exprimer des objets exotiques est de recourir au néologisme et, comme nous l'avons déjà dit, les rédacteurs de Feiz ha Breiz sont passés maîtres dans l'art de créer de nouveaux mots à partir de mots bien connus et courts. Ces néologismes, les plus faciles à saisir, comme *liamfrouez* (lien-fruit) pour liane ne sont généralement pas traduits en français (à quoi bon ?) et seul le contexte en explique le sens :

*Gant eun taol bouc'hal e troc'haz eur scoden euz an doare liamfrouez a gaver er c'hoajou- ze, hag a zo ker stang ma reont eun doare rouejou, ha ne deus nemet ar c'houezidi hag a c'helfe en em denna dreizho. Al liamfrouez-ze a zo ker guen ha ker soubl hag eur gorden, hag ober a rer gantho eno kement a rer gant kerdin er broiou seven.*

*D'un coup de hache il coupa un bout de cette sorte de lianes que l'on trouve dans ces bois et qui sont si denses qu'elles forment comme des filets et que seuls les sauvages pourraient traverser. Ces lianes sont aussi blanches et souples qu'une corde et on les utilise tout à fait comme les cordes dans les pays civilisés. <sup>95</sup>*

Parfois, cependant, d'autres sont traduits et expliqués longuement, surtout si cette explication a aussi un objectif qui dépasse la simple définition :

*Ar c'hristen-ze, hanvet Yank, a voa bet barnet da zouguen evit bepret ar skeul-c'houzoug (la cangue). Ar re a lenn liziri Breuriez ar Feiz a voar petra eo ar skeul-c'houzoug. Bez'ez eo daou dam coat pe daou bost stag an eil oc'h eguile gant diou vaz evel eur*

*Ce chrétien, appelé Yank, avait été condamné à porter à tout jamais l'échelle de cou (la cangue). Ceux qui lisent les lettres de Breuriez ar Feiz savent ce qu'est une échelle de cou. Elle consiste en deux morceaux de bois ou deux poteaux attachés l'un à*

<sup>94</sup> F&B n° 23 (07/06/1879)

<sup>95</sup> F&B n°458 (08/11/1873)

*c'hravaz pe eur brancardou. Etre an diou vaz e tremener ar penn, hag an daou bost a zisken var an diou scoas. Avehou eo henvel oc'h eur golo taol a ve graet eun toull er c'heiz anezhan evit tremen ar penn. Mar sonjer penaus ar skeul-c'houzoug a bouez avehou bete pevar ugent, bete kant lur, penaus an hini so laket ar skeul-ze dezhan ne all ket sevel he zaouarn d'he c'hinou, ne all ket sellet oc'h an douar, ne all ket gourvez...e c'heller gouzout eun dra bennag pebez merzerinti eo dougen ar skeul-c'houzoug-ze.*

*l'autre par deux bâtons comme une civière ou des brancards. On passe la tête entre ses deux bâtons et les deux poteaux descendent sur les épaules. Elle ressemble parfois au plateau d'une table dans le centre duquel on a fait un trou pour passer la tête. Quand on sait que l'échelle de cou pèse parfois entre 80 et jusqu'à 100 livres, que celui qui doit la porter ne peut ni lever les mains à sa bouche, ni regarder par terre, ni s'allonger... On peut imaginer le martyre que constitue le port de cette échelle de cou.<sup>96</sup>*

Notons que par la suite, Feiz ha Breiz utilisera le mot *Kang*, *ar c'hang*<sup>97</sup> passé en breton par l'intermédiaire du français concurremment avec le néologisme maintenant compris de tous : *skeul-c'houzoug* / échelle de cou.<sup>98</sup>



Notre conclusion coule de source : l'un des grands mérites de Feiz ha Breiz qui entendait traiter de tout en breton est d'avoir donné aux écrivains, lexicologues et grammairiens bretons des méthodes et une base sur lesquelles ils s'appuyèrent, parfois même inconsciemment, pour permettre au breton si ancien de rester un outil de communication performant dans un monde qui change si vite. Après avoir étudié la langue de Feiz ha Breiz, on ne peut manquer de sourire quand on lit certains auteurs qui considèrent que le seul breton légitime était celui de leurs grands-parents à l'époque du labour à cheval et ne supportent pas les néologismes que les bretonnants forgent au quotidien pour pouvoir continuer à vivre en breton dans un monde où la technologie prend une place de plus en plus importante. Certains de ces néologismes sont certes peu heureux et subissent les effets d'une sélection naturelle implacable qui frappe, chose amusante,

<sup>96</sup> F&B n° 90 (20/10/1866)

<sup>97</sup> F&b n° 101 (5/1/1867)

<sup>98</sup> Illustration : Martyre de Paul Khoan, Pierre Hiêu et Jean-Baptiste Thành (détail). Les prisonniers comparaissent devant le préfet et refusent de fouler la croix. 1837 — Anonyme vietnamien. Papier marouflé sur toile. Collection Missions Etrangères de Paris.

précisément ceux qui ne respectent pas la recette de Feiz ha Breiz : un néologisme, pour pouvoir entrer dans l'usage courant, doit être formé à partir de mots connus et le terme nouveau ne doit en aucun cas avoir plus de trois ou quatre syllabes au grand maximum. En réalité, une langue s'enrichit quotidiennement par des emprunts, des adaptations de mots étrangers et par des néologismes. Les deux premiers moyens ne sont pas condamnables a priori mais en abuser donne l'impression d'un avilissement de la langue : tout est question de mesures et c'est ce que les rédacteurs de Feiz ha Breiz avaient parfaitement compris. Mais seulement dans le domaine linguistique...

## 1.2 Sources des rédacteurs de Feiz ha Breiz

Feiz ha Breiz ne disposant ni des moyens humains ni des moyens financiers pour envoyer des reporters dans les pays lointains, ses rédacteurs devaient se contenter de repiquer, comme disent les journalistes, des informations qui leur parvenaient par des canaux fort divers dont il convient de dresser un inventaire.

115 références à des journaux ont pu être relevées dans notre corpus qui ne comprend, rappelons-le, que des articles traitant de près ou de loin des missions et de la colonisation. Si l'on considère qu'il y a en moyenne deux articles par page du corpus, on arrive à seulement 17% d'articles dont la source est explicitement citée. Qui plus est, ce pourcentage déjà faible doit être encore évalué à la baisse car dans ses dernières années, Feiz ha Breiz citait volontiers plusieurs titres de journaux dans un même article afin de crédibiliser ses prises de position anti-républicaines.<sup>99</sup> La série n'étant pas vraiment pertinente, les éléments quantitatifs présentés ici doivent donc être pris comme indiquant des ordres de grandeur très vagues et n'être utilisés qu'avec une précaution extrême.

Un classement en quatre catégories des journaux (publications religieuses, conservatrices, républicaines et étrangères) n'est pas non plus des plus évident car nombre de ces journaux n'ont pas gardé la même ligne politique sur toute cette période riche en bouleversements politiques.<sup>100</sup> De plus *l'Echo d'Oran* et *an Akhbar* n'étaient pas franchement

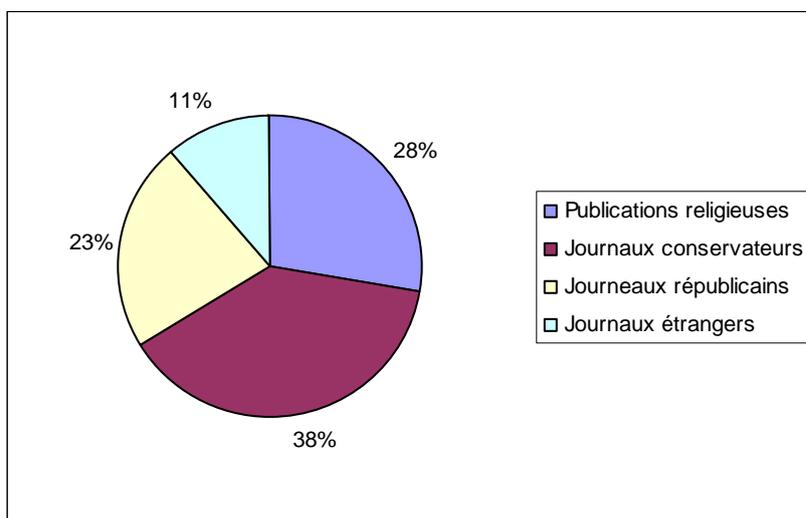
---

<sup>99</sup> F&B n°43 (25/10/1879) cite 5 titres dans un même article.

<sup>100</sup> Voir BELLANGER Claude, RENOUVIN Pierre. *Histoire générale de la presse française*. T2 & T3

des journaux étrangers puisque l'Algérie était alors française et peuvent donc être étiquetés comme républicains.

Le graphique ci-contre montre cependant clairement la prééminence des publications religieuses et conservatrices. Prééminence qu'il conviendrait encore d'appuyer quand on sait que l'*Impartial* n'est cité qu'une fois dans Feiz ha Breiz alors que les deux journaux sont tous les deux imprimés et



gérés par Arsène de Kerangal<sup>101</sup> et que les huit articles sur dix (au bas mot) qui ne comportent pas de mention de leurs sources sont des lettres de missionnaires, des récits ou des analyses au conservatisme politique et à l'orthodoxie religieuse assumés.

Cet inventaire est donc bien incomplet puisque, la plupart du temps, Feiz ha Breiz ne cite pas ses sources mais il permet toutefois de se faire une idée très générale du mode de circulation des informations sur l'outre-mer.

## 1.2.1 Conférences et lettres de missionnaires

Si Feiz ha Breiz n'a pas d'envoyés spéciaux ni de grands reporters, les informations sur les missions et les pays lointains lui parviennent bien souvent directement à domicile.

Jean Pirotte, dans deux articles,<sup>102</sup> a clairement montré que « la propagande missionnaire a été organisée dans le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle pour intéresser le public européen en faveur de la mission outre-mer [et] a réussi à mobiliser de colossales énergies populaires. »<sup>103</sup> Comme il le rappelle, missions évangélisatrices et propagande sont

<sup>101</sup> GAUTIER Élisabeth, *L'Impartial du Finistère*, journal catholique et légitimiste... de combat au début de la 3e République (1870-1883), maîtrise d'histoire, Université de Brest, 1995, 190 p. (17/11/1995)

<sup>102</sup> Jean PIROTTE, « Aux sources des propagandes modernes : L'appel à la mission », dans *L'espace missionnaire, lieu d'innovation et de rencontres interculturelles*, Karthala, pp 115-138.

Et Jean PIROTTE, « La mobilisation missionnaire, prototype des propagandes modernes », dans *La mission en texte et en images*, Karthala, 2004, pp 211-232.

<sup>103</sup> Jean PIROTTE, « La mobilisation missionnaire, prototype des propagandes modernes », dans *La mission en texte et en images*, pp 211-232

étymologiquement liés puisque « dans presque toutes les langues, le mot propagande, issu du nom latin de la Congrégation « de propaganda fide »,<sup>104</sup> désigne les actions massives exercées sur l'opinion par des campagnes orchestrées. Mise à part l'étymologie,<sup>105</sup> les spécialistes de l'étude de la propagande moderne, n'évoquent guère la filiation avec le dicastère romain créé en 1622 pour veiller aux choses de la propagation de la foi. Pourtant, la question de la filiation entre propagande missionnaire et propagandes modernes mérite d'être examinée, mais c'est en d'autres termes qu'elle se pose. »<sup>106</sup>

La Bretagne, peut-être plus que bien d'autres pays d'Europe en raison de la foi réputée ardente de sa population et de la richesse de ses vocations sacerdotales, a été destinataire de cette propagande. Les missionnaires se devaient en effet de communiquer (pour utiliser une expression actuelle) sur leurs missions car il en allait non seulement de leurs moyens financiers mais aussi de leur recrutement. À cette fin, ils multipliaient les échanges épistolaires et les conférences lors de leurs passages en Bretagne :

<i>Eun tad missioner, unan a dadou an Drugarez, an Tad Vernoa (Vernois), superiol ar gouant o deus an tadou-ze e Bourdel, a zo deut da brezeg evit ar C'horais da iliz catedral Kemper.</i>	<i>Un père missionnaire, un des pères de la Pitié, le père Vernoa (Vernois), supérieur du couvent qu'ont ces frères à Bordeaux, est venu prêcher pour le carême en la cathédrale de Quimper.</i> <sup>107</sup>
---	---

La présence physique de ces héros de leur temps parmi eux marquait fortement les esprits des Bretons et ce d'autant plus que certains d'entre eux étaient des enfants du pays et portaient le titre prestigieux d'évêque. L'accueil réservé à Mgr Croc par ses compatriotes est révélateur de l'enthousiasme que pouvaient soulever les missionnaires :<sup>108</sup>

<i>Diwarben an digemer zo bet groed en Koatreven d'an Otro Krok missioner er broio pell, Eskob e Laranda.</i>	<i>De l'accueil réservé par Koatreven à Monseigneur Croc, missionnaire dans les pays lointains, évêque de Laranda.</i>
<i>Kustum a oamp da gaout kelo diwarben ar vissionerien a ia d'ar broio pell, da brezeg an aviel d'ar baianet. Disked hon doa, diwar levrio Breuriez ar Fe, pegemend a binijen ho deuz ken abeurz ar vandarinet, ken abeurz an dud gouez. Klevet hon</i>	<i>Nous avons l'habitude d'avoir des nouvelles des missionnaires qui vont dans les pays lointains pour prêcher l'Évangile aux païens. Nous avons appris, grâce aux livres de Breuriez ar Fe, combien ils ont à souffrir tant de la part des mandarins que de la part</i>

<sup>104</sup> Littéralement : concernant la foi qui doit être répandue, propagée.

<sup>105</sup> Trésor de la Langue Française informatisé : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> consulté le 07/08/2008

<sup>106</sup> Jean PIROTTE, « La mobilisation missionnaire, prototype des propagandes modernes », dans *La mission en texte et en images*, pp 211-232

<sup>107</sup> F&B n°7 (25/02/1865)

<sup>108</sup> F&B n° 228 (12/06/1869)

doa komz diwarben ho dienez. Kuitaet gant-he vit biken bro, kerent ha mignonet dre garantez vit Doue ha dre d'uez vit ar baianet, liez vech e vent dibourve a bep tra. Petore boed da zibri, goude meur a vech tremen hep tam; petore lojeiz d'en em repui, goude meur a vech kousked e mez, hep ken guele nemed an douar, ken toen a-uz d'he nemed oab! Pegelliez hon doa klevet komz diwarben ho merzerenti! Ha pet kwech ar c'helo hepken euz ho foanio a rannaz hon c'halono ! Marteze avad n'hon doa ket c'hoaz gwelet gant hon daoulagat hini bet euz an dud zantel ze.

Hogen demerc'her c'huec'h var-n-ugent a vae e tigre eur goel braz e Koatreven. Eun Eskob missioner a Gochinchin, an Otro Krok bugel euz ar barouz ze a dle oa erruout en dez ze. En eur vont d'ar sened braz a Rom e teurveze dont c'hoaz eur vech d'a Vreiz Izel da rei he vennoz d'he genvroiz.

Da der heur anter goude kreiste, kleier Langoat a sone da Goatreveniz ar c'helo kenta euz ho c'heskob missioner.

Tridal a ree dija ho c'halono. Etre pont-losket ha bourg Koatreven e kavet an-he a vandennado var an hent p'hini oa greiet gant-he egiz eun orator. War hed eul leo na gerzet nemed war delio mae, var ar roz hag anelest, lared ho pije e vije divoaned en eun tol ar fleur hag ar bokeio war greiz an hent braz. Mar zelljac'h en dro d'eoc'h na weljac'h nemed ar branko pin ha dero karget a roz ru kerkoulz e toul dor ar paour evel e toul dor ar pinvidik a-uz d'ho penno, nemed kurunenno ha garlantez skourmed ouz ar gouez ha tri argadriomf zavet war an hent, er bourg nemed an drapoio hag ar banielo o flojal gant an avel. Mar chomjac'h en ho sa da chelaou, e klevjac'h kana,

des sauvages. Nous avons entendu parler de leur misère. Ayant quitté pour toujours leur pays, leurs parents et leurs amis pour l'amour de Dieu et par pitié pour les païens, ils sont souvent dépourvus de tout. Quelle nourriture, après être resté longtemps sans rien, quel logement après avoir dû coucher dehors, avec la terre pour seul lit et le ciel comme toit ! Bien souvent nous avons entendu parler de leur martyre ! Et combien de fois la seule nouvelle de leurs peines brisa les cœurs ! Cependant nous n'avions peut-être jamais vu de nos propres yeux un de ces saints hommes.

Or mercredi 26 mai s'ouvrait une grande fête à Koatreven. Un évêque missionnaire de Cochinchine, Mgr Croc, enfant de cette paroisse devait y arriver ce jour. Se rendant à Rome pour le grand Concile, il daignait revenir une fois encore en Basse Bretagne pour bénir ses compatriotes.

À trois heures et demie de l'après-midi, les cloches de Langoat annonçaient aux gens de Koatreven l'approche de leur évêque missionnaire.

Leurs cœurs battaient déjà la chamade. Entre Pont-Losket et le bourg de Koatreven on les trouvait par groupes sur la route qu'ils avaient transformée en oratoire. Sur une lieue, on ne marchait que sur des feuilles de mai, les roses et les aunées. On aurait dit que fleurs et bouquets avaient poussé d'un coup au milieu de la grand-route. Regardant autour de vous vous ne verriez au dessus de votre tête, à la porte des riches comme à celle des pauvres, que des branches de sapin et de chêne chargées de roses rouges, des couronnes et des guirlandes nouées aux arbres et trois arcs de triomphe élevés sur la route et, dans le bourg, des drapeaux et des bannières flottant au vent. Vous arrêtant pour écouter vous entendriez chanter, ici sur le seuil d'une porte, là au milieu d'un chemin :

aman var dreujo an or, du-hont var greiz an hent.  
 Kanomp, Koatreveniz, n'eur voez  
 Gant ar brassa joauzet  
 Eun Eskob ganed en hon zouez  
 En hon iliz badezet  
 An Tad Krok zo gant Pi Nao  
 Gret Eskob a Laranda  
 Kanomp bete bolz an envo  
 Kanomp holl, alleluia...  
 Ar c'homzio ze, ar ganiri ze ha pa pije ho c'hlevet  
 a ziarog hep beza tenereet, na vefen tam zouezet  
 ha p'ho defe bet digaset an dour var ho taoulagat  
 er momet ze.  
 E keit se an Eskob missioner a dostae. Arri oa dija  
 e Pont Losket ha kerkent ha ma tolaz troad var  
 douar Koatreven e renkaz gwela.  
 Marteze ive neuze e teuaz da sonj dez-han euz a  
 Zant Ervoan he batrom p'hini a dremenaz eno ive  
 gwecg all evel ma lar d'imp he vuez. E Pont  
 Loskied e oa zaved ar c'henta arg-a-driomf. Eun  
 anter leo ahane e tremene an Otro Krok dindan  
 eun all a genver d'eur geriadennik dister da welet.  
 He hano zo Landouaran. Enor deoc'h hirié,  
 Landouaran. Ho ti zoul zo skeduz evel an aour.  
 Enn-oc'h zo deut var an douar eun Eskob, eun  
 abostol d'ar fe. Ober eure an Tad Krok eur zell var  
 an ti m'oa ganet hag eur zonz var an amzer m'oa  
 bugel. Ar re goz ho deuz zonz euz an hano a roent  
 dez-han neuze, n'eo ket bepred dizanve d'he,  
 mes breman hen hanvont gant resped Eskob  
 Laranda.  
 Idem, mutato nomine (ofiz Zant Tual.) Mes setu  
 kleier Koatreven o sonha.  
 "Drantoc'h na zonzont biskoaz, (gwers an Otro

Chantons, gens de Koatreven, d'une même voix  
 Avec la plus grande joie  
 Un évêque né parmi nous  
 Baptisé en notre église  
 Le père Croc a été par Pie IX  
 Fait évêque de Laranda  
 Chantons jusqu'à la voûte céleste  
 Chantons tous, alléluia...  
 Ces paroles, cette chorale, qui ne vous auraient pas  
 émus en d'autres circonstances, vous auraient amené  
 les larmes aux yeux à ce moment précis.  
 Pendant ce temps, l'évêque missionnaire approchait. Il  
 était déjà arrivé à Pont-Losket et il ne put s'empêcher  
 de pleurer dès qu'il mit le pied sur le territoire de  
 Koatreven.  
 Peut-être aussi qu'il pensa alors à saint Yves, son  
 saint patron, qui passa aussi par là ainsi que le  
 raconte sa vie. Le premier Arc de Triomphe avait été  
 élevé à Pont Losket. À une demi lieue de là, il passa  
 sous un second au niveau d'un village pauvre à voir.  
 Honneur à vous aujourd'hui, Landouaran. Votre  
 chaumière brille comme l'or. C'est chez vous qu'est  
 venu sur la terre un évêque, un apôtre de la foi. Le  
 père Croc jeta un oeil sur la maison qui l'avait vu  
 naître et pensa au temps où il était enfant. Les anciens  
 se souviennent du nom qu'ils lui donnaient alors, et qui  
 n'est toujours pas oublié, mais aujourd'hui ils  
 l'appellent, avec respect, évêque de Laranda.  
 Idem, mutato nomine (Office de Saint Tugdual). Mais  
 voici les cloches de Koatreven qui sonnent.  
 « Elles ne sonnèrent jamais aussi joyeusement »  
 (Gwerz de Monseigneur Croc)  
 Tout à coup, la procession sort de l'église et du  
 cimetière et arrive à côté de l'arc de triomphe qui était

Krok.)

En eun tol eman ar prosession e mez an iliz hag ar vered, hag arri e kichen an arg-a-driomf a oa izelloc'h evit ar bourg. An hent a oa karget a dud ha dre holl e klevet kana: "Kanomp, Koatreveniz n'eur voez, etc.

Biskoaz na weljer an dud kement tenereet; eleiz zoken a skuile daero.

E-keit se ec'h erruaz an Otro Krok. Ar veleien kaloneg a Goatreven a oa gant han, bet ouz hen diambroug bete Zant-Briek. Kerkent ha ma oa diskennet euz ar gariolen, ar veleien hag an dud all a stouaz d'an daoulin evit kaout he vennoz. Gant-pebez teneridigez e roe he vennoz kenta da Goatreveniz. Gant pebez karantez e pokaz neuze d'ar veleien ha d'he gerent nesa hep ankouaat ar frer Tual, p'hini oa bet he genta mestr skol! Gant pebez plijadur ec'h astenne he zorn d'he vignoned koz en eur c'henvel an-he dre ho hano !

Goude beza trugarekaet Otro mer Koatreven euz he gomzo hag euz ar zalud karantezuz a reaz dehan, an Eskob missioner a zeuaz dindan an dae. Beza oa en he gichen an Otro Guichet arc'hbeleg Landreger, hag an Otro Mando, superior ar seminer -bihan, var he lerc'h merio Koatreven ha Kamlez gant eur bobl a dud.

Kalz a veleien a gerze arok han var daou renk ha moez kaer an Otro Janvier, a gane ar Benedictus. Hep dale oa arri ar brozesion ebarz an iliz. "O iliz benniget ha n'en deuz hirie tridet da vogerio, da dol-fask ha da fons-badiant o tigemer eun Eskob, eun Abostol bet enn-oud badezet.

Hirie na welet nemed ar c'haera stigneur, an drapoio, ar banielo, ar c'hurunno, ar bokedo hag an armorio a hed da hed gant da wareier da enori

en bas du bourg. Le chemin était rempli de gens et partout on entendait chanter : «Chantons, gens de Koatreven, d'une même voix, etc. »

Jamais on ne vit de gens aussi émus ; beaucoup pleuraient à chaudes larmes. Sur ces entrefaites arriva Mgr Croc. Les prêtres courageux de Coatreven étaient avec lui. Ils étaient allés jusqu'à Saint-Brieuc pour l'accompagner. Aussitôt qu'il fut descendu de sa carriole, les prêtres et les autres gens se jetèrent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Avec quelle tendresse il donnait sa première bénédiction aux gens de Koatreven. Avec quel amour il embrassa alors les prêtres et ses parents sans oublier le frère Tual, lequel fut son premier maître d'école ! Avec quel plaisir il tendait la main à ses vieux amis en les appelant par leurs noms !

Après avoir remercié monsieur le maire de Koatreven de ces paroles et de son salut affectueux, l'évêque missionnaire vint se placer sous le dais. Il y avait à ses côtés Monsieur Guichet, archiprêtre de Tréguier, et Monsieur Mando, supérieur du Petit séminaire, et à sa suite les maires de Koatreven, de Kamlez et une foule de gens.

Nombre de prêtres marchaient devant lui sur deux rangs et la belle voix de Monsieur Janvier, chantait le *Bénédictus*. La procession arriva très vite dans l'église. « Oh église bénie, que n'ont aujourd'hui tressailli tes murs, ton autel et les fonts baptismaux en recevant un évêque, un apôtre qui fut en toi baptisé.

On ne voit aujourd'hui que les plus belles tentures, les drapeaux, les bannières, les couronnes, les bouquets et les armoiries tout au long de tes arches pour honorer l'évêque de Laranda. »

Dès que l'évêque missionnaire pénétra dans le chœur, monsieur le recteur, vêtu d'une chasuble

Eskob Laranda.”

Kerkent a ma oa deut an Eskob missioner ebarz ar c’hœur an Otro person gant eur chab alaouret a zeuaz d’ober dehan ar brezegen man. Diez e vefe diskleria pegement a oa teneret ouz he laret, pegement e oa zyoul ha touched an holl ouz he c’hlevet:

Otro n’Eskob, eme-han,

“Buez an den var an douar a zo karged a boan. Homo natus de muliere...repletur multis miseriis. Na vo ket c’houi, Otro ‘n Eskob, a zislaro ar c’homzio-ze euz an den Zantel Job. Beza zo pemzeg vla e poa laret kenavo d’ho pro, d’ho kerent, d’ho mignonet ha na zonzac’h ken ho gwelet er bed man. Hag, en gwirionez, ar vro oac’h karget da avieli na leze ket kalz a esperanz da weled ac’hanoc’h o return ken da Franz. Epad ar pemzeg vla m’ho c’heuz laboured en Tonkin evel eur gwir Abostol, Koatreveniz n’ho deuz ket distroet ho daoulagat diwar-n-oc’h. Gweled ho deuz ac’hanoc’h, evel gwech all Zant Paul, er baourentez, en dienez, er prizon.”

Gweled ho deuz tud gopred gant an diaoul ha krioc’h evit bleizi, o klask ac’hanoc’h war douar ha var vor, evit ho lakaat d’ar maro, evel pa vijec’h bed ar falla den zo var an douar. Ia Otro ‘n Eskob, ar zonzj euz a boanio missioner Koatreven, e deuz groet skuill aman meur a vannac’h daero. Den ama na laro ne deo ket gwr ar c’homzio a lennomp war ardamezo Otro ‘n Eskob Laranda: In sujore aut sanguine: ia, evid ober anaout hano Jezuz en Tonkin ho c’heuz c’houezed an dour hag ar goad. Evit gwir, n’eus stad ken din a druez, hep boed, na lojeiz, noz dez en risk ho puez, c’houi a lare evel gwech all an Abostol braz: Superabundo

dorée, vint lui faire ce discours. Il serait bien difficile d’exprimer combien il était ému en le prononçant, combien tous étaient silencieux et touchés en l’écoutant :

Monseigneur l’évêque, dit-il,

« La vie sur la terre est chargée de peine. Homo natus de muliere... repletur multis miseriis. Ce n’est pas vous, Monseigneur, qui irait contre les paroles du saint homme Job. Il y a quinze ans que vous avez dit adieu à votre pays, à vos parents, à vos amis que vous ne pensiez plus pouvoir revoir en ce monde. Et, en vérité, le pays que vous étiez chargé d’évangéliser ne laissait pas beaucoup d’espoir de vous voir rentrer en France. Pendant quinze ans que vous avez travaillé au Tonkin comme un véritable apôtre, les gens de Koatreven n’ont pas détourné le regard de vous. Ils vous ont vu, comme Saint-Paul autrefois, dans la pauvreté, dans la misère, en prison. »

Ils ont vu les stipendiaires du diable plus cruel que des loups vous poursuivant sur terre comme sur mer, pour vous mettre à mort, comme si vous aviez été le pire homme que la terre ait porté. Oui Monseigneur, l’évocation des peines du missionnaire de Koatreven a fait verser ici beaucoup de larmes. Nul ici ne dira que les paroles que nous lisons sur les armoiries de Monseigneur l’évêque de Laranda ne sont pas vraies : In sujore aut sanguine : oui, afin de faire connaître le nom de Jésus au Tonkin vous avez sué sang et eau. En vérité, il n’est pas d’état plus digne de pitié, sans nourriture, sans logis, nuit et jour au péril de votre vie, vous disiez comme le faisait autrefois le grand apôtre : Superabundo gaudio : ma joie est au-delà de toute limite.

Mais nous ne voyions pas la douceur que vous sentiez dans votre cœur, et nous criions à Dieu, les larmes aux yeux : mon Dieu, que de peine ; ayez pitié du

*gaudio: ma joa a zo dreist muzul.*

*Mes ni na welemp ked an douzder a zantac'h en ho kalon, hag e kriemp da Zoue, an daero war hon daou lagat: ma Doue nag a boenio; ho pezet truez ouz missioner Koatreven.*

*Goudeze an Otro person a zikleriaz d'an Otro Krok ar joa vraz a oa bet e Koatreven o kleved ar c'helo e oa laket d'a Eskob e Laranda. Pegemend eta oaint hirie euruz d'hen digemer en ho-zouez. Evit-han ive hep mar ebet e oa eur blijadur gweleed eur vech c'hoaz lec'h kaer he vugaleach hag iliz he vadiant, gweled he dud, he vignonet koz hag ar re oa bet he vestro skol.*

*“Allaz! Ne deuz ked a dez ken skler, na dremen war an heol eur goumoulen bennag! C'houi ive, Otro 'n Eskob a wel aman eul lec'h goull : ho taoulagad a glask eur re benag. An hini a gariet'h ar muia war an douar n'eman ked aman. Otro n'Eskob, Doue e deuz hi galvet; eman er baradoz : ha bezet zur euz kroec'h an Env he daoulagad a zo var he bugel, n'eman ked hep kemer lod en hon joa.*

*“Leromp eta gand ar roue David: Hœc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea. Doue en dervez man hon dizam a boan.*

*“Tremenomp-han eta en joa hag en levez, ni dre ar voel euz an Abostol a denn kemend a enor war Goatreven, ha c'houi Otro n' Eskob, o skuill war ho kerend, ho mignoned, ho proiz, benediksono merzer an Tonkin.”*

*An Otro Krog a bignaz neuze ouz an oter hag a laraz ahane ar c'homzo man:*

*“Koatreveniz, ma c'herend ha ma mignoned, abaoue pemzeg vla am euz kuitaet ma bro vit mond da brezek komz Doue d'ar C'hochinchin. Ho*

*missionnaire de Koatreven.*

*M. le recteur fit ensuite part à Monseigneur Croc de la grande joie de Koatreven en entendant la nouvelle de sa nomination comme évêque à Laranda. Combien ils étaient heureux de le recevoir aujourd'hui parmi eux. C'était très certainement pour lui un grand plaisir que de voir encore une fois le lieu magnifique de son enfance et l'église de son baptême, de revoir ses parents, ses vieux amis et ceux qui avaient été ses maîtres d'école.*

*« Hélas ! Il n'est pas de jour aussi brillant qu'il ne soit obscurci par un nuage ! Vous aussi, Monseigneur, vous remarquez une place vide : vos yeux en cherchent d'autres. Celle que vous aimiez le plus sur la terre n'est pas ici Monseigneur, Dieu l'a rappelée à lui : elle est au paradis. Soyez sûr que du haut des cieux, ses yeux se portent sur son enfant et qu'elle ne manque pas de prendre part à notre joie.*

*« Disons donc avec le roi David : Hœc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea. Dieu en ce jour nous délivre de la peine.*

*« Passons le donc dans la joie et l'allégresse, nous en voyant un apôtre qui apporte tant de gloire à Koatreven, et vous, Monseigneur, en offrant à vos parents, à vos compatriotes la bénédiction du martyr du Tonkin.*

*Monseigneur Croc monta alors à l'autel et de là dit ces mots:*

*Habitants de Koatreven, mes parents et amis, j'ai quitté mon pays depuis quinze ans pour aller prêcher la parole de Dieu en Cochinchine. Je vous remercie des louanges que vous me faites et que je ne mérite pas. Je remercie aussi Monsieur le recteur pour l'accueil qu'il me fait.*

*« Je vous remercie tous pour les aumônes que vous*

trugarekaad a ran euz ar melodi a ret d'in ha na veritan ket. Trugarekaad a ran an Otro person euz an digemer a ra din.

“Trugarekaad a ran ac'hanoc'h holl vit an aluzeno a roed da Vreuriez ar Fe.... Na larin ket muioc'h d'eoc'h hiriè, rag allaz ankouaet am euz ma brezonek. C'huezeg vla so n'am euz han ket komzet. Mes ec'h an da rei d'eoc'h ma bennoz, bennoz an Otro Doue, bennoz an eneo ho c'heuz kaset d'ar baradoz gant an aluzono a roet da Vreuriez ar Fe.”

Goude an nebeut komzio ze da bere oa digor meurbed an diou-skoarn ha mui c'hoaz ar c'halono e roaz an Eskob zalud ar zakramant. Neuze oa kaset d'ar presbytal gant ar prozesion. E keitse en dro d'ehan ha war he lerc'h oa eur bobl a dud pere na zavent lagad diw-n-ehan [diwar-n-ehan]. Lared a rajet vije deut eur zant euz ar baradoz en ho mesk. Gweled a red an he evel eur mor o tont kamet a kamet war he lerc'h tre bete dor ar presbital. Eno an Eskob missioner ho bennigaz hag a ginviadaz diout-he vit an dez ze. Mes kaera goel, ha kaera prozesion.

“Mar be evelhen er baradoz, a lare unan o vont ahane, nag a blijadur am bo ebarz!” GM

offrez à Breuriez ar Fe... Je ne vous en dirai pas plus aujourd'hui, car hélas j'ai oublié mon breton. Ça fait seize ans que je ne l'ai pas parlé ; je vais cependant vous donner ma bénédiction, la bénédiction de Dieu, la bénédiction des âmes que vous avez envoyées au paradis grâce aux dons que vous faites à Breuriez ar Fe. »

Après ces quelques paroles auxquelles toutes les oreilles et les cœurs plus encore étaient grand ouverts, l'évêque donna le salut du sacrement. Pendant ce temps, une foule de gens s'était rassemblée devant et autour de lui et ne le quittait pas des yeux. On aurait dit qu'un saint du paradis était descendu parmi eux. On les voyait comme une mer qui le suivait pas à pas jusqu'à la porte du presbytère. Là, l'évêque missionnaire les bénit et s'en sépara pour la journée.

Mais quelle belle fête et quelle belle procession.

« S'il y a autant de plaisir au paradis, dit l'un d'eux, qu'est-ce que je m'y plairai ! » GM

Cet article permet de bien percevoir et de comprendre le message que Feiz ha Breiz veut faire passer à ses lecteurs. Notons tout de suite que si l'article est signé par Goulven Morvan (GM.), il n'a pas été écrit par lui car certains traits dialectaux font apparaître qu'il a été rédigé par un Trégorois et non par un Léonard (pluriel en -o par exemple). Il est en effet peu plausible que Goulven Morvan se soit amusé, pour une fois, à écrire dans un dialecte qui n'est pas le sien d'autant plus que les règles du breton trégorois sont très bien respectées. En fait, l'article a très probablement été rédigé par un ecclésiastique trégorois anonyme, présent lors de cette fête, et inséré par Goulven Morvan à la fin de la rubrique *Keleier* (nouvelles) qu'il signe.

Cet article nous décrit minutieusement mais non sans emphase l'accueil qu'une paroisse réserve à son héros. Plusieurs éléments doivent être mis en évidence : tout d'abord, la paroisse s'est faite belle, se parant de fleurs et construisant des arcs de triomphe sur son passage. Ensuite, l'auteur tient à montrer que toute la paroisse est en communion avec son glorieux enfant qui est présenté comme fédérateur et catalyseur des vertus de son peuple ; pour terminer, il insiste sur l'ancrage local de Monseigneur Croc. À cette fin, il multiplie les anecdotes relatives à son enfance et à sa jeunesse (maison où il est né, retrouvailles avec ses parents et amis, salut ému à ses anciens maîtres.) Il ressort à la lecture de cet article que le prestige de l'évêque missionnaire de Laranda rejaillit sur toute la paroisse et sa région.

Si les gens de Kaotreven, peuvent revendiquer une part du prestige de Monseigneur Croc, c'est qu'ils participent eux-mêmes activement à l'activité missionnaire comme le rappelle les remerciements que l'évêque missionnaire leur adresse. L'utilisation redondante du nom Breuriez ar Fe, variante dialectale et locale de Breuriez ar Feiz qui est le nom que porte l'Œuvre de la Propagation de la Foi en breton, atteste qu'au-delà d'une émouvante visite d'un missionnaire à ses compatriotes se trouve une démarche de propagande en faveur de cette œuvre et par conséquent des missions. Ce point sera étudié plus en détail dans la partie traitant des missionnaires et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Les visites de missionnaires étaient cependant fort rares ; les voyages entre l'Europe et les missions étant fort longs, coûteux et pénibles, seul l'écrit pouvait circuler assez facilement. Charlotte de Castelnau l'Estoile<sup>109</sup> a montré le lien puissant que les jésuites ont mis en place, et ce dès la création de la Compagnie, entre écriture et mission. Premièrement, l'écriture étant pour eux le mode principal d'administration d'un ordre dont les membres sont dispersés aux quatre coins du monde. Deuxièmement, l'écriture permet aux jésuites d'entretenir leur cohésion spirituelle en dépit de l'extrême variété de leurs situations. Troisièmement, les lettres de missionnaires permettent d'entretenir le lien avec leurs bienfaiteurs des pays de vieille chrétienté. Nous en revenons donc à l'entreprise de propagande étudiée précédemment.

Les missionnaires bretons bien conscients de l'enjeu que représente leur activité épistolaire ne manquent pas d'utiliser Feiz ha Breiz comme caisse de résonance afin de faire connaître leurs missions auprès du public breton. C'est ainsi qu'Amet Limbour<sup>110</sup> écrit directement à Goulven Morvan :

---

<sup>109</sup> Charlotte de CASTELNAU-L'ESTOILE, « La mise en écriture de la mission et ses enjeux spirituels et littéraires », in *La mission en texte et en image*, pp 19-34

<sup>110</sup> cf. *Clergé de Quimper et de Léon 1801-2001*, en consultation à la bibliothèque de l'évêché de Quimper :

An tad Limbour eus a urz ar Galon Dinam a Vari a skriv d'an Aotrou Morvan, Rener Feiz ha Breiz, eul lizer eus an 20 a Vaë 1869. El lizer e ro dezhan da anaout stad ar gristenien er vro-se (Enez Maoris).

Le père Limbour de l'ordre du Cœur Immaculé de Marie écrite à M. Morvan, directeur de Feiz ha Breiz, une lettre du 20 mai 1869. Dans cette lettre il lui fait connaître la situation des chrétiens dans ce pays (Ile Maurice).<sup>111</sup>

Feiz ha Breiz n'était donc pas inconnu des missionnaires bretons des contrées lointaines qui en mesurent bien l'utilité. Dans l'autre sens, le même Amet Limbour montre à quel point Feiz ha Breiz leur permettait de maintenir le lien entre eux et le pays natal. Dans une autre lettre publiée dans la rubrique *Kelou eus ar missionou* (nouvelles des missions), il écrit :

Gras d'ho madelez e kenver missionerien breton, pere labour ama da savetei eneu an dud-kes difeiz, ar gazeten benniguet Feiz ha Breiz goude beza treuzet douar Frans, hag ar mor bras, ha canal Suez nevez digoret gand potred Frans, hag ar mor ru digoret ivez guechall dre goms Moïsez, ha nerz Doue, hag ar mor Indes, eur mis gouide beza bet laket er post, a zigouës ganeomp. Piou hello comprenn gant pebez joa vez lennet ha dislennet adare, gant pebez contatamant e velomp-ni hor c'henvreurdeur, hag ar iez brezonnec ker karet, ken douz d'hor c'halonou ? Ar mis ma, red eo en lavar, ar blijadur zo bet brasoc'h c'hoas. Rac caer eo evidomp potred escopti Kemper, guelet cundu admirabl hon escop e Rom, ha cundu beleien ha christenien an Escopti unanet quer stard gant ho Escop e kenver

Grâce soit rendue à votre générosité envers les missionnaires bretons qui travaillent ici à sauver les âmes des pauvres infidèles. Le journal béni Feiz ha Breiz nous parvient un mois après avoir été posté, après avoir traversé la terre de France, le grand océan et le canal de Suez nouvellement ouvert par les Français, la Mer Rouge, qui fut autrefois elle aussi ouverte par la parole de Moïse et par la puissance de Dieu, et l'océan Indien.

Qui pourrait dire avec quelle joie il est lu et relu, avec quel plaisir nous y voyons nos frères et la langue bretonne si aimée, si douce à nos cœurs ? Ce mois-ci, il faut le dire, le plaisir a été encore plus grand. Car cela nous fait plaisir à nous, gars de l'évêché de Quimper, de voir la conduite admirable de notre évêque à Rome, et la conduite des prêtres et des

---

Amet LIMBOUR, né à Pont-Aven, le 10 janvier 1841. Après son grand séminaire à Quimper, fait son noviciat à Chevilly, y est ordonné prêtre et prononce ses vœux le 27 août 1865. Il part à La Réunion. En 1870, il est à l'Île Maurice. De retour en France, il passe quinze ans à Beauvais (1874-1888), comme aumônier du pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes, directeur de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph et fondateur de l'œuvre des Petits Clercs de Saint-Joseph. En Haïti, de 1894 à 1897. De retour en France, il enseigne au Séminaire du Saint-Esprit, rue Lhomond, et dirige la revue des Annales. Sénégal, 1901-1903. États-Unis, Canada : 1904-1905. Paris : enseignement, Bulletin Général, travaux historiques. 1912, à 71 ans, il repart pour le Sénégal. Décède à Saint-Louis du Sénégal le 12 août 1915.

Voir Jules GROELL, *Le révérend Père Amet Limbour, Fondateur de l'Ecole Apostolique des Petits Clercs de St-Joseph (1841-1915)*, Grenoble, Imprimerie Saint-Bruno, 1926, 149 p.

Voir aussi :

[http://www.spiritains.qc.ca/fr/default.aspx?id\\_article=350](http://www.spiritains.qc.ca/fr/default.aspx?id_article=350) consulté le 07/08/2008

<sup>111</sup> F&B n°233 (17/07/1869)

hon Tad santel ar pab hag ar gazeten Feiz ha Breiz o kenderc'hel huël ha kren baniel ar Feiz ha baniel Breiz. Istor lan baro frizet, scrivet gant eur bleuen trempet e goad calon eur guir breton, neuz tennet daelou d'hon daoulagat. Canouennou e enor ar Verc'hes hag an Tad santel ar Pab, ho deus great varnomp ar memes goask evel kanaouennou lan ar barz var brezellerien lan baro frizet.

Mæs Comzou an Ermit en n° 264, evit dihun potred Breiz hag ho lacaat da scrifa aliessoc'h er gazeten, ho deus va aliet da roi d'eoc'h eun tamic kelou euz hor mission: eun dever eo an draze evid'houn, rag c'hui zo ken mad em c'henver! ha ne lekec'h quet abaoue neubet amzer ken lies er gazeten kelou euz ar missionou.

chrétiens de l'évêché si solidement unis à leur évêque à l'égard de notre saint père le pape et le journal Feiz ha Breiz qui continue à tenir bien haut la bannière de la foi et celle de la Bretagne. L'histoire d'Alain Barbetorte écrite par une plume trempée dans le sang du cœur d'un vrai breton, nous a tiré les larmes des yeux. Les chansons en l'honneur de la Vierge et de notre Saint Père ont eu le même effet sur nous que les chansons de Yann ar Barz sur les guerriers d'Alain Barbetorte.

Mais ce sont les paroles d'an Ermit dans le n°264 pour réveiller les bretons afin qu'ils écrivent plus souvent dans le journal qui m'ont incité à vous donner quelques nouvelles de notre mission : ceci est un devoir pour moi car vous êtes si bons à mon égard ! D'ailleurs, depuis quelque temps, on ne donne plus aussi souvent des nouvelles des missions. <sup>112</sup>

Bien conscients de l'efficacité de Feiz ha Breiz mais n'osant pas ou ne sachant pas comment lui adresser leurs lettres, les missionnaires bretons passent par l'intermédiaire de connaissances bien placées :

Missionou. — Eur missioner euz an escopti-ma [hini Kemper], an aotrou Corr euz a Gemperle, a scrif d'he vignon an aotrou Peyron, secretour an aotrou'n Escop, evit he bidi da lacat scrifa er gazeten vrezoneg eur c'helou bennag euz he vission [Memphis Mississipi]

Un missionnaire de cet évêché [de Quimper], monsieur Corr de Quimperlé, écrit à son ami monsieur Peyron, secrétaire de l'évêque, pour le prier de faire publier dans le journal en breton quelques nouvelles de sa mission [Memphis Mississipi]. <sup>113</sup>

Ce genre de démarches n'est pas rare et c'est bien souvent la hiérarchie des ordres missionnaires, même s'ils n'ont pas leur siège en Bretagne, qui invite Feiz ha Breiz à publier des nouvelles de leurs missionnaires bretons :

Unan eus a renerien clouerdi pe seminer Versail a scrif deomp ar pezh so ama varlerc'h, oc'h hor pidi d'hen lacat er gazeten :

Un des directeurs du séminaire de Versailles nous écrit ce qui suit en nous priant de l'insérer dans le journal.

<sup>112</sup> F&B n°281 (18/06/1870)

<sup>113</sup> F&B n°462 (06/12/1873)

*Rei a ellan deoc'h eur c'helou bennag divar benn Missionou hinienu eus an enezennou so e creiz ar mor bras (en Oceani).*

*Je peux vous donner quelques nouvelles au sujet des missions de certaines de ces îles qui se trouvent au milieu de l'océan (en Océanie) <sup>114</sup>*

Parfois, l'origine de la demande n'est même pas mentionnée :

*Hor pidi a rer da lacat er gazeten ar pennad scrit-ma varlerc'h, divarbenn an digemer great gant hon Tad santel ar Pap d'ar breur Cyprian, eat da Rom, evel ma on euz hel lavaret kentoc'h, da heul Aotrou Escop Guened hag Aotrou Escop Cap Haïti.*

*On nous prie de publier dans le journal l'article qui suit à propos de l'accueil réservé par Notre Très Saint Père le Pape au frère Cyprien qui est allé à Rome, comme nous l'avons déjà dit, accompagné de l'évêque de Vannes et de l'évêque de Cap Haïti.*

*Cridi a ran lennerien ho cazeten, en niver a bere emacoun eis vloas zo, a lenno gant plijadur ar pezh a vercomp ama divarbenn eur vizit great d'an Tad santel gant ar breur venerabl Cyprian, superiol jeneral Breudeur ar gelennadurez christen a zo ho mam-di e Ploermel en Escopti Guened.*

*Je crois que les lecteurs de votre journal, dont je suis depuis huit ans, liront avec plaisir ce que nous écrivons ici au sujet d'une visite faite au Saint-Père par le frère vénérable Cyprien, supérieur général des Frères de l'Instruction Chrétienne qui a sa maison mère à Ploërmel en l'évêché de Vannes. <sup>115</sup>*

Aucune signature ne figure à la suite de l'article il est donc impossible de savoir précisément qui est le «je » qui lit Feiz ha Breiz depuis huit ans si ce n'est qu'il est un proche des Frères de l'Instruction Chrétienne dont la promotion est assurée dans cet article.

Certains missionnaires envoient même directement leurs écrits à l'évêque de Quimper qui saura comment leur assurer la meilleure diffusion. L'exemple de Jean-Louis Normand, missionnaire en Kabylie est éloquent :

*Danevell eur vro en Afric hanvet Kabylie hag euz ann doare m'ema ar bed dre eno, digasset gant eur missioner euz ar vro-ze d'ann autrou n' Escop a Gemper a leon.*

*Description d'un pays de l'Afrique appelé Kabylie et de ce qui s'y passe, apporté par un missionnaire de ce pays à Monseigneur l'évêque de Quimper et de Léon. <sup>116</sup>*

Les lettres des missionnaires publiées dans Feiz ha Breiz sont nombreuses mais ce journal avait la fâcheuse habitude d'être on ne peut plus vague quant à ses sources comme le montrent ces exemples :

<sup>114</sup> F&B n°58 (10/03/1866)

<sup>115</sup> F&B n°483 (02/05/1874)

<sup>116</sup> F&B n°21 (24/05/1879)

*Euz a escopti Natchez, en Americ e scrifer deomp  
evit digas ama ar c'helou trist euz a varo an Aotrou  
Pont*

*On nous écrit de l'évêché de Natchez en Amérique  
pour nous annoncer la triste nouvelle de la mort de  
Monsieur Pont<sup>117</sup>*

Il est certes fait référence dans la suite de l'article à « un journal catholique de ce pays » mais on n'en saura pas plus.

*Missionou — Ervez eul lizer scrifet eus ar missionou  
gant eun tad a urs ar Speret-Santel hag a galon  
Santel Mari...*

*Missions — D'après une lettre écrite des missions  
par un père de l'Ordre du Saint-Esprit et du Saint  
Cœur de Marie...<sup>118</sup>*

L'utilisation redondante de l'article indéfini manque un peu de rigueur journalistique mais ceci ne semble être une préoccupation ni de Goulven Morvan ni de ses successeurs, contrairement à Arsène de Kerangal qui citait presque toujours ses sources dans l'*Impartial du Finistère*.<sup>119</sup> À titre de comparaison, Elisabeth Gautier a recensé, pour la seule année 1871 les mentions de 19 journaux provinciaux, 34 parisiens et 9 étrangers. La raison de cette absence est peut-être tout bonnement due au fait que le public de Feiz ha Breiz était bretonnant et souvent monolingue et n'était par conséquent pas censé avoir l'utilité de références bibliographiques en français.

À la vérité, ces lettres envoyées ou confiées à Feiz ha Breiz sont très minoritaires. La plupart des lettres de missionnaires publiées dans Feiz ha Breiz sont « repiquées » dans la presse catholique en breton (*Liziri Breuriez ar Feiz*, notamment) ou en français. Dans tous les cas, les sources étant rarement mentionnées, ce serait une gageure que de tenter de reconstituer l'itinéraire de chacune de ces lettres. Essayons tout de même de repérer les grandes sources d'approvisionnement en lettres de missionnaires de Feiz ha Breiz et, grâce à un sondage, d'observer en partie le mode de circulation de ces lettres.

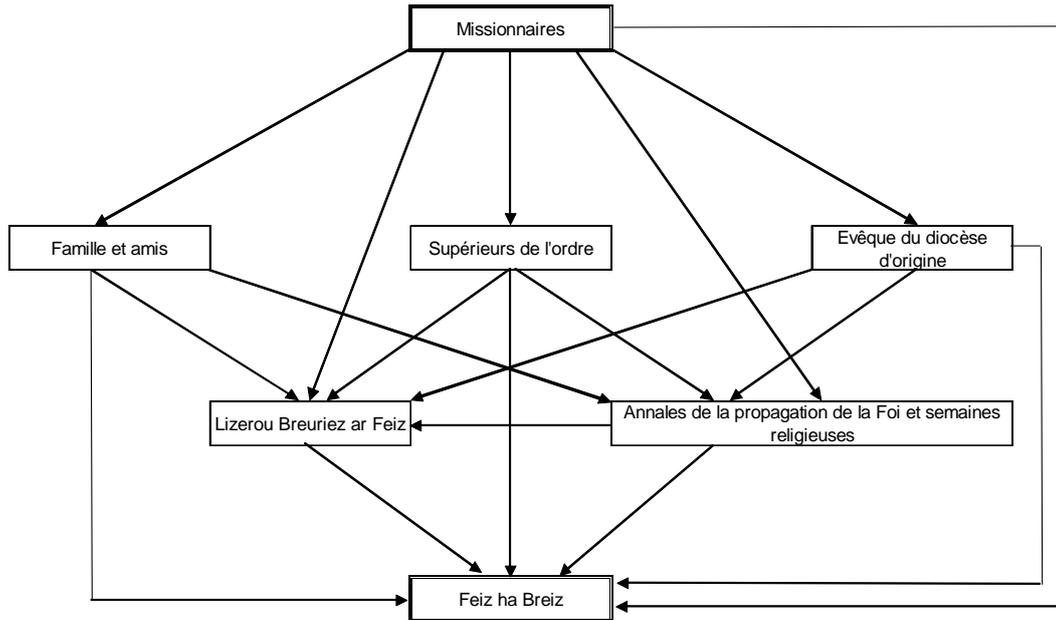
Le schéma ci-dessous met en forme les différents itinéraires que peuvent emprunter les lettres de missionnaires avant d'être publiées dans Feiz ha Breiz

---

<sup>117</sup> F&B n°145 (09/11/1867)

<sup>118</sup> F&B n°239 (28/08/1969)

<sup>119</sup> GAUTIER Elisabeth, "L'Impartial du Finistère", *journal catholique et légitimiste... de combat au début de la 3e République (1870-1883)*, maîtrise d'histoire, Université de Brest, 1995, 190 p. (17/11/1995) p22.



Une lecture simpliste de ce schéma pourrait faire accroire que le nombre des intermédiaires entre une lettre et Feiz ha Breiz pouvait varier de zéro à trois; la réalité est plus complexe comme le montrera l'étude de chacun des intermédiaires mentionnés.

Loin de chez lui, l'homme ressent le besoin d'entretenir le lien avec sa famille, avec ses amis. L'une des sources de Feiz ha Breiz fut ainsi les lettres que les missionnaires écrivaient à leurs proches.

*Eul lizer scrifet d'he c'hoar gant an Aotrou Chagot<sup>120</sup>, missioner er Chin, a ziskuez pe guen trist eo stad ar merc'hed er broiou e pere ne deo ket anavezet ar guir relijion. Setu ama petra lavar d'he c'hoar : ...*

*Une lettre de Monsieur Chagot, missionnaire en Chine, à sa sœur montre dans quelle triste situation sont les filles dans ces pays où la foi n'est pas connue. Voici ce qu'il dit à sa sœur : ...<sup>121</sup>*

<sup>120</sup> CHAGOT, Michel-Gaspard, originaire de Montcorps, commune de Lupersat (Creuse), où il naquit le 5 septembre 1824, entra diacre au Séminaire des M.-E. le 3 octobre 1850, fut ordonné prêtre le 14 juin 1851, et partit le 3 décembre suivant pour la mission du Kouang-tong et Kouang-si. Il fut envoyé dans l'île de Haïnan, où, à force de bonté et de dévouement, il finit par vaincre les préventions que les chrétiens de cette région, longtemps évangélisés par les prêtres du diocèse de Macao, nourrissaient contre les missionnaires français.

Il dirigea ensuite le district de Chek-chin dans la préfecture de Ko-tcheou (Ko-chow), et résida surtout à Tai-chan ; en 1876 il administra le Louitcheou. En 1884, lors de la persécution qui força presque tous les missionnaires du Kouang-tong à se réfugier à Hong-kong, il demeura dans son poste, protégé par l'estime et l'affection que lui avaient attirées sa bonté et sa douceur. En 1888, le Louitcheou fut divisé en deux : district oriental et district occidental. Le premier s'étendait dans une région presque complètement païenne, et avait la ville de Loui-tcheou pour chef-lieu ; le second avait pour centre le village chrétien de la Sainte-Trinité, fondé par M. Chagot. Cette partie lui incombait ; il y avait établi des écoles, il les perfectionna si bien dans le sens chrétien, qu'il sut en faire de véritables catéchuménats.

En 1896, après 45 ans de labeur apostolique, il s'éteignit au sanatorium de Béthanie à Hong-kong ; on le trouva paisiblement endormi dans le Seigneur sur un des bancs de la véranda. Il laissa le souvenir d'une charité parfaite envers tous, et d'une connaissance plus qu'ordinaire de la littérature chinoise. Cf. site des missions étrangères de Paris : <http://archivesmep.mepasie.org/recherche/notices.php?numero=619&nom> consulté le 07/08/2008

<sup>121</sup> F&B n°48 (30/12/1865)

Bien évidemment, quand le missionnaire est originaire de Bretagne, Feiz ha Breiz insiste sur ce fait en donnant plus de détails.

*Eur Missioner euz a Vreiz, an Aotrou Keralum,<sup>122</sup> euz a Gemper, hirio unan a dadou oblat Mari, hag o prezeg ar feiz en Texas er stadou unanet, en Amerik, a scrif d'he c'hoarezet, o chom e Kemper, eul lizer eleac'h ma coms dezho eur ar stad euz he vission.*

*Un missionnaire de Bretagne, monsieur Keralum, de Quimper, qui est aujourd'hui un des pères oblates de Marie et qui prêche la foi au Texas aux États Unis d'Amérique, écrit à ses sœurs qui habitent Quimper une lettre dans laquelle il leur parle de la situation de sa mission<sup>123</sup>*

Toute lettre à des proches a un caractère privé et n'est pas censée se retrouver dans les colonnes d'un journal même local. Or les lettres de missionnaires sont monnaie courante dans Feiz ha Breiz. En fait, le caractère privé des lettres de missionnaires n'est qu'illusoire et leur publication vise à créer la sympathie entre les missionnaires (et particulièrement les

<sup>122</sup> KÉRALUM, PIERRE YVES (1817-1872?). Pierre Yves Kéralum (as his surname, Kalum or Kyalum, was pronounced and written by others), a pioneer Catholic missionary and church architect in the lower Rio Grande valley, was born in Quimper, Brittany, France, on March 2, 1817. After working for a while as a journeyman carpenter and architect, he felt drawn to the Catholic priesthood and entered the diocesan seminary of Quimper at the age of twenty-eight. In 1850, as a deacon, he asked to be accepted into the missionary congregation of the Oblates of Mary Immaculate and was ordained a priest by the congregation's founder, Bishop de Mazenod, on February 15, 1852. The first Oblates had arrived in Texas in late 1849 but were all withdrawn by early 1851. The newly ordained Kéralum sailed with a group of young Oblates from France in March 1852 and arrived at Galveston on May 14 to begin work again in Texas. After helping to establish the first college-level Catholic seminary in Galveston, Kéralum was transferred to the Oblate mission center of Brownsville in March 1853. From then until his death he was a circuit rider and church architect along the lower Rio Grande.

After being assigned in mid-1854 to the recently inaugurated mission center of Roma, which covered a large territory upriver from Brownsville, Kéralum combined pastoral work with the task of designing and building the parish church, for which the cornerstone was laid in September 1854. When the Oblates turned the Roma parish over to a diocesan priest in June 1856, the church was still unfinished. The Oblate superior, who had been supervising the building of a much more imposing church in Brownsville, drowned at sea in August 1856, and Kéralum was entrusted with modifying the plans and seeing the building through to completion. Immaculate Conception Church was dedicated in June 1859 and became a cathedral when the vicariate apostolic of Brownsville was established in 1874. Kéralum's architectural and carpentry skills were called upon in the building of many Catholic edifices in Brownsville—not only the church and its sanctuary furnishings, but also the nuns' convent, priests' house, and college building. As late as the summer of 1872 Kéralum assisted the diocesan priests who were building the new church (also later a cathedral) of San Agustín on the plaza in Laredo.

Yet Kéralum was most renowned among his contemporaries for his genuineness, simplicity of life, generosity, and affability. Known among the Mexican people as el Santo Padre Pedrito, he was a model of religious poverty, obedience, and unpretentiousness. At least three times a year he made missionary circuits over a vast territory of some seventy to 120 ranches, where he preached, catechized, baptized, confessed, and married the people. Along with an Oblate companion, he also preached missions ("revivals") on the Mexican side of the Rio Grande in 1865. Undaunted by his advancing age, with failing health and eyesight, he began his final tour on November 9, 1872, in spite of the misgivings and anxiety of his fellow Oblates and the people of Brownsville. He never arrived at his scheduled destination but was last seen at a ranch north of the site of present Mercedes. Foul play was suspected. A decade later, in 1882, some cowhands came across his remains, identifiable by his undisturbed missionary belongings. Kéralum was interred at the Church of the Immaculate Conception in Brownsville; some of his remains were placed in a cemetery in Mercedes, but these were later removed to the Oblates' provincial cemetery in San Antonio. The great esteem in which Kéralum was held during his life, combined with his mysterious death and the well-publicized discovery of his body, ensured him a prominent place in the annals of the pioneers of Catholicism in Texas, including a fictionalized account by Paul Horgan, *The Devil in the Desert* (1952).

BIBLIOGRAPHY: Archives of the Missionary Oblates of Mary Immaculate, Southern United States Province, San Antonio. Bernard Doyon, *The Cavalry of Christ on the Rio Grande, 1849-1883* (Milwaukee: Bruce, 1956).

Robert E. Wright, O.M.I. Source: <http://www.tshaonline.org/handbook/online/articles/KK/fke31.html> consulté le 07/08/2008

<sup>123</sup> F&B n° 189 (12/09/1868)

missionnaires bretons) et le lectorat. Ce ressort de la propagande missionnaire s'appuie sur un certain sentimentalisme des mentalités paysannes de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle (voir infra).

*Eur Misioner en Abyssini.*

*Setu ama eur pennad euz eul lizer scrifet d'her gerent gant an Aotrou Duflos, missioner euz a di al Lazaristed :*

*« Me garje em bije gallet delc'her ar ger am oa roet da scrifa deoc'h aliesoc'h. Hogen, siouaz, abaoue va diveza lizer n'em eus great, va c'hatoliked kez ha me, nemet mont euz an eil gouelec'h d'egile, beac'h ato var hon lerc'h evel pa vemp loenet gouez. Eur pennad mad oun bet n'em boa nemet eur voulet fuzil evit scrifa d'an Aotrou'n Escop Touvier. »*

*Un missionnaire en Abyssinie.*

*Voici un extrait d'une lettre écrite par Monsieur Duflos, missionnaire de la maison des lazaristes, à ses parents:*

*« J'aurai aimé pouvoir tenir la promesse que je vous avais faite de vous écrire plus souvent. Or, hélas, depuis ma dernière lettre, mes catholiques et moi n'avons fait qu'aller d'un désert à l'autre, poursuivis comme des bêtes sauvages. Pendant longtemps, je n'ai eu pour écrire à l'évêque Touvier qu'une balle de fusil. »<sup>124</sup>*

On peut légitimement penser que les familles des missionnaires se mobilisaient pour sensibiliser le public aux missions afin d'améliorer, dans la mesure du possible, le sort des missionnaires. Or les lettres qu'elles recevaient étaient le meilleur argument dont elles disposaient ; elles les faisaient donc circuler. En réalité, les missionnaires, qui étaient bien conscients de l'enjeu de cette propagande, envoyaient leurs lettres à de nombreuses personnes pour s'assurer qu'elles s'inséreraient bien dans les réseaux de diffusion. Il est par ailleurs fort probable aussi que quelques bonnes âmes en Bretagne et en France, touchées par le dénuement des pauvres missionnaires, ou convaincues de l'impératif sotériologique, recopiaient ou réécrivaient ces lettres avant de les placer là où elles seraient relayées. C'est ainsi que l'on peut lire dans Feiz ha Breiz :

*Lavaret a rin epken penauz, ervez al lizer zo dirag va daoulagad, ar pezh a rente c'hoas scrijussoc'h an nosvez-ze e kær Brownsvil, eo epad ar strafuil e voa bandennou morianet divadez o redek dre ar ruiou, fuzillou gantho, hag o loskel tennou evit sponta c'hoas goassoc'h an dud, hag evit gallout laerez muia ma c'hellent.*

*Je dirai seulement, d'après la lettre que j'ai sous les yeux, que ce qui rendait plus terrible encore cette nuit en la ville de Brownsville, était que pendant la confusion, des bandes de nègres sans scrupules<sup>125</sup> couraient de par les rues avec des fusils, tirant pour effrayer encore plus les gens et aussi pour voler tout ce qu'ils pouvaient.<sup>126</sup>*

<sup>124</sup> F&B n°393 (10/08/1872)

<sup>125</sup> Divadez signifie « sans baptême » mais peut signifier par extension barbare, sans foi ni loi...

<sup>126</sup> F&B n°189 (12/09/1869)

La lettre que le rédacteur de Feiz ha Breiz avait sous les yeux n'était donc probablement pas l'original resté lui entre les mains des sœurs de monsieur Keralum mais une copie ou une version imprimée (*Lizeriou Breuriez ar Feiz* ou *Annales de la Propagation de la Foi*)<sup>127</sup>.

Le caractère faussement privé mais véritablement propagandiste apparaît clairement dans une lettre officiellement à caractère privé mais qui, vu sa longueur et son contenu, n'en était pas une

*Mar cav deoc'h e c'helfe al lizer-ma ober plijadur d'ar re a lenn levrigoù brezonnec Breuriez ar Feiz, roit-hen d'an aotrou Morvan, chalouni. Clask a ran an dro e peb feson da rei da anaout petra eo Mission Haïti, eur Mission hag a zo ken din a garantez hag a druez, ha c'hoant em euz e teuffe hor c'henvroiz ker a Vreiz-izel d'hor zicour, da vihana dre ho fedennon, da labourat al loden-ma euz a vinien an Tad celestiel, ha da lakaat anezhi da zougen muioc'h-mui a frouez.*

*Deoc'h a galoun, Leonard, Chalouni a henor, person.*

*Si vous pensez que cette lettre pourrait faire plaisir à ceux qui lisent les petits livres en breton de Breuriez ar Feiz, donnez-la à M. Morvan, Chanoine. Je cherche par tous les moyens à faire connaître ce qu'est la mission d'Haïti, une mission si digne d'amour et de pitié, et j'aimerais que nos compatriotes de Basse-Bretagne viennent nous aider, au moins par leurs prières, à travailler cette partie de la vigne du père céleste, et à lui faire donner plus de fruits.*

*À vous de cœur, Léonard, chanoine d'honneur, recteur.*<sup>128</sup>

Dans une lettre à son ami le chanoine Alexandre, rédacteur en chef de *Liziri Breuriez ar Feiz*, Monseigneur de Goesbriant, évêque de Burlington aux États-Unis d'Amérique, expose qu'il a besoin d'argent pour terminer la décoration de sa cathédrale et conclut ainsi :

*Setu ama eta perag e serivan hirio al lizer-ma d'am c'herent ha d'am mignoned, hag e lavarant d'ez-ho hep distro : "Mar am zicouret e vezin leun a anoudeguez vad evid'hoc'h. Va zicouret hag ho pezo va zicouret da zont a benn a eun dra da behini e labourant hag e rin epad va buez, da lavarout eo, skigna Relijion ar C'hrist er Stadou-Unaned. Roit ha Doue ho pinnigo.*

*Voilà donc pourquoi j'écris cette lettre aujourd'hui à ma famille et à mes amis et leur dit sans détour : « je vous serais très reconnaissant si vous m'aidiez. Aidez-moi et vous m'aurez aidé à mener à bien une œuvre à laquelle je travaille et travaillerai toute ma vie, c'est-à-dire, à diffuser la religion du Christ aux États-Unis. Donnez et Dieu vous bénira.*<sup>129</sup>

<sup>127</sup> Ce point n'a pu être vérifié les archives étant lacunaires.

<sup>128</sup> F&B n°526 (27/02/1875)

<sup>129</sup> F&B n° 135 (31/08/1867)

Feiz ha Breiz ne dit pas si Monseigneur de Goesbriant est parvenu à collecter assez d'argent pour acheter les tableaux qui manquaient à sa cathédrale mais ce dernier a bel et bien réussi à faire connaître ses besoins comme l'atteste la fin de l'article :

*Ar gristenien fidel a blijo gant-ho ober eun aluzen bennag evid an liz cathedral-ma a zo pedet da gass ho aluzennou d'an Aotrou Alexandr, chalouni, Prezidant Breuriez ar Feiz...*

*Les fidèles chrétiens qui voudront faire un don pour cette cathédrale sont invités à envoyer leurs dons à monsieur Alexandre, chanoine, président de Breuriez ar Feiz...<sup>130</sup>*

En sus de leur familles et amis, les missionnaires écrivent à d'autres ecclésiastiques restés eux en Europe. Bon nombre de ces destinataires sont d'anciens condisciples ou maîtres du séminaire. Au-delà des liens d'amitié qu'ils entretiennent grâce à leurs courriers, il s'agit d'utiliser la situation de leurs relations dans le clergé diocésain ou dans l'enseignement afin de susciter dons et vocations.

*Ar glouer eus a seminer Alby o doa casset d'an Aotrou Escop Arnouilh, Vikel abostolic ar Tchely<sup>131</sup>, tu ar c'huz-heol, eur stroillad chapeledou, imachou, etc. An Aotrou Escop missioner en deus scrifet dezho evit ho zrugarecat, eul lizer e pehini e velomp pebez aket a laca ar gristenien nevez er vro-ze da zeski ho fedennou hag ho c'hatekiz*

*Les séminaristes d'Albi avaient envoyé à monsieur l'évêque Arnouilh, vicaire apostolique du Tchely occidental, un assortiment de chapelets, images etc. L'évêque missionnaire leur a répondu pour les remercier par une lettre dans laquelle nous constatons avec quelle assiduité les nouveaux chrétiens de ce pays apprennent leurs prières et leur catéchisme<sup>132</sup>*

Un autre destinataire privilégié de ces lettres est l'évêque du diocèse d'origine du missionnaire. Les diocèses bretons étant riches en vocations,<sup>133</sup> leurs évêques reçoivent nombre de lettres. Les missionnaires, comptant sur une certaine attitude paternaliste, attendent qu'il fasse circuler l'information et recommande leur mission aux bonnes âmes donatrices. Le cas de Jean-Louis Normand cité plus haut est révélateur de cet état d'esprit.

Les supérieurs des ordres missionnaires savent aussi faire bon usage des rapports ou des lettres que leur envoient leurs missionnaires. Les leçons des Jésuites avec leurs *lettres édifiantes et curieuses* n'ont pas été oubliées, loin de là. Les supérieurs des ordres savent que leurs ressources et leur recrutement dépendent d'une bonne littérature :

<sup>130</sup> idem

<sup>131</sup> Tchély, Tché-li ou Tchi-li, province de la Chine, entre le golfe de Tchi-li à l'est, et au nord la grande muraille, qui la sépare de la Mongolie. Ancien nom de Ho-pé, Ho-peï ou Hebei, dont le chef-lieu était Pékin (Peï-ping).

<sup>132</sup> F&B n° 70 (02/06/1866)

<sup>133</sup> MICHEL Joseph, Missionnaires bretons d'outre-mer, PUR, Rennes, 1997.

Setu aman, var stad ar broiou paour-ze, eul lizer skrivet gant eur bellec d'he dad superior e Franz :

« Tad kear, pegen trist e zeo hen heur ma va buez, n'ouffen ket en lavaret d'eoc'h. Er blavez araog, var dro ar poent-ma, pe dremenen dre geriou ar bai Janet, va c'halon a zave tom varzu Doue, evit goulenn digant e vadelez digeri daoulagad ann dud keaz-ze, hag o guervel da sclerijen benniget ar relijion christen. Petra ne mize ket graet evit ho c'honversion? Ha brema, pebeus chenchamant! Ar bai Janet a deu d'am c'haout, ha ma renk lavaret dezho: N'om ket evit ho sikour!

Voici une lettre écrite par un prêtre à son père supérieur en France :

« Cher père, je ne pourrai vous dire combien ma vie est triste en ces heures. L'année dernière, à peu près à la même époque, alors que je passais par les villages des païens, mon cœur s'élevait chaudement vers Dieu pour demander à sa bonté d'ouvrir les yeux de ces pauvres gens et de les appeler à la sainte lumière de la religion catholique. Que n'aurais-je fait pour leur conversion ? Et maintenant, quel changement ! Les païens viennent me voir et je dois leur dire : je ne peux vous aider !<sup>134</sup>

Bien évidemment, les lettres et rapports que les missionnaires envoient à l'évêque dont dépend leur mission sont de la même veine et sont utilisées de manière identique comme le montre cet exemple :

Setu ama c'hoaz eul lizer skrivet gant eun Tad missioner euz an Indes :

Aotrou'n Escop,

Daou pe dri miz zo, e renkan, euz ann eil penn sizun d'equile, kaaz [*>kas*] dibourvez a zivar va zro, pedir geriat paianet. Ar re-ma koulscoude zo tost d'am zi, a hed ann hent meur, ha n'he c'houlennont ket guelloc'h eget e n'em lakaat er stat da receo ar vadiziant.

Pegen euruz na vident-me ket bet d'hallout ho instrui, ho badeza, ho renta kristen, evel m'er goulennont digan'hin. Mez evit ho instrui e vez ret d'inn ho maga, hag evit ho maga, em beuz izom arc'hant, hag arc'hant n'em beuz ket.

Voici encore une lettre écrite par un père missionnaire des Indes :

Monseigneur l'Evêque,

Depuis trois mois, d'un bout à l'autre de la semaine, je dois chasser quatre villages de païens sans rien à manger. Ces derniers sont pourtant proches de ma maison, le long de la route et ne demandent pas mieux que de se mettre en état de recevoir le baptême.

Que je serais heureux de pouvoir les instruire, les baptiser, les rendre chrétiens comme ils me le demandent. Mais pour les instruire il me faut les nourrir et pour les nourrir j'ai besoin d'argent ; et de l'argent, je n'en ai pas. <sup>135</sup>

Rien n'interdit à la lecture de ces deux lettres (faits mentionnés, procédés narratifs...) de penser qu'elles ont été écrites par le même missionnaire ; rien n'interdit non plus de supputer que différentes personnes en ont été directement ou indirectement destinataires.

<sup>134</sup> F&B n°37 (10/11/1877)

<sup>135</sup> F&B n° 38 (17/11/1877)

Missionnaires, évêques des pays de mission et vicaires apostoliques mènent donc une intense activité épistolaire. Ils écrivent tous azimuts et leurs noms devaient de ce fait être mieux connus des chrétiens bretons (et des autres) que ceux des rois, empereurs et présidents des pays où ils se trouvaient. Il est ainsi fort probable que les Bretons connaissaient les noms d'une bonne partie de la hiérarchie ecclésiastique d'Haïti mais ignoraient le nom de son président jamais cité dans *Feiz ha Breiz*.

Le schéma et les quelques exemples précédents mettent en relief trois nœuds de concentration de l'information : *Liziri Breuriez ar Feiz*, les *Annales de la Propagation de la Foi* et les *Semaines Religieuses*.

Le chapitre 1.1.2. a montré que *Feiz ha Breiz* participait du mouvement des Semaines Religieuses et que ces journaux catholiques se faisaient écho les uns aux autres. Les informations sur les missions circulaient donc d'une semaine à l'autre, d'une Semaine Religieuse à l'autre. L'originalité et la difficulté pour les rédacteurs de *Feiz ha Breiz* résidant dans la traduction.

<p><i>Er Sizun catholic a Rodez e cavomp eul lizer scifet gant Escop Douar-lzel (er c'hloniou) da Escop Rodez divarben an distruch great eno gant ar c'holera.</i></p>	<p><i>Dans la Semaine catholique de Rodez nous trouvons une lettre de l'évêque de Basse Terre (dans les colonies) au sujet des ravages que le choléra y cause.<sup>136</sup></i></p>
--	--

À côté des semaines catholiques, ce sont les *Annales de la Propagation de la Foi* ainsi que son adaptation en breton *Liziri Breuriez ar Feiz* qui alimentent le plus *Feiz ha Breiz* en nouvelles des missions. Encore une fois, comme *Feiz ha Breiz* ne cite que très rarement ses sources et se contente bien souvent d'un « *Setu ama eur pennadik lizer scifet euz a escopti Constantina / voici un extrait tiré d'une lettre du diocèse de Constantine* », <sup>137</sup> il est impossible de quantifier l'apport de chacune de ces sources.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, fondée, le 3 mai 1822 par quelques Lyonnais qui reprennent et élargissent les initiatives de Pauline Jaricot, entend soutenir les missions catholiques dont les besoins sont urgents, car la crise de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la période révolutionnaire les a laissées à l'abandon. Le constat n'est pas brillant mais l'idée missionnaire est portée par un nouvel état d'esprit car la Révolution, en proclamant, l'universalité des Droits de l'Homme, a provoqué une prise de conscience chez les catholiques français et bretons : « l'universalité catholique des droits de Dieu répond à

<sup>136</sup> F&B n° 57 (03/03/1866)

<sup>137</sup> F&B n° 159 (15/02/1868)

l'universalité révolutionnaire des droits de l'Homme » pour reprendre l'expression de Claude Prudhomme.<sup>138</sup> La Propagation de la Foi est la plus ancienne des œuvres contribuant au renouveau des Missions catholiques au XIX<sup>ème</sup> siècle. Elle recueille des fonds (selon l'idée du « sou hebdomadaire » de Pauline Jaricot qui permet d'atteindre un large public), associe par la prière les chrétiens à la Mission et stimule le zèle pour l'évangélisation par la publication de nouvelles des Missions. Elle demeurera la plus importante même après la création d'autres œuvres, telle l'Œuvre de la Sainte Enfance en 1843. Elle recueille des sommes considérables et ses publications sont lues par des centaines de milliers de personnes. Elle est enfin la plus universelle car, elle étend, dès sa fondation, son champ d'action à toutes les missions « dans les deux hémisphères ». D'autre part, elle s'implante, dès les années 1830, dans toute l'Europe et aussi sur d'autres continents comme l'Amérique. Deux publications y sont attachées :

1. Les *Annales de la Propagation de la Foi* dont le n° 1 paraît en 1822 sous le titre « Nouvelles reçues des missions » (qui subsistera jusqu'en 1825) au rythme de 4, puis 6 livraisons par an, diffusées dès 1845 à 150.000 exemplaires et en 9 langues. Les Annales publient essentiellement des lettres de missionnaires

2. Les *Missions Catholiques* : lancées le 26 juin 1868, hebdomadaires jusqu'en 1927, destinées à un public plus large, plus sensible à l'érudition, elles publient des lettres mais aussi des études sur telle ou telle mission.<sup>139</sup>

Ces deux publications sont citées dans Feiz ha Breiz mais il est souvent difficile de savoir si les rédacteurs parlent des *Annales de la Propagation de la Foi* ou de leur adaptation en breton car les deux titres sont désignés en breton par « *Liziri Breuriez ar Feiz*. », l'Œuvre de la Propagation de la Foi se nommant « Breuriez ar Feiz » ce qui pouvait aussi porter certains à croire que le chanoine Alexandre, président de Breuriez ar Feiz, était le président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

*Liziri Breuriez ar Feiz* (appelé parfois Lizeriou ou Lizerou Breuriez ar Feiz<sup>140</sup> voire même Keleier Breuriez ar Feiz<sup>141</sup> dans Feiz ha Breiz) fut créé en 1843 par Mgr Graveran, nouvellement nommé évêque de Quimper et lui-même excellent bretonnant. D'abord confiée

---

<sup>138</sup> Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation*, p. 68.

<sup>139</sup> Voir le site des œuvres pontificales missionnaires : <http://www.mission.cef.fr/article87.html> consulté le 07/08/2008

<sup>140</sup> F&B n°6 (31/03/1866)

<sup>141</sup> F&B n°199 (21/11/1868)

aux soins de l'abbé Henri, la publication fut ensuite confiée au chanoine Alexandre dans le milieu des années 1850.<sup>142</sup>

Le chanoine Alexandre était bien souvent le destinataire final des lettres des missionnaires bretons comme l'atteste une boîte d'archives que M. Yann Celton, archiviste de la bibliothèque diocésaine de Quimper a eu l'amabilité de nous montrer. Elle contient des lettres de missionnaires. Certaines lettres ont, de par l'identité de leur auteur, attiré notre attention. Il s'agit en particulier d'une lettre de Mgr de Goesbriant, évêque de Burlington aux États-Unis, et de plusieurs lettres d'Amet Limbour, alors missionnaire dans les Mascareignes. La lettre de l'évêque est surprenante car Mgr de Goesbriant, dont on pourrait s'attendre à ce qu'il écrive en français vu son origine sociale et son rang, écrit au Chanoine Alexandre en breton. Les apparences sont décidément souvent trompeuses. Celles d'Amet Limbour sont probablement écrites de sa main au vu de la similitude d'écriture et de la pauvre qualité du papier dont aucun centimètre carré n'est perdu, ce qui témoigne de conditions matérielles difficiles. Ces lettres étaient adressées à différentes personnes (Ma Révérente Mère Supérieure, Mes biens chères et honorées mères...) mais toutes arrivèrent sur la table de travail du chanoine Alexandre car c'est là qu'elles seraient le plus utiles.

À la lecture de Feiz ha Breiz, il apparaît que les rédacteurs de ce journal étaient très proches du chanoine Alexandre et que les services rendus de part et d'autre étaient nombreux comme l'atteste sa nécrologie dans Feiz ha Breiz :

*Ne vezo ket ancounac'het ken nebeut gant lennerien Feiz ha Breiz, rak sonch o devezo o deus meur a vech lennet pennadou scrit great ganthan.*

*An aotrou Alexandr a ioa anavezet dreist oll dre he feiz cre, he galon vad, he aket en he zever, he volonteiz vad da renta servich da gement ma c'helle. Me pehini a scrif kement-ma am eus bet meur a desteni a gementse ; rak pet guech, pa vezen re zammet, evel ma tigouez ganhen aliez avoalc'h o carga folliennou ar gazeten, ne d'eo-hen ket bet deut d'am sicour ? ha dreist oll n'em oa nemet eur ger da lavaret evit ma raje evidon muioc'h eget na c'houlennen. Al lenner ne gavo ket droug e rofen*

*Il ne sera pas non plus oublié par les lecteurs de Feiz ha Breiz car ils se souviendront avoir lu maintes fois des articles de sa plume.*

*Monsieur Alexandre était surtout connu pour sa foi solide, son bon cœur, son application au travail, sa bonne volonté à rendre service autant qu'il le pouvait. Moi qui écris ceci j'en ai eu souvent la preuve ; combien de fois est-il venu m'aider alors que j'étais débordé en essayant de remplir les colonnes du journal comme cela m'arrive souvent ? Et surtout, je n'avais qu'un mot à dire pour qu'il fasse pour moi plus que je ne demandais. Le lecteur ne trouvera aucun mal à ce que je donne ici cette*

<sup>142</sup> Lucien RAOUL, *Un siècle de journalisme breton*, p. 78-93

<sup>143</sup> F&B n°478 (28/03/1874)

ama dezhan an tamik merk-ze eus va anaoudegez  
vad. GM

petite marque de ma reconnaissance. GM<sup>143</sup>

Les rédacteurs de Feiz ha Breiz soulignent souvent la complicité qui existe entre les deux journaux en breton. Gabriel Morvan travailla d'ailleurs beaucoup pour les deux. Un lien quasi organique existait entre les deux publications. Feiz ha Breiz ne manque donc jamais de faire la promotion de *Liziri Breuriez ar Feiz*.

Hogen histor eur gals eus ar verzerien-ze, c'hui  
hoc'h eus he lennet e liziri Breuriez ar Feiz a zeu  
beb daou viz betek ennhoc'h, da vihana ar re  
ac'hanoc'ha so, a bell so, ebars er vreuriez-se, ha  
ma ve clasket mat, e meur a di e alfec'h c'hoas  
cahout euz al liziri goz-ze, e pelec'h ar re iaouanc a  
alfe c'hoas ho guelel.

Or, vous qui avez pu lire l'histoire de nombre de ces  
martyrs dans *Liziri Breuriez ar Feiz* qui vous parvient  
tous les deux mois, et du moins ceux d'entre vous  
qui participent depuis longtemps à cette œuvre, en  
cherchant bien, vous pourriez trouver dans bien des  
maisons quelques unes de ces anciennes lettres  
que les jeunes pourraient encore lire.<sup>144</sup>

De plus, comme Feiz ha Breiz était hebdomadaire alors que *Liziri Breuriez ar Feiz* était bimestriel, les rédacteurs du second utilisaient le premier pour contacter leurs collaborateurs et abonnés entre deux livraisons :

Conseil Breuriez ar Feiz en Eskopti hor ped da rei  
da c'houzout d'ar Bersouned ha d'ar Veleien carget  
euz ar Vreuriez santel-ze er parressiou, ez eo deuet  
an amzer merket evit digass d'an Eskopti an  
aluzennou destumet evid ar missionou a zianveaz-  
bro.

Le conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi  
dans l'évêché nous prie de faire savoir aux recteurs  
et prêtres en charge de cette sainte œuvre dans les  
paroisses que le terme est arrivé pour porter à  
l'évêché les sommes récoltées pour les missions  
étrangères.

An aluzennou-ze a dle diguezout en Eskopti er  
pempzec deiz kenta a viz Genver.

Ces aumônes doivent arriver à l'évêché dans les  
quinze premiers jours de janvier.<sup>145</sup>

Comme il n'existe pas de collection complète de *Liziri Breuriez ar Feiz*, il est impossible de mesurer avec précision les emprunts. Cependant, ayant pu consulter les *Annales de la Propagation de la Foi*, *Liziri Breuriez ar Feiz* et Feiz ha Breiz pour l'année 1874, on peut proposer quelques remarques très générales.<sup>146</sup> Premièrement, *Liziri Breuriez ar Feiz* n'est pas une traduction des *Annales de la Propagation de la Foi* mais le chanoine Alexandre essaie plutôt d'y sélectionner les lettres les plus édifiantes comme celle au sujet du père Damien aux Iles Sandwich (APF 01/1874 ; LBF 03/1874 ; F&B 14/02/1874). Il sélectionne

<sup>144</sup> F&B n° 50 (09/02/1878)

<sup>145</sup> F&B n° 468 (17/01/1874)

<sup>146</sup> APF = Annales de la Propagation de la Foi, LBF = Liziri Breuriez ar Feiz, F&B = Feiz ha Breiz.

aussi celles qui plairont le plus à ses lecteurs, de par leur côté exceptionnel, comme la lettre de Manchourie du père Noirjean (LBF 07/18/1874) ou bien celle de Mgr Chauveau sur les intrigues des lamas contre les missionnaires au Tibet (LBF 07/1874). Sa préférence est aussi marquée pour les missionnaires bretons comme Mgr Croc au Tonkin (LBF 03/1875) et le père Lecorre en Athabaskaw-Mackenzie (LBF 07/1874). Deuxième point intéressant, l'ordre de publication n'est pas toujours celui auquel on pourrait s'attendre (APF → LBF → F&B). Ainsi, dans son numéro du 30 mai 1874, Feiz ha Breiz reprend une lettre à un journal de St Brieuc, dans laquelle Mgr Croc annonce que les persécutions ont repris au Tonkin.<sup>147</sup> Or, cette lettre n'est reprise par les *Annales de la Propagation de la Foi* qu'en juillet 1874. Tout cela montre à l'évidence que si lettres et informations circulent entre les publications religieuses petites et grandes, chacune ne publie que ce qui l'intéresse.

Après avoir insisté sur les liens étroits qui unissent *Liziri Breuriez ar Feiz* et Feiz ha Breiz il semble important de dire un mot sur les relations qu'entretenaient les rédacteurs de Feiz ha Breiz avec les publications en breton des autres diocèses. Si Feiz ha Breiz salua la création dans l'évêché de Saint-Brieuc d'une version trégoroise de *Liziri Breuriez ar Feiz* qui respecterait tout de même les canons orthographiques de Le Gonidec<sup>148</sup> et qu'une collaboration active avec le clergé de ce diocèse est avérée par des lettres trégoroises publiées dans Feiz ha Breiz, il n'est nulle part fait allusion à une telle collaboration avec le diocèse de Vannes qui fut pourtant le premier à avoir, dès 1845, ses *Lihereu Brediah er Fe*. La traduction par morceaux de *Livr el labourer*<sup>149</sup> dans les deux premières années de Feiz ha Breiz apparaît donc bien comme une exception. Les différences dialectales semblent avoir été la raison principale, mais peut-être pas suffisante, de cet état de fait.

Feiz ha Breiz tirant une très grande part de ses informations sur l'outre-mer des revues missionnaires dont il partage la sensibilité, il serait vain de tenter de trouver des différences sensibles entre les représentations qu'offrent cet hebdomadaire et les revues missionnaires. Feiz ha Breiz se voulant généraliste, son étude nous permet en revanche d'analyser la manière dont s'articulent et s'intègrent ces représentations de l'outre-mer dans sa conception du monde, de la société, de l'Homme. En d'autres termes, il s'agit d'étudier comment les représentations de l'outre-mer servent la ligne éditoriale de Feiz ha Breiz.

<sup>147</sup> « Ervez eul lizer scrifet gant aotrou 'n escop Croc da eur gazeten a Sant Briec... »

<sup>148</sup> voir F&B n° 7 (18/3/1865) : Lavaret a rer ez a Autrou Escop Sant-Briec da henvel scrifagnerien breton evit trei Liziri Breuriez ar Feiz e brezounec ervez ar reiz pe ar reolennou roet gant an Autrou ar Gonidec, da lavaret eo hervez ar reiz a voa bet kemeret en escopti Kemper evit ar c'henta liziri so bet troet e brezounec

<sup>149</sup> GUILLUME Joachim, *Livr el labourer, Géorgiques bretonnes*, Imprimerie ND de Lamarzelle, Vannes, 1849, 229p. Sur la traduction en « léonais » dans Feiz ha Breiz, lire les pages 115 à 119 de l'étude qu'en fait Yves Le Berre dans la réédition de ce livre par le CRBC.

## 1.2.2 L'Impartial du Finistère.

Une autre source d'information sur les pays d'outre-mer est bien évidemment la presse conservatrice et surtout légitimiste. Le graphique présentant les sources citées par Feiz ha Breiz fait apparaître que 38 % d'entre elles sont de cette veine. Or ce graphique mène encore à une aporie. Si l'on regarde la série sur laquelle il est basé, on remarque que *l'Impartial du Finistère* n'apparaît qu'une seule fois comme source. Ceci est vraiment surprenant quand on sait qu'il existait un lien organique entre les deux publications, toutes deux étant gérées et imprimées par d'Arsène de Kerangal, l'imprimeur officiel de l'évêché. Arsène de Kerangal était aussi le rédacteur en chef de *l'Impartial du Finistère* et, rappelons-le, fut pendant quelque temps officiellement celui de Feiz ha Breiz. Il semble bien que ces deux journaux diffusaient les mêmes idées mais de manière différente car ils n'utilisaient pas la même langue et ne visaient pas le même public. Cependant la collaboration devait être très étroite comme le montrent certains indices. Un indice matériel tout d'abord : dans un numéro de la collection de Feiz ha Breiz détenue par la bibliothèque municipale de Rennes on a retrouvé un bandeau d'envoi de *l'Impartial du Finistère* ne portant ni nom ni adresse ce qui tend à montrer qu'il servait là de marque page.<sup>150</sup> Deuxièmement, un entrefilet d'apparence anodine qui montre l'imbrication des deux publications :

*Al listen digor e ti an Aotrou Kerangal, evit an dud izomeg euz an Aljeri a zao brema da drivac'h cant antercant lur dek guenneg,*

*El listen euz an Impartial a zo dirag va daoulagad e velan eur fazi. An Aotrou de Kermenguy ne deo douguet nemet evit ugent real, hag eo ugent lur en deus roet. G. M.*

*La liste ouverte chez M. de Kerangal pour les indigents d'Algérie s'élève maintenant à 1850 F et 10 sous.*

*Dans la liste de l'Impartial que j'ai là sous les yeux, je vois une faute. M. de Kermenguy n'y est porté que pour 20 réaux, alors que c'est 20 F qu'il a donnés. G. M.<sup>151</sup>*

Élisabeth Gautier, dans son mémoire de maîtrise,<sup>152</sup> a clairement montré que *l'Impartial du Finistère* était un journal légitimiste très bien informé. Pour faire face à la concurrence des journaux parisiens, et ce surtout depuis l'arrivée du train à Quimper en 1863, les rédacteurs de *l'Impartial* avaient dû multiplier les sources d'information afin de livrer des nouvelles fraîches à leurs lecteurs. Dès 1862, le journal d'Arsène de Kerangal recevait une partie substantielle des nouvelles de politique intérieure et étrangère de l'agence Havas qui

<sup>150</sup> F&B n°61 (31/03/1866)

<sup>151</sup> F&B n°167 (11/04/1868)

<sup>152</sup> GAUTIER Élisabeth, op cité, p 61s

avait acquis sous le Second Empire un quasi-monopole d'État sur l'information.<sup>153</sup> Selon Pierre Albert,<sup>154</sup> l'abonnement à ces feuilles de dépêche coûtait environ 100 F par mois mais leur véritable inconvénient était incontestablement la lenteur de leur acheminement, attendu que le plus souvent elles quittaient Paris par les trains du soir.

Dans le Finistère, les informations arrivaient aussi par dépêche télégraphique, le plus souvent sous forme de télégrammes officiels mais à partir de 1871, *l'Impartial* eut son propre service télégraphique dont Feiz ha Breiz bénéficiait bien évidemment.

*Dre ann telegraf hon deus gouezet gant peu sort  
conditionou e vezo roet ho fardon d'ar Groumiret*

*Nous avons appris par le télégraphe dans quelles  
conditions les Croumirs seront pardonnés<sup>155</sup>*

Et ce n'est qu'à partir de 1878 que l'Agence se dégagait de la tutelle gouvernementale et que les articles télégraphiés furent politiquement orientés pour mieux servir les différents journaux de province. Pourtant, Feiz ha Breiz continue à la considérer comme « la voix de son maître » encore quelques années après.

*ha setu breman ma lavar ann Agence Havas dre urs  
ar Gouarnamant « netra nag en Algeri nag en  
Tunisie... »*

*Et voilà maintenant ce qu'écrit l'agence Havas sur  
l'ordre du gouvernement : « rien ni en Algérie ni en  
Tunisie... »<sup>156</sup>*

Quoi qu'il en soit, l'agence Havas est restée une source précieuse pour les journaux politiques de province au début de la III<sup>e</sup> République, même si elle ne fut pas le seul moyen pour les rédacteurs de se procurer les dernières nouvelles. En effet, toujours selon Élisabeth Gautier, *l'Impartial* et Feiz ha Breiz à sa suite avaient également recours à des correspondances de presse qui foisonnèrent avec le renouveau de la presse de province. Celles-ci étaient autographiées et très utiles, non parce qu'elles constituaient une source d'information complémentaire mais en raison de leur orientation politique. Chaque organe choisissait sa « correspondance » appropriée. En quelque sorte, en plus de leur aspect propagandiste, elles permettaient de réduire significativement les frais de rédaction. Ainsi les rédacteurs permanents de *l'Impartial* et de Feiz ha Breiz profitèrent grandement de la *correspondance de Saint Chéron*, fortement inspirée par le bureau politique du comte de Chambord. Il semblerait que le service de cette correspondance fut gratuit pour les journaux

<sup>153</sup> Sur les débuts de l'agence Havas, lire : CHARON Jean-Marie, *La presse en France de 1945 à nos jours*, Paris: Éd. du Seuil, 1991, 38-41

<sup>154</sup> ALBERT Pierre, *Histoire de la presse politique nationale au début de la III<sup>e</sup> République (1871-1879)*, Université Paris-Sorbonne et Lille: Atelier Reproduction des thèses, 1980, 1599p.

<sup>155</sup> F&B n° 23 (04/06/1881)

<sup>156</sup> F&B n° 23 (04/06/1881)

légitimistes de province. Dans les années 1880-1881, *l'Impartial* utilisa aussi la *Correspondance de la presse catholique royaliste de province* qui se revendiquait explicitement ultra légitimiste. La *correspondance de Genève*, remarquable par sa couleur particulièrement intransigeante et intolérante, fut aussi utilisée mais de manière éparse.

L'utilisation de ces correspondances était un palliatif simple et efficace au manque criant de rédacteurs et de moyens auxquels les petits journaux de province comme *l'Impartial* et *Feiz ha Breiz* étaient confrontés. Un autre palliatif était d'emprunter ou de plagier des articles de la grande presse. Comme le souligne Elisabeth Gautier, c'est un véritable pillage qu'effectue la feuille légitimiste de Quimper dans un nombre impressionnant de journaux nationaux et provinciaux et, de toute évidence, le choix de ces emprunts n'a jamais été anodin. Elle dégage trois cas de figure : le premier, l'article récupéré dans un organe républicain voire radical était dénigré, voué à l'opprobre des rédacteurs royalistes afin de révéler au lecteur — déjà convaincu — les actions et le comportement « infâme » de la « radicaïlle » ; le second, dans un tout autre but, le plagiat s'effectuait sur des journaux conservateurs pour renforcer et appuyer la politique défendue par le journal ; et finalement il arrivait aussi que l'article retenu n'ait qu'une valeur informative. Enfin, elle insiste sur le fait que cet aspect de *l'Impartial* mérite d'être souligné parce qu'il n'a pas seulement été le fait de quelques numéros mais de tous les exemplaires qu'elle a pu consulter. Dans sa conclusion, Elisabeth Gautier souligne que sa tâche a été facilitée par la probité du rédacteur en chef de *l'Impartial* qui, presque systématiquement, a respecté les autographes des auteurs des textes plagiés.<sup>157</sup> On l'aura bien compris, il n'en alla pas de même avec les rédacteurs de *Feiz ha Breiz*...

### 1.2.3 Autres Publications.

Il ne s'agit pas mettre en doute la probité de Goulven Morvan et de ses successeurs car s'ils ne citent guère leurs sources en français c'est probablement qu'ils considèrent que leur lectorat bretonnant n'en a pas l'usage. De la même manière, le seul livre en français cité, en dehors évidemment des ouvrages de dévotion et d'instruction religieuse publiés par l'imprimerie Kerangal, est *Trivac'h vloaz etouez ann dud gouez* de Mgr Faraud,<sup>158</sup> qui,

---

<sup>157</sup> GAUTIER Elisabeth, "L'Impartial du Finistère", journal catholique et légitimiste... de combat au début de la 3e République (1870-1883), maîtrise d'histoire, Université de Brest, 1995, p 61s

<sup>158</sup> « Dix huit ans chez les sauvages ». F&B n° 63 (14/04/1866)

FARAUD, Henry. *Dix-huit ans chez les sauvages : voyages et missions de Mgr. Henry Faraud, évêque d'Anemour, vicaire apostolique de Mackensie, dans l'extrême Nord de l'Amérique Britannique*. Paris [etc.] : R. Ruffet & cie. 1866, 456p. Disponible sur <http://www.ourroots.ca/f/toc.aspx?id=1210>

notons-le au passage, est cité presque aussitôt après sa sortie. Même les grands noms de la presse catholique comme Veillot n'apparaissent pas.

*O comz euz an Eskibien missionerien a zo er Sened  
bras, eur scrifagner<sup>159</sup> brudet a lavar:  
Me garfe gallout scrifa buez an dud-ze*

*En parlant des évêques missionnaires présents au  
grand concile, un journaliste célèbre dit : J'aimerais  
pouvoir écrire la vie de ces hommes <sup>160</sup>*

Une autre raison pour laquelle Feiz ha Breiz ne cite pas autant ses sources que l'*Impartial* est probablement que ses rédacteurs n'ont de cesse de répéter qu'il ne faut pas lire livres et journaux en français car leur lecture amoindrit grandement les chances de Salut. Cette théorie de la langue bretonne comme rempart contre les « idées nouvelles » (comprendre dangereuses) se trouve illustrée dès le numéro 4 du journal dans des termes on ne peut plus clairs :

*Ar brezon nec a viro ouzoc'h da zeski ar gallec,  
emezo adarre. Ra ve guir kement-se ma tleffe hema  
lamet diganeoc'h ho feiz ! Mes her gouzout a reomp,  
ne ket diessoc'h deski langach Frans, abalamour ma  
c'hozeur hini Breiz-Izel. Evel ne ket diessoc'h caret  
ar Franç abalamour ma careur Breiz-Izel. Ne  
zisprijomp netra a guement a deu deomp a vro  
c'hall, nemet ar pezh hon lacaffe da goll hon religion.  
Ne zisprijomp ket eta ar gallec, evidomp da scriva e  
brezon nec. Hoguen cassonni hon eus ouz al levriou  
hag ar c'hazetennou a brezec dizenti ous an  
deveriou a gristen.*

*Le breton vous empêchera d'apprendre le français,  
disent-ils encore. Que ce soit vrai si cela vous  
enlevait votre foi ! Mais nous le savons, il n'est pas  
plus difficile d'apprendre la langue de la France  
quand on connaît celle de la Basse-Bretagne.  
Comme il n'est pas plus difficile d'aimer la France  
parce qu'on aime la Basse-Bretagne. Nous ne  
méprisons rien de ce qui vient de France si ce n'est  
ce qui pourrait nous faire perdre notre religion. Nous  
ne méprisons donc pas le français bien que nous  
écrivions en breton. Cependant, nous haïssons les  
livres et les journaux qui prêchent la désobéissance  
aux devoirs chrétiens. <sup>161</sup>*

Peut-être que les rédacteurs de Feiz ha Breiz, fins connaisseurs de la nature humaine, considéraient que donner le nom des journaux à ne pas lire pouvait faire naître des tentations puissantes — chez ceux qui pouvaient les lire évidemment. À cet égard, on peut déceler un infléchissement après le départ de Gabriel Morvan (1877). Du temps de Goulven et de Gabriel Morvan les citations de mauvais journaux ressemblaient à ceci :

*Evelse eur gazeten ha ne deus nemeur a vorc'hed*

*Ainsi, un journal qui n'a guère de scrupule à se*

<sup>159</sup> Le terme de « skrivagner » signifie dans Feiz à Breiz « écrivain » et « journaliste » à la fois.

<sup>160</sup> F&B n° 279 (04/06/1870)

<sup>161</sup> F&B n° 4 (25/02/1865)

oc'h ober goab a gement tra zantel a zo, euz an lliz hag euz ar Pap, en em vele, a elfet lavaret, rediet en dez-all da ober eur veuleudi ar gaera euz an Tad Santel. moquer de tout ce qui est saint, de l'Église et du pape, se vit pour ainsi dire obligé, l'autre jour, de faire un éloge magnifique du Saint Père<sup>162</sup>

Par la suite, des titres de journaux républicains voire radicaux apparaissent clairement. L'objectif est tour à tour de dénoncer la nuisibilité de leurs discours et de leurs actes ou bien de pouvoir s'écrier : « Même eux le disent ! » quand les radicaux dénoncent la politique coloniale de la République opportuniste. De nombreux exemples de ces méthodes seront donnés plus loin.

À l'évidence on ne peut se fier aux trop rares citations bibliographiques contenues dans *Feiz ha Breiz* pour savoir ce que lisaient les rédacteurs de ce journal. Ronan Calvez<sup>163</sup> souligne à juste titre la proximité du journal catholique illustré *L'Ouvrier* quand il écrit : « Il nous semble en fait que *Feiz ha Breiz* est plus proche de la grande presse catholique aux formes attrayantes et vivantes — dont *L'Ouvrier* notamment où nos rédacteurs puisent une part de leurs aspirations que de la petite presse religieuse plus aride et spécialisée ». En effet, il est sûr que *Feiz ha Breiz* s'est inspiré assez régulièrement de ce journal en adaptant plus qu'il ne traduisait. Ronan Calvez note au passage que les origines bretonnes de Jean Loiseau (pseudonyme de P. Geslin de Kersolon (1817-1889), rédacteur du *Clocher* et de *L'Ouvrier*, expliquent l'inspiration bretonne de nombre des articles de ces publications.<sup>164</sup> Plus dans l'air du temps, les récits de *L'Ouvrier* étaient agrémentés de belles gravures montrant un goût certain pour le sensationnel alors que *Feiz ha Breiz* n'offrait que du texte brut à ses lecteurs. D'autres publications de récits et de découverte du monde comme le *Journal des Voyages*, le *Tour du Monde* ou encore *Mosaïque* dont on peut trouver des exemplaires à la bibliothèque de l'évêché de Quimper ont bien dû, à un moment ou un autre, influencer la représentation des peuples exotiques des rédacteurs de *Feiz ha Breiz* mais seule une fastidieuse étude littéraire et comparative de tous ces journaux pourrait le montrer.

<sup>162</sup> F&B n° 247 (25/09/1969)

<sup>163</sup> CALVEZ Ronan, « *Un paysannisme breton* » *Feiz ha Breiz (1865-1875) et la société bretonne*, Mémoire de maîtrise sous la direction de M-T Cloître, UBO, 1993, p 20.

<sup>164</sup> Camille LE MERCIER D'ERM, Une « armée de chouans », le drame politique de l'armée de Bretagne (1870-1871), Perrin, 1975 p 405-409.

## 2 L'appel du large

Feiz ha Breiz témoigne à l'envi de l'élargissement de l'horizon des populations bretonnes en cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La Révolution puis l'Empire avaient recentré l'attention et l'intérêt sur l'Europe en raison des guerres et des enjeux idéologiques. L'impact énorme de la Déclaration des Droits de l'Homme outre-mer avec ses conséquences sur l'esclavage n'était considéré, en dehors des milieux directement concernés, que comme un épiphénomène. L'odieuse valse entre abolition et rétablissement témoigne du peu de cas que faisait la majorité des législateurs métropolitains de l'exportation outre-mer de leurs principes pourtant universels. Cette contradiction entre une France coloniale et une France des Droits de l'Homme ne fut et ne sera probablement jamais résolue comme en témoignent les questions mémorielles mises au jour par des mouvements divers comme les « Indigènes de la République. »<sup>165</sup>

Au tout début, les rédacteurs de Feiz ha Breiz ne semblaient pas franchement convaincus de l'intérêt que portaient leurs lecteurs aux nouvelles lointaines :

AR BROIOU PELLA.

*Ar c'heleier euz ar broiou pella, eleah m'ema ar  
vissionerien, a zo ivez calz a joa, darn anezo da  
viana, evel ar c'heleier deuet euz a Enez Ceylan.*

*Lezomp anezo a-benn eur veac'h-all, gant aoun na  
vec'h inoued ganen, gant ar vall, marteze, da vont e  
caoz all. R*

LES PAYS LOINTAINS

*Les nouvelles des pays lointains, où se trouvent les  
missionnaires, sont aussi de grandes joies, du  
moins pour certaines d'entre elles, comme celles de  
l'île de Ceylan.*

*Laissons-les pour une autre fois car je crains de  
vous ennuyer, pressés que vous êtes, peut-être,  
d'aborder un autre sujet. R<sup>166</sup>*

Apparemment, ils ont été rassurés car ce genre de phrases, laissant supposer un manque d'intérêt pour les pays lointains, ne se retrouvera plus jamais dans Feiz ha Breiz durant les dix-neuf ans de son existence.

L'objectif de la partie que nous abordons maintenant est d'abord d'étudier comment s'exprime cet appel du large dans Feiz ha Breiz, puis dans quelle mesure les pays lointains peuvent faire rêver un lectorat majoritairement rural et donc attaché à sa terre (dans tous les

<sup>165</sup> Cf BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, LEMAIRE Sandrine, *La fracture coloniale – La société française au prisme de l'héritage colonial*, La Découverte, Paris, 2005-2006, 315p.

<sup>166</sup> F&B n°8 (25/3/1865)

sens du terme) ; enfin, comment est présenté le rétrécissement du monde grâce à des travaux comme le canal de Suez, des avancées technologiques dans les domaines des transports et des moyens de communication. Cet exposé s'articulera avec la mise en perspective de la volonté de l'Église d'opérer un changement mental d'échelle afin de relativiser son déclin dans les vieilles chrétientés grâce aux progrès qu'elle enregistre ailleurs.

## 2.1 Les pays de cocagne

Si la population de la Bretagne reste majoritairement rurale en cette seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les Bretons sont relativement nombreux à avoir acquis une expérience de l'outre-mer grâce à la marine (de guerre et marchande) ou à l'activité missionnaire. Ainsi comme, l'écrivait le poète Saint-Pol Roux, se trouvait « Un Breton sur chaque lame de la mer, un Breton sur chaque motte de la terre ».

*Marteloded hor bro he anavez mad [ar vro hanvet Indes] , rac karteriou eus ar vro-se, a zo abaoe pel amzer d'ar Franz hag eus an Tadou missionerien a zo enho, meur a hini so eus a Vreiz.*

*Les marins de notre pays connaissent bien [l'Inde] car des régions de ce pays appartiennent depuis longtemps à la France et parmi les pères missionnaires qui y sont, plusieurs sont originaires de Bretagne.<sup>167</sup>*

Cette brève citation met bien en évidence les trois modes par lesquels les Bretons pouvaient être amenés à voyager de par le monde. En effet, depuis les ordonnances de Louis XIV relatives à l'inscription maritime, les Bretons constituent la grande majorité des effectifs de la marine de guerre française que nous continuons à appeler « La Royale » par habitude. D'autre part, même s'ils ont perdu leur statut de roulier des mers qu'ils avaient jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les Bretons restent nombreux dans la marine marchande. En ce qui concerne l'implication dans le mouvement missionnaire, le père Joseph Michel a relevé 826 Bretons et Bretonnes à avoir pris le large entre 1871 et 1880, ce qui, d'après ses calculs est loin d'être négligeable d'autant plus que ce chiffre se situe au milieu d'une courbe fortement croissante.<sup>168</sup> Un autre élément mis en évidence par cet article est le lien supputé entre expansion coloniale française et missionnaires bretons. Cette alliance du « sabre et du goupillon » sera étudiée en détail par la suite.

<sup>167</sup> F&B n° 37 (10/11/1877)

<sup>168</sup> MICHEL Joseph, *Missionnaires bretons d'outre-mer*, PUR, Rennes, 1997, p 231s.

Les ailleurs promettant gloire et fortune aux audacieux ne sont pas une nouveauté littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. L’imaginaire collectif de l’Europe, pour ne remonter qu’au Moyen Age, a fait côtoyer la recherche des Iles Bienheureuses des moines Irlandais et Bretons avec le mythique royaume du Prêtre Jean du temps des croisades et les Eldorado de l’époque des grandes découvertes ibériques. Ces mythes ne pouvaient manquer de resurgir, sous d’autres formes, à l’aube d’une nouvelle ère de découvertes et d’expansion et Feiz ha Breiz en témoigne.

Le mythe de l’Eldorado fonctionne toujours aussi bien comme l’attestent les références à la ruée vers l’or même si Feiz ha Breiz, ne voulant pas pousser son lectorat à l’émigration en limite la portée.

*En eur c'harter eus an Americ, hanvet Californi e cavet, brema eus eun nebeut amzer, aour da zestum gant ar voz, e meur a leac'h, e touez an douar. Evelse ez ea tud di eus a guement corn so er bed evit destum danvez e ber amzer. Gouscoude evit caout an aour-ze ez oa tamou labour denn da ober. Meur a hini a vanke ners dezho ; meur a hini all a veze laeret.*

*Dans une autre région de l’Amérique, appelée Californie, on trouvait, il y a maintenant quelques temps, de l’or à ramasser à pleines mains en de nombreux endroits, en remuant la terre. C’est ainsi que des gens vinrent de partout dans le monde pour s’enrichir rapidement. Cependant, pour avoir cet or, il fallait travailler dur. La force manquait à nombre d’entre eux ; beaucoup se faisaient voler.<sup>169</sup>*

Et Feiz ha Breiz de continuer avec l’histoire d’un petit malin qui réussit à faire fortune sans se fatiguer. L’image des pays lointains est souvent associée à l’or qui fait toujours autant rêver. C’est ainsi que, consciemment ou inconsciemment, le rédacteur de Feiz ha Breiz véhicule lui aussi cette association lorsqu’il décrit la visite d’un missionnaire au pape Pie IX que chacun sait désargenté en raison de la guerre contre le royaume d’Italie.

*An eskibien so bet e Rom o deus diskuezet lod anezho calz a ijin o rei d'an Tad Santel an ofransou euz ho escoptiou. Eskibien ar C'hanada o deus roet d'ar Pap eul lestr arc'hant labouret caer. Evit lest e gouelet al lestr-ze ez oa peziou aour, hag an doare camprouigou zo enha, a voa ive leun a beziou aour. N'em eus ket izom da lavaret e tigase al lestr-ze da zonch euz a vag Sant Per. [...]*

*Certains des évêques qui se sont rendus à Rome ont montré beaucoup d’imagination en offrant au Saint Père les offrandes de leurs évêchés. Les évêques du Canada ont donné au pape un vaisseau<sup>170</sup> d’argent lesté de pièces d’or et dont les petits compartiments étaient aussi remplis de pièces d’or. Point n’est besoin de rappeler que ce plat rappelle la barque de Saint Pierre. [...]*

*Eun Escop coz a iea e cambr ar Pap, eur vaz hir ha*

*Un vieil évêque entra dans la chambre du pape,*

<sup>169</sup> F&B n°61 (31/3/1866)

<sup>170</sup> Le mot lestr peut-être traduit soit par plat (de vaisselle) ou par navire (vaisseau).

teo gantha oc'h en em harpa. Lavaret oue dezhan e  
 tlie lezel he vaz e kichen an or ; hoguen an Escop  
 ne felle ket dezhan lezel he vaz var he lerc'h. Ar Pap  
 a glevaz an tamig tabud a ioa e kichen an or, hag a  
 lavaraz he lezel da vont evel ma carje. Neuze an  
 Escop coz a ieas beteg ar Pap, a lavaraz dezhan oa  
 paour he escopti, ha n'en doa ken da guinniguen  
 dezhan nemet he vaz. Ar Pap a voue souezet eun  
 nebeut ; cregui a reaz er vaz ha pa velas pe guer  
 pounner oa e velaz ervad oa eur vaz aour a  
 guinniguet dezhan.

soutenu par un long et lourd bâton. On lui signifia  
 qu'il devait le laisser à côté de la porte ; or l'évêque  
 ne voulait aucunement abandonner son bâton. Le  
 pape entendit la petite altercation auprès de la porte  
 et ordonna qu'on le laissât entrer comme il voulait.  
 Alors le vieil évêque rejoignit le pape et lui déclara  
 que son évêché était pauvre et qu'il n'avait rien  
 d'autre à lui offrir que son bâton. Le pape fut  
 quelque peu surpris ; il saisit le bâton et quand il vit  
 combien il était lourd, il se rendit compte que c'était  
 un bâton en or qu'on lui offrait. <sup>171</sup>

Le premier cadeau, en plus de la qualité de sa facture porte un message on ne peut plus clair en ces temps d'ultramontanisme : une indéfectible fidélité au pape par delà les mers, les clivages raciaux et nationaux. En ce qui concerne le second cadeau dont la symbolique est aussi évidente (bâton du pasteur, sceptre du roi), le paradoxe entre l'offrande d'un bâton en or et la pauvreté affichée de l'évêché donateur peut et pouvait à l'époque de Feiz ha Breiz soulever quelques interrogations et amener le lecteur à des conclusions divergentes. Soit le vieil évêque est un farceur dont le diocèse n'est pas pauvre mais qui est parvenu à jouer un bon tour au pape ( ? ) ; soit l'usage et la convenance imposent de s'excuser de la médiocrité de son offrande quelle qu'elle soit en arguant de la pauvreté de ses ouailles ; soit son diocèse est vraiment pauvre et les fidèles se sont saignés aux quatre veines pour le denier de Saint Pierre (à bon entendeur...). La dernière hypothèse semble être la plus plausible mais il convient de la coordonner avec ce mythe de l'Eldorado toujours présent ce qui pouvait aboutir à l'idée que si les indigènes (pour ne pas dire les sauvages) sont misérables c'est parce qu'ils ne connaissent pas la valeur de l'or dont pourtant ils disposent à profusion. On retrouve là un des arguments de la controverse de Valladolid<sup>172</sup> et une des plus belles réflexions ironiques de Montesquieu : « Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence ». <sup>173</sup>

L'immigration est parfois présentée comme une seconde chance pour ceux qui n'ont rien ou ont tout perdu comme les Alsaciens et les Lorrains qui ont « voté avec leurs pieds » après la guerre de 1870.

<sup>171</sup> F&B n° 131 (03/08/1867)

<sup>172</sup> Cf. pièce de Jean-Claude CARRIERE, *La controverse de Valladolid*

<sup>173</sup> MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, livre XV, chapitre 5, 1748

*Aotrou Arc'hescop Aljer, bet escop e Nancy, e Loren, a scrif evit lavaret d'an dud harluet euz al Loren hag euz an Alsas, e cavint, mar keront, eur vro nevez en Aljeri eleac'h ma zeus meur a gant mil dervez arad hag a c'heller da rei dezho. Bez' ez eus compagnunezou hag a rafe dezho, marc'had mad, tiez hag a baefent goudeze dre ma c'helfent. Hen he unan a rofe a galon ar pezh a jom ganthan, da lavaret eo, he ornarnanchou, evit rei ti d'he genvrois.*

*Monseigneur l'Archevêque d'Alger, autrefois évêque de Nancy, écrit pour dire aux gens exilés de Lorraine et d'Alsace, qu'ils trouveront, s'ils le désirent, un nouveau pays en Algérie où il y a plusieurs centaines de milliers d'hectares disponibles pour eux. Il y a des compagnies qui leur construiraient des maisons bon marché qu'ils paieraient ensuite selon leurs possibilités. Lui-même donnerait de bon cœur ce qu'il lui reste, c'est à dire ses ornements, pour offrir une maison à ses compatriotes.*<sup>174</sup>

Notons que ces terres sont miraculeusement disponibles, qu'elles semblent n'appartenir à personne et que seule la construction de la maison semble avoir un coût. Pour ainsi dire, le pays est présenté comme vide d'habitants et riche de promesses où ces martyrs français pourront transplanter leur église avec ses cloches, leur école et leur mairie à colombages. Même si le succès de l'immigration des Alsaciens et Lorrains en Algérie a été limité, il a définitivement ancré l'Algérie à la France par un phénomène de transsubstantiation : l'Algérie, c'est la France et c'est aussi l'Alsace Lorraine.<sup>175</sup> Une autre immigration souvent mentionnée dans Feiz ha Breiz est celle des Irlandais pour lesquels le journal exprime une grande compassion.

*Biscoas bro ebet gounezet dre nerz ha dre vrezel, coezet etre daouarn he enebourien, ne deo bet flastret evel ma zeo bet flastret ar vro gatolik-ze gant ar Zaozon abaoue me zint deut da veza protestanted. Caout a rer lezennou douget enho enep ha ne greder ket da verca, ker criz ha displeal int. Lamet a rer digantho kement o deuz, ho guiriou couls hag ho danvez, hag ho laker ne eur stad cals goasoc'h, cals reuzeudicoc'h eget hini ar sclavet ; rag ar sclavet da viana a ioa maget fall pe vad, gant ho mistri eleac'h ar gatoliked keiz-ma a veler o vervel a steiou gant an naon. Evelse ne ket eur c'hant, eur millier bennak mes meur a*

*Jamais aucun pays, conquis par la force et par la guerre, tombé entre les mains de ses ennemis, n'a été aussi opprimé qu'est opprimé ce pays catholique par les Anglais depuis qu'ils sont devenus protestants. On y promulgue contre eux des lois que l'on n'ose même pas écrire tant elles sont cruelles et iniques. On les spolie de tout ce qu'ils ont, tant de leurs droits que de leur fortune, et on les rabaisse à un état pire encore, plus pitoyable que celui des esclaves ; car au moins, les esclaves étaient bien ou mal nourris par leurs maîtres alors que l'on voit ces pauvres catholiques mourir de faim les uns après les autres. Ainsi, ce n'est pas par centaines, par milliers mais par millions qu'ils*

<sup>174</sup> F&B n°320 18/03/1871)

<sup>175</sup> MEYER Jean, TARRADE Jean, THOBIE Jacques, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, p 551.

*vilion anezho, o deus kuiteat ar vro-ze trempet gant ho c'hoezen ha gant ho daelou, ar vro-ze a garient kement, evit mont d'an Amerik da velet hag hi c'helje caout eno eun tam bara.*

*ont quitté ce pays trempé de leur sueur et de leurs larmes, ce pays qu'ils aimaient tant, pour aller en Amérique pour voir s'ils ne pouvaient pas y trouver un morceau de pain.* <sup>176</sup>

L'Amérique, il est difficile d'interdire aux gens de rêver, surtout quand il est question de l'Amérique « où comme chacun sait, il se passe plein de choses » (*eno, evel ma c'hoar an oll, e tigouez aleiz a draou*).<sup>177</sup> L'oncle d'Amérique reste une figure imposée dès que l'on traite des pays lointains.

*Consul ar Frans, e Buenos-Ayres, en deus, a nevez so, casset kelou, penaus eun den, hanvet Carotte Pierre, maro er vro-ze, n'eus ket goal bell so, a so chomet var he lerc'h eun tam mad a zanvez, a vezo da C'houarnamant ar vro-ze, ma n'e ket deut he heritourien abars pemp miz da c'houlenn ar pezh a so dezho.*

*Le Consul de France à Buenos Ayres a envoyé récemment l'information selon laquelle un homme appelé Carotte Pierre est mort dans ce pays, il n'y a pas bien longtemps. Il a laissé une jolie fortune qui reviendra au gouvernement de ce pays si ses héritiers ne viennent pas réclamer ce qui leur appartient dans les cinq mois.*

*Varbenn ann den-ze, ne ouzeur, nemet a oa ginidic d'eus Breiz, hag e oa bet soudard dindan ann Napoleon kentan.*

*Nous savons juste de cet homme qu'il était natif de Bretagne et qu'il avait été soldat sous Napoléon premier.* <sup>178</sup>

Feiz ha Breiz ne nous dit pas dans les numéros postérieurs si son annonce a permis de faire des heureux parmi ses lecteurs mais ce qui est sûr, c'est que cette annonce a dû être la cause de bien des rêves. Ces héritages fabuleux et ces enrichissements rapides au soleil devaient certes distraire et faire rêver les paysans et les habitants des bourgs bretons mais le journal, dont l'un des slogans aurait pu être « restez dans vos penn-ti », n'hésite pas non plus à montrer l'envers de la médaille :

*[...] en em lakis da ober anaoudegez gant ar veacherien all a ioa el lestr. Bez'ez oa anezho a bep stad, ha calz a iea da glask fred d'ar broiou all. Eun truez oa gullet penaus oant berniet an eil var egile en eur penn euz al lestr, rag an darnvuia anezho a oa paour. Pa gomanschomp da goll ar guel euz ar Frans, an oll a zave ho mouchouerou*

*[...] je me mis à faire la connaissance des autres voyageurs qui étaient sur le navire. C'étaient des gens de toute condition, et beaucoup allaient chercher de l'embauche à l'étranger. C'était une pitié que de les voir entassés les uns sur les autres à un bout du navire, car la majorité était pauvre. Quand nous commençâmes à perdre la France de vue, tous*

<sup>176</sup> F&B n° 415 (11/01/1873)

<sup>177</sup> F&B n° 220 (17/04/1869)

<sup>178</sup> F&B n° 10 (06/03/1880)

*evit lavaret kenavezo d'ho bro muia caret, d'ho bro ha ne dlient mui da velet calz anezho. Ar merc'hed a vouele puill ; ar voazed a voustre evit cuzet ho daelou, hogen ho c'halon ne voa ket nebeutoc'h glac'haret.*

*levaient leurs mouchoirs pour dire adieu à leur pays bien aimé, à ce pays que la plupart ne reverront jamais. Les femmes pleuraient à chaudes larmes ; les hommes se retenaient pour cacher leurs larmes, or leurs cœurs n'étaient pas moins attristés.*

C'est à bord de ce navire que le narrateur rencontra ce jeune homme en état de dérégulation mentionné plus haut. Feiz ha Breiz ne loue pas les bienfaits de l'émigration ; au contraire, le bonheur est dans le pré pour reprendre une expression qui fait florès. Ailleurs, non encadré par une société paysanne protectrice sous la houlette bienveillante mais ferme du clergé, l'homme se perd et ruine ses chances de Salut. Nous reviendrons plus loin sur le rôle néfaste de la société coloniale. En attendant Feiz ha Breiz exhorte ses compatriotes à rester au pays :

*Petra eo beza clan pell dioc'h he vro.*

*O chui pere a goez clan en ho pro, en ho ti e creiz ar re ho car, a so dalc'h mad en dro deoc'h o kemeret sourci achanoc'h, hag a deu kouscoude da chrosmolat, da glem, da damal ar Brovidans,*

*Ha sonjet oc'h eus-hu er beachour a guez clan pell dioc'h he vro, a jom astennet var eur guele en eun hostaliri eleac'h n'eus nemet tud estren en dro dezan, eleac'h na daol den varnezan eur zell carantezus, eleac'h ma c'houlen eur banne dour, ha den ne voar petra lavar?*

*Ha sonjet oc'h eus-hu en tremeniat clanvet var eul lestr ha tolet er c'henta pors mor, daouzec cant leo dioc'h an douar a glaske ; eno eleac'h ne anavez den, e vel o pellat al lestr en deus he zigasset ; sellet a ra outhan keit ha ma c'hell guelet he voueliou, rag gantha e za he esperans hag an imach diveza eus he vro ?*

*Ha sonjet oc'h eus-hu er chreg iaouanc a guita tad ha mam evit heuilla he fried er broiou pell, pehini a goll ar pried-ze araog digouezout, hag a*

*Qu'est-ce qu'être malade loin de son pays.*

*Oh vous qui tombez malade en votre pays, au milieu de ceux qui vous aiment, qui restent toujours auprès de vous à vous soigner, et qui trouvez quand même le moyen de grommeler, de vous plaindre, d'accuser la Providence,*

*Avez vous même pensé au voyageur qui tombe malade loin de chez lui, qui reste allongé sur le lit d'une auberge où il n'y a que des étrangers autour de lui, où personne ne lui jette un regard affectueux, où il demande un verre d'eau et personne ne comprend ce qu'il dit ?*

*Avez-vous pensé au passager tombé malade sur un navire et jeté dans le premier port, à douze cents lieues de la terre qu'il voulait atteindre ; là-bas où il ne connaît personne, il voit le navire qui l'a amené ; il regarde ses voiles tant qu'il peut les voir, car avec elles s'en vont son espérance et la dernière image de son pays ?*

*Et avez-vous pensé à la jeune épouse qui quitte père et mère pour suivre son mari dans les pays lointains, et qui le perd avant d'arriver, se trouvant jetée seule*

so tolet he unan en eur vro estren, dilezet gant an oll ?

dans un pays étranger, abandonnée de tous ? <sup>179</sup>

Et la liste des malheureux souffrant loin de leur pays natal et bien aimé continue en passant de l'exilé au marin abandonné, du missionnaire à la sœur de Saint Vincent de Paul, du soldat aux vieux parents dont les enfants sont partis.

Un autre contrepoint au mythe des pays de cocagne que Feiz ha Breiz ne manque pas d'évoquer est l'existence des colonies de relégation et des bagnes lointains qui remplacèrent les bagnes métropolitains comme celui de Brest fermé en 1858.

Piou e Breiz-Izel n'en deuz ket klevet comz euz eur vro hanvet cayen ?... — D'ar vro-ze eo e kaset brema an dorfetourien, al laëron, an dud fall, scoet gant justis ar bed, hag a vije guechall er galeou. Eno ez int oblijet da eul labour tenn ha kalet, evel ma oant araok e Brest hag e Toulon. Lod anezho zo kondaounet evit ar rest euz ho buez ; re all evit 5, pe 10, pe 20 vloaz.

Qui en Basse Bretagne n'a pas entendu parler de ce pays appelé Cayenne ?... — c'est dans ce pays que l'on envoie maintenant les criminels, les voleurs, les mauvaises gens frappés par la justice de ce monde, et que l'on envoyait autrefois aux galères. Là-bas, ils sont astreints à un travail dur et pénible comme ils l'étaient autrefois à Brest et à Toulon. Certains d'entre eux sont condamnés pour le restant de leurs jours ; d'autres pour 5, 10 ou 20 ans. <sup>180</sup>

C'est aussi dans ces colonies pénitentiaires que furent envoyés les communards, ce dont Feiz ha Breiz ne se plaint évidemment pas.

Goulen a reat digant eun ofiser a vor, en deus beachet cals hag a zo bet er C'haledoni-Nevez eleac'h ma caser lod euz ho petrolierien, pe dom pe ien e voa an amzer er vro-ze.

On demanda à un officier de marine qui a beaucoup voyagé et qui est allé en Nouvelle-Calédonie, où l'on envoie certains de nos pétroliers, si le climat était chaud ou froid dans ce pays.

—Tom avad, eme an ofiser; ker brao amzer eno evel e Toulon, ha kement a zao en douar var dro Toulon a zao eno ive. Abars dek vloaz ama or bezo eur gear eno.

Et bien chaud, dit l'officier ; il y fait aussi beau qu'à Toulon et tout ce qui pousse en terre autour de Toulon y pousse aussi. D'ici 10 ans il y aura une ville là-bas.

—Ia, ma na nij ket ac'hano al laboused a gaser di.

Oui, mais si les oiseaux s'en enfuient.

—Nijal ac'hano? da beleac'h? d'al loar? Hag evit gant bak ne daint ket ac'hano ken nebeut. Ar C'haledoni nevez a zo eun enezen ha n'eus

S'enfuir de là-bas ? Mais où donc ? Sur la lune ? Et ce n'est pas non plus en bateau qu'ils s'enfuiront. La Nouvelle-Calédonie est une île qui n'est entourée que de rochers, six mois ne sont pas suffisants à un navire

<sup>179</sup> F&B n°42 (18/11/1865)

<sup>180</sup> F&B n° 44 (2/12/1865)

*nemet kerrek var he zro, c'huec'h mis ne ket re da eul lestr kempennet a zoare evit mont ac'hano da eur vro all.*

*—Mes an enezen-ze e deus tost da gant leo hed, a leverer; ne vezo ket eta dies dezho en em guzet en he c'hreis.*

*—N'o deus ken da ober, mar o deus c'hoant e rafe ar voricoted frico gantho.*

*bien équipé pour aller de là-bas à un autre pays.*

*Mais cette île mesure presque cent lieues à ce qu'on dit ; il ne serait donc pas difficile de se cacher en son milieu.*

*Ils n'ont qu'à le faire, s'ils veulent que les Moricauds en fassent un festin. <sup>181</sup>*

C'est aussi à Cayenne et en Nouvelle Calédonie que furent déportés les chefs des guerres et des révoltes coloniales comme l'indique l'évocation de la présence de musulmans en ces tristes lieux.

*Er C'habylie, abaoue ann dispac'h braz great gant ar maraboudet a enep Gouarnamant ar Francisien e 1871, oll madou ar Mosqueou zo bet kemeret gant ar Gouarnamant, goude beza casset ar vanden loened-fall-ze, ar Maraboudet, — darn da Gaïenne darn-all-d'ar Galedonie-Nevez.*

*En Kabylie, depuis la grande révolte ourdie par les marabouts contre le gouvernement français en 1871, tous les biens des mosquées ont été confisqués par le gouvernement après avoir envoyé cette bande d'animaux malfaisants, les marabouts, — certains à Cayenne, d'autres en Nouvelle-Calédonie<sup>182</sup>*

## 2.2 L'ouverture du canal de Suez et le télégraphe

Les avancées technologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, au rang desquels on peut compter les bateaux à vapeur, le télégraphe et quelques chantiers colossaux comme le percement de l'isthme de Suez par Ferdinand de Lesseps, ont permis d'asseoir la suprématie commerciale, politique et culturelle de l'Europe. Ces changements sont actés dans Feiz ha Breiz et il convient d'étudier comment Feiz ha Breiz les considère et comment ils s'intègrent à sa vision du monde.

Les navires à vapeur, désignés par le terme *listri dre dan* ne semblent plus être une nouveauté pour les rédacteurs du journal et ne sont pas l'objet de descriptions spécifiques. En revanche, les nouveaux itinéraires que ces navires permettent d'emprunter sont mentionnés :

---

<sup>181</sup> F&B n° 381 (18/05/1872)

<sup>182</sup> F&B n° 30 (26/07/1879)

*D'eus Yokohama (Japon) e skriver*

*Al lestr-tân eus ar Suède, ar Vega, a so en em gavet aman deac'h gant ann autrou Nordenskiold. Al lestr-ze he deus allet ober tro ann Europe hag ann Asie dre ann Nord, eleac'h ma vez peurvuia scournet ar mor. Araug ann devejou-man, den ebet n'en devoa allet ober ar veaich-ze.*

*De Yokohama (Japon) on écrit*

*Le bateau vapeur de Suède, la Véga, est arrivé ici hier avec M. Nordenskiold. Ce navire a réussi à faire le tour de l'Europe et de l'Asie par le Nord, où la mer est la plupart du temps gelée. Avant ces derniers jours, personne n'avait réussi à effectuer ce voyage.<sup>183</sup>*

Cet exploit, aussi important et sensationnel soit-il, n'est cependant pas grand-chose à côté de l'œuvre immense que fut le percement du canal de Suez. L'œuvre de Ferdinand de Lesseps ne laissa pas insensible des rédacteurs de Feiz ha Breiz qui en assurèrent la promotion étant bien conscients de l'enjeu qu'il représentait. Bien évidemment, un journal breton ne pouvait manquer de tenter de ramener à son pays une part, aussi infime soit-elle, du prestige que conférait un tel ouvrage.

*An 30 a viz genver diveza eur diblaset eus an Naonet 200 labourer hag a ia d'an Egypt. Eno emaer o toulla eur c'hân eus an eil mor d'eguille, eus ar mor creiz d'ar mor ruz. Ar c'hân-ze a douller en devezo tremen tregont leo, hag a dle beza toullset ledan ha doun avoalc'h evit ma c'hello al listri brassa, al listri brezel, tremen dreizan. Ar c'hân-ze a verrai cals ho beach d'al listri a ia d'ann Indez ha d'ar broiou var an tu-ze. Al labour-ze so comanset pell so, mes c'hoant so d'he beurober ar c'henta r'guella. An 200 labourer-ma so oll Bretonet, hag oll cazi eus ar Finister hag eus ar Morbihan.*

*200 travailleurs sont partis de Nantes pour l'Égypte le 30 janvier dernier. On y creuse un canal d'une mer à l'autre, de la Méditerranée à la mer Rouge. Ce canal que l'on creuse fera plus de 30 lieues et devra être assez large et profond pour que les plus gros navires et les navires de guerre puissent l'emprunter. Ce canal raccourcira beaucoup le voyage des navires qui vont en Inde et vers les pays de ces latitudes. Le travail est commencé depuis longtemps, mais on souhaite le finir le plus tôt possible. Ces 200 travailleurs sont tous des Bretons, et presque tous sont du Finistère et du Morbihan.<sup>184</sup>*

Le creusement de ce canal est une idée tellement bonne qu'elle ne pouvait sortir que de la tête d'un pape. M. Ferdinand de Lesseps, aussi bon catholique soit-il, ne saurait donc être que la cheville ouvrière d'un pape visionnaire.

*Clevet oc'h eus ano, meur a veach, eus ul labour vraz digored, ur pennad a zo, da zistaga an Azii diouzh an Afric. N'euz nemet ur c'houzoughenn-zouar o staga anezo an eil ouz eben, ha pa vezo*

*Vous avez entendu parler, bien des fois, de ce grand ouvrage qui a été commencé, il y a quelque temps, pour détacher l'Asie de l'Afrique. Il n'y a qu'une langue de terre qui les attache l'une à l'autre, et quand cette*

<sup>183</sup> F&B n°39 (27/09/1879)

<sup>184</sup> F&B n°3 (18/02/1865)

troc'het ar c'houzoughenn-se, ac graet ur c'han d'al listri mor da dremen dreiza, evit mont var-éun d'an Indez eb ober an dro d'an Afric, evel ma ranker ober brema, e vezo diverred an anter, da lavaret eo tri mil leo diverred an ent d'ar vissionerien. Caerra kelou evit ar broiou a zo en Indez, ac var an tu-ze, d'her-gristena.

Ar c'han-se, a zigorer etre an Asii ac an Afric, a vezo ganta tost da ughent leo, adaleg ar Mor-Creiz beteg ar mor Ruz. Pebezh labour, mar d-a da benn, ac ez aï. An Aotrou Lesseps, euz bro Frans, a so e penn a labour-se, ac a ra promessaou mad d'ar re a ia da brezeg an Aviel er broiou pell.

Setu aze petra a oar an oll; mes setu ama ar pez, marteze ne ouzont ket. Ar sonj kenta da zigheri an ent-se da gannadet Jesus-Christ, d'ar re a gas ar c'helou mad dre ar bed, a deua e spered ar pab Sixt-Quint. Ar re a gafe diez rei ar c'hloar-se da Vikel Jesus-Christ war an douar, n-o defe nemet lenn ar pez en d-euz scrivet divar-benn ar Pabet an den abil Leopold Rank.T.3., p.246. Ar sonjou braz, pa vezont evit mad an oll, a zao, perliesa, da ghenta e Rom. Evit peb seurt mad, eno ema ar penn. VR”

langue de terre sera coupée, et que sera fait un canal que les navires pourront emprunter pour aller directement en Inde sans avoir à faire le tour de l'Afrique, comme on doit le faire actuellement, le chemin sera raccourci de moitié, c'est-à-dire que la route des missionnaires sera diminuée de trois mille lieues. Excellente nouvelle pour les pays de l'Inde et de ces parages, pour leur évangélisation.

Ce canal, qu'on ouvre entre l'Asie et l'Afrique, fera presque vingt lieues, depuis la mer Méditerranée jusqu'à la mer Rouge. Quel ouvrage, s'il est mené à bien, et il le sera ! M. de Lesseps, originaire de France, dirige ce travail, et fait de bonnes promesses à ceux qui vont prêcher l'Évangile dans les pays lointains.

C'est là ce que chacun sait ; mais voici ce qu'on ignore. L'idée originale d'ouvrir ce chemin aux envoyés de Jésus-Christ, à ceux qui portent la Bonne Nouvelle à travers le monde, trouve son origine dans l'esprit du pape le Sixte Quint. Ceux qui auraient du mal à rendre cette gloire au vicaire de Jésus-Christ sur la terre, n'ont qu'à lire ce que le brillant Léopold Rank. T3, p. 246<sup>185</sup> a écrit sur la vie des papes. Les grandes idées, quand elles sont pour le bien de tous, naissent généralement, d'abord à Rome. Pour toutes les bonnes choses, c'est là que se trouve la tête. VR<sup>186</sup>

Quelque soit le crédit que l'on peut apporter à ce texte, il n'en demeure pas moins que les motivations religieuses pour le creusement du canal n'étaient pas absentes chez Ferdinand de Lesseps comme l'atteste une lettre qu'il adressa à Pie IX en avril 1857 : « Nos

<sup>185</sup> Il s'agit très probablement d'une traduction de :

RANKE Leopold von (1795-1886), *Histoire de la Papauté pendant les seizième et dix septième siècles*, trad. de l'allemand par J[ean]-B[aptiste] Haiber ; publ. augmentée d'une introd. et de nombreuses notes historiques et critiques, continuées jusqu'à nos jours par A[lexandre] de Saint-Chéron, Paris, Sagnier et Bray, 1848, 3 vol.

<sup>186</sup> F&B n°27 (05/08/1865)

missionnaires si dévoués, si courageux, verront leurs pieuses conquêtes facilitées par la communication nouvelle ; l'empire du christianisme ne s'en étendra que mieux. »<sup>187</sup>

L'ouverture de cette nouvelle route maritime associée à l'augmentation incessante du nombre des navires de commerce et de guerre faisant voile ou filant à toute vapeur vers l'Orient constituent pour la papauté et les missionnaires une opportunité immanquable pour exporter la Bonne Nouvelle vers des territoires jusque là difficilement accessibles et hors de prix. Puisqu'il est question d'argent, soulignons que quelques États européens et surtout la France offraient gracieusement la traversée aux missionnaires sur leurs navires. Bernadette Truchet, dans sa contribution à un colloque sur les conditions matérielles de la mission a ainsi étudié « la traversée des Jésuites en 1841, à bord de l'Erigone, à destination de la Chine », traversée offerte par l'État alors que cette congrégation est interdite en France.<sup>188</sup> Plusieurs articles de Feiz ha Breiz accréditent cette idée dont celui-ci :

*Itali. — An aotrou Orlando, Chaloni, rener Breuriez ar Feiz en Itali, en deus scrifet d'an aotrou Lesseps, a so e penn al labourerien so o toulla cân Suez, evit goulen ma lezo da dremen, evit netra, dre ar c'hân-se, ar vissionerien a ia eus an Itali d'ar broiou pell da brezeg an Aviel. Pell so emae o toulla ar c'hân-se, hag e leverer ne vezo ket pell e c'hello al listri mont dreizan. An aotrou Lesseps a so eus a Frans. Hen eo en deus poaniet muia evit toulla ar c'hân-se dre behini ez ai al listri eus an eil mor d'eguille, hag he verraint cals ho hent. Ar Frans, a bell zo, a gass missionerien evit netra var he listri d'ar missionou a bell ; ha zoken missionerien eus ar broiou all. An aotrou Orlando a c'houlen eta ar memes gras evit missionerien an Itali pa dremenint dre ar c'hân nevez.*

*Tennet a gazetennou an Itali. G M.*

*Italie. — Mgr Orlando, chanoine, directeur de la Propagation de la Foi en Italie, a écrit à M. Lesseps qui dirige les ouvriers qui creusent le canal de Suez, pour demander à ce qu'il laisse passer gratuitement, par ce canal, les missionnaires qui partent d'Italie pour les pays lointains afin de prêcher l'Évangile. Il y a longtemps que l'on creuse ce canal, et on dit qu'avant peu, les navires pourront l'emprunter. M. Lesseps est originaire de France. C'est lui qui s'est démené le plus pour creuser ce canal par lequel les navires iront d'une mer à l'autre et raccourciront leur chemin. La France, depuis longtemps, transporte les missionnaires gratuitement sur ses navires en direction des missions lointaines ; et même les missionnaires des autres pays. Mgr Orlando demande donc que la même grâce soit faite aux missionnaires d'Italie quand ils passeront par ce nouveau canal.*

*Extraits des journaux d'Italie. G M. <sup>189</sup>*

<sup>187</sup> MEYER Jean, TARRADE Jean, THOBIE Jacques, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, p 446.

<sup>188</sup> Bernadette TRUCHET in Jean PIROTTE (dir.), *Les conditions matérielles de la mission. Contraintes, dépassement et imaginaires XVIIe-XXe siècles*, p. 47-58.

<sup>189</sup> F&B n°25 (22/08/1865)

Ce texte est pour le moins éclairant quand aux bonnes dispositions de la France à l'égard des missionnaires même étrangers. Nous verrons plus loin que la III<sup>e</sup> République anticléricale a continué, elle aussi, à faciliter le transport des missionnaires sur ses navires, l'anticléricalisme n'étant pas un produit d'exportation pour reprendre l'aphorisme célèbre de Gambetta.

L'Église prend donc acte de cette nouvelle donne et l'intègre à son fonctionnement. Cependant, alors que cette mondialisation, qui n'est en fait, pour l'essentiel, qu'une expansion européenne qui renforce, pour de nombreuses années la suprématie de cette partie du globe sur les autres, l'Église semble déjà percevoir l'importance que prendront d'autres aires géographiques comme les États-Unis d'Amérique. Le pape Léon XIII sanctionna cette probable évolution par l'élévation d'un Américain au cardinalat. Ceci ne manqua évidemment pas de faire grincer des dents dans une curie encore très massivement italienne pour ne pas dire romaine :<sup>190</sup>

*Rom. — An tad santel ar Pab en deus digemeret cals tud estren d'ar zadorn ha d'ar zul fask, hag ervez he gustum, e lavare da bephini anezho eur ger mad. An ali a roe d'an oll oa pidi ha lacat ho fizians e Doue.*

*Eur gazeten a lavar, o comz euz ar C'hardinal hanvet gant ar Pap euz an Amerik, ar pezh n'oa ket bet guelet c'hoas.*

*“Brema ez euz eun nebeut bloaveziou, Lincoln a ioa prezidant euz ar stadou unanet en Amerik. Ar prezidant-ze en devoa sonjet er pezh a ra hirio Pii nao. Digas a reaz eun den a afer da Rom. Hema a ieas da genta da gaout ar C'hardinal Antonelli, hag a lavaraz dezhan oa carget gant ar prezidant Lincoln da bidi ar Pab da rei cardinaled d'ar stadou unaned, e vijet contant braz er vro-ze da gaout ive prinsed euz an iliz evel a zo en Europ.*

*— Ho pidi a ran, emezhan, d'am c'has da gaout ar Pab evit ober ar goulenn-ze outhan*

*Rome. — Le Très Saint Père a reçu beaucoup d'étrangers le samedi et le dimanche de Pâques, et comme à son habitude, il adressait à chacun une bonne parole. Le conseil qu'il donnait à tous était de prier et de mettre leur confiance en Dieu.*

*Un journal parle d'un cardinal des Amériques nommé par le pape, ce qui n'avait jamais été vu.*

*« Il y a maintenant quelques années, Lincoln était président des États-Unis d'Amérique. Ce président avait pensé à ce que Pie IX a fait aujourd'hui. Il envoya un chargé d'affaires à Rome. Celui-ci alla d'abord voir le cardinal Antonelli, et lui dit qu'il était chargé par le président Lincoln de prier le pape de donner un cardinal aux États-Unis, qu'on serait très content dans ce pays d'avoir aussi des princes de l'Église comme il y en a en Europe.*

*— Je vous prie, dit-il, de me conduire jusqu'au pape pour lui faire cette demande.*

*Le cardinal Antonelli fut sidéré.*

<sup>190</sup> Sur l'organisation de la Curie, lire le livre de Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1873-1903)*.

Ar Chardinal Antonelli a voue sebezet oll.

— Biscoaz ar Pabet, emezhan, n'o deus caset eur C'hardinal d'an Amerik.

— Nemet brasoc'h mall n'e deo hen ober, eme an den a afer. Neuze ne ket cas cardinaled di eo a fell deomp a ve great, ober cardinaled eo euz a unan bennag a eskibien an Amerik.

— Ar stadou-unanet zo pel ac'hann, eme ar C'hardinal ; penaus cardinaled an Amerig e vent hi e conseil ar Pab ? penauz e teufent-hi ama pe ve red choaz eur Pab nevez ?

— Bet oc'h hu morse en Amerik ?

— N'oun ket avad.

— Mad, me deu ac'hano, hag eo evit ar c'huec'hvet guech. Laket em eus nao dervez evit dont ac'hano da vrozaoz, ha pemp dervez evit dont euz a vrozaoz ama. Evel a velit an Amerig a zo brema tost da Rom. Guech all e laket hirroc'h eget evelse evit dont ama euz a Spagn pe euz an irland, hag e chellit cridi ep dale vezo great hent buanoc'h c'hoaz eget na rer hirio.

Ar C'hardinal a heje he benn ; gouscoude e lavaraz da zen a afer an Amerig e zea da gaout ar Pab da ober he gevridi, hag her c'hasche goudeze da gaout an tad santel.

Ar C'hardinal Antonelli a zonje e vije ive souezet ar Pab o clevet eun hevelep goulenn, mes hen he unan eo a voue souezet pa glevaz ar Pab o lavaret :

— Ne zonjan ket evel doc'h, Cardinal, caout a ra din en deus calon ar prezidant Lincoln-ze, ha rezon en deus. Sonjet em euz ato e felle da Zoue rei din ar gonsolasion da lacat eur prins bennag euz an iliz en Amerik. Sonjit-ta, me eo ar c'henta azezet var gador sant Per hag a zo bet en Amerik.

— Jamais, dit-il, les papes ont envoyé de cardinal en Amérique.

— Il n'est que plus urgent de le faire, dit le chargé d'affaires. Et puis nous ne voulons pas que vous y envoyiez un cardinal, nous voulons que vous fassiez cardinal un des évêques d'Amérique.

— Les États-Unis sont loin d'ici, répliqua le cardinal ; comment des cardinaux d'Amérique pourraient se rendre au conseil du pape ? Comment pourraient-ils venir ici quand il faudra élire un nouveau pape ?

— Êtes vous déjà allé en Amérique ?

— Eh bien non.

— Moi, j'en viens, et pour la sixième fois. J'ai mis neuf jours pour atteindre l'Angleterre, et cinq jours pour venir d'Angleterre ici. Comme vous le voyez l'Amérique est maintenant proche de Rome. On mettait autrefois plus de temps que cela pour venir d'Espagne ou d'Irlande, et croyez bien que bientôt la route sera encore plus rapide qu'aujourd'hui.

Le cardinal secouait la tête ; pourtant il assura au chargé d'affaires des Amériques qu'il allait voir le pape pour lui faire la commission, et qu'il l'enverrait ensuite rencontrer le pape.

Le cardinal Antonelli pensait que le pape serait surpris d'entendre une telle requête, mais c'est lui-même qui fut surpris quand il entendit le pape dire :

— Je ne pense pas comme vous, cardinal, je pense que ce président Lincoln a du cœur et qu'il a raison. J'ai toujours pensé que Dieu voulait me donner la consolation d'instituer quelques princes de l'Église en Amérique. Pensez donc, je suis le premier assis sur le trône de Saint-Pierre qui soit allé en Amérique. Le pape réserva le meilleur accueil au chargé d'affaires du président Lincoln et lui fit des

<sup>191</sup> F&B n°533 (17/4/1875)

Ar Pab a reaz eun digemer ar guella da zen a afer ar Prezidant Lincoln, hag a roas prezanchou dezhan evithan he unan hag evit cas d'he vestr; prometi a reas lacat cardinaled en Amerik.

Abaoue ez euz eur pennad mad evit guir, hogen gouzout a rer e Rom ne rer netra dre brez, ha neuze n'en em glevet ket divar benn au eskibien a dlie beza hanvet.

Hirio Pii nao a deu da seveni he bromesa, ha da reseo ar gonsolation a c'hortoze.

présents pour lui et pour son maître. Il lui promet de nommer des évêques américains.

À vrai dire, le temps a passé mais on sait bien, qu'à Rome, rien ne se fait dans la précipitation. De plus, on ne s'entendait pas au sujet des évêques qui devaient être nommés.

Pie IX tient aujourd'hui sa promesse et reçoit la consolation qu'il attendait.<sup>191</sup>

Cet exemple montre bien que la stratégie pontificale sous Pie IX et surtout sous Léon XIII ne consiste pas seulement à profiter de l'opportunité qu'offre la colonisation mais aussi à tenir compte de la nouvelle configuration du monde en cherchant à s'appuyer sur les nouveaux pays de chrétienté afin de ne pas se retrouver pieds et poings liés aux puissances européennes en général et à la France en particulier dont les politiques anticléricales sont lourdes de menaces. L'Église se veut universelle et ne veut pas être considérée comme une force d'appoint à la colonisation, ce qui, encore une fois, ne l'empêche pas de profiter au mieux des opportunités que cette dernière apporte.

On ne peut clore cette partie sur les progrès des moyens de communication sans dire un mot du télégraphe. Les câbles télégraphiques sont, durant cette période, jetés à travers les océans comme autant de liens entre les différentes parties du monde, entre les métropoles et les colonies. Le mot « liens » est à prendre ici dans son sens faible comme dans son sens fort : moyen de communication d'une part et moyen d'appropriation d'autre part. Dans le premier cas, on peut mentionner le télégraphe entre Brest et l'Amérique :

Mont a rer da lacat er mor eur raou, (cable) etre Brest hag an Amerik, evit ma vezo eun telegraf elektrik etre an diou vro. Al lestr bras Great-Estern, euz a Vrozaoz, eo a dle dont da deleur ar raou-ze er mor.

Un câble doit être posé dans la mer entre Brest et l'Amérique pour qu'il y ait un télégraphe électrique entre les deux pays. C'est le grand navire Great-Estern, d'Angleterre qui doit venir pour jeter ce câble en mer.<sup>192</sup>

Dans l'autre cas c'est le télégraphe entre la France et l'Algérie :

Mont a rer, a leverer, da ober eun telegraf elektrik dre eur raou a ielo a dreuz ar mor dre zindan an

On va, à ce que l'on dit, faire un télégraphe électrique par un câble sous-marin qui traversera la

<sup>192</sup> F&B n° 209 (30/01/1869)

*dour etre ar Frans hag an Aljeri, o tremen dre enez Cors.*

*mer entre la France et l'Algérie, en passant par l'île de Corse.*<sup>193</sup>

Les câbles du télégraphe électrique jetés à travers les mers et les océans, les puissants navires de commerce ou de guerre fendant les flots sous toutes les latitudes du monde, des ouvrages titanesques comme le canal de Suez donnaient à l'Europe la conscience de son pouvoir sur les autres parties du globe. Tout devenait possible. Peut-être anecdotique et un peu hors de notre propos, mais oh combien symboliques, sont les projets de tunnel ou de pont entre la France et l'Angleterre dont Feiz ha Breiz se fait l'écho régulièrement aussitôt le canal de Suez achevé avec le succès que l'on sait:

*Ar zaozon ne eanont ket, a leverer, o clask ar penn da ober eun hent etre ho bro hag hon hini dre zindan ar mor pe divar c'horre. An tam labour ne vezo ket bihan, n'eus fors penauz en em gemerint.*

*Les Anglais n'ont de cesse, à ce que l'on dit, de vouloir trouver la solution pour faire un chemin entre leur pays et le nôtre par dessous ou par-dessus la mer. Ce chantier ne sera pas une mince affaire, peu importe comment ils s'y prendront.*<sup>194</sup>

Ces Anglais cherchaient sûrement à se venger de l'affront fait à leur prestige par ces maudits Français qui avaient réussi ce qu'ils croyaient impossible...

## 2.3 L'ouverture forcée des territoires

Forts de cette suprématie maritime, les Européens pouvaient se rendre presque partout dans le monde. Seul l'intérieur des continents leur échappait, du moins en partie, à l'époque de Feiz ha Breiz (1865-1884). Ce n'est qu'à partir de 1885, et la conférence de Berlin, les rivalités coloniales augmentant, que l'intérieur des continents et notamment de l'Afrique furent systématiquement explorés en vue de leur colonisation. Ces « terrae incognitae » sont un véritable défi à l'intelligence et à l'imagination ; les découvrir et délivrer leurs habitants de l'esclavage et du paganisme sont un devoir.

*An Tad Santel ar Pap en deus hanvet an Aotrou'n Escop Lavigeri vikel abostolig euz al loden euz an Afric a so etre escopti Aljer hag ar*

*Le Très Saint Père le Pape a nommé Monseigneur l'évêque Lavigerie vicaire apostolique de la partie de l'Afrique qui se trouve entre Alger et le Sénégal.*

---

<sup>193</sup> F&B n°182 (25/07/1868)

<sup>194</sup> F&B n°210 (06/02/1869)

*Senegal. Ep mar, ar vikel abostolig a zavo eno eur mission evit cas sclerijen an aviel er broiou a so e creiz an Afric hag a so ken nebeut anavezet.*

*Sans aucun doute, le vicaire apostolique y créera une mission pour porter la lumière de l'Évangile dans ses pays qui sont au cœur de l'Afrique et sont si peu connus.*<sup>195</sup>

Cette supériorité maritime est associée aussi à une supériorité évidente de l'armement.<sup>196</sup> Feiz ha Breiz, même si ce journal n'est pas belliciste, rapporte parfois des confrontations armées entre Européens et indigènes.

*En derveziou diveza a vengolo eul lestr brezel a Frans ha daou lestr all bihanoc'h ieaz varzu kær benn ar C'horee. Muia a ioa gallet a vagou a voa destumet evit ober eun arme vor gwest da ober aoun d'ar Fransizien. Eun tenn canol epken en deuz ho c'hasset. oll en ho zro. Diou vag so bet draillet, hag ar re all da dec'het kuit mar gouient. Biscoas n'o doa clevet eun hevelep trous, na guelet eun hevelep freuz.*

*Dans les derniers jours de septembre, un navire de guerre français et deux autres navires plus petits partirent vers la capitale de la Corée. On avait rassemblé le plus grand nombre de navires possible afin de constituer une armada capable de faire peur aux Français. Un seul coup de canon les a tous mis en déroute. Deux bateaux ont été détruits et les autres ont fuit au plus vite. Ils n'avaient jamais entendu un tel bruit ni vu de tels ravages.*<sup>197</sup>

Dans nombre d'articles traitant de confrontations armées, Feiz ha Breiz insiste sur la supériorité numérique massive des indigènes car il s'agit là de vanter les mérites des armées européennes et notamment françaises. Dans l'exemple qui vient, Le rédacteur de Feiz ha Breiz parle aussi de l'armement disparate des assaillants mais tourne ce désavantage matériel des indigènes en expliquant que leurs lances sont redoutables.

*An annamitet, da lavaret eo, tud ar vro, a deuas d'en em deleur varnezho en esper kemeret ar c'hre. Bez'ez oa anezho vardro mil ha gantho lod fuzillou, lod goafou pe kifjennou hir gant pere e reont cals distruch er brezelioù.*

*Les Annamites, c'est-à-dire les indigènes, vinrent se jeter sur eux dans l'espoir de prendre le fort. Ils étaient environ mille dont certains étaient armés de fusils et d'autres de longues lances avec lesquelles ils font de grands ravages dans les guerres.*<sup>198</sup>

Quelle qu'ait été la vaillance des Annamites, leurs lances, aussi redoutables soient-elles, ne pouvaient rivaliser avec les fusils, les mitrailleuses et autres canons des Français. Même quand les indigènes disposaient d'armes à feu, celles-ci étaient rarement du dernier cri comme le montre cette attaque d'Indiens en Amérique.

<sup>195</sup> F&B n°133 (17/08/1867)

<sup>196</sup> Gilles MANCERON, *Marianne et les colonies*, p157.

<sup>197</sup> F&B n°116 (20/04/1867)

<sup>198</sup> F&B n°166 (04/04/1868)

*Gouscoude evel ma casse hirroc'h ho fuzillou  
 eget re an enebourien e lasjont eun nebeut mad  
 anezho, hag hi a gollas ne beut a dud.*

*Cependant, comme leurs fusils portaient plus loin  
 que ceux de leurs ennemis, ils en tuèrent bon  
 nombre, et eux ne perdirent que peu de gens.*<sup>199</sup>

L'impression que devaient produire ces récits sur les lecteurs de Feiz ha Breiz était probablement celle d'une certaine invincibilité. Puissance et « bon droit » faisant en général bon ménage, la conquête de peuples moins avancés technologiquement allait presque de soi, l'arriération technologique étant perçue comme un indice évident d'une arriération générale. Le texte suivant, décrivant une cérémonie royale malgache est éclairant de cet état d'esprit :

*Ar zoudardet, deut ive a bep tu, a zave tinel var  
 eur blenen vras tost da gær. Ar zoudart  
 malgach a laca eun tam mezer en dro d'he gorf  
 hag a zalc'h he daouarn dieub. He benn, he  
 vruched, he zivrec'h hag he zivesker a zo en  
 noaz, hag ato e vale diarc'hen. Evit en em zifen  
 en deuz eur scoet, hag evit canna eur vaz coat  
 calet a zo en he fenn, dioc'h eun tu, eur goaf ha  
 dioc'h eun tu all, eun tam houarn, camet ha lem.  
 Fuzillou o deuz ive bet digant an europidi;  
 hogen ne ouzont nemeur en em servichout  
 anezho ha n'ho dougont nemet evit ar fouge.  
 D'ar gurunamant ar zoudardet a voa ho fuzillou  
 gantho, an ofiserien sabrinier merglet.*

*Les soldats, arrivés de tout côté, dressaient le camp  
 dans une plaine proche de la ville. Le soldat  
 malgache se met un morceau d'étoffe autour du  
 corps et garde les mains libres. Sa tête, sa poitrine,  
 ses bras et ses jambes sont nus et il marche  
 toujours sans chaussures. Il a un bouclier pour se  
 défendre et, pour se battre, un bâton de bois dur  
 dont le bout est pourvu d'une lance d'un côté et  
 d'un morceau de fer courbe et tranchant de l'autre.  
 Ils ont aussi reçu des fusils des Européens mais ils  
 ne savent guère s'en servir et ne les portent que  
 pour la parade. Au couronnement, les soldats  
 portaient leurs fusils et les officiers des sabres  
 rouillés.*<sup>200</sup>

Le destin de Madagascar semble d'ores et déjà scellé et le fut effectivement quinze ans plus tard.<sup>201</sup> Lorsque le pays convoité est trop vaste et/ou trop résistant, que sa conquête serait trop onéreuse en or et en hommes, les Occidentaux privilégient l'ouverture forcée des territoires au commerce et aux missionnaires. La Chine fournit de nombreux exemples de cette situation, comme le Japon :

*Brema ez eus tri pe bevar bloas, pa voue  
 digoret dre nerz ar vro-ze d'an Europidi...*

*Il y a maintenant trois ou quatre ans, lorsque ce  
 pays fut ouvert par la force aux Européens...*<sup>202</sup>

<sup>199</sup> F&B n°277 (21/05/1870)

<sup>200</sup> F&B n°214 (06/03/1869)

<sup>201</sup> Cf. Olivier PETRE-GRENOUILLEAU dans *Traites négrières*, p. 487 à 491, qui donne une analyse très documentée et pertinente de l'utilisation des armes à feu de traite en Afrique. Il y brise beaucoup d'idées reçues.

<sup>202</sup> F&B n°157 (01/02/1868)

Ce court extrait d'un article raconte comment des missionnaires ont rencontré des crypto-chrétiens qui avaient survécu aux persécutions dans un Japon fermé sur lui-même.<sup>203</sup> Si les faits sont avérés, certaines imprécisions posent question : tout d'abord, ce sont les Russes et les Américains qui, les premiers, ont forcé les Japonais à ouvrir des ports au commerce étranger, les Européens leur ont ensuite emboîté le pas. Ceci montre encore une fois, si besoin était, l'eurocentrisme régnant. Quant à la date, l'article publié en 1868 fait remonter cette ouverture à trois ou quatre ans alors que les traités d'ouverture dataient de dix ans.<sup>204</sup> Deux explications peuvent être avancées : soit une erreur de traduction a fait que les deux ou trois ans datent les traités et non la rencontre avec les chrétiens cachés (utilisation de « pa / lorsque » au lieu de « goude ma / après que » ; ou bien cette histoire n'est arrivée que tardivement aux rédacteurs de Feiz ha Breiz qui se sont contentés de traduire sans actualiser le contenu.

## 2.4 Un changement d'échelle

Comme nous l'avons déjà vu, la reprise des missions est concomitante de la reprise des expéditions coloniales et l'Église ne pouvait pas ne pas profiter de cette opportunité pour remplir sa mission universelle et ceci d'autant plus que sa position était menacée en Europe.<sup>205</sup> Pie IX puis Léon XIII, confrontés à la liquidation des États pontificaux, en butte à l'hostilité des États et à la montée de l'anticléricalisme, notamment en France, veulent éviter de faire passer l'Église pour un navire qui sombre mais utilisent à l'envi la métaphore de la barque de Saint Pierre qui tient le cap malgré le gros temps.

*Deut eo ar mare da velet ann darvoudou  
meurbed bras discleriet a bell so gant ar  
sperejou bras eus hon amzer, evel Pii IX ha  
Leon XII. Arneu bras a so en amzer, dare eo  
d'ar gurun tarzal a zioc'h hor penn. Deiziou a  
encres, a spont hag a rann-galon a so o vont da  
c'houlou evidomp. N'eus fors? C'hoarvezo pe  
c'hoarvezo, a dra sur bag ann Ilis na vezo ket  
lonket gant ann dour diluj. Dorn Doue so ous he*

*L'heure est venue de voir les événements  
immenses annoncés depuis longtemps par les  
grands esprits de notre époque comme Pie IX et  
Léon XIII. Le temps porte un énorme orage, le  
tonnerre est prêt à se déchaîner au dessus de nos  
têtes. Des jours d'angoisse, de terreur, et de  
déchirement s'approchent de nous. Peu importe ?  
Quoi qu'il arrive, la nef de l'Église ne sera pas  
engloutie par l'eau du déluge. La main de Dieu tient*

<sup>203</sup> Nathalie KOUAME, « Le Japon ne sera pas chrétien », *L'histoire*, n° 333, Août 2008, p.38-43.

<sup>204</sup> Serge BERSTEIN, Pierre MILZA, *Histoire du XIXe siècle*, Hatier, Paris, 1996, p.435-448.

<sup>205</sup> Lire à ce sujet l'excellente synthèse de Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation*.

sturia.”

la barre <sup>206</sup>

En effet, il est plus mobilisateur d’inviter les chrétiens à rester à bord d’un bateau qui résistera à tous les déluges comme l’arche de Noé autrefois que de les appeler à colmater les brèches dans la coque d’un navire qui va couler de toute façon. En procédant à un changement d’échelle, c’est-à-dire en ne focalisant plus sur la France ou l’Europe mais en donnant une vue mondiale, l’Église peut se montrer conquérante et fait espérer en la victoire finale. Le ressort est bien connu puisque c’est le même qu’utilisa le général de Gaulle dans son appel du 18 juin 1940. Etudions maintenant comment s’y prend Feiz ha Breiz pour éveiller les Bretons à la dimension internationale de leur foi pour reprendre le titre d’un colloque qui fit date.<sup>207</sup>

La première étape consiste à prendre conscience des forces en présence, c’est-à-dire à donner une idée du poids des catholiques dans le monde par rapport aux autres religions et c’est ce que fait Feiz à Breiz dès son 28<sup>e</sup> numéro :

*Ervez eur gazetenn eus an Itali, ez eus er bed daou c’hant eiz milion katoliket; deg milion ha triugent christenien heretiket pe chismatiket; c’huec’h milion ha triugent protestantet; pevar milion iuzevien; cant milion e religion Boudha; cant antercant daou vilion e religion Confucius, ar speret-bras etc; triugent milion e religion Brahma. Etre an oll religionou eus ar bed, eiz cant daougent milion. Ar zonch a dle dont d’an den o lenn kementse eo trugarekaat Doue da veza roet dezhan ar c’hras da c’henel er guir religion, er guir iliz, er maez a behinine deus ket a silvidigezh.*

*Selon un journal d’Italie, il y a dans le monde deux cent huit millions de catholiques, soixante dix millions de chrétiens hérétiques ou schismatiques ; soixante six millions de protestants ; quatre millions de juifs ; cent millions dans la religion de Bouddha ; cent cinquante deux millions dans la religion de Confucius, le grand esprit ; soixante millions dans la religion de Brahmâ. Entre toutes les religions du monde, huit cent quarante millions. L’idée qui doit venir à celui qui lit ces chiffres est de remercier Dieu de lui avoir fait la grâce de naître dans la vraie religion, dans la véritable Église, en dehors de laquelle il n’y a pas de salut.* <sup>208</sup>

Au-delà des doutes que l’on peut nourrir sur la validité de ces chiffres, notons tout de même que l’islam n’est pas mentionné et que seule la conclusion importe vraiment car ses implications sont nombreuses. Nous reviendrons sur chacune d’elles plus tard mais nous pouvons d’ores et déjà en citer quelques unes. La plus importante est la certitude que seule la Religion Catholique Apostolique et Romaine mène au Salut et que toutes les autres mènent,

<sup>206</sup> F&B n°31 (29/07/1882) Le texte cité ne traite pas précisément de l’anticléricalisme mais l’allégorie y est on ne peut plus explicite.

<sup>207</sup> Gérard CHOLVY (Actes réunis par), *L’éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi. XIXe et XXe siècles.*

<sup>208</sup> F&B n°28 (12/8/1865)

par voie de conséquence, en enfer ; la seconde est que les chrétiens de Bretagne, de France et d'Europe doivent remercier le Seigneur de les avoir faits naître chrétiens en soutenant les missions et surtout en n'épousant pas des idées anticléricales.

La deuxième étape consiste à insister sur le fait que des catholiques sont présents dans le monde entier et qu'à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, des messes sont dites quelque part dans le monde. L'analogie de cette image avec les slogans des empires coloniaux britanniques et français qui voulaient que le soleil ne se couche jamais sur leur drapeau est frappante.

*Doue a lavare, guechall dre c'hinou ar profet Malachi : "Adaleg ar sao-heol beteg ar c'huz-heol ez eo bras va hano etouez an oll bobliou ; e pep leac'h, e pep carter e kinniguer em hano eur zacrifis didach."*

*Hirio dreist oll pa zeo prezeguet an Aviel, pa zeo anavezet ar guir Doue, pa zeo skignet ar guir relijion en oll broiou, eo deut ar c'homzouze da veza guir.*

*Hirio ne dremen nag heur na moment nag euz an deiz nag euz an noz ep ma ve lavaret an oferen santel en eun tu bennag. Dre an oferen hano Jesus a zo braz etouez an oll bobliou, hag e pep leac'h, e pep corn euz an douar, an oan didach a so kinniguet ep ean evit silvidiguez ar bed.*

*Dalc'h mad ez a bandennou missionerien en hent evit mont da brezeg an Aviel er broiou pell...*

*Dieu disait autrefois par la bouche du prophète Malachie : « mon nom est grand depuis l'Orient jusqu'à l'Occident parmi tous les peuples ; en chaque lieu, dans chaque région on offre en mon nom un sacrifice immaculé »*

*C'est surtout aujourd'hui que l'Évangile est prêché, que le vrai Dieu est connu, que la foi est répandue dans tous les pays, que ces paroles sont devenues vraies.*

*Aujourd'hui, il ne se passe pas une heure ni un moment du jour ou de la nuit sans que soit dite la sainte messe quelque part. C'est par la messe que le nom de Jésus est grand parmi tous les peuples, en chaque lieu, dans tous les coins du monde, l'agneau immaculé lui est sacrifié sans discontinuer pour le salut du monde.*

*Sans cesse, des groupes de missionnaires s'en vont en route pour prêcher l'Évangile dans les pays lointains...<sup>209</sup>*

L'article se termine sur une note dynamique grâce à la référence au flux continu des missionnaires qui partent porter la Bonne Nouvelle à travers le monde. D'ailleurs, la partie tronquée de l'article se constituait d'une liste de partants ainsi que de la destination de chacun. Chaque numéro de Feiz ha Breiz, à quelques exceptions près, informe sur les départs de missionnaires ce qui renforce l'impression de flux ininterrompu. Notons que ces missionnaires ne sont pas tous bretons, loin s'en faut, mais que leur immense majorité est

<sup>209</sup> F&B n°141 (12/10/1867)

française ce qui montre que ces listes sont empruntées aux *Annales de la Propagation de la Foi* ou à d'autres publications catholiques françaises. Presque toutes ces annonces offrent les mêmes renseignements et ont la même forme :

*Lyon. — Eus a seminer missionou an Afric eus diblasset er sizun-ma daou velec evit mission Dahomey, an Aotronez Justin-Anton Burlatou, eus a escopti Lyon, ha Per-Bertrand Bouch, eus a escopti Toulouz. Mont a reont di dre Vro-Zaoz hag he tleont beza bet lestret ar pevar varnuguent a viz kerzu.*<sup>210</sup>

*Lyon. — Deux prêtres du séminaire des missions d'Afrique sont partis cette semaine pour la mission du Dahomey, Messieurs Justin Antoine Burlatou, de l'évêché de Lyon, et Pierre Bertrand Bouch, de l'évêché de Toulouse. Ils s'y rendront par l'Angleterre et doivent être embarqués le 24 décembre.*

Quand il se trouve des missionnaires bretons parmi les partants, l'information n'est guère plus détaillée<sup>211</sup> et ce n'est que dans les lettres publiées qu'ils sont privilégiés par rapport à leurs homologues français.

La troisième étape dans ce changement d'échelle consiste à montrer que si l'Église rencontre de graves difficultés en Europe, elle progresse dans le monde pour la simple et bonne raison qu'elle seule détient la vérité et que seul un complot diabolique (au sens propre comme figuré) empêche la réalisation du dessein divin :

*Aned eo n'ema ar virionez nemet el lezenn Gatolic, a ma ve lezed an oll en o diviz eb iskin ebed, ma ve roet kement a dro d'ar Gristenien Gatolic evel a vez roet d'ar re a zao gant al lezennou faoz, ne ve nemeur a heretiket var an douar, nemet ar re o deuz cas ouz ar virionez dre ma eo control d'ar fallagriez. Mar grafe ar Gristenien Gatolic d'ar re all evel a reer dezo, e ve cleved ar c'hri-fors o sevel en o eneb.*<sup>212</sup>

*Il est évident que la vérité n'est que dans la religion catholique, et si chacun était laissé libre de choisir personnellement et sans contrainte, si les catholiques étaient aussi favorisés que ceux qui suivent les fausses religions, il n'y aurait plus guère d'hérétiques sur la terre, si ce n'est ceux qui haïssent la vérité parce qu'elle est contraire à la méchanceté. Si les chrétiens catholiques faisaient aux autres ce qu'on leur fait, alors on entendrait des cris d'orfraie s'élever contre eux.*

Et Feiz ha Breiz de poursuivre et d'illustrer son article en opposant le scandale que fit la conversion de deux jeunes juifs de New York au catholicisme et le traitement infâme que subit un jeune catholique dans une école protestante de cette même ville. Pourtant et malgré

<sup>210</sup> F&B n°50 (13/01/1866)

<sup>211</sup> F&B n° 184 (08/08/1868)

<sup>212</sup> F&B n°11 (15/04/1865)

tout, l'Église progresse et les conversions se multiplient, Feiz ha Breiz verse bien vite dans le triomphalisme :

*Ar pezh on eus lavaret eus an Americ [dle. Ar guir religion en em skign bemdez dre ar vro-ze], a eller da lavarout ive eus an Asi, ha dreist oll eus ar Chin. Eno, ervez liziri ar Vissionerien, en em droer a vir galon oc'h ar guir religion. Abaoue comansamant ar bloas tremenet, eo burzhudus peguement e deus gounezet ar guir feiz e calonou an dud. E carter Kong-Tcheou, an Aotrou 'n Escop Fauri, vikel abostolic ar vro-ze, zo bet douguet e triomp oc'h ober tro e eskopti. Hoguen diguemeret evelse eun Escop catolic, eo ive rei deguemer d'ar guir religion. E pep leac'h, araog ma tigoueze an Escop, e veze tolet a gostez an idolou pe an doueou faus, hag an oll a zeske ober sin ar groas.*

*An Thibet a zo ivez brema digor d'ar Vissionerien, pere a so libr iviziken da brezeg an aviell en oll stajou so dindan gourc'hemen an Impalaer a Chin. Setu penaus en em skign an ilis santel er broiou pell, epad ma rerar brezel dizi e carteriou eus an Europ. Doue peurlieasa, pa rer en eul leac'h disprij eus he c'hasou, a gas ar grasou-ze da eul leac'h all.*<sup>213</sup>

*Ce que l'on a dit de l'Amérique [c'est-à-dire que la vraie religion se répand chaque jour à travers ce pays], on peut le dire aussi de l'Asie, et surtout de la Chine. Là-bas, d'après les lettres des missionnaires, on se tourne du fond du cœur vers la vraie religion. Depuis le début de l'année passée, c'est un miracle de voir combien la vraie foi a gagné dans le cœur des gens. Dans la région de Kouang-tcheou (?), Monseigneur l'évêque Fauri, vicaire apostolique de ce pays, a été porté en triomphe pour faire le tour de son évêché. Or, réserver un tel accueil à un évêque catholique, c'est aussi accueillir la vraie religion. Partout, avant l'arrivée de l'évêque, on renversait les idoles ou faux dieux, et tous apprenaient à faire le signe de croix.*

*Le Tibet est aussi ouvert maintenant aux missionnaires, lesquels sont libres désormais de prêcher l'Évangile dans tous les États qui dépendent de l'empereur de Chine. Voilà comment la sainte Église se répand dans les pays lointains, pendant qu'on lui fait la guerre dans certaines régions d'Europe. La plupart du temps, quand on méprise ses grâces, Dieu les envoie ailleurs.*

Il convient de noter que cet article est tiré du numéro 43 de notre journal et qu'un tel triomphalisme naïf se fera de plus en plus rare au fil du temps, sans disparaître complètement cependant. Au-delà de ces emportements, ce qui importe vraiment, c'est de délivrer un message optimiste aux chrétiens bretons en leur montrant que l'Église progresse partout dans le monde, chiffres à l'appui.

*Eur gazetenn hanvet Sizun Nim (Semaine de Nîmes) a goms eus an niver a gristenien catholic so var an douar, hag eus an doare ma eo cresket*

*Un journal nommé Semaine de Nîmes parle du nombre de chrétiens catholiques qu'il y a sur la terre et de la façon dont leur nombre a augmenté depuis*

<sup>213</sup> F&B n°43 (25/11/1865)

an niver-ze abaoue eun nebeut bloaveziou.  
Lavaret a ra ez eus er bed daouc'hant eis milion a  
gatholiked rannet evelen:

En Europ ez eus 117,191,000 catholiked

Etre an Azi hag an enezi 9,666,000

En Afric 4,071,000

En Americ 46,970,000

Setu ama peguement eo cresket niver ar  
gatholiket er broiou ama varlerc'h.

E Brozaoz hag e Scos adalec 1839 bete 1864.

E 1839 ez oa : E 1861 e zeus cavet :

1,145 beleg. 6,110 beleg.

513 ilis pe chapel. 1,098 ilis pe chapel.

10 couent goazet. 56 couent goazet.

17 couent merc'hed 186 couent merc'hed.

E Beljic hag en Holland adalec 1814 bete 1864.

E 1814: E 1864:

850 [sic] catholic. 1,300,000 catholic.

814 parrez. 911 parrez.

898 ilis. 976 ilis.

Epad an antercant vloas diveza ez eus dispignet  
eno eur milion ha triguent evit kempen ilizou coz  
ha sevel re nevez, ha da nebeuta cant eis  
varnuguent milion evit sevel couenchou,  
hospitaliou, tiez evit ar vinoret, an emzivadet etc.

En Americ adalec ar bloas 1808 bete 1857.

E 1808 ez oa : E 1857 ez oa :

1 Escopti. 41 Escopti.

0 Vikeliach abostolic. 2 Vikeliach  
abostolic.

quelques années. Il dit qu'il y a dans le monde deux  
cent huit millions de catholiques répartis de la sorte.

En Europe, il y a 117,191,000 catholiques

Entre l'Asie et les Iles 9,666,000

En Afrique 4,071,000

En Amérique 46,970,000

Voici de combien a augmenté le nombre des  
catholiques dans les pays suivants.

En Angleterre et en Ecosse de 1839 à 1864

En 1839, il y avait En 1861 on a trouvé

1,145 prêtres 6,110 prêtres

513 églises et chapelles 1,098 églises et chapelles

10 couvents masculins 56 couvents masculins

17 couvents féminins 186 couvents féminins

En Belgique et Hollande, entre 1814 et 1864

En 1814 En 1864

850 [sic] catholiques. 1,300,000 catholiques.

814 paroisses. 911 paroisses.

898 églises. 976 églises

Durant les cinquante dernières années, on y a  
dépensé soixante et un millions pour restaurer de  
vieilles églises et en bâtir de nouvelles et au moins  
cent vingt huit millions pour bâtir des couvents, des  
hôpitaux, des orphelinats etc....

En Amérique entre 1808 et 1857.

En 1808 il y avait en 1857 il y avait

1 évêché. 41 évêchés

0 vicariat apostolique. 2 vicariats  
apostoliques

<sup>214</sup> F&B n°41 (11/11/1865)

68 Beleg.	2,882 Beleg.	68 prêtres	2,882 prêtres
2 Bresbital.	25 Presbital.	2 presbytères	25 presbytères
1 Scolach.	29 Scolach.	1 collège	29 collèges
2 Ti scol merc'hed.	134 Ti scol merc'hed.	2 écoles de filles	134 écoles de filles

*Depuis, tout cela a encore augmenté et on construit tous les jours de nouvelles églises et chapelles* <sup>214</sup>

L'idée maîtresse que Feiz ha Breiz veut faire passer est donc que les succès outre-mer compensent les revers en Europe :

*Ar relijion catolic, eme eur scrifagner brudet, a ra evel ar mor bras ; gounit a ra dioc'h eun tu ar pez a goll dioc'h eun tu all. Ne deus netra guiroc'h evit an dra-ze. Mar da ar feiz var ziminu en unan bennag eus ar broiou catolic, ez a ive var gresc e cals a vroiou all. An had divin eus an Aviel, taolet en Douar gant ar visionerien en oll garteriou eus ar bed, a veler e pep leac'h o tiouan, o c'hlaza, o touguen pennou ha greun mad. Etouez an dud gouez, etouez ar brotestantet, etouez ar bobliou eus ar sao heol pere so bet en em zistaguet dioc'h ar guir iliz, e veler cals o tistrei, o tiguéri ho daoulagad d'ar virionez.*

*La religion catholique, dit un journaliste célèbre, fait comme l'océan : elle gagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Il n'y a rien de plus vrai que ceci. Si la foi vient à diminuer dans quelques-uns des pays catholiques, elle augmente dans beaucoup d'autres. On voit la semence divine de l'Évangile, mise en terre par les missionnaires dans toutes les régions du monde, germer, verdier, porter des épis et du bon grain. Que ce soit parmi les sauvages, les protestants, parmi les peuples de l'Orient qui avaient été détachés de la véritable Église, on en voit beaucoup revenir, ouvrir leurs yeux à la vérité.* <sup>215</sup>

Sans minorer les difficultés en Europe, rappelons que la jérémiade est l'un des traits saillants des journaux catholiques et monarchistes de la fin du XIX<sup>e</sup>. Cependant et contrairement à cette tendance générale, l'objectif de Feiz ha Breiz est de présenter un bilan positif pour une Église rassemblée autour de son timonier.

*Dioc'h tu ar relijion avad an daolen ne ket ker brao, ne ket kel laouen. E calz a vroiou e rer ar brezel d'ar relijion, ama dre nerz, ahont dre guz. Ar feiz a glasker da vouga e meur a leac'h, hag e meur a leac'h he guelomp o toc'horaat. Ar scrijou difeiz a ia ato var gresk ; ober a rer goap*

*Mais du côté de la religion, le tableau n'est pas aussi beau, aussi joyeux. Dans beaucoup de pays on fait la guerre à la religion, ici par la force, là de façon masquée. On cherche à étouffer la foi en maints endroits, et, dans plusieurs lieux, on la voit moribonde. Les écrits sans foi sont de plus en plus*

<sup>215</sup> F&B n°087 (29/9/1866)

euz al lezen gristen, hag e clasker an doare d'he zerri e kement giz a zo.

Guir eo ez euz ive traou all hag a ro cals leac'h deomp da esperout. A gantchou ez a missionerieu da brezeg ar feiz, da skigna an anaoudegez a Zoue er broiou pell. A vandennou ez a leanezet, merc'hed calonek da voestli ho iec'het hag ho buez evit servicha ar re glan hag ar beorien pe evit tremen ho buez er beden hag er binijen. , Guelet a reomp carteriadou tud o rei eur skuer ar c'haera d'an oll dre ar prez a lakeont da viret al lezen gristen ha da dostat oc'h ar sacramanchou. Guelet a reomp e Rom eur Pap ato seder, ato stard en he za daoust d'an oll drubuillou en deus da c'houzaon, hag o labourat ep van da lacat an llis da drec'hi he oll enebourien.

nombreux, on se moque de la loi chrétienne, on cherche à la briser de toutes les manières.

Il est vrai qu'il y a des choses qui donnent beaucoup à espérer. C'est par centaines que les missionnaires partent prêcher la foi, étendre la connaissance de Dieu dans les pays lointains. C'est par groupes que les nonnes, filles courageuses au point de sacrifier leur santé et leur vie au service des malades et des pauvres ou de passer leur existence dans la prière et la pénitence. Nous voyons des régions entières montrer à tous l'exemple le plus beau par l'empressement qu'elles mettent à conserver la loi chrétienne et à s'approcher des sacrements. Nous voyons à Rome un pape toujours serein, toujours debout malgré les avanies qu'il doit souffrir, et qui travaille comme si de rien n'était à faire triompher l'Église de tous ses ennemis. <sup>216</sup>

Les voies du Seigneur étant impénétrables, Feiz ha Breiz croit volontiers qu'à tout malheur quelque chose est bon. Ainsi, les Irlandais chassés de leur patrie par la faim et ces « maudits Anglais protestants » s'en vont peupler et évangéliser l'Amérique et les colonies britanniques.

Evit coms epken eus a eur vro eleac'h ma veler ar virionez-ze sclear hag anat, ne deus nemet sellet oc'h an Irland. An Irlanted so christenien catotig, tud hag a zalc'h mad d'ar guir lezen. hoguen ar Zaozon o deus ho goal gasset kement, a so a bell amzer ker criz en ho c'henver ma o deus ho laket da goeza er brassa dienez, ha cals anezho evit miret da vervel gant an naoun so red dezho kuitat ho bro evit mont da glasc bara e leac'h all. An Irlanted keiz so bet red dezho mont evelse a vandennou er broiou gouez, er broiou a bell, dianavezet : en Americ dreist oll eo en em dennet eun tol braz anezho. Mad, e kement leac'h ma zint

Pour ne citer qu'un seul pays où apparaît cette vérité aussi clairement et nettement, il n'y a qu'à regarder l'Irlande. Les Irlandais sont des chrétiens catholiques, des gens qui tiennent fermement à la vraie loi. Or les Anglais les ont tant maltraités, ils sont depuis tellement longtemps si cruels à leur égard qu'ils les ont fait tomber dans la plus grande misère et beaucoup d'entre eux, pour de ne pas mourir de faim, ont dû quitter leur pays pour aller chercher leur pain ailleurs. Les pauvres Irlandais ont dû ainsi partir par groupes entiers dans les pays sauvages, les pays lointains, inconnus : c'est surtout en Amérique que la plupart d'entre eux

<sup>216</sup> F&B n°207 (16/01/1869)

*en em daolet evelse, ez eus hirio christenien  
catolic aleiz, gounezet gantho dre ho skuer ha dre  
ho c'henteliou.*

*s'est exilé. Bien, dans n'importe quel lieu où ils se  
sont retrouvés ainsi, il y a aujourd'hui beaucoup  
de catholiques qu'ils ont convertis par leur  
exemple et leurs leçons.*<sup>217</sup>

De même, les moines italiens chassés de leurs couvents par le jeune royaume d'Italie dans les années 1860-1870 n'ont plus qu'à « secouer la poussière de leurs chaussures et partir ailleurs y porter la lumière de la vérité / *hija ar boultren dioc'h o botou ha mont e leac'h all da gas ar sclerijen eus ar wirionez.* »<sup>218</sup>

*Missionou. — Doue a voar ato tenna ar mad euz  
an droug. Evelse lod euz a dadou compagneuz  
Jesus, casset kuit euz an Itali, a zo eat da rei  
missionou d'an Amerik, e tu an anteroz, hag a ra  
eno eur vad ar vrassa. Setu ar pezh a lavar eur  
gazeten hanvet Cannad calon Jesus.*

*Missions. Dieu sait toujours tirer le bien du mal.  
C'est ainsi qu'une partie des pères de la  
Compagnie de Jésus chassés d'Italie sont allés  
donner des missions en Amérique du Nord et  
qu'ils y font le plus grand bien. Voici ce qu'en dit  
un journal nommé Messenger du Cœur de Jésus.*

*An tadou-ze o deus savet missionou dre eno,  
dreist oll en tu d'ar c'huz-heol d'ar meneziou-  
roc'helleg, etouez an dud gouez. Ar c'harteriadou  
tud-ze o deuz hanoiou iskiz meurbet*

*Ces pères y ont créé des missions, surtout à  
l'ouest des Montagnes Rocheuses, parmi les  
sauvages. Les tribus Indigènes y portent des  
noms très bizarres...*<sup>219</sup>

Il est important de noter ici que, les mêmes causes produisant souvent les mêmes effets, le mouvement missionnaire français connut une accélération sensible lors de la promulgation des lois anticongréganites en deux vagues croissantes (fin des années 1870 et début des années 1880 puis surtout 1901-1904) que vint couronner l'abolition du Concordat (1905).<sup>220</sup> Nous n'en sommes cependant pas encore là et rares sont ceux qui demandent cette abrogation à l'époque de Feiz ha Breiz. De plus, l'objectif de Feiz ha Breiz est de remonter le moral des troupes en les assurant de la victoire. Cependant, Goulven Morvan met en garde contre une victoire à la Pyrrhus dans la conclusion d'un article sur les progrès de la foi dans les pays lointains et notamment en Amérique:

*Kement-ma eta zo eun dianzao euz ar pezh a lavar  
an dud difeiz, ez eo prest an ilis catolik da veza  
discaret. An ilis catolik ne vezo discaret morse ;*

*Tout ceci contredit ce qu'annoncent les impies,  
que l'Église catholique est sur le point d'être  
anéantie. L'Église catholique ne sera jamais*

<sup>217</sup> F&B n°104 (26/1/1867)

<sup>218</sup> F&B n° 102 (12/01/1867)

<sup>219</sup> F&B n°230 (26/06/1869)

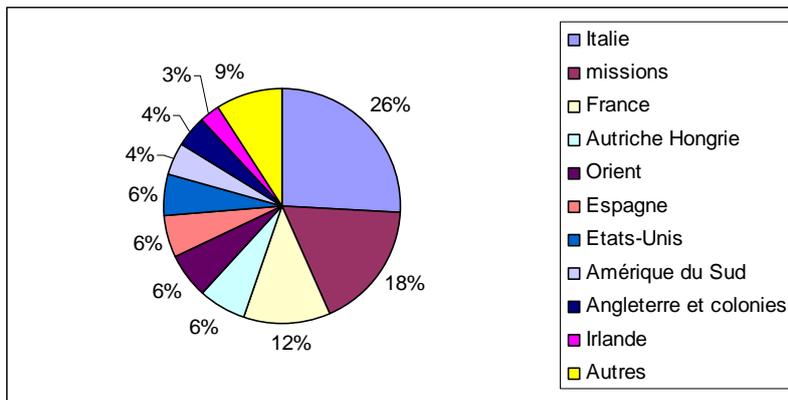
<sup>220</sup> Patrick CABANEL et Jean-Dominique DURAND, *Le grand exil des congrégations religieuses françaises, 1901-1914,*

*Jesus-Christ en deus roet dezhi he c'her. Eun tam aoun a elfet da gaout marteze o velet evelse ar feiz oc'h en em skigna er broiou pell, eo na deufe ar feiz-ze da veza lamet digant carteriou all elec'h ma vreser dindan an treid ar c'hras en deus great Doue deomp oc'h hor gelver d'ar guir relijion.*

*anéantie ; Jésus-Christ lui en a donné sa parole. Ce qui peut cependant faire peur c'est de voir que la foi qui se diffuse dans les pays lointains, ne soit enlevée à d'autres pays où l'on foule aux pieds la grâce que Dieu nous a faite en nous appelant à la vraie religion.* <sup>221</sup>

Dès lors, si Dieu retire sa grâce aux pays d'Europe, plus rien ne pourra les empêcher de déchoir dans la déchéance. Le ton de Feiz ha Breiz se fait alors volontier apocalyptique car, comme nous le verrons dans le chapitre sur le traumatisme créé par la bataille de Sedan, le Dieu de Feiz ha Breiz est un Dieu assez proche de celui de l'Ancien Testament, jaloux et vengeur, dont la main peut être lourde. Ce « transfert » des grâces divines inquiète Feiz ha Breiz mais il ne s'agit pas pour ses rédacteurs d'appeler les Bretons à la méfiance à l'encontre des nouveaux pays chrétiens mais bien de les réveiller. Dans son numéro du 29 juin 1870, au sujet du Concile de Vatican I, Feiz ha Breiz publie la répartition des évêques des 680 évêques recensés pays par pays. Le graphique ci-dessous, élaboré à partir des chiffres donnés par Feiz ha Breiz permet de dégager quelques idées forces sur notre sujet :

On constate tout de suite que le nombre des évêques venus des missions arrive juste après l'élément italien (et surtout romain) qui reste prééminent ; la France, fille aînée de



l'Église arrive elle en troisième position. Or chacun sait, depuis les travaux de Claude Prudhomme, que « la mission lointaine [s'est] constituée depuis la Révolution en foyer essentiel du triomphe ultramontain [dès avant le pontificat de

Léon XIII]. Le concile Vatican l'a illustré par les positions unanimes des évêques missionnaires en faveur de l'infaillibilité, les progrès missionnaires concouraient à un ultramontanisme interne : soumission au pape, renforcement des pouvoirs de la propagande [...].<sup>222</sup> On sait aussi, du même auteur,<sup>223</sup> que « les libéraux pouvaient nourrir

<sup>221</sup> F&B n°230 (26/06/1869)

<sup>222</sup> Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1873-1903)*, Ecole française de Rome, 1994, p.362.

quelques doutes sur l'indépendance de ces hommes réputés peu soucieux de débats théologiques, soupçonnés d'être aux ordres de la Curie, appelés en renfort pour faire triompher l'infaillibilité. Mgr Dupanloup, notamment, protesta contre la présence de ces « deux cents vicaires apostoliques. »<sup>224</sup> Les vicaires apostoliques, il est vrai, étaient des hommes de terrain puisque nombre d'entre eux étaient des missionnaires zélés repérés par leur hiérarchie comme Mgr. Jeantet, vicaire apostolique au Tonkin qui ne participa pas au concile pour la simple et bonne raison qu'il venait de mourir.

*An Aotrou Jeantet, Escop ha Vikel abostolig euz an Tong-king, tu ar c'huz-heol, a so maro eun nebeut so. Tost da antercant vloaz en deus tremenet ar missioner calonec-ze o labourat da c'hounit eneou da Zoue. Great oue beleg an 19 a vis du 1818, an deg a vis guenver 1819 e save en eul lestr evit mont d'an Tongking. Seis vloaz varnuguent a voa edo missioner pa voue laket da escop er bloas 1847.*

*Mgr. Jeantet, évêque et missionnaire apostolique du Tonkin occidental est mort récemment. Ce missionnaire a passé près de cinquante ans à travailler à gagner des âmes à Dieu. Il avait été ordonné prêtre le 19 décembre 1818, le dix janvier 1819, il s'embarquait à bord d'un navire en partance pour le Tonkin. Cela faisait vingt six ans qu'il était missionnaire quand il fut nommé évêque en l'an 1847.*<sup>225</sup>

Comme on peut le constater, Feiz ha Breiz utilise indifféremment les titres d'évêque et de vicaire apostolique comme s'ils étaient synonymes. Cependant, comme le rappelle Claude Prudhomme, « les vicaires apostoliques découvrirent, non sans amertume, que leur statut d'évêques *in partibus infidelium*<sup>226</sup> les maintenait vis-à-vis de leurs confrères dans une réelle infériorité [et que] l'idée de les inviter ne s'était imposée qu'après quelques hésitations. La convocation n'avait pas clairement fixé les droits des chefs de mission dans les délibérations conciliaires car, au regard des canonistes, le statut des vicaires apostoliques restait incertain. De représentants du pape, placés sous sa dépendance immédiate, *ad nutum*, ils n'étaient pas à proprement parler chefs d'une Église locale. »<sup>227</sup> Feiz ha Breiz, loin de ces débats et étrangers à ces luttes pour le pouvoir ne commente sa répartition des évêques pays par pays que d'une seule phrase : « *Setu ep mar, caera asamble a oufet da velet / voilà sans aucun doute, la plus belle assemblée que l'on saurait voir.* »<sup>228</sup>

De toute façon, pour Feiz ha Breiz, l'infaillibilité pontificale va de soi :

<sup>223</sup> Idem p. 13

<sup>224</sup> Roger AUBERT, *Vatican I*, Paris édition de l'Orante, 1964, p101-102.

<sup>225</sup> F&B n° 110 (09/03/1867)

<sup>226</sup> Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1873-1903)*, Ecole française de Rome, 1994, p 30.

<sup>227</sup> Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1873-1903)*, p.13.

<sup>228</sup> F&B n° 261 (29/01/1870)

Rom hag ar bed catolig oll zo en eul laouenidigez ar vrasa. Sened braz ar Vatican, ar Speret-Santel en he benn, en deus discleriet evit mad, da lavaret eo en deus great eun articl a feiz euz ar virionez-ma ; ne ell ket ar Pap fazia pa zesk deomp, divar gador Sant-Per, ar pez zo red da gridi hag ar pez zo red da ober.

Ar virionez-ze a ioa pell zo safar divar he fenn, dreist oll abaoue ma'z eo digor ar Sened, hag an Tad Santel, gant oll dadou ar Sened, a deu hirio d'he discleria evit serra ho ginou da enebourien ar feiz hag an iliz a zo ato prest d'a regi ha da zispen sae hor Zalver, me lavar d'en em zevel a enep unan bennag euz ar guirionezou a zesk deomp euz he berz he bried santel an iliz ; evit ive creaat ha starda en ho c'hreden ar gristenien toc'hor er feiz, ar sperejou-ze diez ha distrantel a zo red diskuez dezho crenn ha grons petra a dleont da gridi pe da ober, dre ma'z int prest ato da argila pe da vont re var araok, da grenna pe da asten eur poent bennag euz a gelennadurez hor Mam Santel an Ilis catolik.

Ne deo ket eur virionez nevez eo a ro deomp an ilis da gridi ; ne ra nemet discleria, ober eun articl a feiz euz eur virionez anavezet ha credet a bep amzer ; rag a bep amzer kement guir gristen-zo bet hag a zo ato, o deus credet ne alle ket Vikel Jesus-Christ fazia pa ro da anaout d'ar gristenien fidel petra a dleont da gridi ha petra a dleont da ober evit beza Salvete. Anaout a reont promessa Jesus-Christ da veza gant he ilis bete fin ar bed ; anaout a reont ar bromessa roet da Zant Per ne deuje ket he feiz da vancout, hag ar gourc'hemen roet dezhan da greaat, da startaat ar re all oll er feiz, ken

Rome et toute la chrétienté sont dans la plus grande allégresse. Le grand concile du Vatican, guidé par le Saint Esprit, a déclaré une fois pour toutes, c'est-à-dire qu'il a fait de cette vérité un des articles de la foi : le pape ne peut se tromper quand il nous enseigne, depuis le trône de Saint-Pierre, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire.

Cette vérité était en discussion depuis longtemps, surtout depuis que le Concile est ouvert et le Saint-Père avec tous les pères du Concile vient aujourd'hui la proclamer pour clouer le bec aux ennemis de la foi et de l'Église qui sont toujours prêts à déchirer la robe de notre Sauveur, et je le dis, à s'opposer à l'une des vérités que nous apprend de sa part sa sainte épouse l'Église. Il s'agit aussi de renforcer dans leur croyance les chrétiens dont la foi est moribonde, ces esprits difficiles et instables auxquels il faut montrer fermement ce qu'ils doivent croire ou faire puisqu'ils sont toujours prêts à rechigner ou aller trop en avant, à diminuer ou à rallonger certains points de la doctrine de notre sainte mère l'Église catholique.

Ce n'est pas là une vérité nouvelle que l'Église nous donne à croire, elle ne fait qu'affirmer, transformer en un article de foi, cette vérité qui était connue et crue de tout temps. Car de tout temps, tout bon chrétien a cru et croit encore que le vicaire de Jésus-Christ ne peut se tromper quand il dit aux fidèles ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire pour être sauvés. Ils connaissent la promesse de Jésus-Christ de rester avec son Église jusqu'à la fin des temps ; ils connaissent la promesse faite à Saint-Pierre que la foi ne manquerait jamais et l'ordre qui lui fut donné de renforcer et d'affermir tous les autres dans la foi qu'ils soient agneaux ou pasteurs.

*dened, ken pastored.*

*Ar skiant vad epken roet gant Doue d'an den evit en em c'houarn, a ve avoalc'h evit guelec' scler ha splam ar virionez-ma. Ma c'helje ar Pap fazia pa zesk deomp unan bennag euz ar guirionezou-ze a zo red deomp da c'houzout, piou a elfe dont d'hor sclerijenna, d'hon tenna a zouetans? Petra deujemp-ni da veza? Petra deuje da veza an Ilis catolik zoken ? Ha ne zigouesche ket ganthi evel gant an heretiked, ar brotestanted, ha re all? Perag ar re-ma ne allont-hi ket en em glevet? Perag emaint-hi dalc'h mad o chench credennou hag oc'h en em zispartia an eil rum dioc'h egile? Perak nemet abalamour n'o deus den en ho fenn hag en defe ar privilach da chom difazi? N'o deus nemet tud hag a ell deski ar gaou evel ar virionez, hag evelse tud ha ne eller morse beza sur eo guir ha mad ar pez a zescont.*

*Mar deo eta an Ilis catolik chomet ato ar memes abaoue Jesus-C'hrist, ma na chench morse he c'hreden, eo ma e deuz ar Pap en he fenn laket eno gant hor Zalver da zerc'hel he leac'h, ha ma'z eo renet gant ar Speret-Santel evit na ello morse deski netra a enep ar virionez.*

*Kemeromp hirio perz e laouenidigez an Ilis santel, ha trugarecaomp Doue da veza roet d'ar penn vizibl euz an Iliz ar privilach-ze evit hon ren difazi en hent an env. GM*

*Seul le bon sens donné par Dieu à l'Homme pour se gouverner est suffisant pour concevoir clairement cette vérité. Si le pape pouvait se tromper quand il nous enseigne une de ces vérités que nous devons connaître, qui pourrait nous éclairer, nous ôter le doute ? Que deviendrions-nous ? Que deviendrait même l'Église catholique ? Est-ce qu'il ne lui arriverait pas ce qui arrive aux hérétiques, aux protestants et aux autres ? Pourquoi ceux-ci ne peuvent pas s'entendre ? Pourquoi changent-ils sans cesse de croyances et se séparent-ils toujours les uns des autres ? Pourquoi si ce n'est parce qu'ils n'ont personne à leur tête qui ait le privilège de l'infaillibilité ? Ils n'ont que des gens qui peuvent enseigner le mensonge aussi bien que la vérité, et donc des gens qui ne peuvent jamais être certains que ce qu'ils apprennent est bon et vrai.*

*Si l'Église catholique est toujours restée telle quelle depuis Jésus-Christ, si sa croyance ne change jamais, c'est parce qu'elle a à sa tête le pape institué par notre Sauveur pour tenir sa place et qu'elle est guidée par le Saint Esprit pour quelle ne puisse jamais rien enseigner qui ne soit contraire à la vérité.*

*Participons aujourd'hui à la joie de la sainte Église et remercions Dieu d'avoir donné à la tête visible de l'Église ce privilège de nous guider sans faille sur le chemin du ciel. GM<sup>229</sup>*

En conclusion, Feiz ha Breiz s'emploie donc à relayer les vues de la papauté dans tous les domaines et partage sa vision d'un monde où le catholicisme est en expansion mais aussi en danger. Comme l'écrit Claude Prudhomme au sujet de Léon XIII : « il fut, bien plus qu'un pape diplomate, l'artisan du triomphe définitif du catholicisme intransigeant en Europe et outre-mer. La marque de son pontificat fut d'inscrire systématiquement l'expansion catholique

<sup>229</sup> F&B n° 287 (30/07/1870)

dans une vision dynamique de l'histoire et de l'intégrer concrètement au gouvernement de l'Église et à l'ensemble de l'activité diplomatique. Loin de penser la mission comme une activité à part ou d'en attendre seulement une compensation aux échecs subis par les vieilles chrétientés européennes, Léon XIII en fait une dimension naturelle d'un catholicisme contemporain offensif. »<sup>230</sup>

---

<sup>230</sup> Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1873-1903)*, p.376.

# 3 Représentation des peuples exotiques.

L'expansion européenne et française outre-mer ainsi que l'explosion du phénomène missionnaire dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, mirent en contact des Européens avec des populations dont les types physiques et les civilisations présentaient une altérité propre à remettre en question leur représentation et leur conception du monde. Face à l'inconnu ou à la différence, les hommes ont depuis Aristote à peu près la même attitude : afin de maîtriser ce qu'ils ne connaissent pas, ils éprouvent le besoin de nommer, de classer et de hiérarchiser. Il s'établit de la sorte une relation de sujet à objet qui, du fait du décalage technologique, est rarement bidirectionnel et se résume souvent à la représentation que les vainqueurs ont des vaincus. Il est vrai que depuis quelques décennies, les historiens et de nombreux autres penseurs ont cherché à contrebalancer ses représentations unidirectionnelles en étudiant, d'après les quelques sources disponibles, la vision des vaincus, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Nathan Wachtel. Les Bretons, de par leur implication dans l'œuvre coloniale et missionnaire de la France, sont évidemment à ranger du côté des « vainqueurs » mais Feiz ha Breiz, journal catholique, ultramontain et monarchiste, se montre souvent bien réservé quant aux classifications pseudo scientifiques et colonialistes françaises, même si celles-ci commencent à faire leur chemin dans les esprits. De plus, Feiz ha Breiz n'ayant pas pour objectif de constituer un atlas scientifique en breton mais plutôt d'édifier et de distraire ses lecteurs, son classement est bien souvent intuitif s'appuyant sur la couleur de peau des populations, les entités politiques et religieuses. Bien évidemment, le problème de la superposition de ces catégories se pose souvent et les généralisations abusives côtoient les nuances artificielles.

Cette étude permettra de voir dans quelle mesure les dénominations et les descriptions de peuples exotiques permettent à Feiz ha Breiz d'offrir à ses lecteurs plus que des connaissances en leur donnant une conception du monde qui les renforce dans leur identité bretonne et catholique.

Pour commencer il convient d'étudier dans le corpus que constitue Feiz ha Breiz comment étaient nommés les différents groupes humains rencontrés et d'étudier quelles réalités ethniques et historiques recouvraient ces dénominations.

## 3.1 Typologies relevées dans Feiz ha Breiz

Afin d'étayer cette étude nous avons utilisé les outils que la recherche en lexicométrie met à notre disposition (*Occurrences*<sup>231</sup> et *Lexico*<sup>232</sup>). En effet, ces logiciels permettent, entre autres choses, de compter et de dégager les occurrences d'un mot ou d'une expression dans un corpus défini. Ainsi, ils confirment ou infirment les impressions que nous pouvions avoir à la lecture quant à leur emploi. Il semble important cependant de dire un mot des limites que présente l'utilisation de ces outils. Tout d'abord, le corpus doit être cohérent et fini. Or, le corpus qui sert de base à cette étude est en réalité une compilation d'extraits de Feiz ha Breiz. De ce fait, si interroger le logiciel sur le nombre d'occurrences d'un mot comme *morian* (nègre) est utile puisque nous pensons avoir collecté tous les articles où ce mot apparaît ; en revanche, compter le nombre d'occurrences du mot République ne servirait pas à grand-chose puisqu'il se trouve en abondance dans des articles de Feiz ha Breiz non recueillis. En outre, le logiciel ne recherchant que ce qu'on lui demande, il est nécessaire que la langue du document soit parfaitement normalisée. Ce n'est pas le cas de Feiz ha Breiz et les mutations consonantiques du breton (parfois optionnelles) viennent encore compliquer les choses. Nous avons bien entendu essayé de pallier à toutes ces difficultés en faisant de nombreux essais mais il convient tout de même de préciser que les résultats de ces recherches ne sont qu'indicatifs.

### 3.1.1 Les peuples du Proche Orient, du Maghreb et d'Afrique

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, les confins de l'Europe chrétienne (pléonasme ?), sont constitués du monde slave orthodoxe à l'est et du monde musulman au sud. Nous ne traiterons pas ici du monde orthodoxe si ce n'est pour rappeler que le retour des schismatiques au sein de l'Église demeure, sous les règnes de Pie IX et de Léon XIII, une priorité partiellement couronnée de succès et relayée par Feiz ha Breiz. En revanche, les terres d'islam entrent tout à fait dans notre étude car elles présentent un caractère d'altérité radicale.

---

<sup>231</sup> <http://pagesperso-orange.fr/hypopolo/occur/document.htm>

<sup>232</sup> <http://www.cavi.univ-paris3.fr/Ilpga/ilpga/tal/lexicoWWW/>

Feiz ha Breiz contient de nombreux noms de peuples des rives méridionales et orientales de la Méditerranée qui semblent anciennement connus comme tend à le montrer un article sur l'Algérie du numéro 198 (14/11/1868) dans lequel apparaissent les noms : *Touareget, Berberet, Turket, Arabet, et muzulmanet*. L'objectif de cet article est de classer ces peuples en fonction de leur capacité à être sauvés car vues de Basse-Bretagne, les choses ne devaient pas être très claires. Il convient donc de regarder de près quels groupes humains sont désignés par ces dénominations.

### 3.1.1.1 Les musulmans

Le nom « musulman » n'est pas un ethnonyme même s'il fut employé comme tel dans l'Algérie coloniale où le nom « Algérien » ne désignait que les populations d'origine européenne vivant sur ce territoire, ce qui, aujourd'hui, peut prêter à quelques contresens. Dans Feiz ha Breiz, l'adjectif et le nom *muzulman* (42 occurrences); pluriel : *muzulmaned, ar vuzulmanet*, parfois écrit avec un S comme en français, est synonyme de *mahometan* (23 occurrences); pluriel : *ar mahometaned* (la mutation de ce nom pluriel après l'article n'apparaît qu'une fois sur 18 pluriels recensés). Il s'agit là bien évidemment d'emprunts au français pour désigner les personnes de confession islamique. Notons à ce propos que le mot « islam » n'apparaît pas dans Feiz ha Breiz mais y est le plus souvent traduit par l'expression *religion Mahomet* (22 occurrences), souvent (7 occurrences) précédée de l'adjectif *fals* (fausse, mauvaise). Les mahométans seront donc bien souvent appelés : « ar re a heul fals religion Mahomet ». <sup>233</sup> Le terme *mahomediach* apparaît aussi une fois <sup>234</sup> avec le sens de mahométisme. À côté de ces termes on trouvera quelques définitions comme celle-ci : « *Lezen Mahomet hanvet an Alcoran* » (La loi de Mahomet appelée Alcoran). La forme *Alcoran*, n'apparaît que dans cet exemple et les rédacteurs de Feiz ha Breiz utilisent généralement le mot *Coran / ar c'horan* (19 occurrences).

### 3.1.1.2 Les Turcs

Depuis le Moyen-Âge, les croisades pourrait-on dire, le nom des Turcs est connu en breton comme l'atteste des chansons populaires comme *Barz en Turki* :

*Barzh en Turki 'ieus ur velin [...]*

*En Turquie est un moulin*

<sup>233</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

<sup>234</sup> F&B n° 403 (19/10/1872)

*I vala gran bob mintin.  
I fala gran e'id ober bleud  
D'ober bara d'ar zoudarded  
A zo en Turki prizoniet.*

*Moulant du grain tous les matins  
Moulant du grain pour faire de la farine  
Et faire du pain pour les soldats  
Qui sont prisonniers en Turquie<sup>235</sup>*

Ou bien Dom Yann Derrien :

*[...] ar vamm 'n 'eus ho kanet,  
A zo en poenioù bras dalc'het,  
A zo en poenioù bras dalc'het,  
'Balamour d'ur veaj prometet, [...]  
Da Sant Jakez an Turki,  
Hir ha pell dont dezhi,  
Hir ha pell dont dezhi,  
Seizh sort langach da parlanti*

*La mère qui vous a mis au monde,  
Qui est retenue dans de grandes peines,  
Qui est retenue dans de grandes peines,  
À cause d'un voyage promis, [...]  
À Saint-Jacques de Turquie,  
Long et loin et le chemin pour y aller,  
Long et loin et le chemin pour y aller,  
Sept sortes de langages il faut parler<sup>236</sup>*

Si Yann-Fañch Kemener, dans la note qui accompagne la gwerz, évoque un certain Saint-Jacques de Turquie qui fut évêque de Nisibis (actuellement Nusaybin en Haute-Mésopotamie, Turquie), mort en 270 et qui fut un personnage important de l'Église de Syrie ; il lui semble plutôt, et à juste titre, qu'il s'agirait d'une confusion avec Saint-Jacques-de-Compostelle. Hervé Le Bihan dans la revue scientifique en langue bretonne *Hor Yezh*, considère que le mot *Turki* peut certes être interprété comme une trace de la présence des Arabes dans la péninsule Ibérique mais revêt cependant, la plupart du temps, la signification « d'étranger », nous dirions exotique. Ainsi, on parle en breton de *ed-Turki* (blé de Turquie) pour le maïs même si chacun sait qu'il vient d'Amérique.

L'ancienneté de l'emploi d'une Turquie (*Turki* ou *Turkii* dans Feiz ha Breiz) et de l'ethnonyme turc (*Turk*, pluriel : *Turked*, *an Durked*) fait que ce dernier est l'un des rares à être communément utilisés dans Feiz ha Breiz (152 occurrences sous ses différentes formes). Cet ethnonyme y trouve cependant plusieurs significations : au sens strict, il désigne les habitants de la Turquie et le sultan est appelé *Turk Bras* (Grand Turc) ; au sens large, il désigne l'empire ottoman, nom jamais utilisé dans Feiz ha Breiz. Ainsi, on trouvera, en parlant de la Terre

---

<sup>235</sup> Yann-Fañch KEMENER, *Carnets de route*, p.261.

<sup>236</sup> Yann-Fañch KEMENER, *Carnets de route*, p. 94

Sainte, des phrases comme : *er vro-ze a so abaoue keit amzer dindan gallout an Durket* (dans ce pays qui est depuis si longtemps sous le pouvoir des Turcs).<sup>237</sup>

En cette deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, la Turquie reste la grande puissance musulmane de par son califat revendiqué<sup>238</sup> et sa puissance militaire. C'est la raison pour laquelle on utilise le vocable de turc lorsqu'il est question de confrontation avec l'islam et même s'ils n'ont pas, ou plus grand-chose, à y voir. Ainsi, la croix de la Cathédrale Notre-Dame d'Afrique est construite à la vue des Turcs

*Aljeri- En Aljeri ez eus savet eur groas vras ha caer var dour chapel Itron-Varia an Afric. An tour-ze zo ledan ha rond. An Aotrou an Escop Pavy eo en deus roet ar groas, hag en deus ive he lakeat var an tour. An iliz vras a so savet cazi oll. Var eun huelen ema, hag ar groas vras savet var veg an tour, a ello beza guelet eus a bell er mor, hag ive eus a bell en douarou. Kementse a zikuez e kemer ar groaz perc'henniach er vro-ze, en douar hag er mor.*

*«Croaz Itron-Varia an Afric, eme an Aotrou 'n Escop Pavy, so savet a vel d'ar Frans, evel eur merc eo d'ar rouantelez-ze en deus roet Doue ar garg da renta christen ar vro-ma,*

*Savet eo a vel d'an Durket, evit diskuez e fell da Zoue ho guelver davethan dre vouez e verc'h hena eus he iliz;*

*Savet eo a vel d'an dud so deut ama eus ar broiou all evel ur merc ez eo galvet an oll da veza breudeur, hag e tleont en em zestum oll en dro d'ar Verc'hez, ar vam a drugarez. Var ar menez-ma, evel var ar C'halvar, ema en he za e troad croaz he map, ha Jesus a lavar dezhi ama ive: Va mam setu aze ho pugale.» GM*

*Algérie — Une grande et belle croix a été érigée en Algérie sur la tour de la chapelle Notre-Dame d'Afrique. Cette tour est large et ronde. C'est Monseigneur l'évêque Pavy qui a offert la croix et qu'il l'a faite installer en haut de la tour. Cette grande église est maintenant presque achevée. Elle se situe sur une hauteur et la grande croix qui est fixée tout en haut de la tour pourra être vue de loin en mer et aussi de loin dans les terres. Cela montre que la croix prend possession de ce pays, en mer et sur terre.*

*« La croix de Notre Dame d'Afrique, dit l'évêque Pavy, est dressée en vue de la France, pour montrer que c'est ce royaume que Dieu a chargé d'évangéliser le pays,*

*Elle est élevée aussi à la vue des Turcs pour montrer que Dieu veut les appeler à lui par la voix de la fille aînée de son Église;*

*Elle est érigée à la vue des gens qui sont venus ici des autres pays comme une marque que tous sont appelés à être frères, et qu'ils doivent se rassembler autour de la Vierge, mère de la pitié. Sur cette montagne, comme sur le Golgotha, elle est debout au pied de la croix de son fils, et Jésus lui dit ici aussi : Mère, voici tes enfants. » GM<sup>239</sup>*

<sup>237</sup> F&B n° 186 (22/08/1868)

<sup>238</sup> Cf. « La question du califat » par Gilles VEINSTEIN in LUIZARD Pierre-Jean (dir), *Le choc colonial et l'islam. Les politiques religieuses des puissances coloniales en terres d'islam.*

<sup>239</sup> F&B n°75 (07/07/1866)

Le nom « turc » peut donc, on le voit bien à la lecture de cet exemple, signifier musulman. Un autre exemple, si besoin était, pour confirmer cette assertion, dans le numéro 222, daté du 01/05/1869, on peut lire :

*Guelomp petra lavar ar C'horan var gementse. (Ar  
C'horan eo Levr lezen an durked.)*

*Voyons ce que dit le Coran sur ce point (le Coran  
est le livre de loi des Turcs)*

De la même manière, la définition que donne Feiz ha Breiz d'une mosquée en Algérie est : *iliz an Durket* (église des Turcs).<sup>240</sup>

### 3.1.1.3 Arabes

« Arabe » est une autre dénomination qui peut vite devenir synonyme de musulman. Comme pour le nom Turc, il faudra donc accepter de trouver dans Feiz ha Breiz plusieurs acceptions. Tout d'abord, et fort logiquement, le nom arabe désigne les populations de l'Arabie.

*Mont a rejomp, emezhan, d'ar gær a Riad. Evel  
an Arabet, or boa laket var hor penn eur pez lien  
staget dindan hon elgez*

*Nous allâmes à la ville de Riyad. Comme les  
Arabes, nous avons mis sur nos têtes une pièce  
de toile attachée sous le menton.*<sup>241</sup>

L'origine de ces populations est bien évidemment biblique :

*An Arabed hag ar Zarazined a ziskenn diouc'h  
Ismael, var ma kreder.*

*Les Arabes et les Sarrasins descendent d'Ismaël  
à ce que l'on croit.*<sup>242</sup>

La confusion, toujours d'actualité, entre les Arabes et les musulmans provient du fait que Mahomet était lui-même arabe et que sa religion et le Coran, rédigé en arabe, furent diffusés par les conquêtes des cavaliers arabes.

*Er bloavez 622 goude donedigez hor Zalver, eun  
den euz an Arabie, hanvet Mahomet, a falvezas  
dezhan sevel eur relijion dezhan he-unan, hervez  
he ioulou-fall; eur relijion heb feiz na reiz evel an  
oll relijionou savet gant ann dud. Ar relijion a  
gemas hano he mestr-scol, hag e oe galvet  
relijion Mahomet. Gant ar zicour euz eur vanden*

*En l'an 622 après la venue de notre Sauveur, un  
homme d'Arabie, appelé Mahomet, voulu créer sa  
propre religion, conforme à ses vices ; une religion  
sans foi ni loi comme toutes les religions créées  
par l'homme. Cette religion prit le nom de son  
instituteur<sup>243</sup> et fut appelée religion de Mahomet.  
Grâce à l'aide d'une bande de disciples, que dis-je*

<sup>240</sup> F&B n° 199 (21/11/1868)

<sup>241</sup> F&B n° 204 (26/12/1868)

<sup>242</sup> F&B n°26 (29/08/1865)

<sup>243</sup> On trouve le lot *mestr-scol* dans le texte breton, c'est à dire, maître d'école.

deskibien, petra a lavaran, eur vanden zaout all ken sot pe sotoc'h eget ho blenier, Mahomet a deuaz a-benn da skigna he gredennou faoz dre vro ann Arabie, dre vro ar Perse, ha dre vro ann Arménie. A doliou sabren eo e plante ann dud fallacr-man ho relijion e calonou ho sujidi. Pa ho devije kemeret dre ann nerz eur gear ben g, [sic] pa deujent d'en em renta mistri euz eur vro benag dre vrezel, e lavarent da dud ar vro-ze en eur sevel ho sabren-vras a üs ho fenn: credit pe marvit; bezit deskibien da Vahomet pe ni a faouto deoc'h ho penn evel eun irvinen. Goude maro Mahomet, ar re a zeuaz var he lerc'h evel ar mistri pe bennou-braz ar relijion nevez-ze, a oe ken diskiant, ken foll, ha ken kriz hag ar Falz-Profet, ho mestr. Donet a rejont d'en em renta mistri dre vrezel euz bro ann Afric: ar bed oll memez a grenaz gant aon na vije deut da veza sclaf euz mistri ken kriz, ken didruez.

une bande de vaches aussi bêtes si ce n'est plus bêtes que leur guide, Mahomet parvint à diffuser ces fausses croyances à travers l'Arabie, la Perse, et l'Arménie. C'est à coups de sabre que ces hommes mauvais plantaient leur religion dans le cœur de leurs sujets. Quand ils avaient pris par la force une capitale, quand ils parvenaient à se rendre maîtres d'un pays par la guerre, ils disaient aux gens de ce pays en levant leur sabre au dessus de leur tête : croyez ou mourez, soyez les disciples de Mahomet ou nous vous fendrons le crâne comme un navet. Après la mort de Mahomet, ceux qui lui succédèrent comme maîtres ou comme chefs de cette nouvelle religion étaient aussi fous, aussi déments et aussi cruels que le faux prophète, leur maître. Ils réussirent à se rendre maîtres de l'Afrique par la guerre, le monde entier même trembla de peur de devenir esclave de maîtres aussi cruels et impitoyables.<sup>244</sup>

On sait aujourd'hui que l'élément ethniquement arabe s'affaiblit au fur et à mesure que les conquêtes se poursuivaient et que, par conséquent, la plupart des peuples appelés arabes sont en fait des autochtones progressivement arabisés.<sup>245</sup> Le glissement du mot arabe d'un sens ethnique à un sens religieux est très perceptible dans un article à propos de Zanzibar (Dar-el-Salam) :

Ar gourreterien tud-se, peurvuia oll Arabed e guirionez, pe en em c'hreat Arabed, n'ho deus calon ebet en ho c'hreis ; re aliez, siouas!

Ces marchands d'humains, sont presque tous des Arabes ou se sont faits Arabes, il n'ont aucun cœur en leur sein ; trop souvent, hélas !<sup>246</sup>

Pourtant, Feiz ha Breiz évoque parfois l'existence d'Arabes chrétiens comme le montre cette lettre en arabe à l'obséquiosité, réputée orientale, que la traduction en breton de la traduction en français n'a pas manqué de rendre :

<sup>244</sup> F&B n° 21 (24/05/1879)

<sup>245</sup> Cf l'entretien avec Françoise Michaud publié dans « L'Islam et le Coran », *Les Collections de l'Histoire* p 34-39

<sup>246</sup> F&B n° 48 (27/11/1880)

*Pa zigouez gouel ha sizun ar galon sacr, ez an da verca ama eul lizer scrifet euz ar Syri, e iez arab, d'ar re zo e penn ar c'honseil braz e Toulous. Diskuez a ra ez eo ive skignet an devosion da galon Jesus e bro sao-heol. Al lizer-ma zo bet troet e gallek gant an tad Martin a gompagnunez Jesus. Scrifet eo gant ar re zo e penn abostolach ar beden, er Syri, hag e denna a ran euz a Gannad Calon Jesus, renet gant an tad Ramier.*

*Aotronez henoret ha galloudus meurbet, c'hui pere zo e penn ar C'honseil bras, Doue r'ho kendalc'ho pell e buez.*

*Goude beza kinniget deoc'h va goazoniez, (va zentidigez) ha poket d'ho taouarn glan meurbet, e credan scrifa deoc'h al lizer-ma, evit lavaret deoc'h pegement e cresp abostolach ar beden hag an devosion d'ar galon sacr er Syri, dre ma c'houzon pegement e ra plijadur deoc'h reseo keleier mad evelse, ha gueleit an devosion ze oc'h en em skigna.*

*Va bro, ar c'hez Syri, din meurbet a druez, ne ean evit he lod, hen lavaret a c'hellan deoc'h, ha ne eano morse d'en em drei oc'h ar galon sacr, ha da ober he gallout evit crespki ato e carantez hag e devosion en he genver.*

*Alors qu'arrivent la fête et la semaine du Sacré-Cœur, je vais reproduire ici une lettre de Syrie, en langue arabe, adressée à ceux qui sont à la tête du Grand conseil à Toulouse. Elle montre que la dévotion au Cœur de Jésus est aussi répandue en Orient. Cette lettre a été traduite en français par le père Martin de la compagnie de Jésus. Elle a été rédigée par ceux qui sont à la tête de l'apostolat de la prière, en Syrie, et je la tire du messenger du Cœur de Jésus, dirigée par le père Ramier.*

*Chers Messieurs très honorés et puissants, vous qui êtes à la tête du Grand conseil, que Dieu vous conserve longtemps en vie.*

*Après vous avoir présenté mon hommage, (mon obéissance) et embrassé vos mains si pures, j'ose vous écrire cette lettre pour vous dire combien l'apostolat de la prière et la dévotion au Sacré-Cœur se développent en Syrie puisque je sais combien il vous plaît de recevoir de bonnes nouvelles comme celle-ci et de voir cette dévotion se répandre.*

*Mon pays, la pauvre Syrie, très digne de pitié, ne cesse pour sa part, je peux vous le dire, et ne cessera jamais de se tourner vers le Sacré-Cœur et de faire son possible pour accroître toujours son amour et sa dévotion à son égard. <sup>247</sup>*

Hier comme aujourd'hui, on désigne aussi par Arabes les habitants du Maghreb en général et de l'Algérie en particulier :

*Brema ez euz eun nebeut derveziou, e Constantina, dirak an escopti, ez oa etouez an Arabet eur c'hreg paour hag a ioa ganthi var he barlen daou buguel bihan.*

*Il y a quelques jours maintenant, à Constantine, devant l'évêché, se trouvait, parmi les Arabes, une pauvre femme qui portait deux petits enfants sur ses genoux. <sup>248</sup>*

<sup>247</sup> F&B n° 540 (05/06/1875)

<sup>248</sup> F&B n° 159 (15/02/1868)

### 3.1.1.4 Kabyles, Berbères et Touaregs

Les peuples de la rive sud de la Méditerranée sont assez précisément classifiés puisque la France considère de plus en plus cette mer comme une *mare nostrum*, ce qui implique une connaissance fine des clivages et des lignes de fracture entre les différentes populations afin de pouvoir jouer des uns contre les autres. Le livre de Philippe Lucas et Jean-Claude Vatin permet de suivre la genèse de ce mythe kabyle dans l'Algérie coloniale. Ceux qu'ils appellent les « anthropologues militaires » avaient pour fonction d'étudier les populations nouvellement conquises ou en passe de l'être afin de les administrer plus facilement, c'est là ce qu'ils appellent « l'ethnographie-stratégie »<sup>249</sup> : « La tâche des militaires, à l'origine avait consisté à repérer l'adversaire pour situer l'affrontement, donc en faire une étude préalable. Puis une fois l'ennemi fixé, attaqué et détruit, en dresser le portrait. Cette entreprise accomplie, ils devaient user des découvertes rassemblées pour poursuivre l'œuvre de pacification selon les méthodes que suggère Gallieni. » Dans une note, Vatin et Lucas précisent : « c'est l'étude des races occupant une région (déclarait Gallieni) qui détermine l'organisation politique à lui donner, les moyens employés pour réaliser sa pacification ; un officier qui a réussi à dresser une carte ethnographique suffisamment exacte d'un territoire qu'il commande est bien près d'en avoir obtenu la pacification complète suivie bientôt de l'organisation qui lui conviendra le mieux » (Ce qui lui conviendra à elle, dit Gallieni, c'est-à-dire à lui, l'officier)<sup>250</sup>

Les ouvrages de Daumas et Fabar<sup>251</sup> ainsi que celui d'Hanoteau et Letourneux entrent tout à fait dans cette optique et on ne peut manquer de faire le rapprochement entre cette anthropologie militaire et l'anthropologie missionnaire dont les problématiques sont assez proches.<sup>252</sup>

En citant toujours Lucas et Vatin, dont l'ouvrage fait toujours référence il apparaît que « le Kabyle décrit alors avait fait figure d'allié potentiel dans le combat colonial, devenu anti-arabe. Le français avait retrouvé dans le physique du montagnard berbère du Nord Est (L'Aurès, le Mزاب seront occupés plus tard) quelques traits l'incitant à pousser les ressemblances au-delà des détails. L'un y voyait un ancien chrétien islamisé de force, l'autre un descendant des Celtes ! » La note de bas de page qui accompagne la citation ne manque

---

<sup>249</sup> Philippe LUCAS, Jean-Claude VATIN, *L'Algérie des anthropologues*, p 12.

<sup>250</sup> Idem ; Citation du livre du général P. J. ANDRE, *Contribution à l'étude des confréries religieuses et musulmanes*, préface de J. Soustelle, gouverneur général de l'Algérie, La Maison des Livres, Alger, 1956, p. 10 (avant-propos)

<sup>251</sup> Voir bibliographie ; ces ouvrages sont téléchargeables depuis le site Gallica : <http://gallica.bnf.fr/>

<sup>252</sup> Olivier SERVAIS, Gérard VAN'T SPIJKER (dir.), *Anthropologie et missiologie : XIXe-XXe siècles : entre connivence et rivalité : actes du colloque conjoint du CREDIC et de l'AFOM organisé avec la collaboration de l'Institut Interuniversitaire de Recherche Missiologique et Oecuménique d'Utrecht, du Nijmegen Institute for Missiology et du Centre Vincent Lebbe de Louvain-la-Neuve à Doorn (Utrecht) du 14-18 août*, Paris, Karthala, 2004, 463p.

pas de piquant et nous ne pouvons nous empêcher de la recopier ici : « Charles Robert Ageron relève quelques-unes des perles du sottisier des berbéristes et des kabylisants. Une des plus belles appartient à l'ardent Camille Sabatier, conseiller de plusieurs gouverneurs, administrateur, théoricien, politicien (député de Sidi-Bel-Abbès-Tlemcen), qui ne dédaignera pas enseigner la sociologie indigène, où il dut prononcer la phrase citée par Ageron : « les Ibères sont des berbères venus du berbéristan (entre Kaboul et Hérat). » »<sup>253</sup>

Comme nous avons pu le dire, anthropologie militaire et anthropologie missionnaire ont des objectifs et des méthodes assez proches : il s'agit dans les deux cas de connaître l'adversaire pour le maîtriser et, à terme, le transformer. Ces objectifs similaires et ces méthodes proches arrivent à peu de chose près au même résultat en ce qui concerne le mythe kabyle.

Dans une longue série d'articles très détaillés, 23 au total, publiés dans Feiz ha Breiz entre le 24 mai 1879 et le 1er novembre de la même année, écrit par :

*Ian Loiz Normand*<sup>254</sup>, *Missioner.*

*E Beni-Ismaël, tost da Dra-El-Nizan er C'habyllie,  
Departamant Alger (En Algerie)*<sup>255</sup>

*Jean Louis Normand, missionnaire*

*À Beni-Ismaël, près de Dra el-Nizan en Kabylie,  
Département d'Alger (en Algérie)*

et intitulé :

*Histor ar C'habyllie, Danevell eur vro en Afric  
hanvet Kabyllie hag euz ann doare m'ema ar bed  
dre eno, digasset gant eur missioner euz ar vro-ze  
d'ann autrou n' Escop a Gemper a leon.*

*Histoire de la Kabylie, Description d'un pays  
d'Afrique nommé Kabylie et de la façon dont les  
choses s'y passent, envoyé par un missionnaire  
de ce pays à Mgr l'évêque de Quimper et Léon.*<sup>256</sup>

On retrouve dans cet extrait, à peu de choses près, tous les éléments du mythe kabyle des militaires c'est-à-dire que les Kabyles sont toujours présentés en opposition aux Arabes dont ils partagent cependant quelques défauts mais de façon atténuée.

Jean-Louis Normand insiste tout d'abord sur le côté autochtone des Kabyles (ou berbères) en rappelant qu'ils occupaient autrefois toute l'Afrique du Nord de la Méditerranée au Sahara, de l'Atlantique à la Libye et portaient des noms bien attestés dans l'antiquité. Il

<sup>253</sup> Philippe LUCAS, Jean-Claude VATIN, *L'Algérie des anthropologues*, p 45.

<sup>254</sup> NORMAND Jean-Louis ; Né le 19-02-1850 à Guiclan ; 1874, prêtre, vicaire à Plougourvest ; 1876, missions d'Afrique ; 1893, maison St-Joseph puis St Jean de Dieu, Dinan ; décédé le 03-04-1916. (Index du clergé de Quimper et Leon 1801-2001)

<sup>255</sup> F&B n° 21 (24/05/1879)

<sup>256</sup> F&B n° 44 (01/11/1879)

rappelle que cette région s'opposa fermement et héroïquement à Rome avant d'en devenir le grenier à blé et que le christianisme y fleurit en citant, bien évidemment, Saint Cyprien, Saint Augustin et sa sainte mère Monique. Après avoir évoqué les Vandales, il en vient à l'invasion arabo-musulmane en louant la résistance des Kabyles face à la cruauté de leurs adversaires :

*Ar C'habylet a stourmas euz ho oll nerz ouz ar vandennadou bleizi-disvouedet-se: evit galloud guelloc'h en em zifenn, en em dennjont var gern ho meneziou e pelec'h e tlejent a c'houdevez chomm evid-mad. Ne d'eo nemet goude eun niver braz a vloaveziou, goude beza collet ann diveza euz ho eskibien hag euz ho beleien, goude beza guelet laza an darn-vuia anezho evel anevalet-gouez, goude beza gouzanvet ar brassa hag ar spontussa poaniou hag hiskign, e teujont d'en em ober Mahometanet; ha c'hoaz na gemerchont ar relijion-se, nemet evel ma kemerer eur viscamant galeonner, o sonjal he zeurel en tan pa ho devije cavet ann tu.*

*Les kabyles luttèrent de toutes leurs forces contre ces bandes de loups affamés. Pour mieux se défendre, ils se retirèrent au sommet de leurs montagnes où ils durent, par la suite, rester pour de bon. Ce n'est qu'après un grand nombre d'années, après avoir perdu le dernier de leurs évêques, de leurs prêtres, ou avoir vu tuer la majorité d'entre eux comme des bêtes sauvages, après avoir souffert les peines et les persécutions les plus grandes et les plus terribles qu'ils en arrivèrent à se faire mahométans. Et encore, ils ne prirent cette religion que comme on prend un habit de galérien, en pensant le jeter au feu dès que l'occasion se présentera.* <sup>257</sup>

Tout est bon pour différencier Kabyles et Arabes avec notamment la distinction antique (Thucydide, Polybe) en passant par ibn Khaldun entre les sédentaires dans leurs montagnes et les nomades dans les plaines :

*Er stankennou caër-ze, leun a beuri, eo e teu an Arabet da zevel ho zeltou evel en eur dremen. Potred ann Arabie na jommont ket goall-bell er memez leac'h, e sammont kuit hag e ielont da zevel ho zeltou da eul leac'h-all benag; ann dud-se a zo ho siminal gantho euz ho c'hein, evel ar chiminoët.*

*Les Arabes viennent planter leurs tentes comme en passant dans ces magnifiques vallées, pleines de pâturages. Les Arabes ne restent jamais longtemps dans le même lieu, ils emportent tout et ils s'en vont planter leurs tentes ailleurs ; ces gens ont une cheminée sur le dos comme les cheminauds.*

*Ar c'habylet er c'hontrol a zo o chomm var gern ar meneziou; ral a veich o gueler o chomm var gosteou ar meneziou, ha morse er stankennou.*

*Au contraire, les kabyles restent toujours en haut des montagnes ; il est rare de les voir habiter à flanc de montagne, et jamais dans les vallées.* <sup>258</sup>

<sup>257</sup> F&B n° 21 (24/05/1879)

<sup>258</sup> Idem

Les différences physiques sont accentuées et, même si les mesures anthropométriques manquent dans Feiz ha Breiz. Elles tendent à faire accroire en des stéréotypes qui, sur place, devaient être parfois difficiles à retrouver.

*Ar Chabylet peur-vuia a zo tud mentet huel; ann darn vrassa o devez etre pemp troatad-anter ha c'huec'h troadad hueldez.*

*Ann Arabet pe Muzulmantet o devez friou dem-blad, daoulagad bihan, cuzet gant ho malvennou-du, mez ato o virvi en ho fenn hag o lugerni evel eur scod-tan. Ar C'habylet er c'hontrol o devez daoulagad bras eun tamik, glaz evel bolz ann envou. Ho fri eun tamik hir ha bras; moan eo ive ha tort pe teurs, evel ma leverer e Kerne, he benn a ziskenn betek a üz ar vuzel d'al laë, hag a zo henvel bras ouz soc'h eun alar. Bizach ar c'habylet a zo dem-voan eun nebeut; eur chink hinkin dezho, hag eun tal ledan; ho bleô hag ho malvennou a zo du-pod. Ho diou jod cleuz, ho liou melen-c'hlaz, ho bale sounn evel bale ar Zaozon; ho zreutoni a laca ar C'habylet da veza henvel beô euz eremited ann Tébaïde guech all. Ar C'habylet a zo ouspenn-se truilhennek, maget fall, tental, chifus, kintuz, melconiu, na ziscuezont morse e vent countant euz ho stad: tud int hag a zo ato evel a-enep dezho er bed-ma.*

*Les kabyles sont pour la plupart de haute taille ; la majorité d'entre eux mesure entre cinq pied et demi et huit pieds.*

*Les Arabes, ou musulmans, ont le nez aplati, de petits yeux, cachés par des cils noirs mais qui scintillent toujours dans leurs visages et qui brillent comme des tisons. Les Kabyles, au contraire, ont d'assez grands yeux, bleus comme la voûte céleste. Leur nez est assez long et grand ; il est aussi mince et busqué ou tors, comme on dit en Cornouaille, son bout descend jusqu'au-dessus de la lèvre supérieure et ressemble beaucoup au soc d'une charrue. Le visage des Kabyles est assez émacié, leur menton pointu et leur front large ; leurs cheveux et leurs cils sont noirs comme le charbon. Leurs joues sont creuses, leur peau jaunâtre, leur démarche roide comme celle des Anglais ; leur maigreur fait qu'ils sont en tous points semblables aux ermites de Thébaïde autrefois. Les Kabyles sont de plus dépenaillés, mal nourris, sombres, susceptibles, revêches, mélancoliques, ils ne montrent jamais qu'ils sont contents de leur état : ce sont des gens qui donnent toujours l'impression d'être sur cette terre en dépit d'eux-mêmes.<sup>259</sup>*

On peut s'étonner, de prime abord, de voir une description qui se voulait au départ valorisante, puisque les différenciant des Arabes, se terminer sur des notes aussi négatives. À la vérité, ce chapelet de qualificatifs dépréciatifs s'intègre parfaitement à la démonstration du missionnaire qui poursuit :

*En eur goueza dindan skiffou ar Muzulmantet ar C'habylet ho devez collet pep tra: ho frankis ho guiriou-a-vro, ho oll vertuziou, en eur ger*

*En tombant entre les griffes des musulmans, les Kabyles ont tout perdu : leur liberté, leurs droits nationaux, toutes leurs vertus et toutes les qualités*

<sup>259</sup> F&B n°22 (31/05/1879)

kement pleg-mad ho devoa ho zud-coz. En deiz a hirio na hellont ket sevel ho speret nag ho c'halon dreist traou ann douar: na glascont nemet plujadurezou ar c'horf, ha morse na gavont hervez ho c'hoant, morse na hellont beza goualc'het; gant ann arc'hant dreist-oll int sot-tre.

qu'avaient leurs ancêtres. De nos jours, ils ne peuvent pas élever leurs esprits et leurs cœurs au-dessus des choses de ce monde : ils ne recherchent les plaisirs du corps, et ne trouvent jamais satisfaction, jamais ils ne peuvent être contents ; c'est surtout de l'argent qu'ils sont fous.<sup>260</sup>

C'est ce haut degré de dépravation qui explique sans doute que les Kabyles, qui étaient censés rejeter l'islam à la première occasion, ne se convertissaient pas en masse au catholicisme dès qu'un missionnaire approchait. En effet, si les missionnaires auxquels Feiz ha Breiz ouvre ses colonnes se félicitent du manque d'application des Kabyles dans leur pratique de l'islam, le moins que l'on puisse dire est que les succès des missionnaires en Kabylie restèrent toujours très mitigés. Cependant, la force d'un mythe est de pouvoir résister à l'épreuve de la réalité et les missionnaires persisteront à croire jusqu'au bout à la prochaine conversion des Kabyles et l'on trouve dans les articles du missionnaire Jean-Louis Normand le leitmotiv maintes fois répété comme une imprécation: « *en deiz ma tigo ar C'habilet ho daoulagat d'ar virionez euz ar feiz...* / Le jour où les Kabyles ouvriront leurs yeux à la vérité de la foi... »<sup>261</sup>

D'autres ne pourront jamais se garder de voir Saint Augustin et Sainte Monique se promenant, en regardant une mère kabyle et son enfant :

Meur a vech, eme an hini a scrif an dra-ma, o velet eur vam o vont ebiou din, eur potrik ganthi o ren var bouez an dorn, e sonje din guelet santez Monica o ren he map Augustin pa edo bugel. Ar pez zo sur eo ar re a velomp a zisken euz ar memez goad, euz ar memez lignez.  
Ha penauz o deuz-hi collet ar guir feiz?

Bien des fois, dit celui qui écrit ceci, en voyant une mère croiser mon chemin, tenant un garçonnet par la main, je crus voir Ste Monique emmenant son fils Augustin quand il était enfant. Ce qui est sûr, c'est que ceux que nous voyons descendent du même sang, de la même lignée.  
Comment ont-ils perdu la vraie foi ?<sup>262</sup>

Après avoir raconté à nouveau l'histoire des musulmans qui se jetèrent sur le pays faisant, d'après lui, 12 millions de morts (sic), il explique que les Kabyles se retirèrent dans la montagne et tinrent bon à leur religion pendant longtemps. Il signale que le pape Grégoire VII leur écrivit même une lettre pour les consoler et les conforter dans leur foi mais, persécutés de

<sup>260</sup> F&B n° 22 (31/05/1879)

<sup>261</sup> F&B n° 27 (05/07/1879)

<sup>262</sup> F&B n° 394 (17/08/1872)

toutes parts, ils finirent par se convertir à l'islam. Cependant, ce missionnaire, dont le nom nous est inconnu, affirme que les Kabyles ont conservé bien des éléments de leur foi ancienne :

*Hogen dindan ar fals relijion-ze e talc'hont c'hoas soncheuz a feiz ho zadou coz. Gouzout a reont e voant christenien. Aliez e tougont merk ar groas var ho zal pe var ho daouarn, ha pa c'houlenner outho petra a zinifi ar sin-ze, e leveront.*

—*Ar sin eo euz an hent a heuille hon tadou.*

—*Ha peseurt hent a heuille ho tadou?*

—*An hent a gas d'an eurusdet.*

—*Ha clevet ec'h eus-te morse e voa ho tadou coz catoliked? a c'houlenne eur missioner oc'h eur bugel.*

—*la, emezhan, va mam goz hen lavare d'in alies. [...]*

*Or sous cette fausse religion ils gardèrent encore le souvenir de la foi de leurs ancêtres. Ils savent qu'ils étaient chrétiens. Souvent ils portent la marque de la croix sur leur front ou sur leurs mains et quand on leur demande ce que signifie ce signe, ils disent :*

— *Ce signe est le chemin que suivaient nos ancêtres.*

— *Et quel chemin suivaient vos ancêtres ?*

— *Le chemin qui mène au bonheur.*

— *Et n'avez-vous jamais entendu que vos ancêtres étaient catholiques ? demandait un missionnaire à un enfant.*

— *Oui, dit-il, ma grand-mère me le disait souvent [...]*

Et le même article de proposer une histoire dont la conclusion est édifiante :

*Eun devez all ar missioner o veza o treuzi eur ster a zo tost da gær, an hini hen rene a lavarar dezhan:*

—*Ne ouzoc'h ket pe hano e deuz ar ster-ma?*

—*Ne ouzon ket sur.*

—*Ar c'habilet he galf ster an tad euz an llis.*

*Hag e lavaren adarre, eme ar missioner:*

*“O sant Augustin, o pet truez oc'h bugale ar re a zo bet ho pugale dre ar feiz; goulennit ar c'hras-ze evitho digant Doue.”*

*Un autre jour, alors que le missionnaire traversait une rivière proche de la ville, son guide lui dit :*

— *Ne savez-vous pas quel nom porte cette rivière ?*

— *Non, pas du tout.*

— *Les Kabyles l'appellent la rivière du père de l'Église.*

*Et je répétais, dit le missionnaire :*

*« Oh saint Augustin, ayez pitié des enfants de ceux qui furent vos enfants par la foi ; demandez pour eux cette grâce à Dieu. »*

### 3.1.1.5 Peuples connus en contexte colonial

Quelques autres populations du continent africain ont un nom propre dans Feiz ha Breiz mais elles sont peu nombreuses et on peut donc en dresser assez facilement la liste. Les

Malgaches, dont l'île attira très tôt les appétits de la France et de l'Angleterre mais qui sut résister à l'une et à l'autre jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont appelés à plusieurs reprises *malgached* (pluriel : *ar Valgached*) à côté d'autres noms comme païens, sauvages et demi-sauvages comme nous le verrons très prochainement. En ce qui concerne les pays d'Afrique noire, rares sont les peuples qui ont un nom propre. Des noms de pays sont souvent donnés : Gabon, Sénégal, Sénégalie, Soudan et bien d'autres mais on ne trouve aucun nom propre comme Gaboniz, Sénégaliz etc. dans Feiz ha Breiz. La seule exception que nous ayons trouvée est :

<i>Eus a Varseil ez eus diblaset adarre tri missioner, tri gabucin, evit mont da brezeg an Aviel d'an Afric, e bro ar Gallazet. Unan eus an tri missioner so euz ar vro-ze [...]</i>	<i>Trois missionnaires sont à nouveau partis de Marseille pour aller prêcher la foi en Afrique, au pays des Gallas. Un de ces trois missionnaires en est originaire.</i> <sup>263</sup>
--	---

Ce qui étonne dans cet extrait et qui pourrait faire accroire que son nom était familier, c'est qu'on ne donne pas plus de précisions sur les Gallas<sup>264</sup> mais notons que l'absence de mutation sur cet ethnonyme après l'article indique exactement le contraire. En réalité, et comme le prouve la suite de l'article, l'objectif de Feiz ha Breiz est de conforter, par cet exemple, l'idée de la nécessité de former des clergés indigènes.

On trouve beaucoup plus d'ethnonymes pour le domaine nord-africain. Comme nous l'avons expliqué, on ne trouvera jamais le terme *aljerianed* pour les Algériens qui sont le plus souvent appelés Arabes, Kabyles, musulmans ou mahométans. En revanche, d'autres ethnonymes apparaissent dans Feiz ha Breiz et un article de 1881<sup>265</sup> nous les livre presque tous : *Tunisianet* (*an Tunisianet*), *Marocanet* (*ar Marocanet*), *Kroumiret* (*ar Groumiret*), *Bedouinet* (*ar Bedouinet*). On remarquera au premier coup d'œil, qu'une nouvelle fois, ces ethnonymes n'ont pas subi de mutation après l'article, ce qui montre que ces noms ne sont pas si familiers que cela. La seule exception est Kroumir (*ar Groumiret*) qui s'explique par l'impossibilité de conserver un K après l'article, poussant ainsi Alfred Yvenat à opérer sur ce nom de personnes une mutation régulière qu'il n'avait pas consentie aux autres.

<sup>263</sup> F&B n° 100 (29/12/1866)

<sup>264</sup> *L'Abrégé de géographie : rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes* d'Adriano BALBI (1834) p 839 dit des Gallas : « Les Gallas, nation nombreuse, puissante et célèbre par ses incursions et ses conquêtes; c'est aujourd'hui le peuple dominant dans une grande partie du ci-devant empire d'Abyssinie, les Gallas paraissent occuper aussi tout le pays qui s'étend depuis les limites méridionales de l'Abyssinie jusqu'aux frontières occidentale des états situés le long de la côte entre Melinde et Magadocho. » (disponible sur Googlebooks)

<sup>265</sup> F&B n°47 (23/4//1881)

Pour terminer, il convient de signaler l'utilisation par trois fois, dans un article,<sup>266</sup> de l'ethnonyme *Maugrabinet* accompagné de sa définition entre parenthèses (*henez eo hano musulmanet ann Tunisie /c'est là le nom des musulmans de Tunisie*). Ce nom est probablement un dérivé du français maghrébin qui a autrefois connu des formes différentes comme maghrabin, maugrabin, moghrébin<sup>267</sup> ; formes probablement en usage du temps de Feiz ha Breiz.

Curieusement, ce terme de *Maugrabinet* ne désigne pas, dans ce texte, les habitants du Maghreb qui couvre le Maroc, l'Algérie et la Tunisie mais seulement ceux de ce dernier pays. Soulignons en outre que ce texte est présenté sous la forme d'un dialogue entre un sage catholique et monarchiste et un jeune homme, pas méchant pour deux sous, mais crédule au point de croire ce que disent les républicains. Les phrases où apparaît ce terme sont peu amènes envers les Tunisiens, ce qui peut amener à penser que ce terme nouveau était pris pour un mot péjoratif.

*Pa vez hano eus ar Maugrabinet, dreist oll (henez eo hano musulmanet ann Tunisie), scoit buhan ha scoit crenv, ha n'ho pezo ket ezomm d'hen ober pell amzer. [...]*

*Canailles Maugrabinet !*

*S'il est question des Maghrébins, surtout (c'est le nom des musulmans de Tunisie), frappez vite et frappez fort, et vous n'aurez pas besoin de le faire longtemps. [...]*

*Canailles de Maghrébins !*

### 3.1.2 Quelques peuples asiatiques

Ces peuples sont beaucoup plus éloignés de la Bretagne, et par conséquent moins connus et plus exotiques. Ceux dont l'ethnonyme est attesté dans Feiz ha Breiz sont extrêmement rares. Seuls les Chinois, probablement en raison de leur importance démographique ainsi que de l'étendue et de la puissance de leur empire plusieurs fois millénaire ont un nom qui se passe de définition et qui se conforme parfaitement aux règles grammaticales bretonnes.

Le nom du pays : *Chin*, sert de base à la construction de ses dérivés non sans subir une légère modification au passage (*Chin* → *Sin-*). Ainsi, le nom et l'adjectif chinois se traduiront par *sinad* (16 occurrences) et le pluriel du nom sera, de manière régulière, *Sinaiz* (9 occurrences). Il faut noter que cet ethnonyme est très courant dans Feiz ha Breiz même s'il est en concurrence avec des termes plus génériques comme *païen*.

<sup>266</sup> F&B n°47 (19/11/1881)

<sup>267</sup> *Trésor de la langue française informatisé* à l'entrée : maghrébin. Consulté le 07/08/2008

On trouve aussi le terme *Chinoa* ainsi que son pluriel *Chinoazed* dans quelques articles de 1883 et 1884 (11 occurrences) mais il faut remarquer qu'ils sont écrits dans un contexte marqué par la préparation de la guerre franco-chinoise au sujet du Tonkin, guerre à laquelle Feiz ha Breiz est farouchement opposé et cherche donc à montrer la dangerosité de l'Empire du Milieu.

Le deuxième ethnonyme assez régulièrement cité dans Feiz ha Breiz est celui des Annamites, parfois accompagné d'une définition :

*Setu ar pezh so digouezet er bloas 1862 er vro a  
c'halver Indo-Chin, pe Cochinchin, etouez eur  
boblad tud anter c'houez hanvet Anamited.  
[...]<sup>268</sup>*

*Voici ce qui s'est passé en 1862 dans ce pays que  
l'on appelle l'Indochine, ou Cochinchine, parmi un  
peuple à moitié sauvage que l'on appelle Annamites  
[...]*

*An Annamitet, da lavaret eo, tud ar vro [...]*

*Les Annamites, c'est-à-dire les gens du pays [...]<sup>269</sup>*

Comme on peut le constater encore une fois, la précision géographique et ethnographique n'est ni la préoccupation première ni le fort de Goulven Morvan et de Feiz ha Breiz. Annam et Cochinchine ne sont en effet que des provinces de l'Indochine ou Vietnam. La Cochinchine est la plus connue puisque c'est elle qui tomba en premier sous le pouvoir de la France ; quant à l'Annam, c'est la partie centrale du pays où réside l'Empereur. C'est la raison pour laquelle les autorités civiles et militaires vietnamiennes sont presque toujours qualifiées d'annamite. *Annamit* peut en effet être pris comme adjectif comme dans l'exemple qui suit :

*Christenien ar Chin o deuz truez oc'h ho  
breudeur ha c'hoarezed annamit, mes ar sinais  
christen a zo nebeut anezho ha paour bras  
couls lavaret oll.*

*Les chrétiens de Chine ont pitié de leurs frères et de  
leurs sœurs annamites, mais les chrétiens chinois  
sont peu nombreux et pour ainsi dire tous très  
pauvres.<sup>270</sup>*

Pour compléter ce catalogue, il convient de rajouter trois autres ethnonymes :

- le premier est *Hindouziz* (Indous)<sup>271</sup> dont le pays est appelé *Indez* la plupart du temps et *Hindoustan* une fois<sup>272</sup> ;
- le second est ar *C'horeaned* (les Coréens), avec une mutation irrégulière, trouvée une fois.<sup>273</sup>

<sup>268</sup> F&B n° 135 (31/08/1867)

<sup>269</sup> F&b n° 166 (04/04/1868)

<sup>270</sup> F&B n° 432 (10/05/1873)

<sup>271</sup> F&B n° 321 (25/03/1871)

<sup>272</sup> F&B n° 271 (09/04/1870)

- le troisième est an *Donkined* (les tonkinois)<sup>274</sup> avec sa mutation régulière du T en D auquel on peut ajouter un *va Zonkinedigou* (mes petits Tonkinois) prononcé par Marianne pour les amadouer avant de les frapper<sup>275</sup>.

### 3.1.3 Les Amérindiens

Assez paradoxalement, les noms de peuples et de tribus indiennes d'Amérique sont nombreux dans Feiz ha Breiz. Cela vient peut être du fait que bon nombre de missionnaires bretons y avaient leur champ d'apostolat<sup>276</sup> et que leurs lettres étaient souvent publiées dans Feiz ha Breiz. Une troisième raison, peut-être la plus importante, est que ces ethnonymes sont des plus exotiques :

*Ar c'harteriadou tud-ze o deuz hanoiou iskit meurbet. Evelse eur c'harteriad, pe evel pa lavarfen, eur barreziad tud a zo hanvet ar c'halonou-minaouet ; eun all, an diou-scouarn coezet ; eun drede, ar pennou-plad ; eur bedervet, an treid du ; eur bempet, an discolpidi, eur c'huec'hvet, ar friou-toull.*

*Ces peuples portent des noms extrêmement étranges. Ainsi un peuple, ou comme je dirais, une tribu, est appelé les Cœurs d'Alène ; une autre, les Oreilles Tombées ; une troisième, les Têtes Plates, une quatrième, les Pieds-Noirs ; une cinquième, les Ecorchés ; une sixième, les Nez Percés.*<sup>277</sup>

Dans un article de 1867, Goulven Morvan montre à l'évidence qu'il est peu au fait de la distinction Peaux Rouges / Visages Pâles, popularisée surtout au XXe siècle par les westerns :

*Eur gazeten euz an Americ a lavar penauz eur boblat tud anter-c'houez, hanvet ar c'hrec'hin-ruz, o deuz a nevez zo, lazet eun Escop, an Aotrou Lamy, Escop Santa-Fe, ha gantha deg missioner ha c'huec'h leanez.*

*Un journal d'Amérique raconte comment une tribu de demi-sauvages appelée les Peaux Rouges a récemment tué un évêque, Mgr Lamy, évêque de Santa-Fe, et avec lui dix missionnaires et six sœurs.*<sup>278</sup>

<sup>273</sup> F&B n°255 (18/12/1869)

<sup>274</sup> F&B n° 25 (23/06/1883)

<sup>275</sup> F&B n° 11 (15/03/1884)

<sup>276</sup> MICHEL Joseph, *Missionnaires bretons d'outre-mer*, p 248-250

<sup>277</sup> F&B n° 230 (26/06/1869)

<sup>278</sup> F&B n° 134 (24/08/1867)

### 3.1.4 Les noms génériques

#### 3.1.4.1 Les Noirs et les métis

Alors que Jean Genet se demandait, dans sa pièce *Les Nègres* : «C'est de quelle couleur, un Noir ?», Feiz ha Breiz fait dans la simplicité. C'est en effet le mot *morian* (pluriel : *morianed*, *ar vorianed*) que l'on pourrait traduire par « nègre », si ce mot n'avait pris en français un sens si péjoratif qu'il est sorti d'usage, qui revient le plus souvent dans Feiz ha Breiz pour désigner les personnes de couleur noire. Il apparaît pour la première fois dans une chanson sur la malédiction de Cham dans le numéro 11 du journal : *Morianed du an Afrika / Les nègres noirs d'Afrique*.

Aucune note n'accompagne ce mot ce qui tend à montrer qu'il est déjà compris de tous. Le *Dictionnaire Historique du Breton* atteste le mot en Moyen-Breton (Xe-XVIIe) et on trouve, parmi les *gwerziou Breiz-Izel* de Luzel, plusieurs versions de *Morian ar roue* (Le more du roi)<sup>279</sup> ainsi que dans le *Barzaz Breiz*.<sup>280</sup> Il partage son étymologie avec le français « maure » dont le sens a beaucoup varié au fil du temps et qui est très certainement le latin *maurus* (de Mauritanie, africain d'après le *Gaffiot*). Le pléonisme *morianed du*, dans l'exemple cité n'est là que pour compléter le vers octosyllabique. Il faut ajouter qu'il est assez courant dans Feiz ha Breiz et ne choque pas un bretonnant traditionnel.

Même si le mot *morian* semble bien connu, on le trouve parfois explicité de façon assez tautologique au cas où le lecteur n'aurait pas très bien compris, ce qui caractérise les Noirs, c'est leur couleur de peau :

*D'ar vorianed pe d'ar re zu / Aux nègres ou Noirs.*<sup>281</sup>

On peut aussi avancer l'hypothèse que, dans certain cas, *morian* signifie plus *Africain* que « nègre » et donc que *morian du* n'est pas vraiment un pléonisme. Cette hypothèse est corroborée par l'utilisation, en concurrence avec le mot *morian* (143 occurrences), d'autres expressions comme *den du* (homme noir, 13 occurrences) *ar re zu* (les Noirs, 10 occurrences), *an dud du* (les gens noirs, 9 occurrences) et quelques autres mots directement venus du français comme *an negred*<sup>282</sup> (les nègres ; la terminaison -ed est généralement la marque du pluriel pour les noms de personnes) ; on trouve aussi une fois l'expression *hon*

<sup>279</sup> François LUZEL, *Gwerziou Breiz-izel*, p 291-308

<sup>280</sup> LA VILLEMARQUE, *Barzaz Breiz*, p 93.

<sup>281</sup> F&B n° 509 (31/10/1874)

<sup>282</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

*afriken vihan*<sup>283</sup> (notre petite Africaine) qui, pour le coup, ressemble plus à un copier-coller qu'à une adaptation car la marque du féminin (-ez) n'a même pas été suffixée.

On trouve aussi dans Feiz ha Breiz l'appellation *anter-morian* (demi nègre) qui peut désigner plusieurs types de personnes. Il désigne avant tout les mulâtres comme le montre l'exemple qui suit :

[Marv eo] ann autrou Faidherbe, mab d'ann hini  
so e penn Breuriez al Lejion a enor, a oa eun  
hanter-morian (mulâtre), ganet er Senegal. He  
varo en deus strafuillet cals ann oll dud all, a  
vez peurvuia espernet gant ann derchen velen.

M. Faidherbe, fils de celui qui est à la tête de la  
confrérie de la Légion d'honneur [qui] était un  
mulâtre, né au Sénégal [est décédé]. Sa mort a  
grandement bouleversé tous les gens de couleur qui  
sont la plupart du temps épargnés par la fièvre  
jaune.<sup>284</sup>

On notera que dans le texte en breton, le mot *anter-morian* est suivi de sa traduction en français entre parenthèses. On notera aussi l'utilisation du terme *tud a liou* qui traduit exactement l'expression française « gens de couleur ». De la même manière, Feiz ha Breiz, parlant de l'évêque de Roseau, sur l'île de Saint-Domingue, dit qu'il y a dans son évêché, des Blancs (*tud wenn*), des Noirs (*tud du*), des gens à moitié blancs (*tud anter-venn*) et des gens à moitié noirs (*tud anter-du*)<sup>285</sup> sans préciser quelle différence on doit faire entre ces deux dernières catégories.

Les métis de Noirs et de Blancs sont donc appelés *anter-morianed* ou *tud anter-du* alors que le terme *hironed* est aussi attesté dans Feiz ha Breiz<sup>286</sup> pour désigner cette fois des métis d'Européens et d'Amérindiens. Notons tout de même que nous n'en avons trouvé qu'une seule occurrence et que ce mot n'était peut-être pas d'usage courant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle bien qu'il soit attesté depuis longtemps en breton ainsi que l'indique le *Dictionnaire Historique du Breton*.

Si Feiz ha Breiz a coutume de nommer *morianed* toutes les populations de couleur noires comme les Africains, leurs descendants Américains ; les Kanaks de Nouvelle Calédonie<sup>287</sup> sont aussi désignés ainsi. Sont en revanche qualifiées d'*anter-morianed*, les populations noires non africaines comme les Indonésiens qui sont certes de couleur noire mais dont les traits sont plus proches des européens que des Africains :

<sup>283</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

<sup>284</sup> F&B n° 37 (10/08/1881)

<sup>285</sup> F&B n° 511 (14/11/1874)

<sup>286</sup> F&B n° 331 (03/06/1871)

<sup>287</sup> F&B n° 284 (09/07/1870)

*C'hwec'h miz a ioa edomp o tont hag o vont etre Java ha Sumatra, euz a Sumatra da Vasilan ha da Holo, dre douez eur bern enezenouigou ha n'eus nemet reier endro dezho. [...]*

*"Difen da vont d'an douar dindan boan [...] da velet plantet en ho corf eur zaezen contamet bennag tennet varnoc'h gant anter morianet an enezi-ze.*

*Cela faisait trois mois que nous allions et venions entre Java et Sumatra, de Sumatra à Vasilan et à Holo, à travers un tas de petites îles complètement entourées de récifs. [...]*

*Il était interdit d'aller à terre sous peine [...] de se voir planter dans le corps quelques flèches empoisonnées tirées sur vous par les demi nègres de ces îles.<sup>288</sup>*

### 3.1.4.2 Les infidèles

Le mot infidèle que nous avons mis en titre de cette partie ne traduit qu'imparfaitement le terme *divadez* qui, stricto sensu, signifie plutôt « non baptisé ». C'est l'un des termes les plus utilisés de Feiz ha Breiz pour définir les populations non chrétiennes (52 occurrences). Il s'adresse tout d'abord aux animistes :

*An dud divadez a lavar e zeo Doue an heol, ar steret, al loenet, a c'hol deus ar parkeyer, hag a ya d'an daoulin dirazho, hag a laca ho bugale d'ar maro evit plijout dezho*

*Les infidèles disent que le soleil, les étoiles, les animaux, le chaume des champs sont Dieu, et ils s'agenouillent devant eux, ils mettent leurs enfants à mort pour leur plaire [...]<sup>289</sup>*

En réalité, les infidèles sont ceux à qui les missionnaires doivent porter la Bonne Nouvelle :

*Ar boan a zo da gemer evit convertisa tud divadez er broiou pell.*

*La peine qu'il faut prendre pour convertir les infidèles dans les pays lointains.<sup>290</sup>*

Il s'adresse ensuite aux polythéistes comme le montre cette lettre sur les chrétiens de Chine :

*Gouzout a reont disput oc'h an dud divadez*

*Ils savent débattre avec les infidèles<sup>291</sup>*

Ou encore à Madagascar où :

*Rouanez, eviti da veza divadez, a zavas var e frenest diaveaz.*

*La reine, bien qu'infidèle, monta à son balcon.<sup>292</sup>*

<sup>288</sup> F&B n° 376 (13/04/1872)

<sup>289</sup> F&B n° 8 (25/03/1865)

<sup>290</sup> F&B n° 230 (26/06/1869)

<sup>291</sup> F&B n° 70 (02/06/1866)

<sup>292</sup> F&B n° 11 (15/04/1865)

Et aussi aux musulmans

*eun arab, eun den divadez [...]*

*un Arabe, un infidèle [...]*<sup>293</sup>

Et à propos du bey de Tunis on peut lire :

*E guirionez an dud divadez a ra hirio scol d'an dud badezet, [...]*

*En vérité, les infidèles font aujourd'hui la morale aux baptisés, [...]*<sup>294</sup>

On trouve pourtant quelques exemples où les musulmans sont légèrement différenciés des autres infidèles

*Meur a hini a relijion Mahomet ha meur a zen divadez all o deuz goulenet ar vadiziant.*

*Plusieurs personnes de la religion de Mahomet et plusieurs autres infidèles ont demandé le baptême*<sup>295</sup>

Mais nous n'avons cependant trouvé aucune occurrence de ce terme s'appliquant aux juifs. Pour ce qui est des chrétiens non catholiques, un article de 1870, fait une distinction :

*Bez'ez eus var an douar tud divadez, bez 'ez eus heretiked, bez 'ez eus pec'herien. Petra a gaf dit a dle ar Pap da c'houlen evitho ?*

*Il y a sur la terre des infidèles, il y a des hérétiques, il y a des pécheurs. Que crois-tu que doit demander le pape pour eux ?*

*- Oh! me vel avoalc'h ; ar Pap a fell dezhan e teufe an dud divadez da veza christenien, ar re zo en errol da anaout ar virionez, ar bec'herien da zistrei oc'h Doue.*

*- Ho ! Je devine : le pape veut que les infidèles deviennent chrétiens, que ceux qui sont dans l'erreur viennent reconnaître la vérité, que les pécheurs retournent à Dieu.*<sup>296</sup>

Parfois, le mot *divadez* perd quelque peu sa valeur religieuse et prend la signification de barbare, sans scrupule, comme dans cet article où le père Keralum raconte dans une lettre :

*Ar pezh a rente c'hoas scrijussoc'h an nosvez-ze e kêr Brownsvil, eo epad ar strafuil e voa bandennou morianet divadez o redek dre ar ruiou, fuzillou gantho, hag o loskel tennou evit sponta c'hoas goassoc'h an dud, hag evit gallout laerez muia ma c'hellent.*

*Ce qui rendait encore plus terrible cette nuit en la ville de Brownsville, c'est que pendant les troubles, des bandes de nègres sans scrupules couraient à travers les rues armés de fusils en tirant des coups de feu pour effrayer plus encore les gens et pour voler tout ce qu'ils pouvaient.*<sup>297</sup>

Comme nous pouvons le constater le terme *divadez* est le plus général pour définir les non catholiques. La confusion peut être faite avec un autre terme que Feiz ha Breiz utilise

<sup>293</sup> F&B n° 382 (25/05/1872)

<sup>294</sup> F&B n° 482 (25/04/1874)

<sup>295</sup> F&B n° 215 (13/03/1869)

<sup>296</sup> F&B n° 282 (24/06/1870)

<sup>297</sup> F&B n° 189 (12/09/1868)

beaucoup : *Dizoue* (sans dieu), qui est composé du mot *Doue* (Dieu) et du privatif *di-* et signifie plutôt athée. Il s'adresse le plus souvent aux anticléricaux et est synonyme de *difeiz* (sans foi) auquel il est très souvent associé (16 exemples relevés).

*Mes mar e deus ar relijion gallout evelse var ar  
sperejou, an dud difeiz, an dud dizoue, an dud ze  
ne fell dezo suja da lezen ebet*

*Mais si la religion a ainsi du pouvoir sur les  
hommes, les impies, les athées, ces gens ne  
veulent se soumettre à aucune loi.*<sup>298</sup>

Ainsi, les écoles laïques de Jules Ferry seront-elles appelées *scoliou dizoue*.<sup>299</sup>

Une fois pourtant, il est appliqué à des gens d'autres confessions comme ce missionnaire parti prêcher en Afrique *d'ar boblou dizoue-ze* (à ces peuples athées).<sup>300</sup> Il s'agit là soit d'une maladresse de traduction soit d'une généralisation abusive car l'animisme n'est pas, et loin s'en faut, un athéisme ; généralisation peut être voulue car elle donne à des populations réputées « sauvages » un qualificatif normalement appliqué aux ennemis de l'Église en France et permet donc, en réalité, de donner un coup de griffe à ces derniers en les comparants, sans le dire, à des sauvages.

### 3.1.4.3 Les sauvages

L'une des expressions qui revient le plus souvent pour désigner les populations exotiques est « sauvage ». L'équivalent le plus courant dans le breton de Feiz ha Breiz est *gouez* (près de 200 occurrences). Cet adjectif peut-être substantivé en *Goueziad* (6 occurrences, pluriel: *gouezidi*). Les personnes désignées de la sorte étant souvent perçues comme aux limites de l'humain, on ne s'étonnera pas que la mutation adoucissante qui devrait se faire sur ce pluriel soit aléatoire : on trouvera donc *ar c'houezidi* (23 occurrences) en concurrence avec *ar gouezidi* (27 occurrences). Le plus souvent, on trouvera l'expression *un den gouez* (un homme sauvage, 27 occurrences) et *tud gouez / c'houez* (des gens sauvages 133 occurrences) au pluriel. Les différentes formes peuvent même cohabiter dans un même texte.<sup>301</sup> On trouve assez souvent l'expression *broiou gouez* (pays sauvages) sans que l'on sache trop s'il s'agit de la végétation, des habitants ou des deux. De la même famille, on

---

<sup>298</sup> F&B n° 32 (09/09/1865)

<sup>299</sup> F&B n° 25 (17/06/1882)

<sup>300</sup> F&B n° 49 (04/12/1880)

<sup>301</sup> F&B n° 21 (24/06/1865)

trouve deux fois le nom *goueziri* (sauvagerie) qui s'applique une fois à un espace sauvage<sup>302</sup> et l'autre fois aux gens.<sup>303</sup>

Le mot *savach* et le pluriel *sauvajet*, évidemment empruntés au français, se rencontrent aussi mais très rarement.<sup>304</sup>

Les populations ainsi qualifiées sont tout d'abord les peuples dits primitifs ou premiers qu'ils soient d'Amérique, d'Afrique, d'Océanie ou encore du sud-est asiatique. Les peuples auxquels les Européens reconnaissent un certain degré de civilisation et pourvus d'États comme les Annamites<sup>305</sup> et les Malgaches,<sup>306</sup> ou qui sont depuis un temps assez long en contact avec eux comme certains Amérindiens, sont eux très souvent qualifiés de *anter-c'houez* (10 occurrences), de demi-sauvages.

*Eun tad a gompagnueuz Jesus, o comz euz an dud anter-c'houez euz ar C'hanada, a ro deomp an histor vrao-ma.*

*Etouez ar gouezidi gounezet d'ar feiz e voa unan hanvet lan er vadiziant [...]*

*Un père de la Compagnie de Jésus, parlant des demi sauvages du Canada, nous raconte cette belle histoire.*

*Parmi les sauvages gagnés à la foi, il y en avait un nommé lan par le baptême [...]<sup>307</sup>*

Comme on le voit, la différence entre sauvage et demi sauvage est ténue puisque les mêmes personnes peuvent être qualifiés d'une manière ou d'une autre, d'une phrase à l'autre. Il convient de noter que le terme *anter-c'houez* est placé souvent en début ou en fin d'article et que *gouez* est placé lui dans le corps comme si les rédacteurs de Feiz ha Breiz préféraient *anter-c'houez* à *gouez*, le trouvant plus « politically correct » comme on dit aujourd'hui mais que dans le feu de l'action, *gouez*, plus court et percutant, l'emporte.

*Guech all pa zizoloas Christoph Coulm ar bed nevez, (an Americ), evit lacat tud ar vro pere a voa anter-c'houez da zenti oc'h ar Spagnolet, e reas aon dezo oc'h ho gourdrous da zistruja al loar. An dud-se o doa cals a respet evit al loar hag ar stered. Coulm a vouie e tlie al loar en em guzet, e tlie beza eun eclips loar unan an derveziou varlerc'h. Lacat a reas eta lavaret d'an dud*

*Autrefois, quand Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde, (l'Amérique), pour amener les gens de ce pays qui étaient à moitié sauvages à obéir aux Espagnols, il leur fit peur en les menaçant de détruire la lune. Ces gens avaient beaucoup de respect pour la lune et les étoiles. Colomb savait que la Lune devait se cacher, qu'il devait y avoir une éclipse dans les jours suivants.*

<sup>302</sup> F&B n°086 (22/09/1866)

<sup>303</sup> F&B n° 360 (23/12/1871)

<sup>304</sup> F&B n° 281 (18/06/1870) par exemple

<sup>305</sup> F&B n° 135 (31/8/1867) Exemple déjà cité.

<sup>306</sup> Tud anter-c'houez dans F&B n° 213 (27/2/1869) et Malgachet savach dans F&B n° 281 (18/06/1870)

<sup>307</sup> F&B n° 260 22/01/1870

*c'houez: "Ma na zentit ket oc'h al lezennou a roan deoc'h, an nosvez m'an nosvez d'an heur m'an heur, me a zistrujo al loar."*

*P'oa deut an heur merket gantha, setu e guirionez al loar o coll he sclerijen, hag an dud gouez o tont abrez en eur grial da gaout Coulm oc'h he bidi da lezel gantho ho loar hag e rajent kement a garje.*

*Il fit alors dire aux sauvages : « si vous n'obéissez pas aux lois que je vous donne, alors telle nuit à telle heure, je détruirai la lune. »*

*À l'heure qu'il avait indiquée, voilà que la Lune perd vraiment de son éclat, et les sauvages accoururent en criant vers Colomb, le priant de leur laisser leur lune et qu'ils feraient tout ce qu'il voudrait.<sup>308</sup>*

La frontière implicite qui, dans Feiz ha Breiz, sépare la sauvagerie de la civilisation est évidemment le christianisme.

*Ar feiz a ra tud seven euz a dud gouez, ar mank a feiz a ra tud gouez euz a dud seven; ar Relijion a ra oanet euz a vleizi; ar mank a relijion a ra bleizi euz a oanet.*

*C'est la foi qui transforme les sauvages en hommes civilisés, le manque de foi transforme les civilisés en sauvages ; la Religion transforme les loups en agneaux ; l'absence de Religion transforme les agneaux en loups.<sup>309</sup>*

Ceci n'empêche pas que certains continuent à être appelés sauvages bien que baptisés. On trouvera même dans l'extrait suivant ce qui devrait être un oxymore : *an dud gouez kristen* (les sauvages chrétiens). Dans ces cas là, l'intention est de provoquer l'émerveillement face à des hommes qui, malgré un entourage non chrétien dont ils partagent la rude existence, refusent d'en partager les vices. Ils méritent donc d'être aidés :

*Pebez vad a ra ar relijion d'ann dud keiz-se ; pebes kemm zo etre buez ar re anez-ho zo deut d'a veza kristenien hag hini ar re n'ho deus ket bet c'hoas ann eur-ze !'*

*Guelet oc'h unan.*

*E tinel ar re n'int ket c'hoas kristenien setu ama penaos ez a an traou : pep hini evitan he unan, pep hini oc'h en em ruilla, abaoue ar mintin betec ann noz en dizurziou ar re mesussa. Keit a ma pad, e reer evel al loenet, e tebrer, ec'h hever, e cousker. Pa na vez mui netra, pa deu an naon du, an den gouez a goll calon, goudeze e teu da gounnari evel eur c'hi clan ha*

*Quel bien fait la religion à ces pauvres gens ; quelle différence il y a entre la vie de ceux qui sont devenus chrétiens et celle de ceux qui n'ont pas encore ce bonheur !*

*Voyez vous-même.*

*Dans la tente de ceux qui ne sont pas encore chrétiens, voici comment se passent les choses : chacun pour soi, chacun se vautrant, du matin au soir dans les désordres les plus honteux. Tant que ça dure, on se comporte comme des bêtes, on mange, on boit, on dort. Quand il ne reste plus rien, quand vient la famine, le sauvage perd courage. Ensuite il se met en colère comme un chien enragé,*

<sup>308</sup> F&B n° 21 (24/6/1865)

<sup>309</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

da yudal evel eul loen gouez. Hag erfin ec'h en em laca da zibri e vreudeur.

Elleac'h e tinel ar re anez'ho zo kristen, e veler eur groas, patron ar Verc'hez Vari ! hag hini eur zant bennac caret dreist ar re all. Ar re ze eo zo carguet da zioual an ty ha kement zo ebars. Deus ann noz e vez lavaret ar pedennou dirag an holl, ha goude e ves canet eur c'hantik. Aviziou an tad, pe mar deus meur a diad tud an hini desketa a ra eur brezeguen d'ar re yaouank. Eur vechic bennac, e vez ive dienez, mæs neuze e seller ous hor Zalver stag ous ar groas, sonjal a reer er poaniou en deus bet, hag e c'hrouzanver eb droug pedi. Evel ma talc'hont urz vad en ho ziez ha ma c'houzont espern, n'ho deus ket dienez kenaliez.

Etouez an dud gouez kristen ec'h anavezan nebeut a rumou hag a ve maro gant ann naon en ho ziez, elleac'h etouez ar re n'int ket kristenien ann dra-ze a c'hoarvez aliez.

il hurle comme une bête sauvage. Enfin, il se met à dévorer ses frères.

Alors que dans la tente de ceux qui sont chrétiens, on voit la croix, le portrait de la vierge Marie ! et celui de quelques saints que l'on aime plus que les autres. Ces derniers sont chargés de garder la maison et tout ce qu'elle contient. Le soir, on dit des prières devant l'assemblée, et ensuite on chante un cantique. Parfois, le père, ou le plus instruit s'il y a plusieurs familles, fait un discours aux jeunes. Quelquefois, il y a aussi de la misère mais on regarde alors notre Sauveur sur sa croix en pensant aux peines qu'il a souffertes et on endure sans jurer. Comme ils gardent bon ordre en leur maison et qu'ils savent épargner, ils ne sont pas aussi souvent frappés par la misère.

Parmi les sauvages chrétiens, j'en connais peu qui soient morts de faim en leurs maisons, alors que cela arrive très souvent chez ceux qui ne sont pas chrétiens.<sup>310</sup>

En fait, même si Auguste Comte ne fait pas partie des références de Feiz ha Breiz, l'idée de progrès de l'humanité n'en est pas absente. Ce journal présente donc une échelle implicite dont le degré ultime est bien évidemment le christianisme. Les peuples dits barbares de l'Antiquité sont donc eux aussi qualifiés de *anter-c'houez*, comme les Vandales envahissant l'Afrique du Nord chrétienne :

Pa deuaz a Vandalet, tud anter-c'houez ha paganed [...] <sup>311</sup>

Quand arrivèrent les vandales, des gens à moitié sauvages et païens [...]

Ou encore les Francs dont le roi fit venir Saint Hervé, le célèbre barde breton:

Ar fransizien a reat franked anezho er penn kenta, d'ar mare ma voant c'hoas tud anter-c'houez, da lavaret eo tud ha n'o devoa ket an descadurez nag ar sevenidigez o deus tizet

Les Français que l'on appelait Francs au début, à l'époque où ils n'étaient encore que des gens à moitié sauvages, c'est-à-dire des gens qui n'avaient ni l'éducation ni la civilisation qu'ils ont atteintes

<sup>310</sup> F&B n°63 (14/04/1866)

<sup>311</sup> F&B n° 21 (24/05/1879)

abaoue.

depuis.<sup>312</sup>

Nous n'insisterons pas sur le fait qu'à travers ce texte, Feiz ha Breiz veut encore prouver l'antériorité et, partant, la supériorité de la culture bretonne.

Les barreaux de l'échelle du progrès étant inégaux et glissants, on ne s'étonnera pas de voir certains peuples, selon les articles, être qualifiés d'une manière ou d'une autre, le plus souvent par temps de guerre, traités de sauvages. Ainsi, Turcs et Kurdes y ont droit :

*“Ar brezel a so eun droug bras e peb leac’h, mes goassoc’h c’hoas eo cals pa c’hoarves etre tud gouez”*

*“Eun den goal vrudet er vro-man, ar cheik Ubeid-Oullah deus Nawdjia, a so dindan Impalaër ann Turquie, a so diskennet d’eus menezioù huel ar C’hurdistan, hag a so en em daulet var vro gaër Ourmiah, gant 7 pe 8,000 eus he soudardet. Henes eo ann hini en deus græt kement a vuntrez e Bayazid, epad ar brezel diveza etre ar Russianet hag ann Turket, hag a rejont gouzanv tourmanchouker spontus d’ann oll gristenien a oa o veva en Arménie, dindan galloud ar Sultan. Hirio eo cals goassoc’h c’hoas; na gristenien, na juzevien, na Turket soken, ne vent espernet ganthan.”*

*“Ar vourrevien-ze a ziframme ar vugale d’eus etre divrec’h ho mam, hag a stlape enezho en eac’h; neuze e tennent varnezho peautramant, e tigemement anezho var bec ho sabrinier.*

*La guerre est partout un grand malheur, mais elle est encore bien pire lorsqu'elle survient entre sauvages.*

*Un homme tristement célèbre de ce pays, le cheikh Ubeid-Oullah de Nawdjia, dans l'empire ottoman, est descendu des hautes montagnes du Kurdistan et s'est jeté sur le beau pays d'Ourmiah avec 7 ou 8000 de ses soldats. C'est le même qui avait commis tant de massacres à Bazayid pendant la dernière guerre entre les Russes et les Turcs et qui fit souffrir tant d'effroyables tourments à tous les chrétiens qui vivaient en Arménie sous le pouvoir du Sultan. Aujourd'hui c'est encore pire ; il n'épargne ni les chrétiens, ni les juifs, ni même les Turcs.*

*Ces bourreaux arrachaient les enfants des bras de leur mère et les jetaient en l'air ; ils leur tiraient alors dessus où les recevaient sur la pointe de leurs sabres.<sup>313</sup>*

Bien entendu, les Prussiens, pendant la guerre contre la France glissèrent de quelques degrés sur l'échelle de la civilisation :

*N'em eus ket izom da lavaret ne gomzer ato nemet eus a grisderi, a c'houzeuri ar Brusianet. Brema, abaoue tost eur miz zo, emaint o teuler bombou var gear Bariz, hag ar pezh a ziskouez ne dint nemet gouezidi, tud ep feiz na lezen, ho*

*Je n'ai pas besoin de dire que l'on ne parle que de la cruauté et de la sauvagerie des Prussiens. Depuis près d'un mois maintenant, ils lancent des bombes sur la ville de Paris et ce qui montre qu'ils ne sont que des sauvages, des gens sans foi ni*

<sup>312</sup> F&B n° 322 (01/04/1870)

<sup>313</sup> F&B n° 20 (14/05/1881)

*bombou a dolont muia ma c'hallont var an ilizou,  
an hospitaliou eleac'h ma zeus tud clanv. Bete  
vrema n'oa ket bet guelet c'hoas poblad tud seven  
ebet oc'h ober kement all.*

*loi, ce sont les tonnes de bombes qu'ils jettent sur  
les églises, les hôpitaux où se trouvent des  
malades. Jusqu'à présent, on n'avait jamais vu de  
peuples civilisés en faire autant.* <sup>314</sup>

#### 3.1.4.4 Les païens

Le mot païen est rendu en breton par deux termes : *paian* comme adjectif et substantif dont le pluriel est *ar baianed* parfois écrit avec un Y (*payaned*) ; et *pagan* dont le pluriel est *ar baganed*. Aucune nuance de sens ne semble devoir être ici apportée.

Quelle que soit sa forme, païen est le qualificatif le plus utilisé (141 occurrences), et de loin, dans Feiz ha Breiz pour désigner les populations non monothéistes, c'est-à-dire toutes à l'exception des musulmans et des juifs.

Bien souvent, Feiz ha Breiz, après avoir situé l'action dans un territoire, n'utilise que ce terme pour désigner les habitants non convertis. C'est ce qui explique que Feiz ha Breiz ne donne que très très peu d'ethnonymes en regard du nombre important de territoires cités. Ainsi, le toponyme Japon apparaît 88 fois dans notre corpus mais nous n'avons trouvé d'équivalent à l'ethnonyme Japonais que 8 fois.<sup>315</sup> Les Japonais sont donc invariablement appelés *Païanet ar Japon* (les païens du Japon) qui sont opposés sur un mode binaire aux *Kristenien ar Japon* (les chrétiens du Japon) tant il est vrai que l'essentiel des articles traitant du Japon relate les persécutions dont sont victimes ces derniers.

En appelant païens les fidèles de toutes les religions à l'exception de celles du livre, qu'ils soient animistes, bouddhistes, shintoïste et que sais-je encore, Feiz ha Breiz n'incite évidemment pas à la curiosité et donne l'impression que toutes ces pauvres âmes sans distinction vivent dans l'empire du diable et que seuls des missionnaires comme Saint François Xavier peuvent leur apporter :

*sclerijen ar feiz etouez tenvalijen ar  
baganiach*

*la lumière de la foi au milieu des ténèbres du  
paganisme* <sup>316</sup>

De plus, cet amalgame synchronique entretenu par Feiz ha Breiz se double d'un amalgame diachronique. En effet, le terme de païen désigne de la même manière les païens de l'antiquité européenne et les païens exotiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Les récits des martyres antiques

<sup>314</sup> F&B n° 314 (04/02/1871)

<sup>315</sup> Japonet (1 occurrence), Japoniz (-s) (4 occurrences), Japan (1 occurrence), japaniz (1 occurrence).

<sup>316</sup> F&B n° 511 (14/11/1874)

présentés à côté des martyres du Japon, au XVII<sup>e</sup> siècle, nouvellement canonisés par Pie IX et les martyrs contemporains de Feiz ha Breiz au Vietnam ou en Corée abolissent la barrière du temps et enseignent que l'Église a de toute éternité dû lutter contre le diable et ses valets païens. Les nombreuses comparaisons entre les persécutions contre les premiers chrétiens par les empereurs romains et les persécutions contre les nouveaux chrétiens par l'empereur d'Annam prouvent que ces derniers appartiennent de plein droit à l'Église universelle.

Que les catholiques se méfient cependant de ne pas sombrer eux aussi dans les ténèbres du paganisme en écoutant les leçons de Luther, Calvin et Gambetta qui rejettent les mystères du catholicisme et pensent que la science et les sens permettent de tout comprendre :

— *Neuze int aet da baiānet !*

— *la, pel-zo.*

— *Alors ils sont devenus païens !*

— *Oui, Il y a longtemps.*<sup>317</sup>

### 3.1.4.5 Noms péjoratifs

Feiz ha Breiz ne recèle que très peu d'insultes à l'envers des peuples exotiques (les républicains et les impies de toutes sortes sont beaucoup mieux servis). Tout au mieux, on peut citer les bordées d'injures d'un capitaine au long cours, semblable au Capitaine, Haddock, dont les aventures sont narrées en feuilleton sous le titre de Colibri :

*Eul lest forbanet pe laeron-vor, arabet pe vedouinet euz an Afrik a ioa oc'h ho gortoz hag o tenna he daolnij evit dilamet varnezho evel eur sparfel var eul labous. [...]*

*Ar voricoted [...]*

*Prun da gas d'ar vacached [...]*

*A hent all ar forbanet, [...] var ho lestr, o sevel ho minou du evel drouk-sperejou [...]*

*Ar pennou gloan-ze [...] ar maouted*

*Un navire de forbans ou de pirates, arabes ou bédouins d'Afrique les attendait et tirait son grappin afin de se jeter sur eux comme un épervier sur un oiseau. [...]*

*« Les moricots [...]*

*Des prunes pour les macaques [...]*

*Autrement, les forbans [...] sur leur navire, levaient leurs faces noires comme diables [esprits malins]*

*Ces têtes de laine [...] ces béliers [...]*

Notons que l'insulte *moricated* vient du français *moricaud*<sup>318</sup> et apparaît sept fois dans notre corpus dont cinq dans les *Aventures de Colibri*.

<sup>317</sup> F&B n° 48 (06/12/1879)

<sup>318</sup> cf *Trésor de la langue Française Informatisé*

## 3.2 De l'origine des « races humaines »

Les récits de rencontres avec des hommes de couleur et de cultures différentes, publiés dans Feiz ha Breiz, ne pouvaient manquer de susciter quelques interrogations au sujet de l'origine de ces différences. Comme nous le verrons dans cette partie de notre étude, Feiz ha Breiz cherche bien évidemment les réponses dans la Bible et dans une tradition catholique assise depuis longtemps mais qui, peu à peu, perdent leur monopole explicatif. En effet, dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, se développent des sciences aux contours mal définis dont le sujet d'étude est précisément la diversité humaine : ethnologie, ethnographie, anthropologie... Les prises de position républicaines de la grande majorité de ces scientifiques font que les réponses apportées recouvrent les clivages idéologiques.<sup>319</sup> De ce débat passionné entre science et religion ressort l'image d'Ernest Renan dont l'hagiographie républicaine ne veut plus retenir que l'auteur de *Qu'est-ce qu'une nation ?* et cherche à gommer les thèses racialistes développées par celui qui passait pour le grand prêtre de la science. Comme le fait souligner Tzvetan Todorov, à force de vouloir déloger la religion, la science finit par lui ressembler tant et si bien que, quand Ernest Renan parle de science, il utilise un vocabulaire religieux.<sup>320</sup>

La principale difficulté que l'on rencontre dans l'étude des différentes façons d'expliquer la diversité humaine est avant tout d'ordre sémantique. En effet, les catholiques et les scientifiques réfléchissent tous en termes de « races » alors que ce mot revêt une multitude de significations. Qui plus est, le processus de connaissance de l'Autre ne se fait pas dans un contexte scientifiquement neutre puisqu'il se produit dans le sillage du mouvement missionnaire et d'expansion coloniale c'est-à-dire dans le cadre d'une Europe culturellement, militairement et économiquement prédatrice. Connaître l'Autre se résume dès lors bien souvent à expliquer pourquoi et en quoi il est inférieur.

---

<sup>319</sup> Carole REYNAUD-PALIGOT, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, p 89-127.

<sup>320</sup> Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, p 209-210

### 3.2.1 Une lecture historique de la Bible

Nul ne s'en étonnera, mais pour Feiz ha Breiz, tout le récit de la création est contenu dans la Bible. Celui-ci doit en outre être pris au pied de la lettre et ne souffre guère de contestation. Ainsi, la création du monde est très clairement datée comme le montre le sixième épisode de l'histoire sainte publiée en feuilleton dans le journal :

*Ann diluch — Eus ar bed 1650 — Araog Jesus-Christ 2348*

*Le déluge — depuis la création 1650 — Avant Jésus-Christ 2348<sup>321</sup>*

Si l'on suit cette chronologie, qui situe le déluge 1650 ans après la création et 2348 ans avant Jésus-Christ, le monde fut créé en 3998 avant Jésus-Christ. Cette date plancher va bien entendu poser quelques problèmes dès que les archéologues s'intéresseront à la préhistoire.<sup>322</sup>

Quant à l'émergence des différentes « races humaines », Feiz ha Breiz la fait remonter à Noé et ses fils conformément à la Bible (Genèse, IX, 25):

*Noe, labourer douar a blantaz ar vinien; hag o veza evet guin, a behini ne anaveze ket an nerz ez eaz mezo; hag en em gavaz en he delt, he gorf dizolo. Kam, o velet he dad dizolo en eun doare mezuz, a iear er meaz en eur c'hoarzin, de lavarout d'he vreurder. Mes Sem ha Japheth a guemeraz eur vantel var ho diskoaz, hag en eur vont var ho c'hiz, e taoljont ar vantel var ho zad; trei a rejont ho fenn, ha ne veljont ket noazded ho zad.*

*Noe dihunet euz he vesvediguez, o klevout petra en devoa great an eil euz he baotred, a lavaraz: Milliguet ra vezo Kanaan, mab hena Kam ra vezo sklav memes didan, sklavourien he vreudeur. Ra vennigo Doue Sem ha Japheth ha ra vezo lignez Kam sklavourien dindan-ho.*

*Noé, agriculteur, planta une vigne et ayant bu le vin dont il ne connaissait pas le pouvoir, se saoula et se retrouva nu sous sa tente. Cham, voyant son père honteusement nu, sortit en riant pour le dire à ses frères. Mais Sem et Japhet prirent un manteau de leurs épaules et marchant à reculons, ils jetèrent le manteau sur leur père. Ils se retournèrent et ne virent pas la nudité de leur père.*

*Noé, se réveillant de son ivresse, et entendant ce qu'avait fait le second de ses fils, dit : que soit maudit Canaan, le fils aîné de Cham, qu'il soit même l'esclave des esclaves de ses frères. Que soit béni Sem et Japhet et que la lignée de Cham soit leur esclave.<sup>323</sup>*

Feiz ha Breiz, non sans préciser que Noé vécu 950 ans, interrompt là son discours pour se lancer dans un sermon au sujet du respect que les enfants doivent à leurs parents et sur le respect que les parents se doivent à eux-mêmes et à leurs enfants en ne tombant pas dans

<sup>321</sup> F&B n° 7 (18/03/1865)

<sup>322</sup> Cf. Jean-Yves GUIOMAR, *le bretonisme*.

<sup>323</sup> F&B n° 11 (15/04/1865)

l'ivrognerie. Le discours sur l'origine des « races » peut alors continuer en abordant la question de l'origine des langues:

*Ne oa neuze var an douar nemet eur iez, pe eur memes mod-prezeg. Evel ma teue an dud euz a gostez ar Zao-Heol, e cajont eur blenen vraz e douar Sennaar, hag e chomjont en-hi. Hag e leverjont an eil d'eguille: Dellit, greomp brikennou ha poazomp-ho en tan. Hag ho devoue brikennou elec'h mein, ha bituma elec'h pri-raz. Deuit, greomp eur gear hag eun tour euz a behini ar bek a ielo betec an env; ha brudomp hon hano, abarz. ma en em skignimp dre vroiou an douar.*

*Hag an Aotrou Doue a ziskennaz da velet ar gear hag an tour a zave bugale Adam. Hag a lavaraz: Chetu ne d-int nemet eur bobl, ha n'o deuz nemet eur iez hepken. Boulc'het ho deuz aze eun dra, ha ne ehanint ket ken n'ho devezo peurc'hreat ar pez ho deuz lakeat en ho fenn. Deuit eta, diskennomp, ha kemeskomp ho frezeg, en evelep fesoun n'en em glevint mui an eil eguille. Er c'hiz-se e oe ret d'ezho ehana da zevel ho c'hear, hag ar c'hear, pe guentoc'h an tour-se a voue hanvet Babel, abalarnour ma oue kemmesket eno iez an dud; ha Doue ho c'hassaz ac'hano tu-ma tu-hont dre holl vroiou an douar.*

*Lignez Sem a guemeraz al loden vella euz an Azia var zu ar Zao-Heol. — Lignez Kam en em skignaz var zu ar c'hresteiz beteg an Afrika.— Ha lignez Japheth a bignaz var zu an hanter-noz, hag a dremenaz en Europa, dre zouar ha dre vor. Ni gret e tiskennomp euz a lignez Japheth, dre he vap hena, Gomer, tad ar Germaned hag ar C'hallaoued.*

*Il n'y avait alors sur terre qu'une seule langue, qu'un seul langage. Comme les gens venaient de l'Orient, ils trouvèrent une grande plaine dans la terre de Sennaar et ils y demeurèrent. Il se dirent l'un à l'autre : tenez, faisons des briques et cuisons les dans le feu. Et ils eurent des briques au lieu de la pierre et du bitume au lieu de la chaux. Venez, construisons une ville et une tour dont le sommet ira jusqu'aux cieux ; et faisons connaître notre nom afin qu'il ne se répande à travers les pays de la terre.*

*Dieu descendit pour voir la ville et la tour que construisaient les enfants d'Adam. Il dit : voilà qu'ils ne forment qu'un seul peuple, et qu'ils n'ont qu'une seule langue. Ils ont commencé là un ouvrage et ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils auront réalisé ce qu'ils se sont mis en tête. Venez donc, descendons et mélangeons leurs discours, de sorte qu'ils ne puissent plus se comprendre les uns les autres. De cette manière ils durent cesser de construire leur ville et la ville, ou plutôt cette tour, fut appelée Babel, puisque c'est là que furent mélangées les langues des hommes ; et Dieu les envoya d'un côté ou de l'autre à travers tous les pays de la terre.*

*La race de Sem pris la meilleure partie de l'Asie du côté de l'Orient. — La lignée de Cham se répandit vers le sud et jusqu'à l'Afrique. — la lignée de Japheth monta vers le nord et elle passa en Europe par terre et par mer. Nous pensons que nous descendons de la lignée de Japheth, par son fils aîné, grand-père des Germains et des Gaulois [...] <sup>324</sup>*

<sup>324</sup> Idem

La narration continue et se conclut par une chanson dont l'air indiqué, *Ar Gernez / La famine*, n'avait pas encore été publiée par Luzel dans *Gwerziou Breiz-Izel*. Nous n'en citons ici que le couplet qui intéresse notre sujet :

<p><i>Morianed du an Afrika A gounter zo mipien d'ezha; Hag an dud-se a vez guerzet Er broiou all, evel sklaved.</i></p>	<p>.....</p>	<p><i>Les nègres noirs d'Afrique Sont ses fils raconte-t-on ; Et ces gens sont vendus Dans les autres pays, comme esclaves.</i> <sup>325</sup></p>
--	--------------	--

Au départ, la légitimation de l'esclavage des Noirs par le mythe de la malédiction de Cham n'est pas chrétienne mais musulmane comme le souligne Olivier Pétré Grenouilleau.<sup>326</sup> Reprenant les travaux de Benjamin Braude,<sup>327</sup> il explique que jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, ce récit était certes connu en Europe mais demeurait abstrait et que ce sont les musulmans qui, les premiers, désignèrent spécifiquement les Noirs comme les descendants de Cham. La diffusion de bibles standardisées grâce à l'imprimerie au XVI<sup>e</sup> siècle, alors que la traite négrière atlantique prend son essor, est à l'origine de cette interprétation univoque du mythe.<sup>328</sup>

Il faut ici prendre garde à ne pas croire que Feiz ha Breiz légitime l'esclavage au moyen de ces citations bibliques : il en donne seulement une explication. Feiz ha Breiz est en effet un des relais de la grande croisade de l'Église contre l'esclavage, associé à l'islam. Amet Limbour, paraphrasant Saint Paul sans le citer,<sup>329</sup> lance un appel :

<p><i>Lenn a reomp er Scritur Sacr en deus Noë milliget he vap Cham en doa manket a respet d'he dad. Ar re zu, an Africanet a so bugale Cham ha milliget ganthan. Daoust ha pedennou ar gristenien ne vent ket goest da zistrei mallos Noë ? pedennou ar gristenien gant goad eun Doue scuillet evit an Negred ne vent ket galloudussoc'h eget malloziou eun den ? oh! eo, pedomp ! pedomp, lod a</i></p>	<p>.....</p>	<p><i>Nous lisons dans les Ecritures Saintes que Noé a maudit son fils Cham qui avait manqué de respect à son père. Les Noirs, les Africains sont les enfants de Cham et sont maudits avec lui. Est-ce que les prières des chrétiens ne seraient pas capables de détourner la malédiction de Noé ? Les prières des chrétiens avec le sang d'un Dieu versé pour les nègres ne seraient- elles pas plus puissantes que la malédiction d'un homme ? Oh si ! Prions ! Prions, certains prieront,</i></p>
---	--------------	--

<sup>325</sup> idem

<sup>326</sup> Olivier PETRE-GRENOUILLEAU, *Traites négrières*, pp.38-40.

<sup>327</sup> Benjamin BRAUDE, « The Sons of Noah and the Construction of Ethnic Geographical Identities in the Medieval and Early Modern Periods », *The William and Mary Quarterly*, 3<sup>e</sup> série, vol. LIX, 1, janvier 1997, pp. 103-142.

<sup>328</sup> Olivier PETRE-GRENOUILLEAU, *Traites négrières*, pp. 606-607

<sup>329</sup> Lettre de l'apôtre saint Paul aux Romains (5, 12-15) :

« En effet, si la mort a frappé la multitude des hommes par la faute d'un seul, Combien plus la grâce de Dieu a-t-elle comblé la multitude, Cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus Christ. »

*bedo, lod a labouro, lod a zicouro ha Doue oll c'hallouduz a jencho an traou. Mari ha Joseph benniget so cre, hag hi so ganeomp.* d'autres travailleront, d'autres encore aideront Dieu tout-puissant à changer les choses. Marie et Joseph, bénis soient-ils, sont forts et ils sont avec nous.<sup>330</sup>

Pour conclure sur les généalogies bibliques des différents peuples, il convient de lire le treizième épisode de l'Histoire Sainte de Feiz ha Breiz qui y place les Juifs et les Arabes dans la descendance d'Abraham :

*[Ismael a] vezo eun den fero. He zourn savet eneb an oll, ha daouarn an holl savet en he enep. An Arabed hag ar Zarazined a ziskenn diouc'h Ismael, var ma kreder. [...]* Ismaël sera un homme féroce. Il lèvera la main contre tous et tous lèveront la main contre lui. Les Arabes et les Sarrasins descendent d'Ismaël à ce que l'on croit. [...]

Et quand Sarah obtient enfin qu'Agar et Ismaël soient chassés, Dieu dit à Abraham pour le consoler :

*Arabad eo d'id kemer evel eun dra c'houero ar pez a lavar Sara d'id divarbenn ar c'hrouadar hag ar vatez. Rak euz a Izaak eo e teui ar vouenn-dud a dle douguen da hano. Hoguen euz a vap ar vatez e likiinn ive da zewel eur bobl braz, dre ma ez eo enguehentet ac'hanoud.* Ne prends pas amèrement ce que te dit Sarah au sujet de l'enfant et de la domestique. Car d'Isaac naîtra une race qui doit porter ton nom. Or du fils de la domestique je ferai aussi se lever un grand peuple, puisqu'il a été engendré par toi.

Comme nous pouvons le constater, Feiz ha Breiz utilise le terme *gouenn* (ar vouenn)<sup>331</sup> comme équivalent au mot français *race* et en concurrence avec le mot *lignez* qui vient du français *lignée*. Carole Reynaud-Paligot, au tout début de son livre, *La République Raciale*,<sup>332</sup> explique que l'origine du terme *race* est obscure et controversée : elle évoque tour à tour une étymologie latine : radix, ratio, génératio ; germanique : reiza (lignée) ou arabe : rîz (tête). Elle écrit ensuite que si le mot apparaîtrait tout d'abord dans l'Espagne du XV<sup>e</sup> siècle pour caractériser les juifs convertis au christianisme, on le trouve en France au XVI<sup>e</sup> siècle où il prend le sens de lignée, de famille (comme dans Feiz ha Breiz). Elle note aussitôt que « dans ce sens premier du terme, l'idée de hiérarchie et d'inégalité est déjà présente. En effet, on peut être « bien né », issu d'une « bonne race » ou « mal né », issu d'une « mauvaise race ». Ainsi se profile une hiérarchisation sociale conçue comme hiérarchie naturelle :

<sup>330</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

<sup>331</sup> 28 occurrences dans le corpus.

<sup>332</sup> Carole REYNAUD-PALIGOT, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, p. 9-10.

Pour aller plus loin sur ce sujet, il convient de lire, ou de relire, l'œuvre magistrale de Dzveta TODOROV, *Nous et les autres*. Ce livre est en effet à l'origine d'une grande part de la réflexion de notre étude

ancienne noblesse/ anobli/ roturier. » Continuant sur l'histoire du mot *race*, elle rappelle que le XVIII<sup>e</sup> siècle est dominé par la question des origines de la noblesse française : « Les nobles, descendants des conquérants Francs, grands guerriers blonds, s'opposent aux Gaulois autochtones ». Par la suite, avec Augustin Thierry, « la race devient un élément explicatif de l'histoire » mais « le concept de race est chez les frères Thierry et les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle davantage d'ordre historique que biologique. » Un peu plus loin, elle explique comment ce sont les naturalistes du tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles qui opèrent la mutation du mot qui se « biologise » et devient synonyme de variétés du genre humain. Pour eux, en effet, « la race est de plus en plus entendue comme une catégorie zoologique de classification permettant de créer une taxinomie de l'espèce humaine, tout en n'ayant pas encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle [...] « l'acceptation restrictive biologisante » qu'elle aura quelques décennies plus tard.<sup>333</sup>

Ce rappel sur l'évolution du mot *race* en français nous permet de voir dans quel contexte scientifique et culturel se trouvaient Goulven Morvan et les autres rédacteurs de *Feiz ha Breiz*. Nous allons maintenant étudier de quelle manière ils utilisaient ce mot *gouenn* et ses synonymes.

Le mot *gouenn* peut-il avoir une signification biologique dans *Feiz ha Breiz* ? La réponse est évidemment oui, mais seulement en ce qui concerne le règne végétal et animal.

*Gouenn avalou douar / variété de pommes de terre*<sup>334</sup>

*Ejenet gouez a deir gouenn, hag ur rum anezho [...]*

*Des boeufs sauvages de trois races, et dont une sorte [...]*<sup>335</sup>

Le dernier exemple fait apparaître un autre mot, *rum[m]*, dont le sens est très large dans *Feiz ha Breiz* et peut signifier : groupe, sorte, variété, famille, tribu, peuple, génération... En français actuel, le terme *race* ne désigne-t-il pas un rang taxinomique inférieur (variété) de l'espèce qui se caractérise, elle, par l'interfécondité de ses membres. Autrement, il conviendrait de parler « d'espèces ».

Le mot *gouenn* peut ensuite être traduit par *race* dans le sens de *lignage* où il est concurrencé par d'autres mots comme *lignez* :

*Sidi-Mohammed-el-Sadok, ganet e 1813, a oa d'eus gouenn Hassan-ben-Ali, a ro Rouane da Dunis  
abaoue tost da zaou c'hant bloas.*

---

<sup>333</sup> Idem

<sup>334</sup> F&B n° 220 (17/04/1869)

<sup>335</sup> F&B n° 167 (11/4/1868)

*Sidi-Mohammed-el-Sadok, né en 1813, était de la race de Hassan-ben-Ali, qui donne des rois à la Tunisie depuis près de 200 ans.* <sup>336</sup>

Ou alors en parlant des Bourbons et de leur restauration sur le trône de France en 1815 :

*Ar rouanet coz (da lavaret eo, ar vouenn anezho)*

*Les anciens rois (c'est-à-dire, ceux de leur race)* <sup>337</sup>

Et faisant référence à Augustin Thierry, sans évidemment le citer, ce paysan qui s'excuse auprès du sous-préfet de Brest d'être monarchiste quoique n'appartenant pas à :

*gouenn an dud chentil / la race des nobles*<sup>338</sup>

Il n'est pas certain que ce paysan connaissait les travaux d'Augustin Thierry mais il est à peu près sûr qu'il utilise le terme *gouenn* en lui donnant le sens de catégorie sociale. Comme nous l'avons vu, les « races humaines », sont supposées descendre chacune d'un ancêtre commun mythique, un patriarche comme Noé en amont ou comme Abraham et Isaac plus en aval...,<sup>339</sup> que Feiz ha Breiz considère comme indubitablement historique malgré la petite nuance que l'on peut trouver dans la chanson. En conséquence, race, nation et peuple deviennent synonymes comme le montre la présence dans un même article<sup>340</sup> de différents termes employés presque indifféremment :

*Ar vouenn dud-se hanvet Vouanyamouesi. / Cette race appelée Vouanyamouesi*

*N'eo ket souezuz, goude kement-se, e ve distrujet broadou tud, /*

*Il n'est pas étonnant, après tout cela, que soient détruites des nations entières*<sup>341</sup>

Quelques lignes plus loin on trouve le terme *divouenna* que l'on peut traduire par exterminer et qui contient la racine *gouenn*.<sup>342</sup>

Pour être complet, rappelons que nous avons déjà rencontré, en parlant des Amérindiens aux noms étranges, l'expression difficilement traduisible en français *carteriadou tud* qui est formée du mot *carter* (région) et *tud* (gens), et que nous avons, faute de mieux, traduite par peuple.

---

<sup>336</sup> F&B n° 46 18/11/1882

<sup>337</sup> F&B n° 367 (10/02/1872)

<sup>338</sup> F&B n° 07 11/02/1880

<sup>339</sup> Cf. Israel FINKELSTEIN, Neil ASHER SILBERMAN, *La Bible dévoilée*.

<sup>340</sup> F&B n° 48 (27/11/1880)

<sup>341</sup> F&B n° 48 (27/11/1880)

<sup>342</sup> Gwendal Denis nous fait observer que cette acception du terme se retrouve encore dans le breton des pêcheurs de Douarnenez avec des expressions comme *divouennet ar sardin er bae / la sardine s'est raréfiée dans la baie* ou encore : — *Pesked zo bet hiziv ? / Il y a du poisson aujourd'hui ?* — *Ar vouenn ! / En quantité !*

Le terme *gouenn* que l'on traduit habituellement par race n'est donc que très peu biologisé dans Feiz ha Breiz. Pour achever de s'en convaincre, il n'est qu'à remarquer l'absence d'équivalents à des termes, communément utilisés en français à la même époque, comme « race noire » ou « race jaune ».

### 3.2.2 Autres cosmogonies

Considérant que les autres religions ne sont que des ruses du diable pour tromper les humains et les détourner du Salut, on ne s'étonnera pas de trouver très peu d'explications sur leurs croyances. Pourtant, Feiz ha Breiz publia en 1866 un récit indien sur l'origine de la diversité humaine.

*Perag eo trec'h an dud venn d'an dud a liou ?*

*Bez' ez eus tud var an douar hag a so guenn ho c'hrochen, lod all so du, lod all zo ruz pe dem-ruz. Perag ar c'hem-ze etre liou an dud ? Setu ama petra lavarar var guementse en eur c'harter eus an Indez.*

*Pa deuas, emezho, ar speret-bras (Dieu), da groui ar bed, e reas tri den guenn evel an erc'h. Ho c'has a reas da guichen eul lenn pe eur poull dour, hag e lavarar dezho mont d'en em voalc'hi enha. Unan anezho a zentas dioc'htu hag a deuas er meaz eus an dour guennoc'h c'hoaz evit na voa diaraog. An eil a arguilas eun nebeut, gouscoude en em daolaz ive en dour. Mes an dour a voa bet glabouset gant ar c'henta, ne voa mui ker sclear na ken neat, hag hema o tont er meaz a voa he grochen e liou ar c'huevr pe an arem. An trede a ieas ive en dour goudeze; mes an dour a voa eat du ha tenvall, hag hema a deuas ac'hano du morian.*

*Neuze ar speret-bras a zigasas dirag an tri den tri zac'h great gant croc'hen guez ; hag ar zier a voa leun ha laset ho zri. Lavaret a reas dezho kemeret pep a zac'h, hag evel ma en devoa*

*Pourquoi les Blancs sont-ils supérieurs aux gens de couleur ?*

*Il y a sur la terre des gens qui sont blancs de peau, d'autres sont noirs, d'autres encore sont au rouge rougeâtre. Pourquoi y a-t-il une différence de peau entre les gens ? Voici ce que l'on dit à ce sujet dans une région de l'Inde. Quand le Grand Esprit (Dieu), disent-ils, vint pour créer le monde, il façonna trois hommes blancs comme la neige. Il les mena auprès d'un lac ou d'une mare et il leur dit d'aller se laver dedans. L'un d'entre eux obéit sur-le-champ et ressortit de l'eau encore plus blanc qu'il ne l'était auparavant. Le second tergiversa quelques temps mais il finit par se jeter à l'eau. Mais l'eau avait été salie par le premier, elle n'était plus aussi claire et propre, et quand celui-ci sortit, sa peau avait pris la couleur du cuivre ou du bronze. Le troisième alla aussi dans l'eau ensuite mais l'eau était devenue noire et sombre et celui-ci en ressortit noir nègre.*

*C'est alors que le Grand Esprit apporta aux trois hommes trois sacs faits d'écorces. Les sacs étaient pleins et lacés. Il dit à chacun de prendre un sac et comme il avait pitié de l'homme noir, il lui dit de choisir en premier. Le Noir saisit les trois sacs l'un*

truez oc'h an den du, e lavaras dezhan choas da guenta. An den du a grogaz en tri zac'h an eil goude eguile, hag a guemeras evit he lod ar zac'h a gavas pounnera. An den ruz a choazas da eil, hag a guemcras ive ar pounnera eus an daou zac'hat a jome, hag evelse ar scanva a chomas gant an den guenn.

Pa voue digoret ar zier, sac'h an den du a voa leun a baliou, mirri, ereier, pep seurt ostillou evit labourat an douar. Sac'h an den ruz a voa enha iguennon, rouejou, fuzillou, contilli, clezeier... pep seurt ostillou evit pesketa, chasseal, ober brezel. E sac'h an den guenn ez oa liou, plun ha paper.

Setu penaus e voue dibabet he lod da bephini : d'an den du al labourou a gorf, al labourou tenn ha poanius d'an den ruz, buez eur baleant ; d'an den guenn, al labourou speret. Ha setu perag an dud venn so trec'h d'ar re all ; setu perag ez int quelloc'h ha speredococ'h evit ar re all. GM

après l'autre et s'empara du sac qu'il trouva le plus lourd. L'homme rouge choisit en second et prit lui aussi celui qu'il trouvait le plus lourd des deux sacs qui restaient et le plus léger resta pour l'homme blanc.

Quand les sacs furent ouverts, le sac du Noir était plein de pelles, de houes, d'aires et toutes sortes d'outils pour travailler la terre. Le sac de l'homme rouge était rempli d'hameçons, de filets, de fusils, de couteaux, d'épées... Toutes sortes d'outils pour pêcher, chasser et faire la guerre. Dans le sac de l'homme blanc, il y avait de l'encre, des plumes et du papier.

Voici comment chacun choisit sa part : à l'homme Noir des travaux du corps, les travaux durs et pénibles ; à l'homme rouge, la vie d'un nomade ; à l'homme blanc, les travaux de l'esprit. Et voilà pourquoi les blancs sont supérieurs aux autres, voilà pourquoi ils sont meilleurs et plus intelligents que les autres. GM <sup>343</sup>

Nous ne savons pas où Goulven Morvan a trouvé cette légende mais une chose est sûre, elle est très certainement originaire d'Amérique du Nord et non d'Inde, comme il l'indique, car c'est en Amérique du Nord que l'on trouve des Blancs, des Noirs et des « Peaux Rouges. » De plus, l'esclavage des Noirs n'y avait été aboli que moins d'un an auparavant (18 décembre 1865). Quoi qu'il en soit, cette légende dut beaucoup plaire aux lecteurs puisqu'elle survécut au journal et qu'un demi-siècle après on la retrouve encore dans une méthode d'apprentissage du breton, simplifiée et accompagnée d'une conclusion beaucoup moins définitive.<sup>344</sup>

L'une des raisons du succès de ce mythe indien est très certainement, qu'encore une fois, chacun retrouve sa place et que la hiérarchie mise en avant est la même que celle suggérée par la Bible. Ce mythe présente aussi l'avantage de venir d'ailleurs et par conséquent permet de repousser l'idée que les Blancs sont juges et partie quand ils se décrivent au sommet de l'évolution. En liant la couleur de peau à des vertus (énergie et obéissance à Dieu

<sup>343</sup> F&B n°85 (15/09/1866)

<sup>344</sup> HEMON Roparz, *Cours élémentaire de breton*, pp. 118-120.

par exemple) à des outils, il accrédite l'idée que la supériorité technologique des Européens est le corollaire de leur supériorité naturelle. Or, si l'on suit cette logique jusqu'au bout, cette supériorité naturelle appelle les Européens à gouverner ou, du moins, à guider les autres.

Pour rester sur la question des origines, laissons provisoirement ici la question de la couleur, les descriptions physiques des peuples exotiques dans Feiz ha Breiz étant l'objet d'un prochain chapitre.

### 3.2.3 Procès de singe

Le titre de ce chapitre est un clin d'oeil au film de Stanley Kramer, *Inherit the wind*<sup>345</sup> de 1960 avec Spencer Tracy dont le titre en français est *le procès de singe*. L'universitaire Gordon Golding reprit ce titre pour raconter dans un livre<sup>346</sup> la véritable histoire du procès de Dayton où se tint en 1925 un procès retentissant opposant deux grands maîtres du barreau américain sur le cas d'un jeune professeur de biologie, coupable d'avoir enseigné la théorie de Darwin à ses élèves, et ceci contrairement à la loi de l'État du Tennessee. Ce clin d'oeil s'impose immédiatement à celui qui regarde le film, Feiz ha Breiz à la main, car nombre des arguments exposés de part et d'autre s'y retrouvent.<sup>347</sup>

Si le nom de Darwin n'est jamais cité dans Feiz ha Breiz, certains de ses partisans sont bien connus en raison de leur position influente, notamment dans l'éducation, comme Victor Duruy, ministre de l'instruction de Napoléon III de 1863 à 1869 :

*Napoleon III en deuz dalc'het pell amzer evit ministr  
hag evit ministr carget euz a oll scolachou ar  
c'houarnamant, eun den hag en devoa scrivet en eul  
levr great ganthan e teu an den euz ar marmous !  
Evelse, hervez ar ministr-ze da Napoleon III, he  
hano Duruy, n'e ket Adam eo hon tad kenta, mes  
eur marmous ! Setu aze petra en deuz great hor  
malheur ha malheur hor bro, setu aze petra en deuz  
tennet varnomp ar voalen pounner ha spontuz, gant*

*Napoléon III a conservé pendant longtemps  
comme ministre et comme ministre chargé de  
toutes les écoles publiques, un homme qui avait  
écrit dans un de ses livres que l'homme  
descend du singe ! Selon ce ministre de  
Napoléon III, qui s'appelle Duruy, ce n'est pas  
Adam qui est notre père originel mais un singe !  
Voilà ce qui a fait notre malheur et le malheur  
de notre pays, voilà ce qui a attiré sur nous le*

<sup>345</sup> KRAMER Stanley, *Inherit the wind*, MGM, 1960.

<sup>346</sup> GOLDING Gordon, *Le Procès du singe : La Bible contre Darwin*.

Lire aussi le dossier « Dieu contre Darwin » dans *L'Histoire* n°328, Février 2008.

<sup>347</sup> Il est cocasse de voir qu'une candidate à la vice-présidence des Etats-Unis en est toujours là : [http://www.lemonde.fr/elections-americaaines/article/2008/09/30/sarah-palin-les-dinosaures-et-le-creationnisme\\_1101006\\_829254.html](http://www.lemonde.fr/elections-americaaines/article/2008/09/30/sarah-palin-les-dinosaures-et-le-creationnisme_1101006_829254.html)

*pehini oump bet skoët : an dilez, an disprich great  
gant gouarnamant Napoleon III hag he vignounet  
euz a Zoue hag euz ar relijion, euz an llis hag euz  
hon Tad Santel ar Pab.*

*lourd et terrible fléau qui nous a frappés<sup>348</sup> :  
l'abandon, le mépris que Napoléon III et ses  
amis avaient de Dieu et de la religion, de  
l'Église et de notre saint père le pape.<sup>349</sup>*

Pour Feiz ha Breiz, la théorie de l'évolution présentée par Darwin, résumée au célèbre « l'Homme descend du singe » sans autre forme d'explication, est complètement inconciliable avec la foi chrétienne qui veut que Adam et Ève soient les parents originels de toute l'humanité, que leurs enfants soient blancs, noirs ou que sais-je encore :

*Caout a rer tud goueziek, tud a skiant bras var  
ho meno, mes ive tud hag o deus nebeut a feiz,  
ha ne fell ket dezho cridi e vemp diskennet oll  
euz ar memes gouen, euz ar memes lignez.  
Penaus tud seven evel dho, tud ker fur, ker mad.  
ker ijinuz e teufent hi euz ar memez gouenn dud  
evel ar gouezidi a gaver e carteriou so eus ar  
bed, tud criz, digalon, ep speret nag ijin,  
henveloc'h oc'h loened evit oc'h tud? Penauz e  
ve an dud gouez-ze ho breudeur, e vent hi evel  
ho bugale d'ar memes tad ha d'ar memes mam  
genta?*

*Il est des savants, des gens de grande science à ce  
qu'ils croient, mais aussi des gens de peu de foi, qui  
ne veulent pas croire que nous descendons tous de  
la même race, de la même lignée. Comment des  
gens civilisés comme eux, des gens aussi sages,  
aussi bons et ingénieux pourraient être de la même  
race que les sauvages que l'on trouve dans  
certaines régions du monde, des gens cruels, sans  
cœur, sans intelligence ni imagination, plus proches  
des animaux que des hommes ? Comment ces  
sauvages pourraient-ils être nos frères, être les  
enfants du même père et de la même mère  
originels ?<sup>350</sup>*

Le débat auquel Goulven Morvan fait référence est celui qui oppose monogénistes et polygénistes dans les milieux universitaires. Carole Reynaud Paligot nous offre une synthèse de ce débat :

« Pour les monogénistes, partisans de l'unité de l'espèce humaine et de la création divine de l'homme, les races sont diversifiées après leur création sous l'influence des différents milieux géographiques. Les polygénistes, partisans de la pluralité des origines humaines, donnent au mot le sens d'espèces. »<sup>351</sup>

« L'étude des races humaines ne peut être dissociée de la grande question des origines de l'homme. Si le siècle des lumières fut monogéniste, le polygéniste ne s'affirma qu'au début

<sup>348</sup> Il s'agit là évidemment de la défaite de Sedan (1870)

<sup>349</sup> F&B n° 366 (03/02/1872)

<sup>350</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

<sup>351</sup> REYNAUD-PALIGOT Carole, La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930), p. 12.

du XIX<sup>e</sup> siècle [...]. Le débat s'intensifia dans le second quart du XIX<sup>e</sup> siècle et mobilisa encore très activement les anthropologues de la société d'anthropologie de Paris dans les années 1860. Alors que le polygénisme avait séduit de nombreux anthropologues, et notamment les libres-penseurs, le monogénisme resta la doctrine enseignée au muséum d'histoire naturelle. Face aux théories monogénistes, qui défendaient l'unité de l'espèce humaine et s'accordaient avec les écrits bibliques, les polygénistes affirmèrent que les races humaines, équivalentes à des espèces biologiques, provenaient d'origines diverses. C'est le refus de la société de biologie d'entendre ses thèses polygénistes sur l'hybridité qui provoqua le départ de Broca et entraîna la création de la Société d'Anthropologie de Paris en 1859. »<sup>352</sup>

Goulven Morvan, que ce débat scientifique intéresse sans doute peu mais que toute remise en question des dogmes de l'Église met hors de lui, entend donner la preuve par exemple :

*Hogen ar missionnerien o deus prezeget an aviel abaoe Jesus-Christ, hag ar re a gendalc'h hirio c'hoas d'he brezek d'an dud gouez, da dud ar c'harteriou eleac'h ne deo anavezet na Doue nag ar virionez, o deus diskuezet cant ha mil guech penauz ar c'hem a gaver etre an dud, etre tud eur c'harter ha tud eur c'harter all, ne deu ket euz ar vouenn, mes euz an doare ma eo bet savet pephini, euz ar vro ma zeo ganet enhi, euz an descadurez euz ar gelennadurez en deus bet. Kemerit eun den euz ar Chin pe euz an eneziz gouessa so var an douar, deskit dezhan anaout ar guir Doue hag ar relijion gristen. Lakit ar feiz en he galon, hag an den-ze pehini a voa diaraok criz evel eul loen, a zebre tud marteze, a velot o tont da veza seven, da veza mad e kenver an oll, calonek, ijinus, goest da rei zoken he vuez evit Doue hag evit he vreudeur.*

*Or, les missionnaires qui prêchent l'Évangile depuis Jésus-Christ et continuent à le faire aujourd'hui auprès des sauvages, là où ni Dieu ni la vérité ne sont connus, ont montré cent mille fois que la différence que l'on trouve entre les hommes, entre les gens d'une région et ceux d'une autre, ne provient pas de la race mais de la façon dont chacun a été élevé, du pays où il est né, de l'instruction et de l'éducation qu'il a reçues. Prenez un homme de Chine ou des îles les plus sauvages qui soient sur la terre, apprenez-lui à connaître Dieu et la religion chrétienne. Faites entrer la foi en son cœur et vous verrez cet homme qui était auparavant cruel comme un animal, qui peut-être mangeait des gens, devenir aussi poli, aussi bon envers les autres, courageux, ingénieux, et même prêt à donner sa vie pour Dieu et ses frères.*<sup>353</sup>

<sup>352</sup> REYNAUD-PALIGOT Carole, La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930), p. 33.

Lire aussi et surtout Tvetan TODOROV, Nous et les autres, p. 141-146. sur Buffon et Voltaire

<sup>353</sup> Idem

Quant aux « preuves », mesures craniométriques et autres, que des scientifiques comme Broca pourraient lui opposer, Goulven Morvan n'en a cure. L'Église détenant la vérité, Dieu saura toujours montrer qu'elle ne ment pas. Que les athées s'agitent, la vérité (lire l'Église) a le temps pour elle :

*Ar re o deus clevet histor Tobi, an den iaouank santel-ze a voa deut eun æl euz an env an arc'hæl Raphael, d'he ren en hent epad ar veach en doa da ober hag a voa gourc'hemennet dezhan gant he dad, a dle caout sonch e voue tost dezhan beza lonket gant eur pesk braz a deuas da zonjal he zamma epad ma voa oc'h en em voalc'hi war ribl ar ster hanvet an Tigr. An æl Raphael a deuas d'he zicour, hag a reas dezhan kemeret ar pesk eleac'h beza lonket ganthan, hag en em zervichout goudeze euz ar pesk-ze evit ober burzudou. Hogen deut ez eus bet tud difeiz hag o deus great goab a gemense. « Ar ster, emezho, a hanver an Tigr, ne deus bet biscoaz enhi pesk ebet bras avoalc'h evit ober aoun da zen. » Mad, setu hirio eur c'honsul a Frans, eun den euz ar bed, eun den a zoare, o scrifa evelen diarbenn ar ster-ze :*

*« Sonch oc'h eus-hu euz ar pesk divent-ze a voue dare dezhan lonca an den iaouank Tobi ? Sonch oc'h eus-hu ez eus bet tud hag a lavare ne allent ket cridi e vije er ster-ze pesked braz avoalc'h evit ober aoun da dud ? Gouscoude ar picol pesk-ze a gaver c'hoaz hirio e ster an Tigr. Ar voenn anezhan ne ket eat c'hoas da fall, hag an hini en deuz he velet, ha sellet oc'h he zent pe he skilfou a ve hardis meurbet ma n'en defe ket a aoun raz-han. Eur scrij eo guelet ar renkennadou dent lem so en he c'hinou.*

*« Pa'm bezo muioc'h a amzer evit am eus brema, e kemerin pesketerien d'am zicour, hag ez aimp da velet ha ni a c'hello paca unan. Mar gellan, em bezo unan euz ar re vrasa, hag e casin he groc'hen*

*Ceux qui ont entendu l'histoire de Tobie, ce saint jeune homme qu'un ange du ciel, l'archange Raphaël, était venu guider sur le chemin du voyage que son père lui avait ordonné d'effectuer, doivent se souvenir qu'il faillit être avalé par un poisson géant qui voulut l'emporter alors qu'il se lavait sur le bord d'une rivière appelée le Tigre. L'ange Raphaël vint le secourir et lui fit chevaucher le poisson au lieu d'être avalé par lui et se servir ensuite de ce poisson pour faire des miracles. Or il est venu des gens sans foi qui se sont moqués de cela. « La rivière qu'on appelle le Tigre, disaient-ils, n'a jamais contenu de poisson assez grand pour faire peur à un homme. » Bien, voilà qu'aujourd'hui, le consul de France, un homme du monde, un homme bien sous tous rapports, écrit ceci à propos de cette rivière :*

*« Vous souvenez-vous de ce poisson gigantesque qui faillit avaler le jeune Tobie ? Vous souvenez-vous qu'il fut des gens pour dire qu'on ne pouvait pas croire qu'il y eût dans cette rivière des poissons assez grands pour faire peur aux gens ? Pourtant on trouve encore cet énorme poisson dans la rivière du Tigre. Son espèce n'a pas encore disparu et celui qui l'a vu, et qui a regardé ses dents et ses griffes serait extrêmement hardi s'il n'en avait pas peur. C'est une horreur que de voir ses rangées de dents acérées dans sa bouche.*

*Quand j'aurai plus de temps qu'aujourd'hui, je prendrai des pêcheurs pour m'aider, et j'irai, nous irons voir si nous ne pouvons en attraper un. Si je le peux j'en attraperai un des plus grands et je vous*

deoc'h evit beza miret. Deac'h e voue digasset unan din; hogen ne fell ket din he gas deoc'h abalamour ne ket me va unan eo am euz he baket, ha neuze ne bouez nemet tri c'hant lur; re vihan her c'havan. »

Setu aze penauz e tizoloer geier ha goaperez an dud difeiz, an dud-ze n'o deuz guelet avechou nemet ar pez a zo en ho zi pe en ho liorz, hag a ra fae var gement a leverer dezho a zo tremenet pe a veler e leac'h all.

Great o deuz ive goab euz ar c'hilleien raden a ra meneg anezho er scritur, ha setu dalc'h mad, ha beteg er bloas diveza ez eus guelet euz ar c'hilleien raden-ze bandennou ha ne elle den ho niveri, o coueza evel barrou arneu var an Aljeri hag er broiou all dre eno, o tistruja oll frouez an douar, hag o lacat ar gernez, o lacat an dud da vervel gant an naoun er broiou ma tremenet dreizho.

Goap o deus great ive euz ar zarpantet o devoa kerniel, ha setu brema n'eus ket pell beachourien distroet euz an Afrig, euz a vouelec'hiou ar Sahara, hag a lavar n'eus ken hano dre eno nemet euz eun aer viber hag e deus kerniel, hag a ro ar maro d'ar re a zo flemmet ganthi. Hag an aer viber-ze a zo stank braz er broiou-ze ; dalc'h mad eo red d'ar beachour beza var evez evit en em ziuual outhi.

Evelse Doue en deus dalc'het, epad meur a vil bloas, testeniou sclear hag anat euz ar virionez euz he gomzou, a enep kement den difeiz, kement gaouiad

enverrai sa peau pour la conserver. On m'en a apporté un hier mais je ne vous l'enverrai pas car ce n'est pas moi qui l'ai attrapé et puis il ne pèse que 300 livres, je le trouve trop petit. »

Voici comment on découvre les mensonges et les railleries des gens sans foi, ces gens qui n'ont parfois vu que ce qu'il y a dans leur maison ou dans leur jardin, et qui se moquent de tout ce qu'on leur dit s'être passé ailleurs.

On se moque aussi des sauterelles dont il est fait mention dans les Saintes Écritures, et voici que l'on voit toujours, et jusqu'à l'année dernière, ces sauterelles venir en si grand nombre que personne ne peut les compter, tomber comme des orages sur l'Algérie et sur les autres pays de ce coin-là, détruisant tout le fruit de la terre, et faisant régner la famine, en faisant mourir les gens de faim dans les pays qu'elles traversent.

On s'est moqué aussi de ces serpents qui avaient des cornes et voilà que maintenant, des voyageurs rentrés récemment d'Afrique, du désert du Sahara, disent que l'on ne parle là-bas que d'une vipère à cornes qui donne la mort à ceux qu'elle mord. Cette vipère est très courante dans ces pays, les voyageurs doivent toujours rester sur leurs gardes pour se protéger d'elle.

Ainsi Dieu a gardé, pendant plusieurs millénaires, le témoignage éclatant et évident de la véracité de ses paroles, contre tous les hommes sans foi, contre tous les menteurs.<sup>354</sup>

La meilleure défense étant l'attaque, Goulven Morvan n'hésite pas à narrer quelques bons tours joués par des gens simples à ces docteurs athées :

Doctor a vouen ar varmouzien.- Lod euz hon

Un docteur de la race des singes. — Certains de

<sup>354</sup> F&B n° 228 (12/06/1869)

doctored difeiz, euz ar re ne fell ket dezho e ve Doue ebet, kentoc'h eget anzae e teuomp euz a zorn Doue , ez eo Doue hor c'hrouer, a lavar e tisken an den euz ar marmouzien. (Ne ket tud a skiant hag a vouiziegez eo ar re-ze?)

Unan euz an doctored-ze o veza eun dervez o vont e beach var gein eur marc'h a oa friantz enhan ha sounn he benn ganthan evel ma tle beza gant eul loen hag en deus an enor da zougen eun den euz a eul lignez ken nobl, a voue red dezhan chom a za e corn eur ru. An hent a ioa stanket oll gant eur c'houeriad a ioa eno eur picol carrad keuneud ganthan. An doctor en em laca da loskel leoudouet var ar c'houeriad a stanke an hent evelse. Ar c'houeriad pehini a anaie an doctor hag he greden, a lavaras:

-Mar oc'h eus prez, aotrou, perak, pa 'z oc'h euz a vouenn ar varmouzien, ne lamit ket dreist ?

nos docteurs sans foi, qui ne veulent croire en aucun dieu, plutôt que d'avouer qu'ils viennent de la main de Dieu, que Dieu est leur créateur, disent que l'homme descend des singes. (Ne sont-ce pas là des hommes de science et de savoir ?)

Un de ces docteurs qui était parti un jour en voyage sur le dos d'un cheval qui était tout content et fier comme doit l'être un cheval qui a l'honneur de porter un homme de si haute lignée, dut s'arrêter au coin d'une rue. Le chemin était bloqué par un paysan qui transportait une énorme charretée de bois. Le docteur se mit à lancer des jurons sur le paysan qui lui bloquait ainsi le chemin. Le paysan, qui connaissait le docteur et sa croyance, dit :

— Si vous êtes pressé, Monsieur, et puisque vous êtes de la race des singes, pourquoi ne sautez-vous pas par-dessus ?<sup>355</sup>

## 3.3 Le racialisme des descriptions

### 3.3.1 De l'hérédité

Ne pouvant s'entendre sur l'origine de l'homme, polygénistes et monogénistes trouvent cependant un consensus en considérant que la race « est un groupe humain possédant des caractères communs transmis par l'hérédité ». En effet, le XIX<sup>e</sup> siècle étant le siècle de l'hérédité, d'Hippolyte Taine à Zola, la race et le lignage sont censés transmettre qualités et tares d'une génération à l'autre comme le montrent cet exemple :

*Bez e oa eus ur gouenn labourerien douar ezet mat / Il appartenait à une race d'agriculteurs aisés.*<sup>356</sup>

Comme on peut le constater, *gouenn* prend ici le sens de famille, on pourrait même traduire ce mot, sauf peur de l'anachronisme, par catégorie socioprofessionnelle. Qualités et tares, devenant des traits distinctifs, elles permettent bien vite d'identifier un homme à sa

<sup>355</sup> F&B n° 388 (06/07/1872)

<sup>356</sup> F&B n° 26 (12/08/1876)

nation, à sa race, comme nous l'avons déjà vu au sujet des Kabyles. C'est ainsi qu'un soldat français blessé à mort en défendant le pape se voit qualifier de :

*Euz ar memes gouenn gant Bayard / De la même race que Bayard*<sup>357</sup>

Il est fait référence ici au chevalier Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, de nos anciens manuels scolaires.

D'un autre côté, la description du juif errant est beaucoup moins flatteuse :

<i>He vruched a ioa goloet oll gant he varo hir ha guen, he dal a ioa caniet gant ar ridou ; he viscamant a ziscoeze oa euz a vro sao-heol, hag he fri a ziskueze oa euz euz a vouenn ar iuzevien.</i>	<i>Sa poitrine était presque totalement couverte de sa longue barbe blanche, son front était creusé de rides ; ses vêtements montraient qu'il était originaire d'Orient, et son nez qu'il appartenait à la race des juifs.</i> <sup>358</sup>
--	---

De la même manière, la surprise, dont Feiz ha Breiz se fait l'écho, d'apprendre que le fils mulâtre de Faidherbe était mort de la fièvre jaune alors que les Noirs n'étaient pas censés l'attraper<sup>359</sup> ou la mort d'un Noir, des suites d'un coup de soleil à New York,<sup>360</sup> laisse accroire que nombres de gens considéraient qu'il y avait des maladies de Blancs, des maladies de Noirs. Les deux théories, monogénisme et polygénisme, pouvant parfaitement expliquer cette croyance au moyen de l'hérédité, cette notion constitue donc bien une passerelle jetée de part et d'autre de ce grand fossé.

Poser l'hérédité comme élément central de l'évolution humaine amène ipso facto à poser la question de la perfectibilité des différentes « races humaines », si tant est qu'elles existent. Pour les polygénistes comme Broca, les autres races et notamment les Noirs n'ont que des capacités limitées d'amélioration. Rompant avec l'Humanisme, Ernest Renan, le maître à penser, et Gustave Le Bon, le grand vulgarisateur du racialisme,<sup>361</sup> posent l'existence de « races non perfectibles » au rang desquels se rangent les Noirs, les Aborigènes d'Australie et les Indiens d'Amérique. Puisque la civilisation est innée chez certains (les Sémites et les Aryens) et inassimilable par les autres, ces derniers ont été ou seront supplantés par les premiers. La question de l'asservissement voire l'extermination des races inférieures par les races supérieures ne se pose même pas en terme de morale puisqu'ils appartiennent à l'ordre

---

<sup>357</sup> F&B n° 244 (02/10/1869)

<sup>358</sup> F&B n° 480 (11/04/1874)

<sup>359</sup> F&B n° 37 (10/09/1881)

<sup>360</sup> F&B n° 292 (03/09/1870)

<sup>361</sup> Tzetan TODOROV, Nous et les autres, p. 152.

des choses.<sup>362</sup> Rappelons que cette taxinomie est prouvée scientifiquement pour Renan et que la suprématie européenne en donne une parfaite illustration. Or, comme l'explique Olivier Pétré-Grenouilleau à propos de l'esclavage des Noirs en terre d'islam, ce ne sont pas les préjugés sur les Noirs qui sont la cause de leur asservissement mais bien leur condition d'esclaves qui génère des préjugés justifiant leur asservissement.<sup>363</sup>

Bardés des certitudes scientifiques des raciologues quant à l'infériorité de certains groupes humains, les colonialistes peuvent douter sérieusement et opportunément de la perfectibilité des « autres races » pour reprendre la terminologie de Renan et autres Gobineau. En revanche, l'Église (du moins en théorie) considère que tous les hommes sont les enfants de d'Adam et Eve et que le Christ est mort sur la croix pour tous, sans distinction de couleur. Remettre en cause l'égale dignité de tous les hommes reviendrait, en effet, à nier la Genèse, le sens du sacrifice du Christ, la vocation catholique et apostolique de l'Église. Feiz ha Breiz entend donc démontrer par l'exemple que les nouveaux chrétiens, qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes, font preuve de vertus au moins aussi grandes que celles des Européens :

*Ne ket skueriou a vank deomp a gementse. Guelet on euz, ha guelet a reomp c'hoas dalc'h mad. er broiou paien, er broiou gouez, kristenien nevez o c'houzaon ar verzerinti, oc'h ober vad d'ar re a ra drouk dezho, o pidi evit ar re ho laca d'ar maro; ha n'oa ket pell diaraog ar gristenien-ze a ioa tud euz ar re grissa, a veze fouge braz enho pa o deveze gallet laza ha bourrevi unan bennak.*

*Ce ne sont pas les exemples de ceci qui nous manquent. Nous avons vu, et nous voyons encore toujours, dans les pays païens, dans les pays sauvages, de nouveaux chrétiens souffrant le martyre, faisant du bien à ceux qui leur font du mal, priant pour ceux qui les mettent à mort ; et qui étaient, peu de temps auparavant, des gens des plus cruels, qui étaient très fiers quand ils avaient réussi à tuer et à torturer quelqu'un.*<sup>364</sup>

Goulven Morvan cite ensuite l'exemple de deux Chinois, Paul Ni et André Kim, qui perdirent tout en se faisant chrétiens et allèrent jusqu'au martyre. Et Feiz ha Breiz de conclure :

*Petra a oufet da gaout caeroc'h ? Hogen dioc'h eun tu all ha n'on eus-ni ket guelet epad an dispac'h vraz, ha ne velomp-ni ket c'hoaz hirio dirag hon daoulagad an dud difeiz a ra brezel d'an lliz o veza ker criz ha ken digalon ha tud*

*Que pourrait-on trouver le plus beau ? Or, d'un autre côté, n'avons-nous pas vu pendant la Révolution, et ne voyons-nous pas aujourd'hui devant nos yeux des impies qui font la guerre à l'Église en étant aussi cruels et sans cœur que des sauvages, semant*

<sup>362</sup> Idem p 154-156.

<sup>363</sup> Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, *Traites négrières*, p. 21-41

<sup>364</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

*gouez, o clask e pep leac'h ar pil hag al laz, hag o clask distruja oll ma c'halfent? Leveromp eta ec'h ell tud, diskennet euz eur memes gouenn, dont da vezo criz ha rouez, pe seven hag egarad, ervez ar c'henteliou a he heuillont.*

*partout la mort et la destruction, et qui détruiraient tout s'ils le pouvaient ? Disons donc que des gens, issus de la même race, peuvent devenir cruels et sauvages ou civilisés et aimables selon les leçons qu'ils reçoivent.*

Comme on le voit, le baptême est présenté comme une transformation complète de l'être humain, il lave le sauvage et le païen de toutes les tares de son peuple et de sa race supposée. Les récits de ces baptêmes/transformations abondent dans Feiz ha Breiz mais parfois l'hérédité peut reprendre le dessus comme dans l'histoire du frère Alexis Reynard dévoré par un sauvage appelé Louis Lafrance (sic) :

*An hini en deuz lazet ha debret ar Frer-se ne d'eo eun den gouez nemet dioc'h eur c'hostez ebken, da lavaret eo, he dad hag he varn n'oant ket tud gouez ho daou, mes unan anezho ebken, ne c'houzoun ket pe-hini avad. Ouspenn-ze, kristen e tlie beza ive p'e guir e c'halver anezhan Lois ; rac an hano-ma a zo eun hano badiziant. An dra-ze a ziscouez e chom ato, muioc'h pe nebeutoc'h, boazamanchou fall an dud coz e goad ho bugale, ha ne deu ar re-ma d'ho dilezel var neat nemet gant gras Doue ha dre hirder amzer.*

*Celui qui a tué ce Frère n'était sauvage que d'un côté seulement, c'est-à-dire que son père et sa mère n'étaient pas sauvages tous les deux, mais seulement un des deux, nous ne savons pas lequel. De plus, il devait être chrétien puisqu'on l'appelait Louis ; car ce nom est un nom de baptême. Cela montre qu'il reste toujours, plus ou moins, quelque chose des mauvaises habitudes de leurs ancêtres dans le sang de leurs enfants et que ces derniers ne les abandonnent complètement que par la grâce de Dieu et à force de temps.<sup>365</sup>*

Cet exemple montre donc bien que, derrière l'égalité de tous les hommes prêchée par l'Église et Feiz ha Breiz, l'hérédité reste pour ces hommes du XIX<sup>e</sup> siècle un fait dont l'immense force d'inertie, au point que « sauvage » est employé ici dans un sens presque biologique, ne peut être contrebalancée que par la grâce de Dieu. De plus, le fait que Feiz ha Breiz se pose la question de savoir si c'était le père ou la mère de Louis Lafrance qui était « sauvage » montre bien que même des catholiques s'interrogeaient sur les lois et les conséquences du métissage (d'autres diraient de l'hybridité humaine). On perçoit déjà que, par imprégnation, le racialisme fait son chemin dans ce milieu qui lui est apparemment étanche.

<sup>365</sup> F&B n° 21 (08/07/1876)

### 3.3.2 Des préjugés déjà bien ancrés

La presque toute-puissance de l'hérédité permet de faire passer les préjugés et les stéréotypes raciaux pour des vérités hors du temps et la nature d'un peuple peut être ainsi définitivement posée par une série d'adjectifs et de qualificatifs divers qui varieront très peu.

Sylvaine Marandon dont nous reprenons ici l'analyse<sup>366</sup> définit le préjugé comme « plus ancien, moins savant que stéréotype » et consiste à « juger avant d'avoir connu, au lieu de maintenir sa vision à l'épreuve du réel ». Pour elle, « ceux qui sont armés de préjugés voient davantage ce qu'ils veulent voir, en vertu d'un processus d'autojustification (pour soi et son groupe) qui se donne libre cours. Son corollaire est la méfiance ou le mépris pour l'autre. » [Il s'agit aussi de] « bloquer [l'image de l'Autre] dans une position nette, sans nuance et généralement dévalorisante permettant la meilleure préparation psychologique, en quelque sorte, pour la rencontre et la résistance. L'émolliente compréhension étant évitée. » Le mot préjugé est donc négatif et n'est positif que dans l'expression « préjugée favorable ».

Les sauvages et les païens sont ainsi jugés a-priori de manière négative dans Feiz ha Breiz même si l'on trouve parfois des expressions comme *ar c'houezidi vad-se*<sup>367</sup> (ces bons sauvages) en parlant de Chinois.

L'analyse de Sylvaine Marandon cherche à mettre en évidence ce mode particulier de représentation qu'est la pensée par stéréotypes : « un stéréotype est, étymologiquement, une classification mentale figée, sans souplesse, donc mal adaptée au réel. Mais elle est commode. C'est une simplification paresseuse qui choisit d'éliminer de l'autre le divers où le particulier, de ne retenir que les traits les plus saillants, en grossières catégories. » Ainsi, on trouvera dans Feiz ha Breiz des stéréotypes exprimés de façon aussi péremptoire que :

<i>Ar sinaiz a zo egredig, hag a silaou ar c'henta furlukin.</i>	<i>Les Chinois sont naïfs et ils écoutent le premier bonimenteur.</i>
<i>Eur sinad hag a gaf arc'hant da c'hounit, ne sonch ket e traou all.</i> <sup>368</sup>	<i>Un Chinois qui trouve à gagner de l'argent ne pense à rien d'autre.</i>
<i>An arabet, calonou arc'hant</i> <sup>369</sup>	<i>Les Arabes, cupides</i>
<i>Ar morian so lezireg ha didalvez</i> <sup>370</sup>	<i>Le nègre est fainéant et bon à rien</i>
<i>— la, gouzout a ran [eme Bii IX] ar re zu, ar</i>	<i>— Oui, je sais [dit Pie IX] les Noirs, les nègres,</i>

<sup>366</sup> Article de Sylvaine Marandon in PIROTTE Jean (dir), Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIX e et XXe siècles, p 4-18.

<sup>367</sup> F&B n° 357 (02/12/1871)

*vorianed, a zo troet oc'h ar relijion.*

*sont attirés par la religion.*<sup>371</sup>

Et Sylvaine Marandon de poursuivre: « Non seulement, il s'agit d'un groupe humain qui n'est pas le sien, on ignore volontairement les éléments divergents qu'il peut contenir, ou les minorités, mais on privilégie la différence avec son propre groupe. Car reconnaître des traits de commune humanité n'aurait pas d'utilité pratique : si on se pose en s'opposant, dit-on, on se définit déjà — et on a toujours besoin de savoir qui l'on est — en traçant ses contours par rapport à un autre qui est différent. C'est un procédé d'identification que de stéréotyper ses voisins. ». En effet l'objectif de Feiz ha Breiz étant, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore, l'édification des catholiques bretons, la représentation par stéréotypes des populations non chrétiennes opposées aux populations chrétiennes (européennes et autres) sert parfaitement sa vision manichéenne du monde. Les groupes humains catholiques, stéréotypés favorablement, s'opposent donc aux groupes humains stéréotypés défavorablement. Les chrétiens d'Extrême-Orient, parés de toutes les vertus, s'opposent ainsi aux païens cruels instrumentalisés par le diable (voir plus loin).

Les stéréotypes étant des moyens d'identification de soi-même par un effet de miroir, on projette sur l'autre, selon les cas, les tares dont nous ne voudrions pas être affligés (stéréotype défavorable) ou les vertus qui nous font défaut (stéréotype favorable). Ainsi, les stéréotypes des sauvages païens et musulmans enseignent aux Bretons ce qu'ils seraient s'ils n'avaient pas reçu la grâce de Dieu et ce qu'ils deviendraient s'ils la perdaient. À l'inverse, le stéréotype des nouveaux chrétiens permet non seulement de créer une sympathie des Bretons envers ces populations en butte aux persécutions mais aussi de dénoncer la passivité des catholiques d'Europe face aux attaques contre l'Église : leurs vertus pointent nos faiblesses. De la même manière, les stéréotypes des autres ne nous intéressent que quand ils confirment les nôtres et Feiz ha Breiz donne un exemple des plus significatifs. Notons que Goulven Morvan utilise là le substantif *Fransizien* (Français dans le sens « politique » dans lequel les Bretons sont inclus) et non *Gallaoued* (sens « ethnique » dont les Bretons sont exclus) :

*Setu ama petra lavaras, brema eus eun nebeut  
amzer, tud estren, tud eus a Bers, divarbenn  
tud an Europ, ha dreist oll divarbenn ar  
Francizien. Ar re-ze a voa cristenien catholic*

*Voici ce que dirent, il y a quelque temps, des  
étrangers, des gens de Perse au sujet des habitants  
de l'Europe et surtout au sujet des Français. Ces  
gens étaient des chrétiens catholiques qui avaient*

<sup>368</sup> F&B n° 538 (22/05/1875)

<sup>369</sup> F&B n° 213 (27/02/1869)

<sup>370</sup> F&B n° 41 (11/11/1865)

<sup>371</sup> F&B n° 481 (18/4/1874)

*pere o doa baleet dre an Europ; hag a voa bet e Paris hag e Lyon o kestal evit sevel peadra da brena ho graguez hag ho bugale dalc'het en esclavach gant an Durket. Pa c'houlennet digantho petra zonjent eus ar bobladou tud o doa gaelet en ho beach, e lavarent e gallec eun tamic trefoet : « Ar Brussianet, tud droug bras, tam bara ebet, ato bale ; tud Pologn, tud vad, ato gouela, tud paour... Ar Prussianet, mont ato buan, ofiserien, tud polis... Ar Francizien, tud caer, bras, ato rei, ato caret... Evel a velit ar Francizien a blije dezho.*

*parcouru l'Europe et qui étaient allés à Paris et à Lyon pour quêter de l'argent afin de racheter leurs femmes et leurs enfants retenus en esclavage par les Turcs. Quand on leur demandait ce qu'ils pensaient des peuples qu'ils avaient vus durant leur voyage, ils répondaient dans un français assez approximatif : « les Prussiens, gens très méchants, pas un seul morceau de pain, toujours marcher ; les Polonais, bonnes gens, toujours pleurer, gens pauvres... Les Prussiens, toujours marcher vite, officiers, policiers... Les Français, gens beaux, grands, toujours donner, toujours aimer... Comme vous le voyez, les Français leur plaisaient.<sup>372</sup>*

### 3.3.3 Européocentrisme pour les critères de beauté

Comme nous commençons à le voir, les rédacteurs de Feiz ha Breiz sont, en dépit de leurs convictions religieuses fortes, influencés par le racialisme, l'eurocentrisme ambiants et en plein développement. La chose trouve son illustration la plus parfaite dans l'expression des critères de beauté physique.

La légende indienne expliquant pourquoi il y a des hommes de différentes couleurs et en quoi les Blancs sont supérieurs aux autres nous met sur la voie. L'emploi du terme *tud a liou* (gens de couleur) pose déjà en soi le blanc, l'absence de couleur, comme référence. Les gens de couleur sont donc en quelque sorte considérés comme peints.<sup>373</sup> De la même manière Feiz ha Breiz ne manque pas de faire quelques plaisanteries sur la couleur incongrue des Noirs et son origine :

*Eun tad, o teski e greansou d'he vap, potric c'huec'h pe seiz vloas, a lavare dezhan penaus an den a voa great gant eun nebeut poultren. Ar potric souezet, a lavaras:*

*— Gant poultren, va zad ?*

*Un père qui apprenant son catéchisme à son petit garçon de sept ans lui disait que l'homme avait été fait d'un peu de poussière. Le garçonnet, étonné, lui dit :*

*— Avec de la poussière, père ?*

<sup>372</sup> F&B n° 79 (04/08/1866)

<sup>373</sup> Cf RUSCIO Alain, *Le Credo de l'homme blanc*. P 46-48.

— *la, va map, gant poultren.*  
— *Oh mad, va zad, neuze ta ar vorianet so bet great gant poultren glaou ! GM*

— *Oui mon fils, avec de la poussière.*  
— *Ah bon, père, alors les nègres on été faits avec de la poussière de charbon ! GM<sup>374</sup>*

De plus, le blanc étant synonyme de propreté, le Noir devrait pouvoir être lavé.

*Eur morian hag eur gannerez-dillad, pe eur gouezierez en em gave en dez all dirag al lezvarn. Ar morian a ioa tamallet da veza laeret ar gouezierez.*

— *Anzao a rit-hu, eme, ar barner, beza laeret dillad divar goust ar c'hreg-ma ?*

— *Me, eme ar morian, ne anavezan ket ar c'hreg-ze.*

— *N'em anavez ket, eme ar gouezierez, ha me tri miz zo oc'h he gouezia ?*

— *Mad, eme ar barner, tri miz all e c'hellit he gouezia c'hoas, ha c'hoas douetus n'hen digasot ket guenn.*

*Un nègre et une blanchisseuse, ou une lavandière, se trouvaient l'autre jour devant le tribunal. Le nègre était accusé d'avoir volé la blanchisseuse.*

— *Avouez-vous, dit le juge, avoir volé des vêtements à cette femme ?*

— *Moi, dit le nègre, je ne connais pas cette femme.*

— *Il ne me connaît pas, s'exclama la blanchisseuse, moi qui le blanchis depuis trois mois ?*

— *Bon, dit le juge, vous pouvez encore le blanchir trois autres mois, et encore, il est douteux que vous le rendiez blanc.* <sup>375</sup>

En lisant cette plaisanterie, qui n'est certes pas du meilleur goût, on ne peut s'empêcher de penser à ces publicités de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle qui vantaient, images à l'appui, les mérites de différentes marques de savon et autres produits à recurer comme Sodex dont le slogan était : « avec javel SDC pour blanchir un nègre, on ne perd pas son savon » etc. <sup>376</sup>

Même certains textes de Feiz ha Breiz qui vantent l'aspect universel de l'Église catholique ne sont pas exempts d'une certaine surprise à la vue d'un évêque noir à Rome, fut-il copte :

*Escop an Abyssini a zo morian ; evel ma lavare an oferen gant eur gazul arc'hant, al liou guenn-ze a ziscoeze muioc'h al liou du pod eus he zrem hag eus he zaouarn.*

*L'évêque d'Abyssinie est nègre ; comme il disait la messe dans une chasuble d'argent, cette couleur blanche montrait encore plus la couleur très noire<sup>377</sup> de son visage et de ses mains.* <sup>378</sup>

<sup>374</sup> F&B n° 77 (21/07/1866)

<sup>375</sup> F&B n° 288 (06/08/1870)

<sup>376</sup> RUSCIO Alain, *Le Credo de l'homme blanc*. P 47.

<sup>377</sup> Très noir se dit en breton *du pod*, c'est-à-dire comme une marmite.

<sup>378</sup> F&B n° 105 (02/02/1867)

Dans un autre article s'émerveillant que l'Église est ouverte à tous, on trouve même le superlatif *ur morian euz ar re zua*<sup>379</sup> (un nègre des plus noirs) concernant un jeune esclave de quinze ans sauvé de sa condition et baptisé à Fréjus.

Les descriptions d'Africains vont bien souvent au-delà de l'évocation de leur couleur : si la puissance de leur corps est bien souvent vantée, la description de leur visage évoque sans contester l'animalité.<sup>380</sup> Voyons ce qu'écrit un missionnaire au Dahomey :

*An dud gouez a zo gozic oll huel a vent ha corfet brao beteg ho gouzoug. Mes pa zeller oc'h ho bizach e ve lavaret ne ket tud e vent. Muzellou teo, guinou ledan, fri plat, bleo evel gloan biscoulet, tam baro ebet, ho fenn dalc'het toussa ma c'hellont, pe en noaz. Var ho bizach ato eun troc'h pe eur gleizen bennag; guele em eus bete pemp varnugent var ar memes bizach.*

*Les sauvages sont presque tous de haute stature et biens bâtis jusqu'au cou. Mais quand on regarde leur visage, on ne croirait pas que ce sont des hommes. De grosses lèvres, une bouche large, un nez plat, des cheveux comme de la laine emmêlée, aucune barbe, la tête aussi rasée que possible ou à nu. Il y a toujours sur leur visage quelques entailles et cicatrices, j'en ai vu jusqu'à 25 sur le même visage.*<sup>381</sup>

Une seule citation pourrait paraître à contre-courant mais il ne s'agit déjà plus de noirs d'Afrique mais des habitants des îles Marquises qui sont aussi qualifiés de « nègres » :

*Ar rum dud so eus ar re vraoa a gaver e touez an eneziz. Braz int ha cre, ha n'int tam divalo en ho bizach.*

*Le type humain est des plus beaux que l'on trouve parmi les îliens. Ils sont grands et forts et leurs visages ne sont pas laids du tout.*<sup>382</sup>

À contre-courant ? Pas tant que cela car le missionnaire aurait très bien pu se contenter de dire que ces populations étaient belles sans avoir à préciser que leurs visages ne sont pas laids ; par cette exception, la règle générale sort renforcée.

Cette insistance sur les visages dans les deux exemples montre que les missionnaires, bien que monogénistes, étaient imprégnés des conceptions racialistes de leur temps. La dichotomie entre la beauté et la puissance des corps vantée dans les mêmes termes qu'une race de chevaux et la laideur des visages (la tête étant réputée être le siège de l'intelligence et de l'âme) fait accroire à une plus grande proximité du Noir avec le monde animal qu'avec l'Homme, dont l'Européen est le plus bel exemple, cela va sans dire. Pierre Larousse dans son *Grand dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle* (1866) n'estimait-il pas dans l'article « race » que le

<sup>379</sup> F&B n° 53 (03/02/1866)

<sup>380</sup> RUSCIO Alain, *Le Credo de l'homme blanc*. P 52-55

<sup>381</sup> F&B n° 41 (11/11/1865)

<sup>382</sup> F&B n° 213 (27/02/1869)

« nègre » est plus proche du singe que de l'homme : « il y a plus de différence entre certaines races sauvages et certaines races civilisées entre les races sauvages et les anthropoïdes ». De la même manière, Jules Verne, dont l'influence sur les esprits de son temps ne peut être niée, écrit dans *Cinq semaines en ballon* (1863) :

- « — *Nous t'avions cru assiégé par les indigènes.*
- *Ce n'étaient que des singes, heureusement, répondit le docteur.*
- *De loin, la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.*
- *Ni même de près, répliqua Joe. »*<sup>383</sup>

La description d'un petit « sauvage » des îles Tonga fait intervenir une bonne partie de la galerie zoologique : il fait d'abord penser à un singe par ses grimaces (*ariezou*) et son habitude de marcher à quatre pattes (*var he barlochou*), puis il est décrit comme mince et souple de corps et avançant comme une anguille (*moan ha soubl he gorf evel ur silien*) et pour terminer il renifle une trace comme un chien de chasse (*ar potrig a c'hoese evel ur c'hi chase*).<sup>384</sup> Pour le remercier de l'avoir tiré d'affaire le voyageur imprudent des îles Tonga caresse ses cheveux semblables à de la laine (*bleo henvel oc'h gloan*).<sup>385</sup> Il pouvait en effet être reconnaissant car il pensait avoir échappé de peu à un festin dont il aurait été le mets principal, comme cet autre voyageur qui avait découvert ce qui l'attendait en voyant les femmes et les enfants, tels des carnassiers, hurler et montrer leurs dents en le voyant:

<i>Ama ar merc'hed hag ar vugale a iouc'has hag a ziskrognas ho dent ouz va guelet.</i>	<i>Là, les femmes et les enfants hurlèrent et montrèrent les dents en me voyant.</i> <sup>386</sup>
---	---

Et que dire de la description, faite de comparaisons animales, de cet Amérindien du Canada :

<i>[...] eun all hag en doa a veac'h an doare euz a eun den ; braz ha cre evel eur marc'h, lijer evel eur c'haz, hag he vizach roudennet oll e guer, ruz ha glaz.</i>	<i>[...] un autre qui avait à peine l'apparence d'un homme ; grand et fort comme un cheval, agile comme un chat et un visage tout zébré de vert, rouge et bleu.</i> <sup>387</sup>
---	--

Le plus surprenant est que les missionnaires eux-mêmes, qui pourtant vivent au quotidien au contact de ces populations, persistent à les considérer comme unanimement

<sup>383</sup> Les citations sont tirées du livre d'Alain Ruscio op. cité p 53.

<sup>384</sup> F&B n° 461 (29/11/1873)

<sup>385</sup> F&B n° 462 (06/12/1873)

<sup>386</sup> F&B n° 381 (18/05/1872)

<sup>387</sup> F&B n° 295 (24/09/1870)

laides. Amet Limbour, alors missionnaire à la Réunion, n'est pas exempt de ce genre de préjugés. Racontant l'histoire tragique de M'viamba, jeune roi africain que ses ennemis et les Portugais avaient réduit en esclavage avant de le vendre sur l'île Bourbon, il écrit :

*Criz oa an dra-ma evit M'viamba, dijentil  
iaouank, cre, fier, evithan da veza du pod.*

*Cette situation était cruelle pour M'viamba, un jeune  
noble, fort et fier bien que tout noir.* <sup>388</sup>

Une autre histoire tragique, celle de la petite Fatma, pouvait achever de convaincre les lecteurs de Feiz ha Breiz de la laideur des Noirs:

*Ar vorianezik ma comzomp anezhi a zo he hano  
Fatma. Evit doare eo ganet var aodchou an Afrik,  
e tu ar sao heol. He zad a ioa a relijion Mahomet,  
hag evel ma permet ar fals relijion-ze, en devoa  
diou c'hreg, unan venn hag unan zu, a daou vugel  
a bephini anezho. Ar c'hreg venn a ioa maro pell a  
ioa pa zigouezaz en ho lochen ar Jeladas, da  
lavaret eo, al laeron vugale. An tad hag ar vam a  
falvezas dezho difen ho bugale oc'h ar bleizi-ze  
mes lavaret oue dezho e vijent lazet dioc'htu ma  
claskent en em zifen, ar pezh a ra aliezh al laeron  
gouez-ze. Neuze an tad en em daolas d'an  
daoulin hag a c'houlennaz en eur voela ma vije  
lezet ganthan da viana he vugale venn. Ar  
Jeladas a grogaz en daou vugel du, er verc'hig  
Fatma hag en eur potr cosoc'hig evithi.*

*La petite négresse dont nous parlons s'appelle  
Fatma. Apparemment elle est née sur les côtes de  
l'Afrique, du côté de l'Orient. Son père était de la  
religion de Mahomet et comme le permet cette  
fausse religion, il avait deux femmes, une Blanche  
et une noire et deux enfants de chacune d'elles.  
La femme blanche était morte depuis longtemps  
quand arriva le Jeledas, c'est-à-dire le voleur  
d'enfants, dans leur cabane. Le père et la mère  
voulurent défendre leurs enfants de ces loups  
mais il leur fut dit qu'ils seraient tués sur-le-champ  
s'ils cherchaient à se défendre et c'est ce que font  
souvent ces sauvages voleurs. Alors le père se  
jeta à genoux et demanda en pleurant à ce qu'on  
lui laisse au moins ses enfants blancs. Le Jeledas  
saisit les deux enfants noirs, la petite Fatma et un  
garçon un peu plus âgé qu'elle.* <sup>389</sup>

Si l'on ignore objectivement les raisons qui poussèrent ce père à préférer ses enfants blancs à ses enfants noirs, on peut supposer que son acte fut interprété par les lecteurs de Feiz ha Breiz comme la preuve que les Noirs eux-mêmes considèrent que les Blancs sont plus beaux, ont plus de valeur que les Noirs.

L'unique évocation d'une personne noire qui fut jolie se trouve dans un récit assez semblable à l'histoire de la petite Fatma que nous venons de citer, c'est l'histoire de la petite Josépha que Feiz ha Breiz appelle *ar vorianez vihan euz a gouent Pignerol* / la petite négresse du couvent de Pignerol.

<sup>388</sup> F&B n° 211 (13/02/1869)

<sup>389</sup> F&B n° 357 (02/12/1871)

*Va mamm a oa eur vaouez zu ha brao. Bepred e vije gwisket kaër. Daoulagad gwen-du a lugherne enn he zal; ha pa zeue da vuzc'hoarzin e vije gwelet enn he ghinou diou renkat dent gwen-kan.*

*Ma mère était une femme noire et belle. Elle était toujours richement vêtue. Elle avait des yeux blancs-noirs qui brillaient et quand il lui arrivait de rire, on voyait dans sa bouche deux rangées de dents d'un blanc éclatant.* <sup>390</sup>

L'histoire est tragique et attendrissante mais quelle petite fille ne croit pas que sa maman est la plus jolie du monde, surtout quand elle en a été séparée prématurément ? Il est vrai aussi que les rédacteurs de Feiz ha Breiz, de par leur état ecclésiastique, ne sont pas censés livrer dans leur journal leurs canons de la beauté féminine et qu'en dehors de la mère de la petite Josépha, la seule femme décrite comme belle est une des martyres du Japon au XVIe siècle que Pie IX venait de canoniser :

*Ne jome nemet Agnez pried Taquenda. Houma a voa iaouanc hag e doa eur guenet dispar. He dousder hag he glandet a deneras bete calon ar vourrevien*

*Il ne restait plus qu'Agnès, l'épouse de Taquenda. Elle était jeune et d'une beauté exceptionnelle. Sa douceur et sa pureté attendrissent jusqu'au cœur de ses bourreaux*<sup>391</sup>

Ces descriptions, issues pour la majorité d'entre elles de la littérature missionnaire sont unanimes et contribuent au sentiment de supériorité des Européens (et donc des Bretons) sur les autres ; en plus d'être plus développés, plus sages, plus forts, ceux-ci se trouvent plus beaux.

Ce sentiment est démultiplié par le fait que la rencontre avec l'Autre est médiatisée dans les deux sens du terme. D'une part, elle ne se fait pas directement mais par la presse ou la littérature qui, plus que de la connaissance, offrent des stéréotypes, des clichés, des poncifs beaucoup plus faciles à appréhender, plus distrayants et surtout beaucoup plus faciles à utiliser à des fins édifiantes. D'autre part, cette rencontre peut se produire dans un cadre colonial où l'institution présente l'autre comme l'ennemi déclaré ou l'inférieur qu'il faut guider fermement. Ce panorama serait bien incomplet si, entre autres, n'y apparaissaient pas les zoos humains et c'est sur ce point que nous allons nous arrêter maintenant car Feiz ha Breiz évoque l'existence à plusieurs reprises.

Nombre d'ouvrages ont été écrits sur le sujet (voir bibliographie) et il ne s'agit pas de retracer ici l'histoire et l'évolution des ces zoos humains mais d'essayer, en lisant Feiz ha Breiz d'en mesurer le rôle et l'impact sur ceux qui les virent ou en entendirent parler. Mais

<sup>390</sup> F&B n° 213 (27/02/1869)

<sup>391</sup> F&B n° 127 (06/06/1867)

d'abord, qu'est-ce qu'un zoo humain ? Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire nous en donnent l'origine dans un article du Monde Diplomatique<sup>392</sup> :

« L'idée de promouvoir un spectacle zoologique mettant en scène des populations exotiques apparaît en parallèle dans plusieurs pays européens au cours des années 1870. En Allemagne, tout d'abord, où, dès 1874, Karl Hagenbeck, revendeur d'animaux sauvages et futur promoteur des principaux zoos européens, décide d'exhiber des Samoa et des Lapons comme populations « purement naturelles » auprès des visiteurs avides de « sensations ». [...]Une telle réussite a, sans aucun doute, influencé Geoffroy de Saint-Hilaire, directeur du Jardin d'acclimatation, qui cherchait des attractions à même de redresser la situation financière délicate de l'établissement. Il décide d'organiser, en 1877, deux « spectacles ethnologiques », en présentant des Nubiens et des Esquimaux aux Parisiens. Le succès est foudroyant. La fréquentation du Jardin double et atteint, cette année-là, le million d'entrées payantes... Les Parisiens accourent pour découvrir ce que la grande presse qualifie alors de « bande d'animaux exotiques, accompagnés par des individus non moins singuliers. »

C'est alors par millions et par ce biais, que les Français, de 1877 au début des années 1930, vont à la rencontre de l'Autre, mis en scène et en cage, puisque les villes de province réclament elles aussi de pouvoir voir des sauvages vivant comme des sauvages. C'est ainsi que l'on peut lors de la promenade dominicale, à deux pas de chez soi, aller voir un village sénégalais reconstitué « à l'identique » avec de vrais Sénégalais.

Dès 1867, Feiz ha Breiz rapporte la présence à l'Exposition de deux Amérindiens qui valent le déplacement :

*En Exposition ez eus daou zen gouez digaset eus ar stadou-unanet, euz an Americ. An oll a jom a za da zellet oc'h an daou zen gouez-ze a zo eur scrij ho guelet gant ar plun so gantho var ho fenn hag ar rillennou plantet en ho difronn, ho c'hroc'hen brizellet, hag an ear anezho eun euz he velet ken diforch int.*

*Il y a à l'Exposition deux sauvages rapportés des États-Unis d'Amérique. Tout le monde reste regarder ces deux sauvages qui font horreur à voir avec leurs plumes sur la tête et leurs anneaux plantés dans les narines, leur peau tavelée et leur air abominable tellement ils sont laids.*<sup>393</sup>

À l'évidence, les circonstances de la rencontre avec l'Autre conditionnent non seulement le regard que l'on porte sur lui mais aussi la façon dont on se représente par rapport à lui. Voir des êtres humains dans des cages ne favorise pas une relation d'égal à égal. Bien au

<sup>392</sup> BANCEL Nicolas, BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE Sandrine, Ces zoos humains de la République coloniale, *Le monde diplomatique*, Août 2000.

<sup>393</sup> F&B n° 128 (13/07/1867)

contraire, cette situation fonde un rapport d'observateur à observé, de sujet à objet. Or cette réification d'autrui s'intègre parfaitement à une vision coloniale qui veut qu'il y ait des races supérieures et des races inférieures. Bien conscients que les spectateurs seraient peu intéressés de voir des Amérindiens en costume trois pièces et convaincus qu'ils veulent à tout prix voir des sauvages authentiques, les organisateurs poussent l'effort de scénarisation à l'extrême. Dans son roman, *Cannibale*,<sup>394</sup> Didier de Daeninkx raconte d'après des témoignages l'arrivée d'un groupe de Canaques à la grande exposition coloniale de 1931 :

« Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau et ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse devant notre enclos : « hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie » ».

D'après ce que nous avons pu lire par ailleurs, la fiction ne dépasse pas la réalité : elle serait même en deçà.

La construction de l'identité de toute civilisation se bâtit toujours sur des représentations de l'autre qui permettent, par effet de miroir, d'élaborer une auto représentation, de se situer dans le monde. Ceci s'est vérifié à d'autres époques comme l'Antiquité avec catégorisation du barbare, du métèque et du citoyen ; le temps des Croisades avec une Europe chrétienne contre un Orient musulman ; la première phase d'exploration et de conquête coloniale des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Cependant, comme le rappelle l'article du *Monde diplomatique* déjà cité, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ces représentations de l'altérité ne sont qu'incidentes, pas forcément négatives et ne semblent pas pénétrer en profondeur le corps social. En revanche la colonisation impose la nécessité de dominer l'autre, de le domestiquer, et donc de le représenter. Aux images ambivalentes du sauvage, marqué par une altérité négative mais aussi par les réminiscences du mythe du « bon sauvage » rousseauiste, se substitue une vision nettement stigmatisante des populations exotiques. Les zoos humains,

---

<sup>394</sup> DAENINKX Didier, *Cannibale*, p. 21-22.

comme le rappelle l'article du *Monde Diplomatique*, « constituent sans doute le rouage le plus vicié de la construction des préjugés sur les populations colonisées. »

Les zoos humains sont l'illustration vivante de la théorisation scientifique de la hiérarchie des races que met en place l'anthropologie physique dont nous avons déjà parlé et dont le grand maître est évidemment Broca<sup>395</sup> qui correspond trait pour trait à ce que Feiz ha Breiz appelle *un doctor difeiz ha dizoue* : laïc, athée, Franc-Maçon. Le comte de Gobineau, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*<sup>396</sup>, publié entre 1853 et 1855 avait établi l'inégalité originelle des races en créant une typologie sur des critères de hiérarchisation largement subjectifs comme : beauté des formes, force physique et intelligence. Évidemment, pour lui et pour une bonne partie des Européens, la « race blanche » est la seule à posséder ces trois qualités, la « race noire », ne possédant que la force, doit prendre la dernière place (proche de l'animalité), les autres se partageant les échelons intermédiaires. Les zoos humains sont donc une démonstration efficace par l'exemple de tous ces préjugés. Voir dans un enclos portant la mention « sauvages », des hommes habillés (quand ils l'étaient) comme des sauvages, se comporter comme des sauvages ; comment, alors, ne pas croire avoir réellement rencontré des sauvages ?

Pourtant, tout le monde n'était pas dupe et Feiz ha Breiz nous en donne un exemple dans un petit feuilleton humoristique racontant l'histoire d'une puce qui menait sur le dos d'un Esquimau et de son chien une vie heureuse et paisible qu'un événement imprévisible bouleversa :

*Pa edon, heb finval, oc'h ober-mad va zonzj da ziskuez d'am c'hi carantezus ha trugarezus va anaoudegez-vad evit va zalver, setu ar facteur, pe baotr al liziri o tiguezoud.— Bremâ paotred ar post a ia da gass liziri ha paperou-all, e pep leac'h.*

*Al lizer a zigasse-hen d'an dud am euz hanvet Eskimô-baleerien, a ioa unan cachedet ha siellet-mad, ha billejou-banc enn-han eun troc'had. Pedi a reat anezho, evit eur bern vrao a vonis, evit eur gopr hag eur gounidegez-vras, da zont da rei ebat d'ar Barizianed ha d'ar re-all vag, curius ha*

*Alors que j'étais tranquillement en train de me décider à montrer à mon chien affectueux et miséricordieux toute ma reconnaissance envers mon sauveur, voilà le facteur qui arrive. Les gens de la poste envoient maintenant lettres et autres papiers en tout lieu. La lettre qu'il apportait aux gens que j'ai appelés Esquimaux nomades était une lettre cachetée et bien scellée, remplie d'un beau paquet de billets de banque. On les invitait, contre une grosse somme d'argent, pour un salaire et des gains considérables, à aller faire*

<sup>395</sup> Carole REYNAUD-PALIGOT, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, p. 105-118

<sup>396</sup> Comte de GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Frmin-didot, 1884, 2<sup>e</sup> éd., 2 vol, consulté sur <http://gallica.bnf.fr/>

dibreder, a vez o pourmen er jardin-vas an Acclimatisation. Eno e virer plantennou ha fleur divroet, anevaled dibaot, rouez ha boull, digasset a bell-bro, ha plijadurus da velet.

Ar jardin-mâ darempredet kement, er gear-veur, er gear-benn euz ar Frans, gant an dreime- nidi skuis o vragal, o fricotal, o vombansi, a zo, enn-hi, e guirionez, cals traou nevez ha souezus da velet. Guelet a reer enn-hi, ouспен ar guez, ar pesked, al lapoussed, ar fleur hag al loened gouez a-ziaveas-bro, Cornandouned pe Lapped hag Eskimoed deuet da glask en em voaza er vro, pe da vourra enn-hi, egis a leverer e costez Pont-n'Abad. Abalamour da-ze e reer anez-hi jardin an Acclimatisation, e gallec.

Dalc'hit mad d'ho kuiscamanchou ha da oll c'hisioù o pro-bell. Mar griit-ze, eme rener, pe gouarnour ar jardin gaer, me ro deoc'h va ger, c'hui a reio, heb mar ebed, eun taol caer, ha dont a reot buan da veza pinvidic-mor, pinvidic parfound.

E leal! mont a ris, penn-da-benn, abalamour da-ze, da heul ar vandennad. Chouchet e voan daoubleget en anchou, pe er roufennou a ioa eleiz anez-ho e croc'henn seac'h ha crinet va Eskimô coz. O velet ac'hanoun ken brao em lioule voa eaz gouzoud a beleac'h e teuen. An dud a zo lemm ho lagad, ha digor ho spered, a ra cals a stad d'euz kement a vir ker mad liou ar vro, a behini int deuet. N'eo ket heb quir abeg, mechans! e creden e sellje an oll ouzin gant Souez hag estlam hag e vijen divar ar mare, prijat cals hag anavezet mad.

E jardin an acclimatation, avad, el leac'h ma

plaisir aux Parisiens et aux autres oisifs, curieux et sans souci qui se promènent dans le grand Jardin d'Acclimatation. C'est là que l'on garde les plantes et les fleurs exotiques, les animaux rares, peu courants, inhabituels et agréables à voir.

Ce Jardin si fréquenté de la grande ville, la capitale de la France, par des passants fatigués de se pavaner, de faire la fête et bonne chère, contient à la vérité beaucoup de nouvelles choses à voir. En plus des arbres, des poissons, les oiseaux, des fleurs et des animaux sauvages exotiques, on y voit des farfadets ou Lapons et des Esquimaux venus chercher à s'acclimater, à se plaire comme on dit à Pont-l'Abbé. C'est pour cela qu'on l'appelle Jardin d'Acclimatation en français.

Gardez vos vêtements et toutes les traditions de votre pays lointain. Si vous faites cela, dit le directeur, ou gouverneur du beau Jardin, je vous donne ma parole que vous ferez sans aucun doute un très joli coup et que vous deviendrez rapidement riche comme Crésus, extrêmement riches.

Fidèlement, je suivis le groupe jusqu'au bout. J'étais blottie, pliée en deux dans les sillons ou les rides qui sont si nombreuses dans la peau sèche et burinée de mon vieil Esquimau. Me voyant avoir si bon teint, il était aisé de savoir d'où je venais. Les gens, qui ont l'oeil vif et l'esprit ouvert, apprécient beaucoup tout ce qui garde bien la couleur de son pays d'origine. Ce n'est pas sans raison, j'espère ! que je croyais que tous me regardaient avec étonnement et admiration et que je deviendrai dès lors bien estimée et justement

<sup>397</sup> F&B n° 33 (16/08/1879)

*clasker lacaat da veva, da voaza pe da vourra kement a draou hag a dud pe anevaled, ne voa evidon nemet touellerez; rag mervel, eleac'h beva, eo a rea al loaned ebars. Avichou, zoken, e lazet anezho dizamant a didruez. Ar c'hornandouned-Eskimoëd a voe, da genta, goelc'het penn-kil-ha troad. Guisket, fichet, fardet e voent a dreuz-fuill. Meur a hini a gemere ho dillajou-diskempenn evity ul labour ijinus ha speredus.*

*reconnue. Au Jardin d'Acclimatation cependant, là où on cherche à faire vivre, à s'habituer tant de choses, de gens ou d'animaux, il n'y avait pour moi qu'un mirage. Car c'est la mort qui attendait les animaux là-dedans. Parfois même on les tuait sans scrupule et sans pitié. Les nains Esquimaux furent d'abord lavés des pieds à la tête. Ils furent totalement habillés, apprêtés et préparés. Beaucoup prenaient leurs vêtements dépenaillés pour un travail ingénieux et savant.<sup>397</sup>*

Derrière la comédie se cache en effet l'envers du décor de ces zoos humains : ces troupes d'indigènes qui traversaient l'Europe et l'Atlantique devaient rester bien souvent 10 ou 15 ans hors de leur pays d'origine et acceptaient cette mise en scène contre rémunération : ils touchaient, pour jouer les sauvages, des cachets de comédiens, ce qu'ils étaient puisqu'ils pouvaient changer de rôle en fonction de la demande. C'est ainsi qu'un groupe de Sénégalais pouvait jouer les Dahoméens quand les gens réclamaient des Dahoméens.

### 3.3.4 Evolution et éducatibilité

Ne pouvant s'entendre sur l'origine de l'homme, polygénistes et monogénistes se sont retrouvés sur la question de l'hérédité. La question qui se pose donc désormais est celle de l'éducatibilité des races dites inférieures.

Comme le chapitre sur les zoos humains l'a montré, le mythe du bon sauvage rousseauiste avait laissé place chez les scientifiques républicains à la stigmatisation rendue nécessaire par la pensée coloniale. L'Église aussi s'est inscrite en faux contre ce mythe du bon sauvage mais pour des raisons totalement différentes qu'exprime un missionnaire dans Feiz ha Breiz en des termes on ne peut plus clairs :

*Eur ger brema var an dud gouez euz a bere ezoun karget: Ar re am lenno a rank gouzout penaus an dud ne deuont da veza gouez nemet abalamour da bec'hejou bras, evit pere e zint castizet gant an Aotrou Doue. Kementse so anat dre ho giziou, dre ho lidou, dre ho c'hredennou.*

*Un mot maintenant au sujet des sauvages dont j'ai la charge. Ceux qui me liront doivent savoir que les hommes ne deviennent sauvages qu'à cause de leurs grands péchés pour lesquels ils sont punis par Dieu. Ceci est lié à leurs coutumes, leurs cérémonies, leurs croyances.*

*Hu ! eta var ar filosofhet! An dud alvaon-ze a*

*Haro donc sur les philosophes ! Ces ahuris disent*

lavar penauz an den gouez a zo bet crouet evelse gant an Aotrou Doue ; ha penaus e teu dre he ijin e unan da veza desket, da gaout komportamant egis ma veler en eur vro renket mad. Nan, kementse ne ket guir. An den dre e faut e unan en deus en em c'hret den gouez ; c'houi epken, o Jesus, hor Salver oc'h eus gret harp deomp evit miret da goueza.

En eul leor brudet, pehini a gomz eus madelez ar Speret Santel en hor c'henver, e lennomp penaus pa deu eur vroiad tud da zervicha an drouk-speret, e teu da goll tammic a tammic an henvelidigez a Zoue. Ar re a glask beza henvel oc'h Jesus-Christ a zo e zervicherien, mes zervicherien an drouk speret a deu da veza henvel eus al loenet. An drouk-speret a ro sicour dezo evit se.

que le sauvage a été créé ainsi par Dieu ; et que c'est à sa propre intelligence qu'il doit d'être instruit, d'avoir acquis un comportement comme celui que l'on voit dans les pays bien ordonnés. Non, tout ceci n'est pas vrai. C'est par sa propre faute que l'homme est devenu sauvage ; vous seul, oh Jésus notre Sauveur, nous avez secourus pour nous empêcher de tomber.

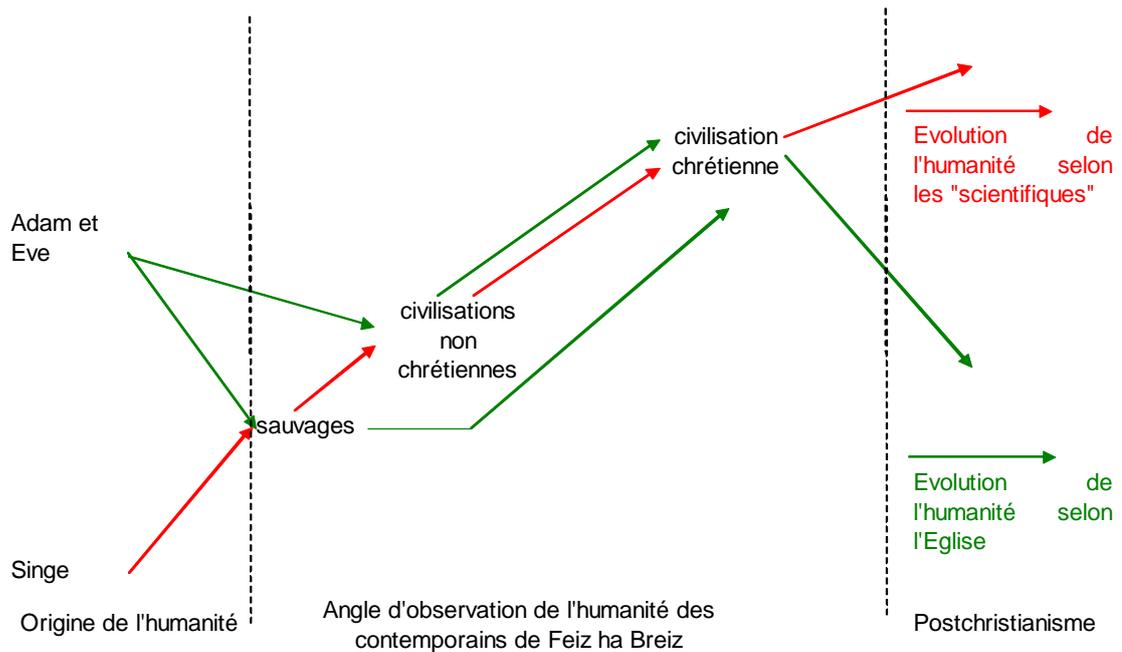
Dans un livre célèbre qui parle de la bonté du Saint Esprit à notre égard, nous lisons que quand une nation se met à servir l'esprit malin, elle perd peu à peu sa ressemblance avec Dieu. Ceux qui cherchent à ressembler à Jésus-Christ sont ses serviteurs, mais les serviteurs de l'esprit malin arrivent à ressembler à des bêtes. L'esprit malin les y aide.<sup>398</sup>

La sauvagerie de certains groupes humains n'est donc pas le résultat d'une stagnation mais bien d'une décadence, d'une chute. L'idée d'une évolution depuis l'animal jusqu'à l'Européen en passant par des stades intermédiaires de développement (le fameux chaînon manquant) est donc, en théorie, écartée.

Pourtant, l'idée d'évolution, de progrès, n'est pas du tout étrangère à Feiz ha Breiz comme nous l'avons vu dans le chapitre sur l'utilisation des mots *Gouez*, *anter-c'houez*, *païan* (sauvage, demi sauvage, païen). Nous avons évoqué alors l'idée que Feiz ha Breiz se servait de la métaphore implicite d'une échelle dont le degré le plus bas serait la sauvagerie et le degré le plus élevé le christianisme (le catholicisme cela va sans dire). Nous avons aussi évoqué l'idée que les barreaux de cette échelle étaient glissants et qu'un même groupe humain pouvait être tour à tour qualifié de sauvage, demi sauvage ou païen selon les besoins de l'article.

---

<sup>398</sup> F&B n° 226 (29/05/1869)



Le schéma ci-dessus résume et met en évidence les conceptions de l'évolution de l'humanité que l'on trouve dans Feiz ha Breiz. Catholiques (flèches vertes) et scientifiques laïcs imprégnés de positivisme (flèches rouges) ont ceci de commun qu'ils considèrent que le progrès ne peut emprunter qu'une seule voie. La question des origines de l'humanité est certes la cause de débats enflammés mais reste en dehors du champ d'observation des contemporains et ne peut donc être objectivement tranchée. En revanche, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, catholiques et scientifiques peuvent observer (décrire serait plus juste) des populations restées à l'âge de pierre, des civilisations non chrétiennes considérées comme en retard par rapport à l'Europe et bon nombre de stades jugés intermédiaires. La taxinomie chrétienne et la taxinomie scientifique se retrouvent car n'oublions pas que les anthropologues du XIX<sup>e</sup> travaillent dans les bureaux de Paris ou de Londres et s'appuient en grande partie sur des informations provenant des missionnaires ou des militaires. Ignorant le relativisme, la hiérarchie qu'ils mettent en évidence correspond donc partiellement à l'évolution de l'Europe : animisme, polythéisme, monothéisme, scientisme. Bien entendu, seuls les Européens connaissent ce dernier stade qui leur confère la supériorité sur tous les autres. Or, c'est précisément sur ce point que se séparent à nouveau les catholiques et les scientifiques républicains. Pour les premiers, l'humanité ne progressera que par une meilleure observance de la religion catholique alors que pour les seconds, la religion doit céder la place à la science pour assurer le bonheur de l'humanité.

De la même manière, la représentation que Feiz ha Breiz donne des langues non européennes montre à quel point des rencontres étaient possibles en dépit de conceptions

idéologiques opposées. Si l'on considère, comme Feiz ha Breiz, que l'origine des diverses langues parlées sur la terre remonte à la destruction de la tour de Babel à la suite de laquelle les races et les peuples se sont dispersés et que certains de ces peuples et races, de par leurs vices, sont entrés en décadence, alors leurs langues les ont suivis dans cette chute aux confins de l'humanité et de l'animalité.

*Evit ho c'homzou ne intenten ket muioc'h  
anezho evit eur vanden broc'het pa en em  
lakeont da c'hrognal. Ha va c'hredit mar kirit,  
quelloc'h e vije bet ganhen neuze clevet cant  
torrad moc'h gouez o soroc'hat en dro din eget  
clevet ar voricotet-ze.*

*Pour ce qui est de leurs paroles, je ne les  
comprenais pas mieux qu'une bande de blaireaux  
qui se met à grogner. Et vous pouvez me croire,  
j'aurais préféré alors entendre cent portées de  
sanglier grogner autour de moi que d'entendre ces  
Moricauds.*<sup>399</sup>

Nous en revenons à la question des origines de l'homme. Pour les catholiques, il y a la chute ; pour les autres il y a l'évolution de l'animalité à l'humanité. Pourtant, si encore une fois, on met la question des origines à part, les deux parties s'accordent sur le constat. À partir de là, le glissement est possible car il y avait certainement parmi les lecteurs de Feiz ha Breiz, des gens qui étaient sensibles aux théories racialistes puisqu'elles étaient celles de l'époque. À lire Feiz ha Breiz, on a un peu l'impression de retrouver les théories linguistiques de Condillac, Rousseau et Maupertuis qui veulent que, comme l'écrit Louis Jean Calvet, dans son célèbre ouvrage, *Linguistique et colonialisme*, en résumant Condillac : « Les langues, simples à l'origine, se sont peu à peu compliquées avec l'apparition et l'affinement de la pensée. »<sup>400</sup> C'est ainsi que dans les scènes dialoguées où interviennent des sauvages, afin de montrer la simplicité de leurs raisonnements, Feiz ha Breiz les fait souvent s'exprimer en « petit nègre » comme cet Amérindien du Canada :

*lannig a ia eta da di ar ministr protestant, ha  
setu ama ar gaozeaden a voue etrezho. (Ho pet  
sonch ar gouezidi a goms trefoet).*

— *Ar ministr. Petra glaskez ?*

— *lannik. Me laeret te. Sae zu lavaret din :  
lannik, cas an arc'hant laeret d'he berc'hen.*

*Yannig s'en va donc chez le ministre protestant et  
voici la conversation qui s'établit entre eux.*

*(Souvenez-vous les sauvages parlent patois)*

— *Le ministre : Que cherches-tu ?*

— *Yannig : Moi voler toi. Robe noire dire à moi :  
Yannig, envoie l'argent volé à son propriétaire.*<sup>401</sup>

<sup>399</sup> F&B n° 381 (18/05/1872)

<sup>400</sup> Louis-Jean CALVET, *Linguistique et colonialisme*, p 43.

<sup>401</sup> F&B n° 260 (22/01/1870)

Comme le montre la dernière phrase, il est très difficile de poursuivre une conversation en « petit nègre » breton. L'idée selon laquelle les « sauvages » et a-fortiori les Noirs s'exprime naturellement de la sorte semble si fortement ancrée que la mère de la petite Fatma s'éploie en « petit nègre » en voyant ses enfants enlevés par le marchand d'esclaves :

— *Me maro, eme ar vam gez, me ken a vugale.*

— *Moi morte, moi plus d'enfants*<sup>402</sup>

Un très court passage, dans un article peu amène envers les Chinois, montre que certains ne se désintéressaient pas des questions linguistiques et étaient imprégnés de ces débats :

*Eno e scrifer, ha n'eus ket a lizerennou; ez euz eur iez ha ne anavezer reiz ebet ebet dezhan.*

*On y écrit, et il n'y a pas de lettres ; il y a une langue qui ne connaît pas de genres.*<sup>403</sup>

À la lecture de cet extrait, comment ne pas penser que l'auteur de cet article ne connaissant pas grand-chose à la typologie à trois termes du XIX<sup>e</sup> siècle : langues isolantes/langues agglutinantes/langues flexionnelles ; ces trois termes constituant les trois niveaux d'une hiérarchie dans laquelle le chinois, langue isolante, est en bas de l'échelle et dans laquelle les langues indo-européennes, langues flexionnelles sont en haut.<sup>404</sup>

Une lettre, écrite par le serviteur coréen d'un missionnaire à la famille de ce dernier, semble montrer elle aussi que la langue d'un peuple reflète son état d'avancement et ses dispositions intellectuelles :

*An Aotrou Ridel, euz a escopti Guened, hirio missioner hag Escob e Coree, a scrife breman ez euz eur pennad amzer, d'he vreur, hag en he lizer e lakea eul lizer all scrifet gant he vevel, eur c'horead, e iez ar vro-ze. Setu ama, troet e brezoneg, eur pennad euz al lizer-ze bet scrifet e iez corean.*

*Me a lavar de mad deoc'h en eur gennigen deoc'h ar scrit-man.*

*Ra vezo meulet Jesus! Meulomp oll Jesus! Brema an amzer zo chench dichench; tomder ha ienien oc'h eus gouzanvet. Ha iac'h eo ho*

*Il y a maintenant quelques temps, Mgr Ridel, missionnaire et évêque en Corée écrivait une lettre à son frère dans laquelle il avait mis une autre lettre écrite par son serviteur, un Coréen, dans la langue de ce pays. Voici, traduit en breton, un extrait de cette lettre écrite en langue coréenne.*

*Je vous dis bonjour en vous offrant cet écrit.*

*Que soit loué Jésus ! Louons tous Jésus ! Maintenant, le temps est très changeant ; vous avez souffert chaleur et froidure. Est-ce que vos petits-enfants et tous les gens de votre maison sont en bonne santé ? Voilà ce que je pense, inclinée avec*

<sup>402</sup> F&B n°357 (02/12/1871)

<sup>403</sup> F&B n°274 (30/04/1870)

<sup>404</sup> Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme*, p 51.

*pugale vian hag an oll dud ho ti? Setu e petra e sonjan, stouet gant respet. Evit ho servicher, o veza gant an escop, gant eun tad, n'en deus netra hag a dalfe ar boan. An escop hag an tad o veza iac'h, va c'halon leun a anaoudegez vad ne c'hell nemet trugarecat Doue.*

*Dre c'hras Doue hag ar Verc'hez santel, Eskibien ha meur a dad missioner a zo bet digaset da rouantelezhik ar C'horee pehini ne dal ket calz a dra. [...]*

*respect. Pour ce qui est de votre serviteur, puisqu'il est avec un évêque, avec un père, il n'y a rien qui vaille la peine d'être mentionné. L'évêque et le père sont en bonne santé, le cœur plein de reconnaissance on ne peut que remercier Dieu.*

*Par la grâce de Dieu et de la Vierge Marie, les évêques et plusieurs missionnaires ont été conduits au petit royaume de Corée qui ne vaut pas grand-chose [...] <sup>405</sup>*

La suite de cette très longue lettre consiste en la narration d'une persécution de chrétiens en Corée noyée sous des flots de politesses et d'auto dénigrement. La petite note rédigée par Goulven Morvan à la suite de l'article est autrement plus intéressante :

*Setu aze penauz e scrif eur mevel christen euz a Rouantelez Coree. He laket em euz e brezoneg evit diskuez eun nebeut penauz e comz tud ar broiou pell, er penn all euz ar bed.*

GM

*Voilà comment écrit un domestique chrétien du royaume de Corée. J'en donne une version bretonne pour montrer un peu comment s'expriment les gens des pays lointains, à l'autre bout du monde.*

GM

Au-delà de l'extrême politesse (réelle ou affectée) des peuples d'Extrême Orient qui ne manque jamais d'amuser les rédacteurs de Feiz ha Breiz, se dégage l'idée de peuples cruels en raison des persécutions antichrétiennes mais qui, une fois christianisés se montrent de la plus grande docilité comme l'atteste leur langue.

L'expérience missionnaire prouve pour les catholiques que tous les hommes peuvent être christianisés et sont donc par conséquent éducatibles, civilisables. Il n'en va cependant pas de même pour les polygénistes qui considèrent que certains groupes humains sont certes capables d'évolution mais de manière limitée tant leur hérédité est forte.<sup>406</sup> Ernest Renan, par exemple, polygéniste convaincu et spécialiste des langues sémitiques, considère que la race sémitique « est incomplète par sa simplicité même, [qu'] elle manque de variété, de largeur, d'une surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité » ; elle est donc « semblable à ces natures peu fécondes qui, après une gracieuse enfance, n'arrivent qu'à une médiocre virilité, les nations sémitiques ont eu leur complet épanouissement à leur premier âge, et n'ont

<sup>405</sup> F&B n° 390 (20/07/1872)

<sup>406</sup> Carole REYNAUD-PALIGOT, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, p. 48-50

plus de rôle à leur âge mûr. »<sup>407</sup> Si Ernest Renan peut se permettre de prononcer un jugement aussi définitif et sans appel, c'est bien parce qu'il est convaincu qu'il s'appuie sur la science et que seule la science produit la vérité.

Si la plupart des monogénistes ne partagent pas la vision pessimiste des transformistes qui considèrent, à l'instar de Renan, que certaines races ne pourront jamais atteindre le niveau des races dites supérieures, quelques-uns, comme le biologiste, zoologiste et anthropologue français Jean de Quatrefages de Bréau (1810-1892), pensent tout de même que « les races sont inégales sur le rapport de la perfectibilité, et que ces aptitudes inégales sont en outre héréditaires ».<sup>408</sup>

Si Feiz ha Breiz ne nie pas le rôle de l'hérédité, il n'est nulle part question d'une inégalité entre les races en ce qui concerne la perfectibilité. Cependant, l'éducation des enfants de certains peuples est supposée laisser franchement à désirer et ce depuis des siècles. La route sera difficile et longue :

*Er C'habyllie ar vugale a ve dizonet divezat-re. Eun deiz e voan souezet-marzo o velet eur c'houadur tri pe bevar bloaz o redec diarc'henn var lerc'h he vamm en eur choul a bouez penn: "Mamm, bronn-din!... pe m'ho tourto!!!" Er vro-ma na ve dizonet ar vugale nemet pa ve deuet re hir ho dent evit gallout ho gouzanv da zena, pe c'hoaz pa zav mez gantho o c'houlenn da zena.*

*Eur veich dizonet, ar vugale er C'habyllie a zo dilezet gant ho zud evel anevalet-mud. Ober a hellont ar pezh a dro en ho fenn, heb ma helfer lavaret e lavarfe ho zad gric ebet dezho. Gueich e ve great nollic dezhan, gueich all e ve roet dezhan fest-ar-vaz; ha kement-se oll evit ann distera tra. Ann tad aliez a gemer plijadur o lezel he vap d'her c'hanna, evit ober dezhan da gredi eo deut da voaz dija. Ann tad na c'hoarz morse a galon-vad nemet pa vel he vab o lavaret d'he vamm a bep seurt leurvaich, a bep seurt comzou-vil, ha neuze*

*En Kabylie, les enfants sont sevrés très tardivement. Un jour, je fus suffoqué d'indignation en voyant un enfant de trois ou quatre ans courir pieds nus derrière sa mère en criant à tue-tête : « Mère, le sein ! ... ou je vous cogne !!! » On ne sèvre les enfants dans ce pays que quand leurs dents sont trop longues pour pouvoir être supportées à la tétée.*

*Aussitôt sevrés, les parents laissent leurs enfants divaguer comme des bêtes. Ils peuvent faire tout ce qui leur passe par la tête sans que leur père ne leur fasse la moindre remontrance. Parfois on le cajole, d'autres fois on le bastonne et ceci sous le moindre prétexte. Le père s'amuse souvent de voir son fils le battre pour lui faire croire qu'il est déjà devenu un homme. Le père ne rit jamais d'aussi bon cœur que quand il voit son fils dire toutes sortes de grossièretés, d'insanités à sa mère et puis aussi quand il voit son fils faire*

<sup>407</sup> Cite par Edward SAÏD dans *Orientalisme* p 174.

<sup>408</sup> Cité par Carole REYNAUD-PALIGOT, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, p. 51.

*c'hoaz pa vel he vab oc'h ober d'he vamm dansal ann tamm-tamm a daoliou-baz.*

*Ar vamm n'he devez na gallout na vellit ebet var he bugale; mar zigouez dezhi ho gourdrous pa reont drouc, pe en em zifenn pa ve cannet gantho, mallos evithi!... rac sùr eo, pa deuffo ann tad d'ann ti, da gaout bazadou, taoliou daouarn ha taoliou treid leiz he ler. Peden ebet na ve desket d'ar vugale; morse ne vent casset d'ar mosquee; na ve desket dezho heuill relijion ebet. Ho c'habestr gantho var ho moue, e vent lezet da heuill ho oll ioulou fall; sul-vui e reont azennez, viloniou, heuz din ouz ho lavaret deoc'h, sul vui e cav d'ho zad ho devez speret, hag ez int quir deskiblien da Vahomed.*

*Petra a vad a heller gortoz a berz eur c'houadur lezet da gemer ar seurt plegou fall-se a-viannic tout ?*

*danser sa mère sous les coups de bâtons.*

*La mère n'a aucun pouvoir ni aucune autorité sur ses enfants. S'il lui arrive de les menacer quand ils font mal, ou de se défendre quand ils la battent, malheur à elle !... Elle peut être sûre qu'elle recevra la bastonnade, des coups de poings et des coups de pied quand le père reviendra la maison. On n'apprend aucune prière aux enfants, ils ne sont jamais amenés à la mosquée, on ne leur apprend à suivre aucune religion. La bride sur l'encolure, on les laisse suivre tous leurs vices ; plus ils font d'âneries, de vilénies, qu'il me fait horreur de vous raconter, plus leur père trouve qu'ils sont intelligents et qu'ils sont de véritables disciples de Mahomet*

*Quel bien peut-on attendre de la part d'un enfant auquel on a laissé prendre tant de mauvaises habitudes dès le plus jeune âge ? <sup>409</sup>*

À côté de quelques exemples de ce type, Feiz ha Breiz donne des dizaines et des dizaines d'exemples d'écoles tenues par des missionnaires (hommes et femmes) dont les élèves, de toutes ethnies, se montrent au moins aussi intelligents que les petits Bretons. D'ailleurs, pouvait-il en être autrement puisque Feiz ha Breiz appelait ses lecteurs à participer à l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans presque tous les numéros. En effet, si les petits Noirs n'étaient pas éducatibles, à quoi bon envoyer de l'argent pour leur construire des écoles ?

Ce débat sur la « perfectibilité des races » est crucial quant à la légitimation du colonialisme : si les « races inférieures », comme les appelle Jules Ferry,<sup>410</sup> ne sont pas éducatibles alors la hiérarchie raciale qui sous-tend le colonialisme est pérenne mais si elles sont éducatibles, alors la colonisation n'est qu'une propédeutique et les « races actuellement inférieures » pourront, une fois civilisées, prendre elles-mêmes leurs destinées en main et se séparer de leurs bons maîtres en les remerciant chaleureusement.

<sup>409</sup> F&B n° 32 (09/08/1879)

<sup>410</sup> Cf Discours de Jules Ferry à la Chambre, le 28 juillet 1885. Lire aussi Réponse de Georges Clémenceau, le 30 juillet 1885. Les deux textes sont disponibles sur : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article177>

### 3.3.5 La représentation des civilisations non européennes

Celui qui aurait acheté Feiz ha Breiz en pensant trouver l'équivalent en breton des grandes revues de découverte que furent *le Tour du Monde*, *le Journal des Voyages* ou *Mosaïques*, en aurait été pour ses frais. En ce qui concerne l'architecture, en dehors de la description fouillée de l'habitat des Kabyles, Feiz ha Breiz se contente en général d'utiliser des noms comme *ti* (maison) ou *lochenn* (cabane). Les constructions les plus importantes comme les palais (*palez*) et les lieux de culte, à l'exception encore une fois des mosquées de Kabylie, ne sont jamais décrits. On trouve bien les mots *pagod* ou *moske[en]* mais c'est là à peu près tout. Les seuls édifices d'importance qui sont non seulement mentionnés mais aussi décrits sont les églises et les cathédrales bâties dans les pays de mission.

*E Pekin, kær benn Rouantelez Chin, ar  
vissionerien so brema o sevel eun iliz catedral.  
An iliz ze, savet e creis kær, a so calz hueloc'h  
ha doareet braoc'h evit tiez ar sinaiz, ha zoken  
evit palez an impalaer. Evelse ar pennou braz a  
guær a voa eun nebeut droug contant a  
guementse. Eat int da gaout ar vissionerien da  
lavaret dezho e savent re uhel ho iliz. Hoguen  
an otre a voa roet dezho da zevel ho iliz pevar  
uguent troatad, ha p'oar eat da vuzula, ne deus  
cavet nemet deg troatad ha triuguent. Red e  
vezo ta, en despet d'ho goarisi, lezel ar  
vissionerien da echui ar pezh o deus comanset.*

À Pékin, capitale du royaume de Chine, les missionnaires sont maintenant en train de construire une cathédrale. Cette église, élevée en plein centre-ville, est bien plus haute et bien plus gracieuse que les maisons des Chinois, et que le palais de l'Empereur lui-même. C'est pourquoi les magistrats de la ville étaient assez mécontents. Ils sont allés voir les missionnaires pour leur dire qu'ils construisaient leur église trop haut. Or, l'autorisation leur avait été donnée de construire une église de 80 pieds et quand on l'a mesurée, on n'a trouvé que 70 pieds. Il leur faudra donc, malgré leur jalousie, laisser les missionnaires finir ce qu'ils ont commencé.<sup>411</sup>

Ce ne sont pas seulement les merveilles architecturales non européennes qui sont passées sous silence mais aussi toutes les formes d'art. Les quelques œuvres d'art exotique dont Feiz ha Breiz mentionne l'existence sont les objets que les missionnaires rapportent en Europe comme ces cadeaux offerts au pape par un missionnaire des îles Paumotos en Extrême-Orient:

*An tad Montiton a roaz d'ar Pab, ar pezh a reaz eur*

*Le père Montiton offrit au pape, ce qui lui fit grand*

<sup>411</sup> F&B n° 98 (15/12/1866)

*blijadur vras dezhan, eun nebeut benviachou  
destumet ganthan etouez he dud gouez ha ne dint  
ket anavezet er broiou-ma:*

*1° Eun nebeut idolou, pe skeudennou fals  
Doueou scrij ho gueleit ken divalo int.*

*2° Eur vatalm a zervich d'an dud gouez evit  
sclerper mein a bell oc'h ho enebourien.*

*3° Eun esken great gant dent bleizi mor. Gant an  
esken-ze eo e lazont ho enebourien, goude ho  
beza kinniget d'ho fals Doueou, hag araog ho  
dibri.*

*4° Eur suterez. Evit sutral gant ar suterez-ze e  
c'hoezont enhi, ne ket gant ho ginou, mezs gant  
ho difron. [...]*

*plaisir, quelques outils qu'il avait collectionnés  
parmi les sauvages et qui ne sont pas connus  
dans nos pays :*

*1. Quelques idoles, ou images des faux dieux qui  
font horreur à voir tellement ils sont laids.*

*2. Une fronde qui sert aux sauvages à lancer de  
loin des pierres sur leurs ennemis.*

*3. Une scie faite de dents de requins. C'est avec  
cette scie qu'ils tuent leurs ennemis après les  
avoir sacrifiés à leurs faux dieux et avant de les  
manger.*

*4. Un sifflet. Pour utiliser ce sifflet, on y souffle  
non avec la bouche mais avec les narines [...] <sup>412</sup>*

Il y a ainsi neuf cadeaux de ce genre qui insistent tous sur des détails peu ragoûtants. Même les tableaux de la salle des martyrs du séminaire des Missions Étrangères de Paris, bien que peints par des chrétiens et représentant les missionnaires martyrs, sont accompagnés de cette remarque :

*An taolennou a zo eno ne dint ket marteze euz ar  
re gaera ; ne blichfent ket marteze d'an dud a  
vicher. Dirak daoulagad eur c'hristen avad ez int  
talvoudus [...]*

*Ces tableaux ne sont peut-être pas des plus jolis,  
ils ne plairaient peut-être pas à des gens de  
métier. Mais aux yeux du chrétien ils sont de  
grande valeur [...] <sup>413</sup>*

Il est vrai que les techniques picturales employées, la symbolique, les règles de composition et de perspective, ne répondent pas aux critères de la peinture académique telle qu'on la pratique en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle mais le résultat n'est pas dénué de sens artistique.<sup>414</sup> Même la nourriture chinoise, qui a connu depuis le succès que l'on sait, semble ne provoquer à l'époque qu'horreur et répulsion ; il faut dire que les exemples sont bien choisis :

---

<sup>412</sup> F&B n° 504 (26/09/1874)

<sup>413</sup> F&B n° 429 (19/04/1873)

<sup>414</sup> La Salle des Martyrs de la maison des Mission Etrangères de Paris, 128 rue du Bac, Paris est toujours visitable ;

Un clip vidéo de la visite de cette salle des martyrs est disponible sur :

<http://128.mepasie.net/presentation-audiovisuelle-de-la-salle-des-martyrs.fr-fr.11.4.content.htm>

Lire aussi : Christian SIMONET : *Les dix saints martyrs du Vietnam* et Guy-Marie OURY : *Le Vietnam des saints et des martyrs*.

C'hwec'h miz a ioa edomp o tont hag o vont etre Java ha Sumatra, euz a Sumatra da Vasilan ha da Holo [...]. Di e teu ar Sinais da besketa perlez ha ne dalvont nemeur a dra. Pesketa a reont ive eun doare prened bras divent, hag e loncont ar prened-ze ker c'hoek ha ma lonk potred Marseil ar guella istr, hag e lipont ho mourrou varlerc'h an draze. Eugi a ra va c'halon gant donjer o sonjal enho ep mui-ken. Hogen, petra a fell deoc'h, an dra-ze eo bouet ar Sinais.

Cela faisait six mois que nous allions et venions entre Java et Sumatra, de Sumatra à Vasilan et à Holo [...]. Les Chinois y viennent pour pêcher des perles qui ne valent pas grand-chose. Ils pêchent aussi des sortes de vers énormes qu'ils avalent aussi facilement que les gars de Marseille avalent des huîtres et dont ils se lèchent les babines. Or, que voulez-vous, c'est ça la nourriture chinoise.

415

Plus étrange encore :

Eno avad ne rer netra evel e lec'h all. Ar re-ze a zastum histr evit caout ar c'hregin hag a daol ar bouet kuit, evel pa zeont da neziaoui ne ket evit cavout viou na laboused eo, mes an neiz a zebront evel eun tam lib-e-bao.

On ne fait rien là-bas comme ailleurs. Ils ramassent les huîtres pour la coquille et jettent la nourriture. De même, quand ils vont dénicher, ce n'est pas pour avoir les œufs ou les oiseaux mais pour le nid qu'ils mangent comme un véritable délice.<sup>416</sup>

En ce qui concerne les sciences et techniques, les rédacteurs de Feiz ha Breiz semblent considérer que les peuples exotiques n'y ont pas de dispositions particulières comme le suggère l'exemple des Turcs :

Pe [sic] glever hano a durket, e sonjer dioc'htu e tud criz, pennou tenval pere ne c'hoarzont ket diou vech er bloas. Mad, an durket a voar kemeret ebat ivez avechou. Setu da viana eur farcerez great gant an turc bras, ar Sultan, mar kirit. Evel ma zeus er rouanteleziou all eur ministr e penn an dud goueziec, e penn ar skianchou, eo falvezet dezan ive caout eur ministr evelse, hag en deus hanvet eun den ha ne voar ket lenn. Lavaret a rer ez a ar skianchou, an doscadurez var araog, hema da viana a ello bale, ha bale buan mar gra an hent a jom dezan da ober. G. M.

Quand on entend parler des Turcs, on pense tout de suite à des gens cruels, des mines sombres qui ne rient pas deux fois l'an. Bien, les Turcs savent aussi bien s'amuser parfois. Voilà au moins une plaisanterie faite par le Grand Turc, le Sultan si vous préférez. Comme il y a dans les autres royaumes un ministre à la tête des savants, à la tête des sciences, il a aussi voulu avoir un ministre de ce genre, et a nommé à ce poste un homme qui ne sait pas lire. On raconte que les sciences, l'éducation, vont de l'avant, lui au moins pourra marcher, et marcher vite s'il veut faire le chemin qu'il lui reste à parcourir. GM<sup>417</sup>

<sup>415</sup> F&B n° 376 (13/4/1872)

<sup>416</sup> F&B n° 377 (20/04/1872)

<sup>417</sup> F&B n° 17 (27/05/1865)

Une scène, dans un feuilleton où deux Suisses se retrouvent avec des prisonniers grecs et leurs gardiens turcs, va dans dans le même sens ; ce qui tend à montrer que nous somme là face à un stéréotype :

— *A be vro oc'h-hu?*

— *Euz ar Suis.*

— *Euz ar Suis? Peleac'h ema an dra-ze?*

— *Ar dra-ze eme an Turk, zo eur gerig e troad menez Caucaz. (An oll a voar ne da ket a bell descadurez eun Turk)”*

— *De quel pays êtes-vous ?*

— *De Suisse.*

— *De Suisse ? Où est-ce ?*

— *Ça, dit le Turc c'est une petite ville au pied du mont Caucase. (Chacun sait que la science d'un turc ne va pas bien loin) <sup>418</sup>*

De la même manière, les Indiens semblent avoir attendu les Anglais pour domestiquer l'éléphant :

*Ar memes Saozon, en Indez, o deus great eul loen labour euz an elefant, pe olifant. He staga a reont oc'h an alar, hag e troont gantha bemen brassoc'h evit an irvi e leac'h all. Lacat a reont ober, na petra-ta, eler cre ha pounner dioc'h nerz al loen galloudus-ze. Daou zen a renc beza crog en eler-ze unan e pep postel, evit ho ren hag ho c'has en dro.*

*Ces mêmes Anglais, en Inde, ont fait de l'éléphant, un animal de trait. Ils l'attachent à la charrue et, grâce à lui, ils tracent maintenant des sillons beaucoup plus profonds qu'ailleurs. Ils font fabriquer, le contraire serait étonnant, des charrues solides et lourdes en relation avec la force de ces animaux puissants. Deux hommes doivent tenir ces charrues, un à chaque bras pour les guider et les manœuvrer. <sup>419</sup>*

La raison qui explique l'arriération technologique et culturelle des peuples exotiques est bien évidemment qu'ils ne sont pas chrétiens comme l'explique Goulven Morvan sur un air joliment binaire :

*Perag ema ar broiou christen kement en araog ar broiou all, da lavaret eo, perag e caver enho kement muioc'h a skiant, a vouizieguéz, a vadelez, a sevenediguéz? Perag er broiou christen ec'h anavezet cals guelloc'h eguet er broiou all ar pez zo mad, ar pez zo leal, ar pez zo dereat? Perag? Abalamour ma anavezet enho guelloc'h eno an Aotrou Doue. Doue a zo guirionez ha sclerijen. Jesus-Christ eo ar guir sclerijen a sclerra kement den a zeu er bed.*

*Pourquoi les pays chrétiens sont-ils autant en avance sur les autres pays, c'est-à-dire, pourquoi y trouve-t-on tellement plus de science, de connaissances, de bonté, de civilisation ? Pourquoi connaît-on beaucoup mieux dans les pays chrétiens ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est correct ? Pourquoi ? Parce que l'on y connaît mieux le Seigneur. Dieu est la vérité et la lumière. Jésus-Christ est la vraie lumière qui illumine tout homme qui vient sur la terre. Donc, plus on s'approche de*

<sup>418</sup> F&B n° 272 (16/04/1870)

<sup>419</sup> F&B n° 135 (31/08/1867)

*Seulvui eta ma tostaer oc'h Doue, seul vui a sclerijen a receiver, seul sclerroc'h ec'h ell ene ha spered an den guelec hag anaout pep tra. Evel ive seulvui ma en em bellaer dioc'h Doue, seulvui en em gaver sebeliet en denvalijenn, seulvui ema an den e riscl da guemeret an noz evit an deiz, an droug evit ar mad, hent ar gaou eleac'h hent ar virionez; en eur guer da fazia zoken var an traou a ve lavaret a ve æssa dezhan da anaout gant he skiant he unan.*

*Hoguen ar relijion epken eo a dosta an den oc'h Doue. Evelse e velomp ato, e pep amzer hag e pep leac'h, er broiou ma zeus muia relijion, ez eus ive muia sclerijen, muia descadurez, muia sperejou lemm, sperejou bras, sperejou guest da gompren pep tra, hag ive muia buez vad, muia ijin evit al labourou hag evit oll aferiou ar vuez. Guelec a reomp ato ar broiou catolig ar reguenta var an oll boenchou-ze. Guelec a reomp ive kement carter en em zistag dioc'h ar guir relijion o coeza nebeut ha nebeut, evel pa ve an noz o tont varnezho a nebeudou, bete mac'h en em gavont, o pellaat evelse dioc'h Doue, dioc'h ar guir sclerijen, er stad trist hag ankenius ma ema an dud divadez enha.*

*Dieu, plus on reçoit de lumière, plus l'âme et l'esprit de l'homme peuvent voir et connaître chaque chose. De la même manière, plus on s'éloigne de Dieu, plus on se trouve enseveli dans les ténèbres, plus on risque de confondre la nuit et le jour, le mal et le bien, le chemin du mensonge au lieu du chemin de la vérité ; en un mot de se tromper même sur les choses dont on dit qu'elles sont les plus simples à connaître par ses propres sens.*

*Or, seule la religion rapproche l'homme de Dieu. C'est ainsi que nous voyons toujours, de tout temps et en tous lieux, que c'est dans les pays où il y a le plus de religion qu'il y a le plus de lumière, le plus d'éducation le plus d'esprits avisés, de grands esprits, d'esprits capables de comprendre chaque chose et aussi le plus de bonne vie, le plus d'ingéniosité pour les travaux et toutes les choses de la vie. Nous voyons toujours les pays catholiques en tête sur tous ces points. Nous voyons aussi que toutes les régions qui se sont détachées de la vraie religion déclinent petit à petit, comme si la nuit s'abattait sur eux peu à peu jusqu'à ce qu'elles se retrouvent, en s'éloignant ainsi de Dieu, de la vraie lumière, dans l'état angoissant dans lequel se trouvent les infidèles. <sup>420</sup>*

Le Japon étant réputé dans le monde entier et depuis longtemps pour la qualité exceptionnelle de ses arts décoratifs, la description de ce pays à l'arrivée de Saint François-Xavier se devait de comporter plus de nuances.

*Ar Japon ne voa ket eur vro c'houez tre; n'e doa ket ken nebeut eur sevenidigez vad. Relijion Brahma a rene eno [sic].*

*Le Japon n'était pas un pays très sauvage mais il n'avait pas non plus une très bonne civilisation. La religion de Brahma y régnait [sic] <sup>421</sup>*

<sup>420</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>421</sup> F&B n° 427 (05/04/1873)

Le portrait de la prétendue religion de brahma qui suit n'est cependant pas neutre. Comme nous allons pouvoir le constater, il a une fonction tout autre que le simple apport de connaissances :

*Hounnez zo eur fals relijion a ra Doue euz a bep tra, hag a gemer pehini [pep hini] ac'hanomp evit eun tam euz an Doue-ze great a beziou. Piou a grette e vije cavet en Europ tud diot avoalc'h evit rei digemer da eur fals creden ken diskiant? Cavet ez eus gousgoude, en Allmagn ha zoken en hor bro, e Frans. Hon tud difeiz, lod anezho, evit miret da anaout eun Doue pe eur mestr, a zo guelloc'h gant-ho lavaret ez int ho unan tamou euz ar mestr bras-ze.*

*Celle-ci est une fausse religion qui appelle Dieu chaque chose et qui considère chacun d'entre nous comme un morceau de ce Dieu en pièces détachées. Qui croirait que l'on peut trouver en Europe des gens assez bêtes pour accepter une croyance aussi fausse et insensée ? On en trouve pourtant, en Allemagne et même dans notre pays, en France. Nos impies, certains d'entre eux, pour ne pas avoir à reconnaître un Dieu ou un maître, préfèrent dire qu'ils sont eux-mêmes des morceaux de ce grand maître là.<sup>422</sup>*

Parfois, pourtant, Feiz ha Breiz évoque l'existence d'une classe lettrée dans les civilisations d'Extrême-Orient : les mandarins. Les définitions de ce terme sont pourtant explicites :

*An dud desket euz ar vro-ze, hanvet eno ar re a voar al lizerennou, hag a zo enebourien touet ar relijion*

*Les gens instruits de ce pays, appelés « ceux qui connaissent les lettres », sont des ennemis jurés de la religion<sup>423</sup>*

Dans un autre texte on trouve : *Doctored ar vro / les docteurs du pays.*<sup>424</sup>

Feiz ha Breiz évoque aussi très souvent l'existence de spécialistes des civilisations orientales et insiste sur la difficulté de leur tâche. On se prend même à espérer trouver un débat théologique intéressant quand un article relate la rencontre du pape avec un de ces spécialistes qui a écrit des livres sur Confucius mais :

*An devez m'eo diblasset euz a Rom an Aotrou'n Escop a Gemper, eur belec a escopti Cambrai, an aotrou Jennevoaz he hano, a ioa bet recevet en he bart he unan gant hon Tad Santel ar Pab. Ar belec-se a zo eur missioner abostolic hag a zo bet, epad pell amzer, o prezec ar feiz er Chin.*

*Le jour où Monseigneur l'évêque de Quimper s'est déplacé à Rome, un prêtre de l'évêché de Cambrai, M. Jennevoaz, avait été reçu personnellement par notre Très Saint Père le Pape. Ce prêtre est un missionnaire apostolique qui a prêché la foi pendant très longtemps en*

<sup>422</sup> Idem.

<sup>423</sup> F&B n° 487 (30/05/1874)

<sup>424</sup> F&B n° 488 (06/06/1874)

*Abaoue m'eo distroet e Frans en deuz scrivet meur a levr divar benn ar vro-ze, ha rentet evel-se calz servich d'ar Gongregation a zo carget euz ar Missionou, hag a zo galvet Congregation ar Propagand. Ar c'hardinal Barnabo en devoa eun istim vraz evithan, hag ar c'hardinal Franchi n'en deuz ket nebeutoc'h.*

*An Tad Santel a c'houie an traou-ze oll, hag a zo en em lakeat da gomz d'an aotrou Jennevoaz divar benn al levr diveza en deuz great hag a zo hano ennan a Gonfucius. (Confucius a zo unan euz an dud brudeta er Chin dre ho furnez hag ho gouisiegez).*

*« — Confucius, eme an Aotrou Jennevoaz, a ioa eun den etre daou, da lavaret eo, eun den hag en doa aoun da vont re lark e tu ebet, aoun da dreï re gant eur gostezen, pa veze eur gostezen all a enep.*

*« — Eno eo, eme ar Pab. Hirio ive ez euz eleiz a gristenien hag a zo heuvel ous Confucius, da lavaret eo, a zo ive tud etre daou, catholiket liberal, tud hag a fell dezho servicha daou vestr assables, Jesus-Christ ha Belial, an urs vad hag ar Revolution. »*

*Chine. Depuis qu'il est rentré en France, il a écrit plusieurs livres sur ce pays et a ainsi rendu beaucoup de services à la Congrégation qui est chargée des missions et qui s'appelle Congrégation de la Propagande. Le cardinal Barnabo le tenait en haute estime et le cardinal Franchi tout autant.*

*Le Saint-Père, qui savait tout cela, se mit à parler avec M. Jennevoaz au sujet de son dernier livre dans lequel il est question de Confucius. (Confucius est l'un des personnages les plus célèbres de Chine de par sa sagesse et sa connaissance).*

*Confucius, dit M. Jennevoaz, était un homme indécis, c'est-à-dire, un homme qui craignait d'aller trop loin dans quelque sens que ce soit, qui craignait de trop pencher d'un côté ou de l'autre.*

*C'est ça, dit le pape. Aujourd'hui aussi il y a beaucoup de chrétiens qui sont comme Confucius, c'est-à-dire, des gens qui sont entre deux chaises, des catholiques libéraux, des gens qui veulent servir deux maîtres en même temps, Jésus-Christ et Bélial, le bon ordre et la Révolution.<sup>425</sup>*

Et la conversation change complètement de sujet...

Mais si seuls les pays chrétiens peuvent développer une civilisation digne de ce nom, comment expliquer que les Grecs et les Romains de l'Antiquité aient pu produire de tels chefs-d'œuvre ? L'explication se trouve aussi dans Feiz ha Breiz qui, décidément, a réponse à tout :

*Guelet on eus zoken kementse etouez ar baianet guechall. An dud-ze ne anaient ket ar guir Doue; n'o doa nemet eur fals relijion. Hogueu peguer faus bennag bennag ma voa ho relijion, ar re*

*On a même vu cela chez les païens autrefois. Ces gens ne connaissaient pas le vrai Dieu ; ils n'avaient qu'une fausse religion. Or aussi fausse que fut leur religion, ceux qui y sont restés les*

<sup>425</sup> F&B n° 510 (07/10/1874)

anezho o deus dalc'het guella dezhi, a so bet ive ar re vrudeta var an douar. Keit ha ma o deus dalc'het mad d'ho relijion, o deus kendalc'het ive da veza trec'h d'ar broiou all ha dre ho nerz ha dre ho gouezieuez. Kerkent avad ha ma teuent da ienaat, da laoskaat e kenver ho relijion, ma he dilezent a nebeudou, ma c'heanent da gaout evithi an istim o doa bet diaraog, kerkent e coezent ive ho unan, e collent nebeut ha nebeut ho nerz, ho furnez, ho brud, ar gallout o doa var dud ar broiou all, hag ep dale e velet eur c'harteriadik tud bennag, var bere e reant fae bete neuze, o tont d'ho discar ha da veza trec'h dezho e pep quiz.

plus fidèles ont aussi été les plus célèbres sur la terre. Tant qu'ils ont tenu bon à leur religion, ils ont continué aussi à être vainqueurs des autres pays par leur force et par leur connaissance. Mais dès qu'ils se sont tiédés, qu'ils se sont relâchés à l'égard de leur religion, qu'ils l'abandonnaient peu à peu, qu'ils cessaient d'avoir pour elle l'estime qu'ils avaient auparavant, aussitôt, ils ont décliné eux aussi, ils ont perdu petit à petit leurs forces, leur sagesse, leur réputation, le pouvoir qu'ils avaient sur les gens des autres pays et, rapidement, on a vu des peuples, qu'ils méprisaient auparavant, venir les abattre et les vaincre de toutes les manières.<sup>426</sup>

Et que se passerait-il si la France et l'Europe, parties à la conquête du monde, reniaient leur religion ?...

## 3.4 L'exotisme comme procédé littéraire

### 3.4.1 ...pour distraire le lecteur

La proximité de Feiz ha Breiz avec un journal comme *l'Ouvrier* a été soulignée (voir supra p. 87) nous a été confirmée par la consultation d'un volume relié des années 1881-1882. En effet, Feiz ha Breiz publia lui aussi quelques feuilletons, les gravures en moins, que l'on pourrait qualifier d'aventure comme *Colibri*,<sup>427</sup> *Nac'her Doue* (Le renégat de Dieu),<sup>428</sup> *Enez ar Vignoned* (L'Ile des Amis)<sup>429</sup> ou encore *Thoutou, ki ar zouavet*<sup>430</sup> qui raconte les aventures de Thoutou, le chien mascotte d'un régiment de zouaves d'Afrique que l'on suit de la Kabylie et l'Italie, du Mexique à Paris. D'autres histoires, mais d'un seul tenant, pourraient aussi être classées dans cette catégorie. Les lettres de missionnaires contenant, elles aussi, beaucoup

<sup>426</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>427</sup> En 1872

<sup>428</sup> En 1870 ; publié précédemment dans *Le Clocher*

<sup>429</sup> En 1874 ; publié en parallèle dans Liziri Breuriez ar Feiz

<sup>430</sup> En 1866

d'histoires de ce genre, la frontière est parfois difficile à établir entre fiction et réalité, d'autant plus que Feiz ha Breiz donne une couleur réaliste à tout ce qui y est publié. Ainsi, l'histoire de cet Amérindien sanguinaire devenu doux comme un agneau après avoir été converti par un missionnaire qu'il suit désormais comme un petit chien,<sup>431</sup> se trouve à mi-chemin entre le témoignage missionnaire et le récit d'aventures tout comme l'histoire de ce soldat ventriloque qui, à force de ruse, réussit à échapper aux Bédouins qui l'avaient capturé.<sup>432</sup> La chose s'explique aisément : les missionnaires racontent leurs aventures et suscitent ainsi des vocations chez des jeunes chrétiens qui ne rêvent que de nouveaux horizons et d'exploits en parfait accord avec leur foi bouillonnante. La concordance de la littérature missionnaire avec les romans d'aventure et leurs avatars cinématographiques de Tarzan au western s'arrête sur le fait que le héros n'y tue pas les sauvages — dont le stéréotype est peu ou prou le même — mais les convertit et les éduque.

Bien entendu, la véracité de la représentation de l'autre en pâtit mais c'est la loi du genre car pour que le héros soit vraiment tel, l'adversaire doit être à la hauteur. En voulant préserver les Bretons de la médisance lors des veillées, Feiz ha Breiz leur propose des récits énergiques mais édifiants. Il est très probable que c'est en toute bonne foi qu'ils publièrent à cet effet des écrits dont l'Autre ressortait stéréotypé, stigmatisé : une médisance en chasse une autre.

De la même manière, il n'y avait probablement aucune intention malfaisante à raconter des histoires drôles faisant intervenir des Chinois ou plutôt des stéréotypes chinois. Ces histoires sont si nombreuses dans Feiz ha Breiz que le mot *chin* (parfois écrit *sin* par hyper correction) a pris le sens de burlesque, grotesque.<sup>433</sup> On pourrait même se poser la question de savoir si Feiz ha Breiz n'est pas à l'origine de cet emploi. La Chine est en effet présentée comme le pays où tout se fait à l'envers :

*Eur scrifagner a gomze en dez-all evelen euz ar  
Chin. Credabl eo en devoa droug oc'h ar Sinaïs  
pa scrife kement-ma.*

*“Ar Chin eo ar vro eleac’h ma ‘z eus roz ha n’o  
deus ke a c’hoez mad, merc’hed ha n’o deus  
ket a lostennou, labourerien ha n’eus sul ebet  
evitho, tud e carg ha ne ouzont ket petra eo*

*Un écrivain parlait l'autre jour de la Chine en ces  
termes. Il est probable qu'il en voulait aux Chinois  
quand il écrivait ceci.*

*« La Chine est le pays où il y a des roses qui ne  
sentent pas bon, des filles qui n'ont pas de jupe, des  
travailleurs qui ne profitent d'aucun dimanche, des*

<sup>431</sup> F&B n° 295 (24/09/1870)

<sup>432</sup> F&B n° 98 (15/12/1866)

<sup>433</sup> *Dictionnaire du breton contemporain* p. 669.

lealdet.

Eno ez euz hentchou ha ne ell karr ebet mont dreizho, listri ha n'o deus na kein na stur. Eno eo ar re goz a veler o c'hoari cornigel, adoz an anteroz a dro varzu ar c'hreisdeiz, hag an dud pa vezont nec'het a scrab plantou ho zreid. Eno an dorn cleiz a ia araog an dorn deou, ar stomog a ia araog ar penn; pa denner he dok da unan bennag eo evit ober goab, pa laker dillad guenn eo evit dougen canv. Eno e scrifer, ha n'eus ket a lizerennou; ez euz eur iez ha ne anavezzer reiz ebet ebet dezhan."

Anat avoalc'h eo an hini a gomz evelse ne deo ket eur mignon bras d'ar Sinaïs.

fonctionnaires qui ne savent pas ce qu'est la fidélité.

Il y a là-bas des chemins sur lesquels aucune voiture de ne peut aller, des navires qui n'ont ni quille ni gouvernail. Là-bas, ce sont les vieux que l'on voit jouer à la toupie, la boussole marque le sud et les gens ne sont pas gênés de se gratter la plante des pieds. Là-bas, la main gauche passe devant la main droite, l'estomac passe devant la tête. Quand on tire son chapeau à quelqu'un c'est pour se moquer, quand on met des vêtements blancs c'est pour porter le deuil. Là-bas, on écrit et il n'y a pas de lettres ; il y a une langue qui ne connaît aucun genre. »

Il est assez évident que celui qui parle ainsi n'est pas un grand ami des Chinois.<sup>434</sup>

Les précautions oratoires prises par Goulven Morvan au début et à la fin de cet article ne se retrouveront plus par la suite, comme si le stéréotype était durablement établi. Ce qui amuse le plus Goulven Morvan, c'est sans conteste l'extrême politesse prêtée aux Chinois :

Er Chin, ervez eur beacher, pa vez daou zen o cozeal an eil oc'h eguile, ema ar c'his gant an hini a goms, da fougeal an hini ma comz outhan, da rei pep seurt hanoiou caer ha lorc'hus dezhan, d'he dud, ha da gement a aparchant outhan.

Dioc'h eun tu all an hini a receo ar meuleudiou hag ar fougeraz-ze a dle en em zisteraat hag en em izelaat muia ma c'hallo; ne dle diskuez nemet disprij evithan he unan, evit he dud hag evit he draou.

Setu ama evit skuer eur pennadik caozeaden.

— Penaus a ra an den brudet ha galloudus

Chang?

— Ne da ket fall, ar c'hagn divalo.

— Peleac'h ema ho maner skeduz hag alaouret?

En Chine, d'après un voyageur, quand deux hommes se parlent, il est de coutume que celui qui parle flatte son interlocuteur, attribuant toutes sortes de noms élégants et ronflants à lui, à sa famille ainsi qu'à tout ce qui le touche.

D'un autre côté, celui qui reçoit ces louanges et ces flatteries doit se dévaloriser et se dénigrer le plus possible. Il ne doit montrer que mépris pour lui-même, sa famille et tout ce qui lui appartient.

Voici un extrait de conversation.

— Comment va l'homme célèbre et puissant Chang ?

— La vieille charogne ne va pas mal.

— Où se trouve votre éteincelant manoir doré ?

— Ma cabane crasseuse se trouve à Luchan.

<sup>434</sup> F&B n° 274 (30/04/1870)

— *E Luchan ema va lochen loudour.*  
 — *Hag ho pugale dispar, bras eo an niver anezho?*  
 — *N'em eus nemet pemp taltouin, pemp guidoroc'h fall.*  
 — *Hag ar c'hreg dibab ho pried coant ha fur, ha mad ez a he iec'hed presius?*  
 — *Va grac'h coz fleriuz a zo iac'h pesk.*  
*Pa gleviz ar goms diveza-ma, eme ar beacher, e cave din em oa clevet avoalc'h hag ez is kuit, o lezel va daou zen da gaozeal keit ha ma carjent. G.M.*

— *Et vos enfants exceptionnels, vous en avez beaucoup ?*  
 — *Je n'ai que cinq miteux, cinq mauvaises fins de lignée.*  
 — *Et l'excellente femme, votre épouse jolie et sage, sa précieuse santé est-elle bonne ?*  
 — *Ma vieille harpie puante est en pleine santé.*  
*À ces dernières paroles, dit le voyageur, j'ai estimé en avoir assez entendu et je partis, laissant là les deux hommes discuter aussi longtemps qu'ils le voudraient. GM<sup>435</sup>*

Comme chacun l'aura remarqué, ce texte présente de nombreuses analogies avec la lettre du serviteur coréen dont nous avons donné un extrait précédemment, l'humour et la dérision en plus. À part quand il s'agit d'événements historiques précis comme une guerre coloniale, une persécution, Feiz ha Breiz a quelque peu tendance à généraliser et à appeler Chinois nombre de peuples d'Extrême-Orient. Un petit texte racontant la visite d'un évêque français accompagné d'un Chinois (ou prétendu tel) à Rome tend à le montrer:

*Mont a reomp hon tri da gichen an nor; mes pa velaz an ofiser an tour a ioa var benn ar sinad paour:*  
 — *Oh! va Doue, emezhan, ne c'hellan ket he lezel da vont ama gant eur stal evelse!*  
*Mes, eme ve, hema zo eur sinad, eun den euz ar Chin, deut ama gant ar missioner! hag e guirionez va sinad a ioa sinad penn kil ha troad.*  
 — *Ne c'hellan ket he lezel da vont gant eun tour evelse var he benn.*  
*Eun toullad koueraded euz a veziou Rom a ioa eno hag a dostea, hag en em boulze o clask guelet piou a c'helje sellet quella oc'h ar sinad paour; me gave din e zeant d'he lonca. — Goulen a ris neuze beza lezet da gomz oc'h cabiten ar*

*Nous allâmes tous les trois à côté de la porte ; mais quand l'officier vit la tour qui était sur la tête du pauvre chinois :*  
 — *Oh! Mon Dieu dit-il, je ne peux pas le laisser entrer avec un machin pareil !*  
 — *Mais, dis-je, c'est un Chinois, un homme de Chine, venu jusqu'ici avec le missionnaire ! Et en vérité mon chinois était chinois des pieds à la tête.*  
 — *Je ne peux pas le laisser entrer avec une telle tour sur la tête.*  
 — *Un groupe de paysans des alentours de Rome s'approcha, ils se poussaient pour voir plus distinctement le pauvre Chinois. J'avais l'impression qu'ils allaient l'avalier. Je demandais alors l'autorisation de parler au capitaine des*

<sup>435</sup> F&B n° 193 (10/10/1868)

gardou nobl. Hema a deuas d'an nor, en eur lavaret ne vouie ket perak n'hen lezet ket da vont evel ar re all. Mes pa velaz an douribel var benn ar sinad e lavaraz ive evel an ofiser all.

—O va Doue benniget! gant eun tour evelse! oh! ne c'hell ket mont.

—Hema zo eur sinad, a lavaren-me adarre, hag eur sinad ne c'hell ket beza guisket evel eur bourc'hiz euz a Paris!

—Nan, nan, ne zervich ket. [...]

gardes nobles. Celui-ci vint à la porte en disant qu'il ne comprenait pas pourquoi on ne le laissait pas aller avec les autres. Mais quand il vit la tour sur la tête du Chinois il dit la même chose que l'autre officier.

— Oh mon Dieu ! Avec une telle tour ! Oh ! Il ne peut pas entrer.

— C'est un Chinois, dis-je à nouveau, et un Chinois ne peut pas être habillé comme un bourgeois de Paris !

— Non, non, ce n'est pas la peine. [...] <sup>436</sup>

Chose étrange, on ne trouve nulle part mention de telles coiffures chez les Chinois, mais dans la photothèque en ligne de la maison des Missions Étrangères de Paris se trouve une photo d'un haut fonctionnaire portant cette coiffe. Cependant, il ne s'agit pas d'un Chinois mais d'un Coréen. Quand on pense que le nom de la Chine est cité deux fois dans le texte et que le mot chinois désignant une personne y est cité onze fois et que plusieurs phrases utilisent des formes d'insistance, on peut en effet tirer la conclusion que *chin* ou *sin* (chinois) qualifiait tout personne d'Extrême-Orient.

Notons, avant de conclure ce chapitre qu'après le départ de Goulven Morvan en 1875, Feiz ha Breiz devenant de plus en plus politique, la volonté de distraire et d'amuser les lecteurs s'affaiblit. Nous tenons peut-être là une des raisons du succès des premières années puis de son déclin progressif.

### 3.4.2 Localisation de contes moralisateurs

Aucune des histoires contenues dans Feiz ha Breiz n'est contraire à la bonne morale telle que Feiz ha Breiz la conçoit. Mieux encore, presque tous les articles contiennent une morale, parfois implicite mais le plus souvent explicite, les rédacteurs interrompant régulièrement le discours pour laisser libre cours à leurs considérations ou les réservant pour la fin.

Les nouvelles du monde, les catastrophes, les miracles, les petites histoires survenues dans un pays lointain mais qui peuvent avoir une portée édifiante sont toujours les bienvenues dans Feiz ha Breiz. C'est ainsi que la tempête qui ravagea la Guadeloupe le 6 septembre 1865

---

<sup>436</sup> F&B n° 479 (04/04/1874)

(80 morts à Marie-Galante)<sup>437</sup> est tout d'abord relatée dans le numéro 40 daté du 3 novembre et qu'un fait divers édifiant (deux mauvais voisins sont contraints à l'entraide et deviennent les deux meilleurs amis du monde) survenu lors de cette catastrophe est raconté dès le numéro 43 du 25 novembre.

L'exotisme permet aussi de revivifier des genres littéraires particulièrement appréciés en Bretagne que sont le conte et la fable. La fable animalière tout d'abord avec des histoires comme *Ar roue Olifant o clask ur mab caer* (Le roi éléphant qui cherchait un gendre) ou encore *Eur gaoz turk* (Une conterie turque) qui raconte la révolte des animaux à bord de l'arche de Noé :

*Ar merc'hed en em ganne, ar c'hisier a vignaoe, a ziaoule, an denved a vleje, ar bleizi a iude, an ourzed a c'hrogne, al leoned a zave ar reun var ho gouzoug, an tigred a lemme ho dent hag a fiche ho lostou... E kreiz eun hevelep talabao, he oll izili o krena, Noë a zavaz he zorn d'he varo hir, a granchaz teir gueach d'an douar, hag o veza lammet en eun taol var he dreid, dres evel eur fagoden, [...]*

*Les femmes se battaient, les chats miaulaient et s'agitaient comme des diables, les moutons bêlaient, les loups hurlaient, les ours grognaient, la crinière des lions se hérissait, les tigres aiguisaient leurs dents et remuaient la queue... Au milieu d'un tel vacarme, les membres tremblants, Noé porta la main à sa longue barbe, cracha trois fois par terre, se leva d'un coup sur ses pieds comme un fagot et [...]*<sup>438</sup>

La localisation de contes dans les pays exotiques permet aussi de recycler des histoires bien connues dont on ne garde que la trame et que l'on habille à la turque le plus souvent :

*Eur marc'hec turc, hanvet Mokaleb, a iea eun devez d'ar gær a Smyrn. Var an hent, he varc'h a stocas oc'h eun doare den treud, droug livet ha distruch pehini a c'houlennas outhan sevel war an tallier en he guichen.*

*Un chevalier turc, appelé Mokaleb alla un jour à la ville de Smyrne. Sur la route, son cheval heurta une sorte de d'homme maigre, blafard et décharné qui lui demanda de le prendre en croupe.*

*Mokaleb hen lezas da zevel, ha pa oa savet e c'houlennas outhan:*

*Mokaleb le laissa monter et dès qu'il fut installé lui demanda :*

- *Pe hano ac'h eus-te?*
- *Ar c'holera a rer ac'hanon.*

- *Comment t'appelles-tu ?*
- *On m'appelle choléra.*<sup>439</sup>

<sup>437</sup> [http://www.meteo.fr/temps/domtom/antilles/pack-public/cyclone/tout\\_cyclone/guadeloupe.htm](http://www.meteo.fr/temps/domtom/antilles/pack-public/cyclone/tout_cyclone/guadeloupe.htm) consulté le 15/08/2008

<sup>438</sup> F&B n° 272 (16/04/1870)

<sup>439</sup> F&B n° 51 (20/01/1866)

Sous le déguisement du chevalier turc, on reconnaîtra le meunier qui, à bord de sa charrette, apporta la peste à Élliant d'après une légende racontée dans le Barzaz Breiz.<sup>440</sup> On aura aussi noté que la délocalisation du conte s'accompagne d'une adaptation aux fléaux du temps, la peste ayant laissé place au choléra qui faisait alors des ravages dans tout le bassin méditerranéen et dont Feiz ha Breiz rapporte des cas survenus en France et notamment en Normandie.<sup>441</sup>

La Turquie, imaginaire plus que réelle, est le décor de la majorité des contes « exotiques » de Feiz ha Breiz. Cela est probablement dû au fait que les stéréotypes sur ce pays étaient suffisamment assis pour ne pas avoir à se livrer au début de chaque conte à un rappel « historique ». À de nombreux égards, cette Turquie imaginaire ressemble fort aux royaumes des contes traditionnels bretons et européens, les turbans et l'islam en plus. On y trouve en effet une société de type médiéval avec ses rois fabuleusement riches, ses chevaliers, ses dames et ses tailleurs.

La fable du berger et du gouverneur illustre parfaitement cette orientalisation des contes et fables. Celle-ci raconte l'histoire du tout puissant gouverneur de Bagdad, qui pour remercier un berger de lui avoir sauvé la vie, promet de lui accorder tout ce qu'il désirerait. Les desiderata du berger sont au départ fort modestes : il ne demande qu'une petite maison et un lopin de terre. Par la suite, sous l'influence de sa femme (qui s'en étonnerait...) ses exigences augmentent au fur et à mesure de ce que lui accorde le gouverneur. Il demande donc tour à tour un manoir, un palais, un poste de ministre, de premier ministre et pour terminer la place du gouverneur lui-même. Excédé, ce dernier renvoie l'impudent à ses moutons. Nous voyons tout de suite que cette histoire aurait très bien pu se dérouler dans un royaume imaginaire comme il y en a tant dans les contes traditionnels bretons et européens. Bien sûr cette fable est suivie d'une longue morale (306 mots) dénonçant le péché capital de l'envie et sa conséquence qu'est l'ambition. Au moyen de cette fable orientale, Feiz ha Breiz peut illustrer à nouveau, mais de façon plus détournée, plus atténuée peut-être, sa conception très conservatrice de la société :

<p><i>Atau emaomp o clasc ann eürusdet, hag atau e sonj deomp he c'havout, he guelel huelloc'h evidomp. Mar g'hellomp en em gavout er poënt-ze e sellomp atau huelloc'h-huel ha biken ne vezimp contant. [...]</i></p>	<p><i>Nous cherchons toujours le bonheur, et toujours nous pensons que nous pouvons le trouver, le voir plus haut que nous. Si nous pouvons atteindre ce point, nous regardons toujours plus</i></p>
--	--

<sup>440</sup> La Villemarqué, *Barzaz Breiz*, p 54

<sup>441</sup> F&B n° 55 (17/2/1866)

Ha setu penaus e vemp maleürus, ha maleürus dre hor faut hon unan, rag ne glascomp ket ann eürusdet eleac'h m'ema he guirionez, en hor c'halon; rag, ma sonj deomp eo ar plas a ra an den eürus, pa ne deo nemet ma reomp mad hag evid Doue, ann oll deveriou eus ar plas-ze, ec'h hellomp her beza evid mad. Galvet omp oll da veza eürus, paour ha pinvidic, mestr ha sujidi, bihan ha bras, Doue en he vadelez en deus eürusdet da rei d'ann oll.

Hogen, henez hebken a hello beza eürus, a c'houzanvo gant pasiantet hag heb en em glemm, poaniou ar vuhez-man; a vezo en he galon carantez ann Autrou Doue ha peoc'h eur goustians vad; a voar penaus buhez ar bed-man ne bado ket atau, hag en deus fizians e cavo er bed all plijadurezou burzudus, a zic'haouo anezan doc'h kement en devezo anduret evid Doue var ann douar-man a zaëlou.

*haut et ne serons jamais contents. [...]*

*Et voilà comment nous nous rendons malheureux et sommes la cause de notre propre malheur. Nous ne cherchons pas le bonheur là où il est en vérité, dans notre cœur. Car si nous pensons que c'est la place qu'il occupe qui rend un homme heureux, alors que ce n'est que dans l'accomplissement en bien et pour Dieu des devoirs de cette place que nous pourrions trouver un bonheur durable. Nous sommes tous appelés à être heureux, pauvres et riches, maîtres et sujets, petits et grands, Dieu dans sa bonté a du bonheur à donner à tous. Or, seul celui qui endurera avec patience et sans se plaindre les peines de cette vie, sait que la vie en ce monde n'est pas éternelle et peut avoir la certitude qu'il trouvera dans l'autre monde les plaisirs miraculeux qui le récompenseront de tout ce qu'il aura enduré pour Dieu sur cette terre de larmes.*<sup>442</sup>

D'un autre côté, la localisation en Orient de ces contes et de ces fables permet, conformément au mythe de l'Orient si judicieusement décortiqué par Edward Saïd,<sup>443</sup> d'ajouter quelques thématiques supplémentaires, inhérentes aux stéréotypes sur l'Orient et les Orientaux, comme l'arbitraire oriental et l'islam.

*Barnedigez douget gant eun turk. — Gouzout a ra an oll ne- c'hall ket an durked, da viana ar re anezho so troet oc'h ho fals relijion, gouzaon ar gristenien, nag al lezen gristen. Eun Turk hag a ioa devot braz evit he fals profet en doa laket an tan e ti eur c'hristen a jome en he amezegez. Ar c'hristen hag e di a voue devet var eun dro. Ar Pacha, me [sic] mar kirit, ar gouarnier eus ar vro a lakeas digas dirazhan an torfelour, hag a*

*Jugement porté par un Turc. — Tout le monde sait que les Turcs, du moins ceux d'entre eux qui pratiquent leur fausse religion, ne peuvent supporter ni les chrétiens ni la foi chrétienne. Un turc qui était très dévot à son faux prophète avait mis le feu à la maison d'un chrétien de son voisinage. Le chrétien et sa maison avaient été brûlés en même temps. Le Pacha ou, si vous préférez, le gouverneur, fit venir devant lui le criminel et lui demanda :*

<sup>442</sup> F&B n° 13 (27/03/1880)

<sup>443</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme – L'Orient créé par l'Occident*, le Seuil, 1980 (VO en 1978), 392p.

*c'houlennaz outhan:*

—*Ha guir eo ec'h eus-te laket an tan e ti eur c'hristen?*

—*la, guir eo.*

—*Digasit ar c'hristen ama evit ma rai he glem.*

*Unan euz an ofiserien a ioa vardro ar barner, a lavaras:*

« *Ar c'hristen so eat d'ar bed-all, coezet eo en eternite. »*

*Ar gouarner a ioa laket nec'het: Ne allan ket gouscoude, emezhan, dougen eur varnedigez ep ma ve den da damal an torfetour, da zougen clem en he enep. Guelomp petra lavar ar C'horan var gementse. (Ar C'horan eo Levr lezen an durked.)*

— *Setu ama.: eme unan an ofiserien petra lavar ar C'horan: « Ma ne ell ket an hini so great drouk dezhan dont da ober he glem, ha mar ema gouscoude en eul leac'h anavezet, eo red cas an torfetour di, evit ma vezo barnet gant barnerien al leac'h-ze. »*

*Avoalc'h, eme ar Pacha. Ar c'hristen, a livirit, so eat d'ar bed all, so eat en he eternite?*

—*la, eat eo.*

—*Ar vro-ze so anavezet avoalc'h p'eo guir ez eomp oll di?*

—*la sur, mont a reomp.*

—*Mad, cassit dioc'htu an torfetour di, ma vezo barnet eno; ha cassit-hen dre ar memes hent ma 'z eo eat ar c'hristen.*

*Ha setu an Turk a voue dêvet d'he dro. G. M*

— *Est-il vrai que c'est toi qui as mis le feu à la maison d'un chrétien ?*

— *Oui c'est vrai.*

— *Amenez ici le chrétien pour qu'il fasse entendre sa plainte.*

*Un des officiers qui entouraient le juge dit :*

« *Le chrétien est parti pour l'autre monde, il est tombé dans l'éternité. »*

*Le gouverneur fut bien embêté. Je ne peux tout de même pas donner un jugement, dit-il, sans que personne ne vienne poursuivre le criminel, déposer plainte contre lui. Voyons ce que dit le Coran sur ce point (le Coran est le livre de loi des Turcs) — Voilà, annonça l'un des officiers, ce que dit le Coran : « Si celui à qui on a porté préjudice ne peut pas venir porter plainte, et si, cependant, il réside dans un lieu connu, alors il faut y envoyer le criminel afin qu'il soit jugé par les juges de ce lieu. »*

*C'est assez, dit le pacha. Le chrétien, dites-vous, s'en est allé dans l'autre monde, il est parti pour l'éternité ?*

— *Oui, il y est parti.*

— *Ce pays est assez connu puisque nous y allons tous ?*

— *Oui certainement, nous y allons tous.*

— *Bien, envoyez-y le criminel sur le champ pour qu'il soit jugé, et envoyer le par la même route que celle qu'a empruntée le chrétien.*

*Et voilà comment le Turc fut brûlé à son tour. GM<sup>444</sup>*

<sup>444</sup> F&B n° 222 (01/05/1869)

### 3.4.3 Catéchisme expliqué aux enfants

Prenant le contre-pied complet des raciologues qui doutaient (le mot est faible) de l'éducabilité des « autres races », Feiz ha Breiz multiplie les exemples d'enfants non européens ayant intégré parfaitement les vérités de la foi chrétienne. Ainsi, Feiz ha Breiz écrit au sujet de la petite Fatma, fillette noire sauvée de l'esclavage et accueillie à Nantes :

*Fatma a dle caout etre unneg ha daouzek vloas, mes ne ouzeur ket d'ar zur he oad. Pevarzek mis zo ema e Frans, hag er pennadik amzer-ze e deus desket comz freaz ar gallek. Desket e deus dreist oll mad he c'hatekiz ha guirioneziou ar relijion; ha setu ama hag hen diskuez:*

*Goude he badiziant ne vouie ket penaus rei da anaout pe guen euruz en em gave. Gouela a rea puil, ha pa c'houlennet diganthe perag e vouel, e lavare:*

*—“Me eurus; me mont d'an env; mes va zad du ha va mam zu, siouas! Me morse guelet anezho!*

*—N'en em jalit ket, va bugel, Doue zo ker mad, hag a c'hell eun dervez ho renta deoc'h.*

*—Oh, emezhi en eur voela c'hoas muioc'h, hi mont d'al limbou gant ar vugale n'int ket badezet, ha me d'an env; oh! me ket ho guelet morse; ha me ket ho ancounac'hat! me caret kement anezho!”*

*Ar bugel-ze e deus diskuezet cals speret: goulennet e deus meur a vech ar vadiziant, hag en em breparet eo a zoare evit he reseo. Ar c'hras-ze a laker evez mad abarz he rei.*

*Fatma doit avoir entre 11 et 12 ans, mais nous ne connaissons pas son âge de façon précise. Cela fait 14 mois qu'elle est en France et pendant ce petit laps de temps elle a appris à parler correctement le français. Elle a surtout bien appris son catéchisme et les vérités de la foi ; et voilà qui le prouve :*

*— Moi heureuse ; moi aller au paradis ; mais mon père noir et ma mère noire, hélas ! Moi jamais voir eux !*

*— Ne vous inquiétez pas mon enfant, Dieu est si bon, il pourra vous les rendre un jour.*

*— Oh, dit-elle en pleurant encore plus, eux aller dans les limbes avec les enfants qui ne sont pas baptisés, et moi au ciel ; oh ! Moi pas revoir eux jamais ; moi pas oublier eux ! Moi tant aimer eux !*

*Cet enfant a montré beaucoup d'esprit : elle a demandé le baptême plusieurs fois et s'est parfaitement préparée à le recevoir. Le baptême, cette grâce que l'on ne donne qu'avec beaucoup de précautions. <sup>445</sup>*

L'exemple est clair : la petite Fatma, bien que noire, a montré en 14 mois des capacités d'apprentissage pour le moins satisfaisantes. Bien évidemment, elle parle toujours « petit nègre » mais doit-on s'en étonner ? Plus exemplaires encore sont les lettres des petits orphelins arabes d'Algérie que Mgr Lavigerie a recueilli suite à la grande famine de 1868.<sup>446</sup>

<sup>445</sup> F&B n° 357 (02/12/1871)

<sup>446</sup> F&B n° 155 (18/01/868)

Nous sommes là au cœur d'une opération de propagande comme le bouillant archevêque basque d'Alger savait les orchestrer.<sup>447</sup> Afin de faire affluer les dons, il arrosait littéralement la presse catholique de lettres écrites par ses petits protégés à leurs parrains et marraines de France qui payaient leur éducation. Plusieurs salves de ces lettres se trouvent dans Feiz ha Breiz : la première dès 1868, au plus fort de la famine alors que Mac-Mahon, alors gouverneur du pays, tente d'en minimiser l'importance ; la seconde en 1870 puis la troisième sur plusieurs mois à partir de fin 1872<sup>448</sup> afin de pérenniser l'œuvre. Toutes ces lettres montrent des orphelins heureux d'avoir trouvé en la personne du cardinal Lavigerie un nouveau père, des jeunes chrétiens qui seront à coup sûr les graines qui ensementeront l'Afrique car presque tous veulent devenir missionnaires.<sup>449</sup> Au cas où certains douteraient de la véracité de ces lettres, on leur adjoint d'autres lettres écrites par des visiteurs de ces orphelinats qui posaient tous des questions aux jeunes enfants pour vérifier leur connaissance du catéchisme.<sup>450</sup> C'est par ce biais que Feiz ha Breiz trouve le moyen de donner des cours de catéchisme sans en avoir l'air. L'exemple n'est pas isolé. Dans le numéro 208 daté du 23 janvier 1869, on trouve un très long entretien entre un évêque et deux petites esclaves africaines recueillies dont les sœurs se demandent si elles doivent être baptisées. L'évêque leur pose donc de nombreuses questions qui ressemblent à s'y méprendre à celles que l'on pouvait trouver dans un catéchisme breton de la même époque.<sup>451</sup> On l'aura compris, elles ont donné toutes les bonnes réponses et ont été finalement baptisées au milieu des nonnes du couvent pleurant de joie.

---

<sup>447</sup> MEYER Jean, TARRADE Jean, THOBIE Jacques, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, p. 501-507.

& Roger ETCHEGARAY, « L'effort missionnaire des Basques à travers les siècles », VIIIème Congrès d'Etudes Basques (1948 Biarritz), Donostia-San Sebastián : Eusko Ikaskuntza, 2003, P. 899-912.

<sup>448</sup> F&B n° 403 (19/10/1872)

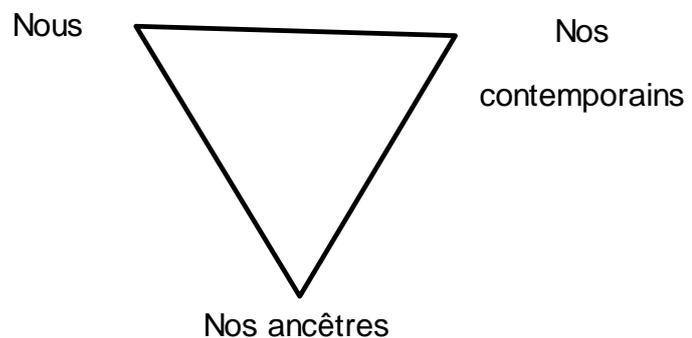
<sup>449</sup> F&B n° 404 (26/10/1872)

<sup>450</sup> F&B n° 278 (28/05/1870)

<sup>451</sup> *Katekiz eskopti Kemper ha Leon*, Quimper, Kerangal, 18??

## 3.5 Des peuples sous le joug du diable

Jean-Frédéric Schaub, dans son étude du livre d'Aphra Behn (1640-1689),<sup>452</sup> a très bien mis en évidence le triangle explicatif dont les pôles sont les modernes, les anciens et les autres qui préside à toute conception de l'Altérité depuis la découverte des Amériques. Nous, les modernes, pour comprendre les Autres, devons les situer par rapport aux Anciens, nos ancêtres tels que nous les connaissons ou plutôt les imaginons. Si la découverte d'hommes vivant dans une nudité ingénue faisait penser à un état prélabarien,<sup>453</sup> les pratiques anthropophages les plaçaient directement sous la main de Satan.



À cette ambivalence, à ce double regard, répondent les lettres de Bartolomé de Las Casas sur les pratiques des Espagnols qui sont à la fois porteurs du message évangélique et conquérants sanguinaires. À l'intérieur du triangle explicatif, Aphra Behn compare dans son roman, les décorations corporelles des Noirs d'Afrique aux tatouages des Pictes, qu'elle considère comme ses ancêtres. Feiz ha Breiz fait de même, en comparant les Celtes et Fidjiens.

*Mar hoc'h euz c'hoant, Breiziz, da c'houzout peseurt tud a oa ho tadou koz araog beza kristenien, ha pegement a nerz-kalon a oa red da gahout evit beva en ho zoues ha prezeg dezo ar guir relijion: chilaouet eur pennad deuz histor ar roue Sakobau, ann debrer tud.*

*Si vous voulez savoir, Bretons, quels gens étaient vos ancêtres avant de devenir chrétiens, et le courage nécessaire pour vivre parmi eux et leur prêcher la vraie religion, écoutez un extrait de l'histoire du roi Sakobau, le mangeur d'hommes.*<sup>454</sup>

On en arrive à se demander si, au final, on assiste à une description des Fidjiens (représentation serait plus juste) ou à un ensauvagement des anciens Celtes. En réalité, peu

<sup>452</sup> Jean-Frédéric SCHAUB, *Aphra Behn : Oroonoko prince et esclave. Roman colonial de l'incertitude*.

Cf. Les lundis de l'Histoire, France Culture, 15 septembre 2008

<sup>453</sup> De l'anglais *prelabarian*: d'avant la faute d'Adam et Eve.

<sup>454</sup> F&B n° 10 (06/03/1880)

importe car ce qui compte pour Feiz ha Breiz est de montrer que tout vient du péché originel, que les peuples qui n'ont pas encore entendu la Bonne Nouvelle continuent à sombrer et à se dépraver alors que seuls les catholiques vont dans la bonne direction. Ces analogies obtenues par le croisement d'une double perspective, synchronique et diachronique, sont encore très courantes dans le discours raciste qui, aujourd'hui comme hier, se repaît de raccourcis historiques et anthropologiques.

### 3.5.1 « Hors de l'Église point de Salut »

Le tour de la question de l'appréhension de l'altérité religieuse par les missionnaires chrétiens (catholiques et protestants) semble avoir été fait lors du colloque du CREDIC de 2000<sup>455</sup> et a été la source d'une grande part de la présente réflexion. Notre objectif n'étant pas de réécrire ce que d'autres ont déjà écrit avec plus de talent, nous nous bornerons aux descriptions et aux analyses développées sur ce sujet dans Feiz ha Breiz.

Dès le numéro huit de Feiz ha Breiz, Yves Pouliquen, réaffirme ce principe : « Hors de l'Église, point de Salut » et s'en explique :

*An den eta ne hell ket servicha Doue er guis ma troto en he benn mæs er guis ma ze lavaret dez'han gant Doue, ne dle ket heulia he religion he unan, mæs an hini roet dez'han gant Doue.*

*Piou bennac eta a servich Doue en he c'his he unan ne servich ket anehan. Piou bennac a heuil he religion he unan ne heuil religion ebet. Lavaret e ve en deffe religion, hag e gourionez n'en deuz tamm... N'eus evit an den nemet eun hent da vont d'ar barados, an hini zo merket dez'han gant Jesus-Christ he unan. Piou bennac a fell dez'han mont dre eun hent all, a zigouezo en ifern.*

*L'homme ne peut donc pas servir Dieu comme bon lui semble mais de la manière qui lui a été indiquée par Dieu, il ne doit pas suivre sa religion personnelle mais celle qui lui a été donnée par Dieu.*

*Donc, celui qui sert Dieu à sa propre manière ne le sert pas. On pourrait dire qu'il a une religion mais en réalité il n'en a aucune... Il n'y a pour l'homme qu'un seul moyen d'aller au paradis, c'est celui qui lui a été indiqué par Jésus-Christ lui-même. Celui qui veut y aller par un autre chemin arrivera en enfer.<sup>456</sup>*

Un peu plus loin dans son article, Yves Pouliquen écrit que celui qui dit que toutes les religions sont bonnes se trompe lourdement car :

*[...] ar Juzeo o lavaret e zeo Jesus-Christ eur*

*[...] le juif qui dit que Jésus est un menteur, le*

<sup>455</sup> Françoise JACQUIN et Jean-François ZORN (dir.) *L'altérité religieuse : un défi pour la mission chrétienne*

<sup>456</sup> F&B n° 8 (25/3/1865)

gaouyat, ar Japan o vresa ar groas, an Turc o laza ar c'hristen, hag ar payen o vont d'an daoulin dirag ur golen, ne reont nemet heukia o religion.

Nann, nann an oll religionou n'int ket mad. Doue en deuz lavaret d'ann den petra dle da ober evit plijout dez'han ha mont d'ar barados; neus nemet eur religion hag a zeskfe an traou-ze dez'han hag a ve carguet gant Doue d'her c'has d'ar baradoz; neus eta nemet ur religion hag a ve guirion, hag a ve mad, hag ar religion-ze eo ar religion desket d'an dud gant Jesus-Christ he unan, goude-ze dre he urz gant he ebestel, hag abaoue an ebestel bete vremen, gant ar pabed, an esquibien, hag ar veleyen carguet a guement-ze gant Doue he unan; hounnez hag hounnez ebken a zo mad, en hounnez hag en hounnez ebken e c'heller en em zavetei; ar religionou all a gaver dre ar bed, a zo savet gant an diaoul he unan evit distrein an dud divar hent ar baradoz hag ho zoll var hent an ifern: mad int evit eur guel, hag e gouirionez ne d'int nemet berniou queyer livet caer. Lavaret a reont holl e z'int carguet gant Doue da gas an den d'ar baradoz hag e gouirionez e z'int carguet gant an droug-speret d'hen tol var he benn he ifern. N'ho silaouet ket, me ho ped en hano Doue, rac ho c'homzou a zo dous evel ar mel hag ho mouez dudius evel hini an eostic, calz o deus, siouas deja decevet, ha calz a zesevont bemdez; hag eur vech faziet ez eo diez distrei var an hent mat.

Japonais qui foule la croix, le Turc qui tue le chrétien et le païen qui s'agenouille devant un fétu de paille ne font que suivre leur religion.

Non, non, toutes les religions ne sont pas bonnes. Dieu a indiqué à l'homme ce qu'il doit faire pour lui plaire et gagner le paradis. Il n'y a qu'une seule religion qui lui enseigne ces choses-là et qui est chargée par Dieu de l'envoyer au paradis. Il n'y a donc qu'une seule religion qui soit vraie, qui soit bonne et cette religion est la religion enseignée aux hommes par Jésus-Christ lui-même, par les apôtres héritiers de son autorité par la suite et depuis les apôtres jusqu'à aujourd'hui par les papes, les évêques et les prêtres auxquels Dieu lui-même a confié cette tâche. Elle et elle seule est bonne, c'est par elle et par elle seule que l'on peut se sauver. Les autres religions que l'on trouve à travers le monde ont été instituées par le diable en personne pour détourner les gens du chemin du paradis et les jeter sur celui de l'enfer. Elles sont apparemment bonnes mais, en vérité, elles ne sont que des tas de mensonges bien habillés. Elles disent toutes être chargées par Dieu d'envoyer l'homme au paradis et en vérité elles ont pour mission du malin de le plonger dans son enfer. Ne les écoutez pas, je vous en supplie au nom de Dieu car leurs paroles sont douces comme le miel et leurs voix enchanteresses comme celle du rossignol, elles en ont déjà déçu beaucoup, hélas et en déçoivent d'autres tous les jours. Or, une fois trompé il est difficile de revenir sur le bon chemin.<sup>457</sup>

Dès lors, on comprend mieux la réponse dilatoire que fit l'évêque à la petite Fatma qui s'inquiétait du sort réservé dans l'autre monde à ses parents et à ce frère qu'elle aimait tant. À

<sup>457</sup> Idem

la question de savoir s'il faut être baptisé pour aller au paradis, le livre d'instruction chrétienne de l'évêché de Quimper donne une réponse formelle :

*la, ar vugale n'int ket badeze ne d-eont ket d'ar baradoz. [...] Ar vugale a varv heb badiziant ne d-eont ket d'ar baradoz ha ne velint biken an Aotrou Doue.*

*Oui, les enfants qui ne sont pas baptisés ne vont pas au paradis. [...] Les enfants qui meurent sans baptême ne vont pas au paradis et ne verront jamais le seigneur.* <sup>458</sup>

*An diaoul* (le diable), Lucifer, Satan, *an Drouk-Spered* (le malin) sont des noms omniprésents dans Feiz ha Breiz, auxquels s'ajoutent des surnoms : *Tad ar gaou* (le père du mensonge), *enebour ar Silvidigez* (l'ennemi du Salut). Ces derniers évoquent la tromperie, la méchanceté, l'enfer.

Non content d'affirmer que seule la religion catholique mène au Salut, Feiz ha Breiz entend donner des preuves de ce qu'il avance. La première preuve de cette origine diabolique des autres religions est que seule l'Église catholique est attaquée par le diable et ses valets :

*Hogen red eo evesaat, petra bennak ne fell d'an dud dizoue-ze relijion ebet, n'en em gemeront morse nemet oc'h ar relijion gatolig, hag oc'h he beleien. Bez'ez eus protestanted, iuzevien, mahometanet... Ar fals relijionou-ze ne vezo ket touchet outho ; ho ministret a vezo lezet e peoc'h. Ha perag ? Abalamour ar relijion calolig epken a zo guir, he beleien epken a ro tud consacret da Zoue. Ministred ar fals relijionou ne dint nemet tad evel ar re all, ep character sacr ebet; ho relijionou ne dint nemet sorc'hennou, ar pez a zo tre dioc'h doare tad ar geïer.*

*Or il faut remarquer que si ces athées ne veulent aucune religion, ils ne s'en prennent jamais qu'à l'Église catholique et à ses prêtres. Il y a des protestants, des juifs, des mahométans... On ne touche jamais à ces fausses religions, leurs ministres seront laissés en paix. Et pourquoi ? Parce que seule la religion catholique est vraie, seuls ses prêtres sont des hommes consacrés à Dieu. Les ministres des fausses religions ne sont que des gens comme les autres, sans aucun caractère sacré, leurs religions ne sont que des lubies, ce qui correspond très bien au père des mensonges.* <sup>459</sup>

L'autre preuve irréfutable, aux yeux de Feiz ha Breiz, de la véracité des dogmes catholiques est que les plus intelligents des membres des autres religions se convertissent au catholicisme :

*Setu eno ar c'hem bras a zo hag a vezo ato etre ar guir Relijion hag ar fals relijionou, da lavaret eo, etre ar guir hag ar gaou. Er guir*

*Voici là la grande différence qu'il y a et qu'il y aura toujours entre la vraie religion et les fausses religions, c'est-à-dire, entre le vrai et le faux. Dans la vraie religion,*

<sup>458</sup> *Leor a gelennadurez kristen evit eskopti Kemper ha Leon*, Kemper, 1904, p. 195.

<sup>459</sup> F&B n° 352 (28/10/1871)

*Relijion, ar re he anavez muia he heuil ive gant ar muia plijadur ; er fals Relijionou ar re o deus muia anaoudeguez anezho eo ar re guenta o trei kein dezho.*

*ce sont ceux qui la connaissent le mieux qui la suivent aussi avec le plus de plaisir ; dans les fausses religions, ce sont ceux qui en ont la plus grande connaissance qui sont les premiers à s'en détourner.* <sup>460</sup>

Ainsi, Feiz ha Breiz ne manque jamais de raconter les conversions spectaculaires de rabbins, de marabouts, et de prêtres païens insistant toujours sur le fait que ces nouveaux convertis étaient aussi les plus instruits de leur religion. La dernière preuve, et peut-être la plus importante, est le comportement exemplaire d'abnégation et de courage des missionnaires et la foi admirable des nouveaux chrétiens qui n'hésitent pas à la payer de leur vie. Nous reviendrons sur ces éléments dans les chapitres suivants.

### 3.5.2 Des peuples abusés par Satan.

Pour Feiz ha Breiz, la lutte entre Satan et Dieu se joue sur deux niveaux : au niveau personnel d'abord, au niveau de l'humanité entière ensuite. Comme nous l'avons déjà dit, la force du mouvement missionnaire en France et particulièrement en Bretagne trouve son origine dans le traumatisme de la Révolution française car nombreux sont les fondateurs de société missionnaire marquée directement ou indirectement par cette expérience du catholicisme de la clandestinité où les choix personnels prennent un caractère crucial. En effet la Révolution oblige un retour à l'essentiel qui s'exprime notamment par une spiritualité qui privilégie la référence au Christ crucifié, au Cœur de Jésus ou de Marie. L'obsession de la damnation et l'omniprésence de Satan sont la face négative de cette intime conviction qu'il y a urgence et l'axiome « hors de l'Église, point de salut », est l'objet au cours du siècle d'une interprétation plus rigide, peut-être par les théologiens, sûrement par la majorité des missionnaires. Il en résulte une véritable obsession du baptême.<sup>461</sup> C'est pourquoi le mouvement missionnaire au XIX<sup>e</sup> siècle se caractérise par une frénésie à baptiser les enfants « in articulo mortis » c'est-à-dire à l'article de la mort.

*Er vro-ze [Chin], evel ma c'hoar an oll e veler aleiz a vugale dilezet. Ar vissionerien hag al leanezet a zo eat di a zestum muia ma c'hellont euz ar vugale-ze. Sevel a reont ar re*

*Dans ce pays [la Chine], comme chacun le sait, on voit beaucoup d'enfants abandonnés. Les missionnaires et les sœurs qui y sont partis recueillent le plus possible de ces enfants. Ils élèvent ceux qui restent en vie et,*

<sup>460</sup> F&B n° 59 (17/03/1866)

<sup>461</sup> Gérard CHOLVY (Actes réunis par), *L'éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi. XIXe et XXe siècles*, p8.

*a jom beo, ha d'ar re a varf e tigoront dor an  
Env dre ar vadiziant. En tiez zoken e  
vadezont ive calz a vugale dare da vervel.*

*grâce au baptême, ouvrent la porte du ciel à ceux qui  
meurent. C'est jusque dans les maisons qu'ils  
baptisent les enfants prêts à mourir.<sup>462</sup>*

Le baptême du païen ne consiste pas seulement à laver l'âme du péché originel comme chez les enfants en bas âge mais aussi en un exorcisme pour en chasser le malin. Ainsi, Amna et Lemona doivent-elles subir un exorcisme avant d'être baptisées :

*E-pad ma komzent d'ezho euz ann exorcisou a  
ve great araok ar vadiziant evit kas kuit ann  
diaol, Amna a zeuaz da gaout eunn aoun ken  
braz euz ann drougspered ma kreske muioc'h-  
mui enn-hi ar c'hoant da veza badezet.*

*Pendant que [les nonnes] leur parlaient des  
exorcismes qui sont pratiqués avant le baptême  
pour chasser le diable, Amna fut prise d'une peur si  
grande du malin que son envie d'être baptisée ne  
faisaient qu'augmenter.*

*Euz he du, ar spered-ze a denvalien, credabl  
eo, a ioa kounnaret a-enep ann ene mad-ze  
hag a-enep ar re a glaske he lemel a zindan he  
veli.*

*De son côté, l'esprit des ténèbres était très  
certainement furieux contre cette bonne âme et  
contre ceux qui essayaient de la soustraire à son  
emprise.<sup>463</sup>*

Et c'est ainsi que la pauvre fillette se casse la jambe en descendant l'escalier. À peine baptisée, l'ancienne petite esclave demande à l'évêque de la confirmer. L'évêque, étonné, lui conseille de savourer d'abord la joie du baptême qui avait chassé le diable de son cœur. La petite fille ne l'entend cependant pas de cette oreille :

*Gwir eo, ar vadiziant e deuz kaset kuit ann drouk-  
spered; mes klask a ra adarre dont em c'halon, ha  
me n'em euz ket nerz a-walc'h evid her pellaat.*

*C'est vrai, le baptême a chassé le malin mais il  
cherche à nouveau à entrer dans mon cœur et  
je n'ai pas assez de force pour l'en éloigner.<sup>464</sup>*

Le bon évêque l'enjoint alors de bien apprendre son catéchisme et lui annonce qu'il la confirmera à la Pentecôte. Si le diable lutte autant pour conserver l'âme d'une « misérable petite négresse », on peut imaginer sa colère quand il voit de grands missionnaires lui soustraire des peuples entiers comme Saint François-Xavier au Japon :

*Hoguen an droug-speret a dlïe beza e counnar o  
velet eur vro evelse a bez o trei kein dezhan hag  
o tiguveri ho doulagad d'ar virionez. Evelse ne  
eanas ket ken n'en doa cavet an tu da lacat ober*

*Or, le diable devait être très en colère en voyant  
un pays entier qui, comme celui-ci, allait lui  
tourner le dos et ouvrait ses yeux à la vérité. C'est  
ainsi qu'il redoubla d'efforts jusqu'à ce qu'il trouve*

<sup>462</sup> F&B n° 298 (15/10/1870)

<sup>463</sup> F&B n° 202 (12/12/1868)

<sup>464</sup> Idem.

*ar brezel d'ar Religion.*

*le moyen de faire faire la guerre à la religion.* <sup>465</sup>

En effet :

*An droug spered gaf ato an tu da boulza eur rum  
baianet, eur rum tud gouez bennag da ober ar  
brezel da zervicherien an Aotrou Doue.*

*Le malin trouve toujours une bande de païens,  
ou une horde de sauvages pour faire la guerre  
aux serviteurs de Dieu.* <sup>466</sup>

L'utilisation du terme guerre n'est pas ici anodine, Feiz ha Breiz présente bien souvent la lutte entre Dieu et le diable en des termes martiaux ; dans un article, on peut lire :

*Brema, marteze muioc'h evit biscoaz, e caver var  
an douar diou arme o stourm an eil oc'h eben.*

*Aujourd'hui, peut-être plus que jamais, on trouve  
sur la terre deux armées qui s'affrontent.* <sup>467</sup>

Dans un autre article, Dieu est présenté comme *ur prins a beoc'h* (un prince de paix) mais qui ne recule pas face à la guerre :

*Guir eo Doue, an Doue a beoc'h, a zo ive Doue an  
armeou. Roet en deuz he otre d'ar brezel avechou,  
hag avechou zoken en deuz her gourc'hemennet,  
hag hen ober bete distruja tud eur c'harter, pa o  
deveze an dud-ze, dre ho zorfejou, meritet beza  
caset ar wenn anezho divar an douar.*

*Il est vrai que Dieu, le Dieu de paix, est aussi le  
Dieu des armées. Il a parfois donné son accord  
à la guerre, et parfois même il l'a ordonnée et l'a  
faite jusqu'à détruire les habitants d'un pays  
quand ils avaient mérité de par leurs crimes  
que leur race disparaisse de la surface de la  
terre.* <sup>468</sup>

Les jésuites sont même qualifiés de *rejimanjou dibab* (régiments d'élite) dans cette guerre impitoyable contre le diable et ses valets. Le sentiment qui domine pourtant à l'égard des infidèles est la commisération comme le montre l'emploi récurrent d'adjectifs comme *kaezh* (pauvre, malheureux ; écrit *kez* ou *keaz* dans Feiz ha Breiz) ou *rezeudik* (misérable) associés aux mots *paianed* (païens) ou *gouezidi* (sauvages). Cette commisération se retrouve aussi dans l'attitude des missionnaires et des nouveaux chrétiens qui prient pour leurs bourreaux sur le champ de leur exécution et de leur martyre.

*[...] prest oa da scuill he c'hoad evit eneoù ar  
vourrevien a ioa ouz he c'hortoz ; a galoun-vad e  
kinnighe he vuez da Zoue evit ho zilvidighez.*

*Il était prêt à verser son sang pour l'âme des  
bourreaux qui l'attendaient. C'est de bon cœur  
qu'il sacrifiait sa vie à Dieu pour leur Salut*<sup>469</sup>

<sup>465</sup> F&B n° 122 (01/06/1867)

<sup>466</sup> F&B n° 135 (31/08/1867)

<sup>467</sup> F&B n° 183 (01/08/1868)

<sup>468</sup> F&B n° 316 (18/02/1871)

<sup>469</sup> F&B n° 101 (05/01/1867)

En effet, les peuples non chrétiens sont plutôt considérés comme les victimes de Satan, le père du mensonge, et de ses valets que sont les prêtres des autres religions. L'article de Feiz ha Breiz où apparaît le plus clairement cette identification des pays païens à des royaumes du diable est sans conteste celui qui reprend la lettre d'un missionnaire en Chine publiée précédemment dans la *Revue Catholique d'Albi* :

*An diaoul eo ar roue bras ama. N'eus ket eur c'horn, eur c'hroaz hent, eun huelen, eleac'h n'en defe ket he lojeiz.*

*E kær, er pagodou (eun doare chapelou) so ep niver. Caout a rer anezho bep camet, hag e pephini ez eus eur c'hraouiat diouledigou ha ne ufe den credi peguen divalo, peguen euzus, peguen diforch int. Paianet ar C'huz-Heol o deus lezet ganeomp skeudennou an drouc-speret, skeudennou ar fals doueou, mes ar re ze a oa great brao; ama skeudennou Satan so eur skrij ho guelet, guir henvelidigez an diaoul. E guirionez ma teufe Lucifer da denna he batrom dre ar sclerijen, evel ma rer hirio, he skeuden ne ve ket euzussoc'h evit ar re a rer dezhan e-touez ar Sinaïz. E pep pagod ez eus eul leac'h da ebatal, pe da c'hoari ar gomedi; an diaoul a ro ebat d'ar re hen azeul pe hen ador, evit gallout æssoc'h a ze ho zacha d'an ifern.*

*Mar o deus ar pagodou ho banden diaoulou, pep ti en deus ive he re. Bez' ez eus unan evit ar quele, eun all evit an hoalet, eun all evit ar goulou, eun all evit ar pod dour, eun all so lojet er ialc'h. Hag an oll dioulouigou-ze so azeulet, adoret. Ar gueguinerez ne gredo ket c'hueza tan ken ne devezo stouet dirag diaoulig an oalet na discarga dour ken ne devezo stouet dirag ar pod. Amarc'hadour araog digueri he stal a alumo diou c'houlouen dirag he ziaoul hag a stouo me n'ouzon ket pet guechdirazhan. Mar*

*C'est le diable qui est ici le grand roi. Il n'y a pas un recoin, un croisement, une hauteur où il n'ait son logement.*

*En ville, les pagodes (une sorte de chapelle) sont indémonstrables. On les trouve à chaque pas, et dans chacune d'entre elles il y a une soue à petits diables dont on ne peut imaginer combien ils sont laids, horribles et vils. Les païens d'Occident nous ont laissé des images du malin, des images des faux dieux, mais ces derniers étaient joliment faits. Ici, les images de Satan font horreur à voir, elles ressemblent vraiment au diable. En vérité, si Lucifer venait se faire photographe, comme on le fait aujourd'hui, son portrait ne pourrait pas être plus horrible que ceux que l'on fabrique ici chez les Chinois. Il y a dans chaque pagode un lieu pour se distraire ou pour jouer la comédie ; le diable donne des distractions à ceux qui le vénèrent et qui l'adorent pour pouvoir mieux les attirer en enfer.*

*Si les pagodes ont leur bande de diables, chaque maison a aussi les siens. Il y en a un pour le lit, un pour le foyer, un autre pour la lumière, un autre pour le pot à eau, un autre est logé dans la bourse. Et tous ces petits diables-là sont vénérés, adorés. La cuisinière n'osera pas allumer le feu tant qu'elle ne se sera pas inclinée devant le petit diable du foyer ni verser de l'eau avant de s'être inclinée devant le pot. Le marchand, avant d'ouvrir sa boutique, allumera deux bougies devant son diable et s'inclinera je ne sais combien de fois devant lui. Si beaucoup de*

*deu cals tud d'ar stal, e vezo trugarekeat an diaoul; ma na deu ket, e vezo pedet startoc'h starta.*

*gens viennent dans sa boutique, le diable en sera remercié ; s'il ne vient personne, il sera encore plus chaleureusement prié.* <sup>470</sup>

Nous citerons d'autres extraits de cette longue lettre. À sa lecture, il est difficile de ne pas penser, comme le rappelle Georges Steinmetz,<sup>471</sup> à ce que le propagandiste allemand Paul Rohrbach appelle *das Teufels Handschrift*, l'écriture du diable.<sup>472</sup> L'article de Georges Steinmetz insiste par ailleurs sur le fait que la dimension diabolique du discours ethnographique marque aussi le retour du trope satanique qui s'était diffusé partout lors des engagements coloniaux européens tout au long de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. Les missionnaires allemands de la province de Shandong à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle décrivaient la Chine comme « la terre de Satan » ou la « forteresse du diable ».<sup>473</sup>

### 3.5.3 Prêtres menteurs et vaines croyances

Les prêtres des autres religions sont invariablement dénoncés comme des agents du diable ou des menteurs qui condamnent leur peuple à l'enfer en l'accablant de superstitions :

*Ar roue coz a ioa astennet var eun dorchen blansonnet, hag eur vanden veleien en dro dezhan, da lavaret eo ministred ar fals Doueou. N'int tam dishenvel dioc'h ar re all nag en ho guiscamant nag e giz ebet : cridi a rer avad e comzont oc'h ar fals Doueou, e resevont gallout ha sclerijen digantho, hag evel-se e creder d'ho c'homzou evel ma credomp-ni d'an Aviel: Ato ez er d'ho c'haout pa vez unan bennak clanv. Pa vezont deut da gaout ar c'hlanvour kenta a reont eo pidi, neuze ober neuziou ha simillerez, goudeze e roont ive eul louzeier bennak pe e voadont an den clanv gant cregin lem.*

*Le vieux roi était allongé sur une natte et était entouré d'une bande de prêtres, c'est-à-dire de ministres des faux dieux. Ils ne se différencient pas du tout des autres ni dans leurs vêtements ni d'aucune autre manière : on croit cependant qu'ils parlent aux faux dieux et qu'ils en reçoivent pouvoir et science, et on croit ainsi leur parole comme nous croyons-nous à l'Évangile. On va toujours les chercher quand quelqu'un est malade. Quand ils viennent voir un malade, la première chose qu'ils font est de prier puis ils s'adonnent à toutes sortes de gesticulations et de rituels; après cela, ils donnent quelques médicaments ou saignent le malade au moyen de coquillages coupants.* <sup>474</sup>

<sup>470</sup> F&B n°62 (07/04/1866)

<sup>471</sup> George Steinmetz, L'écriture du diable, *Polix* n°66, 2004, p 49-80.

<sup>472</sup> Cf. W. MOCK, Rohrbach und das « Größere Deutschland », *Ethnischer Imperialismus in Wilhemnischen Zeitalter*

<sup>473</sup> RIVINIUS K.J., *Die katolische Mission in Süd-Schantung*, p. 90 & MÜLHAN K., *Herrschaft und Widerstand in der « Musterkolonie » Kiautschou*, p. 331.

<sup>474</sup> F&B n° 463 (06/12/1873)

Les prêtres païens comme les bonzes sont souvent appelés *beleien an idolou* (prêtres des idoles), idoles dont la divinité et l'efficacité est très sérieusement remise en doute par les missionnaires et les nouveaux chrétiens :

— *Ar bonzed-ze, emezhi, a zo o pidi ho Foussahs, ho Doueou, coll ho amzer a reont avad. Ar Poussahs-ze o deus discouarn ha daoulagad, mes ne glevont na ne velont. Neuze o trei oc'h ar bonzed, e lavaras dezho :*

— *Criit creoc'h-ta ! ho Poussahs a zo bouzar.*

— *Ar Verc'hez Catel a zo ar virionez ganthi, emezo oll.*

— *Mad, emezhi, mar ema ar virionez ganhen, en em lakit eta ganhen da bidi mestr an Env, hag e pareo ar posedet-ze.*

— *Ces bonzes, dit-elle, prient leur Poussahs, leurs dieux, mais ils perdent leur temps. Ces Poussahs ont des oreilles et des yeux mais ils ne peuvent ni entendre ni voir. Se tournant alors vers les bonzes, elle leur dit :*

— *Criez donc plus fort ! Vos Poussahs sont sourds.*

— *La vierge Catel a raison dirent-ils tous.*

— *Bien, dit-elle, si j'ai raison, venez prier avec moi le maître du ciel et il guérira ce possédé.*<sup>475</sup>

Le mot *poussah* que donne Feiz ha Breiz est évidemment une transcription phonétique du chinois *pu-sa* qui correspond au sanskrit *bodhisattva*.<sup>476</sup> D'autre part, la référence dans cet article au psaume 115 (4-8) est limpide.<sup>477</sup> Dans le même ordre d'idée, le jeune cuisinier cochinchinois d'un navire explique sa conversion au catholicisme lors de son passage à Marseille :

*O, nag hen zo caer seremoniou ar relijion gristen ! a lavare an den iaouank-se. Ni, en hor bro, e relijion Boudha, n'on eus nemet farserez. Evelse, er goueliou braz, e vez caset da noz kik dirak skeuden Boudha ; epad an noz servicherien an idol a deu da gerc'hat ar c'hik-ze, ha neuze e roer deomp-ni da gridi eo Boudha en deuz ho debret... Nan, ne fell din*

*Oh, que les cérémonies chrétiennes sont belles ! disait ce jeune homme. Nous, dans notre pays, dans la religion de Bouddha nous n'avons que des plaisanteries. Ainsi, au soir des grandes fêtes, on dépose de la viande devant l'image du Bouddha. Pendant la nuit, les serviteurs de l'idole viennent chercher cette viande et nous font croire alors que c'est le Bouddha qui l'a mangée... Non, je ne veux*

<sup>475</sup> Par exemple F&B n° 523 (06/02/1875)

<sup>476</sup> Merci à Tran Van Toan pour ses explications.

<sup>477</sup> Psaume 115

4 Leurs idoles, or et argent, une œuvre de main d'homme !

5 Elles ont une bouche, et ne parlent pas; elles ont des yeux, et ne voient pas,

6 Elles ont des oreilles, et n'entendent pas, elles ont un nez, et ne sentent pas.

7 Leurs mains, mais elles ne touchent point, leurs pieds, mais ils ne marchent point; de leur gosier, pas un murmure.

8 Que leurs auteurs leur ressemblent, tous ceux qui comptent sur elles !

*mui servicha Boudha...*

*plus servir bouddha...<sup>478</sup>*

Parfois, certains missionnaires ne pouvant supporter cette idolâtrie, ces cultes rendus au diable, ont bien de la peine à garder leur sang-froid et à se contenir :

*Varlene oa ker bras niver an dud reuzeudiz-ze a voa en em voestlet d'an diaoul, ma ne allet ket ho c'honta. An doueou brao-ze zo great gant coat pe bri, ha livet e ruz pe e glaz. Guisket int, hag evelse e tigouez avechou ma vez eat fall ho dillat pe collet ho liou gantho. Neuze e vez gret eur bragou nevez pe eur zae nevez d'an doue, pe autramant e vez laket eur guiskad liou fresc var he vin. Eur brocession a ranker da ober neuze evit diskuez an doue kempennet brao evelse, hag an dud a vandennou, ar merc'hed dreist oll, a ia da ober fougue dezhan evit he zillad nevez. Eun dervez edon o vale hag e tigouezas ganen eun diaoulig nevez kempennet evelse. Sevel a riz va baz hag ez ean da zistruja an doue canfard. Mes dont a riz da sonjal: mar torran heman, e vezo great unan nevez, hag e vezo great eur brocession muioc'h en honor d'an droug-speret. Var ar zonch-ze hen kezis da vont en dro da ziskouez e vragou ruz.*

*L'an dernier, le nombre de ces pauvres gens qui s'étaient voués au diable était si grand qu'on ne pouvait les compter. Ces beaux dieux sont faits de bois ou d'argile et peints en rouge ou en vert. Ils sont habillés et il arrive parfois que leurs habits s'usent et perdent leur couleur. Alors on fait un pantalon neuf ou une robe neuve au dieu ou on lui repeint le museau. Un jour que je me promenais je rencontrai un de ses diables nouvellement arrangés. Je levai mon bâton et allai détruire ce dieu coquin. Mais je songeai alors : si je le casse, on en fera à nouveau et on fera une procession supplémentaire en l'honneur du malin. C'est avec cette idée que je le laissai partir pour montrer son pantalon rouge.<sup>479</sup>*

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les vellétés iconoclastes (au sens étymologique du terme) de ce missionnaire sont présentées comme quelque chose de normal dans Feiz ha Breiz. Pourtant, chacun sait qu'en Bretagne, au XIX<sup>e</sup> siècle et encore aujourd'hui, on ne dédaigne pas de promener les statues des saints en procession et que le clergé ultramontain, contrairement au clergé gallican du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'appuie sur ces formes de piété populaire. Jean-Louis Normand, missionnaire en Kabylie, trouve d'ailleurs étrange de ne trouver dans les mosquées ni tableau ni image.<sup>480</sup> Il découvre à ses dépens que les Kabyles considèrent les chrétiens comme idolâtres :

*Paotret ar C'habylie ne garont tamm ann imachou, enebourien touet int memez outho, evit idolâtret e*

*les Kabyles n'aiment pas du tout les images, ils en sont même les ennemis, ils prennent les*

<sup>478</sup> F&B n° 451 (20/09/1873)

<sup>479</sup> F&B n° 62 (07/04/1866)

<sup>480</sup> F&B n° 26 (28/06/1879), Notons que le mot *imaj* en breton a le sens général de représentation et peut donc signifier statue.

<i>kemeront ar gristenien abalamour ma enoront imachou ar zænt.</i>	<i>chrétiens pour des idolâtres parce que nous honorons les images des saints</i> <sup>481</sup>
---	--

De toutes les religions, l'islam est décrit dans Feiz ha Breiz comme la pire :

<i>An dud-ze zo e fals relijion Mahomet, da lavaret eo en eur relijion cals crisc'h eget ar baganiach, eur relijion hag a c'hourc'hemen laza kement a zo christen, hag ober goasa geller d'ar re n'int ket euz ho fals creden.</i>	<i>Ces gens appartiennent à la religion de Mahomet, c'est-à-dire une religion bien plus cruelle que le paganisme, une religion qui ordonne de tuer tous les chrétiens et à faire subir le pire à tous ceux qui ne sont pas de leur fausse croyance.</i> <sup>482</sup>
--	--

Il y a plusieurs raisons à cela : tout d'abord, jusqu'à la fin du Moyen Âge, l'Europe chrétienne s'est définie dans la confrontation avec cette autre religion monothéiste ; ensuite, le mode de diffusion de l'islam est décrit dans Feiz ha Breiz comme violent et par conséquent opposé à la douceur présumée du mouvement missionnaire catholique ; pour terminer, le catholicisme réussi à s'implanter partout dans le monde au XIX<sup>e</sup> siècle sauf dans les terres d'islam. Nous avons déjà évoqué, dans le chapitre concernant les Kabyles, la représentation que donne Feiz ha Breiz des conquêtes musulmanes et nous traiterons de l'idée de croisade, qui n'est pas absente de Feiz ha Breiz, plus loin dans cette étude. Concentrons-nous donc sur la rivalité entre islam et catholicisme en contexte colonial. Claude Prudhomme nous donne le cadre général : « le monde musulman, même dominé reste imperméable aux essais de prosélytisme qu'il ne tarde pas à décourager ».<sup>483</sup> Même Amet Limbour à Zanzibar doit le reconnaître :

<i>An arabed so caletoc'h evit mein marbr da zitrei oc'h Doue.</i>	<i>Les Arabes son plus durs que le marbre à ramener à Dieu</i> <sup>484</sup>
--	---

Pourtant, Feiz ha Breiz ne manque jamais de relayer les informations données par des missionnaires qui prennent leurs désirs pour des réalités :

<i>En enez Ceylan, ar Vissioneriena zistro ive cals tud ous Doue etouez an dud a heul relijion Mahomet.</i>	<i>Sur l'île de Ceylan, les missionnaires ramènent beaucoup de gens à Dieu surtout parmi ceux qui suivent la religion de Mahomet.</i> <sup>485</sup>
---	--

Parfois aussi, on essaie de faire passer des cas isolés pour des généralités comme dans le cas des conversions de déportés musulmans que nous avons déjà mentionnées à Cayenne.

<sup>481</sup> F&B n° 42 (18/10/1879)

<sup>482</sup> F&B n°374 (30/03/1872)

<sup>483</sup> PRUDHOMME Claude, *Missions chrétiennes et colonisation*, p. 68.

<sup>484</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

<sup>485</sup> F&B n° #4 (25/02/1865)

Même le mythe kabyle n'a pas tenu ses promesses et que les espoirs de voir ce peuple revenir à la religion de ses ancêtres ne se sont pas concrétisés.

Quoi qu'il en soit, les marabouts, appelés *beleien Mahomet* (les prêtres de Mahomet) sont avec les pasteurs protestants, les religieux les plus abondamment décrits dans *Feiz ha Breiz*. Cela montre que ce journal conçoit une concurrence féroce entre le catholicisme et ces deux autres religions qui sont, il est vrai, les seules à être considérées comme prosélytes. La virulence des descriptions atteint des sommets proprement inouïs dans les écrits de Jean-Louis Normand, ce missionnaire en Kabylie que nous avons déjà plusieurs fois cité. Après avoir expliqué que seuls les Arabes peuvent être marabouts puisque la fonction est héréditaire, il nous donne quelques descriptions des membres de ce qu'il appelle *ar maraboudiach pe velegiach Mahomet*, le maraboutisme ou clergé de Mahomet :

*Ar Marabout a zo guisket kaër, a vale soun ha gant rogenz; pa zigouez dezhan komz, her gra neubeut, e berr gomzou ha goude beza pouezet mat he ger. Evit dezho da veza azennzet-cornec, sot da beuri, beac'h dezho oc'h anavezout an dec linen genta euz Leor lezennou Mahomet hanvet Coran, e fell dezho tremen dirag tud ar C'habylie evit tud desket mad, tud euz ar gouzieca; ha donet ar reont mad tre a benn da rei kement-se da gredi d'ann oll c'habylet [*>Gabylet*] couls lavaret. Eur Marabout ne anavez ket an izelder a galon. Bemdez he lavar a vouez huel d'ar C'habylet he anavez pep tra, eo ken desket, ken gouziec ha Doue. He vrasa sourci dreist oll eo ober ma vezo kemeret evit eun eun den santel. Evit donet a-benn euz he daol, ne spont ket evit ober euz ar brassa hag ann eûzussa fallagriez.*

*Ar Marabout a zo bras ann tam anezhan, carget he benn a avel hag he gorf a lorc'h; unan euz ar brassa grassou a ouffe eur C'habyte caout euz he berz eo gallout pokat d'he zourn. Beza ez eo ouspenn pis brein, pennoc, corfataer, gaouïer, fallacr, [...]*

*Le marabout est richement habillé, il marche droit et avec dédain. Quand il lui arrive de parler, il le fait peu, en quelques mots et après avoir bien pesé ses paroles. Bien qu'ils soient des ânes cornus, bêtes à manger de la paille, et ayant bien du mal à connaître les dix premières lignes du livre des lois de Mahomet appelé Coran, ils veulent passer auprès les Kabyles pour des gens instruits, des gens très savants, et ils arrivent très bien à le faire croire à presque tous les Kabyles. Un marabout ne connaît pas l'humilité. Tous les jours, il dit aux Kabyles qu'il sait tout ou qu'il est aussi instruit et savant que Dieu lui-même. Son plus grand souci, surtout, est de se faire passer pour un saint homme. Pour parvenir à ses fins, il use de la méchanceté la plus grande et la plus éhontée.*

*Le marabout est assez grand, la tête pleine de vent et le ventre plein d'orgueil. Une des plus grandes grâces qu'un Kabyle pourrait recevoir de sa part est d'être autorisée à lui baiser la main. De plus, il est pingre, têtu, glouton, menteur, mauvais [...]*

*Les marabouts disent qu'ils sont de la lignée de*

Ar Maraboudet a lavar e-z-int euz lignez Mahomed, mæz ne ve ket eaz dezho discuez penauz e tiskennont euz lignez ar fals-profed-se. Rag heb lavaret ez eo ar giz fall gantho da gaout meur a c'hreg, petra a lavaran meur a vaouez fall, meur a votez toull da bep goaz, evit heulia ar scuier great dezho gant Mahomed e-unan, — ar Pabor-bras-man hen devoe pemzec greg er memez amzer, ha leiz eur maner a verc'het fall, — ne zeuz moyen ebet da c'houzout penauz ec'h helfe ar Maraboudet beza kerent da Vahomet. Ken diæz e vesfe gouzout euz a be lignez e tiskenn eur Marabout evel ma vesfe gouzout euz a be lignez e tiskenn eur c'has bian he Breiz-Izel.

Mahomet mais il leur serait difficile d'expliquer comment ils peuvent descendre de la lignée de ce faux prophète. Car si l'on ne dit pas qu'ils ont l'habitude d'avoir plusieurs femmes, que dis-je, plusieurs mauvaises femmes, plusieurs traînées pour chaque mari pour suivre ainsi l'exemple qui leur fut donné par Mahomet lui-même, — ce bellâtre avait quinze femmes en même temps et un plein manoir d'autres mauvaises filles, — il n'y a pas moyen de savoir comment les marabouts pourraient descendre de Mahomet. Il serait aussi difficile de savoir de quelle lignée descend un marabout qu'il serait difficile de savoir de quelle lignée descend un petit chat de Base-Bretagne.

486

En revanche, parfois, la dévotion des païens suscite l'admiration et ne manque pas de tirer quelques soupirs envieux aux missionnaires :

Ah! ma vije ar gristenienken aketus ha ken dizaoun da bedi ha da drugarekeat Doue, e vijent oll sænt.

Ah ! si seulement les chrétiens étaient si assidus et moins timides dans la prière et dans leurs remerciements à Dieu, ils seraient tous des saints.<sup>487</sup>

La chose est d'autant plus effroyable quand on sait que toute cette dévotion est vaine et ne les mènera qu'en enfer :

Pa lenner lod euz a liziri ar visionerien, ne aller ket miret a druezi da lod euz an dud keiz-ze da bere e prezegont an Aviel, o velet pegen dallet eo an dud paour-ze gant fals credennou, o velet penaus e talc'h an droug-speret anezho liamet gant chadennou pounner meurbet, sebeliet e creiz an denvalijen euz ar gaou hag euz ar maro. An dud reuzeudik-ze a ra peurvuia muioc'h evit an droug-speret eget na ra ar gristenien evit ar guir Doue; muioc'h a boan a gemeront servicha ar speret a denvalijen evit na c'houlen Jesus-Christ diganeomp-

Quand on lit certaines des lettres des missionnaires, on ne peut s'empêcher de compatir avec une partie de ces pauvres gens à qui ils prêchent l'Évangile, en voyant combien ces pauvres gens sont aveuglés par de fausses croyances, en voyant que le malin les retient avec des chaînes extrêmement lourdes, ensevelis au milieu des ténèbres du mensonge et de la mort. Ces misérables gens font la plupart du temps plus pour le malin que n'en font les chrétiens pour le vrai Dieu ; ils mettent plus de peine à servir l'esprit

<sup>486</sup> F&B n° 27 (05/07/1879)

<sup>487</sup> F&B n° 62 (7/4/1866)

*ni evit gounit ar vuez eternel.*

*les ténèbres que ne nous en demande Jésus-Christ pour gagner la vie éternelle.*<sup>488</sup>

Certains modes de dévotions ne peuvent en effet que susciter l'effroi des catholiques bretons à l'instar de ce que nous pensons pouvoir identifier comme la *danse du soleil* des Indiens des grandes plaines d'Amérique du Nord<sup>489</sup> :

*Guelomp brema petra c'hoarvez etouez an dud evit pere e labouran : adori a reont kement ha kement an Aotrou Doue hag an drouk-speret. Aon o defe araog hema rak-ze e raont ar pezh a ellont evit plijout dezan. Satan a rank kaout goad, hag evit he gontanti e lakont ar gountel en ho c'horf, ha dreist oll en dro d'ar galon. Lod all a blant en douar eun tam koat bras, e penn an tam koat-se e ve staget eur penn corden, an hini a zo e pinnijen a doull e gostou, hag en toull-ze e ve laket penn all ar gorden ha plantet ken a teu ar c'hik a beziou. Ma teu da zemplant, unan euz e gerent a doll dour ien euz e fas a pa teu an den da gaout adarre e anaoudegez e ve pourchuet ar binijen. E penijennou ar gristenien, ha gueleit a ve eun dra bennag hag a dostafe euz eun evelep tourmant? Pegen trist eo gueleit an dud paour-ze o kemer kement a boan evit plijout d'ho adversour !*

*Voyons maintenant ce qui se passe chez les gens pour lesquels je travaille : ils adorent à égalité dieu et le diable mais ils doivent avoir peur de ce dernier car ils font tout ce qu'ils peuvent pour lui plaire. Satan a besoin de sang et pour le contenter ils se plantent un couteau dans le corps, surtout autour du cœur. Certains enfoncent dans la terre un grand morceau de bois en haut duquel on attache une corde ; celui qui est en pénitence se perce les côtés et on passe l'autre bout de la corde dans ces trous de telle manière que la chair s'en va en lambeaux. S'il s'évanouit, un de ses parents lui jette de l'eau froide sur le visage et quand il revient à lui, il peut poursuivre sa pénitence. A-t-on déjà vu quelque chose qui ressemble un tant soit peu à une telle torture dans les pénitences des chrétiens ? Il est triste de voir ces pauvres gens prendre tant de peine à plaire à leur ennemi !*<sup>490</sup>

Bien loin de là en effet, une des formes de dévotion privilégiée de l'Église au XIX<sup>e</sup> siècle en France, mais surtout en Bretagne, est bien évidemment le pèlerinage (permanent) et le pardon (qui n'a lieu qu'une fois l'an en l'honneur du saint) et qui, de 1870 environ jusqu'à la seconde guerre mondiale, connurent un âge d'or à tel point que le visiteur extérieur pourrait croire qu'il s'agit là d'un usage permanent et immémorial de l'Église bretonne. L'image est trompeuse car ce n'est qu'après les avoir combattus au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle que l'Église se les réappropria dans le sillage de la refondation de l'hagiographie

<sup>488</sup> F&B n° 204 (26/12/1868)

<sup>489</sup> Cf. article d'Olivier DELAVAUULT et Claude DORDIS dans Michel Le BRIS (Dir.), *Indiens des plaines*, catalogue de l'exposition de l'Abbaye de Daoulas, p. 74-75.

<sup>490</sup> F&B n° 226 (29/05/1869)

bretonne dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>.<sup>491</sup> Les comptes rendus de pardons publiés dans Feiz ha Breiz sont toujours l'occasion d'exprimer dans de belles envolées lyriques, ce que Ronan Calvez a appelé le paysanisme breton (breton — paysan — catholique — royaliste). Feiz ha Breiz publie aussi tous les renseignements utiles comme le prix du billet de train pour participer aux grands pèlerinages de l'époque que sont Lourdes et Paray-le-Monial (pèlerinage monarchiste). D'autres religions, comme l'islam, connaissent ces pratiques mais :

*Lavaret a rer aliez ez eo an droug speret henvel oc'h eur marmous, hag e clasc muia ma c'hell imita an Aotrou Doue en he oberou. Evelse e laca he adori dre relijionou faus, hag er relijionou faus-se e laca an dud da ober ive muia ma c'hellont ar pezh a velont da ober er guir relijion. Mes evel an uzachou consacret gant an iis catholic a dro e mad he bugale, evelse an [sic] memez uzachou pa ell an droug speret lacat ho briz ober er relijionou faus a dro e malheur an dud keiz en em les da veza tromplet gant adversour touet an den. Unan eus a uzachou ar gristenien catolic eo mont e pelerinach d'ar plasou santel evit henori eur zant benag. Mes ar pelerinachou-se a vez great ep dizurs; ar re ho gra a receo aliez grasou braz. E relijion Mahomet ema ive ar c'his da vont e pelerinach da vez an hini a hanvont ar profet. Kement hini so er relijion faus-se a dle mont di eur vech da viana en he vuez, ha meur a vech mar guell. Hoguen ervez ar gazetenn ar Bed, ar pelerinachou-se eo a zigas bep bloas ar vocen pe eur c'hlenvet stagus bennag er vroguez-ze. Evel ma zeont a vandennou, ha ma zeo red dezo cas gantho peadra da veva en hent, e za gant cals anezo an darnvuia eus ho danvez evit ober ar pelerinach-se, hag ar re a*

*On raconte souvent que le malin ressemble à un singe qui cherche à imiter de son mieux le Seigneur dans ses actes. C'est ainsi qu'il se fait adorer à travers de fausses religions et que dans ces fausses religions, il fait faire aux gens ce qu'ils voient faire dans la vraie religion. Alors que les usages consacrés par l'Église catholique tournent au bénéfice de ses enfants, les mêmes usages, quand il parvient à les instituer dans les fausses religions, tournent au malheur des pauvres gens qui se laissent tromper par l'ennemi juré de l'homme. Un des usages des chrétiens catholiques est d'aller en pèlerinage sur les lieux saints pour honorer tel ou tel saint. Mais ces pèlerinages se font sans désordre ; et ceux qui les font reçoivent souvent de grandes grâces. Dans la religion de Mahomet, on a aussi l'habitude d'aller en pèlerinage sur la tombe de celui qu'on appelle le prophète.<sup>492</sup> Tous ceux qui appartiennent à cette fausse religion doivent y aller au moins une fois dans leur vie et plusieurs fois s'ils le peuvent. Or d'après le journal Le Monde, ces pèlerinages apportent chaque année la peste ou une autre épidémie dans ce pauvre pays. Comme ils y vont par groupes et qu'il leur faut apporter de quoi se nourrir en chemin, ils transportent avec eux la plus grande partie de leur fortune pour faire ce pèlerinage et laissent ceux qui restent à la maison*

<sup>491</sup> Michel LAGREE, *Religion et cultures en Bretagne 1850-1950*, p. 297-311.

<sup>492</sup> Cette définition du *hadjdj* est pour le moins originale

*jom er guer a lezont en dienez. Goudeze evel ma zeo a gantchou hag a vilou e za tud evelse en hent, e vanc bouet dezo meur a vech hag e varvont gant an naon hag ar zec'het; alies e teu bandennou laeron varnezo, hag a c'huill kement a vez gantho. Ouspen so, evel n'ho deus ket oll ar memes creden, e sao brezel a-vechou etre ar belerinet hag en em lazont didruez. Evelse e veler alies an hentchou dre bere eo tremenet ar belerinet goloet a gorfou maro pere a jom ep beza lakeat en douar hag a zigas ar vocen er vro. Setu penaus ar pelerinachou-se, eleac'h ober vad d'an dud keiz, a zigas an dienez er c'harteriou-se oll hag a laca da zevel ar c'hlenvejou spontus-se pere a ra alies tro ar bed. Ar vocen, ar c'holera a sao perliasa e broiou-se ar sao heol, hag a ia avechou beteg ar c'hus-heol en eur ober cals distruch dre guement leac'h ma tremenont. Evit ar re a ia a bell da vez ar fals profet, an anter anezo ne deuont ket en dro, pe ne deuont nemet evit douguen eur goal glenvet bennag d'ho c'harter. Setu ar pezh a scrif eur missioner eus ar vros-[s]e pehini a vel bep bloas dirag he zaoulabad ar pezh a verc ama.*

*Er bla-ma dreist oll eo scrij clevet hano eus a belerinet bugale Mahomet d'ar gaer hanvet ar Mek. An hent d'ar guer se, eus a Jedda beteg eno ne deo nemet eul leuriat corfou maro, chomet var an douar da vreina. En eur pors mor var ar Mor-Ruz e contet eis mil varnugent corf maro var ar ruiou hag an tachennou. Ar c'holera so dre eno. An Durket a so e pen ar broiou-se eleac'h rei sicour d'ar re glan, a dec'he kuit. Enor d'ar Franczien ! hi epken a jom var dro ar*

*dans le plus grand dénuement. Ensuite, comme c'est par centaines et par milliers qu'ils prennent ainsi la route, la nourriture vient souvent à manquer et ils meurent de faim et de soif ; souvent des bandes de voleurs se jettent sur eux et emportent tout ce qu'ils ont. Il y a plus, comme ils n'ont pas tous la même croyance, des conflits éclatent entre les pèlerins qui s'entre-tuent sans pitié. On voit donc souvent les routes, empruntées par les pèlerins, chargées de cadavres qui ne peuvent pas être mis en terre et qui apportent la peste dans le pays. Voilà comment ces pèlerinages au lieu de faire du bien à ces pauvres gens provoquent la misère dans toutes ces régions et font naître ces terribles maladies qui font souvent le tour du monde. La peste, le choléra surviennent la plupart du temps dans ces pays de l'Orient et atteignent parfois l'Occident en faisant beaucoup de ravages dans tous les lieux où ils passent. La moitié de ceux qui viennent de loin à la tombe du faux prophète, n'en revient pas ou ne revient que pour rapporter une terrible maladie dans ses bagages. Voici ce qu'écrivit un missionnaire de ce pays qui voit chaque année devant ses yeux ce qu'il écrit ici.*

*Cette année c'est une horreur d'entendre parler du pèlerinage des enfants de Mahomet à la ville appelée la Mecque. La route qui mène à cette ville depuis Djeddah n'est qu'un tapis de cadavres restés à pourrir sur la terre. Dans un port sur la mer rouge, on compte 28 000 cadavres dans les rues et les champs. Les Turcs qui sont à la tête de ces pays, au lieu d'aider les malades, s'enfuyaient. Honneur aux Français ! Ils sont les seuls à être restés s'occuper de ceux qui sont malades du choléra.*<sup>493</sup>

<sup>493</sup> F&B n° 29 (19/08/1865)

re so taguet gant ar c'holera.

### 3.5.4 Les nouveaux infidèles

Marabouts, bonzes et autres sorciers sauvages ne représentent cependant pas une menace directe pour les Bretons, puisque seuls les missionnaires ont affaire à eux. Autrement plus dangereux sont les *missionnerien abers Satan*, les missionnaires de Satan contre lesquels Feiz ha Breiz met les Bretons en garde dès son premier numéro sous la plume de Gabriel Morvan (voir chapitre 1.1.1.). Goulven Morvan insiste lui aussi sur les paroles doucereuses et trompeuses de ces *doctored difeiz*, ces docteurs sans foi et sur leur capacité à subvertir les meilleures âmes.

*An Aviel, o comz euz ar fals pastored, ho laca e kem gant bleizi. Pa zonjer mad en doctored dizoue hag el laklepodet a gasont euz ho fers var ar meaz hag e kær zoken da brezeg a enep ar feiz hag ar relijion, e veler ec'h implijont e guirionez ar memes fineseou, ar memes ardou evel a ra ar bleis pa deu da daga loened. [...]*

*Evelse ive a ra ar visionerien abers Satan. Teleur a reont ar strafuil etouez ar bobl, etouez an dud disesk, ar re n'o deus na skiant na sclerijen avoalc'h evit guelet petra zo c'hoant da ober dezho, hag ar bobl, strafuillet evelse ne silaou mui mouez ar re zo carget anezhan, hag o sonjal eo em zavetei, e zeont dres eleac'h ma clasker ho c'has, e reont lavar ho enebourien vrasa da c'hortoz ive ma teuint da veza ho freiz.*

*L'Évangile, en parlant des faux pasteurs, les compare à des loups. Quand on y réfléchit, on voit bien que les docteurs sans foi et les vauriens qu'ils envoient à la campagne et même en ville pour prêcher contre la foi et la religion utilisent en vérité les mêmes ruses, les mêmes subterfuges que celles qu'utilise le loup quand il veut attaquer un animal. [...]*

*C'est ainsi que procèdent les missionnaires de Satan. Ils sèment la confusion dans le peuple, parmi les gens peu instruits, ceux qui n'ont ni science ni assez de lumière pour voir ce qu'ils ont envie de leur faire, et le peuple, ainsi troublé, n'écoute plus la voix de ceux qui en ont la charge et qui sont censés le sauver. Ils vont là où on veut les amener, ils font ce que leur disent leurs plus grands ennemis en attendant de devenir leurs proies.<sup>494</sup>*

Les recrues, qui forment la nouvelle armée du diable dont nous parlions au chapitre précédent, sont aisément identifiables :

*Brema, marteze muioc'h evit biscoaz, e caver var an douar diou arme o stourm an eil oc'h eben. E*

*Maintenant, plus que jamais peut-être, on trouve sur la terre deux armées qui s'affrontent. Où trouve-t-on*

<sup>494</sup> F&B n° 467 (10/01/1874)

peleac'h e caver an diou arme-ze? Setu ama. Evit guelet eur rum anezho eo red deoc'h mont da eun davarn bennak. Sellit mad hag e velot eno tud iaouauk, tud en ho guella oad, tud discrepez, liou ar pec'het var ho min, ho daoulagad skeulf, ar c'hlaouren o tont euz ho ginou ; ho c'hoars so quest d'ho lacat da scrija. Silaouit hag e clefot gantho leoudouet, goal bodennou, soniou divalo ha mezus. Rag potret gae a so eno, potret dizourzi, ne reont fors nemeur pe benn euz ho baz a ielo en douar. Pa deuint euz an davarn-ze, peleac'h ez aint-hi? Me ne ouzon ket ; ar pezh a ouzon eo emaint e doare d'en em rei d'an oll dizurziou ; n'o defe ket cals a vorc'hed evit laerez, discar, distruja, marteze zoken taga ha laza ; ne goustfe ket cals dezho en em gemeret oc'h an ilizou, oc'h an traou sacr, oc'h Doue he unan. En eur ger potred so eno hag a so e doare da vont d'ar vrezel, ha ne c'houlennont nemet pil ha laz.

ces deux armées ? Voilà. Pour voir la première, il vous faut aller dans quelque taverne. Regardez bien et vous verrez des jeunes gens, des gens dans la force de l'âge, des gens décrépits, la couleur du péché sur leur visage, les yeux hagards, la bave sortant dans leur bouche et leurs rires à vous faire frémir. Écoutez et vous n'entendrez que jurons, blasphème, chansons viles et honteuses. Car ce sont des garçons gais qui sont là, des garçons sans souci, ils se moquent complètement de tout. Et quand ils sortiront de cette taverne, où iront-ils ? Je ne le sais pas ; ce que je sais c'est qu'ils sont disposés à s'adonner à tous les désordres ; ils n'auraient pas beaucoup de scrupules à voler, casser, détruire, peut-être même à attaquer et tuer quelqu'un. Il ne leur en coûterait pas de s'en prendre aux églises, aux choses sacrées, à Dieu lui-même. En un mot, il y a là des gars qui sont prêts à partir en guerre et ne demandent que destruction et meurtre.<sup>495</sup>

Le pire pour Feiz ha Breiz est que nombre de ces missionnaires de Satan sont des gens qui ont reçu une éducation chrétienne :

Lez-Breis. - Penaus ive e teu da c'henel an aërviber ?

Boudedeo. - Ann dud a lavar eo en eur rogi cof he mam.

An Hermit: - Just, evelse e ia eur c'hristen da Framassoun en eur rogi caloun an llis e pehini eo bet consevet d'ar vuhez dreist natur dre ar vadiziant.

Lez-Breiz : — Comment naît une vipère ?

Boudedeo : — Les gens disent que c'est en déchirant le ventre de sa mère.

L'Ermit : — Vrai, c'est comme ça qu'un chrétien devient franc-maçon en déchirant le cœur de l'Église dans laquelle il a été porté à la vie spirituelle par le baptême<sup>496</sup>

Il est difficile, à la lecture de cet extrait de ne pas penser à Ernest Renan qui après une jeunesse bretonne et catholique abandonna la carrière ecclésiastique pour devenir le « pape » du scientisme et le maître à penser de la III<sup>e</sup> République.<sup>497</sup> Afin de bien montrer que les

<sup>495</sup> F&B n° 183 (01/08/1868)

<sup>496</sup> F&B n° 47 (19/11/1881)

<sup>497</sup> Sur l'itinéraire de d'Ernest Renan : Ernest RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* et Louis LE GUILLOU, « Ernest Renan l'hérésiaque » dans *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Tome 2 p. 51-78.

actions des impies du XIX<sup>e</sup> siècle s'inscrivent dans le cadre d'un plan diabolique (dans les deux sens du terme), Feiz ha Breiz se fait fort de démontrer la cohérence de celui-ci. Le malin étant le singe de Dieu, il s'inspire des saintes œuvres pour en susciter d'autres qui le serviront.

*Brema ez eus skignet dre ar bed oll eun doare breuriez hanvet Internasional, evel pa lavarfet emgleo etre an oll broiou, emgleo etre an oll dud difeiz a zo var an douar evit discar an iliz hag ar relijion, hag ive ar rouanet hag ar brinset, pa en em gavont var ho hent.*

*Araok brema on doa ar franc-mansonet ha meur a emgleo all e cuz, savet evit ober ar brezel da Zoue ha d'he vap Jesus-Christ. Hogen an emgleo a hirio en em skign cals muioc'h eget ar re all, hag ar re en em laca enhan dreist oll e zeo ar bandennou labourerien ha micherourien a zo er c'heriou braz e pep carter euz ar bed. Ar re-ma kenteliet ha poulzet gant eun nebeut likizien a bers Satan, n'o deus ken ioul nemet da ziscar kement tron ha kement aoter zo var an douar; Doue he unan a ziscarjent ma c'haljent hen ober.*

*Satan, evel ma on euz her guelet a viscoaz, a zo ato evel eur marmouz, o clask ober evit an droug, ar pezh a vez great gant Doue evit ar mad. Guelet en deuz en ilis santel Breuriezou, arc'hbreuriezou savet, evel breuriez ar Rozera, breuriez ar Scapular, ha calz a re all, elec'h ma teu an dibab euz ar gristenien, d'en em unani, d'en em glevet, e pevar c'horn ar bed, evit henori a eur vouez, gant muioc'h a galon, hag ep ean, ar galon sacr, ar Verc'hez Vari, pe unan bennag euz hor misteriou santela. [...]*

*En he emgleou coz n'en doa nemeur a dud euz a eur renk ken izel-ze, ha ne gave ket dezhan e vije*

*Il y a maintenant à travers le monde une sorte de confrérie appelée Internationale ou, comme on dirait, une entente entre tous les pays, entente entre tous les impies qui sont sur la terre pour abattre l'Église et la religion et aussi les rois et les princes quand ils se trouvent sur leur chemin.*

*Avant aujourd'hui, il y avait entre les francs-maçons plusieurs ententes secrètes conclues pour faire la guerre à Dieu et à son fils Jésus-Christ. Or, aujourd'hui, cette entente se développe plus que les autres et regroupe surtout des bandes de travailleurs et d'ouvriers que l'on trouve dans toutes les régions du monde. Ces derniers, conseillés et poussés par quelques laquais de Satan n'ont d'autre volonté que d'abattre tous les trônes et tous les autels de la terre. Ils abattraient Dieu lui-même s'ils le pouvaient.*

*Satan, comme cela a été vu de tout temps, est tel un singe qui essaie de faire pour le mal ce que Dieu fait pour le bien. Il a vu dans la sainte Église, des confréries, les archiconfréries instituées comme la confrérie du rosière, la confrérie du scapulaire et bien d'autres dans lesquels vient l'élite des chrétiens pour s'unir, s'entendre aux quatre coins du monde afin d'honorer d'une seule voix, avec plus de cœur et sans cesse le Sacré-Cœur, la Vierge Marie ou quelques autres de nos mystères les plus saints. [...]*

*Puisqu'il n'y avait guère, dans ces anciennes ententes [diaboliques], que des gens de basse*

---

Ernest Renan est aussi un des personnages clefs des livres de Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres* et d'Edward SAÏD, *Orientalisme*.

*cre avoalc'h he arme evit ar brezel en doa da ober; brema avad gant ar pezh a c'halver Internasional, e caf dezhan e c'hell he likizien sevel euz ho zoullou tenval, hag o deus nerz avoalc'h evit stourm var an dachen a enep Jesus-Christ hag he ilis.*

*Ha petra da ziscar da genta evit teleur en traon ren Jesus-Christ hag he ilis ? Ministret ar relijion.*

*condition, [le diable] ne pensait pas que son armée serait assez forte pour la guerre qu'il avait à mener. Mais maintenant, avec ce qu'on appelle l'Internationale, il pense que ses laquais peuvent sortir de leurs sombres trous et qu'ils ont assez de force pour se battre sur le terrain contre Jésus-Christ et son Église. Et que faut-il abattre en premier des choses dirigées par Jésus-Christ et son Église ? Les ministres de la religion.*<sup>498</sup>

Plus que les marabouts, les bonzes et autres sorciers ; les francs-maçons, les républicains et les socialistes sont donc pour Feiz ha Breiz un danger majeur et imminent. Après la chute de Napoléon III, bien que majoritaires à l'assemblée, les monarchistes ne sont pas parvenus à installer Henri V sur le trône et les républicains ont durablement pu prendre le pouvoir. Les lois laïques sont pour eux une preuve que leurs craintes n'étaient pas infondées et Feiz ha Breiz s'attache à démontrer que les athées sont pires que des païens. Pour ce faire il commence par répondre à ceux qui leur opposent que les civilisations de l'Antiquité, bien que païennes, ont été brillantes et restent des références jusqu'à nos jours.

*Ar re a zo hirio o clask ren ar bed ep Doue a zo, ne ket epken dall, mes cals muioc'h var var da goueza eget tud dall. Eun den dall a voar avechou caout he hent dioc'h he droad, pe dre eun ardremez bennag all, rag o coll ar guelet, he skianchou all a deu da gaout muioc'h a dalvoudegez ; evelse dre eun noz tenval, e cavo peurliesha guelloc'h he hent eget ar re o deus daoulagad mad, henveloc'h eo hon tud difeiz oc'h beachourien a iafe da vale dre eur vro dianavezet dre greiz eun nosvez tenval hag o defe eul letern evit rei sclerijen dezho da velet ho guenoden. Mar teuout da vouga ho goulou, setu hi dalloc'h ha suroc'h d'en em goll eget ma n'o divije ket bet a c'houlou er penn kenta euz ho beach.*

*Evelse a c'hoarvez gant ar renerien difeiz. Moug*

*Ceux qui essaient aujourd'hui de diriger le monde sans Dieu ne sont pas seulement aveugles mais risquent, plus que les aveugles, de tomber. Un aveugle sait parfois trouver son chemin grâce à son pied ou grâce à quelques autres repères. Car n'ayant pas la vue, les autres sens prennent plus d'importance. C'est ainsi que par une nuit sombre, la plupart du temps, il trouvera mieux son chemin que ceux qui ont de bons yeux. Nos athées ressemblent plus à des voyageurs qui iraient se promener à travers un pays inconnu au milieu d'une nuit sombre et qui auraient une lanterne pour leur donner de la lumière et voir le chemin. S'ils éteignent leur lumière, les voilà encore plus aveugles et plus sûrs de se perdre que ceux qui n'auraient pas eu de lumière au début du voyage.*

<sup>498</sup> F&B n° 352 (28/10/1871)

*a reont ho goulou, da lavaret eo, teleur a reont Doue er meaz, ha neuze, e creiz an denvalijen, penaus e c'houlfent-hi anaout ar venoden vad, penaus ne dafent-hi ket da steki oc'h kement mean en em gaf var ho hent ?*

*Ar baianet guehall a ioa guelloc'h renerien egetho ; rag ar baianed n'o doa ket mouget ho goulou ; n'o doa bet morse sclerijen ar virionez. Evelse e voant tud dall; mes e defot sclerijen, e c'hallent lakat da dalvout ar moienou all o devoa d'en em ren, evel ma c'hell lakat he skianchou all an hini n'en deus ket ar guelet.*

*Ar re avad o deus mouget ho goulou, me lavar ar re a fell dezho lacat Doue er meaz goude beza he anavezet, n'o deus ket zoken evit en em rei eur rezon iac'h; ho rezon a zo contamet ha dinerzet. O pellaat dioc'h Doue, ar mad souveren, ne oufent caout nemet ar gaou. Caout a ra dezho e kerzont varzu eur vro dudiu, goloet a vleuniou, hag e kerzont varzu eur vro devet gant an amzer, eleac'h ne deus na glasvez na netra, hag eleac'h ne deuz oc'h ho gortos nemet an naounegez hag ar maro. Cridi a reont guelet dirazho eur flouren c'hlaz ha compez hag ema an islong ebarz ho zreid, hag e zeont d'en em deleur ebars var ho fenn. [...]*

*C'est ce qui arrive à nos gouvernants athées. Ils éteignent leur lumière, c'est-à-dire qu'ils jettent Dieu dehors et par conséquent, au milieu des ténèbres, comment pourraient-ils reconnaître le bon chemin, comment feraient-ils pour ne pas trébucher sur chaque pierre qui se trouve sur la route ?*

*Les païens d'autrefois étaient de meilleurs guides qu'eux car ils n'avaient pas éteint leur lumière, ils n'avaient jamais reçu la lumière de la vérité. C'est ainsi qu'ils étaient aveugles mais qu'à défaut de lumière il pouvait faire valoir d'autres moyens pour se guider comme celui qui n'a pas la vue peut utiliser ses autres sens.*

*Mais ceux qui ont éteint leur lumière, je veux dire ceux qui veulent mettre Dieu dehors après l'avoir connu, n'ont même pas pour les guider une raison saine ; leur raison est empoisonnée et affaiblie. En s'éloignant de Dieu, le bien souverain, ils ne peuvent trouver que le mensonge. Ils pensent marcher vers un pays agréable, couverts de fleurs et ils marchent vers un pays brûlé par le temps où il n'y a ni verdure ni rien, et où ne les attendent que la famine et la mort. Ils pensent trouver devant eux une verte prairie et ils se précipitent dans l'abîme qui est à leurs pieds. [...]<sup>499</sup>*

La commune de Paris avait donné à Feiz ha Breiz toutes les preuves qu'il lui fallait tant elle avait été traumatisante pour les catholiques. Les exactions dont avait été victime l'Église lors de cet épisode tragique et les témoignages relatés dans Feiz ha Breiz rappelaient aux catholiques les heures les plus sombres de la Révolution dont, toujours d'après Feiz ha Breiz, Satan est le père.<sup>500</sup>

*Evelse eun test, eur missioner, bet etre ho daouarn, a lavare :*

*C'est ainsi qu'un témoin, un missionnaire, qui avait été entre leurs mains déclarait :*

<sup>499</sup> F&B n° 437 14/06/1873

<sup>500</sup> F&B n° 71 (13/07/1878)

« — Pemp bloas varnugent zo emañ etouez an dud gouez, ha biscoas n'em oa gullet netra ker scrijuz ha minou ar voazed hag ar merc'hed-ze dijadennet en hon enep. »

An hini a gomze evelse eo an Aotrou Perny, missioner er Chin abaoe pemp bloas varnugent. Deut oa da Bariz evit eun derveziou bennag, hag e voue paket gant potred ar Gommun er memez amzer gant an Aotrou Arc'hescop. Bet oa caset ha digaset d'ar prizoniou, ha clevet en doa var he hent ar c'homrou euzuz hag ar gourdrouzou a laoske var ho lerc'h an dud divez-ze. An amzer epken a ioa manket d'ar bleizi arrajet-ze evit ober d'an oll brizonierien a ioa etre ho daouarn ar pezh o doa great d'an Aotrou Arc'hescop ha da galz a re all.

Anzañ a dleer eta penaus tud ha n'o deus na feiz, na relijion, na Doue, a zo ker goas pe goasoc'h eget loenet gouez.

Ha gouscoude e caver sarifagnerien, tud goueziek var ho meno, tud hag a lavar e clascont mad ho bro, evit ober meuleudi an dispac'herien-ze pe da viana evit en em lacat a unan gantho ha clask ho dizamma. Guir eo ar re a ziskuez mignouiach d'an dorfetourien-ze eo...

« Cela fait 25 ans que je vis au milieu des sauvages et je n'avais jamais rien vu de plus effroyable que le visage de ces hommes et de ces femmes déchaînés contre nous. »

Celui qui parle ainsi est M. Pérony, missionnaire en Chine depuis 25 ans. Il était venu à Paris pour quelques jours et il fut attrapé par les gens de la Commune en même temps que l'archevêque. Il avait été mené d'une prison à l'autre et il avait entendu sur le chemin les paroles terribles et les menaces que lui jetaient ces gens sans scrupules. Seul le temps avait manqué à ces loups enragés pour faire subir à tous les prisonniers qu'ils détenaient le sort de l'archevêque et de beaucoup d'autres.

On doit donc avouer que des gens qui n'ont ni foi, ni religion, ni Dieu, sont aussi mauvais ou pires que des bêtes sauvages.

On trouve pourtant des écrivains, des gens qui se croient savants, des gens qui disent chercher le bien de leur pays, pour chanter les louanges de ces révolutionnaires ou tout du moins sympathiser avec eux et chercher à les dédouaner. Il est vrai que ceux qui montrent de l'amitié pour ces criminels...<sup>501</sup>

On comprendra dès lors que les descriptions de la barbarie des peuples non chrétiens dans Feiz ha Breiz n'ont pas pour seul objectif d'informer le lecteur sur les tragédies qui se déroulent outre-mer mais de montrer aux Bretons ce qui les attend s'ils prêtent l'oreille aux nouveaux missionnaires de Satan.

---

<sup>501</sup> F&B n° 343 (26/08/1871)

## 3.6 La barbarie en pratique.

La description de la barbarie des peuples non chrétiens dans Feiz ha Breiz poursuit donc deux objectifs qui, à terme, se rejoignent. Il s'agit tout d'abord de montrer l'état de déchéance dans lequel le diable a fait tomber et maintient ces pauvres gens, il s'agit ensuite de mettre en évidence ce qui attend les Européens s'ils ne se gardent de céder aux sirènes républicaines et laïques des nouveaux missionnaires de Satan. Le chapitre que nous abordons maintenant consiste donc en un catalogue descriptif de la barbarie mis en perspective avec les débats politiques de l'époque de Feiz ha Breiz.

### 3.6.1 Fainéantise et nudité

Le stéréotype du sauvage évoque bien souvent la nudité et la fainéantise. Tous les peuples non chrétiens se caractérisent d'après Feiz ha Breiz par leur fainéantise.

*Pa vez meneg da labourat, ar morian so lezireg ha didalvez; ne fell dezan finval gar. Ker red eo caout baz gantho, evel ma zeo deomp-ni caout bouet. Nebeut e labouront, mes ive gant nebeut e vevont. An douar a ro anezan he unan kement so red dezo. Frouez ha griziou, setu magadurez an dud gouez.*

*Quand il s'agit de travailler, le nègre est fainéant et bon à rien, il ne veut même pas bouger une jambe. Ils ont autant besoin de coups de bâton que nous avons besoin de nourriture. Ils travaillent peu mais vivent aussi de peu. La terre leur donne tout ce qu'il faut. Des fruits et des racines, voilà la nourriture des sauvages.<sup>502</sup>*

Jean-Louis Normand, missionnaire en Kabylie, ne dit pas autre chose des Kabyles et des Arabes.

*Ann darn vrassa euz tud ar C'habylye a zo labourerien douar ma ne ve ket pec'het roi ann hano-se da eur vanden strakerien burlu, pe dud didalvez ha ne labouront nemet peder pe bemp heur amzer bemdez, petra lavarann? bep tri dervez rag pa ho devez labourer peder heur en eun dervez e chommont daou zervez-all da gousket, pe da heana. Hag a-hent-all ar C'habylet ne*

*La plupart des Kabyles sont agriculteurs<sup>503</sup> si ce n'est pas un péché que de donner ce nom à une bande de fainéants ou bons à rien qui ne travaillent que quatre ou cinq heures par jour, que dis-je ? Tous les trois jours car quand ils ont travaillé quatre heures dans une journée ils restent deux autres jours à dormir ou à se reposer. Par ailleurs, les kabyles n'aiment pas*

<sup>502</sup> F&B n° 41 (11/11/1865)

<sup>503</sup> Travailleurs de la terre en breton

*garont ket cals muioc'h al labour eget ne ra ann Arabet scu'er ann dud didalvez. Ar C'habylet ne labouront nemet evit miret da vervel gant ann naon.*

*plus le travail que ne le font les Arabes qui sont l'archétype du bon à rien. Les Kabyles ne travaillent que pour ne pas mourir de faim.*<sup>504</sup>

Dans un autre article traitant de la « gastronomie » en Kabylie il écrit :

*N'euz fors pegen caër hanoïou a ra ar C'habylet d'ho boued, ho bevans a zo paourig avoualc'h: ann danvez n'eo ket eur c'haër, ar francissien ho devesfe beac'h ha beac'h o clasc en em ober euz ar seurt boued-se. Mar d'eo ken divalo ar bezans er vro-ma, n'euz ken abec nemet leziregez ann dud.*

*Quels que soient les jolis noms que les kabyles donnent à leur nourriture, leur alimentation est assez pauvre : la qualité n'est pas merveilleuse et les Français auraient bien du mal à tenter de s'habituer à cette nourriture. Il n'y a pas d'autre raison à une si mauvaise nourriture dans ce pays que la fainéantise des gens.*<sup>505</sup>

Le stéréotype de l'Arabe paresseux, voleur et ingrat explique aussi les famines de la fin des années 60 du XIXe siècle.

*Truez eo guelet penauz e teu eur fals relijion, fals credennou, da zerra calon tud hag a gafet gouscoude a hent all o defe speret ha skiant. Ar pezh a zonzont, credabl, eo e c'hellint eur mare bennag, hon teuler dre anaoudeguez er mor ha ren adarre er vro-ma, evit ma zaint, evel guechall, da laerez gant ho listri; ar pezh a gavont calz æssoc'h ha didorroc'h evit labourat an douar.*

*C'est une pitié de voir comment une fausse religion, de fausses croyances, peuvent fermer le cœur de gens dont on pourrait penser pourtant qu'ils ont de l'intelligence et de la science. Ils pensent probablement qu'ils pourront un jour nous rejeter à la mer par reconnaissance et régner à nouveau dans ce pays pour pouvoir, comme autrefois, aller voler avec leurs navires. Ils trouvent cela beaucoup plus facile et moins pénible que de travailler la terre.*<sup>506</sup>

En revanche, seuls les Chinois semblent travailleurs : encore un stéréotype promis à un bel avenir.

*An dud ama zo mad da labourat.*

*Les gens d'ici sont bons au travail.*<sup>507</sup>

Cette stigmatisation de la fainéantise des infidèles s'inscrit bien évidemment dans la conception qu'a Feiz ha Breiz du travail et de la signification qu'il donne à ce dernier dans l'histoire de l'humanité.

<sup>504</sup> F&B n° 36 (06/09/1879)

<sup>505</sup> F&B n° 40 (04/10/1879)

<sup>506</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>507</sup> F&B n° 237 (14/08/1869)

*Al labour eo lod an den var an douar. Ar re baour hag ar re binvidic, an dud er rencou huela couls hag an dud er rencou izela a dle labourat. Al labour a so ato stag outhan, poan, skuisder, diæzant ; an nep ne anavez ket kementse ; ne voar ket petra eo al labour.*

*Al labour so eur boan, abalamour ma zeo eur bunision. Eur c'hristen a dle caout ato sonj eo ar pec'het orijinel en deus great he gondaoni d'al labour; caout a dle ato sonj eus a gomzou Doue : Dibri a reot ho para dioc'h ar c'huezen eus ho tal. An den so talvezet dezhan sevel, hag eo bet discaret; talvezet eo dezhan beza eurus a enep bolontez he Grouer, hag eo condaonet da c'houzaon. Ar c'hristen eta a voar e tle stourm hag en em drec'hi.*

*Mes evit petra e tleer labourat? An hini ne labour nemet evit destum danvez, evit gallout caout peadra etre he zaouarn, evit gallout dibri hag eva, evit caout goudeze he aezant, an den-ze ne ra nemet evel ar baianet. Al labour so eun dever ; eur binijen eo hag a dle padout keit ha buez an den. Ar c'hristen, evit guir, a dle ive tenna eus he labour peadra da veva ; mes al labour a dle ive pinvidicat he ene, he guella, sicour trec'hi he goal ioulou hag he boaza da blega d'ar vertuz.*

*Dre he labour e cavo moien da ober vad d'he nessa. En em zevel a ra eus ar stad dister eleac'h m'oa coezet dre ar pec'het. Dre he labour e pae he zle e kenver Doue hag ec'h ell ive paca hini he vreudeur.*

*Rag mar deo al labour eur boan, ez eo ive eur baeamant.*

*la, ar c'hristen, dre he labour, a bren ar pezh a vanc dezhan evit he gorf hag evit he ene.*

*Le travail est le lot de l'homme sur cette terre. Les pauvres et les riches, les gens des classes les plus hautes comme ceux des classes les plus basses doivent travailler. Le travail est toujours associé à la peine, la fatigue, l'inconfort. Celui qui ne sait pas cela, ne sait pas ce qu'est le travail.*

*Le travail est une peine parce qu'il est une punition. Un chrétien doit se souvenir que c'est le péché originel qui l'a condamné au travail ; il doit toujours se souvenir des paroles de Dieu : vous mangerez le pain à la sueur de votre front. L'homme a voulu s'élever et il a été abattu, il a voulu être heureux contre la volonté de son créateur et il est condamné à souffrir. Le chrétien sait qu'il doit lutter et se vaincre.*

*Mais pourquoi travailler ? Celui qui ne travaille que pour acquérir de la richesse, pour avoir quelque chose entre ses mains, pour pouvoir manger et boire, pour avoir ensuite son confort, celui-ci ne se comporte que comme les païens. Le travail est un devoir, une pénitence qui doit durer aussi longtemps que dure la vie de l'homme. Le chrétien, en réalité, doit tirer de son travail de quoi vivre mais ce travail doit enrichir son âme, l'améliorer, l'aider à vaincre ses vices et le forcer à plier à la vertu.*

*C'est par le travail qu'il trouvera le moyen de faire du bien à son prochain. Il se relève ainsi de la médiocrité dans laquelle le péché l'avait plongé. C'est par son travail qu'il paie sa dette à Dieu et qu'il peut aussi payer celle de ses frères.*

*Car si le travail est une peine, il est aussi une récompense.*

*Oui, le chrétien, par son travail, achète ce qui manque à son corps et à son âme. De plus, le*

Ouspen, al labour so eur boan, eur sacrifis : an den en em unan gant an Doue maro var ar C'halvar; ha pe guen tenn bennag e ve he labour, er c'hemer evel eur sacrifis a guinnig da Zoue. Pa deu he halan da vancout d'al labouret dre ar skuisder, e teu da zonch dezhan eus a eun Doue maro dindan ar beac'h eus ar poaniou en deus gouzanvet ; ha neuze e sao adarre, hag e labour a nevez, hag e labour beteg ar maro.

Ne deo ket epken eun tam bara eo a vanc bemdez d'al labourer; red eo dezhan ive caout he renc etouez an dud. Pa oc'h eus roet da eul labourer ar pezh a dal he labour, n'oc'h eus ket great avoalc'h ; hoc h istim a dleit ive dezhan ; rag beza en deus da zouguen eur beac'h pounneroc'h evit al labour, disprij an dud. Mes pa lakeot al labourer a unan gant Jesus-Christ, e kem gant hor Zalver o c'houzaon hag o poania evit prena ar bed, neuze en em gavo al labourer en he renc hag ho pezo istim evithan.

Erfin, al labour ne dle ket epken rei bara d'an den var an douar ; mes dreizhan eo e pren ar christen ar vuez eternal. Setu eno ta e guirionez petra eo al labour ; paea ar pezh a dle var an douar evit he bec'het, ha prena peadra evit an eternite.

On comprend mieux désormais pourquoi Feiz ha Breiz insiste toujours dans ses articles concernant les orphelinats et les écoles tenus par des missionnaires (hommes et femmes) sur l'apprentissage du travail aux enfants qui sont sous leur responsabilité. Ainsi, à tout malheur quelque chose étant bon, les orphelins d'Algérie recueillis par Mgr Lavigerie seront élevés en chrétiens.

Ar vugale destumet ama gant an Aotrou Arc'hescop, a vezo desket dezho labourat; kelennet e vezint; diskuezet e vezo dezho penauz

travail est une peine, un sacrifice : l'homme s'unit à Dieu mort sur le calvaire et aussi dur que soit le travail, il le prend comme un sacrifice qu'il offre à Dieu. Quand la fatigue du travail lui fait manquer de souffle, il vient à penser à un Dieu mort sous le fardeau des peines qu'il a souffertes. Alors il se relève, se remet à travailler et travaille jusqu'à la mort.

Il n'y a pas que le pain qui manque tous les jours aux travailleurs, il lui faut aussi avoir sa place parmi les gens. Quand vous avez payé un travailleur ce que vaut son travail, vous n'avez pas fait assez ; vous lui devez aussi votre estime car il a à porter un fardeau plus lourd que son travail, le mépris des gens. Mais quand vous comparerez le travailleur uni à Jésus-Christ avec notre seigneur souffrant et endurent pour racheter le monde, alors le travailleur se trouvera à son rang et vous aurez de l'estime pour lui. Enfin, le travail ne doit pas seulement fournir du pain sur la terre ; mais à travers lui le chrétien achète la vie éternelle. Voici donc en vérité ce qu'est le travail : payer ce que l'on doit sur la terre pour ses péchés et acheter ce qu'il faut pour l'éternité.<sup>508</sup>

On apprendra aux enfants recueillis ici par Mgr l'archevêque à travailler, on les instruira, on leur montrera comment se comporter comme des

<sup>508</sup> F&B n°64 (21/04/1866)

*en em ren an dud seven.*

*gens civilisés.*<sup>509</sup>

« C'est le travail qui civilise » comme le disait Anthony Trollope en parlant des mines d'Afrique du Sud ou il estime que là où il n'y avait autrefois que sauvagerie, les trois ou quatre milles mineurs noirs sont autant de chrétiens. L'apprentissage aux Bantous de l'usage de la pique et de la pelle, l'utilisation du chemin de fer leur apportent la notion du temps et que, « surtout, ils comprennent quel est le principe premier de la civilisation : le travail. »<sup>510</sup>

D'un autre côté, la description que donne Jean-Louis Normand de la *djemâa* (maison pour tous) en Kabylie n'est évidemment pas sans faire penser aux tavernes que fréquentent les ouvriers des villes et dans une moindre mesure, d'après Feiz ha Breiz, les ruraux. De cette manière, l'association se fait donc entre infidèles exotiques et impies voisins.

*Morse na heller tremen e kichen ar Djemâa heb  
guellet eno bernou euz ar seurt laëron-ann-  
amzer-se; lod anezho azezet, lod-all gourvezet  
evel leou bihan, lod-all cousket, lod-all o c'hoari,  
lod-all o clabousa pe o flepennat evel ma  
lavarer e Kerne.*

*On ne peut jamais passer à côté de la Djemâa sans  
y voir des tas de ce genre de voleurs de temps,  
certains assis, d'autres allongés comme des petits  
veaux, d'autres endormis, d'autres encore en train  
de jouer, d'autres encore bavardant ou blaguant  
comme on dit en Cornouaille.*<sup>511</sup>

Dans sa série d'articles sur la Kabylie, Jean-Louis Normand n'a de cesse que de dénoncer la fainéantise des Kabyles et le refus d'adopter les techniques agraires européennes qui leur permettraient pourtant d'obtenir de meilleurs rendements. Il ne perçoit là qu'une attitude de « tire-au-flanc » alors qu'en réalité il s'agit d'une résistance des structures sociales à l'invasion et à la déstructuration sociétale, à la monétarisation et à l'intégration dans l'économie de marché qu'implique la colonisation avec le remplacement des cultures vivrières par des cultures dites rentables.<sup>512</sup>

L'autre élément du stéréotype des sauvages que nous avons mentionné est la nudité. Amet Limbour, dans la description qu'il donne de la côte orientale de l'Afrique écrit :

*Tud gouez int oll. Biscoaz botez ler n'oa bet  
o chom var an douar-ze bete 1866.*

*Ce sont tous des sauvages. Jamais une chaussure  
de cuir n'avait foulé cette terre jusqu'en 1866.*<sup>513</sup>

<sup>509</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>510</sup> Cité dans Marc FERRO, *Histoire des colonisations*, p 328.

<sup>511</sup> F&B n° 24 (11/06/1879)

<sup>512</sup> Cf. Marc FERRO, *Histoire des colonisations*, p. 40 par exemple qui donne de nombreux exemple de ce choc culturel et économique de par le monde.

<sup>513</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

Cette remarque, pleine d'un ethnocentrisme assumé, montre bien à quel point la question du vêtement (ou celle de son absence) est au XIX<sup>e</sup> siècle révélatrice de l'État de civilisation ou de barbarie d'une société. S'il est en effet inconcevable de vivre à longueur d'année entièrement nu sous le climat breton, on pourrait croire que sous des cieux plus cléments, l'absence de vêtements puisse être constatée sans que cela soit perçu comme la marque d'une arriération. Il n'en est rien.

*An dud gouez keaz-se a voa paianet, a veve er brassa dizurziou, hag a iea en noaz pill.*

*Ces pauvres sauvages étaient des païens, ils vivaient dans les plus grands désordres et allaient complètement nus.*<sup>514</sup>

Cette question de la nudité, comme l'exemple cité le prouve, est associée non seulement à la sauvagerie mais aussi aux « désordres » ou turpitudes, mot que par euphémisme nous n'avons pas utilisé dans la traduction de cet exemple. Dans le commentaire qu'elle donne du tableau de Gustave Courbet, *L'Origine du Monde*, contemporain de Feiz ha Breiz (1866), Fabienne Casta-Rosaz<sup>515</sup> écrit que « la contradiction de ce tableau résume tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Un siècle névrosé, pudibond, hypocrite. À la fois fasciné et révolté par le sexe, puritain et voyeur. Un siècle cachant la chair en même temps qu'il l'exhibe. » Dans leur documentaire, *Zoos humains*, Pascal Blanchard et Éric Deroo expliquent que le succès de ces monstrations d'humains en cage a été dû en partie au fait que l'on y exhibait surtout des corps. Corps de femmes à la poitrine dénudée que les bons bourgeois venaient « reluquer », corps de Noirs en mouvement, au physique athlétique et troublant pour des femmes corsetées dans leurs vêtements et leur éducation.<sup>516</sup>

### 3.6.2 De la condition féminine

Ce n'est pas parce que tous les rédacteurs de Feiz ha Breiz, à l'exception près d'Anne de Mesmeur qui y publia un article, étaient des hommes qu'il n'est pas question des femmes dans ce journal. Évidemment, de par leur état ecclésiastique, leur connaissance du sujet était incomplète, ce qu'ils confessent à demi mot :

*Al loar gentañ goude eun dimezi a c'halver al loar vel, hag an arabet a lavar an eil loar a zo a huelen c'huerdo (sic). Credabl eo lavar an arabet ne vez*

*On appelle lune de miel la première nuit après le mariage et les Arabes disent que la seconde lune est d'absinthe. Il est probable que le dicton des*

<sup>514</sup> F&B n° 58 (10/03/1865)

<sup>515</sup> CASTA-ROSAZ Fabienne, *Histoire de la sexualité en occident*, p 173.

<sup>516</sup> BLANCHARD Pascal, DEROO Éric, *Zoos humains*. (film documentaire)

*ket ato guir.*

*Arabes n'est pas toujours vrai.*<sup>517</sup>

Intéressons-nous maintenant à ce que dit Feiz ha Breiz des femmes des peuples non chrétiens à travers le monde et quelles conclusions ce journal nous invite à tirer sur la place de la femme et de la famille dans une société chrétienne. Pour commencer les femmes des « sauvages », à l'instar des Dahoméenes, n'ont pas excellente réputation dans Feiz ha Breiz.

*Ama ar merc'hed so divergont ha divez, fallacr  
evel naered viber. Ho gullet a rer, ar c'horn butun  
en ho guenou, o vont eus an eil dans d'eben, ha  
ne reont van evit en em rei d'ar brassa dizurziou.  
Ar voazet a eller esperout distrei, mes evit ar  
merc'hed n'eus netra da c'hortoz dioutho.*

*Les femmes d'ici sont dévergondées et  
impudiques, mauvaises comme des vipères. On  
les voit, la pipe à la bouche aller d'un lieu à l'autre  
sans se priver de se livrer aux pires turpitudes. Si  
on peut espérer ramener les hommes, pour les  
femmes, il n'y a rien à en espérer.*<sup>518</sup>

Cette lettre publiée d'abord dans une gazette de Troyes puis traduite en breton pour Feiz ha Breiz semble en tout point conformes avec le corpus étudié dans la thèse de Bernard Salvaing.<sup>519</sup> Dans un article,<sup>520</sup> il nous propose quelques clés de compréhension. Selon lui, « persiste chez les missionnaires une image mythique de la femme africaine considérée comme source de toutes les perversions. Autour de cette idée gravite d'autres notions : influence pernicieuse de la polygamie, caractère obscène des danses africaines, rôle néfaste de la nudité, relâchement des mœurs, absence de régulation morale, négligence dans l'éducation des enfants... Ce que les missionnaires rejettent en bloc c'est un système familial, une conception de la vie totalement différente de la conception chrétienne et occidentale. » Ainsi, et Salvaing cite J. Roumeguère-Eberhardt : « Dans les sociétés occidentales, les connotations sexuelles ont souvent perdu l'essentiel de leur contenu ou de leurs implications symboliques ou religieuses, pour exprimer une matière érotique, voire même obscène, totalement étrangère au langage et à la sensibilité bantous, qui mettent l'accent sur la beauté et la plénitude de tout ce qui connote la procréation, toujours envisagé dans ses implications religieuses et cosmiques. » Ce qui n'était en réalité qu'une conduite parfaitement légitime dans une société donnée pouvait donc paraître complètement immoral au visiteur européen. En effet « les missionnaires ne possédaient pas le relativisme du XX<sup>e</sup> siècle ; d'ailleurs ils n'étaient pas venus dans le but d'observer, de comprendre les usages non chrétiens ; ils cherchaient moins à

<sup>517</sup> F&B n° 541 (12/6/1875)

<sup>518</sup> F&B n° 41 (11/11/1865)

<sup>519</sup> SALVAING Bernard, *L'image du noir chez les missionnaires et les voyageurs (côte des esclaves et pays Yoruba, 1841-1891 environ)*

<sup>520</sup> SALVAING Bernard, *La femme dahoméenne vue par les missionnaires : arrogance culturelle ou antiféminisme clérical ?*. Tous les passages entre guillemets en sont extraits.

interpréter le monde qu'à le transformer. » Il y avait donc là pour eux « une incompatibilité fondamentale entre le modèle familial, mode d'éducation africain traditionnel et christianisme. » Pour en revenir aux femmes, ils ne reconnaissaient dans certains de ces comportements considérés comme choquants, « que le signe de la présence de Satan dont la femme était l'agent et le symbole. » Bernard Savaing va même plus loin : « la conduite attribuée aux femmes est jugée d'autant plus navrante qu'elle se transmet inévitablement aux enfants et surtout aux petites filles qui sont particulièrement l'objet de la commisération des pères [missionnaires]. » Il illustre alors son propos d'un exemple qui rejoint presque mot pour mot celui que nous avons nous-mêmes cité à propos de la possibilité de sauver les petits garçons mais non les petites filles. Peut-être avons-nous affaire à la même lettre.

Dans une autre lettre présentée comme écrite au pape par des « sauvages » sans autre précision mais dont nous pouvons supposer qu'il s'agit d'Américains (ils appellent les missionnaires *saeou du*, robes noires, comme le font presque tous les Amérindiens dans Feiz ha Breiz), on peut lire qu'ils aimeraient qu'on leur envoie des religieuses car

*hor merc'hed n'ho deus ket c'hoaz a vamou mad*

*nos filles n'ont pas encore de bonnes mères*<sup>521</sup>

Il est vrai que l'on peut entendre le mot « mères » au sens de « religieuses » mais la polysémie du mot ne peut que jeter le trouble et reste à savoir si cela est fait à dessein. D'autres descriptions de l'immoralité des femmes se trouvent dans les lettres d'Haïti où l'on voit des femmes qui, bien qu'ayant des enfants du même père, refusent de se marier. Feiz ha Breiz explique cela par le fait que depuis la Révolution française et l'indépendance, les Haïtiens étaient livrés à eux-mêmes en matière de religion et qu'il fallait donc reprendre complètement leur éducation et notamment celle des jeunes filles :

*Eur scol all, fiziet e leanezet deut euz a Frans (siouas ! mont a rean da lavaret euz ar vam-vro) a roe, d'ar vugale a c'houlen ar muia soursi, ar muia descadurez, evel d'ar vugale ar re muia dilezet, ar gelennadurez leun-ze evit ar merc'hed a dlie rei familhou christen da eur bopl paour ha ne vouie couls lavaret mui petra eo eur famil.*

*Une autre école, confiée à des sœurs venues de France (hélas ! Je voulais dire de la métropole) offrait la meilleure éducation aux enfants qui réclament le plus de soin, comme les enfants les plus abandonnés, et cette pleine éducation pour les filles devait donner des familles chrétiennes à un pauvre peuple qui ne savait presque plus ce qu'était la famille.*<sup>522</sup>

<sup>521</sup> F&B n° 354 (11/11/1871)

<sup>522</sup> F&B n° 246 (16/10/1869)

Feiz ha Breiz insiste donc sur la nécessité de l'éducation des filles, ce qui, dans la Bretagne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pouvait parfois sembler accessoire et passer pour un luxe. Feiz ha Breiz explique donc pourquoi il est important de scolariser aussi les filles.

*perag kas ar merc'hed d'ar skol ? Ar re-ze ne ket red dezo gouzout na skriva na lenn ; ar re-ze n'a vent ket en afferiou. — Mez ha daoust hag hen ar merc'hed n'ho deuz ket eur spered, eun ene? Ha daoust hag hen ne ket red d'ar vam gouzout mad he relijion evit galloud diski e bugale? Mez ma zo eur re bennag hag a dle kaout deskadurez eo ar vam dreist peb tra, pa eo karguet da ziski e bugale da garet ha da zervicha Doue, ha da ober outho tud e doare. Penoz a hello hen ober heb kaout deskadurez? An deskadurez a zo eta eun dra vad koulz evit ar merc'hed eguet evit ar botred, ha ma ve deskadurez vad etouez an dud, a ve heulliet guelloc'h ar relijion hag a ve eurussoc'h an dud er bed-ma.*

*Mez ne ket avoualc'h kas ar vugale d'ar skol, red eo c'hoaz klasg evitho eur skol kristen; rak skoliou ha skoliou a zo. An drouk-speret en deuz bet ive e skoliou e peb amzer ; etouez ar baianed oa ive skoliou ha kouskoude e choment paianed. Greit choaz euz eur skol vad, lakeit ho pugale etre daouarn tud a feiz hag a relijion, evel ma oa bet Sant Mathurin, n'a gousto ket kerroc'h doc'h hag ho deskadurez a vezo talvoudek. Divezatoc'h ar vugale-ze, savet mad, ho karo, tro sikouro en ho kozni, a rei ho joa er bed-ma hag a bedo evidoc'h pa viot maro.*

*Pourquoi envoyer les filles à l'école ? Elles n'ont pas besoin de savoir lire et écrire ; elles ne sont pas dans les affaires. — Mais les filles n'ont-elles pas un esprit et une intelligence ? Est-ce qu'il n'est pas nécessaire à une mère de bien connaître la religion pour pouvoir élever ses enfants ? S'il y a quelqu'un qui doit avoir de l'instruction, c'est surtout la mère qui est chargée d'apprendre à ses enfants à aimer et à servir Dieu, et en faire des gens bien. Comment pourrait-elle faire cela sans instruction ? L'instruction est donc une bonne chose pour les garçons comme pour les filles et s'il y avait une bonne instruction chez les gens, la religion serait mieux suivie et les gens seraient plus heureux sur cette terre.*

*Mais il ne suffit pas d'envoyer les enfants à l'école, il faut aussi leur trouver une école chrétienne parce qu'il y a école et école. Le malin a eu ses écoles de tout temps ; il y avait aussi des écoles chez les païens et pourtant ils sont restés païens. Choisissez une bonne école, mettez vos enfants entre les mains de gens de foi et de religion comme ce fut autrefois le cas de saint Maturin, cela ne vous coûtera pas plus cher et leur éducation vous sera profitable. Plus tard, ces enfants, bien élevés vous aimeront, vous aideront dans votre vieillesse, feront votre joie en ce monde et prieront pour vous quand vous serez mort.*<sup>523</sup>

Cette prise de position se retrouve tout au long de Feiz ha Breiz même, si on l'aura compris, il s'agit d'une instruction limitée afin que les femmes soient à même de lire, décrire et de pouvoir faire répéter le catéchisme leurs enfants ; il ne s'agit pas d'en faire des avocates.

<sup>523</sup> F&B n° 42 (18/11/1865)

*Setu ama eur c'helou hag a dle ober plijadur d'ar merc'hed. En eur c'harter euz an Americ, er Stadou-Unanet, e Iowa, ez eus douguet eul lezen dre behini ec'h ell ar merc'hed, eur vech deut da eur bloas varnugent, beza recevet da alvocadet, mar ho deuz descadurez avoalc'h.*

*Ma teufe al lezen-zu da veza skignet e pep bro, ec'h eller esperout ne ket alvocaded a vanco, hag an alvocadet so hirio a dlefc caout eun tamik poan benn.*

*Voici une nouvelle qui doit faire plaisir aux femmes. Dans une région des Amériques, aux États-Unis, dans l'Iowa, a été votée une loi par laquelle les filles de plus de 21 ans pourront être reçues comme avocates si elles ont assez d'instruction.*

*Si cette loi venait à être étendue à tous les pays, on peut espérer que ce ne sont pas les avocats qui manqueront, et les avocats d'aujourd'hui pourraient bien avoir des maux tête.<sup>524</sup>*

Plaisanteries mises à part (nous utilisons ici le pluriel car les plaisanteries sur les femmes sont fort nombreuses dans Feiz ha Breiz), la condition féminine dans les pays non chrétiens suscite le plus souvent la commisération des rédacteurs qui y voient une marque de barbarie. Si la situation des femmes africaines, indiennes et chinoises est souvent évoquée, c'est surtout la condition des femmes musulmanes qui fait le plus frémir Feiz ha Breiz.

*Ar merc'hed ne dleont ket pidi, abalamour, emezho, ar vaouez n'e deus ket a ene, pe mar e deuz unan, eo eun ene ken dister ma ne brij ket Doue caout soursi anezhi. Setu eno peadra da zonjal evit ar merc'hed christen; peadra da drugarecat Doue o velet ar stad trist euz ar merc'hed-ze n'o deus bet an heur da c'henel en eur vro gristen.*

*Les femmes ne doivent pas prier par ce que, disent-ils, la femme n'a pas d'âme ou si elle en a une, c'est une âme si médiocre que Dieu ne s'en soucie pas. Voilà matière à réflexion pour les femmes chrétiennes ; de quoi remercier Dieu en voyant la triste condition de ces femmes-là qui n'ont pas eu la chance de naître dans un pays chrétien.<sup>525</sup>*

La polygamie est, sans aucun doute aux yeux de Feiz ha Breiz et des missionnaires, la cause principale et la plus odieuse de la triste condition des femmes. Jean-Louis Normand, en Kabylie, décrit avec précision le statut des femmes dans cette société. Le court extrait à suivre explique comment se concluent les mariages.

*Peurvuia e ve great ar marc'hat heb gouzout doare d'ar verc'h iaouanc; aliez memez ar verc'h geaz n'he deveuz na gulet na clevet comz biscoaz euz ann den iaouanc a dle beza he fried hag alies he bourreo. Mar cav d'ho zad caout eun*

*La plupart du temps le marché est conclu à l'insu de la jeune fille. Souvent même, la pauvre fille n'a jamais vu ni jamais entendu parler du jeune homme qui doit être son mari et bien souvent son bourreau. Si leur père estime en tirer un bon prix,*

<sup>524</sup> F&B n° 167 (11/04/1868)

<sup>525</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

dornad mad a arc'hant evit-hi, na vezo ket goulennet he aviz evit ober ar marc'hat, guerzet e vezo evel ma verzer ann annoret e foar Gorantin e Kemper. Ar merc'hed a ve guerzet a bep seur priz hervez ho braventez, hervez ho danvez hag hervez ar renk huel euz ho c'herent. Beza ez euz anezho evit dec lur, pemp scoed, cant lur, antercant scoed; daou c'hant lur e vez guerzet hiniennou; ar c'herra hini zo bet guerzet tout, eo greg Beni-Mengallet, houman, a oa coustet pemp cant lur d'he goaz, a leverer. Egis n'eo ket guall ger ar merc'het er vro-ma, lod euz ar C'habylet, ar re binvidic anezho, a bren meur a vaouez dioustu, pa gavont euz ar re varc'hat-mad da blijout dezho. —Gouscoude, hel lavaret a rancan evit meuleudi ar C'habylet, etouez ann dud-ma e zeuz neubeutoc'h a voazet o caout meur a c'hreg er memez amzer eget etouez ann Arabet. Lod euz ar C'habylet e leac'h prena eun azen pe eur mul muioc'h, evit ober ho labour, a gav guelloc'h caout pe brena eur c'hreg muioc'h: guelloc'h marc'hat a goust dezho, ha muioc'h talvoudegez ho devez o kemer eur vaouez, var ho meno. [...]

*Eur veich great ann dimezi*

*E renker mont pe grevi !*

son avis ne lui sera pas demandé pour conclure le marché et elle sera vendue comme on vend les génisses à la foire de Corentin à Quimper. Les filles sont vendues à tous les prix selon leur beauté, selon leur richesse et selon le rang de leurs parents. Il y en a à 10 F, cinq écus, 100 F, 50 écus ; certaines sont vendues 200 F. La plus chère qui ait été vendue est la femme de Beni-Mengallet qui a coûté, à ce que l'on dit, 500 F à son mari. Comme les femmes ne sont pas très chères dans ce pays, certains Kabyles parmi les plus riches, achètent tout de suite plusieurs épouses quand ils en trouvent d'assez bon marché qui leur plaisent. Pourtant, je dois le dire, pour féliciter les Kabyles, qu'on trouve chez ces gens moins d'hommes à avoir plusieurs femmes en même temps que chez les Arabes. Certains Kabyles, au lieu d'acheter un âne où une mule supplémentaire pour faire leur travail, préfèrent avoir, ou acheter, une femme supplémentaire : c'est meilleur marché et une femme, d'après eux, rapporte plus.

[...] Une fois le mariage célébré

*Il faut marcher ou crever !*<sup>526</sup>

Dans un autre article, il explique que la polygamie est la cause principale du déclin des Kabyles car, dit-il, elle complique énormément les généalogies et mène donc à des mariages consanguins même si l'islam les interdit officiellement. À cela s'ajoute la difficulté que tous portent presque les mêmes noms. Son optimisme de voir les Kabyles redevenir chrétiens est donc tempéré en imaginant le travail que représentera l'application dans ce pays des règles matrimoniales en vigueur dans l'Église.<sup>527</sup>

Un autre aspect de la condition féminine dans l'islam qui effare Feiz ha Breiz est bien évidemment la répudiation que le journal évoque à de nombreuses reprises.

<sup>526</sup> F&B n° 33 (16/08/1879)

<sup>527</sup> F&B 43 (25/10/1879)

*Er vro-man ann eureujou a ve great oll evel calz euz ann eureujou kis-kear, mar plij, da lavaret eo, heb lidou sacr na netra a gement a ve c'houez relijion ganthan. Me a gav din eo henvel-braz ann demiziu dre ar vro-ma euz ann demiziu graet gant ar maer hebken e lod euz ar c'hearieu-bras e Frans memez. Evit er C'habylie na zonjer ket da c'houlenn ouz Doue ar c'hras d'ann dud-nevez da veva pell ann eil e ser egile, rag aliez e ve torret an demiziu evit ann disterra tra. Da vianna diskliblien Mahomed na jommont ket pell heb cass ho groagez da foar an tri-mil divar ho zro, pa na blijont ket dezho, pe evit lavaret guelloc'h, pa dro en ho fenn: Ar giz eo, ha lezen Mahomet ne lavar netra a eneb, ar c'hontrol eo a zo guir.*

*Dans ce pays, les mariages se font tous comme on fait les mariages civils, s'il vous plaît, c'est-à-dire sans aucune cérémonie sacrée ni rien qui ait l'odeur de la religion. Je pense que les mariages dans ce pays doivent même ressembler beaucoup à ceux qui se font avec le seul maire dans certaines grandes villes de France. En ce qui concerne la Kabylie, on ose pas demander à Dieu la grâce pour ces jeunes mariés de vivre longtemps l'un avec l'autre car, souvent, les mariages sont cassés sous n'importe quel prétexte. Au moins, les disciples de Mahomet n'hésitent-ils pas longtemps avant de se débarrasser de leurs femmes à la foire des trois mille quand elles ne leur plaisent plus ou, pour mieux dire, quand l'envie leur en prend : c'est l'usage et la loi de Mahomet ne dit rien contre, bien au contraire.<sup>528</sup>*

On l'aura bien compris, l'allusion aux mariages civils en France n'est pas du tout anodine ; l'Église accepte en effet difficilement (ceci est un euphémisme) de se voir mise ainsi à l'écart et devenir optionnelle dans l'un des moments les plus importants de la vie. Mariages civils, enterrements civils portent pour elle la marque du singe de Dieu qui imite les cérémonies de l'Église catholique afin de mieux attirer les hommes en enfer. La répudiation est associée dans Feiz ha Breiz au divorce que la république entend instituer.

*Setu aman eun dra nevez avad, hag ar groagez vad, heb lavaret ger eus ar re fall, a gavo peadra da glaboussat var ann affer-ze. C'hoant a so cheinch lezen ann dimiziu ! la, guir eo, marteze ne affec'h ket credi, mæs egis-se eo. Var ar briedelez eo diasezet ann oll tiegez, ha ma tenner ar fond eus ann ti, heman a gouezo heb dale en he boul. Hogen, hor Republicanet n'int ket nec'het, lod anezho, gant ken neubeut a dra. C'hoant ho deus da cheinch kement-man, evel m'ho deus cheinchet kelliæs a draou all. Ma ve great eul lezen deus ho c'hoant, ne vezo*

*Voilà une nouveauté et les bonnes femmes, sans parler des mauvaises, trouveront de quoi jaser sur cette affaire. On a envie de changer la loi sur les mariages ! Oui, c'est vrai, on a peut-être du mal à le croire mais c'est comme ça. Toute famille est fondée sur le mariage et si l'on enlève ses fondations à la maison, elle s'écroulera bientôt. Or, les républicains, du moins certains d'entre eux, ne s'inquiètent pas pour si peu. Ils ont envie de changer tout ça comme ils ont changé tant d'autres choses. Si on fait une loi à leur goût, il n'y aura plus de mariage pour toute la vie mais seulement pour un certain temps et quand*

<sup>528</sup> F&B n° 33 (16/08/1879)

*mui a zimiziou evid ar vuhez, nemet evid eur maread amzer, ha pa n'en em blijjo mui daou bried assambles, ann divors a roio conje dezho da vont peb hini eus he du ha da sevel tiegez nevez, ma n'ho deus ket aoun da vihana da veza brudet fall, rag en hor bro-ni, evid eun tachat da vihana, neus fors penaus e paro ann traou, ne vezo morse istimet eur goas en devezo diou vaoues, nag eur vaoues he devezo daou voas.*

*les deux époux ne se plairont plus ensemble, le divorce leur donnera l'autorisation d'aller chacun de son côté pour fonder une nouvelle famille si bien évidemment ils n'ont pas peur d'avoir mauvaise réputation. Car dans notre pays, pour quelque temps encore, peu importe comment les choses seront présentées, ni un homme qui aura deux femmes ni une femme qui aura deux maris ne pourront être estimés.*<sup>529</sup>

Feiz ha Breiz pose ensuite la question du devenir des enfants en les considérant comme des orphelins qui, soumis au mauvais exemple de leurs parents, ne pourront fonder une famille honnête. Une question est ensuite posée aux femmes.

*Diouallit ive, c'hui groagez deut var ann oad, m'ho peus ar malheur da gahout eur goas goal gristen avoalc'h evid sonjal divorsi. Hirio e ouzoc'h ne viot ket lakeat er meaz, ha ma sonj deoc'h e ve unan eus ho mitizien o clasc ober re he fenn, e ouzoc'h mad tre ho c'hass cuit ; mes varc'hoas, ma ve votet al lezen, ar mitizien iaouanc a rai al lez d'ann ozac'h, ha gant sicour ann diaoul e vezint eureujet ganthan. Neuze e vezo roet ann nor deoc'h. Ia ! ann nor deoc'h, groeg vad, hoc'h eus roet, pa oac'h iaouanc, ho calon hag ho puhez, o sonjal e iafe atau var gresc evidhoc'h, istim ha carantez tad ho pugale [...]*

*Prenez garde aussi, femmes âgées, si vous avez le malheur d'avoir un mari assez mauvais chrétien pour divorcer. Aujourd'hui, vous savez que vous ne serez pas mise à la porte et si vous trouvez qu'il y a une des servantes qui prend quelques libertés, vous savez la chasser. Mais demain, si la loi est votée, les jeunes servantes feront la cour au chef de famille et, avec le secours du diable, l'épouseront. On vous mettra alors à la porte. Oui ! À la porte, bonne épouse qui avez donné, quand vous étiez jeunes, votre cœur et votre vie en pensant que grandiraient toujours l'estime et l'amour du père de vos enfants [...]*

Le ton de cet article mi-inquiet, mi amusé semble montrer que Feiz ha Breiz ne croit pas trop à l'éventualité du vote d'une telle loi. Il se contente de dénoncer un projet trop incroyable pour passer mais révélateur de l'état d'esprit des républicains. Une fois la loi votée, le ton est plus du tout le même et Feiz ha Breiz accuse les républicains de vouloir faire sombrer les Français dans la sauvagerie.

*D'ar-Meurs, ann drizec eus ar miz-man, en eun*

*Le mardi 13 de ce mois, en une demi-journée de*

<sup>529</sup> F&B n° 10 (05/03/1881)

anter-devez labour, hor c'hos-mistri ho deus votet eul lezen — respet deoc'h, cristenien vad ! — eul lezen mad d'ar.... d'ann anevaled mud, eul lezen hag a lavar, penaus ann oll Fransizien, petra lavaran, ann oll Republicanet-ru, ann oll Franmassounet a hello torri ho dimiziou, pa droio en ho fenn hen ober, ha dimizi adarre evit eur miz pe zaou, hag evelse keit ha ma plijo gantho. Oh ! Doue, pebes viltans hudur !... A dra sur, ne ket evit guir Fransizien eo bet douget al lezen vezus ha fallacr-se ; nan, nan, ar guir Fransizien a so guir gristenien, ha ne fell ket dezho beva evel loened gouez respet deoc'h ! Red eo beza Republicanet ruz, Franmassonet, savet divar ann diaoul, pe en em c'hreat mevelien ann droug-spered, evit ann tu da gundui eur vuez ken mezus. Guelit eta, ha leac'h so da senti eus tud hag a zoug lezennou ken fall, ken mezus, ken leun a vilim hudur eneb Doue hag eneb ann dud vad. Caër en deus bet ann autrou Escop Freppel en em sevel gant ners, en hano Doue, en hano ar gristenien, en hano enor ha mad ar vro, eneb eur seurt lezen villiget, hon Deputeet n'ho deus mui respet evit netra ; votet ho deus (388 eneb 140), penaus neb a garo a hello torri he zimizi pa blijo ganthan ha gant ann intron Republic.

Coueza reomp eta e stad ann dud gouez. Hag e guirionez, ar briedelez eo ar mean-diazez eus ann unvaniez a hell padout etre eur boblad tud. Heb ar briedelez, n'eus mui a famill ; heb famill, n'eus mui a bobladou tud, mes bandennadou tud gouez. N'ouzer mui da biou eo ar vugale ; piou a dle ho sevel, ho maga, ho reiza pe ho c'helen ; ar vugale n'ouzont mui eus piou e tleont senti ? Heb ar briedelez, n'ouzer mui da biou eo ann danvez,

travail, nos sales maîtres ont voté une loi — sauf votre respect, bons chrétiens ! — une loi bonne pour... les bêtes, une loi qui dit que les Français, que dis-je, que tous les républicains rouges, tous les francs-maçons, pourront divorcer quand il leur plaira de le faire et de se remarier pour un mois ou deux et ainsi tant qu'il leur plaira. Oh ! Mon Dieu, quelle vilénie obscène !... Ce n'est sûrement pas pour les vrais Français que cette loi si honteuse et mauvaise a été votée ; non, non, les vrais Français sont chrétiens ils ne veulent pas vivre comme des bêtes sauvages, sauf votre respect ! Il faut être des républicains rouges, des francs-maçons, engendrés par le diable ou s'être fait serviteur du malin pour trouver le moyen de mener une vie si honteuse. Voyez donc s'il convient d'obéir à des gens qui votent des lois si mauvaises, si honteuses, si pleines de venin obscène contre Dieu et contre les bonnes gens. Monseigneur l'évêque Freppel a eu beau se lever avec force, au nom de Dieu, au nom des chrétiens, au nom de l'honneur et du bien du pays, contre une telle loi maudite, nos députés n'ont plus de respect pour rien ; ils ont voté (388 contre 140) que celui qu'il voudra pourra briser son mariage quand il le voudra et quand le voudra Mme république.

Nous voici donc tombés au niveau des sauvages. Et en vérité le mariage est le fondement de l'unité qui peut exister dans un peuple. Sans le mariage, il n'y a plus de famille ; sans famille il n'y a plus de peuples mais des hordes sauvages. On ne sait plus à qui sont les enfants ; qui doit les élever, les nourrir, les éduquer et les instruire ; les enfants ne savent plus à qui ils doivent obéir ? Sans le

<sup>530</sup> F&b n° 26 (24/6/1882)

*piou a dle caout ar madou, ho implija, da biou ho lezel goude ar maro ; ann traou-ze oll n'hellont ket beza reizet ma ne'z eus mui a famill ; hogen, petra eo a ra ar famill nemet ar briedelez gant he liammou ha ne hellont ket beza torret. En eur zisclæria a hell beza torret al liammou-ze, hor Republicanet ru a zeu dre ar memes taul da lacaat ann dizurs ar brassa er vro, eun dizurs hag a raio heb dare eus Bro-C'hall eur vroad tud gouez, ha netra ken. Credi a ran, penaus a vezo neubeut, memes eus ann niver bras cristenien a so e Frans, o senti eus eur seurt lezen. A drugare Doue n'omp ket c'hoas couezet tre ken izel, hag e fell d'hon Deputet hon lacaat, da lavaret eo, ken izel hag eun darn vras anezho.*

*mariage, on ne sait plus à qui appartient la fortune, qui doit avoir les biens, les utiliser, à qui les laisser après la mort ; toutes ces choses ne peuvent pas être réglées s'il n'y a pas de famille. Or, qu'est-ce que la famille si ce n'est le mariage avec ses liens qui ne peuvent pas être brisés. En déclarant que ces liens peuvent être brisés, nos républicains rouges viennent du même coup de jeter le désordre le plus grand dans le pays, un désordre qui fera bientôt de la France une nation de sauvages et rien de plus. Je crois qu'il y aura peu de gens, par rapport au grand nombre des chrétiens qu'il y a en France, à obéir à une telle loi. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas encore tombés aussi bas que le veulent nos députés c'est-à-dire aussi bas que la majorité d'entre eux.*<sup>530</sup>

L'extrême violence du propos témoigne que les républicains, en votant la loi sur le divorce, ont touché à ce que les catholiques considéraient vraiment comme la base de la société et de la civilisation. Pour Feiz ha Breiz, il est évident que derrière les républicains rouges, comme il les appelle, c'est le diable qui triomphe. L'évolution du ton de Feiz ha Breiz est ici flagrante ; on est là bien loin de l'ironie parfois mordante de Goulven Morvan. La guerre contre le malin n'est plus seulement l'affaire des missionnaires, l'ennemi n'est pas à nos portes, il est parmi nous.

### 3.6.3 Absence de charité

Pour Feiz ha Breiz, seule la religion catholique enseigne de faire le bien à son prochain, quel qu'il soit. L'absence de charité, de bonté est ainsi présentée comme une marque de barbarie.

*Etre ar guir relijion hag ar fals relijionou ez eus ar memes kem evel etre ar garantez hag ar gassoni. Ar guir relijion, al lezen gristen oll so diazezet var ar garantez, evel ma zeo diazezet var ar gassoni kement fals relijion a so. Eur guir gristen, eur guir*

*Il y a entre la vraie religion et les fausses religions la même différence qu'il y a entre l'amour et la haine. La vraie religion, la loi chrétienne est basée sur l'amour alors que toutes les autres religions sont basées sur la haine. Un vrai chrétien, un vrai*

gatic a gar an oll, a ra vad d'an oll, ha zoken d'he enebourien, ervez gourc'hemen Jesus-Christ. Eun den hag a so en eur fals relijion, eun den difeiz ha dizoue ne gar nemethan he unan, ne ra nemeur vad da zen nemet gounit a rafe oc'h hen ober, a gassa an holl, ha mar guell, en em zisc'hraio anezho pa en em gavint var he hent. Kementse a veler sclear avoalc'h e kement bro ma en em gaf an dud difeiz da veza mistri.

Ar guir relijion so diazezet var ar garantez p'eo guir hor Mestr divin en deus, dre garantez evidomp, gouzanvet kement a boaniou, gouzanvet eur maro ker criz, ha pedet var ar groaz evit ar re zoken hen lakea d'ar maro.

C'est ainsi que, comme nous le verrons dans le chapitre suivant qui traite des missionnaires, les chrétiens sont décrits dans Feiz ha Breiz comme toujours prêts à secourir leur prochain, serait-ce au péril de leur vie. C'est ainsi que relatant le passage du choléra en Égypte Feiz ha Breiz écrit :

Setu ama eul lizer divar benn ar c'holera en Eijpt. He lacat a ran ama e brezounec, evil discouez pebez kem a zo etre ar gristenien gatic hag ar re so er-meaz eus ar guir ilis, hag ar re a heuil eur relijion faus bennag. Er guir ilis an oll so breudeur hag en em zicour pa vez izom; ha pa vez muia danger e cresker ive e courach evit ober vad dan nessa. Er relijionou faus ne deus na carantez na madelez ebet evil ar re all. Pephini a sonch enha he unan epken, ha mar deu eur danger, an hini a ell a dec'ho diouthan, a lezo kear e goarem, ha ne jomo ket da asten he zorn da zen. [...]

Ar c'hlenvet so croguet e Alexandri at c'henta a viz even ; Antronoz ar gouarnet a iea en hent, den ne oar evit peleac'h, hag a leze he eil da guemeret sourci eus a iec'het tud kear. Hema, goude beza

catholique, aime tout le monde, fait du bien à tous et même à ses ennemis comme l'ordonne Jésus-Christ. Un homme qui pratique une fausse religion, un impie et un athée n'aime que lui-même, il ne fait guère de bien à autrui que pour le bénéfice qu'il peut en retirer, il hait tout le monde et il s'en débarrassera s'il le trouve sur son chemin. Tout ceci se voit clairement dans tous les pays où impies sont les maîtres.

La vraie religion est basée sur l'amour puisque notre Maître divin, par amour pour nous, a souffert tant de peine, souffert une mort cruelle et pria, sur la croix, même pour ceux qui le mettaient à mort.<sup>531</sup>

Voici une lettre au sujet du choléra en Égypte. Nous la traduisons ici en breton pour montrer qu'elle est la différence entre les chrétiens catholiques et ceux qui sont en dehors de la véritable Église et ceux encore qui suivent une fausse religion. Dans la véritable Église, tous les hommes sont frères, s'entraident quand il y a besoin et prennent courage pour faire le bien auprès de leur prochain au milieu des dangers. Dans les fausses religions il n'y a ni amour, ni bonté pour les autres. Chacun pense à lui seul et si le danger vient, celui qui peut fuir, laissant sa maison à l'abandon et ne tendra jamais la main à personne. [...]

L'épidémie a commencé à Alexandrie le 1er juin. Le lendemain, le gouverneur s'enfuyait nul ne sait où, laissant son second s'occuper de la santé des

<sup>531</sup> F&B n° 095 (24/11/1866)

roet eun urs bennag, en em dennas er penn pella  
eus he balez hag a jom eno cuzet.

Consul Frans n'en deus ket great evelse. Hen en  
deus laket eun tam urs benag e kear. Hema a rent  
enor d'ar relijion gatolic, laket en deus he di da  
hospital, hag e tiguemer eno an oll dud clan, eus  
a be vro bennag e vent. Tri medisin a Frans en  
deus eno evit ar re glan, hag hen he unan a ia  
dalc'h mad var ho zro. Evit ar sœurezet a charite,  
ober a reont ama ar pez a reont e pep leac'h,  
contragn an dud muia difeiz d'ho meuli ha da veuli  
ar guir relijion.

habitants de la ville. Celui-ci après avoir donné  
quelques ordres se retira au fin fond de son palais et  
y resta caché.

Le consul de France n'a pas agi ainsi. C'est lui qui a  
remis un peu d'ordre en ville. Il fait honneur à la  
religion catholique, il a transformé sa maison en  
hôpital y recevant tous les malades de n'importe quel  
pays. Il y a là-bas trois médecins de France pour les  
malades et lui-même reste constamment à leur  
chevet. Quant aux sœurs de la charité, elles font ici  
ce qu'elles font partout, contraignent les plus infidèles  
à les couvrir de louanges ainsi que la vraie religion.

532

De la même manière, un marabout s'offusque que le grand vicaire d'Alger s'occupe des  
soldats turcs blessés lors de la prise de Constantine (31 octobre 1836).

— Perag e louzaouez-te an den-ze?

— Abalamout ma zeo breur din.

— Breur dit. Gueier a leverez. Hennez so turc  
ha te so christen; da zoue ne ket hon hini-ni.

— Va Doue eo da Zoue. Hen en deus crouet an  
en hag an douar; n'eus ken Doue nemethan;  
holl ez omp he vugale.

— Pourquoi soignes-tu cet homme ?

— Parce qu'il est mon frère.

— Ton frère. Tu dis des mensonges. Lui est turc et  
toi tu es chrétien ; ton Dieu n'est pas le nôtre.

— Mon Dieu est ton Dieu. C'est lui qui a créé le ciel  
et la terre ; il n'y a de Dieu que lui ; nous sommes  
tous ses enfants. <sup>533</sup>

L'absence de compassion, de charité permet donc de situer où est la vraie religion et où  
sont les fausses religions ainsi que leurs clergés menteurs et prévaricateurs.

Ama [en Aljeri] e velomp scler ne deus nemet ur  
guir relijion hag a lacafe an den da ober vad  
d'he nessa, hag a zigorfe he galon evit he lacat  
da ranna ar pez en deus gant he vreudeur  
izomek. Caout a rer ama arabet hag o deus  
douar aleiz; Ama ez eus beleien a relijion  
Mahomet, (marabouts) ha tud pinvidig e pep  
guiz; bez ez eus iuzevien ha ne ouzont ket niver

Ici [en Algérie] on voit bien qu'il n'y a que la vraie  
religion qui pousse l'homme à faire le bien à son  
prochain et qui ouvre son cœur pour lui faire  
partager ce qu'il a avec ses frères dans le besoin.  
On trouve ici des Arabes qui ont beaucoup de terre.  
Il y a ici des prêtres de la religion de Mahomet  
(marabouts) et des gens riches de toutes les  
manières ; il y a des juifs qui ne peuvent compter ni

<sup>532</sup> F&B n° 30 (26/08/1865)

<sup>533</sup> F&B n° 36 (07/10/1865)

ho aour hag ho arc'hant. Mat, da nicun euz an dud-ze ne vije deut ar zonch da vont da zicour ar re izomek, da vont da gas bouet d'ar re o deus naoun.

Roet o deuz ho aluzen pa'z omp-ni eat, ni catoiket, da c'houlen digantho. Anezhho ho unan avad n'o divije great morse netra. Ho c'hredennou n'ho dougont ket da guementse.

leur or ni leur argent. Eh bien, l'idée de secourir les nécessiteux, d'apporter de la nourriture à ceux qui ont faim, n'est venue à aucun d'eux.

Ils n'ont donné leur aumône que quand nous sommes venus, nous catholiques, la leur demander. De leur propre initiative ils n'auraient rien fait. Leurs croyances ne les y incitent pas.<sup>534</sup>

De la même manière, Jean-Louis Normand, dénonce la réputation d'hospitalité des Kabyles, il la dit réservée à ceux qui ont du pouvoir et de l'argent avant de raconter comment il a recueilli un pauvre hère mourrant de faim à la porte de la Djemâa où les pauvres de passage peuvent officiellement dormir et se nourrir gratuitement. Il raconte aussi comment, malgré ses efforts, il ne put sauver cet homme.<sup>535</sup> Plus terrible encore est la description qu'il donne des refuges pour les veuves et les femmes répudiées tenus par les marabouts.

Guelet em euz etouez ann Arabet, —Etouez ar c'habylet n'anavezan ti ebet euz ar seurt-se—, ann tiez e peleac'h ar Maraboudet a zastum a vernou ann intanvezet, ar merc'het-coz dilezet gant ho friejou, ar merc'het mac'hagnet ha ne oant mui gouest da c'hounis ho boued. En eun tiad e veliz eun deiz ous penn daou-c'hant maouez bernet couls lavaret er memez cambr a be leac'h na hellent morse monet er meaz. Hervez ma velen, n'en em blijent ket er seurt toull-se; ann drem ho devoa euz merc'het dalc'het er c'habân. Diou veich bemdez e ve casset boued dezho da zebri, eun dornadig kous kous [sic] da bep pred. Eun druez eo, guelet pegement e lamm ar merc'het keiz-se var ho boued, ha penauz en em gannont o clasc caout am [sic >an(n)] tamm kenta! Anat avoalc'h eo ne ve ket roët dezho anter ho goalc'h. Gouscoude ar Maraboud a zo e penn ann ti-ze hen devez meur a zec-cant-mil lur

J'ai vu chez les Arabes, je ne connais pas de maison de ce genre chez les Kabyles, les maisons où les marabouts recueillent en grand nombre les veuves, les vieilles femmes abandonnées par leurs maris, les femmes estropiées qui ne sont plus capables de gagner leur pain. J'en vis une maison pleine un jour, plus de 200 femmes entassées pour ainsi dire dans une même chambre dont elles ne devaient plus jamais sortir. À ce que je voyais, elles ne se plaisaient pas dans ce trou, elles avaient l'air de femmes emprisonnées. Deux fois par jour on leur apporte de la nourriture, une poignée de couscous à chaque repas. C'est une pitié de voir ces femmes se jeter sur leur nourriture, comment elles se battent pour avoir le premier morceau ! Il est évident qu'on ne leur donne pas la moitié de leur comptant. Pourtant le marabout qui est à la tête de cette maison a une fortune de plusieurs

<sup>534</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>535</sup> F&B n°24 (11/06/1879)

danvez; na ve ket diæz dezhan eta zicour ann  
dud keiz-ze prest da vervel gant ann naon. En  
despet d'he oll grisder-a-galon e kenver ar  
merc'hed paour-se, ar Maraboud-se a zo kemeret  
evit eur sant braz

dizaines de milliers de francs, il ne lui serait donc  
pas difficile de secourir ces pauvres gens sur le  
point de mourir de faim. Malgré toute la cruauté  
de son cœur à l'égard de ces pauvres femmes, ce  
marabout passe pour un grand saint [...] <sup>536</sup>

Ce manque de charité, de bonté, se retrouve même au sein des familles qui sont, rappelons le, perçues par Feiz ha Breiz comme le fondement de toute civilisation. Jean-Louis Normand en donne des exemples par dizaines. Mais allons plus loin, en Amérique où, quand la nourriture vient à manquer, on se débarrasse des bouches inutiles :

Tra truezuz! Piou hellfe her sonjal hag her c'hredi.  
Brema c'hoaz ez-euz broiou e pere e ve lazet an  
dud koz, hag ar vugale toc'hor pe mac'hagnet. —  
D'an den koz e vez lavaret : tad kozh, selaou 'ta: —  
Da vuez a zo ankeniuz evidoud, ha poaniuz  
evidomp. — Red eo eta mervel. — Se zo gwelloc'h.  
— Da eur c'hrouadur klanvidik ha dinerz e ve  
lavaret: — Ahanta, va mabik, te va viges mad  
nemed da c'houzanv. — Kousk eta, ha kousk da  
viken. — Goude beza sebeliet en erc'h eun den koz  
pe eur c'hrouadur leun a vuhez, an dud gouez-ze a  
zistro seder d'ho lochennou, pe da besketa en ho  
steriou, pe da emolc'hi (chasseal) en ho c'hoajou.

Quoi de plus pitoyable ! Qui pourrait le  
concevoir et le croire. Il existe encore des pays  
dans lesquels on tue les vieux et les enfants  
moribonds ou infirmes. On dit au vieil homme :  
grand-père, écoute donc : ta vie t'est  
angoissante et nous est pénible. Il te faut donc  
mourir. C'est mieux. Á un enfant malade et  
affaibli on dit : eh bien mon fils, tu ne serais  
bon qu'à souffrir. Dors donc et dors à tout  
jamais. Après avoir enseveli dans la neige un  
vieil homme ou un enfant plein de vie, les  
sauvages s'en retournent sereins à leurs  
cabanes ou à pêcher dans leurs rivières ou à  
chasser dans leurs bois. <sup>537</sup>

Comment peut-on être avili, dénaturé (*disnatur* en breton) à ce point ; comment peut-on tuer ses parents ou ses enfant alors que même un chien ne le ferait pas ? Ce sont là les questions que Feiz ha Breiz voudrait amener ses lecteurs à se poser car la réponse est évidente au sens étymologique du terme, elle crève les yeux : voilà ce à quoi mène le péché et la transgression des lois de l'Église. On pourrait croire avoir touché le fond de l'ignominie avec l'exemple précédent mais il n'en est rien : quand la faim rend les gens fous, ils mangent leurs propres enfants comme le raconte un « sauvage » au père Faraud: <sup>538</sup>

Tad, me gar va bugale, ha noz deis e vez eun

Père, j'aime mes enfants et, nuit et jour, il y a

<sup>536</sup> F&B n° 30 (26/07/1879)

<sup>537</sup> F&B n° 49 (06/01/1866)

<sup>538</sup> FARAUD, *Dix-huit ans chez les sauvages*.

dra bennac o lavaret dinn ho dibri : ar relijion a brezeguez e deus ar galloud da gass deus va fenn ar zonz fall-ze ha setu perac ez on deut d'a [<sup>></sup>'z] caout.

Mæz ma tebrez da vugale emoumme piou a dolo evez ac'hanout pa vezi deut coz ?

— An dra-ze a zonzan ive, emez'han, keus am beus brema d'am map cossa am beus debret ar goan tremenet.

— Den cris ! a leviris neuze hag ec'h anzavez an droug-se eb scuilla eur berad daelou !

— Gout a raan em beus gret eun droug bras, hag evit na rinn ket mui, abalamour m'am beus keuz da veza dioueret eur map hag a glasche bouet dinn hirio, eo e teuan d'a c'houlen diganeez petra d'ober evit trec'hi an tech fall-ze.

quelque chose qui me dit de les manger : la religion que tu prêches a le pouvoir de chasser cette mauvaise pensée de ma tête et voilà pourquoi je suis venu te voir.

Mais si tu manges tes enfants, dis-je, qui s'occupera de toi quand tu seras vieux ?

— C'est bien ce que je pense aussi, dit-il, je regrette maintenant mon fils aîné que j'ai mangé l'hiver dernier.

— Homme cruel ! Dis-je alors, et tu m'avoues ce mal sans même verser une larme !

— Je sais que j'ai commis un grand mal et c'est pour que je ne le fasse plus, parce que je dois me passer d'un fils qui irait aujourd'hui me chercher de la nourriture, que je viens te demander ce que je dois faire pour vaincre ce mauvais penchant.<sup>539</sup>

Encore une fois, les « sauvages » ne sont pas sauvages par nature mais ce sont leurs péchés, leurs vices qui les ont fait sombrer dans cet état de dépravation. De même, des Européens, qui ne sont pas meilleurs par nature, et qui n'auraient plus la foi pour les guider pourraient tomber dans de tels travers comme le montre cet exemple.

Unan anezho, caset gant he escop da eur c'harter a bell, da velet hag hen a aljet lacat eur beleg eno, n'en devoa, pa erruaz e penn he veach, na guennek na netra evit gallout dont en dro. Gant he bez arc'hant diveza en devoa prenet eur voutaillard vin evit gallout lavaret an oferen ; ne jome ken gantha evit en em zouten en diles ma en em gave er vro-ze. Eno ez oa tud, europeaned hag en ho zouez, Fransizien. Comzet en doa outho e iez ho bro, hag abalamour m'oa beleg, n'o doa ket respontet dezhan. En em loja a reas dindan eur vezen, eur pennadik dioc'h an tiez eleac'h ne roet ket a zigemer dezhan, hag e vevaz eno meur a sizun, ep bara,

[Un missionnaire] envoyé par son évêque dans une région lointaine, pour voir s'il est possible d'y installer un prêtre, n'avait plus, au bout du voyage, ni un sou ni rien pour pouvoir rentrer. Avec sa dernière pièce d'argent, il avait acheté une bouteille de vin pour pouvoir dire la messe, il ne lui restait plus rien d'autre pour le soutenir dans l'abandon où il se trouvait dans ce pays. Il y avait là-bas des gens, des Européens et, parmi eux des Français. Il leur avait parlé dans la langue de leur pays et, parce qu'il était prêtre, ils ne lui avaient pas répondu. Il s'installa sous un arbre, un peu à l'écart des maisons où on ne le recevait pas et il

<sup>539</sup> F&B n° 63 (14/04/1866)

*gant griziou ha peskedigou crogennek a voa red dezhan da zibri er c'hris, rak n'en devoa netra evit ho foazat ; hogen ar galetter euz an dud-ze, caer en devoa pidi evitho a rea c'hoas muioc'h a boan dezhan. Avehou unan bennag, en eur dremen, a lavare dezhan eur goal c'her bennak; nicun avad, na den coz, na bugale, ne felle dezhan lacat he zorn en he hini na chom d'he selaou. Esper en devoa; gouscoude oa rannet he galon o velet penauz e caseant Doue, hag e colle he ners dre he nec'hamant ha dre an derzien. [...]*

*vécut là, plusieurs semaines, sans pain, avec pour seule nourriture des racines et des petits poissons à coquille qu'il devait manger crus car il n'avait rien pour les cuire. Mais c'est la dureté de ces gens, pour lesquels il avait beau prier, qui lui faisait encore plus de peine. Parfois, certains, en passant, lui jetaient une injure ; mais nul, ni vieux ni enfant, ne voulait mettre sa main dans la sienne ni l'écouter. Il espérait toujours, pourtant son cœur était brisé en voyant qu'ils haïssaient Dieu et il s'affaiblissait de tourment et de fièvre. [...]<sup>540</sup>*

Un jeune prêtre, envoyé à sa rencontre par l'évêque, le retrouve moribond et ne peut que lui donner l'extrême-onction avant qu'il ne pousse son dernier soupir. Au moyen de cette histoire, Feiz ha Breiz veut montrer encore une fois que seule l'observance de la loi catholique met l'homme sur le droit chemin et l'empêche de tomber au rang de sauvage.

### 3.6.4 Des sociétés violentes

L'image des sociétés non chrétiennes étant le négatif, pour reprendre un terme photographique, de la société chrétienne idéale, elle résulte d'un jeu des opposés. Ainsi, comme nous venons de le voir, à l'amour de son prochain prêché par l'Église, s'opposent l'égoïsme et l'indifférence à la souffrance d'autrui des infidèles et des athées. Á la Concorde s'oppose la violence. On trouve plusieurs fois dans Feiz ha Breiz mention de ces condamnés à mort qui, menés à l'échafaud, non seulement confessent leurs crimes et leurs péchés mais expliquent ces derniers par le fait qu'ils n'avaient pas reçu une éducation chrétienne.

*Brema ez euz eun derveziou bennag e caset d'ar chafot muntrerien, lazerien condaonet d'ar maro gant al lezvarn. Ar goasa euz an dorfetourien-ze, en eur vont d'an dachen eleac'h ma tlie coll he vuez, o sonjal en he dorfejou hag er maro mezuz a dlle da c'housanv, a lavare : « Ar gerent a zo peurvuia penn abeg a gement droug a zigouez gant ho*

*Il y a maintenant quelques jours, on envoyait à l'échafaud les meurtriers, les tueurs condamnés à mort par le tribunal. Le pire de ces criminels, en se rendant au lieu où il devait perdre la vie, en pensant à ses crimes et à la mort honteuse qui l'attendait, déclara :*

*« Les parents sont le plus souvent la principale cause de tous les maux qui arrivent à leurs enfants :*

<sup>540</sup> F&B n° 279 (04/06/1870)

*bugale : ne roont ket dezho eun descadurez christen ! »*

*Setu eur ger hag a dlefe rei da zonzjal da veur a dad hag a vam, hirio dreist oll p'ema enebourien ar feiz oc'h ober kement a c'hellont evit en em renta mistri euz ar iaouaukiz, evit caout, hi epken, an emel d'ho c'helen ervez ho giz, da lavaret eo d'ho deski da veva, eveld'ho, ep Doue nag iliz.*

*ils ne leur donnent pas une éducation chrétienne ! »*

*Voici une parole qui devrait donner à réfléchir à nombre de pères et de mères, surtout aujourd'hui quand les ennemis de la foi font ce qu'ils peuvent pour se rendre maîtres de la jeunesse, pour se réserver la charge de les éduquer à leur guise, c'est-à-dire de leur apprendre à vivre comme eux, sans Dieu ni Église. <sup>541</sup>*

Dans la suite de l'article, Feiz ha Breiz explique comment les impies se sont déjà rendus maîtres des universités et que les parents, qui croient faire le bien de leurs enfants en les envoyant étudier dans les grandes villes, les condamnent au crime et à la damnation.

Les sociétés non chrétiennes, par ce jeu des opposés, ne peuvent donc se caractériser que par leur violence extrême. Ainsi, même les missionnaires, bien qu'hommes de paix, doivent voyager armés comme en Mongolie ou en Amérique. L'Afrique noire, elle aussi, est réputée terre de violence, les guerres y sont décrites comme cruelles et endémiques.

*Ato ez euz brezel etrezho. Ne vez morse na pardon na peoc'h. Tud gouez int oll.*

*Il y a toujours la guerre entre eux. Il n'y a ni pardon ni paix. Ce sont tous des sauvages. <sup>542</sup>*

Dans un autre article, Amet Limbour, décrit une guerre en Afrique orientale.

*Er vro-ze ne ouzeur nemet brezelecat. Brezel a ioa bet etre M'viamba ha roue douar Niombaz. M'viamba gant he archerien en devoue ar gounit, ha kerkent ec'h antreaz e kær-benn Douar Niombaz. Eno, evit trugarecat ho Doueou euz ar gounit o devoa great, e tremenjont an noz o cana, hag o tibri ar re a voa bet lazet en emgann. Eva a reont goad tud, e pennou ho enebourien. An anter euz ar goad, tom c'hoaz, a voa evit ho Doueou, hag an anter all evitho ho unan.*

*Dans ce pays, on ne sait que faire la guerre. La guerre avait donc été déclarée entre M'viamba et le roi de la terre de Niombaz. M'viamba avec ses gens d'armes avait remporté la victoire et entra aussitôt dans la capitale de la terre de Niombaz. La, pour remercier leurs dieux de cette victoire, ils passèrent la nuit à chanter et à manger ceux qui avaient été tués dans la bataille. Ils burent du sang humain dans le crâne de leurs ennemis. La moitié du sang, encore chaud, était pour leurs dieux et l'autre moitié était pour eux. <sup>543</sup>*

<sup>541</sup> F&B n° 322 (01/04/1871)

<sup>542</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

<sup>543</sup> F&B n° 211 (13/02/1869)

Le dernier extrait que nous allons citer ici, nous donne les raisons pour laquelle on se fait la guerre en Afrique d'après Feiz ha Breiz ; ce sera là aussi notre fil conducteur pour la suite de cette partie.

*Bez ez euz c'hoaz brema war ann douar broiou e pere na vever ket disourci evel enn hon bro-ni.*

*Enn Africa ar Morianed a ra brezel an eil d'eguil evid en em laza, evid en em zebri, hag ive evit paka bugale vian, potred ha merc'hed, a ve gwerzet goude evel loened.*

*Il y encore sur la terre des pays où l'on ne peut pas vivre tranquillement comme dans notre pays.*

*En Afrique, les nègres se font la guerre pour se tuer, se manger et aussi pour attraper des petits-enfants, garçons et filles, qui sont ensuite vendus comme des animaux.<sup>544</sup>*

### 3.6.5 Cannibalisme.

Pour Feiz ha Breiz, l'existence de cette pratique ne semble pas pouvoir être remise en cause car suivant un stéréotype bien établi, les sauvages sont anthropophages. Frédéric Angleviel a clairement défini les différents types d'anthropophagie dans son ouvrage sur la Nouvelle-Calédonie:

« Si l'on débarrasse le cannibalisme de l'idée préconçue de cruauté, de férocité et d'inhumanité, reste un éclairage brutal sur toutes les motivations et les pensées qui ne cessent d'agiter l'homme depuis le commencement des Temps. Tout au long des âges, se sont développés différents types d'anthropophagie : le cannibalisme alimentaire, tantôt de pénurie, tantôt de gastronomie ; mais aussi le cannibalisme guerrier qui tend à s'accaparer les vertus de l'adversaire ; le cannibalisme sacré qui veut imiter les dieux ou faire le lien avec les ancêtres ; le cannibalisme médical qui espère soigner les vivants ; le cannibalisme judiciaire ou de vengeance qui cherche à rétablir un ordre social bouleversé ; et enfin le cannibalisme pathologique qui serait la matérialisation perverse et destructrice du fantasme agitant chaque individu dans toutes les sociétés humaines. Chacun d'eux a existé et parfois existe encore, soit dans certaines sociétés très isolées, soit dans certains cas exceptionnels. »<sup>545</sup>

Feiz ha Breiz ne manque pas d'utiliser le cannibalisme, en raison de sa charge émotionnelle négative, à des fins de propagande et on peut y discerner, à travers les articles faisant référence à cette pratique, la même typologie que celle utilisée par Frédéric Angleviel. On doit évidemment classer dans la catégorie « anthropophagie de subsistance de dernière

<sup>544</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

<sup>545</sup> ANGLEVIEL Frédéric, *Histoire de la Nouvelle-Calédonie: nouvelles approches, nouveaux objets*, p 39.

extrémité » les cas mentionnés précédemment chez les Indiens d'Amérique même si l'horreur de cette pratique est accrue par le fait que ce sont leurs propres enfants qu'ils dévorent. Des cas de naufragés européens, tirant à la courte paille lequel serait mangé (sur un air connu), sont cités dans Feiz ha Breiz. Ils suscitent certes l'effroi mais sont, quant à eux, moins teintés de réprobation que de commisération.

*An Eil a lavaras neuze ne allent mont mui, ha  
n'o devoa nemet en em lezer da veza beuzet.  
Hoguen ar re all ne vouent ket euz an ali-ze, ha,  
tra scrijus ! tenna a rejont d'ar zort evit guele  
piou a zervische da derri naoun ar re all.*

*Tri dervez goude an dud keiz a zigoueze en  
unan a enezennou Madagascar, anter varo.*

*Le Second dit alors qu'ils ne pouvaient continuer et  
qu'ils n'avaient donc qu'à se laisser noyer. Or les  
autres n'étaient pas du même avis et, chose  
horrible, ils tirèrent au sort pour savoir qui serviraient  
à contenter la faim de ses camarades !*

*Trois jours plus tard, les pauvres gens arrivèrent  
dans une des îles de Madagascar, à moitié morts.<sup>546</sup>*

Ce qui pouvait susciter le plus d'indignation et d'horreur chez les lecteurs de Feiz ha Breiz devait plutôt être l'anthropophagie comme régime alimentaire habituel et comme pratique culturelle telles qu'on les retrouve dans le récit du père Limbour sur M'viamba (voir plus haut) ou dans l'article «*Sakobau an debrer tud* » (Sakobau le mangeur d'hommes), qui regroupe bon nombre des éléments descriptifs du cannibalisme et des fantasmes qui lui sont associés. Cet article, signé d'un J. M. N. que nous ne pouvons identifier avec certitude,<sup>547</sup> est tout à la gloire des missionnaires. Il nous explique d'abord qu'il n'y a pas de différence de nature entre les anthropophages et les Bretons.

*Mar hoc'h euz c'hoant, Breiziz, da c'houzout  
peseurt tud a oa ho tadou koz araog beza  
kristenien, ha pegement a nerz-kalon a oa red da  
gahout evit beva en ho zoues ha prezeg dezo ar  
guir relijion: chilaouet eur pennad deuz histor ar  
roue Sakobau, ann debrer tud.*

*Si vous voulez savoir, Bretons, quel genre de  
gens étaient nos ancêtres avant d'être chrétiens,  
combien de courage il fallait pour vivre parmi eux  
et leur prêcher la vraie religion, écoutez un  
passage de la vie de Sakobau, le mangeur  
d'hommes.<sup>548</sup>*

Il situe ensuite l'histoire aux Fidji ce qui nous permet de faire le rapprochement entre Sakobau et Cakobau (1815-1883) qui fut effectivement roi des Fidji jusqu'en 1874. Il nous raconte ensuite son enfance prometteuse en abominations. Il nous décrit alors, avec un luxe effroyable de détails, le déroulement des agapes anthropophagiques de ce monstre dont

<sup>546</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>547</sup> Peut-être s'agit-il du jeune Jean-Marie Normand (1860-1904) qui fut brièvement à la tête du second Feiz ha Breiz en 1904 ? Cf. Lukian RAOUL, *Geriadur ar skrivagnerien hag ar yezhourien*, p 328.

<sup>548</sup> F&B n° 10 (06/03/1880)

« Lucifer avait probablement été le maître d'école ». Plus loin, J. M. N. explique l'origine des guerres tribales aux Fidji.

*Zavet a oa brezel etre he dribu hag eun all, divar benn ma vanke kik. Peurvuia ne zav brezel er broiou-ze nemet evit kaout prizonerien da larda ha da zivoda evel moc'h enn hor bro*

*La guerre avait éclaté entre sa tribu et une autre parce qu'on manquait de viande. La plupart du temps, dans ces pays, on ne déclare la guerre que pour avoir des prisonniers à engraisser et à saigner comme nous faisons avec les porcs dans notre pays.*

Suit une nouvelle description, encore plus ignoble, d'un festin de victoire chez Cakobau. Bien évidemment, les missionnaires, ceux qui n'étaient pas mangés, essayèrent en vain de lui faire entendre raison.

*Pa vije rebechet deza he vuntrezou euzuz, e lavare: « C'houi, komzerien gaer, hoc'h euz moc'h hag ejennet ; ma zaout-me eo ann dud a dapann; c'houi en em vag gant ho re, perag ne rafenn-me ket kement-all gant ma re, p'ho c'havan mad? »*

*Quand on lui reprochait ses meurtres horribles, il disait : « vous, beaux parleurs, vous avez des porcs et des boeufs ; mes vaches à moi, ce sont les gens que j'attrape. Vous vous nourrissez avec les vôtres, pourquoi n'en ferai-je pas autant avec les miennes puisque je les trouve bonnes ? »*

Cette dernière citation montre bien que les occidentaux étaient horrifiés avant tout par l'abaissement d'hommes au rang de bétail, de viande de boucherie. La manière douce ne marchant évidemment pas avec ce monstre sanguinaire, les Européens durent utiliser d'autres méthodes.

*A nevez-zo koulskoude ann Europeanet ho deuz gret kement varnezan, ma so bet ret deza prometi lezel ann dud a goste. Ar Zaozon memez ho deuz tennet he rouantelez diganta.*

*Récemment pourtant, les Européens ont tellement insisté qu'il a dû promettre de laisser les gens tranquilles. Les Anglais lui ont même enlevé son royaume.*

Ce texte, comme beaucoup d'autres, présente donc le cannibalisme comme une raison légitime et suffisante pour légitimer la conquête britannique. En réalité, Cakobau s'était converti au protestantisme dès 1854 et avait dès lors renoncé au cannibalisme. Son nom est toujours honoré aux Fidji puisqu'il fonda une monarchie parlementaire (1871-1874) avant d'être évincé du pouvoir par les Britanniques et qu'aujourd'hui encore, nombre de personnalités de ce pays revendiquent être de ses descendants, dont le président actuel de la Chambre des Représentants.<sup>549</sup> De même, en citant l'exemple de la Nouvelle-Calédonie, Frédéric Angleviel considère que, le cannibalisme étant considéré comme une caractéristique

<sup>549</sup> Cf. <http://en.wikipedia.org/wiki/Cakobau> consulté le 08/08/2008

des Mélanésien, personne ne se posait vraiment la question de sa réalité. De ce fait, il était souvent le prétexte tout trouvé à de nouvelles annexions.<sup>550</sup>

### 3.6.6 L'esclavage

L'autre attribut de la barbarie qui fut très souvent invoquée pour justifier les entreprises coloniales est bien évidemment l'esclavage qui perdurait en Afrique noire, en Orient et en Extrême-Orient, alors qu'il avait été aboli officiellement dans les colonies européennes au début et au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et plus récemment aux États-Unis à la suite de la guerre de sécession (1864).<sup>551</sup> Rappelons aussi que certaines formes de travail obligatoire dans les colonies notamment belges et françaises s'apparentaient à un esclavage qui ne disait pas son nom.<sup>552</sup> Dans Feiz ha Breiz, même si la traite transatlantique des Noirs n'est pas niée, c'est la traite musulmane qui continue à sévir qui est au cœur des préoccupations. L'esclavage apparaît donc comme un enjeu important dans le rapport binaire que Feiz ha Breiz entend mettre en évidence entre civilisation chrétienne et barbarie<sup>553</sup>.

Feiz ha Breiz présente en effet l'esclavage comme non seulement incompatible avec la foi chrétienne mais l'instrumentalise aussi pour dénoncer l'islam. Nous focaliserons ici sur l'islam car si Feiz ha Breiz évoque le sort tragique des chrétiens et des chrétiennes annamites vendus en Chine,<sup>554</sup> l'immense majorité des articles traitant de l'esclavage concerne des pays musulmans ou sous domination musulmane.

Si la question de l'esclavage est très tôt posée dans Feiz ha Breiz, l'analyse de la relation entre l'Eglise et esclavage n'y est donnée que très tardivement puisque ce n'est que dans le numéro du 3 mars 1883 qu'est évoquée la compatibilité de la foi chrétienne et de l'esclavage dès l'Antiquité. Dans cet article, il est rappelé que tous les peuples de l'Antiquité pratiquaient l'esclavage à l'exception notable des Juifs.

*Eur bobl hebken, ar Juzevien, ne dlle ket  
cahout esclaved. Ar re-ma a anaie ar guir*

*Seul un peuple, les Juifs, ne devait pas avoir  
d'esclaves. Ceux-ci connaissaient le vrai Dieu et Dieu*

<sup>550</sup> ANGLEVIEL Frédéric, *Histoire de la Nouvelle-Calédonie: nouvelles approches, nouveaux objets*, p 50.

<sup>551</sup> Pour ce chapitre, notre documentation provient surtout de :

Olivier PETRE-GRENOUILLEAU, *Les traites négrières*

Malek CHEBEL, *L'esclavage en terre d'islam*.

<sup>552</sup> M'BOKOLO Elikia (entretien), « Le travail forcé, c'est de l'esclavage », *L'Histoire* n°302, Octobre 2005, pp 66-71.

<sup>553</sup> Cf. LAVIGERIE Mgr. Martial de, *L'esclavage Africain*, Procure des missions d'Afrique, 1888.

Disponible sur Gallica

<sup>554</sup> F&B n°432 (10/05/1873)

*Doue, ha Doue a zifenne outho lacaat ho breudeur e renc al loened.*

*A hent all, an oll dud, an oll broiou ho devoa esclavet. Hirio c'hoas er broiou gouez eus an Afric, e caver esclaved. Leoriou Breuriez ar Feiz a rent testeni eus ar virionez-ma.*

*leur interdisait d'abaisser leurs frères au rang d'animaux.*

*Autrement, tous les autres pays avaient des esclaves. Aujourd'hui encore dans les pays sauvages d'Afrique, on trouve des esclaves. Les livres de Breuriez ar Feiz témoignent de cette vérité.<sup>555</sup>*

La première partie du texte insiste donc sur l'origine divine de l'interdiction de l'esclavage puisqu'il consiste en un processus de déshumanisation. La seconde partie montre que Feiz ha Breiz n'entend pas écrire une histoire de l'esclavage mais bien de montrer l'actualité du débat. Le rédacteur poursuit pourtant en montrant bien qu'abolitionnisme et foi chrétienne sont intimement liées.

*Gouscoude oa tud a skiant, a zeseadurez kercouls hag hirio, e tu ar C'huz-heaul hag e tu ar Sao-heaul, evel Aristote, Platon, Ciceron. Hini ebet anezho n'en deus bet ar galon da sevel he vouez evit difen an esclaved ha torri ho chadennou. Chomet e vije ar bed evelse. Red eo bet d'hor Salver Jesus-Crist dont var an douar, cass he ebestel da brezeg an Aviel. Neuze avad so bet guelet eur chenchamant vras. Dre gement bro ma tremenent, an ebestel, ar re so deut en ho goude, a zesc guirionezou ar Feiz d'an oll dud, kercouls d'an esclaved evel d'ho mistri. Gourc'hemenn a reont d'ar re-ma cahout truez eus an esclaved ho breudeur ; miret a reont outho d'ho lacaat d'ar maro evit an disterra tra. E bro Frans oa ive esclaved pa deuas Lazare, ressussitet gant hor Zalver, da gear Marseille ; pa deuas sant Denis ha cals a vissionerien all da c'hounit d'ar Feiz ar baianet e Frans.*

*Il y avait pourtant des gens de science, de culture autant qu'aujourd'hui, de l'Occident à l'Orient comme Aristote, Platon, Cicéron. Aucun d'entre eux n'a eu le courage d'élever la voix pour défendre les esclaves et de briser leurs chaînes. Le monde serait resté ainsi. Il a fallu que notre Sauveur Jésus-Christ vienne sur la terre, envoie ses apôtres prêcher l'Évangile. C'est alors qu'a été observé un grand changement. Dans tous les pays où ils passaient, les apôtres et ceux qui leur ont succédé enseignent la vérité de la foi à tous, aussi bien aux esclaves qu'à leurs maîtres. Ils leur ordonnent d'avoir pitié des esclaves, leurs frères ; ils leur interdisent de les mettre à mort sous le moindre prétexte. En France il y avait aussi des esclaves quand vint Lazard, ressuscité par notre Sauveur, à Marseille ; quand virent Saint-Denis et beaucoup d'autres missionnaires pour gagner les païens de France à la foi.*

On remarquera, en lisant bien le texte, que Jésus et les apôtres n'ont pas ordonné de libérer les esclaves mais ont seulement interdit à leurs maîtres de les maltraiter, ce que confirme Patricia Gravatt dans son livre déjà cité. La soumission au maître n'est-elle pas une

---

<sup>555</sup> F&B n° 9 (03/03/1883)

forme de soumission à Dieu, pourrait-on dire sans trop trahir Saint-Paul. Ceci explique peut-être que les papes ne se rallieront qu'assez tardivement à l'abolitionnisme (Grégoire XVI en 1839). Dans le chapitre sur l'origine de la diversité humaine, nous avons évoqué la malédiction de Cham par laquelle était expliquée la malheureuse condition des Noirs. Nous avons aussi vu à travers une lettre d'Amet Limbour qu'en cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Église considérait que les Noirs, comme les autres, avaient été rachetés par la mort de Jésus-Christ sur la croix et que les prières des hommes devaient être plus fortes que la malédiction d'un seul. Quoi qu'il en soit, pour Feiz ha Breiz, l'esclavage est bel et bien une marque de la barbarie comme en témoigne cette lettre d'un missionnaire breton.

*Va C'henvroiz, ker,*

*En amzer hirio, a leverer, ne gaver mui a sclaved var ann douar. Ar ger divalo-ze, sclavaj, na zervich mui nemet evit digass en hor spered ar zonzj eus ann doare sponyus, eus ar stad scrijus e pehini e veve guechall eun darn eus ann dud, ha dre behini eo bet red mad tremen d'ar boblou divouizieq ha diskiant eus ann amzer goz. Hirio ann oll boblou a zo desket mad, ha gant ho deskadurez ann den hen deus cavet ar frankis.*

*Mar d'eo guir ar c'homzou-ze evit broïou a zo, ne d'int ket, a dra zur, lennerien ker, pa gomzer euz ar paour kez bro hanvet ann Afrik. Ia, ar sclavaj a ren er vro-man, hag ouz he heul, ar reusiou hag ar poaniou ar spontussa.*

*Mes chers compatriotes,*

*On dit qu'on ne trouve plus d'esclaves sur la terre aujourd'hui. Ce mot horrible, esclavage, ne nous sert plus qu'à évoquer la condition terrible, l'état tragique dans lequel vivait autrefois une bonne partie des gens et par lequel durent passer les peuples incultes et inconscients de l'Antiquité. Aujourd'hui, tous les peuples sont bien éduqués et, grâce à leur éducation, l'homme a trouvé sa liberté.*

*Si ces paroles sont vraies pour certains pays, elles ne le sont certainement pas, mes chers lecteurs, quand on parle du pauvre pays appelé Afrique. Oui l'esclavage règne dans ce pays et à sa suite les dévastations et les pires souffrances.<sup>556</sup>*

L'abolitionnisme fut l'une des grandes causes humanitaires du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>557</sup> et Feiz ha Breiz qui en est bien conscient présente Pie IX comme le grand pape abolitionniste, et ceci dès son numéro 25 quand est relatée sa rencontre avec une esclave métisse américaine dont les maîtres étaient de passage à Rome.

*Va merc'h, bez' edoc'h aze etouez graguez pinvidic, princezet, itronezet vras ; bez' ez oc'h, ep mar, an diveza dirag ho daoulagad, mes marteze*

*Ma fille, vous êtes ici au milieu de femmes riches, de princesses, de grandes dames ; vous êtes sans aucun doute la dernière à leurs yeux mais vous êtes*

<sup>556</sup> F&B n° 48 (27/11/1880)

<sup>557</sup> Cf Olivier PETRE-GRENOUILLEAU, *Traites négrières*, pp. 253-380.

ez oc'h ar guenta dirag daoulagad Doue, ha setu perag em eus ho calvet araog ar re all. [...]

— Mad, va c'hrouadur, me ia d'ho penniguen, hag e cassot va benediction d'hoc'h oll breudeur ha c'hoarezet esclavet. Lavarit dezo ho c'haran, ez oun ho zad, hag emaint ken huel em c'halon hag an dud venn. Lavarit dezo ez a va speret d'ho c'hlas en tu all d'ar mor evit ho c'hinnig da Jesus-Christ, hag evit goulen evitho feiz, esperans ha carantez. Dont a rai an amzer ma c'heano an esclavach a so brema en ho pro. Gouezit ez euz eun esclavach all goassoch hag a gaver ive etouez ar re venn, esclavach an orgueil hag ar c'hig.

peut-être la première devant les yeux de Dieu et voilà pourquoi je vous ai appelée avant les autres. [...]

Bien, mon enfant, je vais vous bénir et vous porterez ma bénédiction à tous vos frères et sœurs esclaves. Dites-leur que je les aime, que je suis leur père et qu'ils sont dans mon cœur aussi haut que les Blancs. Dites-leur que mon esprit va les chercher par-delà la mer pour les présenter à Jésus-Christ afin de demander pour eux la foi, l'espérance de l'amour. Viendra un jour où l'esclavage cessera dans votre pays. Mais sachez qu'il y a un esclavage encore pire et on le trouve parmi les Blancs, c'est l'esclavage de l'orgueil de la chair.<sup>558</sup>

Il convient de noter que ce texte a été publié un an après l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. De ce fait, Pie IX passe non seulement pour un abolitionniste mais aussi pour un visionnaire. Qui plus est, Pie IX, dans sa jeunesse, avait personnellement pu se rendre compte de ce qu'était l'esclavage lors de son séjour à Montevideo comme il le raconte dans un entretien avec un évêque de Saint-Domingue.

Ar Pab a c'houlennas kelou euz ar vorianed a zo e Sant-Doming, hag euz a belec'h e teuent.

— Tad santel, da genta ho c'hemeret var aodchou ar Guinee ha Congo, hag ho staget oc'h an douar evel loened mud. Al lezen zoken a zifenne outho an dimizi hag evelse e velit e pebez stad trist e voant.

— Ia, eme an Tad santel, gouzout a ran pe ger reuzeudig eo ar sclavet. Sonch am eus da veza guelet, e Montevideo, pemp pe c'huec'h morian, digaset eno var ar c'hae da verza. Ar brenerien a zelle outho, ho c'hrabanate penn ha treid, o scoe var ho feultrin evit guelet ha iac'h oant ; eur scrij oa guelet kementse. Rak-se ive eo joa

Le pape lui demanda alors des nouvelles des nègres qui sont à Saint-Domingue et d'où ils venaient.

Très saint père, on les prenait d'abord sur les côtes de Guinée et du Congo et on les attachait à terre comme des bêtes. Même la loi leur interdisait de se marier et vous voyez donc dans quel triste état ils étaient.

Oui, dit le Saint-Père, je sais combien les esclaves sont misérables. Je me souviens avoir vu à Montevideo cinq ou six nègres amenés ainsi sur le quai pour être vendus. Les acheteurs les regardaient, les tâtaient des pieds à la tête, leur frappaient sur la poitrine pour voir s'ils étaient en

<sup>558</sup> F&B n°25 (22/8/1865)

ganhen n'oc'h eus mui a sclavet. Bez' oc'h eus-hu eur belek morian bennak?

bonne santé ; c'était horrible à voir. C'est pourquoi je suis heureux que vous n'ayez plus d'esclaves. Avez-vous quelques prêtres nègres ?<sup>559</sup>

La question de savoir si des Noirs ont été ordonnés prêtres, juste après avoir parlé de l'esclavage, a évidemment pour objectif d'insister sur l'égalité des hommes quelle que soit la couleur de leur peau aux yeux de l'Église au cas où certains auraient douté de ce second point, tout en étant d'accord pour condamner l'esclavage. C'est en effet d'abord sur cette question de la dignité humaine ou de sa négation à travers l'esclavage que les musulmans soulèvent l'horreur et l'indignation chez les lecteurs de Feiz ha Breiz qui avaient sous les yeux des articles comme *ar chase tud*, la chasse à l'homme.

*Ar chase-tud. Christenien a hellfe beza souezet o clevet hano a chase tud. Kementse gouscoude a veler c'hoaz hirio er broiou paien. An dud difeiz a fell dezho ne ve mui Doue ebet, feiz ebet, relijion ebet o deus c'hoant credabl da ober er vro-ma eur chase tud bennag evel a veler da ober en Afrik etouez an dud divadez. Ervez eul lizer am eus dirak va daoulagad, er vro-ze ar brinsed, ar re vraz, a zestum ar re a zo dindanho, hag a ia evelse gant eur vanden tud armet, da chaseal tud eleac'h ne m'aor ket var evez. Paca a reont muia ma c'hellont tud ha chatal, hag e teuont neuze gant ho freiz d'ar gear. Neuze e vevont dibreder keit ha ma o deus tud ha chatal da verza, ha ma c'hallont ober cher vad gant an arc'hant a dennont anezho. Ne deus gantho kem ebet etre tud ha chatal, pe m'ar deuz eur c'hem bennag, eo e reont cals goasoc'h d'an dud eget d'ar chatal.*

*An dud-ze zo e fals relijion Mahomet, da lavaret eo en eur relijion cals crisc'h eget ar baganiach, eur relijion hag a c'hourc'hemen laza kement a zo christen, hag ober goasa*

*La chasse à l'homme. Des chrétiens pourraient être étonnés en entendant le mot de chasse à l'homme. C'est pourtant ce que l'on voit encore dans les pays païens. Les athées qui ne veulent plus de Dieu, plus de foi, plus de religion ont probablement envie de faire dans notre pays une chasse à l'homme comme on en voit en Afrique parmi les infidèles. D'après une lettre que j'ai sous les yeux, dans ce pays, les princes, les chefs, rassemblent leurs vassaux et s'en vont, avec une troupe armée, chasser les gens là où on ne les attend pas. Ils attrapent ainsi le plus possible de gens et de bétail et s'en retournent à la maison avec leurs proies. Ils vivent alors tranquillement tant qu'ils ont des hommes et du bétail à vendre et qu'ils peuvent faire bombance avec l'argent qu'ils en tirent. Il n'y a pour eux aucune différence entre humains et bétail, et s'il y en a une, ils traitent plus mal les gens que le bétail.*

*Ces gens sont dans la fausse religion de Mahomet, c'est-à-dire une religion plus cruelle que le paganisme, une religion qui ordonne de tuer tous les chrétiens et de faire subir le pire sort à tous ceux qui ne partagent pas leur fausse croyance.*

<sup>559</sup> F&B n° 481 (18/04/1874)

*geller d'ar re n'int ket euz ho fals creden.*

*Eur beacher bet eno, hag en em gavet gant eur vanden chaseerien evelse a lavar:*

*Bez' ez oa, emezhan, tud var varc'h, hag a furche an oll c'harziou a dost d'an tiez. Unan a velet o tiscampa, hag e redet var he lerc'h evel var lerc'h eur c'had; eun all a gavet en he lochen cuzet; eun trede a gavet souchet etouez ar brouscoad hag ar strouez, hag e tennet varnezhan birou ha bouliji. Ar voazed ne felle ket dezho dont gant ar chaseourien; guell oa gantho mervel; hag e trouc'het eur c'har da bephini anezho, hag ho lezet evelse da c'hortoz ar maro. Eun dek ha triugent bennag am eus guelet da vac'hagni evelse. E lec'hiennou ne gavet den, hag e lakeat an tan en tiez hag er c'heier; ne lezet nemet ludu.*

*En dro-ze e lavarent n'o doa ket great eur chase vad, ha gouscoude oa deut gantho vardro dek mil a loenet, ha var dro tri mil sclav, etre bugale ha merc'hed, lod anezho merc'hed coz, beac'h dezho o vale ha scrij ho guelet.*

*Da benn eur pennad goude, eur beacher all a velas paca en eur chase all vardro tri mil pemp cant etre merc'hed ha bugale. Ar voazed emezhan, a leze ho laza kentoc'h eget mont er sclavach. Ar merc'hed avad a gaset evel bandennou chatal, eur gorden laket dezho oc'h ho c'houzoug ha sam var ho c'hein. Lod anezho re zinerz a goeze dindan ho zam; ne c'hellent ket mont mui. Dioc'htu ho lazet. Eun tenn evel da eur c'hi clanv, hag echu oll.*

*Hirio pa glasker digristena ar vro, e ve mad sonjal e pe stad en em gaf ar broiou n'int ket bet*

*Un voyageur qui est allé là-bas, a rencontré une bande de ces chasseurs et raconte :*

*Il y avait, dit-il, des hommes à cheval qui fouillaient toutes les haies près des maisons. On en voyait un déguerpir et on lui courait après comme un lièvre ; on en trouvait un autre caché dans sa hutte ; on en débusquait un troisième accroupi au milieu des taillis et des maquis, et on lui tirait dessus des flèches et des balles. Les hommes ne voulaient pas aller avec les chasseurs, ils préféraient mourir et on coupait une jambe à chacun puis on les laissait ainsi attendre la mort. J'en ai vu amputer jusqu'à soixante de la sorte. En certains lieux on ne trouvait personne et on mettait le feu aux maisons et aux étables ; on ne laissait que cendres.*

*Cette fois-ci, disaient-ils, ils n'avaient pas fait bonne chasse et pourtant ils avaient emmené à peu près dix mille bêtes et environ trois mille esclaves, femmes et enfants, dont des vieilles femmes qui avaient du mal à marcher et étaient épouvantables à voir.*

*Quelques temps plus tard, un autre voyageur vit attraper dans une chasse, environ 3500 femmes et enfants. Les hommes, dit-il, se laissaient tuer plutôt que de partir en esclavage. Mais les femmes étaient envoyées comme des troupeaux de bêtes, avec une corde au cou et un chargement sur le dos. Certaines d'entre elles, trop faibles, s'effondraient sous le fardeau ; elles ne pouvaient plus avancer. On les tuait sur le champ comme des chiens enragés et tout était fini.*

*Aujourd'hui, alors qu'on essaie de déchristianiser le pays, il serait bon de penser à l'état dans lequel se trouvent les pays qui ne sont pas éclairés par la*

<sup>560</sup> F&B n° 374 (30/03/1872)

*sclereat gant sclerijen ar feiz. Ma sonchfemp e  
kementse e trugarecafemp Doue da veza roet  
deomp ar relijion gristen, hag en em zalc'hfemp  
var evez evit miret na ve lamet diganeomp.*

*lumière de la foi. Si nous pensions à ceci, nous  
remercierions Dieu de nous avoir donné la religion  
chrétienne et prendrions garde qu'elle ne nous soit  
ôtée.* <sup>560</sup>

Nous aurions pu citer une bonne dizaine d'exemples de ce genre, tous plus horribles les uns que les autres. L'intérêt de celui-ci, au-delà de sa brièveté, est qu'il rappelle en introduction et en conclusion que seule la foi chrétienne empêche l'homme de sombrer dans une telle vilenie et que ceux qui en Europe entendent vivre sans Dieu feraient bien de prendre garde à ce qui risque de leur arriver. Nous reviendrons sur cette question de l'esclavage par deux fois dans la suite de cette analyse de Feiz ha Breiz. Tout d'abord dans la partie qui traitera de la naissance d'une sensibilité humanitaire en Europe où nous verrons l'utilisation qui est faite du thème de l'esclavage des enfants et deuxièmement, dans la partie traitant des légitimations de la colonisation.

### 3.6.7 La persécution des chrétiens

Les circonstances dans lesquelles la responsabilité du diable et la barbarie des infidèles est établie de la manière la plus évidente sont les persécutions contre les missionnaires et les nouveaux chrétiens. Comme nous l'avons déjà vu, le diable ne laisse pas échapper ses proies aussi facilement et ne manque jamais d'attiser la haine de ses sbires contre l'Église et les chrétiens. En effet, comme le rappelle un article concernant un évêque du Japon présent au concile du Vatican et qui doit retourner auprès de ses ouailles en raison d'une nouvelle persécution :

*Ar virionez n'en em skign morse ep poan, hag  
an drouk-speret ne les morse he breiz ep lacat  
scuilla goad muia ma c'hell.*

*La vérité ne se diffuse jamais sans peine et le malin  
ne laisse jamais sa proie sans faire couler le plus de  
sang possible.* <sup>561</sup>

En outre, son mode opératoire semble éprouvé et toujours le même pour la simple et bonne raison que :

*An droug spered gaf ato an tu da boulza eur  
rum baianed, eur rum tud gouez bennag da ober  
ar brezel da zervicherien an Aotrou Doue.  
Evelse pa velomp missionerien oc'h en em lacat*

*Le malin trouve toujours le moyen de pousser  
quelques païens ou quelques hordes de sauvages à  
faire la guerre aux serviteurs du Seigneur. Ainsi,  
quand nous voyons des missionnaires se mettre en*

<sup>561</sup> F&B n° 270 (02/04/1870)

*en hent evit mont da gas sclerijen an Aviel er  
broiou-ze eleac'h ne deo ket anavezet ar guir  
Doue, ez eo aliez evit gouzaon eno eur maro  
criz.*

*chemin pour porter la lumière de l'Évangile dans ces  
pays où le vrai Dieu n'est pas connu, c'est souvent  
pour y endurer une mort cruelle.* <sup>562</sup>

Les serviteurs du diable étant présentés comme fort nombreux et divers dans Feiz ha Breiz, ceux-ci peuvent toujours s'entraider afin de donner la chasse aux chrétiens. C'est ainsi qu'au Japon, les mensonges des protestants sont désignés par les catholiques comme ayant été à l'origine des persécutions à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle :

*Ar penn abeg euz ar gounnar a guemeras oc'h  
ar guir religion hag oc'h ar gristenien, e voue ar  
gueier hag ar fals-testeniou douguet a enep ar  
vissionerien gant protestantet a Hollande hag a  
vro-zaoz eat da ober kenvers d'ar vro-ze.*

*La principale cause de la colère qui le <sup>563</sup> prit à  
l'encontre de la vraie religion et des chrétiens furent les  
mensonges et les faux témoignages portés contre les  
missionnaires par des protestants de Hollande et  
d'Angleterre qui étaient venus faire du commerce dans  
ce pays.* <sup>564</sup>

Le diable passe aussi pour être l'instigateur des rumeurs antichrétiennes qui circulent dans les pays païens, rumeurs amenant la méfiance et la haine :

*Evit caout eun digarez bennak da hiskinat ar  
gristenien, an dud difeiz, ar baianet a ra torfedou  
hag a damal anezho da zervicherien ar guir Doue.  
Hennez eo bet ato giz an drouk speret, clasc dre  
ar gaou trec'hi ar virionez; tamal da dud divlam an  
droug a reont ho unan.*

*Evelse o deus brudet e voa ar vissionerien hag ar  
gristenien o redek dre ar vro evit contami ar  
punsou hag ar feunteuniou.*

*Pour avoir quelque prétexte de persécuter les  
chrétiens, les gens sans foi, les païens  
commettent des crimes qu'ils imputent ensuite  
aux serviteurs du vrai Dieu. Cela a toujours été la  
manière du malin : essayer de vaincre la vérité  
par le mensonge, accuser des innocents des  
crimes qu'ils commettent eux-mêmes. Ils ont ainsi  
fait courir la rumeur que les missionnaires et les  
chrétiens parcouraient le pays pour empoisonner  
les puits et les fontaines.* <sup>565</sup>

C'est probablement aussi le diable qui inspire des solutions pour démasquer les chrétiens comme ce bonze qui annonça une épidémie dont seul un écrit de sa main pouvait préserver. Les païens se précipitèrent chez le bonze pour demander le fameux papier alors que

---

<sup>562</sup> F&B n° 135 (31/08/1867)

<sup>563</sup> L'empereur du Japon

<sup>564</sup> F&B n° 122 (01/06/1867)

<sup>565</sup> F&B n° 204 (26/12/1868)

les chrétiens restèrent chez eux. Quand se déclencha la persécution, seuls ceux qui ne possédaient pas le précieux document furent inquiétés et mis à mort.<sup>566</sup>

La barbarie de ces persécutions se retrouve aussi dans la diversité et la sophistication des modes de torture et d'exécution des chrétiens dont nous traiterons dans la partie concernant les missionnaires et des nouveaux chrétiens. Cette barbarie rappelant les persécutions que subirent les chrétiens du temps de l'empire romain (jeux du cirque), l'association se fera bien souvent entre les anciens martyrs et les nouveaux comme dans le cas des martyrs japonais des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles béatifiés par Pie IX.

### 3.6.8 Les châtiments divins

Feiz ha Breiz comme tous les journaux catholiques de son époque, veut voir dans les fléaux qui frappent le monde les signes de la colère de Dieu, le retour des sept plaies d'Égypte. L'une de ses sept plaies est clairement identifiée : les sauterelles qui s'abattent sur le Proche-Orient et l'Afrique du Nord semblent vouloir punir les infidèles et leur montrer l'urgence de leur retour à Dieu. La preuve en est que les musulmans eux-mêmes sont convaincus de l'origine divine de ces fléaux.<sup>567</sup> Dans un autre article on peut lire :

*Doue a ro d'an dud peadra da zonjal. He voaligner a sco var ar bed, var an Europ dreist oll. Ar goaligner-ze a bere unan epken a voa guech all avoalc'h evit teleur an encrez en eur vro oll, evit lacat da grena tud meur a garter, ar goaligner-ze a deu brema, ec'h eller lavaret a vanden, guech an eil arlerc h eben, guech meur a hini var eun dro, da ober distruch el loden-ma eus ar bed.*

*Dieu donne aux hommes à réfléchir. Ses fléaux frappent le monde, et surtout l'Europe. Ces fléaux dont un seul aurait été suffisant autrefois pour jeter l'angoisse dans un pays entier, pour faire trembler les gens de nombreuses régions, ces fléaux viennent maintenant en masse, on peut le dire, l'un après l'autre, parfois plusieurs en même temps pour semer la destruction dans cette partie du monde.*<sup>568</sup>

Pour illustrer son propos Goulven Morvan cite alors le choléra, la guerre, les maladies du bétail, les sauterelles et les inondations. Sa conclusion est sans appel :

*Guech all pa deue breac'h an Aotrou Doue da bounneraat, pa zigoueze eur voalen bennag evelse, an oll a rede d'an ilizou da c'houlen*

*Autrefois quand le bras de dieu s'alourdissait, quand arrivait un fléau comme cela, tous couraient vers les églises pour demander pitié au ciel. Si l'on ne*

<sup>566</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

<sup>567</sup> F&B n° 77 (21/07/1866)

<sup>568</sup> F&B n° 90 (20/10/1866)

trugarez oc'h an Env. Ma ne allet ket ato pellaat ar voalen, da viana e tesket he gouzaon gant feiz, hag e reat evelse vad d'an ene ma na reas ket d'ar c'horf.

Hirio ne ouzeur nemeur pidi. Pephini a fell dezhan lavaret he bez divarbenn ar goaligner hor sco. Goulen a rer digant ar vouezieguez ho fellaat. Mes siouas ! ar gouzieguez, skiant an den so berr da zonzal beza treac'h da voaligner an Env. Ar vouezieguez a so mad pa vez hano da lacat etre daouarn an dud benviachou gant pere e c'hellont en em laza æssoc'h ha buanoc'h, mes diners en em gaf pa vez izom da zistrei ar birou a zorn Doue. Ar beden a dal neuze hirroc'h evithi.

Ar goaligner-ze a sco hirio var ar vro a so kenteliou a ro deomp providans Doue. Diskuez a reont deomp on eus izom da c'houlen trugarez, on eus izom da zistrei oc'h hor C'hrouer ha da viret guelloc'h he lezen.

pouvait pas toujours éloigner le fléau, du moins on apprenait à l'endurer avec foi. Ainsi, on faisait du bien à son âme à défaut d'en faire à son corps.

Aujourd'hui on ne sait plus guère prier. Chacun veut dire son mot au sujet des fléaux qui nous frappent. On demande à la science de les éloigner. Mais hélas, le savoir, la science de l'homme sont bien courts pour penser être victorieux sur les fléaux du ciel ! La connaissance est bonne quand il s'agit de mettre entre les mains des hommes des outils avec lesquels ils peuvent se tuer plus facilement et plus rapidement mais elle se trouve inutile quand il faut détourner les flèches de la main de Dieu. La prière vaut alors mieux qu'elle.

Les fléaux qui frappent aujourd'hui le pays sont des leçons que nous donne la providence divine. Elles nous montrent que nous avons besoin de demander pitié, que nous avons besoin de nous retourner vers notre créateur et de mieux observer sa loi.<sup>569</sup>

Certains peuples semblent le comprendre mieux que d'autres, les lettres de missionnaires publiées l'attestent. Par exemple, on apprend qu'en Sénégal, le choléra a permis de remplir les églises en renforçant la foi des chrétiens et en provoquant de nombreuses conversions.<sup>570</sup> Hélas pour Feiz ha Breiz il n'en va pas de même en France. Un témoin déclare pourtant avoir rencontré le Juif errant, *ar Boudedeo*, à la grande bibliothèque de Paris au moment de la Commune. Feiz ha Breiz ne comprend pas comment on peut rester aveugle à des signes aussi évidents de l'imminence du malheur quand on sait qui est le *Boudedeo*.

*Boudedeo a ia da ober eur bale er c'harteriou a zo goaleur da zigouezout gantho.*

*Le Boudedeo s'en va faire un tour dans les régions qui vont subir le malheur.*<sup>571</sup>

Pourtant ce n'est pas faute de rappeler les malheurs qui se sont abattus sur les peuples qui se sont détachés de l'Église.<sup>572</sup> Comment peut-on rester aveugle devant l'exemple des si

<sup>569</sup> Idem.

<sup>570</sup> F&B n° 239 (28/08/1869)

<sup>571</sup> F&B n° 480 (11/04/1874)

beaux habitants des îles Marquises que les missionnaires avaient sortis de la sauvagerie et avaient mis sur la voie de Dieu mais qui, ensuite, au contact de marchands européens, étaient tombés dans l'alcoolisme. Après avoir reçu tant de grâces, ils s'étaient à nouveau livrés aux désordres les plus vils avant d'être subjugués et dévorés par leurs ennemis ?<sup>573</sup> Ne voit-on pas, à la lecture des lettres des missionnaires, l'état de dépravation dans lequel étaient tombés les Haïtiens, privés de prêtres depuis la Révolution et le bien que leur font les missionnaires bretons depuis quelques années ?<sup>574</sup> Les Kabyles, peuple si fier, si puissant et si chrétien autrefois, n'allaient-ils pas disparaître d'ici cent ans puisque Dieu les châtie en rendant leurs unions polygames stériles ?<sup>575</sup> Quant aux Français, pouvaient-ils rester sourds aux prophéties de Notre-Dame de la Salet qui déclarait :

*Va bugale gher," emezi,  
Lavarit d'am fobl ep fazi,  
E ya va mab d'er c'hastiza,  
Ma ne zistro buan out-a."  
la, lavarit d'am fobl ker  
E ma dorn zarret e Grouer  
O vont da goueza war e benn,  
Ma ne ra buan pinjenn."...*

*Mes chers enfants dit-elle,  
Dites sans faute à mon peuple,  
Que mon fils va le punir,  
S'il ne revient pas à lui.  
Oui, dites à mon cher peuple  
Que le poing serré de son créateur  
Va s'abattre sur sa tête  
S'il ne fait pas rapidement pénitence...<sup>576</sup>*

Il est tout à fait certain que les rédacteurs de Feiz ha Breiz ne peuvent que voir l'accomplissement de cette prophétie et de leurs prévisions lors de la guerre Franco prussienne et de la Commune. Le Kaizer n'a-t-il pas lui-même reconnu, dans une lettre à sa femme, que la victoire de ses armées ne pouvait s'expliquer sans le concours divin :

*« Soubla a ran va fenn dirac an Aotrou Doue. Hen,  
hag hen ebken eo en deuz hor choazet, va arme ha  
me, hag ar re a zo a du ganeomp, evit ober ar pezh a  
zo bet great ; ia, hor choazet en deuz evit cass da  
benn ar pezh a ioa eo he volonte. Ne c'hellan ket  
coumpren a hent all ar pezh a zo bet c'hoarvezet. »*

*J'incline la tête devant Dieu. Lui et lui seul nous  
a choisis, mon armée et moi ainsi que ceux qui  
sont de notre côté pour accomplir ce qui a été  
accompli ; oui, il nous a choisis pour réussir ce  
qui était de sa volonté. Je ne peux pas  
comprendre autrement ce qui s'est passé.<sup>577</sup>*

<sup>572</sup> F&B n° 15 (06/04/1881)

<sup>573</sup> F&B n° 58 (10/03/1866)

<sup>574</sup> F&B n° 520 (16/01/1875)

<sup>575</sup> F&B n° 44 (01/11/1879)

<sup>576</sup> F&B n° 21 (24/06/1865)

<sup>577</sup> F&B n° 366 (03/02/1872)

L'intention de cet article est d'expliquer que si la France a perdu la guerre contre la Prusse c'est parce qu'elle ne se comporte plus comme la « fille aînée de l'Église. » À cela, Feiz ha Breiz entend donner une preuve :

*Ma vije bet oll zoudardet ar Frans epad ar vrezel diveza henvel oc'h zouavet ar Pab, a dra sur ar Frans n'e devije ket collet, caër e devije ar Pruss caout brassoc'h armeou ha brassoc'h canoliou.*

*Si tous les soldats de France pendant la dernière guerre avaient été semblables aux zouaves pontificaux, la France n'aurait sûrement pas perdu. La Prusse aurait eu beau avoir les plus grandes armées et les plus gros canons.<sup>578</sup>*

Feiz ha Breiz fait probablement allusion ici à la victoire d'auvours près du Mans, l'une des seules victoires françaises de cette guerre, au cours de laquelle les zouaves pontificaux, en majorité bretons, se distinguèrent par leur bravoure.

Dans un article de 1872, qui reprend peu ou prou ce que disait déjà Mgr Sargent dans son mandement du carême de 1869<sup>579</sup> mais dans un style beaucoup plus direct, Feiz ha Breiz se résume :

*Coeza a ra ar bed e gouezeuri, a lavare en dez-all eur gazeten gristen. An dispac'herien, an dud dizoue a zao ker sounn ho fenn, a rakement a safar evit lacat ar re vad da lenta, a labour kement da zistruja kement a zalc'he ar sevenidigez en hon touez, ma zomp gourdrouzet da veza strinket gantho en eur gouezeuri cals goasoc'h ha crisoc'h eget an hini ma ema o veva enhi an dud keiz-ze a chom er broiou dianavezet e creiz ar c'hoajou. Lavaret a ran goasoc'h ha crisoc'h, rag an dud gouez er c'hoajou n'o deus nemet ho divrec'h, eleac'h hon tud dizoue, da viana ar re anezho a ren hag a boulz ar re all, o deuz etre ho daouarn, evitho zicour, an oll nerz hag an oll ijin a ro an descadurez.*

*Le monde tombe dans la sauvagerie disait l'autre jour un journal chrétien. Les révolutionnaires, les athées redressent tellement la tête, font tellement de bruit pour intimider les bonnes gens, travaillent tellement à détruire tout ce qui faisait tenir la civilisation parmi nous qu'ils sont sur le point de nous précipiter dans une sauvagerie pire que celle dans laquelle vivent ces pauvres gens qui habitent dans les pays inconnus au milieu des bois. Je dis pire et plus cruelle car les sauvages dans les bois n'ont que leur bras alors que nos athées, au moins certains d'entre eux qui dirigent et poussent les autres, ont entre leurs mains, à leur service, toute la force et toute l'imagination de l'éducation.*

*Ar relijion, an iliz eo e deus roet ha kendalc'het ar pezh a zo a voueziegez hag a zescadurez er*

*C'est la religion, l'Église, qui a maintenu ce qu'il y a de connaissance et d'éducation dans le monde. C'est à l'Église, à la religion catholique que toutes les générations ont demandé jusqu'à présent la*

<sup>578</sup> Idem.

<sup>579</sup> 211 (13/02/69)

bed. Digant an ilis, digant ar relijion catolig eo o deus pep rum dud bete vrema goulennet ar sclerijen hag ar virionez, ha diganthe eo o deuz he resevet ; ganthe ez int bet scoliet ato. Epad an amzeriou-ze a c'halver hirio amzeriou-gouez, amzeriou a denvalijen, eo ar venac'h er c'houenchou o deus miret ha digaset beteg enhomp an descadurez hag ar skianchou a laca hirio hon tud gouezieg difeiz ken otuz ha ker faëus. Hag hirio o defe c'hoant da rei da gridi eo ar relijion enebourez d'ar voueziegezh, hag e falfe dezho miret outhi da scolia mui den ebet ! Ha neuze pa ne vezo nemetho o rei descadurez d'ar iaouankiz, an oll a deui da veza gouezieg en eun taol, hag ar bed a vezo eurus pa n'en devezo mui a Zoue.

Hogen distruja a zo ez, hag hon doctored difeiz ne c'houzont ober ken. Moug ar sclerijen ne ket dies, dies eo avad digas sclerijen adarre goude ma ves bet mouget. Ma c'helfe an dud difeiz lamet digant an iliz ar gark da gelen ha da scolia ar iaouankiz, ep mar e ve guelet ep dale ar c'houezeuri o tont eleac'h an descadurez, mes hi a ve deut a benn euz ho zaol, bet o defe ar pez o deus muia ioul da gaout, lacat Doue er meaz ha digas an oll da baianed. [...]

lumière et la vérité et c'est d'elle qu'elles l'ont reçue ; c'est par elle qu'elles ont toujours été éduquées. Pendant ces temps, que l'on appelle aujourd'hui les temps sauvages, les âges sombres, ce sont les moines dans les couvents qui ont gardé et ont transmis jusqu'à nous l'instruction et les sciences qui rendent nos savants athées si orgueilleux et si hautains. Et ils auraient envie aujourd'hui de faire croire que la religion est l'ennemie de la connaissance, qu'il faudrait l'empêcher d'éduquer qui que ce soit ! Et alors, quand ils seront les seuls à instruire la jeunesse, tous deviendront savants d'un coup et le monde sera heureux puisqu'il n'y aura plus de Dieu.

Or détruire est facile, et nos docteurs athées ne savent rien faire d'autre. Éteindre la lumière n'est pas difficile, mais il est plus difficile de la rallumer une fois éteinte. Si les gens sans foi pouvaient enlever à l'Église la charge d'instruire et d'éduquer la jeunesse, on verrait sans tarder la sauvagerie s'installer à la place de l'instruction. Mais ils seraient parvenus à leurs fins. Ils auraient réussi ce à quoi ils mettent le plus de volonté : mettre Dieu dehors et ramener tout le monde au paganisme. [...] <sup>580</sup>

En conclusion à cette partie sur la barbarie des non chrétiens, on ne peut se garder de se demander à la suite de Raoul Girardet si « ainsi décrite l'image de la sauvagerie finit par représenter l'exacte inversion de l'image que la civilisation occidentale entend tracer d'elle-même. Aux valeurs si généralement et si hautement exaltées de travail, son insouciance du lendemain : le nègre se refuse au labeur régulier et se montre incapable de toute prévision à long terme. Aux contraintes de la vie en société, au respect des vertus familiales, à la retenue dans les rapports entre les sexes sont opposés le libre déchaînement des instincts et de la gratuité du défoulement des passions : le nègre ignore la pudeur, les obligations et les joies de

<sup>580</sup> F&B n° 398 (14/09/1872)

la famille lui sont inconnues, il s'abandonne sans entrave à tous les caprices de ses sens. Aux lois de la conduite rationnelle et au souci de l'explication logique, au contrôle de l'intelligence sur les forces encore inconnues de la nature sont opposées l'absurdité des coutumes et des usages, la violence gratuite, la soumission aux mystères : le nègre est à la fois fourbe et naïf ; il est surtout perpétuellement changeant, son comportement échappe à toute prévision comme il échappe à toutes les règles de la pensée raisonnable. Une telle insistance à rechercher dans l'Autre ce qu'il y a de plus différent et de plus étranger, le contraire même de ce qu'on croit et de ce qu'on entend être, n'est pas sans poser quelques déconcertants problèmes auxquels seul peut-être le psychanalyste pourrait apporter une réponse. À travers tant de récits de supplices et de massacres, tant de scènes sanglantes ou ridicules, faut-il voir seulement le reflet idéalisé qu'une société s'efforce de donner d'elle-même, construisant plus ou moins consciemment une sorte de « repoussoir » dont l'insupportable horreur lui permet de magnifier davantage ses propres mérites ? Ne faut-il pas voir, plus profondément, dans l'évocation systématique de la violence, de la cruauté, de la peur et du mystère, dans le tableau sans cesse renouvelé d'une vie anarchique, libérée de tout interdit, l'expression involontaire de bien des rêves inavoués, de bien des tentations obscures mais tenaces reléguées au plus secret de l'âme du « civilisé » ? »<sup>581</sup>

On trouvera très certainement là une justification de la colonisation par Feiz ha Breiz qui estime que face à tous ces comportements « déviants », les non chrétiens ont besoin, si le jeu de mots est permis, d'un bon recteur.

---

<sup>581</sup> Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France*, pp. 142-143.

## 4 L'imaginaire missionnaire.

Les stéréotypes, le plus souvent négatifs, sur les « infidèles » s'intègrent à la mise en place d'un imaginaire missionnaire au centre duquel se situe le missionnaire lui-même. L'objectif de cette partie est donc d'étudier la représentation que donne Feiz ha Breiz de ces hommes (et de ces femmes). Pour ce faire, nous utiliserons plusieurs axes de lecture. Nous étudierons tout d'abord qu'elles étaient les origines sociales des missionnaires, les raisons de leur vocation et de leur départ vers d'autres horizons. Nous étudierons ensuite la manière dont ils sont représentés dans leur apostolat ainsi que les moyens de celui-ci. Pour terminer, nous étudierons comment Feiz ha Breiz représente l'implantation des nouvelles chrétientés et comment elles se comportent jusque dans les périodes de persécutions. C'est dans ce dernier chapitre que nous traiterons de la thématique du martyr, omniprésente dans Feiz ha Breiz.

### 4.1 L'origine des missionnaires.

#### 4.1.1 Les Bretons dans le mouvement missionnaire Français

Feiz ha Breiz n'étant pas un journal missionnaire stricto-sensu, il ne traite des départs de Bretons pour les missions que de façon fragmentaire et lacunaire. Ses objectifs sont en effet ailleurs : il s'agit de distraire et d'informer pour ne pas dire édifier son public. De ce fait, il serait vain de chercher dans Feiz ha Breiz des données quantitatives fiables pouvant servir d'appui à une enquête de type sociologique. En revanche, Joseph Michel,<sup>582</sup> en étudiant des sources très diverses comme les archives épiscopales ainsi que celles des différentes congrégations missionnaires, a pu, pour sa part, nous proposer des indications quantitatives et relatives fiables qui, on le verra, confirment les impressions que donne la lecture de Feiz ha Breiz.

---

<sup>582</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIXe-XIXe siècles*

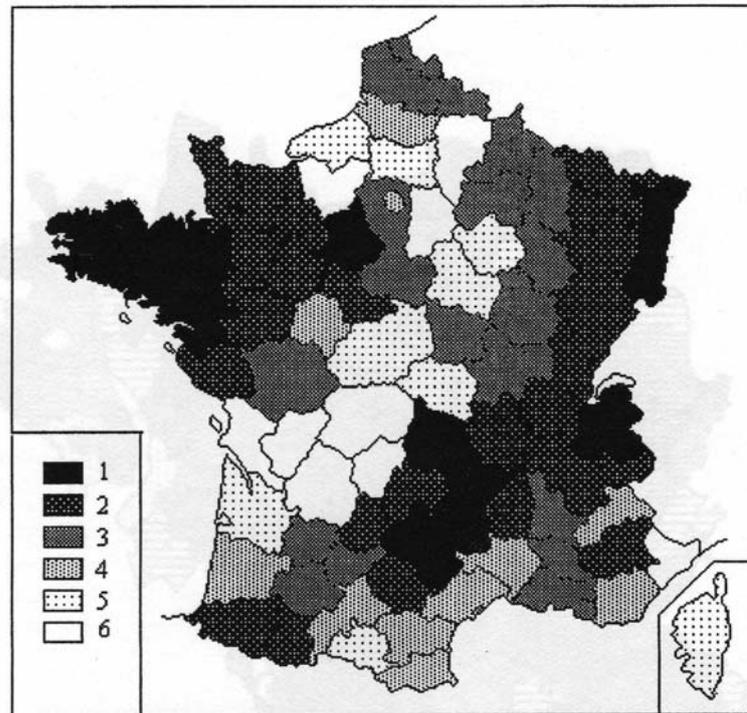
Afin de bien montrer l'expansion très rapide du mouvement missionnaire en Bretagne, Joseph Michel donne les chiffres suivants : « 403 Bretons ou Bretonnes quittèrent la France de 1851 à 1860, 826 de 1871 à 1880, 1525 de 1901 à 1910. »<sup>583</sup>

La carte ci-contre qu'il dresse du recrutement missionnaire français, évêché par évêché, est plus éloquente que tous les discours. En effet, les cinq diocèses bretons y apparaissent en noir puisqu'ils fournissaient en moyenne un missionnaire pour moins de 1500 habitants.<sup>584</sup>

Il convient d'ajouter que Feiz ha Breiz ne conçoit le mouvement missionnaire breton que comme une composante, même essentielle, du mouvement missionnaire Français *rak va mignoned, red*

*eo deoc'h gouzout er broiou estren e rer fransizien ac'hanomp* (car, vous devez le savoir mes amis, on nous appelle Français à l'étranger).<sup>585</sup>

Recrutement missionnaire en France



Quotient de recrutement missionnaire :  
1.- 1 pour moins de 1 500 hab. ; 2.- 1 500 à 4 000 ; 3.- 4 000 à 7 500 ;  
4.- 7 500 à 11 000 ; 5.- 11 000 à 14 000 ; 6.- plus de 14 000.

## 4.1.2 Des familles chrétiennes

La première impression, concernant l'origine sociale des missionnaires, est qu'ils sont en général issus de familles nombreuses et chrétiennes. Les lettres écrites par des missionnaires à leurs frères et sœurs eux aussi dans les ordres sont si courantes que l'on n'y

<sup>583</sup> Idem p. 231.

<sup>584</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIXe-XIXe siècles*, p. 275.

<sup>585</sup> F&B n° 499 (22/08/1874)

prête même plus attention.<sup>586</sup> Bien souvent, quand Feiz ha Breiz parle d'un missionnaire breton, il ne manque pas de souligner qu'il est le neveu ou le frère de tel ou tel recteur.<sup>587</sup>

Joseph Michel va même plus loin : il a pu identifier de véritables familles de missionnaires comme celle du jeune Cado Picarda qui dans les années 1870 demanda à sa mère l'autorisation de suivre ses trois frères aux missions<sup>588</sup> De la même manière un récit publié par Feiz ha Breiz en 1867 raconte le désespoir d'une mère de deux fils dont le second n'aspire qu'à suivre l'exemple de son frère mort en martyr dans les missions. Elle s'en va donc voir l'évêque pour qu'il convainque son fils de rester :

— *Hen a fell dezhan mont kuit, mont kuit dioc'h  
he vam, evit beza missionner, evit mont d'ar  
broïou pell, e touez ar poblou gouez, da glask  
ar maro ! [...]*

— *Daoust hag ho mab hena n'e ket maro er  
missionou dianveaz-bro, sammet gant eur  
c'hlenvet poaniuz?*

— *Il veut partir, quitter sa mère, pour être  
missionnaire, pour aller dans les pays lointains,  
parmi les peuples sauvages pour trouver la mort !  
[...]*

— *Mais est-ce que votre fils aîné n'est pas mort  
dans les missions extérieures, emporté par une  
douloureuse maladie ?<sup>589</sup>*

Il va sans dire, qu'à la fin de ce long récit, la mère accepte avec joie ce destin. Quant au niveau social et de fortune de ces familles, la lecture de Feiz ha Breiz renseigne assez peu sur le sujet. Les biographies publiées dans le journal insistent sur le fait qu'ils sont issus de bonnes familles chrétiennes et sur les qualités humaines qu'ils ont montré dans leur prime enfance en insistant sur leur soucis des pauvres mais cela peut valoir aussi bien pour une famille de modestes cultivateurs que de bourgeois ou de nobles. Quant à l'évocation de leur jeunesse, elle se réduit à leurs années de séminaire ce qui ne prête pas à des distinctions sociales. La fréquence des noms à particule parmi les évêques missionnaires n'est pas non plus si surprenante que cela, ils seraient même sous représentés en comparaison avec leurs collègues métropolitains. Joseph Michel se montre lui aussi étrangement peu disert sur le sujet, étant lui-même missionnaire.

Une explication peut être avancée sur ce manque de précision sociologique ; les rédacteurs de Feiz ha Breiz étant dans leur grande majorité issus du monde paysan breton (rappelons que le père Goulven Morvan était analphabète), il est très probable qu'ils reproduisaient dans leurs écrits une certaine méritocratie cléricale dont ils avaient eux-mêmes

<sup>586</sup> F&B n° 11 (15/04/1865)

<sup>587</sup> F&B n°36 (06/09/1879)

<sup>588</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIXe-XIXe siècles*, p. 214.

<sup>589</sup> F&B n° 101 (05/01/1867)

bénéficié. C'est ainsi qu'ils insistent tout de même parfois sur l'extraction modeste de certaines grandes figures missionnaires comme Mgr Croc — on se souvient de la description attendrie de sa modeste chaumière natale — devenu évêque de Laranda. Dans un article consacré au séminaire des Missions Étrangères de Paris, on peut lire :

*Darn anezho a zo pinvidik-braz, darn all n'ho deuz ket a vadou ; mes oll int kalonek, ha setu perag en em garont oll evel breudeur.*

*Certains d'entre eux sont très riches, d'autres n'ont aucun bien ; mais tous sont courageux et c'est pourquoi ils s'aiment tous comme des frères.*<sup>590</sup>

Dans un autre article, un missionnaire de passage en Bretagne qui participait à une mission intérieure, raconte sa rencontre avec un petit garçon pauvre à la vocation précoce. À la fin de la mission, la mère de l'enfant vient voir le missionnaire et lui dit :

— *Petra, aotrou, ha guir eo ec'h alfe Joseph mont da visioner? (Joseph eo hano he map.) Ar potrik paour-ze, abaoe ma en deuz ho cavet du-ze er vak, n'eus ken hano ganthan nemet euz an dra-ze.*

— *Comment, Monsieur, est-ce vrai que Joseph pourrait devenir missionnaire ? (Joseph était le nom de son fils.) Le pauvre garçon, depuis qu'il vous a trouvé dans le bateau, ne parle que de cela.*

— *Petra a fell deoc'h da lavaret, eme ve?*

— *Que voulez-vous dire, dis-je ?*

— *Joseph eo a fell dezhan mont ganeoc'h da veza abostolig, ha goudeze missioner.*

— *Joseph veut partir avec vous pour devenir petit apôtre et enfin missionnaire.*

— *Petra, a liviris-me? petra a fell dezhan? an dra-ze a ve dies, rag er bloa-ma e tle mont var eul lestr evit gounit bara deoc'h, ha ne c'hellit ket tremen ep-d-han.*

— *Comment, dis-je ? Que veut-il ? Ce serait difficile car il doit s'embarquer cette année pour gagner votre pain et vous ne pouvez vous passer de lui.*

— *Ah, va Doue, emezhi, deut eun nebeut er meaz euz an ilis.*

— *Ah mon Dieu ! Dit-elle, sortez un peu de l'Église.*

*Quand je fus dehors, elle se jeta à genoux devant moi en disant :*

*Pa voan eat er meaz, en em daolas d'an daoulin dirazhon, en eur lavaret :*

— *Oh mon Dieu ! Coûte que coûte ! Je voudrais avoir dix enfants pour les donner tous à Dieu. Quand bien même je devrais mourir de faim, je n'aurai pas de chagrin, oh mon Dieu !*

— *Oh va Doue ! Cousto pe gousto ! me garfe caout dek bugel evit ho rei oll da Zoue. Ha pa dlefen mervel gant an naoun, n'em bezo glac'har ebet, ô va Doue ! [...]*

*Je la consolai en lui disant : j'espère que votre fils sera petit apôtre<sup>591</sup> à Poitiers. Plus tard, s'il ne peut pas être prêtre, il sera au moins frère et il ira aux colonies. [...]*

*Setu aze, a dra sur, santimanchou eur vam*

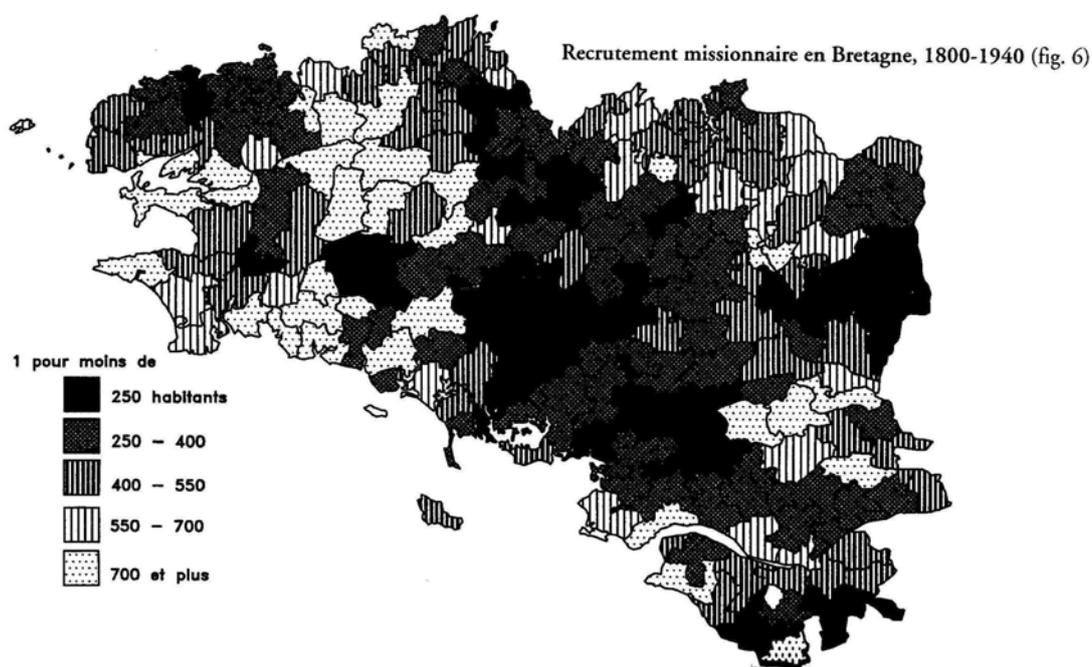
<sup>590</sup> F&B n° 91 (30/11/1878)

<sup>591</sup> Le mot *abostolig* est écrit entre guillemets dans Feiz ha Breiz peut-être en raison de son caractère amusant.

gristen, ha ma na n'ho c'haver ket stang, da  
viana ho c'haver c'hoaz etouez hor bretoned.

Voilà certainement les sentiments d'une mère  
chrétienne et si on ne les trouve pas souvent, on les  
trouve au moins encore parmi nos Bretons.<sup>592</sup>

En ce qui concerne l'origine géographique des missionnaires, les renseignements donnés par Feiz ha Breiz sont trop parcellaires pour pouvoir avoir une idée précise des régions de Bretagne à fort recrutement missionnaire et celles dont le recrutement est plus faible. De plus, Feiz ha Breiz ne parle pas seulement des missionnaires bretons, loin de là. Joseph Michel, qui lui a pu mener ce travail, a donné quelques indications intéressantes que résume cette carte<sup>593</sup> :



On constate tout d'abord que si la Bretagne est dans l'ensemble un pays à fort recrutement missionnaire, les disparités sont importantes en son sein. On constate surtout à cet égard cette diagonale noire qui court à l'est de la frontière linguistique entre le breton et le gallo. Joseph Michel explique cette dichotomie entre le domaine bretonnant et gallo par la plus forte implantation des écoles des Frères de Ploërmel dans l'ouest de la Haute Bretagne et par le fait que cette région eut un accès plus précoce à des revues missionnaires comme les *Annales de la Propagation de la Foi* alors que les bretonnants durent attendre avant de pouvoir les lire dans leur langue. Un autre élément d'explication est que les pays bretonnants

<sup>592</sup> F&B n° 532 (10/04/1875)

<sup>593</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIXe-XIXe siècles*, p. 276.

ayant eu plus de difficultés à reconstituer leur clergé après la Révolution, ils ne connurent que plus tardivement un excès de vocations sacerdotales suffisant pour pouvoir se séparer d'une partie de leurs éléments. Par ailleurs, les calculs ayant été faits sur une période qui court de 1801 à 1941, ils ne font pas apparaître ce décalage dans le temps, d'où un phénomène de tassement statistique.

### 4.1.3 Enflammés par les conférences

Avant de parler des séminaires, il convient de dire un mot des écoles. Joseph Michel met en avant le lien très fort qui existe entre écoles confessionnelles et vocations missionnaires en insistant sur l'importance des écoles tenues par les Frères de Ploërmel. Dans presque toutes les biographies de missionnaires bretons, Feiz ha Breiz insiste sur le fait qu'ils avaient dans leur enfance fréquenté des écoles religieuses (on pourrait encore citer l'exemple de Mgr Croc qui salue son vieux maître avec tant d'amitié et de déférence). Il faut dire que mentionner des exemples de missionnaires bretons ayant fréquenté « l'école du diable » aurait quelque peu affaibli la croisade de Feiz ha Breiz contre les écoles athées.

« Nulle part en Bretagne, l'idée missionnaire ne trouva meilleur accueil que dans les collèges et les séminaires. À vrai dire, elle ne s'éveilla guère dans ces établissements qu'avec les premiers numéros des *Annales de la Propagation de la Foi* et n'y progressa qu'assez lentement jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Vers 1860, les conférences de missionnaires, assez rares jusque-là, se multiplièrent et donnèrent aux missions une vogue extraordinaire. »<sup>594</sup> Ce passage extrait du livre de Joseph Michel, recoupe tout à fait les impressions que l'on peut avoir à la lecture de Feiz ha Breiz quant à la naissance des vocations missionnaires. Les évêques missionnaires, bretons évidemment mais pas seulement, venaient donc régulièrement en Bretagne afin de recruter leur clergé. Ce furent d'abord les évêques américains puis d'autres. C'est ainsi que Feiz ha Breiz relate la venue en Bretagne de Mgr Poirier, évêque de Roseaux sur l'île de la Dominique.

*Evit clask labourerien eo e teuan, en hano  
Jesus, da ober eur galf d'ar glouer iaouang ha  
da veleien va bro.*

*C'est pour venir chercher les travailleurs au nom de  
Jésus que je viens, pour faire un appel aux jeunes  
clercs et aux prêtres de mon pays.*<sup>595</sup>

<sup>594</sup> Op cité p. 55.

<sup>595</sup> F&B n° 499 (22/08/1874)

Apparemment, il fut écouté puisque trois mois plus tard, Feiz ha Breiz annonçait que cet évêque s'en retournait dans son diocèse avec de nouvelles recrues mais sans en préciser le nombre. Le journal s'était pourtant montré beaucoup plus précis quand, quelques mois plus tôt, Mgr de Goesbriant était venu en Bretagne pour la même raison :

*Lavaret on euz ez ea an aotrou Goesbriand, escop Burlington da vont en dro d'he escopti, gant eun nebeut missonerien nevez a iea ganthan euz ar vro-ma. Dissul eus bet eis dez, 15 a vis meurs, eo diblaset euz a Vrest al lestr a dle ho c'has d'an Amerik. Setu ama hanoiou ar veleien hag ar glouer iaouang a zo eat ganthan euz a escopti Kemper : [c'hwec'h anv]*

*Eat eus c'hoaz, ouspen ar re-ma, unan bennag euz a escoptiou all.*

*On a dit que Mgr de Goesbriand, évêque de Burlington, s'en retournait dans son diocèse avec quelques nouveaux missionnaires de notre pays. Dimanche il y a huit jours, le 15 mars, il s'est embarqué de Brest sur le navire qui doit les emmener en Amérique. Voici le nom des prêtres et des jeunes clercs de l'évêché de Quimper qui sont partis avec lui : [six noms]*

*Quelques-uns, d'autres évêchés, les accompagnent.<sup>596</sup>*

L'une des constantes des articles relatant la visite évêque missionnaire dans les séminaires est le succès remporté auprès des jeunes clercs :

*Edo er seminer bras e Kemper dan ampoent ma en em gavas enho an tad Leonard, doc'h congregation ar Verc'hez dinam. Un niver brao a glouer a glevas hag a eullas mouez Doue d'oc'h ho gervel. An tad Keralun a voe unan anezho.*

*[Le père Keralun] était au grand séminaire de Quimper quand s'y trouva le père Léonard de la congrégation de la Vierge immaculée. Un grand nombre de clercs entendit et suivit la voie de Dieu qui les appelait. Le père Keralun était l'un d'eux.<sup>597</sup>*

La question qui se pose évidemment est de savoir ce que leur disaient ces évêques missionnaires pour réussir à les entraîner à leur suite. L'un des arguments utilisés par Mgr Poirier pour attirer les séminaristes dans son diocèse est qu'ils y trouveront de bonnes conditions pastorales et des perspectives valorisantes :

*An escop a lavar goudeze ne rer ket eno ar brezel d'an ilis catolig, e vev ar vissionerien en unvaniez gant ar re zo ar c'halloud etre ho daouarn, hag e veler dalc'h mad tud a gement fals relijion a zo, o tont da c'houlen beza resevet*

*L'évêque dit ensuite que l'on n'y fait pas la guerre à l'Église catholique, que les missionnaires vivent en harmonie avec ceux qui sont au pouvoir et que l'on voit toujours des gens de toutes les fausses religions venir demander à être accueillis dans la*

<sup>596</sup> F&B n° 478 (28/03/1874)

<sup>597</sup> F&B n° 36 (06/09/1879)

Dans le même ordre d'idée, un article explique qu'à Haïti, en raison du concordat, les prêtres sont correctement rémunérés et peuvent donc aider leur famille en Bretagne.<sup>599</sup> Dans un contexte d'excédent de vocation ecclésiastique, ces offres pourraient paraître intéressantes mais ce n'est pas le cas. En effet, les jeunes clercs qui aspirent à la vie tranquille d'un curé de campagne préfèrent s'orienter vers les diocèses français déficitaires plutôt que de tenter l'aventure lointaine. En revanche les jeunes clercs désireux de vivre leur foi de façon extrême sont peu sensibles à ce genre de publicité et les discours qui les enflamment sont ceux qui présentent l'apostolat en pays lointains comme le don ultime de soi pour son prochain et pour Dieu. Quand un évêque missionnaire vient s'adresser à eux, l'homme qu'ils voient devant eux est un héros qui a enduré mille souffrances et privations

*He vouez he lavar, ha deut dre c'hras Doue da veza galloudussoc'h abaoue ma voa escop, a lakea ar glouer iaouank da zridal er semineriou ; e meur a lec'h, evit lezel eun dra bennak da vouga ar c'henta tan, e voa red dezhan cas da zivezatoc'h an niver brasa euz ar re a deue d'en em ginnigen dezhan ; e lec'hiou-all pa zonjet n'en doa ket he goms douget a frouez, goude eun heur bennak laket da zonjal didrouz hag a zevri, an had taolet gantha er c'halonou a ziuane, hag e vele clouer aleiz o tont da c'houlen mont gantha.*

*Sa voix et sa parole devenues plus puissantes par la grâce de Dieu depuis qu'il était évêque faisait s'enthousiasmer les jeunes clercs dans les séminaires. En de nombreux lieux, pour apaiser un peu le premier incendie, il lui fallait renvoyer à une autre fois la majorité de ceux qui venaient se présenter à lui. En d'autres lieux, quand on pensait que sa parole n'avait pas porté ses fruits mais après quelques heures passées à réfléchir en silence et sérieusement, la graine semée dans les jeunes cœurs germait et il voyait nombre de jeunes clercs demander à partir avec lui.<sup>600</sup>*

Ce qu'attendent les séminaristes d'un évêque missionnaire, c'est qu'il leur parle des climats rigoureux, des souffrances, des pauvres sauvages et de leur barbarie, de la fourberie des mandarins, des persécutions et des martyrs. En un mot, ils s'attendaient à ce qu'on leur raconte de vive voix ce qu'ils avaient lu dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Les cérémonies d'adieu au séminaire des Missions Étrangères de Paris, surnommé bien souvent « École Polytechnique du Martyre », sont évoquées à de nombreuses reprises dans Feiz ha Breiz et sont révélatrices de l'état d'esprit d'un certain nombre des candidats aux missions. Cette conversation entre deux futurs missionnaires a de quoi laisser songeur :

<sup>598</sup> F&B n° 499 (22/08/1874)

<sup>599</sup> F&B n° 520 (16/01/1875)

<sup>600</sup> F&B n° 246 (16/10/1869)

Gouzout a rit da beseurt mission ez a?  
 la, d'ar Su-Tchuen.  
 Nag hen zo eürus! Just d'ar mare m'eo c'hoezet  
 adarre tan ar bersecution!  
 C'houi lavar! mont a ra e plas an Aotrou Cornay.  
 Claoustre abars bloaz ama e vezo ive troc'het he  
 c'houzouc dezhan.  
 Ah! c'houi zo jalous?  
 Pe a dra zo, mechans: evit nebeutoc'h eghet an  
 dra-ze e vezer jalous.

Savez-vous à quel mission il va ?  
 Oui, au Su-Tchuen.  
 Quelle chance ! Juste au moment où s'est rallumé  
 le feu de la persécution !  
 Vous pouvez le dire ! Il prend la place de M.  
 Cornay.  
 Je parie que dans moins d'un an il aura aussi le  
 cou tranché.  
 Ah ! Vous êtes jaloux ?  
 Il y a de quoi, il me semble : on serait jaloux à  
 moins.<sup>601</sup>

Suit alors une description détaillée de la Salle des Martyrs dans laquelle sont exhibés, tels les trophées d'une école, les reliques des martyrs ainsi que les instruments de torture et de mises à mort utilisés à l'encontre des anciens élèves, sans oublier évidemment les tableaux représentant ces mêmes scènes de martyre.

En eun tu euz ar gambr e veler pennou-mar  
 hag eskern dizec'het ; en eun tu all ema  
 benviachou ar vourvien : eno e veler  
 chadennou, kerdinn, ha dillad leun a c'hoad. Ar  
 groaz a zalc'he ar belec iaouanc etre he  
 zaouarn hag a starde ouz he vuzellou, a ioa ive  
 goad outhi, hag en taolennou, stag ouz ar  
 mogheriou, liou ar goad oa ive al liou stanka. En  
 unan euz an taolennou-ze e velet eun den,  
 liammet he zaouarn adren he gheïn hag hen var  
 bennou he zaoulin etre daou vourreo a ioa oc'h  
 he vouga en eur voaska var he c'houzouc : hag  
 ar re-ma, evit creski he boan hag he angouni, a  
 laoskas anezhan abenn teir gueich da ghemeret  
 he alan adarre p'edo o vont da leusker he  
 hoanaden diveza [...]

D'un côté de la pièce, on voit des crânes et des os  
 desséchés ; de l'autre côté sont disposés les outils  
 des bourreaux : on y voit des chaînes, des cordes,  
 et des vêtements pleins de sang, la croix que tenait  
 un jeune prêtre entre ses mains et qu'il pressait  
 contre ses lèvres était aussi couverte de sang. Dans  
 les tableaux accrochés aux murs, la couleur du sang  
 était la couleur dominante. Sur un de ces tableaux  
 on voyait un homme, les mains attachées derrière le  
 dos et à genoux entre deux bourreaux qui  
 l'étranglaient. Ces derniers, pour augmenter sa  
 souffrance et son agonie, le laissèrent reprendre  
 son souffle par trois fois alors qu'il allait pousser son  
 dernier soupir [...]<sup>602</sup>

<sup>601</sup> F&B n° 101 (05/01/1867)

<sup>602</sup> Idem

Nous arrêtons là la citation mais il faut savoir qu'il y a plusieurs pages de la sorte et que la salle des martyrs de la maison des Missions Étrangères de Paris est décrite à plusieurs reprises dans Feiz ha Breiz et qu'à chaque fois, le luxe des détails confine à l'insoutenable. Il ne faut pas oublier que la grille de lecture des catholiques de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle les mène à faire des associations entre les persécutions que subissent les missionnaires de la part des païens et les persécutions que subirent les prêtres sous la Révolution.

#### 4.1.4 Breuriez ar Feiz

Si les *Annales de la Propagation de la Foi* paraissent pour la première fois en 1822, les lettres de missionnaires publiés sous forme de recueil avaient, elles, une histoire beaucoup plus longue puisque la publication des *Lettres Curieuses et Edifiantes* des jésuites date du XVII<sup>e</sup> siècle bien que la toute première lettre imprimée fut celle de saint François Xavier aux étudiants de Paris, en 1545. La production épistolaire est donc, depuis les jésuites, au cœur de l'activité missionnaire. Charlotte de Castelnau-l'Estoile<sup>603</sup> considère que « l'Ordre s'administre au moyen de l'écriture et qu'une bonne part de la production écrite dans les provinces missionnaires appartient à cette veine administrative, que ce sont des documents produits dans le cadre du gouvernement de l'Ordre. » À côté de cette dimension administrative, Charlotte de Castelnau-l'Estoile fait apparaître que la dimension spirituelle de l'écriture est également soulignée par Ignace de Loyola. « Dans une lettre célèbre à son compagnon Pierre Favre<sup>604</sup> mais envoyée à tous les membres de la jeune Compagnie, datée de 1542, Ignace explique quelques-unes des règles de l'écriture jésuite : les lettres que l'on envoie, doivent être double et comporter une partie principale qui est destinée à être lue publiquement et une partie annexe. La partie principale que décrit longuement Ignace doit viser à l'édification spirituelle des lecteurs, à susciter l'amour de Dieu chez son prochain. Pour ce faire, sa rédaction doit suivre des règles strictes : importance des sujets choisis (qui doivent être dignes), ton impersonnel général (les questions de santé doivent être mises dans la partie à côté), strict ordre d'exposition. Rien ne doit être spontané et Ignace donne une recette qu'il s'applique à lui-même : la réécriture. Il faut préparer sa lettre au brouillon la laisser reposer puis la reprendre. »

---

<sup>603</sup> CASTELNAU-L'ESTOILE Charlotte de, « La mise en écriture de la mission et ses enjeux spirituels et littéraires », in *La mission en texte et en image*, Khartala, 2004, pp 19-34

<sup>604</sup> Lettre à Pierre Favre, Rome 10 décembre 1542, in Ignace de Loyola, *Écrits*, Desclée de Brouwer, 1991, n°58 pp 669-671.

Nul doute que bon nombre de ces préceptes étaient toujours appliqués à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les missionnaires avaient pour ainsi dire tous été des lecteurs assidus des *Lettres Curieuses et Édifiantes* des jésuites du XVIII<sup>e</sup> siècle qui regroupées en recueils reliés et maintes fois réédités tenaient une place de choix dans les bibliothèques ecclésiastiques. Bien évidemment, certaines de ces lettres furent quelque peu retravaillées avant leur réédition afin de mieux correspondre à l'évolution des goûts du public et en ce qui concerne les lettres de missionnaires publiées dans Feiz ha Breiz, elles ne suivent pas cette règle qui veut que l'on ne traite pas des problèmes de santé mais, bien au contraire, elles se complaisent à décrire les souffrances du missionnaire comme nous le verrons dans la partie sur la vie des missionnaires.

Charlotte de Castelnau-l'Estoile insiste sur le fait que, « pour reprendre la formule d'Ignace puis de Polanco son secrétaire, l'objectif principal de la lettre publique est « la consolation et l'édification mutuelle en notre seigneur. » L'édification, qui est l'objectif premier, signifie que ces lettres doivent œuvrer à la construction spirituelle des lecteurs, à l'accroissement de leur foi. La propagande n'est pas seulement une question d'image publique — même si celle-ci est très importante pour le fonctionnement de la compagnie qui s'appuie sur les donations. La propagande que visent les jésuites est principalement d'ordre spirituel : c'est l'augmentation de la foi qui est visée, en termes jésuites c'est l'édification. L'autre objectif de cette littérature est la consolation. La consolation est un affect, au sens d'état psychologique, qu'Ignace décrit et explique dans les *Exercices Spirituels*. Il s'agit de l'état d'épanouissement que le pratiquant de ces exercices atteint lorsqu'il saisit la volonté de Dieu sur lui. Cet état de bien-être spirituel et psychologique se traduit souvent par des larmes. Les lettres doivent susciter cet état de consolation. »

Quant à la lecture de ces lettres, Charlotte de Castelnau-l'Estoile considère qu'elle « permet de voir comment Dieu opère et la vue de cette édification spirituelle ne peut être que consolatrice. Les lettres de mission sont lues en réfectoire, c'est-à-dire qu'elles ont le même statut que les textes hagiographiques lus également en langue vulgaire pendant les repas et qui sont à considérer du côté de la détente (repos intellectuel mais édification spirituelle). »<sup>605</sup> Charlotte de Castelnau-l'Estoile insiste en outre sur le fait que dans la pratique de la compagnie, l'écriture et la lecture sont bien perçues comme un couple indissociable, [...] Une chaîne spirituelle qui relie les membres dispersés de l'ordre, entre un ici et un là-bas, de façon

---

<sup>605</sup> Michel de CERTEAU, « Une variante : l'édification hagio-graphique », in *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p 274-288

à redire son appartenance au modèle jésuite, de réaffirmer sa fraternité dans le Christ avec les compagnons lointains. »

Charlotte de Castelnau-l'Estoile rappelle que les préceptes ignaciens sur l'écriture montrent qu'il existe différents degrés de publicité prévue pour chaque type de lettre : lettres publiques, lettres personnelles et, pour terminer, lettres confidentielles (les soli). Évidemment, plus une lettre est publique, plus elle doit être édifiante. Ainsi, lettres publiques et édifiantes sont des morceaux littéraires, travaillés, réécrits. En effet, « ce qu'écrit un membre de l'Ordre engage ainsi l'Ordre tout entier. Le label « Compagnie de Jésus » est une garantie d'orthodoxie religieuse mais aussi de qualité littéraire, d'utilité spirituelle.» « L'institution a donc des critères précis pour juger de la qualité de l'écriture missionnaire et elle n'hésite pas et cela dès les débuts de la Compagnie, à faire réécrire en Europe des textes écrits sur des terrains de mission pour qu'ils soient plus conformes à la norme littéraire et spirituelle. »

Les *Annales de la Propagation de la Foi* et leurs adaptations en breton furent donc sans aucun doute, Feiz ha Breiz le souligne à l'envi, à l'origine de bon nombre de vocations. Joseph Michel ayant décrit avec précision le mode de fonctionnement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Bretagne, il n'y a pas lieu d'y revenir ici sauf pour rappeler que celle-ci s'appuie sur des dizaines (groupe de personnes qui versent au moins un sou par semaine à l'Œuvre) et que le clergé y était fortement impliqué. Feiz ha Breiz relaie d'ailleurs les incitations, pour ne pas dire les rappels à l'ordre, de l'évêque en ce domaine.<sup>606</sup> Cette implication du clergé dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi suscita peut-être aussi des vocations parmi ses membres et certains missionnaires comme Félix Poullaouec de Ploumoger qui était très actif dans sa paroisse à la promotion de Breuriez ar Feiz en attendant de partir lui-même pour Haïti où il trouva la mort. Son éloge funèbre le rappelle :

Gouzout a rit, eme an Aotrou Rolland, pegement en deuz labouret epad m'edo en escopti-ma da skigna e peb leac'h en dro dezhan Breuriez ar Feiz, ar Vreuriez-se eb he far a zo bet savet evit sicour cass ar sclerijen euz ar Feiz d'ar broiou ne anavezont ket c'hoaz ar guir Doue, na anavezont ket c'hoaz hor Zalver Jesus-Krist. Goude beza implijet evit ar vreuriez gaër-ze he boan, he amzer, he

Vous savez bien, dit M. Rolland, combien il a travaillé, pendant qu'il était dans cet évêché à diffuser partout autour de lui la Propagation de la Foi, cette confrérie sans égale qui a été créé pour aider à porter la lumière de la foi dans les pays qui ne connaissent pas encore le vrai Dieu et qui ne connaissent pas non plus notre Sauveur Jésus-Christ. Après avoir mis au service de cette belle œuvre sa peine, son temps et son argent, il a voulu

<sup>606</sup> F&B n° 47 (29/11/1879)

*arc'hant, eo falvezet dezhan en em rei he unan,  
hag eo eat kuit, eo eat d'al leac'h m'en deuz  
siouas ! cavet ar maro, mes eur maro meurbet  
presiuiz dirac Doue.*

*se donner lui-même et il est parti. Il est parti là où,  
hélas, il a trouvé la mort mais une mort de grande  
valeur devant Dieu.<sup>607</sup>*

À la fin de son oraison funèbre, M. Rolland félicite les habitants de Ploumoger d'avoir non seulement donné un tel fils à l'Église mais aussi de contribuer autant à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Eva Guillorel a retrouvé une gwerz au sujet de Félix Poullaouec, envoyée par une habitante de l'île d'Ouessant au nouveau Feiz ha Breiz dans les années 1910. Ceci montre à quel point le nom et le destin de certains missionnaires marquèrent durablement les consciences populaires bretonnes.

## 4.1.5 Des parcours atypiques

Les missionnaires présentés dans Feiz ha Breiz n'ont pourtant pas tous le même profil : ils sont nés dans de « bonnes » familles, dans de « bonnes » paroisses, ont fréquenté de « bonnes » écoles... Les rédacteurs de Feiz ha Breiz se plaisent en effet aussi à raconter des trajectoires atypiques d'hommes d'horizons très divers vers la vie missionnaire. On peut, par exemple, citer l'histoire de ce prince russe qui, en raison de sa conversion au catholicisme, dut fuir son pays pour se retrouver indigent à Paris où il fut recueilli par des ecclésiastiques qui s'occupèrent de lui. Feiz ha Breiz rend compte, par la suite, de son ordination comme prêtre avant son départ pour les missions en Amérique.<sup>608</sup> Parmi les autres personnes qui ne se destinaient pas à la prêtrise et encore moins à la vocation missionnaire se trouvent surtout des soldats, principalement d'anciens zouaves pontificaux,<sup>609</sup> et des gens de mer qui, lors de leurs campagnes lointaines, s'étaient trouvés au contact des missionnaires. Certains de ces hommes étaient de peu de foi, tout comme ce jeune marin qui avait un a priori négatif sur les hommes de Dieu et raconte ici son histoire :

*Savet oan bet evit beza den a vor, ha ne voa bet  
desket nemeur a dra din divar benn ar relijion. Em  
bugaleach em oa gouezet va fedennou hag eur  
ger catekis bennak ; mes pell a ioa em oa ho  
ancounac'het. Gouzout a rean difazi avoalc'h ar*

*J'avais été élevé pour être un marin et on ne  
m'avait guère appris de choses sur la religion.  
Dans mon enfance j'avais su mes prières et un  
peu de catéchisme mais cela faisait bien  
longtemps que je les avais oubliés. Je savais à*

<sup>607</sup> F&B n° 433 (17/05/1873)

<sup>608</sup> F&B n° 295 (14/09/1870)

<sup>609</sup> F&B n° 95 (20/11/1866)

skianchou zo red d'an dud a vor da gaout. A hent  
all ne voan nemet eun azen.

peu près tout des sciences qu'un homme de mer  
doit connaître. Ceci mis à part, je n'étais qu'un  
âne.<sup>610</sup>

Mais, en voyant les missionnaires travailler, conçut pour eux une véritable admiration  
au point de se faire prêtre et de devenir missionnaire à son tour.

Dek mis divezatoc'h e voan distro d'am bro, hag  
e rois va discarg a ofiser. Tri bloas goude e  
voan beleg hag e saven var eul lestr evit servich  
an dud a vor. [...]

dix mois plus tard, j'étais de retour dans mon pays et  
je donnais ma démission d'officier. Trois ans après  
j'étais prêtre et je montais sur un navire au service  
des gens de mer [...]

Setu penauz en deus Doue va galvet da veza  
missioner pa zonjen nebeuta.

Voilà comment Dieu m'a appelé à être missionnaire  
quand j'y pensais le moins.<sup>611</sup>

Cet itinéraire n'est pas sans rappeler celui de Chateaubriand qui partit vers le Nouveau  
Monde, la tête pleine des idées des Lumières en général et de Rousseau en particulier, mais  
qui, à son retour, écrivit *Le Génie du Christianisme*.<sup>612</sup> Ce livre fut présenté pendant longtemps  
comme l'œuvre littéraire à l'origine du renouveau missionnaire mais de nombreux auteurs  
limitent la portée de son influence, sans toutefois la nier.<sup>613</sup>

#### 4.1.6 La mission au féminin

La Révolution et le XIX<sup>e</sup> siècle posèrent avec force la question des Droits de l'Homme  
mais il conviendrait d'écrire ici le mot homme avec un H minuscule car la question des droits  
de la femme fut reportée à plus tard. En effet, le code civil napoléonien, conforme en cela aux  
idées de son temps, contribua à canaliser les énergies féminines dans l'enclos privé du domus  
(la maison) et le social domestiqué, autrement nommé « maternité sociale », qui consiste en  
éduquer, soigner, assister.<sup>614</sup> Ne pouvant accéder au devant de la scène politique, les femmes  
vont montrer individuellement et collectivement leur capacité à investir les espaces  
disponibles en poussant parfois leur influence aux portes du pouvoir. L'explosion des  
congrégations féminines, enseignantes et hospitalières, leur investissement dans les missions  
lointaines peuvent, du point de vue de l'histoire des femmes, s'inscrire dans cette dynamique

---

<sup>610</sup> F&B n° 295 (24/09/1870)

<sup>611</sup> F&B n° 299 (22/10/1870)

<sup>612</sup> Cf documentaire Jacques PASQUET et Patrice ROTURIER, *Chateaubriand, l'indompté*.

Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, pp. 377-408.

<sup>613</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons*, p. 69

<sup>614</sup> Chantal Paisant, *Vivre et écrire la mission au féminin*, in *La mission en texte et en images*, pp. 77-66

comme l'ont montré Yvonne Turin dans *Femmes et religieuses au XIX<sup>e</sup> siècle* dont le sous-titre est « le féminisme en religion » et Anne-Marie Pelletier dans *Le christianisme et les femmes*.

Feiz ha Breiz s'inscrit parfaitement dans ces conceptions de la femme et ne manque jamais de s'émerveiller du courage de celles qui s'en vont exposer leur fragile santé sous des climats délétères pour l'amour de leur prochain.

<p><i>Ha ne deo ket burzudus guelec merc'hed lent ha diners o caout calon hag hardiziegez avoalc'h evit kuitat bro ha kerent, ha mont d'ar broiou gouez o lacat ho iec'het hag ho buez mil guech e danger! Laveret a ran ho buez, rag ouspen an danjerou all, e meur a hini euz ar missionou-ze e rer ar brezel d'ar gristenien [...]</i></p>	<p><i>Et n'est-il pas merveilleux de voir ces filles timides et faibles avoir assez de courage et de hardiesse pour quitter leur pays et leurs parents et s'en aller vers les pays sauvages où elles mettent leur santé et leur vie mille fois en danger ! Je dis leur vie car en plus des autres dangers, dans certaines de ces missions, on fait la guerre aux chrétiens [...]</i><sup>615</sup></p>
---	--

Voyons maintenant ce que dit Feiz ha Breiz des tâches qui incombent aux sœurs et nonnes des différentes congrégations missionnaires. Leur rôle est bien souvent présenté comme subalterne à celui de leurs collègues masculins ; l'expression « aider les missionnaires » est en effet couramment utilisée :

<p><i>Dre ma en em skign ar vissionerien en oll garteriou euz ar bed, dre ma c'hounezont eneou da Zoue, ar c'hounenchou a gas relijuzet ha leanezet evit ho zicour [...]</i></p>	<p><i>Au fur et à mesure que les missionnaires se répandent dans toutes les régions du monde, qu'ils gagnent des âmes à Dieu, les couvents envoient des religieuses et des nonnes pour les aider [...]</i><sup>616</sup></p>
--	--

Il ne s'agit évidemment pas seulement pour elles de « laver les chaussettes des missionnaires » mais d'assurer leur rôle de maternité sociale comme nous l'avons dit précédemment. On voit ainsi apparaître une répartition sexuelle des rôles entre le missionnaire héroïque chargé de l'apostolat et la religieuse au grand cœur chargée de l'intendance et des œuvres caritatives, éducatives.

<p><i>Er sizunveziou-ma ar c'hazetennou a gomz, evel ma reont alies, a vissionerien eat en hent evit prezeg an aviel er briou pell, a leanezet hag a c'hoarezet diblaset evit mont d'ar broiou gouez da scolia ar vugale, da rei dezho ho</i></p>	<p><i>Les journaux parlent ces dernières semaines, comme ils le font souvent, des missionnaires en route pour prêcher l'Évangile dans les pays lointains ainsi que des religieuses et des sœurs parties dans les pays sauvages pour éduquer les enfants, leur</i></p>
---	---

<sup>615</sup> F&B n° 217 (27/03/1869)

<sup>616</sup> F&B n° 187 (29/08/1868)

*zalver da anaout, hag ive evit kemeret soursi  
euz ar re glanv [...]*

*faire connaître Dieu et aussi pour prendre soin des  
malades.* <sup>617</sup>

Le terme de maternité sociale n'est jamais aussi bien employé que quand il est question de la gestion des orphelinats comme ceux que Mgr Lavigerie avait ouverts pour recueillir les orphelins arabes victimes de la famine en Algérie :

*Ha brema ar vugale baour-ze a gaf el leanezet  
mamou carantezus eleac'h ar re o deus collet.*

*Et maintenant, ces pauvres enfants trouvent dans  
les sœurs des mères affectueuses qui remplacent  
celles qu'ils ont perdues.* <sup>618</sup>

Cette dichotomie sexuelle des rôles va même plus loin. En effet, si on confie en général l'éducation des jeunes filles aux sœurs afin d'en faire de bonnes mères de famille, l'éducation des garçons est elle le plus souvent confié à des frères :

*Kementse [a ra ar visionerien] er scoliou a  
zavont. ha dre ar boan a gemeront da zeski  
dezho labourat; hag al leanezet, dioc'h ho  
c'hostez a ra ar memes tra evit ar  
merc'hedigou.*

*Voilà ce que réalisent [les missionnaires] dans les  
écoles qu'ils créent et par l'application qu'ils mettent  
à leur apprendre à travailler. Les sœurs, de leur  
côté, font la même chose pour les petites filles.* <sup>619</sup>

L'éducation offerte aux petites filles dans les écoles des sœurs s'apparente effectivement fortement à ce que l'on appelait autrefois « les cours ménagers » mais avec un objectif à moyen terme beaucoup plus ambitieux :

*Bez' on eus daougent merc'h iaouang all  
brasoc'h; d'ar re-ma e tescomp goalc'hi, griat,  
ampeza, ober ar gegin. Goude beza great  
christenezed vad anezho, ho demezomp da dud  
iaouank kristen euz ar mission. Var ar rema eo  
e fontomp hon esperans evit an amzer da zont  
rag ho bugale a vezo christen adaleg ho  
c'havel.*

*Nous avons quarante jeunes filles plus grandes ;  
nous leur apprenons à laver, coudre, empeser,  
cuisiner. Après en avoir fait de bonnes chrétiennes  
nous les marierons à de jeunes chrétiens de la  
mission. C'est sur ces derniers que nous fondons  
notre espérance pour l'avenir car leurs enfants  
seront chrétiens dès leur naissance.* <sup>620</sup>

S'en tenir à ces poncifs, densément présents dans Feiz ha Breiz, serait ignorer un autre aspect du discours que ce journal tient au sujet des religieuses missionnaires. Nous avons vu précédemment que la prêtrise répondait bien souvent à l'aspiration de jeunes paysans à

<sup>617</sup> F&B n° 358 (09/12/1871)

<sup>618</sup> F&B n° 163 (14/03/1868)

<sup>619</sup> F&B n° 197 (07/11/1868)

<sup>620</sup> F&B n° 437 (14/06/1873)

changer de condition grâce à la méritocratie ecclésiastique et que la vocation missionnaire leur permettait d'échapper au train-train de la vie quotidienne d'un curé de campagne en leur donnant l'opportunité de vivre leur foi, leur désir d'apostolat de façon extrême. Il en va de même pour les jeunes filles qui voyaient dans les missions une échappatoire à un destin tout tracé. Feiz ha Breiz ne manque donc jamais de raconter les exploits de femmes missionnaires comme celui de cette jeune sœur qui arrêta le bateau du Grand Turc afin qu'il aide sa communauté à venir au secours des plus démunis.<sup>621</sup> Si les femmes ne peuvent pas, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, avoir une vie autonome et être reconnues en tant que telles, l'investissement dans les missions lointaines peut leur ouvrir le chemin d'une certaine considération comme en Afrique où :

*Pa zao eun tam dizunvaniez bennag en tiegez,  
ar pez a zigouez stang avoalc'h, eo an tad  
superiol pe ar vam superiolez eo a ra ar barnar  
a beoc'h.*

*Ar merc'hed dimezed ha n'int ket christenezed,  
n'o deus ket eur barnar a beoc'h ker mad  
evitho. Setu ama petra a vez great dezho...*

*Quand apparaissent quelques dissensions dans les  
familles, ce qui arrive assez souvent, c'est le père  
supérieur ou la mère supérieure qui font office de  
juge de paix.*

*Les femmes mariées qui ne sont pas chrétiennes  
n'ont pas de juges de paix aussi compréhensifs à  
leur égard. Voici ce qu'on leur fait...<sup>622</sup>*

Suit alors la description horrible du traitement que l'on inflige aux femmes qui ont mécontenté leur mari. En quelque sorte, les religieuses passent dans Feiz ha Breiz pour jouer un très grand rôle dans l'amélioration de la condition féminine partout dans le monde. Un autre élément à souligner est que si les femmes qui ne peuvent accéder que difficilement à la reconnaissance et à la gloire dans le monde civil, la condition religieuse le leur permet. C'est ainsi que Feiz ha Breiz souligne que sur les huit femmes décorées de la Légion d'honneur en 1881, quatre d'entre elles sont des religieuses reconnues pour leurs mérites comme hospitalières lors de la guerre ou de catastrophes naturelles en France et une pour son travail à la Martinique. Cette défense des religieuses qui bénéficiaient, auprès de la population, d'un haut niveau d'estime en raison de leur dévouement auprès des pauvres et des malades constituent pour Feiz ha Breiz une arme de propagande pour dénoncer la vilénie des républicains qui contraignent les religieuses à l'émigration. Une conversation, imaginée ou relatée, entre les passagers d'un train semble illustrer cette idée :

- « *Ar seurezed vad-ze a zo [o vont] d'an Tonkin* |

*Ces bonnes sœurs [vont] au Tonkin pour*

<sup>621</sup> F&B n° 188 (05/09/1868)

<sup>622</sup> F&B n° 437 (14/06/1873)

da entend oc'h ar soudarded klanv ha mac'hagnet.

Enn eun taol hor c'halounou a lammaz enn hor c'hreiz, hag hon teodou a zistagaz dioc'h hor staon. Unan ac'hanomp a lavaraz :

— « Setu aze merc'hed hag ho deus kaloun, relijion ha karantez oc'h tud ho bro ! [...] »

— « Eun dra souezuz eo, e kement-se, a lavaraz eun trede, e teufe gouarnamant ar Republik da bersekuti tud vad evel-d-ho, da lezel ober kement poan zo d'ezho e Frans, ha d'en em gaout eürus d'ho c'haout da vont da renta servich dezhan d'an Tonkin. Ha perak ne gas ket di ar merc'hed laïk euz he ospitaliou Paris ? »

Ar c'henta a lavaraz neuze :

— « N'euz forz, ar republikaned, hor mistri, a zo traou fallakr ha mizerabl ! »

s'occuper des soldats malades et infirmes.

D'un coup, nos cœurs battirent la chamade dans nos poitrines et nos langues se délièrent. Un d'entre nous dit :

— « Voici des femmes qui ont du courage, de la religion et de l'amour pour leurs compatriotes ! [...] »

— « Ce qui est étonnant dans l'affaire, dit un troisième, c'est que le gouvernement de la République persécute des bonnes gens comme elles, laisse leur faire autant de peine en France mais se trouve heureux de les avoir pour aller le servir au Tonkin. Pourquoi n'envoie-t-il pas là-bas les filles laïques de ses hôpitaux de Paris ? »

Le premier dit alors :

— Peu importe, les républicains, nos maîtres, sont une espèce misérable et mauvaise !<sup>623</sup>

Les infirmières laïques soulèvent en effet l'ire de Feiz ha Breiz qui met sérieusement leur dévouement en doute :

[Ar c'hazetennoù gallek] pere ive na ehannont ket oc'h hopal dre bevar c'horn ar bed, ma vezo casset ar seurezet eus ann hospitaliou ha lakeet en ho flas, da intent eus ar re glanv, merc'hed tud eus ar bed, e c'houlennomp eun dra: ma caront kaout ar vadelez da zigas deomp hanoiou merc'hed ar bed, ar sitoïanezet laïc ha republican, a so partietevit ar Senegal, ho deus kuitaet ho bro evit mont da c'hounit ar c'hlenved en eur servicha ho breudeur hag ho c'hoarezet eus ann tu all d'ar mor. Ne vezo ket braz ar vandenn me bari.

Nous ne demandons qu'une chose [aux journaux français] qui ne cessent de crier aux quatre coins du monde que les sœurs vont être renvoyées des hôpitaux et remplacées par des filles laïques pour s'occuper des malades : s'ils pouvaient avoir la gentillesse de me donner les noms de jeunes filles laïques, de citoyenne laïque et républicaine qui sont parties pour le Sénégal, qui ont quitté leur pays pour tomber malade en servant leurs frères et leurs sœurs d'outre-mer. Je parie que la liste ne sera pas longue.<sup>624</sup>

<sup>623</sup> F&B n° 05 (02/02/1884)

<sup>624</sup> F&B n° 84 (12/10/1878)

## 4.1.7 De la difficulté de partir

Avoir la vocation missionnaire ne suffit pourtant pas à partir et la lecture de Feiz ha Breiz permet de mettre en évidence les deux freins principaux à la réalisation des rêves missionnaires. Le premier frein est d'ordre institutionnel et le second d'ordre personnel. Comme l'a souligné Joseph Michel, les évêchés ont dû, à la suite des troubles révolutionnaires reconstituer leur clergé décimé. À la promulgation du concordat en 1802, le clergé est affaibli numériquement et sa moyenne d'âge est très élevée puisque peu d'ordination avait eu lieu pendant la période révolutionnaire. Les évêques, qui avaient besoin de la nouvelle génération de prêtres pour reconstituer les rangs de leur clergé paroissial, se montraient peu enclins à les autoriser à partir pour les missions. Même en Bretagne, cette reconstitution du clergé ne se fit pas de façon uniforme. Certains évêchés comme celui de Vannes et de Saint-Brieuc y réussirent assez tôt, du moins pour leurs zones francophones alors que l'évêché de Quimper n'y parvint que plus tardivement. De plus, les nombreux diocèses français déficitaires en vocations détournèrent vers eux une partie des vocations surnuméraires bretonnes. D'après Joseph Michel, si les demandes d'agrégation à d'autres diocèses français l'emportaient jusqu'en 1850, la tendance s'inverse ensuite faisant apparaître un mouvement spécifiquement missionnaire.

Les évêques, pourtant souvent rappelés à leurs devoirs à l'égard des missions extérieures par les lettres pontificales, traînent bien souvent des pieds pour accorder l'exeat. Ils ont en effet du mal à accepter de se départir de leurs prêtres les plus dynamiques et c'est la raison pour laquelle la mère du missionnaire dont nous avons déjà parlé s'en va trouver l'évêque pour faire en sorte que son fils renonce à l'appel des missions. Elle trouve en effet en lui un allié objectif :

*M'em euz ezom a veleien vad em escopti, hag hen, me zo sur, a vezo unan euz ar re vella. Dre he zanvez, dre ar renc a zalc'h er bed, dre he zescadurez ha, dreist oll, dre he zantelez, e c'hello ober calz vad, ha rei d'inn eur zicour vras. [...] Ouspen 'zo, mar deo tud ep religion eo en deuz c'hoant da c'hounit da Zoue, e Frans, siouas! e cavo tud aoualc'h euz ar seurt-se.*

*J'ai besoin de bons prêtres dans mon évêché et lui, j'en suis sûr, sera l'un des meilleurs. De par sa fortune, le rang qu'il tient dans le monde, son instruction et surtout de par sa sainteté, il pourra faire beaucoup de bien et m'être d'un grand secours. [...] De plus, s'il aspire à gagner à Dieu des gens sans religion, ce n'est hélas pas ce qui manque en France.<sup>625</sup>*

<sup>625</sup> F&B n° 101 (05/01/1867)

À l'exemple de cette mère que son fils abandonnait pour aller convertir les païens, nombreuses sont les familles qui s'opposent à la vocation missionnaire de leurs enfants. Léon XIII, bien conscient de ce frein au recrutement missionnaire, donne, dans une lettre aux évêques, des solutions pour contourner cette difficulté :

*Mar anavezit eta tud calonec douget evid gloar Doue hag a ve contant da vont d'ar broiou all da gass ar c'helou mad, couraichit anezho. Pa ho devezo kemeret cuzul digant eur re hag anavezet mad petra a c'houlenn ann Aotrou Doue digantho ra ziouallint da chilou re mouez ho c'herent, mæs ra sentint kerkent ous mouez ar Speret santel. Goulennit ive digant ann oll beleien a so dindan-hoc'h couls hag ar Relijuset hag ar Seurezet a beb seurt urs hag ann oll dud fidel so bet fiziet ennhoc'h ma pedint heb ehan evid tenna grassou puill eus ann Ee var ar re all a ia da hada e peb leac'h dre ar bed hâd comsou Doue.*

*Donc, si vous connaissez des gens courageux, portés à la gloire de Dieu, et qui seraient d'accord pour partir à l'étranger afin d'y porter la Bonne Nouvelle, encouragez-les. Quand ils auront pris conseil auprès de quelques-uns qui savent bien ce que demande le Seigneur, qu'ils se gardent de trop écouter la voix de leurs parents mais qu'ils obéissent aussitôt à la voix du Saint Esprit. Demandez aussi à tous les prêtres qui dépendent de vous, ainsi qu'aux religieux et aux sœurs de tous les ordres et à tous les fidèles qui vous sont confiés de prier sans cesse pour attirer de nombreuses grâces du ciel sur ceux qui partent semer, partout dans le monde, la graine de la parole de Dieu.*<sup>626</sup>

L'exemple du petit Joseph que sa mère était heureuse de voir partir comme missionnaire malgré sa situation personnelle délicate (cf. p. 268) s'inscrit donc tout à fait dans cette propagande en faveur des missions. L'objectif de Feiz ha Breiz est donc que ses lecteurs, dont les enfants pourraient eux aussi recevoir la vocation, ne les empêchent pas de partir comme cela était très souvent le cas.<sup>627</sup> Au besoin, même la mère de Pie IX qui conçut un grand chagrin en apprenant que son jeune fils partait pour le Chili, est appelée en renfort :

*Pa renkas ive dispartia dious he vam, pebes poan evid ar mab ha dreist oll evid ar vam. Houman a oa mantret he c'halon o sonjal pegeit e renke mont gant ann neubeut a iec'hed en devoa. Erfin e assantas ivez. Na ped a vam gristen en hor bro memes e leac'h ma ne gaver ket ker diæs beachi evel ma rer en Itali, a ro ho bugale a galon vad d'an Ilis ha ne garfent ket ho guelet o partial evid*

*Quand il dut aussi se séparer de sa mère, quelle douleur ce fut pour le fils et surtout pour la mère. Celle-ci était affligée en pensant combien de temps il devrait partir avec le peu de santé qu'il avait. Elle finit pourtant par accepter. Combien de mères chrétiennes, même dans notre pays où l'on ne trouve pas aussi difficile de voyager qu'on le fait en Italie, donnent leurs enfants de bon cœur à*

<sup>626</sup> F&B n° 4 (22/01/1881)

<sup>627</sup> Nombreux exemples dans le livre de Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons outre-mer*, p 215

*ar Missionou a ziaveaz-bro.*

*l'Église mais ne voudraient à aucun prix les voir partir pour les missions étrangères.* <sup>628</sup>

Les raisons de ces réticences sont multiples : tout d'abord, les familles répugnent à voir leurs enfants partir l'oïn d'elles ; de plus, l'espérance de vie des missionnaires au XIX<sup>e</sup> siècle était bien souvent (selon le lieu d'apostolat) inférieure à celle qu'ils pouvaient espérer avoir en Bretagne en raison des climats délétères et des persécutions.<sup>629</sup> En outre, pour les familles modestes, avoir un fils prêtre près de soi constituait en raison du Concordat une « assurance retraite. » C'est la raison pour laquelle les évêques d'Haïti insistaient sur le fait qu'il y avait, là-bas aussi, un concordat et que les Bretons qui viendraient dans son clergé pourraient continuer à soutenir leurs familles.

*E kenver ar poent-se eta, missionerien Haïti a zo en ho eaz, ha pe a dra a c'hellont da gaout c'hoaz evit sicour ho zud mar d'ema-int en dienez.*

*À cet égard donc, les missionnaires d'Haïti y sont à leur aise et ont même de quoi venir en aide à leurs familles si elles sont dans la pauvreté.* <sup>630</sup>

## 4.2 Les nouveaux apôtres

### 4.2.1 Sur les traces des Anciens

À côté et au-dessus du zouave pontifical, autre héros de son temps, Feiz ha Breiz place les missionnaires. Ceux-ci sont décrits comme les hommes les plus courageux, les plus valeureux qui soient :

*Ar vissionerien-ze eo e guirionez caloneca tud a zo er bed; hag oc'h ho gueleit e veler eur skuer euz an dousder, euz ar baourantez, euz a dud dic'hloar ha ne zonzont tam enho ho unan. Petra eo brezellourien vraz e kichen ar re-ze? Ep arm ebet e zeont dalc'h mad d'en em lacat e danger a varo, hag an dud ep relijion a c'hell kemer kementse evit eur follentez, mes ar re o deus feiz a c'hoar petra eo gounit eneou da Zoue, hag a*

*Ces missionnaires sont en vérité les hommes les plus courageux qu'il y ait sur la terre ; et en les regardant, nous ne voyons que des exemples de douceur, de pauvreté, des gens sans gloire complètement désintéressés. Que sont les grands guerriers à côté d'eux ? Sans aucune arme ils se mettent sans cesse en danger de mort, et les gens sans religion peuvent prendre cela pour de la folie mais ceux qui ont la foi savent ce qu'est*

<sup>628</sup> F&B n° 53 (09/03/1878)

<sup>629</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons outre-mer*, p 254

<sup>630</sup> F&B n° 520 (16/01/1875)

*anavez pebez ners-calon a zo red da gaout evit  
mont d'ar missionou-ze.*

*gagner des âmes à Dieu et reconnaissent le  
courage qu'il faut pour partir à ces missions.* <sup>631</sup>

Saint François-Xavier est présenté dans Feiz ha Breiz comme l'archétype du missionnaire. Sa vie ou des passages de celle-ci y sont d'ailleurs fréquemment et longuement racontés. Dans un article consacré à ce saint, Feiz ha Breiz explique en quoi la religion est catholique et apostolique.

*Ilis Doue a zo catolik, da lavaret eo, skignet e  
pep leac'h; graet eo evit an douar oll hag evit  
an oll amzeriou. Labourat a ra da sclerijenna  
an oll broiou, ne ket en eun taol, mes a  
nebeudou ep eana morse. Daouzeg abostol  
zo bet da genta o prezeg an Aviel; ebestel all  
zo deut var ho lerc'h, ha ne eanint ken no  
devezo caset sclerijen ar virionez d'ar  
c'horniou pella euz ar bed.*

*L'Église est catholique, c'est-à-dire qu'elle est  
répandue partout ; qu'elle est faite pour la terre entière  
et pour tous les temps. Elle travaille à éclairer tous les  
pays, elle ne le fait pas d'un coup mais petit à petit  
sans jamais cesser. Il y eut d'abord douze apôtres qui  
prêchèrent l'Évangile, d'autres apôtres leur ont  
succédé et ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir porté la  
lumière de la vérité dans les coins les plus reculés du  
monde.*

*Ar fals relijionou n'o deus ket a Ebestel d'ho  
skigna e leac'h all; chom a reont da vervel er  
vro ma zint savet. An hereziou o deuz  
avechou eun abostol bennag a glask ober  
evel ar vissionerien catolik; mes ar re ma a  
glask muioc'h ho mad ho unan eget hini ho  
relijion; ne veler ket a verzerien en ho zouez.*

*Les fausses religions n'ont pas d'apôtres pour les  
diffuser, elles restent et meurent dans le pays où elles  
sont nées. Les hérésies ont bien parfois quelques  
apôtres qui cherchent à imiter les missionnaires  
catholiques mais ces derniers recherchent plus leur  
profit personnel que celui de leur religion ; on ne voit  
pas de martyrs parmi eux.*

*Ne ket evelse e za ar bed en ilis catolik.  
Kerkent ha ma vez dizoloet eur vro nevez, e  
veler missionerien o redek di evit sevel eno ar  
groaz en he za, hag he zrempa mar bez red,  
gant ho goad, evit ma crogo guelloc'h he  
griziu en douar.*

*Ce n'est pas comme cela que fonctionne l'Église  
catholique dans ce monde. Aussitôt qu'un nouveau  
pays est découvert, on voit les missionnaires y  
accourir pour y lever la croix, la tremper s'il le faut  
dans leur sang afin que ses racines prennent mieux en  
terre.* <sup>632</sup>

S'il est vrai qu'en dehors du protestantisme, les autres religions (islam, bouddhisme...) n'ont pas de religieux spécifiquement dédiés au prosélytisme, il n'en demeure pas moins que certaines de ces religions et notamment les deux que nous avons cités se diffusèrent dans des espaces très vastes. Dans le cas de l'islam, cette diffusion se poursuit malgré l'expansion

<sup>631</sup> F&B n° 513 (28/11/1874)

<sup>632</sup> F&B n° 427 (05/04/1873)

européenne et chrétienne. Le deuxième élément intéressant de cet extrait est qu'il met l'accent sur la filiation continue entre les premiers apôtres et les missionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Pensant probablement se doter d'une légitimité supplémentaire, les missionnaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment en Asie et en Afrique du Nord, cherchent sans cesse les traces laissées sur leur territoire d'apostolat par les premiers apôtres ou par les pères de l'Église. Nous avons déjà pu observer ce fait en Afrique du Nord et plus particulièrement en Kabylie où les missionnaires tentent de voir jusque dans d'infimes détails des résurgences de l'époque où ces pays étaient chrétiens. La chose n'étonne guère en ce qui concerne l'Afrique du Nord et le Proche-Orient mais d'aucuns cherchent la trace de Saint-Thomas jusqu'en Chine.

*Sant Thomas, abostol ar Chin. - [...].*

*“C’huec’h leo dioc’h Canton, varzu ar mor, ez euz eur menezig hanvet Paulo-Mong, da lavaret eo gortos-Paul. Cridi a riz e tlie beza etouez ar gristenien eul lavar bennak divarbenn ar menezik-ze, hag e zis da velet. Setu ama petra a glevis gant tud eur geriadennig a zo e troad ar menez-ze:*

*Brema ez euz pell, pell amzer, e veve eno eun den euz eur zantelez dispar, hanvet Thamong, da lavaret eo Thomas. Comz a rea aliez euz a eun den a c’halve Paul hag a c’hortoze, emezhan, ha setu perag e voue galvet ar menezik-ze Gortos-Paul.*

*Credabl eo e voa hennez an abostol sant Thomas, hag an hini a c’hortoze, an abostol sant Paul. Ar pezh zo sur eo sant Thomaz a ieas da brezeg ar feiz d’an Indez, ha guechall e c’halvet Indez an oll broiou ar sao-heol. Ne dlefet ket eta beza souezet ha e ve eat sant Thomas beteg ar Chin.*

*Saint-Thomas, l'apôtre de la Chine. [...]*

*À six lieues de Canton, vers la mer, il y a une petite montagne appelée Paulo-Mong, c'est-à-dire Attente-de-Paul. Je pensais qu'il devait y avoir parmi les chrétiens quelques expressions au sujet de cette petite montagne et j'allai les voir. Voici ce que j'entendis des gens d'un petit village au pied de cette montagne.*

*Il y a maintenant fort fort longtemps vivait là un homme d'une grande sainteté appelée Thamong, c'est-à-dire Thomas. Il parlait souvent d'un homme qu'il appelait Paul et que, disait-il, il attendait et voilà pourquoi la montagne fut appelée Attente-de-Paul.*

*Ce qui est sûr c'est que Saint-Thomas était parti prêcher la foi aux Indes et qu'autrefois on appelait Indes tous les pays d'Orient. On ne devrait donc pas être étonné que Saint-Thomas fût allé jusqu'en Chine.<sup>633</sup>*

L'article mentionne ensuite d'autres traces « évidentes » du passage de Saint-Thomas en Chine dont l'une d'elles est tout à fait physique puisqu'il s'agit de l'empreinte de son pied.

<sup>633</sup> F&B n° 413 (28/12/1873)

Le dernier élément de preuve avancée est que les chrétiens chinois baptisent très souvent leurs enfants du nom de Thomas.

L'utilisation du mot *abostol*, apôtres, pour désigner les missionnaires dans Feiz ha Breiz renforce elle aussi l'idée de cette filiation ininterrompue des premiers apôtres aux missionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'un jeune séminariste se destinant aux missions est qualifié de jeune apôtre, *abostol iaouanc*.<sup>634</sup> De la même manière, il est écrit d'un évêque de Cochinchine qu'il avait *kalon un abostol en e greiz*, le cœur d'un apôtre en son sein.<sup>635</sup> Il convient néanmoins de préciser qu'en breton, le terme d'*abostoler* que l'on trouve aussi ici et là désigne un sous diacre et celui qui chante l'Épître et que l'*avieler* désigne un diacre qui chante l'Évangile à la messe.<sup>636</sup>

*Graet en deus tri beleg, tri avieler, hag eun  
abostoler*

*Il a ordonné trois prêtres, trois diacres et un sous  
diacre.*<sup>637</sup>

Une traduction un peu trop rapide pourrait faire croire qu'il s'agit là d'une hiérarchie dans les auxiliaires du missionnaire mais il n'en est rien. Notons qu'en breton populaire, le terme à *abostol* sert aussi à désigner un personnage haut en couleur.

Cette volonté de se référer aux anciens apôtres s'articule parfaitement avec les préoccupations du temps. Nous avons déjà mentionné l'importance du traumatisme de la Révolution française dans les milieux catholiques et il semble important d'y revenir ici. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen qui ramène la religion au rang d'opinion<sup>638</sup> a fait que la foi ne va plus de soi, celle-ci doit donc s'intérioriser. On pourrait résumer ce mouvement par : « je dois sauver mon âme et celle des autres ». Désormais, l'annonce de l'Évangile est en fonction du zèle de chacun. L'expérience de la clandestinité pendant la période révolutionnaire est à l'origine de la vocation de bien des fondateurs des mouvements missionnaires, l'opposition à la constitution civile du clergé a eu pour effet de renforcer la fidélité à Rome et à appuyer l'adage qui veut qu'il n'y ait pas de Salut hors de l'Église. La lutte contre l'Église en France fait que l'idée missionnaire s'affirme comme une occasion providentielle de faire triompher les droits de Dieu et de construire outre-mer la société chrétienne combattue par le laïcisme. De plus, la modernité contestant l'autorité de l'Église,

<sup>634</sup> F&B n° 26 (29/08/1865)

<sup>635</sup> F&B n° 17 (27/05/1865)

<sup>636</sup> Dictionnaire de Le Gonidec p. 4 & 23

<sup>637</sup> F&B n° 79 (04/08/1866)

<sup>638</sup> Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 août 1789.

Article 10 - Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

les missions sont perçues comme un espace où pourra s'édifier une modernité catholique qui concilie foi et progrès. Hommes de leur temps, les missionnaires opposent et associent l'universalité des Droits de l'homme à l'universalité des droits de Dieu.<sup>639</sup>

#### 4.2.2 Tout quitter, vivre dans la misère, le climat, les maladies et la mort

Les adieux de missionnaires sont très fréquemment évoqués dans Feiz ha Breiz. La cérémonie de départ des missionnaires de la maison des Missions Étrangères de Paris est quant à elle décrite avec force détails par deux fois et est à chaque fois accompagnée d'une chanson dont la composition ressemble fort à celle de *Kimiad eur zoudard iaouanc* (adieu d'un jeune soldat) de Prosper Proux.<sup>640</sup> L'étude de la chanson *Kimiad ar missioner breizhad* (adieu du missionnaire breton), publiée à part dans Feiz ha Breiz, comporte nombre de thématiques communes avec la chanson de Prosper Proux : adieux aux parents, aux frères et sœurs, au voisinage, à la maison familiale, à la paroisse, à la Bretagne... Pourtant, l'air indiqué (Oui, je t'aime d'amour, ô ma chère Bretagne) n'est pas le même et le chagrin de tout quitter y est compensé par la noblesse de la tâche à accomplir.

Kenavo, va mannn-bro, kenavo, va Breiz-lzel !...  
 Oh ! var boull da galon mervel em bije caret...  
 Mes kimiada 'rancan, red eo din da zilezel :  
 Galvet on gant Doue, ra vo he hano meulet ! ...  
 Sell, va mab, sell emezhan,  
 Va daoulagad zo beuzet,  
 Ha va c'halon oll mantret  
 Gant glac'har, pa velan  
 Du-ze er broïou difei  
 Siouas ! kement a eneuo kollet !  
 Piou zeuio d'ho savetei ?  
 Piou ann den-ze ken kalonek ?.....

Adieu ma patrie, adieu ma Bretagne !  
 Oh ! J'aurais aimé mourir sur ton sein...  
 Mais je dois te dire adieu, je dois t'abandonner :  
 J'ai été appelé par Dieu, que son nom soit loué !  
 Regarde mon fils, regarde dit-il,  
 Mes yeux sont noyés,  
 Et mon cœur affligé  
 Par le chagrin, quand je vois  
 Là-bas dans les pays sans foi  
 Hélas ! Tant d'âmes perdues !  
 Qui viendra les sauver ?  
 Qui est cet homme si courageux ?...

<sup>639</sup> Une bonne partie des arguments de ce paragraphe se retrouvent dans les livres de Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation*, p. 116-118 et *Stratégie missionnaire sous Léon XIII*, p. 6.

<sup>640</sup> LE BERRE Yves, LE DU Jean, MORVANNOU Fañch, *Prosper Proux (1811-1873)*, pp. 195-197.

Piou zeuio d'ho zavetei ?  
 Ha te ve kalonek ?... (bis), [...]  
 Eun diveza kimiad d'am bro muia karet !...  
 Eur veich c'hoas va zad keaz, va mamm, va  
 breur, va c'hoar.  
 Ho priatan var va c'halon !...  
 En Env ni en em gavo  
 Doue vo beteg ho maro  
 Ho joa, ho konsolation !...

Qui viendra les sauver ?  
 Serais-tu assez courageux ?... (Bis) [...]  
 Un dernier adieu à mon pays bien-aimé !...  
 Encore une fois mon pauvre père, ma mère, mon  
 frère, ma sœur.  
 Je vous embrasse sur mon cœur !...  
 Nous nous retrouverons aux cieux  
 Dieu sera jusqu'à votre mort  
 Votre joie, votre consolation !... [...]<sup>641</sup>

Même si cette chanson signée Barz Kerdevod évoque un départ sans espoir de retour, elle n'insiste pas trop sur les souffrances et sur le martyr qui attendent probablement le jeune missionnaire, contrairement à celles qui suivent les descriptions des cérémonies de départ des Missions Étrangères de Paris.

Labour, stourmad, paourante, ia, ha maro:  
 Setu bue abostoled Jezuz;  
 Ha c'houi ive, er broiou goue c'houi debro  
 Euz dorn Doue ar mel dudiuz!  
 Enn hon touez-ni ne gaver den digalon!  
 Ouz mouez Doue, breudeur ni zento;  
 Kang na bouc'hell d'imp-ni na refont  
 spouron;  
 Mervel vo red! Ni a varvo!

Travail, lutte, pauvreté, oui, et la mort :  
 Voici la vie des apôtres de Jésus,  
 Et vous aussi, dans les pays sauvages vous  
 mangerez,  
 De la main de Dieu le miel enchanteur !  
 Parmi nous on ne trouve aucun couard !  
 À la voix de Dieu, nous obéirons ;  
 Ni la cangue ni la hache ne nous effraieront ;  
 Il faudra mourir ! Nous mourrons !<sup>642</sup>

Après avoir tout quitté, encore faut-il arriver à bon port car les voyages sont longs et éprouvants, les épidémies ne sont pas rares à bord des bateaux et dans les pays de mission. Le destin tragique du père Gilbert, missionnaire apostolique au Kouy-Tcheou est plus que parlant :

*E mis c'huevrer 1865 oa diblasat eus a di ar  
 misionou diaveas bro, evit mont d'armission-ze. A-  
 veac'h digouezet eo bet sammet gant ar vosen.*

*En février 1865, il avait quitté la maison des  
 Missions Étrangères pour cette mission. À peine  
 arrivé a-t-il été emporté par la peste. Il n'est resté*

<sup>641</sup> F&B n° 39 (26/09/1880)

<sup>642</sup> F&B n° 91 (30/11/1878)

*N'eo bet nemet pevar devez clan.*

*malade que quatre jours.* <sup>643</sup>

Le père Gilbert ne devait pourtant pas être d'une constitution fragile puisqu'avant de devenir missionnaire il avait été zouave pontifical. Plus que les persécutions, la maladie et l'épuisement devaient être les premières causes de mortalité. Les climats exotiques sont, la plupart du temps, décrits comme délétères. Des étendues glacées de l'Amérique du Nord aux fournaies des déserts un peu partout dans le monde, les organismes sont soumis à rude épreuve comme le montre cette lettre d'Haïti :

*Hogen an amzer dom hag ar re a labour o deus ar  
vissionerien a zinerz anezho buan, petra bennak  
ne veler nemeur a glenvejou o staga outo*

*Le temps chaud et la surcharge de travail des  
missionnaires les affaiblissent rapidement bien  
qu'on ne les voie guère sujets à la maladie*<sup>644</sup>

En dressant la liste des annonces mortuaires en provenance d'Haïti on s'aperçoit en effet que devant les maladies, c'est le surmenage et l'affaiblissement généralisé de l'organisme qui est évoqué comme cause de décès. L'idée d'abnégation est aussi renforcée par la description des conditions matérielles de la mission pour reprendre le titre d'un ouvrage de référence.<sup>645</sup> Les religieuses, alors que Feiz ha Breiz sermonne par ailleurs souvent les femmes en raison de leurs dépenses de luxe, sont présentées comme des modèles de renoncement aux biens de ce monde et de courage. Un exemple venant du Canada peut en témoigner :

*Arag digouezout eleac'h ma zeont o deus  
c'huec'h cant leo da ober, var droat peur  
liessa, en eur c'hos car bennag avechou,  
ma cavont, ha kemense dre ar goueziri, a  
dreus ar spem hag an drez, dre garteriou  
eleac'h ne deus hent ebet. Pa zigouezint e  
cavint evit ti eur c'hoz lochennig savet gant  
taoualc'h, evit guele crec'hin loened gouez,  
evit magadurez eun tam pesket bennag,  
hag evit goulou an heol a dennint eus ar  
memes pesket-ze.*

*Avant de parvenir là où elles doivent aller, elles ont six  
cents lieues à parcourir, à pied la plupart du temps et  
parfois dans une vieille charrette, si elles en trouvent  
une, et tout cela à travers une végétation sauvage, à  
travers les épines et les ronces, dans des régions où il  
n'y a aucun chemin. Quand elles arriveront elles  
trouveront pour toute maison, une vieille cabane de  
tourbe ; pour tout lit, des peaux de bêtes sauvages ; pour  
toute nourriture, quelques morceaux de poisson séché  
et pour s'éclairer de l'huile qu'elles tireront de ces  
mêmes poissons.* <sup>646</sup>

<sup>643</sup> F&B n° 95 (24/11/1866)

<sup>644</sup> F&B n° 402 (12/10/1872)

<sup>645</sup> Jean PIROTTE (dir), *Les conditions matérielles de la mission. Contraintes, dépassement et imaginaires XVIIe-XXe siècles*

<sup>646</sup> F&B n° 86 (22/09/1866)

La vie du missionnaire, fût-il vicaire apostolique ou évêque, consiste bien souvent en de longues courses pour aller à la rencontre des communautés chrétiennes éloignées ou à se rendre là où la parole de Dieu n'a jamais été portée pour reprendre la phraséologie de Feiz ha Breiz. L'accent est bien souvent mis dans Feiz ha Breiz sur la pénibilité et la dangerosité de ces voyages comme le montre l'exemple du père Keralun :

*Tri dervez ha teir nozvez a ioa edo o veachi dre an desert eb bouet na bouessoun; alafin e ners a vankas, ne vele na ne gleve; ekemense e talc'he var he loan, mæs ar vrid a flotte var gouzouk an aneval. Ema, dre he instink, a gemeras he hent var zu an dour. C'houec'h leo a reas evelse an tad Keralun, dre ar vein strounsus, dre an drez en lake leun a c'hoad hag a zispenne an dillad en dro d'he gorf.*

*Cela faisait trois jours et trois nuits qu'il voyageait dans le désert sans aucune nourriture ni boisson. À la fin, la force lui manqua, il ne voyait plus ni n'entendait plus ; il tenait pourtant sur son cheval mais la bride flottait sur le cou de l'animal. Celui-ci, d'instinct, pris le chemin qui menait à l'eau. Le père Keralun parcourut six lieues ainsi au milieu des pierres cahotantes ainsi que des ronces qui l'écorchaient au sang et qui déchiraient ses vêtements. <sup>647</sup>*

En plus de cela, les missionnaires passent pour faire souvent l'objet d'attaques de brigands. C'est ainsi que le père Keralun perdit la vie en essayant de tirer un jeune homme des griffes de voleurs de bétail qui voulaient le pendre car il avait été témoin de leurs forfaits. Dans d'autres cas, les brigands ont pour but de voler l'argent dont les missionnaires disposent pour leurs bonnes œuvres:

*An Aotrou Verlinden, missioner e Mongoli, a iea n'eus ket pell da eur mission eur pennad dioc'h al leac'h m'ema o chom, evit cas eis cant lur deut digant breuriez ar feiz evit izomou ar mission-ze. Mont a reaz en hent da beder heur dioch ar mintin. Ar charretour hag eun den all a voa gantha. Beachi a reant diencrez pa veljont, var dro nav heur, en eur c'horn-pleg o tont gant ar vinojen etrezeg enho, eis laer, c'huec'h var varc'h, ha daou var droad. Ar guel euz an eis lampon-ze ne reaz, e c'hellit cridi, nemeur a blijadur dezho. Couscoude boas ma zoant d'en em gaout aliez var var, ha leun a fizians e Doue, e talc'hont da*

*M. Verlinden, missionnaire en Mongolie, se rendait il n'y a pas longtemps dans une mission assez éloignée du lieu où il habite afin d'y porter 800 F qu'il avait reçus de Breuriez ar Feiz pour les besoins de cette mission. Il se mit en route à quatre heures du matin. Le charretier et un autre homme l'accompagnaient. Ils voyageaient tranquillement quand ils virent vers neuf heures, dans un virage, huit voleurs, six à cheval et deux à pied approcher d'eux par un chemin. La vue de ces huit coquins, vous pouvez le croire ne leur fit guère plaisir.*

*Pourtant, habitués comme ils l'étaient au danger*

<sup>647</sup> F&B n° 36 (06/09/1879)

vont ato. An Aotrou Verlinden a zisken euz ar c'har, he garabinen gantha (rag eno ne eller mont e nep leac'h ep beza e stad d'en em zifen,) hag e viz guech da unan, guech da eun all euz al laeron pere a c'hourdrouze hag a grie: d'ar maro ! d'ar maro !

et plein de confiance en Dieu ils continuèrent leur route. M. Verlinden descend de la charrette avec sa carabine (car là-bas, on ne peut aller nulle part sans être en état de se défendre) et il vise tour à tour les voleurs qui le menaçaient et qui criaient : à mort ! À mort !<sup>648</sup>

Ce courage et cette abnégation des religieux et des religieuses font l'admiration de Feiz ha Breiz qui n'oublie pas d'en témoigner afin de mettre en évidence l'ingratitude des Français et des Européens à leur égard. Expliquant que les sœurs ont été interdites dans certains hopitaux de d'Angleterre sous le prétexte qu'elles ne portent pas leur vrais noms, Feiz ha Breiz s'emporte :

Ha ne dal ket deoch lavaret dezho e kemer ar choarezet-ze hanoiou nevez evit diskuez e tilezont pep tra, ho danvez, ho bro, ho zud ha beteg an hano a zougent er bed evit en em rei oll da Zoue ha d'an oberou a drugarez

Point n'est besoin de vous expliquer que les sœurs prennent de nouveaux noms pour montrer qu'elles abandonnent tout, leur fortune, leur pays, leur famille et jusqu'au nom qu'elles portaient dans le monde pour se donner entièrement à Dieu et aux œuvres charitables<sup>649</sup>

### 4.2.3 Affronter l'hostilité des indigènes, la résistance du diable

Au-delà de l'éloignement du pays natal, de sa famille et de ses amis, malgré les conditions matérielles difficiles, le missionnaire est toujours présenté comme plein d'allant, guidé par Dieu. Feiz ha Breiz rend bien compte de la désillusion de certains missionnaires qui croyaient qu'il leur suffirait d'apparaître pour, avec l'aide du Saint Esprit, déclencher des conversions en masse :

— Ke, pa guiri en da dro, ann dud gouez ne garont ket ac'hanout.

Re-all : « Ro d'eomp butun zo guelloc'h dit. »

Hag e zent en ho zro evit rei frankis da re-all hag a ee ive, a benn eur pennad er mæz, en eur ober

— Reparts chez toi quand tu voudras, les sauvages t'aiment pas.

D'autres : « Donnes-nous plutôt du tabac. »

Et ils s'en allaient laissant la place à d'autres qui après un moment sortaient aussi en se moquant de moi et

<sup>648</sup> F&B n° 193 (10/10/1868)

<sup>649</sup> F&B n° 187 29/08/1868

*goab ac'hanon ha lavaret d'inn comzou divalo. »*

*Pa deuas ann noz e c'hellis serri va dor outho.  
Neuze e coezas va meudic em dorn : — Perag a  
lavare d'inn ann droug-speret, chomm er vro-ma,  
pell deus da guerent ha deus da vignounet, ma  
n'oud ket evit ober vad ebet?*

*me lançaient des injures.*

*Quand vint la nuit, je pus leur fermer la porte. Je restai  
alors abattu : — Pourquoi, me disait le malin, restes-tu  
dans ce pays loin de tes parents et de tes amis si tu  
n'es pas capable de faire le moindre bien ?*<sup>650</sup>

La déception du père Faraud, puisque c'est de lui qu'il s'agit, devait en effet être grande mais heureusement, le Saint Esprit vint lui parler et l'encouragea à poursuivre ses efforts comme nous le verrons un peu plus loin. Dans le récit du martyr du père Hue et d'un prêtre indigène nommé Michel Tay, Goulven Morvan raconte qu'ils furent d'abord logés chez un riche païen et ceci avec l'accord bienveillant des autorités locales, ce qui nous permet de situer l'action probablement après la signature des traités autorisant l'accès du territoire chinois aux missionnaires. Tout avait donc l'air de bien se présenter mais c'était sans compter sur l'action de Satan :

*Enebour ar silvidigez en deus savet eur goal varr  
arneu en hon enep, ha ne ouzon ket penauz ec'h  
echuo.*

*L'ennemi du salut a fait se lever un terrible orage  
contre nous et je ne sais pas comment cela se  
terminera.*<sup>651</sup>

Effectivement, les choses se terminèrent mal puisque le le père Hue et son confrère furent d'abord l'objet de calomnies et de vexations avant d'être massacré d'une manière particulièrement horrible que Feiz ha Breiz raconte bien évidemment dans le détail. Les païens, on l'aura compris ne sont jamais désignés comme les vrais responsables de ces exactions, aussi horribles soient-elles, mais comme les instruments, les jouets de Satan contre les envoyés de Dieu. Amet Limbour dans une de ces lettres désigne effectivement le diable comme son ennemi direct :

*Ar goal speret; a zo en traou-ze, pencaos euz an  
drouc; [...]*

*Hama, er missionou e pelec'h renkomp-ni gouren  
gant an diaoul hag he guernou, [...]*

*L'esprit du malin est dans toutes ces choses la  
première cause du mal ; [...]*

*Ici, dans les missions où nous devons lutter contre le  
diable et ses cornes, [...]*<sup>652</sup>

C'est aussi le diable qui est l'instigateur des rumeurs qui montent les populations contre les missionnaires. Ainsi, les Chinois, qui ont la réputation maintes et maintes fois

<sup>650</sup> F&B n° 63 (14/ 04/1866)

<sup>651</sup> F&B n° 467 (10/01/1874)

<sup>652</sup> F&B n° 282 (24/06/1870)

réaffirmée dans Feiz ha Breiz de jeter les enfants par milliers dans les rivières n'acceptent pas que les missionnaires les recueillent et ceci pour une raison étonnante :

*Er vro-ze, evel ma c'hoar an oll e veler aleiz a vugale dilezet. Ar vissionerien hag al leanezet a zo eat di a zestum muia ma c'hellont euz ar vugale-ze. Sevel a reont ar re a jom beo, ha d'ar re a varf e tigoront dor an Env dre ar vadiziant. En tiez zoken e vadezont ive calz a vugale dare da vervel.*

*Hogen bez' ez euz ive er vro-ze eun doare lamponet hag a ra micher da laerez bugale evit ober kenvers gantho. Meur a di a vez evelse savet bugale anezho gant al laeron-ze evit ho guerza. Hogen, eno evel e leac'h all, giz ar re fall eo tamal ho zorfejou ho unan d'ar re vad. Evit golo varnezho ho unan, an dud fallacr-ze a skign ar brud eo ar re zo e relijion an Env ha dreist oll ar vissionerien eo a laer ar vugale-ze. Lod a lavar e reont kenvers gantho; lod all ho lazont evit ober simillerez gant ho izili, dreist oll gant ho daoulagad a lakeont, emezho, da ober louzou hag ive da ober lunedou.*

*Dans ce pays, comme chacun sait, on voit beaucoup d'enfants abandonnés. Les missionnaires et les religieuses y sont allés pour recueillir le plus d'enfants possible. Ils élèvent ceux qui restent en vie et, par la grâce du baptême, ouvrent les portes du paradis à ceux qui meurent.*

*Or il y a aussi dans ce pays un genre de vauriens qui a pour métier de voler des enfants pour en faire le commerce. Il y a donc des maisons où ces voleurs élèvent des enfants pour les vendre. Or, là-bas comme ailleurs, l'habitude des méchants est d'accuser les bons de leurs propres crimes. Pour se protéger, ces personnes odieuses font courir le bruit que ce sont ceux de la religion du Ciel et surtout les missionnaires qui volent les enfants. Certains racontent qu'ils en font le commerce, d'autres qu'ils les tuent pour faire des remèdes avec leurs membres, et surtout avec leurs yeux avec lesquels, disent-ils, ils fabriquent des médicaments et aussi des lunettes.<sup>653</sup>*

Mais ces pauvres païens, encore une fois, ne sont pas vraiment responsables de ce qu'ils font. Ils seraient même des victimes car ce sont eux qui souffrent le plus de toutes leurs superstitions idiotes dont Feiz ha Breiz donne des dizaines et des dizaines d'exemples. Ainsi Goulven Morvan raconte que dans une région de Chine les païens voulaient détruire une maison mais ne pouvaient le faire car elle était hantée par des lutins. Ils durent donc faire appel à des chrétiens pour ce travail. Une autre maison dont personne ne voulait pour la même raison fut offerte pour rien à une famille de chrétiens qui s'y trouva fort heureuse. Pour Goulven Morvan il s'agit là de preuves évidentes de la supériorité de la religion chrétienne. Il pose alors une question avant de laisser un expert répondre aussitôt :

*Mes perag an dud-ze n'en em rentont-hi ket christenien, ha hi oc'h anaout evelse ar virionez hag*

*Mais pourquoi ces gens-là ne se sont-ils pas chrétiens alors qu'ils connaissent la vérité et le*

<sup>653</sup> F&B n° 298 (15/10/1870)

ar c'hallout euz ar guir relijion? Perak ne glascont-hi ket en em denna euz a sclavach an drouk-sperejou rak pere o deus kement a aoun?

-Nan, eme ar missioner, caer zo lavaret dezho e coezint er bed all, evit ato, etre daouarn an drouk-sperejou ma na droont kein dezho er vuez-ma, ne reont van. Ar c'hiz eo er vro da gendelc'her da fals credennou ha da lidou milliget, ha ne fell ket dezho en em zizober anezho. Ne deus nemet Doue a c'helfe distrei calonou evelse varzu enhan, ha teleur sclerijen e sperejou eat ken terval dre ar c'hredennou diskiant hag al lidou paien.

pouvoir de la vraie religion ? Pourquoi n'essaient-ils pas d'échapper à l'esclavage des démons dont ils ont si peur ?

— Non, dit un missionnaire, on a beau leur dire qu'ils tomberont dans l'autre monde, pour l'éternité, entre les mains des démons s'ils ne leur tournent pas le dos dans cette vie, ils n'y prêtent pas attention. C'est l'habitude ici que de conserver des superstitions et des rites maudits et ils ne veulent pas s'en débarrasser. Il n'y a que Dieu qui pourrait ramener à lui de tels cœurs et éclairer des esprits si assombris par des croyances insensées et des rites païens.<sup>654</sup>

#### 4.2.4 Missionnaires, linguistes et anthropologues.

En plus de toutes les difficultés déjà mentionnées, les missionnaires sont aussi confrontés à l'extrême diversité tant politique que culturelle et linguistique des territoires de mission. Or, si on nous passe cette tautologie, la prédication passe essentiellement par la parole. À lui seul, le verbe *prezeg*, au sens de prêcher, apparaît une cinquantaine de fois dans notre corpus. Cette importance donnée au langage est accentuée dans Feiz ha Breiz par le recours fréquent à des confrontations verbales retranscrites sous forme dialoguée entre les missionnaires et les « infidèles ». Rappelons aussi que ces dialogues où un missionnaire convainc un « infidèle » étaient aussi un moyen de faire un petit rappel de catéchisme à destination du lecteur.

— *Salocras, da Zoue ne ket hon hini-ni. C'hui entrezoc'h christenien a ador tri Doue.*

*An aotrou Suchet a zavas neuze he zaoulagad etrezeg an En evit goulen ous Doue ma roje ners d'he gomzou:*

— *Cleo, emezan, den mad; te so savet azioc'h da vreudeur; gallout ac'h eus, ha da selaou a rer. Da*

— *Sauf votre respect, ton Dieu n'est pas le nôtre. Vous, chrétiens adorez trois dieux.*

*Mgr Suchet leva alors les yeux au ciel pour demander à Dieu de donner force à ses paroles :*

— *Ecoute, dit-il, brave homme ; tu t'es élevé au-dessus de tes frères ; tu as du pouvoir et on t'écoute. Ta parole est comme un ordre pour eux.*

<sup>654</sup> F&B n° 397 (70/09/1872)

goms so eun urz evitho. Da selaou a reont dre mac'h eus descadurez, mes an descadurez-se so coustet dit; poania ac'h eus ranket evit he c'haout. Penaus e c'halvez ar galite-se a so enhout hadre behini ec'h eus gallet dont da veza gouiziec?

— Penaus? Speret.

— Mad, brema out eun den coz; ar furnez a ra evel eur gurunen en dro d'as penn; eurvuez vad ha divlam a gunduez. Met bet ec'h eus techou fall; bet out douguet d'an droug; meur a dra so bet o clasc da zeceo d'en em rei d'an dizurs. Trec'het ec'h eus, mes penaus e c'halvez ar galite-se dre behini ec'h eusz trec'het?

— Penaus? Bolontez.

— Mad eo. Me oar fad [sic] ec'h eus sonch eus a zerveziou da iaouankis. Marteze out bet var an dachen vrezel. Guelet ec'h eus an emgann, da vreurdeur o trec'hi, ha marteze ive trec'het. Te da unan ec'h eus great eun taol kaer bennag. Guelet ec'h eus marteze da vam, da dad, eur mignon o vervel. Penaus e c'halvez ar galite-ze dre behini ec'h eus sonch eus an traou tremenet?

— Penaus? Memor.

— Neuze-ta ec'h eus teir ene?

N'em eus nemet unan.

— Mes penaus, speret, bolontez, memor, ha ne ket teir ar re-ze? Me ive n'em eus nemet eun Doue, eun Doue e tri ferson; Doue an tad, pe an ners; Doue ar map, pe ar furnez; Doue ar speret-santel pe ar garantez.

— Doue! Doue! eme ar marabout coz, beleg ar gristenien, va sclerijenna a rez. Va mestr out, hag e vezin da servicher [...].

Ils t'écoutent parce que tu as de l'instruction mais cette instruction t'a coûté, tu as dû peiner pour l'avoir. Comment appelles-tu cette qualité qui est en toi et par laquelle tu as pu devenir savant ?

— Comment ? Esprit.

— Bien, tu es maintenant un vieil homme, la sagesse dessine comme une couronne autour de ta tête ; tu mènes une vie bonne et sans reproche. Mais tu as des défauts, tu es porté au mal, bien des choses t'ont incité à t'adonner au désordre. Tu as été victorieux, mais comment appelles-tu cette qualité par laquelle tu as été victorieux ?

— Comment ? Volonté.

— C'est bien. Je sais aussi que tu te souviens des jours de ta jeunesse. Tu as peut-être été sur le champ de bataille. Tu as vu la bataille, tes frères vaincre et peut-être aussi être vaincus. Toi-même as-tu réussi quelques exploits. Peut-être as-tu vu ta mère, ton père, un ami mourir. Comment appelles-tu cette qualité par laquelle tu te souviens de toutes les choses passées ?

— Comment ? La mémoire.

— Alors tu as donc trois âmes ?

— Je n'en ai qu'une.

— Mais comment, esprit, volonté, mémoire, cela ne fait pas trois choses ? Moi aussi je n'ai qu'un seul Dieu, un Dieu en trois personnes ; Dieu le père, ou la force ; Dieu le fils, ou la sagesse ; Dieu le saint esprit ou l'amour.

Dieu ! Dieu ! Dit le vieux marabout, prêtre des chrétiens, tu m'éclaires. Tu es mon maître et je serai ton serviteur [...]<sup>655</sup>

<sup>655</sup> F&B n° 36 (07/10/1865)

Ces dialogues vivants et instructifs ne sont pas sans rappeler par ailleurs certains traits du théâtre breton ou encore les *disput* (joutes orales ou chantées). Les rédacteurs de Feiz ha Breiz étant d'origine rurale pour la plupart, ils savaient parfaitement que ces dialogues plairaient et ne dérouteraient pas leurs lecteurs.

Pour en revenir à la situation missionnaire, Amet Limbour dont le style est aussi toujours vivant et pédagogique nous explique la situation sur la côte orientale de l'Afrique :

*An tam douar ma 'z an da gomz anezhan en deus c'huec'h cant leo hed, azaleg ar mor ruz bete treiz Mozambic. Den ne voar pe gel ledan eo. Euz Zanzibar d'an douar-ze n'eus nemet seis leo treiz. Var an douar-ze ez euz ouspen tri c'hant roue gant ho zri c'hant rouantelez. Dre-ze pephini ne deo ket goal vraz. Evel pa ve eur rouantelez e Kerne, eun all e Leon, eun all e Tregeer, eun all e Guened, ha muioc'h c'hoas. Goassa zo eo pephini euz ar rouanet-ze hag ho sujidi a gomz pephini he langach. Red eo d'ar missioner deski pephini euz al langachou-ze.*

*Le territoire dont je vais vous parler a six cents lieues de long, de la mer rouge jusqu'aux détroits du Mozambique. Personne ne sait quelle est sa largeur. De Zanzibar à cette terre il n'y a que sept lieues de traversée. Il y a sur ce territoire plus de trois cents rois avec leurs trois cents royaumes. C'est pourquoi ils ne sont pas bien grands. C'est comme s'il y avait un royaume en Cornouaille, un autre en Léon, un autre en Trégor, un autre en Vannetais et plus encore. Le pire est que chacun de ces rois et leurs sujets parlent leur propre langue. Le missionnaire doit donc apprendre chacune de ces langues.*<sup>656</sup>

La tâche paraît en effet ardue. Le témoignage du père Faraud montre bien que les difficultés qu'il a rencontrées avec les « sauvages » étaient, entre autres, d'ordre linguistique :

*Mæz a veac'h em boa lavaret eur gomz pe ziou, ma lavaras an darn vuya anezho din : Ne ri netra ama ; comz a rez evel eur buguel bihan; ne ouzot ket coms. [...]*

*Mais à peine avais-je dit un mot que la majorité d'entre eux me dit : tu ne feras rien ici ; tu parles comme un bébé, tu ne sais pas parler [...]*<sup>657</sup>

Après avoir entendu mille autres vilénies de la part des indigènes, après avoir reçu la visite du malin qui lui conseillait de s'en retourner auprès des siens, le père Faraud vit le Saint Esprit lui apparaître pour lui dire de ne pas perdre courage. Il se décide alors de se donner les moyens de son futur succès :

*Creet gant ar Speret-Santel ec'h en em lakis da zeski guelloc'h c'hoas ies ar vro. Hag eb dale e*

*Renforcée par le saint esprit, je me mis à apprendre encore mieux la langue du pays. Et peu de temps*

<sup>656</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

<sup>657</sup> F&B n° 63 (14/04/1866)

*oan silaouet ha comprenet. Antercant anezho a  
c'houlennas beza badezet.*

*après j'étais écouté et compris. Cinquante d'entre  
eux demandèrent à être baptisés.*

La question que l'on est en droit de se poser à la lecture de ce texte est celle de la formation linguistique que les missionnaires recevaient avant d'être envoyés sur le terrain. À la lecture de Feiz ha Breiz, il apparaît que celle-ci devait être faible, certains missionnaires ayant même besoin d'un interprète pour leur pastorale<sup>658</sup> et le journal mentionne plusieurs fois le difficile apprentissage des langues autochtones. La volonté de démonstration de la filiation spirituelle des missionnaires contemporains avec les premiers apôtres incite à minimiser cette difficulté. Saint François-Xavier, modèle du missionnaire, a lui-même dû rencontrer cette difficulté puisqu'il est dit de lui dans Feiz ha Breiz que :

*Ne vouie nemet balbouzat iez tud an aodchou-ze,  
he skuer avad hag he vuzudou a rea ar pez a  
vanke d'he gomzou.*

*Il ne savait que bredouiller la langue des gens de  
ces côtes, mais son exemple et ses vertus  
faisaient ce qui manquait à ces paroles.*<sup>659</sup>

Cependant, pour souligner sa filiation avec les premiers apôtres, il est écrit que :

*Er bloas varlerc'h, e rouantelez Travancor, Xavier  
a reseve, evel ar c'henta ebestel, donezon ar  
iezhou; da lavaret eo ar re ma comze outho, her  
c'hleve pephini anezho o comz en he iez.*

*L'année suivante, dans le royaume de Travancor,  
Xavier recevait, comme les premiers apôtres, le  
don des langues ; c'est-à-dire que tous ceux à qui  
il parlait l'entendaient chacun dans sa langue.*

Cet extrait ressemble fort à ce que l'on peut lire dans les *Actes des Apôtres* (actes 2.4) : « Et ils furent tous remplis du Saint Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. » Feiz ha Breiz mentionne à cet égard l'existence d'un collège à Rome où l'on apprend les langues et qui a été créé :

*[...] evit lacat tud e doare da vont da brezeg an  
Aviel e kement bro so er bed.*

*[...] pour préparer des gens à aller prêcher  
l'Évangile dans tous les pays du monde.*<sup>660</sup>

En dehors de ce collège il apparaît pourtant, à la lecture de Feiz ha Breiz, que la préparation linguistique des candidats à la mission était plus qu'imparfaite. L'exemple des Missions Étrangères de Paris, souvent cité dans Feiz ha Breiz nous laisse accroire que si les jeunes missionnaires recevaient une formation spirituelle à toute épreuve, leurs compétences dans la langue du pays où ils allaient être envoyés étaient plus que sommaires. Feiz ha Breiz

<sup>658</sup> F&B n° 230 (26/06/1869)

<sup>659</sup> F&B n° 427 (05/04/1873)

<sup>660</sup> F&B n° 158 (08/02/1868)

raconte très bien les conditions de départ de ces jeunes missionnaires : ils tiraient leur champ d'apostolat au sort à la veille du départ.

*Eun tenna d'ar zort. D'ar merc'her, 2 a vis kerzu, e tle beza tennet d'ar zort e Chapel Clouardi ar missionou diaveas bro, e Paris.*

*Tenna d'ar zort ? a leverot-hu ; ia tenna d'ar zort, hogen setu ama pe seurt sort a denner eno.*

*Ar glouer iaouang e zo eno a dle mont ac'hano d'ar broiou pell da gas sclerijen an aviel d'an dud reuzeudig a zo c'hoas sebeliet e tenvalijen ar maro. Hogen ar glouer iaouank-ze, leun a garantez Doue, o deus naoun ha sec'het euz ar verzerinti. Eveseat ez eus, pa ho lezet da c'hoaz, e c'houlennent peurvuia digant ho superioret beza caset d'ar missionou eleac'h ma c'hellont caout muia esper da veza laket dar maro evit ar feiz.*

*Evit eta lacat Doue en eun doare bennak, da rei he lod da behini, e laker brena [ >brema ] tenna d'ar zort, ha pehini a ia d'ar vro a zo digouezet ganthan.*

*Un tirage au sort. Le mercredi 2 décembre, doit avoir lieu un tirage au sort dans la chapelle du Séminaire des Missions Étrangères de Paris. Un tirage au sort, demandez-vous ? Oui un tirage au sort mais voici ce que l'on y tire.*

*Les jeunes séminaristes qui y sont doivent en partir pour les pays lointains afin de porter la lumière de l'Évangile aux gens misérables qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de la mort. Or ces jeunes clercs, pleins de l'amour de Dieu, ont faim et soif de martyre. On a remarqué, quand on les laissait choisir, qu'ils demandaient la plupart du temps à leurs supérieurs à être envoyés dans les missions où ils pouvaient espérer le plus être mis à mort pour la foi.*

*Afin que Dieu, d'une certaine façon, donne à chacun son lot, on fait désormais tirer au sort et chacun s'en va dans le pays qui lui a été assigné.<sup>661</sup>*

Feiz ha Breiz raconte ainsi l'arrivée en Cochinchine du père Gagelin, futur martyr de la maison des Missions Étrangères de Paris<sup>662</sup> :

*Pa zigouezaz er C'hochinchin e reat eur brezel garo d'ar gristenien ; evit kementse ne lentas ket. Goude beza studiet eun nebeut iez ar vro, en em lakeas da brezeg, hag he gomzou a zougas frouez. Epad c'huec'h vloaz e prezegaz evelse evel eun abostol, daoust ma voa red dezhan en em zalc'her ato var evez evit miret da goeza etre daouarn he enebourien.*

*Quand il arriva en Cochinchine on y faisait une guerre brutale aux chrétiens. Cela ne l'intimida pas pour autant. Après avoir étudié un peu la langue du pays, il se mit à prêcher et ses paroles portèrent leurs fruits. Pendant six ans, il prêcha ainsi comme un apôtre, bien qu'il lui faille se tenir toujours sur ses gardes pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.<sup>663</sup>*

<sup>661</sup> F&B n° 512 (21/11/1874)

<sup>662</sup> <http://128.mepasie.net/francois-isidore-gagelin.fr-fr.4.125.content.htm> consulté le 14/08/2008

& Christian SIMONET, *Les dix saints martyrs du Vietnam*, p. 6-13.

<sup>663</sup> F&B n° 430 (26/04/1873)

La méconnaissance initiale de la langue locale semble donc n'être qu'une difficulté passagère pour les missionnaires car comme le disait Saint Marc dans son Évangile (16.17) : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru en mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues. » Cependant, il y avait bien plus que la langue du pays de mission à apprendre : la connaissance des us et coutumes, de la spiritualité particulière attachée à la religion dominante semble aussi indispensable.

Bien conscient de l'insuffisance de la formation de ses jeunes missionnaires, le vicaire apostolique du Tche-Kiang nous apprend que lors d'une visite pastorale dans un « bon village », il y laissera seul un jeune missionnaire fraîchement débarqué de Lyon pour qu'il y apprenne *iez ha giziou ar vro*, la langue et les usages du pays.<sup>664</sup>

La formation du missionnaire à la langue et la culture de son champ d'apostolat semblent donc bien devoir s'acquérir uniquement sur le terrain.<sup>665</sup> Mgr Faurié, vicaire apostolique au Kouy-Tcheou nous explique ainsi que lui-même a été initié aux secrets de la religion du pays où il œuvre grâce à un païen converti.<sup>666</sup> Jusque là, il devait probablement lui aussi se borner à savoir que toutes les religions à l'exception du catholicisme étaient d'essence diabolique

Cependant Feiz ha Breiz mentionne régulièrement les productions en langues vernaculaires des missionnaires. Amet Limbour, pour prendre un exemple breton écrit avoir traduit catéchisme et livres de dévotion dans la langue du pays (Zanzibar) avec l'aide d'un jeune prince arabe.<sup>667</sup>

Le missionnaire n'est pas un observateur neutre puisque son objectif à terme est de transformer la civilisation qu'il rencontre afin de la rendre conforme aux critères de catholicisme romain et a donc un rôle éminent d'acteur dans l'Histoire. Cependant, pour parvenir à atteindre cet objectif, il doit mettre son but ultime entre parenthèses afin de pouvoir observer. Le missionnaire étant à la fois un observateur et le porteur d'un message, il s'opère donc une séparation cognitive entre observation et conviction. Pourtant, les jugements sont façonnés par l'ethnocentrisme puisque le relativisme n'est ni envisagé ni envisageable. Donc, contrairement aux anthropologues actuels qui privilégient le point de vue emic, c'est-à-dire qui étudie la culture du point de vue d'elle-même, le point de vue du missionnaire est bien

---

<sup>664</sup> F&B n° 160 (22/02/1868)

<sup>665</sup> Claude LANGE, missionnaire des missions extérieures de Paris, nous a confirmé oralement que la description que Feiz ha Breiz donne de la cérémonie de départ de cette institution est très proche de la vérité.

<sup>666</sup> F&B n° 231 (03/07/1869)

<sup>667</sup> F&B n°233 (17/07/1869)

etic.<sup>668</sup> En d'autres mots, il vise à comprendre l'autre en contraste avec la vision d'autrui. Il est en outre holiste (ce qui ne veut surtout pas dire relativiste) car il consiste à considérer la culture en question comme une unité d'analyse dont tous les aspects sont liés entre eux.<sup>669</sup> Les articles de Jean-Louis Normand sur les Kabyles sont à cet égard un parfait exemple : ne pouvant convertir les Kabyles dès son arrivée, il apprend leur histoire, les étudie dans toute leur vie quotidienne pour ensuite dessiner les lignes de fracture dans lesquelles il pourrait intervenir afin de réaliser son objectif. Cette série d'articles, une fois rassemblés, constitue de fait une monographie qui se veut totalisante et exhaustive. La structure de ces articles montre à l'évidence que Jean-Louis Normand était au fait des méthodes anthropologiques en vigueur à l'époque. Selon Jean Copans, la monographie se présente en effet comme « l'énumération quasi systématique d'une série de sous-ensembles dont la disposition hiérarchique est presque immuable. L'environnement naturel et géographique précède l'habitat et des modes de subsistance (ainsi que les technologies) ; l'organisation sociale (notamment parentale) forment le soubassement des systèmes politiques et éventuellement économiques. La religion et les croyances (sorcellerie, magie, guérison), les formes d'expressions culturelles et esthétiques constituent enfin la superstructure. » Peut-être est-il superflû de rappeler ici que la vision binaire du monde (œuvre de Dieu/œuvre du diable) n'incite pas, loin s'en faut, au relativisme et à la tolérance.<sup>670</sup>

Il convient de souligner ici que les « Sciences de l'Homme » sont nées dans ce contexte missionnaire et colonial. Pendant bien longtemps les missionnaires et, dans une moindre mesure, les militaires furent les seules sources d'information des anthropologues qui travaillaient dans leur laboratoire à Londres ou à Paris.<sup>671</sup> Feiz ha Breiz se gausse d'ailleurs volontiers de ces docteurs qui prétendent tout savoir des peuples exotiques sans jamais être allés à leur rencontre ailleurs que dans les zoos humains dont nous avons déjà traité. En outre, rappelons-le, nombre des anthropologues comme Broca étaient athées, républicains et prétendaient que l'homme descend du singe.

*Eur gall, eun den gouizieg ervez ar bed, unan euz*

*Un Français, un savant laïc, un de ces gens qui,*

<sup>668</sup> Pour une explication « claire » de la distinction entre émic et étic, consulter le site de l'anthropologue James Lett : <http://faculty.ircc.edu/faculty/jlett/Article%20on%20Emics%20and%20Etics.htm>  
Consulté le 14/08/2008

<sup>669</sup> Nombre des éléments d'analyse de ce paragraphe s'inspirent de l'article de Walter VAN BEEK publié dans Olivier SERVAIS, Gérard VAN'T SPIJKER (dir.), *Anthropologie et missiologie : XIXe-XXe siècles : entre connivence et rivalité*, p. 25-44.

<sup>670</sup> Jean COPANS, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, p. 15.

<sup>671</sup> Article de François ZORN dans Olivier SERVAIS, Gérard VAN'T SPIJKER (dir.), *Anthropologie et missiologie : XIXe-XXe siècles : entre connivence et rivalité*, p. 77.

*an dud-ze, a zo calz anezho, a voar eun nebeut a bep tra nemet euz ar relijion pehini ne anavezont tam ha ne brijont ket he studia, a ioa eat da veachi e gouelec'hiou an Afrik. C'hoant en doa da velet ar c'harteriou gouez-ze evit gallout goudeze ober an doctor, ha rei da velet d'he genseurt he skiant hag he voueziegez o coms a eur vro cals guelloc'h eget na deo goest da ober ar re zo o chom enhi. Kemeret en doa evit he ren, evit diskuez an hentchou dezhan, eun arab, eun den divadez*

*comme il y en a beaucoup, savent un peu tout sur tout sauf en ce qui concerne la religion qu'ils ne connaissent pas du tout et qu'ils ne veulent pas étudier, était allé voyager dans les déserts d'Afrique. Il avait envie de voir ces régions sauvages pour pouvoir ensuite jouer au savant et montrer à ses confrères sa science et sa connaissance en parlant d'un pays bien mieux que ne pourraient le faire ceux qui y habitent. Il avait pris pour le guider, pour lui montrer les chemins, un Arabe, un infidèle.*<sup>672</sup>

Il va sans dire que dans la suite du récit, le jeune Arabe donnera au savant athée une belle leçon de morale et de religiosité. Feiz ha Breiz présente aussi les « anthropologues » comme des gens qui n'osent pas aller rencontrer les populations exotiques avant que celles-ci n'aient été adoucies dans leurs moeurs par les missionnaires.

*Ha pa za hon doctored difeiz da eur vro bell bennag, mar deont anezho ho-unan, e zeont pe evit ho flijadur pe en esper gounit, e c'houzont ez eo tremenet ar groaz dre eno en ho raog, ec'h esperont caout eun digemer mad, hag e c'hallint zoken lacat ar ber oc'h an tan eno, eleac'h ma vijent bet laket ho unan oc'h ar ber ma vijent eat di araog m'oa bet re all oc'h ober tud euz ar re zo o chom er vro-ze.*

*Et quand nos savants impies vont dans un quelconque pays lointain, s'ils y vont de leur propre chef, ils s'y rendent soit pour leur plaisir soit par appât du gain. Ils savent que la croix les y a précédés et ils espèrent recevoir bon accueil et pouvoir se mettre les pieds sous la table alors que ce sont eux qui auraient été mis sur la table s'ils n'avaient pas été précédés par d'autres qui ont transformé en hommes les habitants de ce pays.*<sup>673</sup>

Il aurait été probablement judicieux de traiter ici des adaptations du christianisme aux cultures locales mais nous réservons cela au chapitre sur la description que donne Feiz ha Breiz des nouvelles chrétientés.

## 4.2.5 L'alter ego protestant

L'alter ego négatif du missionnaire catholique est, bien évidemment, le missionnaire protestant duquel il convient de se méfier non seulement parce qu'il participe au plan diabolique mais aussi parce qu'il est anglais. La concurrence entre catholiques et protestants

---

<sup>672</sup> F&B n° 382 (25/05/1872)

<sup>673</sup> F&B n° 360 (23/12/1871)

est l'une des caractéristiques du mouvement missionnaire. Claude Prudhomme explique que ce sont des prêtres français en exil en Angleterre pendant la Révolution qui se préoccupèrent de relancer le mouvement missionnaire en France en observant le dynamisme de sociétés comme la Mission Baptiste de Londres (1792), de la Société des Missions de Londres ou LMS (1795) et de la Société des Missions de l'Église anglicane ou CMS (1799). Le mouvement missionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle fut donc d'abord protestant puis catholique à partir de 1840.<sup>674</sup>

Cette antériorité du mouvement protestant n'apparaît bien évidemment pas dans Feiz ha Breiz qui considère au contraire que si les protestants ont des missionnaires c'est évidemment pour imiter les catholiques car Satan, le singe de Dieu, se plaît à imiter les œuvres du bon Dieu pour mieux le combattre.

Les protestants, terme générique dans Feiz ha Breiz qui ne marque aucune forme de différence entre Luther Calvin et les autres, sont donc toujours présentés comme des imitateurs des missionnaires catholiques dont l'objectif n'est pas d'envoyer les âmes des païens au paradis mais bien en enfer. C'est pourquoi, quand ils peuvent nuire aux catholiques, ils ne se privent pas de le faire comme au Japon :

*Evit chasséal evelse ar relijion hag ar veleien euz an Europ, e cavjont sicour aberz an Hollanted hag ar Zaozon. Er bloaz 1621, eul lestr euz an Holland pe euz a Vrozaoz a bacaz eul lestrig euz ar Japon hag a voa christenien enha. E reng ar gristenien-ze e voa daou dad missioner guisket evel daou varc'hadour. Unan anezho a ioa eun tad a urs Sant Augostin hanvet Zugnica euz a Spagn; equile a voa eun tad a urs Sant Dominic, hag a voa he hano Lois Flores, euz a Flandrez. Tad Per Zugnica a voa a lignez huel, hag a voa bet Bez-roue er Mexic. Ar Zaozon hag an Hollanted a reas kement epad eur bloaz ma voent dévet an daou dad missioner-ma, cabiten al lestr hag hi, an deg a viz eost 1622. Ar re a voa gantho var al lestr a voue dibennet oll.*

*Pour chasser de la sorte la religion et les prêtres venus d'Europe, ils trouvèrent de l'aide auprès des Hollandais et les Anglais. En l'an 1621, un navire de Hollande ou d'Angleterre attrapa un petit bateau du Japon qui transportait des chrétiens. Parmi ces chrétiens il y avait deux pères missionnaires habillés comme des marchands. L'un d'eux était de l'ordre de saint Augustin et appelé Zugnica d'Espagne, l'autre était un père de l'ordre de Saint-Dominique dont le nom était Lois Flores des Flandres. Le père Pierre Zugnica était de haut lignage et avait été vice-roi du Mexique. Les Anglais et les Hollandais se démenèrent tellement pendant un an qu'ils furent eux-mêmes brulés avec ces deux pères et le capitaine du bateau le 10 août 1622. Tous ceux qui les accompagnaient furent décapités.<sup>675</sup>*

<sup>674</sup> Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation*, p. 65

<sup>675</sup> F&B n° 130 (27/07/1867)

Le fait que les protestants, qui s'étaient tant démenés pour que les catholique soient condamnés aient été eux aussi brulés, accrédite l'idée selon laquelle il ya une justice et que les méchant sont toujours punis de leurs forfaits.

Disciples du « singe de Dieu » selon Feiz ha Breiz, les protestants poussent le souci de l'imitation du clergé catholique au point d'en copier la hiérarchie et les usages. Amet Limbour, décrivant la situation des missions catholiques à Zanzibar et à Madagascar explique cependant que les indigènes savent faire la différence entre l'original et la contrefaçon. Voici ce qu'il écrit en citant les paroles d'un des neveux du roi de Zanzibar :

*Doue, emez'han en deus lakeet em c'halon penaus ne ket mad feiz ar brotestanted, ha setu perak: ar brotestanted a ador Jesus, mes ne rentont enor ebet da Vari, mam Jesus. Evidon me e anat ma adoran ar Mab, e dlean renta ive enor d'ar Vam. Ar gristenien gatolik a gred hag a ra evelse; Doue a ra din da gredi e reont mad."*

*Marteze ne ouzoc'h ket? e Zanzibar, ar Vinistred protestant a ra eveldomp. Kemeret a reont ar zoutanen; hag ho mestr en deus ar zoutanen glas, ruz, ar groas, ar vintr, hag ar gammel; deski a ra lavaret an oferen, etc... E Madagascar, e reont ar memes doare, kemeret a reont hol lidou, mes miret a reont ho groagez!*

*Red eo esperout ne rint ket muioc'h gant an traou-se oll eget araog, ar virionez ne ma ket gantho: ho relijion a vezo eta egis eur c'horf eb ene. Kaer a vo ficha eun archet, piou, nemet Doue, a ello renta ar vuez d'an neb a zo maro?*

*« Dieu, dit-il, a mis dans mon cœur que la foi des protestants n'est pas bonne et voilà pourquoi : les protestants adorent Jésus mais ne rendent aucun hommage à Marie, la mère de Jésus. Il est pour moi évident que si j'adore le fils, je dois aussi honorer la mère. Les chrétiens catholiques croient et font ainsi ; Dieu me porte à croire qu'ils font bien »*

*Peut-être l'ignorez-vous ? À Zanzibar, les ministres protestants font tout comme nous. Ils portent la soutane et leur maître a une soutane bleue, rouge, la croix, la mitre et la crosse ; il apprend à dire la messe etc... À Madagascar ils font de même, ils empruntent tous nos rites mais ils gardent leurs femmes !*

*Il faut espérer que tout cela ne les aidera pas plus qu'avant, la vérité n'est pas avec eux : leur religion est donc comme un corps sans âme. Vous aurez beau décorer un cercueil, personne ; si ce n'est Dieu, ne pourra rendre la vie à un corps mort ? <sup>676</sup>*

Les deux éléments d'accusation que l'on trouve le plus fréquemment dans Feiz ha Breiz à l'encontre des protestants sont, en dehors bien sûr du fait qu'ils prêchent une fausse religion, qu'ils sont mariés — et ne peuvent donc se donner corps et âme à la mission — et qu'ils sont motivés par l'appât du gain.

<sup>676</sup> F&B n° 233 (17/07/1869)

*Ho guelot o vont a vanden, tad, mam ha bugale, hag araok ma tiskennint en eul leac'h, araok ma en em lojint en eul leac'h, e rankint gouzout eo bet tud al leac'h digrizet gant ar re all en ho raok, n'eus danjer ebet evit chom en ho zouez, e cavint eno oll ezamanchou ar vuez, e vezint paet mad, e c'hallint ober kenverz, ha n'eus ket clenvet speguz o ren el leac'h-ze. Pa vank eun dra bennag dezho euz an traou-ze, ar vissionerien gez ne gredont mui e vent galvet d'ar stad-ze.*

*On les voit arriver en groupe, le père, la mère et les enfants et avant de s'installer dans un lieu, avant de loger quelque part, ils devront savoir si les gens de ce lieu ont été dégrossis par d'autres avant eux, qu'il n'y a aucun danger à habiter parmi eux et qu'ils trouveront toutes les commodités de la vie, qu'ils seront bien payés, qu'ils pourront faire du commerce et qu'il n'y a pas d'épidémie qui traîne dans ce lieu. Quand il leur manque une de ces choses, les pauvres missionnaires renoncent à être appelés à cette vocation.<sup>677</sup>*

S'il est évident que les missionnaires protestants se déplaçant avec femme et enfant devaient être soucieux de la sécurité et de la subsistance de leurs familles, on ne peut nier aujourd'hui que dans certains pays comme les Fidji, des missionnaires protestants ont été mis à mort et mangés. L'Église catholique, de son côté, encourageait aussi les missionnaires à trouver les moyens de l'autonomie financière de leur mission et à cesser progressivement de compter sur les aumônes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.<sup>678</sup> Cette autosubsistance, fruit du travail des missionnaires et des nouveaux chrétiens est par ailleurs louée dans certains articles de Feiz ha Breiz (voir infra).

## 4.2.6 Miracles qui montrent la supériorité de Dieu

Fort heureusement, pour faire pièce aux mensonges et aux ruses du malin, le bon Dieu ne manque jamais de secourir les missionnaires et de montrer sa toute-puissance par des miracles. Saint François-Xavier, que Feiz ha Breiz présente comme le saint patron des missionnaires n'a-t-il pas produit des miracles de son vivant comme après sa mort ?

*Neuze epad daouzek vloaz e reas burzudou hag e c'hounezas muioc'h cals [sic] a eneou da Zoue, eget n'en deus biscoas brezelour bras trec'het dre*

*Puis, pendant 12 ans, il fit des miracles et gagna beaucoup plus d'âmes à Dieu qu'aucun guerrier ne vainquit d'ennemis par la force des armes. [...]*

<sup>677</sup> F&B n° 360 (23/12/1871)

<sup>678</sup> Cf. les questionnaires adressés aux chefs de mission que l'on trouve reproduit en différents endroits du livre : Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1873-1903)*.

La question a été l'objet d'un colloque dont les actes ont été publiés sous la direction de Jean PIROTTE : *Les conditions matérielles de la mission*. Cf. bibliographie

*nerz he armou. [...]*

*Ar burzudou a gendalc'has goude maro an abostol. Bete seis varnugent a zo anavezet gant Rom Digaset ganthan a varo da veo. En he hano ema Breuriez ar feiz a zicour kement cas sclerijen an Aviel d'ar broiou pell.*

*Les miracles se poursuivirent après la mort de l'apôtre. Jusqu'à 27 ont été reconnus par Rome comme ramenés de la vie à la mort. C'est en son nom que l'Œuvre de la Propagation de la Foi aide tant à apporter la lumière de l'Évangile dans les pays lointains.<sup>679</sup>*

La plupart des miracles évoqués dans Feiz ha Breiz sont d'ordre thaumaturgique, c'est-à-dire concernant des guérisons miraculeuses. La plupart d'entre eux sont attachés à des dévotions particulières, et notamment mariales, encouragées par l'Église catholique comme dans le cas de cette femme de l'île de la Réunion, entièrement paralysée qui dépérissait à vue d'oeil mais qui retrouva une forme éblouissante en faisant un vœu à Notre Dame de la Salette.<sup>680</sup> Un autre exemple est celui de cette jeune fille qui en Chine retrouva la santé en buvant de l'eau de Lourdes alors qu'on allait lui donner l'extrême-onction.<sup>681</sup> D'autres fois, c'est tout simplement l'eau du baptême qui permet de sauver un enfant d'une mort certaine.

*Tra souezus ! kerkent ar verc'hik dare da vervel a zivorfil evel pa ve o tihuna euz eur c'houket don, a dro varzu enhon he daoulagad ne finvent ket diaraog, hag en em laca da zellet ouzin ha da evesaat oc'h kement a rean. Asten a reaz he breac'h hag he dorn a grogaz em hini. Lavaret a ris dezhi eur ger bennag, hag e clascaz ive va respont ; hogen he zeod n'elle ket c'hoas mont en dro. Ar vuez avad a deue enhi nebeut ha nebeut ; pareet oa dre ar vadiziant, hag an oll her quele mad.*

*Quelle surprise ! Aussitôt, la jeune fille prête à mourir émerge comme si elle se réveillait d'un sommeil profond, elle tourne vers moi ses yeux qui ne bougeaient plus auparavant et se mettent à me regarder et à observer mes moindres gestes. Elle étendit le bras et sa main saisit la mienne. Je lui dis quelques mots et elle essaya aussi de répondre ; or sa langue ne pouvait pas encore bouger. La vie cependant revenait en elle petit à petit ; elle avait été guérie par le baptême et tous le voyaient bien.<sup>682</sup>*

Dans toutes ces guérisons miraculeuses apparaissent deux éléments que sont le missionnaire et l'artefact. La présence de ces deux éléments permet d'entretenir un flou sur les dons thaumaturgiques propres au missionnaire. Si le missionnaire déclare toujours modestement que la guérison miraculeuse est due à l'eau bénite, le lecteur de Feiz ha Breiz est toujours laissé libre de croire que le missionnaire est aussi un thaumaturge. Une interprétation maximaliste pourrait laisser penser que Feiz ha Breiz utilise le prestige du missionnaire pour

<sup>679</sup> F&B n° 427 (05/04/1873)

<sup>680</sup> F&B n° 117 (27/04/1867)

<sup>681</sup> F&B n° 539 (29/5/1875)

<sup>682</sup> F&B n° 440 (05/07/1873)

faire accroire aux Bretons que leurs prêtres ont peut-être eux aussi, quelques facultés. Cela n'aurait rien d'étonnant dans une Bretagne où au XIX<sup>e</sup> siècle, on continue à aller voir le prêtre pour des choses qui relèveraient aujourd'hui de la médecine. D'un autre côté, certains artefacts<sup>683</sup> comme le chapelet, dont l'Église encourage vivement l'utilisation, se suffisent à eux-mêmes pour produire des miracles et passent pour offrir une protection à toute épreuve :

*[Ar visionerien] N'oant ket evit compren petra oa  
d'ar roue coz beza great va loskel a brizon,  
nemet o velet va chapeled e vije deut aoun  
dezhan na vije va Doue creoc'h eget he hini.*

*[Les missionnaires] n'arrivaient pas à comprendre  
ce qui avait poussé le vieux roi à me laisser sortir de  
prison, sauf peut-être qu'en voyant mon chapelet, il  
avait craint que mon Dieu ne soit plus fort que le  
sien.<sup>684</sup>*

Un autre exemple que nous aurions pu citer pour illustrer ce propos est celui d'une petite Africaine égarée qui se retrouva nez à nez avec un lion qui allait la manger, elle sortit alors son chapelet et supplia le lion de ne pas la manger car elle voulait être religieuse.<sup>685</sup> Tout le monde aura deviné la conclusion de l'aventure.

La dernière phrase de l'extrait concernant la fillette sauvée par le baptême : « et tous le voyaient bien » montre bien que le miracle a pour objectif de montrer qui est le vrai Dieu, la famille de la petite fille étant protestante. De la même manière, lors de catastrophes naturelles, il n'est pas rare de voir que seuls les bâtiments catholiques restent debout alors que ceux des protestants s'effondrent.<sup>686</sup> Les missionnaires ne sont donc pas toujours directement à l'origine de ce que Feiz ha Breiz considère comme des miracles. Les nouveaux chrétiens peuvent, eux aussi, provoquer des miracles comme cette « vierge apostolique » de Chine qui après s'être opposée aux bonzes délivre un possédé ou comme ces chrétiens facétieux qui, au Bengale, ajoutent le nom de Marie au tirage au sort de la divinité qui devra faire venir la pluie sur ce pays en proie à la sécheresse; et ô miracle, quel nom fut tiré ?<sup>687</sup> les missionnaires doivent aussi parfois constater des miracles dans lesquelles ils n'ont aucune part comme dans le cas de cette jeune fille aborigène d'Australie qui vint les voir en leur expliquant qu'elle devait être baptisée puisqu'elle avait été instruite en religion par Saint-Pierre lui-même, excusez du peu.

<sup>683</sup> Au sens d'objet magique très puissant.

<sup>684</sup> F&B n° 462 (06/12/1873)

<sup>685</sup> F&B n° 524 (24/04/1875)

<sup>686</sup> F&B n° 189 (12/09/1868)

<sup>687</sup> F&B n° 321 (25/03/1871)

Les missionnaires, sceptiques au départ, après l'avoir interrogée longuement durent bien se rendre à l'évidence du miracle.<sup>688</sup>

## 4.3 Un exemple de sainteté

### 4.3.1 Aimer son prochain

Le rôle du missionnaire, en apportant la foi là où elle n'est pas connue, est d'après la terminologie de Feiz ha Breiz de transformer les sauvages en hommes.<sup>689</sup> Autant les descriptions des peuples non chrétiens font appel au thème de la sauvagerie, de la barbarie, autant la description du missionnaire met en évidence le thème de la sainteté et de l'amour pour son prochain. Dans un chapitre précédent, nous avons vu que Feiz ha Breiz, dans son récit de la vie de saint François-Xavier, saint patron des missionnaires, expliquait que ne parlant pas bien une langue, sa sainteté suppléait efficacement à cette lacune. C'est là, aux yeux de Feiz ha Breiz, ce qui explique qu'un culte lui soit rendu en Chine même par les païens.<sup>690</sup> C'est donc autant par ses actes que par sa prédication que le missionnaire peut gagner les cœurs et les esprits, que ce sont là les deux seules armes dont il dispose comme le montre le discours tenu par un ancien missionnaire à un jeune partant de la maison des Missions Étrangères de Paris.

*Arabat eo e teuffac'h morse da fall-galouni. Ar Mestr ho cass evel eun oan etouez bleïzi, evit deski d'ar bleïzi-ze, dre ho tousder hag ho patientet, dont da veza eun deiz oanet evel doc'h.*

*"Gouzanvit peb tra, ha ne rit morse poan da zen ebet. Eürus e vioc'h pa vezo great brezel d'eoc'h abalamour ma tifennit' ar justis hag ar virionez. Eun ene ebken gounezet da Zoue a dal muioc'h eghet mil merzerenti.*

*"Bezit dous hag humb a galon evel an den-Doue dioc'h pehini e tleit kemeret scouer. N'o pet netra evidoc'h oc'h-unan: ra vezo ar groaz oc'h oll danvez*

*Ne désespérez jamais. Le maître vous envoie comme un agneau au milieu des loups, pour apprendre à ces loups, par votre douceur et votre patience, à devenir des agneaux comme vous.*

*Endurez tout, et ne faites jamais de mal à personne. Vous serez heureux quand on vous fera la guerre parce que vous défendez la justice et la vérité. Une seule âme gagnée à Dieu vaut plus que mille martyres.*

*Soyez doux et humbles de cœur comme l'homme de Dieu dont vous prenez l'exemple. N'ayez rien pour vous-même : que la croix soit votre seule fortune et*

<sup>688</sup> F&B n° 11 (29/04/1876)

<sup>689</sup> F&B n° 197 (07/11/1868)

<sup>690</sup> F&B n°45 (09/12/1865)

*hag oc'h oll binvidighez.*

*“Ne brezekit ket furnez ar bed; mes prezeghit Jesus-christ ha Jesus-christ stag ouz ar groaz. N'eus nemet ar groaz hag a c'hellfe sclerijenna ar speredou ha toma ar c'halounou. List ar c'homzou caer gant tud ar bed, ha c'houi grit oberou mad; comzou tud ar bed a zo peur-vuia comzou gollou; ra vezo ho comzou hag ho labourou-c'houi leu a virit dirac Doue.*

*votre seule richesse.*

*Ne prêchez pas à la sagesse du monde mais prêchez Jésus-Christ et Jésus-Christ sur la croix. Il n'y a que la croix qui puisse éclairer les esprits et réchauffer les cœurs. Laissez les belles paroles aux gens du monde, et agissez en bien ; les paroles des gens du monde sont le plus souvent des paroles vides alors que vos paroles et vos labeurs sont pleins de mérite devant Dieu.<sup>691</sup>*

La dimension du martyr, que nous réservons pour un autre chapitre, est évidemment présente dans ce texte mais ce qui nous intéresse ici c'est la notion de dévouement et de sacrifice total à autrui. C'est dans cet esprit que Feiz ha Breiz publie dans bon nombre de ces numéros des articles vantant l'abnégation et le dévouement des missionnaires et des religieuses non seulement en Europe mais aussi outre-mer. Ces articles s'inscrivent dans la vision manichéenne qui est celle du journal, en opposant à l'odieuse indifférence et à la cruauté indicible des infidèles, les orphelinats recueillant les enfants jetés dans les rivières de Chine ou abandonnés lors des famines en Algérie et ailleurs dans le monde. Il est difficile de citer ici ces exemples tant ils sont nombreux et n'en choisir qu'un risquerait de faire perdre de vue cette dimension universelle que Feiz ha Breiz entend montrer. Qui plus est, Feiz ha Breiz se moque de l'espace en englobant sous des termes génériques comme sauvages, païens, infidèles etc., des peuples du monde entier. Feiz ha Breiz se moque aussi du temps en narrant des histoires de l'Antiquité, d'époques plus récentes ou contemporaines pour prouver que, de tout temps et en tout lieu, seule l'Église catholique enseigne à l'homme d'aimer son prochain au point de désirer mourir pour lui. C'est ainsi que se télescopent les parents âgés qu'on laisse mourir dans les forêts glacées du Canada et les mouiroirs pour vieilles femmes gérés par les marabouts d'Algérie, que se télescopent aussi saint François-Xavier embrassant les plaies des lépreux et le missionnaire breton Amet Limbourg qui nous décrit, avec moult détails, la vie de ses lépreux, rejetés de tous, dans sa léproserie de l'île Bourbon : universalité du mal mais aussi universalité du bien, emprise de Satan, père du mensonge et des ténèbres d'une part et un Dieu de lumière et d'amour d'autre part.

Les multiples œuvres de bienfaisance des religieux et des religieuses dont Feiz ha Breiz aime à raconter l'histoire et la vie, dans les moments heureux comme dans les moments

---

<sup>691</sup> F&B n° 102 (12/01/1867)

difficiles, sont pour ce journal, non seulement autant de preuves irréfutables de la validité de son raisonnement binaire mais aussi le seul moyen d'ouvrir les yeux des infidèles.

*An ti-ze [un ti evit an emzivadened en Indez] eo guella prezeguer on euz ama. Ar vad-ze a reomp d'ar vugaligou guez a dosta muia ar baianet oc'h ar relijon gristen.*

*Cette maison [un orphelinat en Inde] est le meilleur porte-parole que nous ayons ici. C'est le bien que nous faisons à ces pauvres enfants qui rapproche le plus de païens de la religion chrétienne.*<sup>692</sup>

Seule la vraie religion, entendez ici la religion catholique, étant censée donner à ses fidèles courage et dévouement, seuls les catholiques sont prêts à se sacrifier pour leurs frères d'où qu'ils soient.

*Choarezet vihan ar beorien a so hirio crog en ho labour var douar an Amerik. Digemeret mad int bet eno. Ar c'heriou brassa a c'houlen caout anezho, hag ep dale e vezint, ep mar, skignet dre ar vro oll. O velet ar merc'hcd santel-ze, en em c'hreat paour evit ar re all, o vont da glask an aluzen evit peorien, o veva gant demoranchou ar beorien a vagont, tud ar vro a jom estlamet, hag a vel sclear pebez kem a zo etre ar gatoliked hag ar brotestantet.*

*Les petites sœurs des pauvres ont entamé aujourd'hui leur travail sur la terre d'Amérique. Elles y ont été bien accueillies, et bientôt, sans doute, on les trouvera dans tout le pays. Les habitants de ce pays s'étonnent en voyant ces saintes femmes, qui se sont faites pauvres pour les autres en allant chercher l'aumône pour les nécessiteux, en vivant des restes des pauvres qu'elles nourrissent. Ils voient aussi clairement quelle est la différence entre les catholiques et protestants.*<sup>693</sup>

Pour citer un autre exemple d'Amérique du Nord qui, d'après Feiz ha Breiz, permet d'apprécier la différence entre catholiques et protestants, il n'est qu'à observer le comportement des uns et des autres en cas d'épidémie.

*Kerkent ar bastoret protestant so eno a gemeraz an teac'h ; ar gerent zoken a zileze ho re glanv. Ne chomas var dro ar re ma nemet an Tad Blanchet ha c'hoarezet Jesus-Mari a so er mission-ze. O velet se, ar brotestanted so deut da gaout ar brassa istim evit ar missioner hag ar c'hoarezet, ha da anzao eo red e ve mad ha guir eur relijon hag a ro calon evelse d'ar re he heuil.*

*Aussitôt, les pasteurs protestants, qui habitaient là, prirent la fuite ; même les parents abandonnèrent leurs malades. Ne restaient à s'occuper d'eux que le père Blanchet et des sœurs de Jésus-Marie qui vivent dans cette mission. Voyant ceci, les protestants conçurent la plus grande estime pour les missionnaires et pour les sœurs et avouèrent qu'il faut bien qu'une religion, qui donne autant de courage à ceux qui la suivent, soit bonne et vraie.*<sup>694</sup>

<sup>692</sup> F&B n° 175 (06/06/1868)

<sup>693</sup> F&B n°201 (05/12/1868)

<sup>694</sup> F&B n° 225 (22/05/1869)

### 4.3.2 Les indigènes reconnaissants

Évidemment, Feiz ha Breiz se complaît à raconter longuement les manifestations de reconnaissance des indigènes en faveur de religieux et de religieuses si bienveillants à leur égard comme par exemple lors d'une cérémonie organisée par ses diocésains en l'honneur de Mgr Testard du Cosquer, archevêque d'Haïti, racontée sur plus d'une colonne.<sup>695</sup> La même émotion se retrouve dans la lettre qui écrit un missionnaire à son prédécesseur de la part des Cœurs d'Alène, présentés comme une féroce tribu d'Amérindiens, que ce dernier avait réussi à adoucir et à convertir.<sup>696</sup> De la même manière, Feiz ha Breiz raconte, non sans émotion, les préparatifs du transfert en Bretagne des reliques de Félix Poullaouec.

*An oll galonou a lame pa voue tennet an arched euz an douar ha pa voue digoret, o rei da velet ar pez a chome euz an Aotrou Poullaouec, he eskern chomet en ho reng ha goloet gant an ornamanchou sacr a ioa eat ganthan er bez; an oll a bede c'hoeg hag a vouele puil.*

*Ar relegou-ze a voue laket en eun arched nevez ha douget d'an iliz. An Aotrou Gaillot, brema person Leogan a ganaz ofis an anaoun, hag antronos vintin, oferen ar Requiem. D'ar pevare eo e tiblesaz ar relegou-ze evit dont da Vreiz, ha tud Leogan a ioa deut adarre a vanden evit kimiada dioutho ha mont d'ho ambrouk beteg ar penn pella euz ar barrez.*

*Tous les cœurs battaient la chamade quand le cercueil fut retiré de la terre et quand il fut ouvert, laissant apparaître ce qui restait de M. Poullaouec, ses os, restés en place, sont recouverts de des ornements sacrés qu'il avait emportés dans la tombe, tous priaient du fond du cœur et pleuraient à chaudes larmes.*

*Ces reliques furent déposées dans un cercueil neuf et portées à l'église. M. Gaillot, qui est maintenant le recteur de Leogan, chanta l'office des morts et le lendemain matin, la messe de Requiem. Le quatre, les reliques s'embarquèrent pour la Bretagne et les gens de Leogan s'étaient à nouveau rassemblés pour leur dire adieu et les accompagner jusqu'aux confins de la paroisse.<sup>697</sup>*

Il convient d'insister ici sur le fait que l'on s'attendrit et pleure beaucoup dans Feiz ha Breiz. Que l'on soit simple chrétien, prêtre, évêque ou même pape, il est de bon ton de verser des larmes dès que l'émotion est un peu forte. Le missionnaire étant présenté comme bon pour tous, par-delà les clivages religieux, tous se sentent touchés quand il lui arrive malheur comme à Batna, en Algérie, lorsque le recteur de la paroisse est agressé par un Européen impie.

<sup>695</sup> F&B n° 97 (07/12/1866)

<sup>696</sup> F&B n° 453 (04/10/1873)

<sup>697</sup> F&B n° 428 (12/04/1873)

*Pa glefchont hano euz an torfet-ze, tud kear  
Batna a voue strafuillet ha mantret oll, evel pa vije  
digouezet eur goalheur braz e pep ti.*

*Quand ils apprirent ce crime, les gens de Batna  
furent choqués et affligés comme s'il était survenu  
un grand malheur dans chaque maison.*<sup>698</sup>

Sachant que les missionnaires sont envoyés par le pape pour leur bien, les indigènes ne manquent pas de témoigner à ce dernier toute leur reconnaissance et leur sympathie dans les moments difficiles qu'il traverse dans le contexte de la question italienne.

*la, emezho, tad Santel, brema ez eus tregont  
goanvez, ni a ioa eur vanden tud gouez,  
reuzeudig hag evit ar c'horf hag evit an ene. Te  
ac'h eus bet truez ouzomp, hag ac'h eus digaset  
deomp ar saeou du evit ober ac'hanomp bugale  
da Zoue dre ar vadiziant. Dall oamp, hag ec'h euz  
ho digaset deomp evit rei deomp sclerijen. Ne  
gavi ket eta ac'hanomp re hardiz o tont den em  
drei varzu enhout, te hon tad, evit lavaret dit  
pegement e caromp ac'hanout, pegement e zomp  
glac'haret o clevet ec'h eus goal vugale hag a ra  
poan dit goude beza laeret divar da goust kement  
a poa, ha bete zoken da di...*

*Oui, disent-ils, il y a maintenant trente hivers,  
nous étions une bande de sauvages, misérables  
tant de corps que d'âmes. Tu as eu pitié de nous  
et nous a envoyé les robes noires pour faire de  
nous des enfants de Dieu par le baptême. Nous  
étions aveugles et tu nous les as envoyés pour  
nous offrir la lumière. Tu ne nous trouveras donc  
pas trop hardis de nous tourner vers toi, toi Notre-  
Père, pour te dire combien nous t'aimons,  
combien nous sommes chagrinés d'entendre que  
tu as de mauvais enfants qui te causent de la  
peine après t'avoir volé tout ce que tu avais, et  
jusqu'à ta maison...*<sup>699</sup>

Cette lettre, authentique ou non, résume très bien certains points de l'idéologie de Feiz ha Breiz concernant les peuples exotiques: premièrement que tous les hommes, même les plus sauvages, à ce que l'on dit, sont appelés à se faire chrétiens ; deuxièmement, qu'il n'existe qu'une seule vraie Église et que son chef se trouve à Rome ; troisièmement, que ceux que l'on appelle « sauvages » valent beaucoup mieux que certaines personnes qui se croient civilisées et quatrièmement, que les missionnaires sont des héros de leur temps.

### **4.3.3 Même les protestants et les autres le disent**

Comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, Feiz ha Breiz présente l'action des missionnaires catholiques d'une façon universellement reconnue comme bénéfique. Aux yeux de ses rédacteurs de ce journal, ceci prouve que le catholicisme est la seule religion qui émane

<sup>698</sup> F&B n° 485 (16/05/1874)

<sup>699</sup> F&B n° 354 (11/11/1871)

de Dieu. Feiz ha Breiz ne manque en effet jamais une occasion de montrer que des gens extérieurs à l'Église lui donnent quitus de son action outre-mer. Bien entendu, quand cette reconnaissance est exprimée par des protestants, le compliment n'a que plus de valeur. C'est ainsi qu'à la mort d'un prêtre catholique en Amérique (évêché de Natchez), un journal protestant loue son action de pasteur et de bâtisseur :

*Ar pezh a laca dreist oll souezet ar scrifagner protestant eo gullet pe guer paour e voa bevet ha lojet an Aotrou Pont, pe guer calet buez a rene, penauz e c'helle beza ker mad da rei hag hen o caout ken nebeut he unan. Ar brotestanted n'int boas da velet ho ministred o veva er baourentez.*

*Ce qui étonne surtout le journaliste protestant, c'est de voir dans quelles tristes conditions était logé et nourri M. Pont, la vie dure qu'il menait, comment il pouvait être si généreux en ayant si peu pour lui-même. Les protestants ne sont pas habitués à voir leurs ministres vivre dans la pauvreté.<sup>700</sup>*

De la même manière, un riche protestant aidait les missionnaires lors de l'épidémie de choléra qui sévissait en Afrique de l'Ouest :

*E Gambi en deus great cals distruch ; ar palefarz euz an dud zo eat gantha. An tadou euz hon urs o deus bet labour epad an amzerze; an tad Lacombe a skuize bemdez daou varc'h laket en he zervich gant eur protestant pinvidik. Epad ma edo crea ar c'hlenvet, e varve bemdez vardro pemzeg ha triugent pe bevar ugent den.*

*Il a fait beaucoup de ravages en Gambie ; il a emporté le quart de la population. Les pères de notre ordre ont eu beaucoup de travail pendant cette période, le père Lacombe fatiguait chaque jour deux chevaux qui avaient été mis à sa disposition par un riche protestant. Quand la maladie était à son paroxysme, soixante-quinze ou quatre vingts hommes mouraient tous les jours.<sup>701</sup>*

Dans un article que l'on retrouve à la fois dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et dans *Liziri Breuriez ar Feiz*, on peut lire les louanges dithyrambiques qu'adressent les protestants à l'action du père Damien auprès des lépreux des îles Sandwiches. La conclusion que donne Feiz ha Breiz à cet article est on ne peut plus claire :

*Guelit, c'hui dispac'herien ha tud difeiz, ha goest e veac'h da ober kement all ? Setu an dud, setu aze an ilis ma rit ar brezel dezho, ha fouge enhoc'h c'hoaz oc'h hen ober ! Roit deomp eta eur skuer bennag evelse, ha neuze e c'hellot sevel ho mouez ; ha ma n'oc'h eus ket a galon avoalc'h evit*

*Regardez, vous les révolutionnaires et les gens sans foi, pourriez-vous en faire autant ? Voici les gens, voici l'Église à laquelle vous faites la guerre, une guerre dont vous êtes même fiers ! Donnez-nous donc d'autres exemples comme celui-ci et alors vous pourrez parler. Si vous n'avez pas*

<sup>700</sup> F&B n° 145 (09/11/1867)

<sup>701</sup> F&B n° 239 (28/08/1869)

*hen ober, e tlefac'h da viana caout mez oc'h ober  
ar brezel da dud a dal cant ha mil guech hirroc'h  
egedoc'h !*

*assez de courage pour le faire, vous devriez au  
moins avoir honte de faire la guerre à des gens  
qui valent cent et mille fois mieux que vous !<sup>702</sup>*

Même certaines personnes qui avaient un a priori très négatif sur les missionnaires se voient obligées de reconnaître leurs mérites et d'avouer que leur action est bénéfique :

*Bete vrema, hen anzao a ran, em oa cassoni  
oc'h ar missionou. Oc'h ho kuelel o labourat em  
eus chenchet mennos. Souezet braz oun bet o  
velet ar vad a rit, hag evit diskuez deoc'h  
pegement e plij din ar missionou hirio, setu aze  
uguent scoet a roan deoc'h da brena daou  
vugel. Salo e vije anavezet guelloc'h ho mission  
en Europ; rei a rajet deoc'h muioc'h a zicour.*

*Jusqu'à présent, je le reconnais, je n'avais que de la  
haine pour les missions. Mais en vous voyant  
travailler, j'ai changé d'avis. J'ai été très étonné de  
voir le bien que vous faites et pour vous montrer à  
quel point les missions me plaisent aujourd'hui, voici  
vingt écus pour que vous achetiez deux enfants.  
Espérons que votre mission sera mieux connue en  
Europe car on vous apporterait plus d'aide.<sup>703</sup>*

## 4.4 Fonder des royaumes chrétiens

### 4.4.1 Le rêve des royaumes chrétiens

Comme nous l'avons vu, Feiz ha Breiz n'a de cesse que de proclamer l'universalité de l'Église puisqu'elle est catholique et apostolique. Elle ne mettra un terme donc à son activité prosélyte que lorsque la Bonne Nouvelle aura été annoncée et accueillie partout dans le monde. Pour parvenir à cet objectif ultime l'Église se doit donc de profiter de toutes les occasions et de toutes les opportunités qui se présentent à elle pour pouvoir envoyer ses missionnaires à la rencontre des peuples qui restent « ensevelis dans la nuit du péché ». Le mouvement d'expansion de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle constitue évidemment une opportunité immense que l'Église Catholique Apostolique et Romaine ne pouvait laisser passer sans la saisir même si le souvenir de la collusion avec les Espagnols et les Portugais à l'époque des grandes découvertes (Indes orientales et occidentales) lui avait laissé un goût amer. En effet, la bulle papale *Universalis Ecclesiae* de 1508 déléguait aux couronnes ibériques l'évangélisation des populations que le traité de Tordesillas, signé le 7 juin 1494 avait placé sous leurs juridictions. Dans le cas espagnol, pour le moins, les populations qu'ils devaient

---

<sup>702</sup> F&B n° 472 (14/02/1874)

<sup>703</sup> F&B n° 197 (07/11/1868)

évangéliser en son nom avaient été parfois réduites en esclavage en vertu du *requerimiento* et en souvent exterminées. Tirant les conclusions des crimes commis en son nom et de l'incapacité de ces deux immenses empires à fournir assez de missionnaires, la papauté chercha, à défaut de pouvoir annuler le *patronato* espagnol et le *padroado* portugais, à en limiter la portée. Il s'agissait en outre pour elle de ne plus se retrouver désormais pieds et poings liés avec les États colonisateurs en développant une stratégie missionnaire autonome. La création de la Congrégation de la Propagande (*Congregatio de Propaganda Fide*) en 1622 participe de cette stratégie que le pape Alexandre VII clarifia encore en 1659 dans ses *instructions* qui prohibent toute collusion des porteurs de l'Évangile avec les autorités politiques, recommandent le respect des traditions locales et prescrivent l'utilisation de la langue locale. Les jésuites, avec saint François-Xavier, sont l'exemple même de cette nouvelle orientation.<sup>704</sup>

Comme d'habitude, Feiz ha Breiz montre avoir la mémoire sélective et ne peut se résoudre à présenter des monarchies chrétiennes exterminant des peuples et c'est pourquoi il n'est jamais question dans Feiz ha Breiz de cet aspect la conquête des Amériques par les Espagnols. C'est aussi la raison pour laquelle la version que donne ce journal de la conquête des Philippines a de quoi laisser songeur :

*Ar Spagnolet ho devoa gounezet vardro ar bloaz  
1600 ann enezennou Filipin.*

*Leun a feiz, evel ma oant, ne chomjont ket pell hep  
compreñ, penaus m'en devoa ann Aotrou Doue  
græt dezo digoueout, goude cals a boan hag a  
vizer, ha goude eur veaich hir, en eur vro ker caër  
n'en devoa ket fallet dezan, rei dezo tud ann  
enezennou-ze da zistruja, mæs kentoc'h d'ober  
cristenien anezo.*

*Rag-se eta, dre ma velent enno, nemet breudeur, e  
claskjont ho gounis dre ar relijion.*

*Missionerien, leun a zell hag a garantez, a zeuas di,  
hag a rentas ann dud gouez-ze, saouzanet bras, o  
clevout ez oa ann oll dud breudeur, pe quir e oant oll  
bugale da Zoue.*

*Les Espagnols avaient conquis les îles Philippines  
vers l'an 1600.*

*Plein de foi comme ils l'étaient, ils ne tardèrent pas  
à comprendre que si Dieu les avait fait acoster  
dans un pays aussi beau après tant de peine et de  
misère et après un aussi long voyage, ce n'était  
pas pour qu'ils exterminassent les habitants de ces  
îles mais plutôt pour qu'ils en fassent des  
chrétiens. Ainsi donc, puisqu'ils ne voyaient que  
des frères, ils cherchèrent à les conquérir par la  
religion.*

*Des missionnaires, pleins de zèle et d'amour  
vinrent et surprirent grandement ces sauvages en  
leur annonçant que tous les hommes étaient frères  
puisque'ils étaient tous des enfants de Dieu.*

<sup>704</sup> Cf Marc Ferro, *Histoire des colonisations*, p. 67.

*Heb dale e oe savet llisou hag ive couenchou, e peleac'h relijiuset eus ar vro unanet gant relijiuset eus ar Spagnn, ne ehanent ket da bedi Doue ha da gelen ho breudeur.*

*Rag-se eta, abars nemeur, ne oa mui en enezennou-ze nemet eur bobl hebken, eur bobl cristen.*

*Très rapidement, ils construisirent des églises et aussi des couvents dans lesquelles les religieux indigènes et les religieux venus d'Espagne priaient Dieu sans cesse et instruisaient leurs frères.*

*Ainsi donc, en peu de temps, il n'y eut plus dans ces îles qu'un seul peuple, un peuple chrétien.*<sup>705</sup>

Cette description irénique s'accorde parfaitement avec l'idée que Feiz ha Breiz veut donner de l'expansion du christianisme outre-mer. La principale critique qui avait été faite à la conquête espagnole des Amériques avait déjà été formulée par le franciscain Juan Da Silva dans plusieurs mémoriaux adressés à Philippe II d'Espagne. Il y rappelait à ce dernier qu'il avait une mission spirituelle à remplir dans le Nouveau Monde en vertu de la bulle d'Alexandre VI mais que nulle contrainte ne devait s'exercer en matière de foi. Il fallait se conformer aux ordres du Christ qui avait envoyé ses apôtres « comme des brebis au milieu des loups ». Or, au Mexique, l'empereur Montezuma avait été tué avant même qu'on ne proposât l'Évangile aux Indiens. Agir ainsi, « c'est suivre l'exemple détestable de Mahomet pour propager sa secte inique ». Certes, les Indiens pouvaient massacrer quelques prédicateurs s'ils n'étaient pas accompagnés de soldats, « mais l'Église a besoin pour naître du sang des martyrs ». Il faut des méthodes « suaves », ajoute Juan Da Silva, comme on a pu le faire en Floride et même au Pérou.<sup>706</sup> Comme on peut le constater, les mémoriaux de Juan Da Silva, bien que vieux de trois siècles, se retrouvent presque mot pour mot dans différents articles de Feiz ha Breiz déjà cités.

La conquête militaire des peuples ne semble donc pas être le moyen le plus sûr d'obtenir leur conversion au christianisme. Souvenons-nous de ce que Feiz ha Breiz écrivait au sujet de saint François-Xavier qui avait conquis plus de peuples que n'importe quel guerrier.<sup>707</sup> Ce serait même le contraire comme le montre l'exemple du Japon qui, craignant que sa conquête spirituelle par les chrétiens ne s'accompagne de sa conquête militaire, se ferma aux missionnaires.

*Lavaret a rer ive e tiguezaz er mare-ze gant eul lestr a Spagn beza taolet gant an avel hag ar goal amzer var aodou ar Japon. Al lestr-ze a ioa*

*On raconte aussi que c'est à ce moment qu'un navire d'Espagne eut le malheur d'être jeté par le vent et la tempête sur les côtes du Japon. Ce navire avait de*

<sup>705</sup> F&B n° 49 02/02/1878

<sup>706</sup> Cf Marc Ferro, *Histoire des colonisations*, p. 66

<sup>707</sup> F&B n° 427 (05/04/1873)

mac'hadourez pinvidig enha. Hag ar Japoniz a grogaz enho hag ho aloubaz evit an Impalaer. Cabiten al lestr a falvezas dezhan ober aoun d'ar Japonis. Clasc a reaz eur garten var behini eo merket ar broiou, hag eno, evit rei dezho da anaout pe guer gallouduz oa Roue Spagn, e tiskuezas dezho var guement a vroiou e voa Mestr. Impalaer ar Japon a lakeas goulen outhan penaoz e c'helle Roue Spagn beza deut da veza Mestr var guement a vroiou, hag ar martolot reuzeudig a respontas: "Cas a rer, emezhan, missionerien da brezeg ar feiz da eur vro, ha pa o devez gounezet eun niver braz a dud d'ar Relijion, e casser soudardet hag a deu æz da veza mistri euz ar vro-ze, rag ar vissionerien hag ar gristenien o deus gounezet en em laca a du gantho."

Kementse a voue avoalc'h evit lacat an Impalaer e counnar, hag ep dale e falvezas dezhan distruja an oll vissionerien a ioa deut di euz ar broiou all ha ne ket epken ar vissionerien, mes c'haoz an oll gristenien, kement hini o doa gounezet da Zoue, gant aoun na deujent d'en em glevet gant rouanet ar broiou all evit lamet he stajou digantha. Setu penauz e caf ato an droug-speret var an douar likizien d'he zicour da ober an droug ha da ober ar brezel da Ilis Jesus-Christ.

riches marchandises à son bord. Les Japonais les prirent et les confisquèrent pour leur Empereur. Le capitaine du navire voulu faire peur aux Japonais. Il alla chercher une carte sur laquelle était dessinés les pays et là, pour leur faire comprendre combien le roi d'Espagne était puissant il leur montra tous les pays dont il était le maître. L'Empereur du Japon lui fit demander comment le roi d'Espagne pouvait être devenu le maître de tant de pays et le pauvre marin lui répondit : « On envoie, dit-il, des missionnaires pour prêcher la foi dans un pays et quand ils ont gagné un grand nombre de personnes à la religion, on envoie des soldats qui se rendent facilement maîtres de ce pays car les missionnaires ainsi que les chrétiens qu'ils ont convertis se rangent de leur côté. »

Ce fut assez pour déclencher la colère de l'Empereur qui voulut aussitôt détruire non seulement tous les missionnaires qui étaient venus d'autres pays mais aussi tous les chrétiens, tous ceux qu'ils avaient gagnés à Dieu de peur qu'ils ne s'entendent avec les rois étrangers pour lui enlever ses États. Voici comment le malin trouve toujours sur la terre des laquais pour l'aider à faire le mal et la guerre à l'Église de Jésus-Christ<sup>708</sup>

La collusion avec les État colonisateurs apparaît donc dans cet article comme un frein à la christianisation des pays lointains même si, comme nous le verrons plus tard, les chrétiens indigènes seront bien souvent considérés comme la cinquième colonne des pays en voie de colonisation. Il n'empêche qu'en attendant, le souhait de l'Église de christianiser les royaumes lointains en respectant leur indépendance s'exprime bien souvent dans les colonnes de Feiz ha Breiz. Deux arguments principaux sont donnés à cette attitude : un argument historique et pratique tout d'abord et un argument de légitimité ensuite. Le premier argument trouve sa source dans les exemples historiques qu'offrent l'Antiquité et le haut Moyen Âge européen. Le

<sup>708</sup> F&B n° 122 (01/06/1867)

baptême de rois païens comme Clovis entraîna la conversion en masse de leurs peuples ; Saint-Patrick, en obtenant la conversion des rois et des druides d'Irlande, réussit en un temps record à gagner tout le pays à la foi chrétienne. Ce rêve de conversion de nations entières par leur tête est bien présent dans Feiz ha Breiz, on y présente ainsi saint François-Xavier prêchant aux rois et aux bonzes<sup>709</sup> ou encore deux rois au Japon se battant pour leur nouvelle foi à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle :

*Daou roue, roue Fingo ha roue Mino a labouras mui evit missioner ebet da c'hounit eneo da Zoue. Hoguen roue mad Fingo o veza bet lazet en eur vrezel, he rouantelez a goezas etre daouarn ur roue païen, hag, hema a fallas dezhan lacat ar gristenien da azeuli ar memes idolou gantha. Evel ma lavarent crenn ne rajent ket, e lakeas cregui e daou anezho a voa a liguez huel, lan Miuami ha Simon Taquenda.*

*Deux rois, le roi Fingo et le roi Mino travaillèrent plus qu'aucun missionnaire pour gagner des âmes à Dieu. Or le bon roi Fingo ayant été tué à la guerre, son royaume tomba entre les mains d'un roi païen et ce dernier voulut que les chrétiens adorent les mêmes idoles que lui. Comme ils affirmaient qu'ils ne le feraient pas, il en fit capturer deux qui étaient de haut lignage, lan Miuami et Simon Taquenda.<sup>710</sup>*

L'autre argument qui transparaît à la lecture de Feiz ha Breiz est bien évidemment le devoir de respect à l'égard du pouvoir temporel quel qu'il soit. C'est ainsi que l'on voit les missionnaires aller porter leurs étrennes à la reine de Madagascar,<sup>711</sup> se présenter aux autorités locales quand ils arrivent et se plaindre au mandarin quand ils ont un problème.<sup>712</sup> Feiz ha Breiz est aussi très heureux d'annoncer qu'un missionnaire a reçu une « Légion d'honneur » des mains de l'Empereur de Chine pour les services rendus.<sup>713</sup> De la même manière, le journal se réjouit que des rois et les princes païens prennent à leur charge les frais de leurs évêques catholiques qui se rendent au concile de Rome.<sup>714</sup> Évidemment, le rêve de convertir les rois et les puissants n'est jamais absent ; les jésuites, par exemple, placent de grands espoirs dans le prince de Madagascar dont l'éducation leur a été confiée.<sup>715</sup> Même si Feiz ha Breiz considère ouvertement que la mort de l'Empereur d'Annam Tu-Duc est loin d'être une mauvaise nouvelle c'est aussitôt pour exprimer son espoir dans son frère et successeur qui de toute façon ne pourra pas être pire.<sup>716</sup> Même dans les situations de

<sup>709</sup> F&B n° 427 (05/04/1873)

<sup>710</sup> F&B n° 125 (22/06/1867)

<sup>711</sup> F&B n° 213 (27/02/1869)

<sup>712</sup> F&B n° 193 (10/10/1868)

<sup>713</sup> F&B n° 95 (24/11/1866)

<sup>714</sup> F&B n° 227 (05/06/1869)

<sup>715</sup> F&B n° 48 (30/12/1865)

<sup>716</sup> F&B n° 29 (19/08/1865)

persécutions terribles, Feiz ha Breiz souligne que les évêques missionnaires donnent toujours la consigne à leurs ouailles de ne pas se révolter contre le pouvoir et de ne pas s'engager dans des rebellions quelles que soient les promesses de leurs meneurs.

*An Aotrou Marchand, beleg a escopti Bezanson, goude beza studiet eur pennad e clouardi ar missionou, a iez, e 1830, d'ar C'honchinchin huela, eleac'h ma prezegas epad tri bloas. Mes er bloas 1833 ar roue Minh-Minh a zoug ul lezen evit difen na vije heuliet ar relijion gristen, hag e tirollas eur besecusion euz ar re grisa.*

*Eul loden euz ar bobl en em zavaz a enep ar roue. An hini a ioa e penn an dispac'herien a reaz he c'hallout evit lacat an Aotrou Marchand da vont ganthan, ha dre eno ar gristenien. Ar missioner ne fallas dezhan morse asanti gant an dispac'her, fidel d'ar relijion gristen a c'hourc'hemen senti oc'h ar re zo ar c'hallout etre ho daouarn, ha pa vent criz. Lezet e voue eur pennad da vont da gaout he gristenien nevez. Mes an dispac'her o veza bet dilezet gant an darn vuia euz ar re a ioa a du ganthan, en em dennaz en eur c'hre, a lakeas cregi er missioner, hag hen dalc'haz eno ganthan daou vloas prizonier. Ar c'hre a voue kemeret, hag an Aotrou Marchand a voue laketa en eur gaouet houarn, petra bennak ma c'houiet n'en doa kemeret perz ebet en dispac'h. An doare ma voue bourrevet a ziskuez eo abalamour d'ar relijion eo o devoa counnar outhan, ha. ne ket ma her c'hemerjent evit eun dispac'her.*

*M. Marchand, prêtre de l'évêché de Besançon, après avoir étudié quelque temps au séminaire des missions, partit en 1830 pour la haute Cochinchine où il prêcha pendant trois ans. Mais en l'an 1833, le roi Minh-Minh proclama une loi interdisant de suivre la religion chrétienne et déclencha une persécution des plus cruelles.*

*Une partie de la population se rebella contre le roi. Celui qui était à la tête des rebelles fit tout ce qu'il put pour que M. Marchand se joigne à lui et à sa suite tous les chrétiens. Le missionnaire ne voulut jamais accepter l'offre du rebelle, fidèle à la religion chrétienne qui ordonne d'obéir à ceux qui ont le pouvoir entre leurs mains quand bien même ils seraient cruels. On le laissa quelque temps rejoindre ses nouveaux chrétiens. Mais le rebelle ayant été abandonné par la plupart de ses partisans se retira dans une forteresse, fit capturer le missionnaire et le garda prisonnier pendant deux ans. La forteresse fut prise et M. Marchand fut enfermé dans une cage de fer alors que tout le monde savait qu'il n'avait pris aucune part à la rébellion. La façon dont il fut torturé montre que c'est à cause de la religion qu'on lui en voulait et non parce qu'on le prenait pour un rebelle.<sup>717</sup>*

L'utilisation du terme *dispac'her* que l'on peut traduire en français par révolutionnaire ou rebelle est ici intéressante car c'est le même terme que celui qui est employé pour désigner les révolutionnaires et les communards. Partisan du bon ordre, Feiz ha Breiz préfère un mauvais ordre à l'absence d'ordre : être la victime d'un ordre injuste rapproche l'homme de

<sup>717</sup> F&B n° 429 (19/04/1873)

Jésus-Christ souffrant<sup>718</sup> ; la Révolution, dont Satan est toujours l'instigateur, l'en éloigne. Le XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses tensions sociales et ses révoltes ouvrières provoquent dans une France et une Bretagne encore majoritairement rurales le retour d'une bonne partie des notables à la religion.<sup>719</sup> Ce phénomène est aussi accentué par le fait que les aristocrates qui se déclaraient voltairiens avant la Révolution pour se démarquer du peuple « bigot » retournent à l'église pour se démarquer du peuple en voie de déchristianisation. Nous trouvons donc là l'explication du légitimisme et du cléricisme de Feiz ha Breiz, du soutien massif de la population au Second Empire, et enfin de la phrase d'Adolf Thiers qui clamait haut et fort : « la République sera conservatrice ou ne sera pas ».<sup>720</sup> Le moins que l'on puisse dire est qu'outre-mer, le raisonnement est poussé à l'extrême.

En fait, l'idée clef, que nous développerons un peu plus loin dans cette étude, est que les graines de chrétienté ne peuvent germer que si elles sont abondamment arrosées du sang des martyrs et que les royaumes indigènes, à l'instar de l'empire romain autrefois, n'adopteront le christianisme qu'après avoir persécuté les chrétiens et les apôtres. La persécution est donc un mal nécessaire.

La stratégie qui consistait à convertir des peuples entiers en obtenant la conversion de leurs chefs politiques et spirituels ne resta qu'un rêve et ceci malgré la liste toujours plus longue des martyrs. L'échec est non seulement patent dans les pays musulmans mais aussi dans les pays païens. À Madagascar, où les catholiques plaçaient tant d'espoirs, la reine et ses ministres se convertirent certes au christianisme mais dans sa version protestante ne laissant au catholicisme que les couches sociales inférieures. Le seul véritable succès d'une transplantation outre-mer du catholicisme que Feiz ha Breiz pouvait offrir à ses lecteurs fut la république d'Équateur dont Gabriel García Moreno (Guayaquil, 24 décembre 1821 - Quito, 6 août 1875) fut à deux reprises le président (1861-1865 et 1869-1875). Fervent catholique, il consacra, en 1873, son pays au Sacré-Cœur qui, rappelons-le, est le symbole de ralliement des légitimistes français.

*Eur mission e Quito, en Amerik. — Dioc'h ma  
leverer, e penn ar Republik euz an Equateur, en  
Amerig, ez euz eun den douget meurbet evit ar  
religion catolig, eun den santel a c'haller da lavaret.*

*Une mission à Quito en Amérique. — Á ce que  
l'on dit, il y a à la tête de la république  
d'Équateur, en Amérique, un homme très  
attaché à la religion catholique, un saint homme*

<sup>718</sup> Gérard CHOLVY, Yves-Marie HILAIRE, *Histoire religieuse de la France (1800-1880)*, p. 71.

<sup>719</sup> Idem p. 230.

<sup>720</sup> Idem p. 236.

[...]

*Da zeg heur e voue benniget ar groaz, ha neuze unan euz an tadou a reaz eur brezegen araok mont ganthi e prosesion d'al leac'h ma tlie beza plantet. E fin he brezegen, an tad o trei he gomz oc'h ar re vraz a ioa oc'h he zilaou, a lavaras dezho o devoa tro da gemeret evit skuer an impalaer Heraclius guechall, o sicour dougen ar groas d'he flas. Kerkent ar presidant a ia da lacat he scoas dindan stern ar groaz, hag ar re vraz, ar re e carg a ieas var he leac'h hag a reaz evel dhan.*

*Dougen a rejont evelse ar groaz e prosesion, ha petra bennak ma o devoa eur pennad mad a hent da ober, ar presidant ne fellas dezhan lezel den da zont da gemeret he blas, hag he dougas penn da benn.*

*Evel a veler, setu eno tud ha n'o deus ket a vez evit diskuez int christenien, ha ne ruziont ket euz a groaz Jesus-Christ.*

*pourrait-on dire. [...]*

*La croix fut bénie à 10 heures puis un des pères fit un discours avant de l'emmener en procession jusqu'au lieu où elle devait être érigée. À la fin de son discours, se tournant vers les personnalités qui l'écoutaient, il leur annonça qu'ils avaient là l'occasion de prendre exemple sur l'empereur Héraclius en aidant à porter la croix. Aussitôt, le président alla mettre son épaule sous la croix et les puissants, les fonctionnaires, le suivirent et l'imitèrent.*

*Ils portèrent ainsi la croix en procession bien qu'il y eut un assez long chemin à parcourir, le président ne voulu laisser personne prendre sa place et porta la croix de bout en bout. Comme on le voit, il y a là-bas des gens qui n'ont pas honte de montrer qu'ils sont chrétiens et qui ne rougissent pas de la croix de Jésus-Christ.<sup>721</sup>*

Non content de rappeler que l'article 1 de la constitution de la république d'Équateur déclare que cette république est consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, Feiz ha Breiz insiste sur le fait qu'une partie du produit des impôts de cet État est reversée au pape.<sup>722</sup> Bien évidemment, la colère des francs-maçons, laquais de Satan, se déchaîna à tel point qu'ils assassinèrent ce « président modèle » en 1875. Il mourut en prononçant ces mots: « Dieu ne meurt pas ! » que Feiz ha Breiz repris comme titre à une série d'articles le concernant en mai 1876. Suivit alors une persécution contre la religion.<sup>723</sup> À mots couverts, les lecteurs de Feiz ha Breiz étaient invités à faire l'analogie entre la situation politique de l'Équateur et les difficultés de Mac-Mahon qui avait été contraint d'appeler Jules Dufaure à former un gouvernement dominé par les républicains (23 février 1876 - 2 décembre 1877).<sup>724</sup>

<sup>721</sup> F&B n° 501 (05/09/1874)

<sup>722</sup> F&B n° 13 (13/05/1876)

<sup>723</sup> F&B n° 14 (20/05/1876)

<sup>724</sup> Cf. Michel LAGREE, « Garcia Moreno, la Révolution et l'imaginaire catholique », in *Religion et modernité*, p- 137-146.

Feiz ha Breiz mentionne aussi le baptême que Félix administra à son père, le roi Denis du Gabon, un esclavagiste notoire, sur son lit de mort avant de lui succéder.<sup>725</sup> Si l'on ajoute à ceci la forte emprise cléricale que les missionnaires (catholiques ou protestants) réussirent à imposer dans certaines micro-royautés d'Océanie comme à Wallis,<sup>726</sup> le tableau est à peu près complet (voir infra).

#### 4.4.2 Des nouvelles chrétientés

Face à cet échec patent, la stratégie missionnaire de l'Église catholique s'orienta vers la fondation de communautés chrétiennes au sein des royaumes païens. Répugnant aux conversions individuelles, souvent considérées comme peu fiables et contraires au bon ordre. Un des jeunes arabes que Mgr Lavigerie avait emmenés avec lui à Rome explique, en pleurant, qu'il n'avait pas pu être baptisé car sa mère, qui l'a abandonné, est toujours vivante. Il ajoute qu'il ne pourra être baptisé que quand il sera plus grand ou si sa mère en donne l'autorisation. Et Feiz ha Breiz de conclure :

*Egis-se e ma e quirionez lezen an Ilis, cals e car  
an Eneou, mes miret a ra an urz merket gant an  
Aotrou Doue, neus fors pegen dies e cav  
kementse, mes ne n'em laca da vam ha da  
vestres nemet d'an dud a zo dezhi dre sacramant  
ar vadiziant.*

*Telle est la loi de l'Église Catholique ; elle aime  
beaucoup les âmes mais elle conserve l'ordre  
marqué par Dieu, aussi difficile soit il à accepter  
Elle ne s'érige en mère et en maîtresse que sur  
les gens qui lui appartiennent par le sacrement du  
baptême<sup>727</sup>*

Les missionnaires cherchent par conséquent à obtenir la conversion de familles, de villages entiers ou, à défaut, à regrouper les chrétiens afin de respecter le bon ordre, de faciliter la gestion des âmes et de limiter les risques de contamination par l'environnement païen et, partant, d'apostasie. Le modèle reste en effet les « réductions », établies par les jésuites en Amérique du Sud aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui constituaient de véritables petits États théocratiques et indigènes. Cette stratégie n'est pas expliquée clairement dans Feiz ha Breiz mais transparaît dans les lettres des missionnaires qui relatent leurs incessants et pénibles déplacements de villages chrétiens en villages chrétiens en Asie ou de tribu chrétienne en tribu chrétienne en Amérique du Nord. On apprend ainsi qu'un missionnaire

<sup>725</sup> F&B n° 31 (23/09/1876)

<sup>726</sup> F&B n° 408 (28/11/1872)

<sup>727</sup> F&B n° 262 05/02/1870

s'est noyé en tombant dans le Fleuve Bleu alors qu'il se rendait un village chrétien<sup>728</sup> ou que le vicaire apostolique du Tche-Kiang laissait un jeune missionnaire dans une région chrétienne pour qu'il y apprenne la langue et les usages du pays.<sup>729</sup>

Cette volonté d'obtenir des conversions collectives, réputées plus durables, se retrouve de manière exemplaire dans une lettre de Mgr Faurie, vicaire apostolique de Kouy-Tcheou :

*Er broiou-ma an dud a deu a vanden evit reseo ar vadiziant! Daou gannad a zo deut eus ho ferz evit selaou an instruksionou, ha gouzout penaus e hellint beza digemeret e renk ar gristenien. Eul lizer a oa bet skrivet dezo gant eun den euz ho anaoudegez, hag an den-se a lavar din e teuio dek mil tiad tud. An dud-se o deus fizians en han, mes peleac'h kaout missionerien katekisourien evit ho c'helen ?*

*Goulennet em eus digant an den-se, bet ho c'hensort, pegement a fizians a hellen kaout enho; ha setu he respont: An dud-se na guitaont ho relijion, nemet abalamour m'o deus gouezet e guelloc'h hon hini.*

*Dans ces pays, les gens viennent en nombre pour recevoir le baptême ! Deux émissaires sont venus de leur part pour écouter les instructions et savoir comment ils pourront être reçus parmi les chrétiens. Une lettre avait été écrite pour eux par une personne de leur connaissance et cette personne me dit que 10 000 familles viendront. Ces gens lui font confiance mais où pourra-t-on trouver des missionnaires et des catéchistes pour les instruire ?*

*J'ai demandé à cet homme, qui avait été leur coreligionnaire, jusqu'à quel point on pouvait leur faire confiance ; et voici sa réponse : ces gens ne quittent leur religion que parce qu'ils ont appris que la nôtre est meilleure.<sup>730</sup>*

Les missionnaires étant toujours trop peu nombreux, les évêques des pays de mission doivent donc s'assurer qu'ils les envoient là où ils pourront obtenir des conversions nombreuses et pérennes. C'est ainsi qu'en Amérique du Nord, au Canada, un missionnaire raconte qu'à l'invitation du fils du chef lui-même, il entreprit un voyage de 10 jours en traîneau, sur une épaisseur de trois pieds de neige, pris dans les bourrasques d'un vent glacial et coupant, afin d'instruire une tribu qui demandait à être baptisée.<sup>731</sup> En plus de leur manque criant de personnel missionnaire, les évêques et les vicaires apostoliques doivent composer avec la pauvreté des candidats au baptême. Il apparaît en effet que les catéchumènes se recrutent le plus souvent dans des populations pauvres et socialement marginalisées comme ici en Inde (Maduré).

<sup>728</sup> F&B n° 183 (01/08/1868)

<sup>729</sup> F&B n° 160 (22/02/1868)

<sup>730</sup> F&B n° 231 (03/07/1869)

<sup>731</sup> F&B n° 139 (28/09/1867)

*Dre diadou e c'houlennont peur vuia gras ar Vadiziant. Pa deu eta eun tiad tud d'hor c'haout evit-se, e renker deski dezho ober sin ar Groas, lavaret ar Pater, an Ave Maria, ar Gredo, Gourchemennou Doue. Deski a renker dezo petra sinifi ar c'homzou a lavaront, ha lavaret dezho alies ar C'hatekis-bian. Red e dezo dont d'ar chapel dosta, ha chom eno eis de da viana. Egis ma zint paour an darn vuia anezo, eo red ho maga epad an eis de-se, ho dillad a zo fall, red eo eta ho guiska a nevez ; dillad gros e ve gret dezo, ma karit, mes ho frena a ranker.*

*Pa zistro an tiad ma d'ar ger, e teu eun tiad all, douetus e vezo ar memes dispign gantho.*

*Tost d'an anter eus ar gristenien en doa lezet er vro-se brema ez eus bloas, a so maro gant an naoun dindan eis mis. Ar re so muia en ho æz n'o deus brema nemed eur pred bemdez pe bep eil devez. Red eo bet serra oll diez ar mission, ar seminer, ti ar vinoret, etc ; red eo bet paouez da brema bugale ha da guelen ar baianet, rag ar re ma a ranket da vaga eun nebeut sizunveziou.*

*C'est par familles qu'ils demandent la grâce du baptême. Quand une famille vient nous voir ainsi, on doit leur apprendre le Pater, l'Ave Maria, le Credo, les Commandements de Dieu. On doit leur enseigner ce que signifient les paroles de Dieu qu'ils récitent et leur répéter souvent le petit catéchisme. Ils doivent se rendre à la chapelle la plus proche et y rester au moins huit jours. Comme la plupart d'entre eux sont pauvres, il faut les nourrir pendant ces huit jours ; leurs vêtements sont mauvais, il faut donc les habiller de neuf ; on leur confectionne des effets certes grossiers mais il faut bien les acheter.*

*Quand cette famille rentre chez elle, il en vient une autre avec laquelle nous aurons probablement les mêmes dépenses <sup>732</sup>*

*Près de la moitié des chrétiens qu'il [l'évêque de Cochinchine] avait laissés dans ce pays, il y a maintenant un an, sont morts de faim en huit mois. Les plus aisés n'ont plus qu'un seul repas par jour ou tous les deux jours. Il a fallu fermer toutes les missions, le séminaire, l'orphelinat etc. ; il a fallu arrêter d'acheter des enfants et d'instruire les païens car on doit nourrir ces derniers pendant quelques semaines. <sup>733</sup>*

Ces exemples sont loin d'être isolés et montrent à l'évidence que le catholicisme ne gagne, du moins en Extrême-Orient, pour ainsi dire que les catégories les plus marginalisées de la population. Le baptême est donc, pour certains de ces nouveaux chrétiens, un moyen d'échapper à une triste condition. Ce phénomène peut paraître paradoxal puisque Feiz ha Breiz enseigne que, pour plaire à Dieu, chacun doit rester à sa place. Il contredit aussi l'affirmation, que Feiz ha Breiz met souvent en avant, selon laquelle ce sont toujours les gens les plus instruits parmi les infidèles qui se convertissent puisqu'ils sont les plus à même de

<sup>732</sup> F&B n° 230 (26/06/1869)

<sup>733</sup> F&B n° 29 (19/08/1865)

percevoir la fausseté de leur religion d'origine et de comprendre que seule l'Église catholique détient la vérité (cf. chapitre 3.5.1).

Le choix de ce dernier exemple, parmi tant d'autres, nous permet de faire le lien avec l'autre moyen utilisé pour fonder des communautés chrétiennes indigènes : les orphelinats. Ces orphelinats sont alimentés par les enfants abandonnés et les jeunes esclaves que les missionnaires achètent, que ce soit en Asie comme dans l'exemple précédent, ou en Afrique comme à Zanzibar.

*Bugale sclavet, prenet ha savet er mission, a zo dimezet pa voant deut en oad, ha setu eur c'hant tiegez bennag hag a zo enho bugale vian pere a zaver er relijion gristen. Brema emeer o labourat da zevel an ilis.*

*Les enfants esclaves, achetés et élevés par la mission sont mariés quand ils en ont l'âge et voici une centaine de familles chrétiennes avec des petits enfants que l'on élève dans la religion chrétienne. On travaille maintenant à la construction d'une église.<sup>734</sup>*

C'est exactement le même principe que l'on retrouve en Algérie avec les orphelinats créés à la suite de la famine par Mgr Lavigerie. Lorsque des visiteurs interrogent les jeunes Arabes recueillis, ces derniers leur répondent quasiment invariablement qu'ils veulent devenir missionnaires pour évangéliser leurs frères. Tout ceci est bel et bon mais le bouillant archevêque d'Alger a de son côté d'autres projets pour eux.

*An aotrou Arc'hescop a goms goudeze euz ar zonch en deus da zimizi ar vugale gristen-ze etrezho, ha d'ho lacat da zevel tiegeziou ha keriadennou en ho fart ho unan, evit na vezint ket douget d'an drouk dre skuer fall tud an Europ, na sachet d'ho gouezeri goz gant ho c'henvrois ma vefent mesk e mesk gantho.*

*L'archevêque parle ensuite de l'idée qu'il a de marier ensemble ces jeunes enfants chrétiens et de leur faire fonder des familles et des villages à part où ils ne seront ni portés au mal par le mauvais exemple des Européens ni ramenés à la sauvagerie par leurs compatriotes s'ils leur étaient mélangés.<sup>735</sup>*

Nous en revenons donc à cet objectif qui vise à créer des communautés chrétiennes indigènes dont les membres seront coupés à la fois du milieu païen, dont ils sont originaires et qui pourrait les faire rechuter dans la sauvagerie, mais aussi protégés de l'influence pernicieuse des Européens. L'exemple des Canaques de Nouvelle-Calédonie confrontés aux communards qui y ont été déportés est ici éloquent.

— *Hag an dud oc'h eus da gelen, petra a lavarit anezho ?*

— *Et les gens que vous avez à instruire, qu'en dites-vous ?*

<sup>734</sup> F&B n° 364 (20/01/1872)

<sup>735</sup> F&B n° 278 (28/05/1870)

— Ar gommardet n'eus nemeur a vad da c'hortos dioutho. Ar re zo condaonet evel forsalet a zo guelloc'h. Tud ar vro, ar re a c'hellomp da c'hounit da Zoue a zalc'h mad d'ar relijion ; muia aoun on euz eo na rafe an europeaned a gaser di drouk dezho.

— Mes penauz, va zad, e skignit ar feiz er vro-ze?

Bez'on euz eur scol renet gant breudeur, ha brema an Aotrou'n escop Vitte a zao eur ti scol evit bugale ar vro. E sant Lois eleac'h m'ema ar mission, ez euz eun ti scol evit ar merc'hedigou euz ar vro, hag euz an oll enezi divardro e tigas di bugae d'ar scol. Eno ho c'helenner, hag e teuont da veza mestrezed da ober catekis.

— Il n'y a guère de bien à attendre des communards. Ceux qui sont condamnés comme forçats valent mieux qu'eux. Quant aux indigènes, ceux que nous pouvons gagner à Dieu restent fidèles à la religion ; la pire crainte que nous ayons est que les Européens que nous envoyons là-bas ne leur fassent du mal.

— Mais mon père, comment diffusez-vous la foi dans ce pays ?

— Nous avons une école dirigée par des frères, et l'évêque Vitte construit actuellement une école pour les enfants du pays. À Saint-Louis, où est la mission, il y a une école pour les fillettes du pays et on y envoie tous les enfants des îles avoisinantes. On les y instruit et elles deviennent des maîtresses pour faire le catéchisme.<sup>736</sup>

Ces communautés chrétiennes indigènes sont donc fragiles car deux dangers les menacent : la contamination par le milieu païen ambiant et la dépravation des Européens. En revanche, cette stratégie qui vise à regrouper les chrétiens et à les séparer des païens facilite évidemment les persécutions.

Eur geriadenn a ioa enhi 400 christen, a voue grounnet gant doctored ar vro, ha laket an tan enhi. Euz ar pevar c'hant christen-ze, eur c'huec'h ugent bennak a c'hellaz en em savetei en eur geriadenn vras a dost d'al leac'h ma edon; ar re all avad a zo bet lazet gozig oll. Dalc'h mad e velen o tigouezout ama tud strafuillet oll, o tec'het araog ar maro.

Daou gerik christen, diou leo dioc'h al leac'h m'emaoun, a voue grounnet gant ar baianed. Ar mear a iez a di da di, a gountaz an oll gristenien, hag a zifennaz outho mont ac'hano dindan boan a varo. Eun nebeud merc'hed christen; evit miret da vervel gant an naon a iez d'ar marc'had; ne deujont

Un village de 400 chrétiens fut encerclé par les docteurs du pays et fut incendié. De ces 400 chrétiens, seuls 120 purent se sauver dans une grande ville proche du lieu où je suis ; les autres ont presque tous été tués. Je voyais sans cesse arriver ici des gens complètement perdus fuyant la mort.

Deux petites villes chrétiennes, à deux lieues d'où je suis, furent encerclées par les païens. Le maire passa de maison en maison, compta tous les chrétiens et leur interdit d'en sortir sous peine de mort. Quelques filles chrétiennes, pour ne pas mourir de faim allèrent au marché ; elles

<sup>736</sup> F&B n° 519 (09/01/1875)

*ket en dro; merc'hed païen, eat d'ar marc'had evelldho, a lavaraz o doa guelet cregi enho hag ho dibenna. Daou c'hoaz euz ar c'heriadennou-ze a c'hellas tec'het e-pad an noz, a dreuzaz eur ster vras var neun, hag a deuas da gonta din ho reuziou.*

*Siouas! ne c'hellen nemet gouela evelldho, ne c'hellen ober netra evit ho zicour. Daou pe dri dervez goude e cleviz e voa bet troc'het ho fennou d'ar voazed; ar merc'hed hag ar vugale a iao bet espernet. Ma ne ket bet devet an tiez eo abalamour ma zeus tiez païen en o zouez.*

*ne revinrent pas ; des païennes, allées au marché comme elles, dire qu'elles les avaient vues se faire attraper et décapiter. Deux autres de ces deux villages purent s'enfuir dans la nuit, traverser une rivière à la nage et vinrent nous raconter leurs tourments.*

*Hélas ! Je ne pouvais que pleurer comme eux, je ne pouvais rien faire pour les aider. Deux ou trois avaient été épargnés. Si toutes les maisons n'ont pas été brûlées c'est parce qu'il y avait des maisons de païens parmi elles.<sup>737</sup>*

#### 4.4.3 La dévotion des nouveaux chrétiens

La dévotion des nouveaux chrétiens est régulièrement sujet d'éloges dans Feiz ha Breiz et ceci pour deux raisons principales : la première est de montrer que le travail des missionnaires porte ses fruits et que les Bretons, qui financent les missions à travers l'Œuvre de la Propagation de la Foi (Breuriez ar Feiz), doivent en avoir pour leur argent ; la seconde est que ces nouveaux chrétiens servent bien souvent de contrepoint au mauvais exemple des Européens qui délaissent la religion.

L'idée essentielle développée dans Feiz ha Breiz étant que les pires sauvages peuvent devenir plus doux que des agneaux par la grâce du baptême, il convient de toujours montrer des exemples où l'on peut constater un avant et un après au travail du missionnaire. L'exemple des terribles Cœurs d'Alène, autrefois reconnus pour leur sauvagerie et leur cruauté, est plus qu'éloquent :

*Penauz e rer Mis Mari e broiou gouez zo. Eur missioner euz ar menezioù roc'helleg, en Amerig, a verk penauz e rer Mis Mari eno etouez eur bobladik tud hanvet calonou-minaouet.*

*Pevar bloas zo, eme an tad, omp en em laket ama da ober mis Mari, ha ne gredan ket e ve great qu'elloc'h e nep leac'h e Rom, nemet hor*

*Comment fait-on le mois de Marie dans certains pays sauvages. Un missionnaire des montagnes Rocheuses, en Amérique, écrit comment se passe le mois de Marie dans un petit peuple appelé Cœurs d'Alène.*

*Il y a quatre ans, dit le père, que nous nous sommes mis à faire le mois de Marie et je ne crois pas qu'on le fasse aussi bien à Rome à part que notre chant*

<sup>737</sup> F&B n° 488 (06/06/1874)

*c'han ne ket ker caer. Dioc'h ar mintin e lavaran an oferen, ha goudeze e canomp litaniau dirag eun doalen a zo ar Verc'hez peintet varnezh.*

*Goude creisdeiz, d'ar c'henta taol cloc'h, ar c'houezidi a les pep tra evit dont d'an ilis. O velet pe gen devot int, e vent kemeret evit tud iaouang o c'houlen beza resevet en eur gouent.*

*n'est pas aussi beau. Le matin, je dis la messe et ensuite nous chantons des litanies devant un tableau sur lequel est peinte l'image de la Vierge.*

*L'après-midi, au premier son de cloche, les sauvages abandonnent tout pour venir à l'église. En voyant combien ils sont dévots, on les prendrait pour des jeunes gens qui demandent à être reçus au couvent.<sup>738</sup>*

Et le missionnaire d'énumérer les dévotions à la vierge, les pénitences acceptées de bon cœur, l'obéissance indéfectible au missionnaire... On remarquera ici que les dévotions que l'on prête à ces nouveaux convertis sont très proches des standards de la dévotion que l'on attend des Bretons et des autres chrétiens d'Europe. L'objectif est donc de faire culpabiliser ceux qui ne se prêteraient pas encore à ces dévotions. Dans le même ordre d'idées, Feiz ha Breiz raconte comment les Chinois de Hong Kong se réunissent pour prier au sein d'une confrérie, suivent des retraites et envoient de l'argent au pape malgré leur grande pauvreté.<sup>739</sup> De la même manière, des petites Kanakes se sont mobilisées pour réunir de l'argent pour que leur évêque puisse participer au concile du Vatican.<sup>740</sup> Comme l'écrit Goulven Morvan, qui sait toujours dire simplement les choses :

*Etouez ar gristenien nevez, ar re nevez gounezet da Zoue gant ar vissionerien eo e caver ar muia feiz, ar feiz ze pehini ne gaf diaes netra, n'en em glem euz a netra. Seul vui ma zint dilezet, seul vui a boan o deuz oc'h ober ho deveriou christen, seul vui a brez a lakeont d'ho ober ha seul vui e veler ar feiz-ze o skedi en ho zouez.*

*C'est parmi les nouveaux chrétiens, ceux qui ont été gagnés à Dieu par les missionnaires que l'on trouve le plus de foi, cette foi qui ne trouve rien de difficile, qui ne se plaint de rien. Plus ils sont délaissés, plus ils s'appliquent à remplir leurs devoirs de chrétiens ; plus ils montrent d'empressement à le faire, plus on voit cette foi resplendir parmi eux.<sup>741</sup>*

Il n'y a en effet pas assez de missionnaires pour que chaque communauté chrétienne puisse avoir un prêtre en permanence en son sein. De plus, les guerres et les persécutions laissent bien souvent ces communautés orphelines de leurs pasteurs mais persévèrent dans leur foi, comme ces Amérindiens livrés à eux-mêmes depuis si longtemps

<sup>738</sup> F&B n° 278 (26/06/1868)

<sup>739</sup> F&B n° 264 (19/02/1870)

<sup>740</sup> F&B n° 284 (09/07/1870)

<sup>741</sup> F&B n° 160 (22/02/1868)

Brema emañ e creiz an dud gouez, er mission hanvet Reserv, antercant leo dioc'h Dal. Ama n'em eus na ti, na chapel, na scol, na netra. Pep tra a vanc.

Gouscoude em eus leac'h avoalc'h da veza laouen, ha ker contant oun ha ma c'heller beza en draonien-ma a zaelou. Oh! ma c'houfe hor beleien iaouanc eus ar Beljic pegusement a levenez en deus ar missioner, e teufent ama a vandennou. Mont a rafent dreist kement so var ho hent evit dont da rei ar bara a vuez da eneo hag ho deus naoun ha sec'het d'ar virionez. Dissul diveza em eus lavaret an oferen e lochen eun den gouez. Eno pep tra a voa paour; ornament ebet; eun daol evit aoter. Mes an dud gouez a lavare ar chapeled en ho iez hag a gane canticou. Kementse oll a lakea an daelou da zont em daoulagad hag e lavaren ouzhin va unan : e guirionez, eurussoc'h oun evit Personet ar Beljic o cana an oferen en ho ilizou ker caer hag e creiz eur c'han ken dudius.

An dud gouez paour-ma so bet c'hoas missionerien en ho zouez; mes dilezet e voant abaoue ar vrezel zo bet en ho zouez e 1856. Ar mission a voue distrujet oll neuze. Lod anezho gouscoude a zalc'he ato d'en em zestum bep sul evit lavaret ar pedennou. Unan eus ar pennou a brezegue. Roet o deus din ar c'hloc'hig gant pehini an tad Cherouz, ho diveza missioner, ho galve d'ar zervich divin. Pebez feiz, pebez courach da zerc'hel mad evelse epad deg vloas ma int bet dilezet ! Nan, an Aotrou Doue ne alle ket lezel pelloc'h an dud vad-ze ep belec.

Je suis maintenant au milieu des sauvages, dans une mission appelée réserve, à 50 lieues de Dal. Je n'ai ici ni maison ni chapelle, ni école ni rien. Pourtant j'ai de quoi être heureux, aussi heureux qu'on peut l'être dans cette vallée de larmes. Oh ! Si les jeunes prêtres de Belgique pouvaient connaître les joies d'un missionnaire, ils viendraient ici en grand nombre. Ils surmonteraient tous les obstacles sur leur chemin pour donner le pain de vie aux âmes qui ont faim et soif de vérité. Dimanche dernier j'ai dit la messe dans la hutte d'un sauvage. Tout y était pauvre, aucun ornement, une table pour tout autel. Mais les sauvages récitaient leur chapelet dans leur langue et chantaient des cantiques. Cela me fit monter les larmes aux yeux et je me disais : en vérité, je suis plus heureux que les recteurs de Belgique qui chantent la messe dans leurs églises si belles et au milieu d'un chant si doux.

Ces pauvres sauvages ont déjà reçu des missionnaires parmi eux mais ils ont été abandonnés depuis la guerre qui a sévi chez eux en 1856. La mission fut alors complètement détruite. Certains d'entre eux continuèrent pourtant à se rassembler tous les dimanches pour réciter des prières. L'un des chefs prêchait. Ils m'ont remis la petite cloche avec laquelle le père Cheroux, leur dernier missionnaire, les appelait au service divin. Quelle foi, quel courage de tenir bon comme cela pendant les 10 ans où ils ont été abandonnés ! Non, le Seigneur ne pouvait pas abandonner ces bonnes gens sans prêtre plus longtemps.<sup>742</sup>

<sup>742</sup> F&B n° 59 (17/03/1866)

Le fait d'avoir su tenir bon, d'avoir conservé leur foi malgré des conditions de vie extrêmement difficiles et en l'absence de prêtres parmi eux est certes tout à fait digne de louanges et Feiz ha Breiz insiste bien souvent sur cette constance dont savent faire preuve les nouveaux chrétiens. Cependant, étant privée de prêtres catholiques, leur foi peut s'altérer et ils peuvent aussi être trompés par les pasteurs protestants comme les Nez Percés des Montagnes Rocheuses.

*Mes an tad ne c'hellas ket mont dioc'htu, hag etre daou ec'h erruaz eno eur ministr protestand ; rag ar re-ma en em gaf ato e pep leac'h evit ober an heg oc'h ar guir vissionerien.[...]*

*- Sae zu, eme unan, perak n'out ket deut ama en discar-amzer tremenet? Me zo bet tost din beza gounezet gant ar ministr coz a lavare din ne deujes mui.*

*- Ha me, eme eun all, a zo bet o caout ar ministr. Lavaret en deus din ive ne deujes mui. N'em oa ket a c'hoant da vervel ep badiziant, hag em euz he lezet d'am badezi ; ar pedennou catolig avad a lavaran ato, hag ato em eus lavaret e felle din chom catolik.*

*- Ah, sae-zu, eme eun trede, en da garg ema; n'out ket deut, ha va mab a zo en em c'hreat protestant, hag a zo demezet da eur brotestantez. Brema gouscoude pa zout deut, me gred e teuint ho daou da veza catoliked. Ma teuez adarre avad d'hon dilezel, emamp collet.*

*- Ha me, eme unan euz ar pennou braz, am eus dalc'het mad. Ar ministr, hag ar gouarner, hag he dad a zo ive ministr, o deus great ho goalc'h epad an nevez amzer evit va zouelli ha va lacat da vont da brotestant. Ar c'haouiaded a lavare ne deujes mui, hag en doa ar presidant Washington gourc'hemennet ma en em c'hraje an oll*

*Mais le père ne put rentrer aussitôt et entre-temps arriva un ministre protestant ; car ceux-ci se trouvent toujours partout pour faire de la concurrence aux vrais missionnaire [...]*

*Robe noire, dit l'un d'entre eux, pourquoi n'es-tu pas venu ici à l'automne dernier ? J'ai failli être converti par le vieux ministre qui me disait que tu ne reviendrais plus.*

*Et moi, dit un autre, je suis allé voir le ministre. Il m'a dit aussi que tu ne reviendrais plus. Je n'avais pas envie de mourir sans baptême et je l'ai laissé me baptiser, mais je dis toujours les prières catholiques et j'ai toujours dit que je voulais rester catholique.*

*Ah, robe noire, dit un troisième, c'est de ta faute ; tu n'es pas venu et mon fils s'est fait protestant et il est marié à une protestante. Maintenant pourtant, puisque tu es revenu, je pense qu'ils deviendront tous les deux catholiques. Mais si tu nous abandonnes à nouveau, nous sommes perdus.*

*Et moi, dit l'un des chefs, j'ai tenu bon. Le ministre et le gouverneur, son père est aussi ministre, on fait tout ce qu'ils ont pu au printemps pour me tromper et me faire devenir protestant. Ces menteurs disaient que tu ne reviendrais plus et que le président Washington avait ordonné que*

<sup>743</sup> F&B n° 453 (04/10/1873)

protestanted.

tout le monde se fasse protestant.<sup>743</sup>

Les chrétiens cachés du Japon qui avaient su conserver leur foi malgré l'interdiction de leur religion, les persécutions et l'isolement, avaient très certainement dû avoir affaire, eux aussi, à de faux missionnaires (lire protestants) si l'on en juge par les questions qu'ils posèrent aux missionnaires catholiques lorsqu'ils les rencontrèrent enfin:

*Eur missioner euz ar Chin an tad Perny, o veza bet tro da zevel eun ilis nevez er Japon, a lavar e teuaz eun dervez eur vanden tud da gomz dre guz oc'h ar vissinerien, hag a reaz outho tri goulen.*

1. *Ha senti a rit-hu oc'h tad braz ar Relijion a zo e Rom?*

*la, emezho, ni zo bugale sentuz oc'h an Tad Santel ar Pap, ar penn euz an ilis, Vikel Jesus-Christ var an douar.*

2. *Ha demezet oc'h-hu?*

*Nan, ni so beleien, hag ar veleien catolig a ra al le da viret ato ar guerc'hdet; n'o deuz ken bugale nemet an eneoù a fizier enho.*

3. *Ha cridi a rit-hu eo bet ar Verc'hez, mam-Doue, concevet ep pec'het?- la, her c'hridi a reomp, hor feiz eo, ha lavaret a reomp gant an iliz: O Mari concevet ep pec'het, pedit evidomp!*

*Pa o devoa clevet ar responchou-ze, eme an tad Perny, ar Japoniz a stouaz da dreit ar vissinerien da boket dezho ha d'ho goalc'hi gant ho daelou. Goudeze o veza savet en ho za e leverjont: ia, ia, c'hui so beleien catolik, ni so ho pugale, ni so christenien; ha var hon lerc'h, e rouantelez braz ar Japon, ez eus meur a vil catolig hag a vir dre guz lezen ar verzerien goz.*

*Ar vissinerien a voa estlamet o clevet an traouze hag a veule Doue, ha divezatoc'h Pi nao, o veza clevet ar c'helou-ze, a scuille daelou a*

*Un missionnaire de Chine, le père Perny, ayant eu l'occasion de construire une nouvelle église au Japon, raconte qu'un groupe de personnes vint un jour, en secret, rencontrer les missionnaires et leurs posa trois questions.*

1. *Obéissez-vous au père suprême de la religion qui est à Rome ?*

*Oui, dirent-ils, nous sommes des enfants obéissants du Saint Père le pape, le chef de l'Eglise, vicaire de Jésus-Christ sur la terre.*

2. *Êtes-vous mariés ?*

*Non, nous sommes des prêtres et les prêtres catholiques font le serment de toujours conserver leur virginité, ils n'ont d'autres enfants que les âmes qu'on leur confie.*

3. *Et croyez-vous que la Vierge, mère de Dieu, a été conçue sans péché ?*

*Oui nous le croyons, c'est notre foi et nous disons avec l'Eglise : O Marie conçue sans péché, priez pour nous !*

*Quand ils eurent entendu ces réponses, dit le père Perny, les Japonais s'inclinèrent au pied des missionnaires pour les embrasser et les laver de leurs larmes. Après s'être levés ils dirent : oui, oui, vous êtes des prêtres catholiques, nous sommes vos enfants ; et derrière nous, dans le grand royaume du Japon il y a des milliers de catholiques qui gardent en secret la loi des anciens martyrs.*

*Les missionnaires furent émerveillés d'entendre ceci et louèrent Dieu, et plus tard Pie IX, ayant entendu cette*

laouenidigez. Evelse eun niver braz a gristenien  
so chomet eno varlerc'h ar c'hleze a glaske ho  
distruja, ha goude beza bet ancounac'het epad  
daou c'hant vloaz, e savont hirio en ho za evit  
lavaret: setu ni ama! ni eo iliz ar Japon; ni so  
bugale da Fransez Xavier, bugale d'ar verzerien  
canonizet gant Pii nao

nouvelle, versa des larmes de joie. Ainsi, un grand  
nombre de chrétiens a survécu à l'épée qui cherchait à  
les détruire, et après avoir été oubliés pendant 200 ans,  
ils se lèvent pour dire : nous voilà ! Nous l'Église du  
Japon ; nous les enfants de saint François-Xavier, les  
enfants des martyrs canonisés par Pie IX.<sup>744</sup>

La dernière question posée ces chrétiens cachés laisse cependant songeur : comment pouvaient-ils, étant restés coupés du monde pendant deux cents ans, connaître le dogme de l'Immaculée Conception alors que ce dogme n'a été défini par Pie IX qu'en 1854 ? Il est fort probable que le rapport du père Perny, sous le coup de l'émotion, ait été quelque peu enjolivé. Cette hypothèse est corroborée par un autre article au sujet de ces chrétiens du Japon dans lequel cette rencontre est évoquée mais de façon beaucoup plus crédible.

Er Japon, evel ma on doa hen lavaret en dez all,  
ez eus chomet christenien, daoust da guement so  
bet great abaoe tri c'hant vloaz evit ho distruja.  
Ar gristenien-ze o doa, e pep keraden, unan evit  
rei ar vadiziant. E c'hellit cridi ne voant ket  
goueziec bras var al lezen gristen ; epad keit  
amzer ep missionerien o devoa, ep mar,  
ancounac'het meur a dra. Gouzout a reant  
gouscoude e Ilie beleien ar guir relijion beva  
dizemez, ec'h enorent ar Verc'hez Vari, e sentent  
oc'h ar Pap, ar penn euz an iliz a Rom. Evelse  
ministret protestant o veza eat di, e lavarent : Ne  
ket ar re-ma eo ar veleien a dle dont deomp ; mes  
pa zeuz eat di guir vissionerien, o deuz anavezet  
dioc htu e voa digouezet gantho ar veleien a  
c'hortozent.

Da c'hortoz ar vissionerien vad-ze da zont, ar  
Japoniz a lavare etrezho : Daoust ha ni n'on eus  
ken a vreudeur var an douar ? Hirio e c'houzont o  
deus var an douar daou c'hant milion a vreudeur.  
Gouzout a reont eo bet Mari concevet ep pec'het ;

Au Japon, comme nous l'avions dit l'autre jour, des  
chrétiens ont survécu à tout ce qu'on a fait depuis  
300 ans pour les détruire. Ces chrétiens avaient  
quelqu'un dans chaque village pour administrer les  
baptêmes. Vous comprendrez qu'ils n'étaient pas très  
savants sur la loi chrétienne ; après tant de temps  
sans missionnaire, ils avaient très certainement  
oublié beaucoup de choses. Ils savaient cependant  
que les prêtres de la vraie religion doivent rester  
célibataires, ils honoraient la Vierge Marie, ils  
obéissaient au pape, le chef de l'Église à Rome.  
Ainsi, les ministres protestants y étant allés, ils  
disaient : ce ne sont pas là les prêtres qui doivent  
venir à nous. Mais quand les vrais missionnaires les  
ont rencontrés, ils ont reconnu tout de suite en eux  
les prêtres qu'ils attendaient.

En attendant que ces bons missionnaires n'arrivent,  
les Japonais se demandaient entre eux : n'avons-  
nous plus de frères sur la terre ? Aujourd'hui, ils  
savent qu'ils ont sur la terre 200 millions de frères. Ils  
savent que Marie a été conçue sans péché ; ils

<sup>744</sup> F&B n° 206 (09/01/1869)

*gouzout a reont c'hoaz eo laket ho merzerien var daolen ar zænt, hag hano Pii Nao so dalc'h mad en ho guinou. Gouscoude ar vissionerien eat di hag ar gristenien a so hiskinet a nevez.*

*savent encore que leurs martyrs ont été portés sur la liste des saints et le nom de Pie IX est en permanence dans leur bouche. Pourtant, les missionnaires et les chrétiens y sont à nouveau persécutés.<sup>745</sup>*

Dans dans un troisième article à leur sujet,<sup>746</sup> on peut lire que s'ils « n'ont pas réussi à conserver une religion chrétienne assez correcte, il y a du moins une grande différence entre eux et les infidèles au milieu desquels ils vivent. » Il est important de souligner l'emploi du terme « assez » ; mais assez pour quoi ? Assez pour être reconnue conforme et valable par l'Église Romaine car l'Église est non seulement catholique et apostolique mais aussi romaine. Or, la diffusion du catholicisme hors d'Europe s'accompagne d'une obsession de la conformité avec la norme romaine. Claude Prudhomme a étudié ce fait en détail pour le pontificat de Léon XIII : « Tout devient prétexte à consulter la propagande pour vérifier la conformité des usages missionnaires au modèle romain une véritable boulimie réglementaire s'empare des missions, selon une spirale où la demande de la base alimente la volonté normalisatrice du centre, laquelle renforce chez les missionnaires l'obsession d'agir selon les normes, et donc les conduits à soumettre de nouveaux cas. »<sup>747</sup> Cette volonté normalisatrice et cette obsession des missionnaires d'être dans le droit chemin étaient déjà en place sous Pie IX comme Feiz ha Breiz nous le montre au détour de ses pages. L'adage « hors de l'Église, point de Salut » signifie en réalité « hors de la stricte conformité aux usages de l'Église romaine, point de Salut » ce qui ne va évidemment pas sans poser de problèmes pour les chrétientés qui ne bénéficient pas d'un encadrement clérical suffisant :

*Badezet [eo bet kristenien guzh ar Japon] gant tud euz ar c'harter pere a guemere ar garg-ze an eil varlerc'h eguille, ha calz anezho n'int ket bet badezet mad, pe da viana n'oar ket sur ha mad eo ar vadiziant o deus resevet.*

*[Les chrétiens cachés du Japon] ont été baptisés par des gens de leur région qui se transmettaient cette charge et beaucoup d'entre eux n'ont pas été bien baptisé ou, du moins, on n'est pas sûr que le baptême qu'ils ont reçu est valable.*

*Dre c'hras Doue abaoe ar bloas 1863 ma eo bet dizoloet ar gristenien-ze, eun antercant den iaouanc bennag a ioa bet kelennet mad, ha laket e tro da zeski ar c'hatekis da dud ho zi ; hag*

*Par la grâce de Dieu, depuis l'an 1863 où ces chrétiens ont été découverts, une cinquantaine de jeunes gens ont été bien instruits et formés à apprendre le catéchisme aux gens de leur*

<sup>745</sup> F&B n° 158 (08/02/1868)

<sup>746</sup> F&B n° 164 (21/03/1868)

<sup>747</sup> PRUDHOMME Claude, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1878-1903)*

*abaoue eun niver braz a ioa bet laket e stad da reseo ar zacramanchou. Kementse a ioa bet great sioula ma c'hallet.*

*maison. Depuis, un grand nombre a été reconnu apte à recevoir les sacrements. Tout s'est fait le plus tranquillement possible.<sup>748</sup>*

Il est aisé de comprendre que, même si les choses ont été expliquées calmement, certains Japonais aient eu du mal à accepter que leur baptême soit déclaré non valide et que leurs parents, qui avaient été baptisés de la même manière, n'accéderaient pas au paradis sous prétexte que le sacrement qu'ils avaient reçu n'était pas tout à fait conforme aux normes romaines. Nous avons certainement là l'explication au fait que les héritiers spirituels des cryptochrétiens, comme on les appelle, aient refusé de réintégrer une Église catholique qui s'était trop éloignée de leur foi.<sup>749</sup> Bien évidemment, Feiz ha Breiz ne souffle mot à ce sujet.

Pie IX a beau déclarer en offrant des habits sacerdotaux à la mode romaine à des prêtres d'Orient : «*Hogen, emezhan, evit an dra ze ne fell ket din ho latiniza* »<sup>750</sup> (or, dit-il, je ne veux pas les latiniser pour autant), Feiz ha Breiz ne dit rien des arrangements consentis par la papauté pour obtenir le rattachement de certaines Églises orientales comme celle des Bulgares.<sup>751</sup> La diffusion du catholicisme outre-mer consiste en effet plus à une plantation d'Églises aux modèles spirituels et liturgiques romains qu'à une adaptation du message évangélique aux cultures indigènes. La discussion entre Pie IX et l'évêque Hillion de Saint-Domingue est éclairante à ce sujet :

— *Ah ! eme ar Pab [...] Neuze gueleit a ran ivegant plijadur ez oc'h e guirionez romaned, e Haïti.*

— *Oh ia, Tad santel, a galon hag a ene, e pep tra e fell deomp delc'her mad da Rom. Bez'emaomp, a drugare Doue, en eur vro eleac'h n'eus ket a c'hiziou cos d'en em zizober anezho, hag evelse evit al lidou hag evit ar Breviel e reomp evel e Rom.*

*Kementse a reas plijadur d'ar Pap.*

— *Ah ! Dit le pape [...] Et puis je vois avec plaisir que vous êtes vraiment des Romains à Haïti.*

— *Oh oui, Très Saint Père, de cœur et d'esprit, nous voulons nous conformer en tout à Rome. Nous sommes, grâce à Dieu, dans un pays où nous n'avons pas à nous défaire de vieilles habitudes, et c'est ainsi que pour les rites et pour le bréviaire, nous faisons comme à Rome.*

*Ceci fit grand plaisir au pape.<sup>752</sup>*

Nous avons là une évidente allusion aux rites chinois et Malabars mis en place par les jésuites qui, bien que condamnés dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, restaient toujours vivaces. C'est cette

<sup>748</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>749</sup> Nathalie KOUAME, « Le Japon ne sera pas chrétien », in *L'Histoire* n° 333, juillet-août 2008.

<sup>750</sup> F&B n° 481 (18/04/1874)

<sup>751</sup> F&B n° 87 (29/09/1866) et PRUDHOMME op. cité p. 402.

<sup>752</sup> F&B n° 481 (18/04/1874)

rigidité dogmatique et rituelle qui empêcha une véritable inculturation du christianisme et fit que le catholicisme fut toujours perçu en Extrême-Orient comme une religion étrangère.

On comprend dès lors beaucoup mieux cette volonté de regrouper les chrétiens indigènes autour des missions afin de préserver la pureté du dogme et des pratiques comme le montre cet exemple africain :

*Bez' on eus ive eun nebeut tiegeziou christen. Ar re ma a gar en em zalc'her a dost d'ar vissionerien ha d'ar c'hoarezed. [...]*

*Ar gristenien a chom pell a chom pell dioc'h ar vissionerien a zalc'h ive fals-credennou. Pa o deuz afer oc'h an dud divadez e tec'hont euz ar geraden gant aoun na ve tolet eur viltans bennak varvezho. E guirionez ar sorserien ne reont nemeur a van evit cometi torfejou, hag aliez e lazont tud dre c'hontam.*

*Etouez ar christenien ne deus mui a sclavet; abouez poan avoalc'h eo lamet ar slavach euz ho zouez.*

*Nous avons aussi quelques familles chrétiennes. Celles-ci apprécient de résider à proximité des missionnaires et des sœurs. [...]*

*Les chrétiens qui habitent loin de la mission conservent, eux aussi, des superstitions. Quand ils ont des problèmes avec les infidèles, ils fuient le village de peur qu'on ne leur jette des sorts. En réalité, les sorciers ne se gênent pas pour commettre des crimes et, bien souvent, ils tuent les gens par poison.*

*Il n'y a plus d'esclaves parmi les chrétiens mais il a été très difficile d'extirper l'esclavage parmi eux.<sup>753</sup>*

Bien évidemment, quelques légères adaptations et dérogations à la norme apparaissent ici et là dans Feiz ha Breiz mais elles sont toujours de portée limitée : on explique, par exemple, qu'en Chine le catéchisme est divisé en quatre parties et que dans bien des pays les processions chrétiennes n'ont pas tout à fait la même apparence que celles d'Europe. Voici comment est décrite une procession à Mysor du côté de la Turquie (?).

*Gouscoude dre ama ne ouzeur ket mont gant an hent sioul ha didrouz evel ma zear en hor bro. Lod evit quir a ia en eur bedi ep ober trouz, mes cals a ia en eur gana, en eur ober eun tam muzic bennag, en eur losker tennou. Ama e caront ober trouz.<sup>754</sup>*

*Cependant, par ici, on ne sait pas marcher sur la route de façon calme et silencieuse comme nous le ferions dans notre pays. Il est vrai que certains marchent en priant sans bruit mais beaucoup vont chantant, faisant un peu de musique et en tirant des coups de feu. Ici, ils aiment faire du bruit.*

L'ethnocentrisme et le romanocentrisme sont bien l'une des caractéristiques du mouvement missionnaire tel que Feiz ha Breiz nous le dépeint dans cette seconde moitié du

<sup>753</sup> F&B n° 437 (14/06/1873)

<sup>754</sup> F&B n° 84 (08/09/1866)

XIX<sup>e</sup> siècle. Cela va même au point qu'Amet Limbour répugne à administrer les sacrements à des Réunionnais qu'il trouve trop pauvrement vêtus pour ces grandes occasions ; heureusement, la Bretagne apporte la solution :

*An dud-ma a vev en eur baourantez ar vrassa. An drederen anezho n'o deus ket eun tam dillad d'en em c'holo. Noaz egis buzuk, ne allont ket dont d'an oferen na d'ar c'hatekis. Brema ez eus bloaz em euz resevet dillad, coz ha nevez, euz a Guemperle, Douarnenez ha Pondaven. Gant an dillad-ze eun niver braz o deus gallet dont da reseo ar sacramanchou.*

*Ces gens vivent dans la plus grande pauvreté. Le tiers d'entre eux n'a même pas un vêtement pour se couvrir. Nus comme des vers, ils ne peuvent aller ni à la messe ni au catéchisme. Il y a maintenant un an que j'ai reçu des vêtements, neufs et vieux, de Quimperlé, de Douarnenez et de Pont-Aven. Avec ces vêtements, un grand nombre a pu venir recevoir les sacrements.<sup>755</sup>*

Il est vrai que ces Réunionnais devaient avoir plus fière allure en *bragoù bras* et chapeau rond à guides, que la *penn-sardin* devait seoir à merveille aux réunionnaises. Le respect de la culture locale d'un côté et l'obligation de conformité romaine d'un autre côté, étaient les deux impératifs paradoxaux auxquels les missionnaires étaient confrontés dans leur œuvre de plantations d'Églises indigènes. Ce paradoxe explique sans doute en grande partie la masse de lettres que recevait la Congrégation de la Propagande de la part des missionnaires sur le terrain. Il devait en effet être difficile de concilier le respect de la langue, des us et coutumes, de la sensibilité particulière à chaque population et la conformité avec un dogme et des rites, élaborés au fil du temps, pour et par des Européens. La volonté de couper les nouveaux chrétiens du monde des païens sans pour autant les européaniser devait tenir de la gageure car langue, religion et culture ne sont pas autonomes et c'est ensemble qu'ils participent à la construction identitaire. Il est donc très difficile de chercher à remplacer la religion d'un homme par une autre sans que cette dernière n'épouse, partiellement à tout le moins, les contours de celle dont elle entend prendre la place. La rigidité dogmatique de l'Eglise Catholique Apostolique mais Romaine dut ainsi freiner son développement parmi des nations dont la civilisation est solidement structurée et condamna le catholicisme à rester une religion définitivement étrangère. Ceci explique en partie que ce sont surtout les franges pauvres ou marginalisées des peuples d'Extrême-Orient qui s'y montrèrent accueillantes. Il est intéressant de noter que certaines traditions bretonnes, dont *Feiz ha Breiz* chantent les louanges, sont manifestement d'origine préchrétiennes (troménie, culte de saints non officiels etc.) et sont assez proches de ce qui outre-mer serait appelé superstition. Ces mêmes

---

<sup>755</sup> F&B n° 210 (06/02/1869)

superstitions contre lesquels les missionnaires, fussent-ils bretons, doivent lutter au nom de la conformité romaine.<sup>756</sup>

#### 4.4.4 Le clergé indigène

Dans un exemple précédemment cité, nous avons vu le pape demander à l'évêque Hillion s'il y avait dans son évêché des « prêtres nègres. »<sup>757</sup> L'évêque ayant pu répondre affirmativement, Pie IX s'était réjoui. Le souci de la formation d'un clergé indigène a été en effet une constante des pontificats de Pie IX et de Léon XIII. Le succès de la plantation d'une Église n'est considéré comme assuré qu'à partir du moment où les chrétiens sont devenus assez nombreux et qu'ils ont assez de prêtres indigènes pour justifier la mise en place d'une hiérarchie complète, des catéchistes jusqu'à l'évêque. Vicaires apostoliques et missionnaires ont donc pour vocation de semer des graines de chrétienté outre-mer, de planter de nouvelles Eglises, d'en surveiller la croissance puis d'aller recommencer ailleurs. Rome devant rappeler très souvent aux vicaires apostoliques leurs obligations quant à la formation d'un clergé autochtone, il apparaît que certains missionnaires européens n'avaient pas franchement l'intention de consacrer une grande énergie à la formation d'un clergé indigène avec lequel ils devraient, à terme, partager le pouvoir avant de le céder complètement. Rome ayant ordonné l'ouverture de séminaires dans les pays de mission, les congrégations ont obéi. Cependant, les résultats quantitatifs restent fort médiocres et le clergé autochtone est toujours maintenu en situation de subordination. La perspective d'un épiscopat indigène semble s'éloigner.<sup>758</sup>

En sus de la question de pouvoir se posent aussi les questions de la pureté dogmatique et de la conformité rituelle dont nous avons vu qu'elles tournent presque à l'obsession. Les ex païens étant toujours suspects d'avoir conservé quelques mauvaises traditions et superstitions, le soupçon de syncrétisme flotte toujours autour du clergé indigène dont la formation est pourtant aussi rigoureuse que celle des missionnaires eux-mêmes. Comme l'écrit Claude Prudhomme : « la contradiction est encore plus flagrante quand surgit la question du clergé indigène. D. Jacobini reprend la doctrine de la propagande pour affirmer que rien ne sera solidement établi sans un clergé chinois capable de diriger lui-même l'Église, et il regrette vivement l'absence de vicaire apostolique chinois. Mais, dans le même temps, perdure une vision négative des capacités du clergé chinois dont le consultant réclame un contrôle sévère.

---

<sup>756</sup> Cf. Alain CROIX et Fañch ROUDAUT, *Les Bretons, la mort et Dieu* ; Michel LAGREE, *Religion et culture en Bretagne* ; Jean-Yves GUIOMAR, *Le Bretonisme*.

<sup>757</sup> F&B n° 481 (18/04/1874)

<sup>758</sup> Claude PRUDHOMME, op.cité , p 365

En conséquence, sa promotion est repoussée à plus tard parce qu'elle suppose de le civiliser en le romanisant, c'est-à-dire aussi de le déculturer. Toute la formation vise à arracher le candidat à la prêtrise à son milieu d'origine puis à le maintenir soigneusement à part, loin de la pensée chinoise traditionnelle et loin de sa famille, à le surveiller étroitement, enfin à redresser d'éventuels dérapages. »<sup>759</sup>

Ce soupçon de syncrétisme à l'égard du clergé indigène est absent de Feiz ha Breiz qui considère qu'un prêtre catholique, qu'il soit européen, chinois ou noir est avant tout un prêtre qui ne peut délivrer un autre message que celui de la Sainte Église Catholique Apostolique et surtout Romaine. S'ils se sont convertis au catholicisme et sont entrés dans les ordres, c'est bien parce qu'ils reconnaissent que cette religion est meilleure que celle qu'ils professaient auparavant et quelle est la seule qui mène au Salut.

Le seul contre-exemple que l'on pourrait citer ici est l'article qui raconte l'arrivée de Mgr Testard du Cosquer en Haïti :

*Dom Doue en em garge da ziatredi ar parc a fizie enha da labourat. An darnvuia euz ar veleien reuzeudig pere en doa aoun da velet eno dirazhan, a iea da glask tenvalijen e lec'h all kerkent ha ma veljont eun escob o tont. Pa zigouezaz var rad Porz-ar-Prins, ha gantha guir veleien, breudeur ha leanezet en em voestlet da rei descadurez christen d'ar vugale, ar vro reuzeudig a haïti a ioa evit biken gounezet d'ar sclerijen, d'ar peoc'h, d'ar feiz a zao hag a zavete ar bobliou [...]*

*La main de Dieu se chargerait de déblayer le champ qui lui avait été confié pour le travailler. La plupart des prêtres misérables qu'il avait peur d'y trouver allèrent chercher de l'ombre ailleurs dès qu'ils virent l'évêque approcher. Quand il arriva dans la rade de Port-au-Prince, accompagné de vrais prêtres, deux frères et deux sœurs consacrés à l'éducation chrétienne aux enfants, le misérable pays d'Haïti était, pour toujours, gagné à la lumière, à la paix, à la foi qui se lève et qui sauve les peuples [...]*<sup>760</sup>

A contrario, la proximité ethnique et culturelle du clergé indigène avec les païens est considérée comme un atout comme le montre l'exemple du frère Raphaël.

*Tud ar c'harteriou-ze ne garont nemeur tud ar vroma ; dizfiziout a reont anezho ha zoken ho c'hassat, ha kementse abalamour ma o deus aoun razho. Pa velint ar breur Raphael pehini a so eus ho goad, o vont en dro d'ho c'haout desket mad, christen calonec, cre ha iach, o devezho*

*Les gens de ces régions n'aiment guère les gens de notre pays ; ils s'en méfient et même les haïssent, et ceci parce qu'ils en ont peur. Quand ils verront le frère Raphaël qui est de leur sang, retourner vers eux bien instruit, chrétien courageux, fort et sain, ils auront beaucoup plus de confiance en lui qu'en des*

<sup>759</sup> Claude PRUDHOMME, op.cité , p 262.

<sup>760</sup> F&B n° 246 (16/10/1869)

*cals muioc'h a fizians er vissionerien estren.*

*missionnaires étrangers.*<sup>761</sup>

Quelques lignes plus haut, Feiz ha Breiz avait noté que le frère Raphaël n'était que sous diacre et que l'on n'avait pas attendu qu'il soit ordonné prêtre pour l'envoyer chez ses compatriotes. Cette précision peut être interprétée de deux façons contradictoires : soit que le frère Raphaël sera prochainement ordonné prêtre mais que l'urgence du départ n'a pas permis son ordination, soit que le frère Raphaël, qui accompagne trois capucins européens, n'est perçu que comme un subalterne bien utile et appelé à rester dans cette condition. À l'évidence, Feiz ha Breiz opte pour la première solution. De la même manière, les enfants arabes recueillis par Mgr Lavigerie sont éduqués en arabe, sont nourris et habillés à la mode du pays afin de pouvoir, plus tard, porter la Bonne Nouvelle à leurs frères.<sup>762</sup>

La position subalterne des clergés indigènes transparait tout de même en Feiz ha Breiz mais il pourrait difficilement en être autrement car ce journal se nourrit de lettres écrites par des missionnaires européens et non par des autochtones. Les lettres publiées sont souvent présentées comme racontant les exploits ou les tourments d'un missionnaire ou d'un évêque européen dont on cite le nom accompagné de prêtres locaux dont le nom n'est-lui pas cité.

*An Aotrou'n Escop Kobes, escop ar Seneguambi,  
so eat en dro d'he vission, eur beleg morian hag  
hen.*

*Mgr. l'Evêque Kobes, évêque de Sénégal, s'en  
est retourné à sa mission, accompagné d'un  
prêtre nègre.*<sup>763</sup>

Malgré cela, le clergé indigène n'apparaît jamais dans Feiz ha Breiz comme étant moins bons ou moins dévoués que les missionnaires européens comme l'atteste l'éloge funèbre de Mgr Jeantet du Tonkin occidental.

*Neuze en em lakeas da zevel beleien a douez tud ar vro.  
Abenn ar bloas 1862, en doa beleguet ouспен pevar-  
uguent cloareg euz ar vro-ze, hag ouспен tregont  
anezho a ioa eat en he raog d'an Env dre ar verzerenti.*

*Il se mit à former des prêtres parmi les  
autochtones. En 1862 il avait déjà ordonné plus  
de 80 clercs de ce pays, dont plus de 30  
l'avaient précédé au Ciel par le martyre.*<sup>764</sup>

---

<sup>761</sup> F&B n° 100 (29/12/1868)

<sup>762</sup> F&B n° 166 (04/04/1868)

<sup>763</sup> F&B n° 174 (30/05/1868)

<sup>764</sup> F&B n° 110 (09/03/1867)

## 4.5 Le martyr du pasteur et de son troupeau

### 4.5.1 La recherche du martyr

La thématique du martyr est très présente dans Feiz ha Breiz. Nous en avons déjà dit quelques mots lorsque nous avons évoqué la maison des Missions Étrangères de la rue du bac à Paris que Mgr Touchet surnommait « École Polytechnique du Martyre. »<sup>765</sup> Pour comprendre ce phénomène, il convient de se replacer dans cette vision quasi manichéenne du monde qui est celle de Feiz ha Breiz. On y voit en effet Dieu et le diable s'affronter pour la possession des âmes.

*Setu aze ar vuez hag ar maro a zo marteze ouz ho cortoz. Mes e creiz an oll boaniou-ze Doue n'oc'h ancounac'haio ket. An Doue-ze pehini en deus ho calvet hag a behini o peuz clevet ar vouez, an Doue-ze ne c'houlen nemet eun dra diganeoc'h, nemet ma labouroc'h calounec evit he c'hloar hag evit silvidighez an eneou. Pe e tougo ho labour frouez, pe ne raïo ket, n'euz forz: Doue a c'houezo ho tigoll euz ho poan.*

*“Cant milion ene a zo ouz ho cortoz evit rei d'ehoc'h ho c'hassouni e plas ar garantez o peuz evitho. An eneou-ze o deuz coustet goad eun Doue. Jesus en deuz mall da rei dezho ar vuez euz ar c'hras, da lakaat da bara varnho ar sc<sup>1</sup>erijen euz ar feiz, da ghemeret anezho evit he vugale. Ha c'houi eo a zo bet choazet evit ho gounit hag ho digas dezhan. [...] Eun ene ebken gounezet da Zoue a dal muioc'h eghet mil merzerenti.*

*Voici la vie et peut-être la mort qui vous attendent. Cependant, au milieu de toutes ces peines, Dieu ne vous oubliera pas. Ce Dieu qui vous a appelés et dont vous avez entendu la voix, ce Dieu ne vous demande que de travailler avec courage pour sa gloire et pour le Salut des âmes. Soit votre travail portera ses fruits soit il ne le fera pas, peu importe : Dieu saura vous récompenser de vos peines.*

*Cent millions d'âmes vous attendent pour vous donner leur haine en échange de l'amour que vous leur offrez. Ces âmes ont coûté le sang d'un Dieu. Jésus a hâte de leur donner la vie de la grâce et de faire briller sur elles la lumière de la foi, de les recevoir comme ses enfants. Et c'est vous qui avez été choisis pour les gagner et les lui apporter. [...]*

*Une seule âme gagnée à Dieu vaut plus que mille martyres.<sup>766</sup>*

S'il n'y avait blasphème dans ce genre de calculs, on pourrait dire que s'il faut mille martyrs pour une âme gagnée, et qu'un martyr est sûr d'arriver au paradis, cette opération

<sup>765</sup> Cité par Gérard CHOLVY, *Histoire religieuse de la France, Géographie XIXe-XXe*, p. 172

<sup>766</sup> F&B n° 102 (12/01/1867)

rapporte mille et une âmes à Dieu alors que le diable se trouve avec un déficit d'une âme au terme de cette arithmétique.

Comme nous l'avons déjà écrit, la mémoire de la Révolution fut l'un des éléments moteurs du mouvement missionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle. La Déclaration des Droits de l'Homme a fait de la religion une simple opinion personnelle et, par conséquent, celle-ci ne va plus de soi et s'intériorise : « je n'ai qu'une seule âme et je dois la sauver ». La Constitution Civile du Clergé, quant à elle, divisa gravement celui-ci et en jeta une bonne partie dans la clandestinité. Cette expérience douloureuse eut de nombreuses conséquences. Traumatisante, la Révolution oblige à un retour à l'essentiel qui s'exprime notamment par une spiritualité qui privilégie la référence au Christ crucifié, au cœur de Jésus ou de Marie. Par ce biais, elle fit émerger un catholicisme de combat et nombreux sont les fondateurs de sociétés missionnaires marqués, directement ou indirectement, par cette expérience du catholicisme de la clandestinité où les choix prennent un caractère crucial. La vocation missionnaire est ainsi vécue comme une forme privilégiée de l'abandon complet à la volonté divine. D'autre part, la résistance à la Révolution s'accompagne, dans l'Église de France, à une adhésion étroite à l'autorité romaine qui rompt avec le gallicanisme qui prévalait jusque-là.<sup>767</sup>

Cette mémoire de la Révolution est soigneusement entretenue par Feiz ha Breiz qui multiplie les récits de chouans et bons prêtres réfractaires et qui ne manqua pas de faire la promotion du chef-d'œuvre de la littérature populaire de Lan Inisan, *Emgann Kergidu*. Non contents d'en proposer une souscription à prix attractif,<sup>768</sup> le journal en publia même de larges extraits à partir d'avril 1877. Les récits mettant en scène bons chouans et prêtres courageux voisinant des écrits missionnaires, le lecteur devait avoir bien de la peine à se garder d'établir des analogies. C'est probablement bercé dans ce climat antirévolutionnaire que les futurs missionnaires trouvèrent leur vocation comme le père Gagelin dont la biographie raconte qu'il est né le 10 mai 1799, à Montperreux, dans le Doubs et fut baptisé, discrètement, par un prêtre réfractaire, le 14 juillet.<sup>769</sup> À ses amis qui l'avertissaient qu'il allait être martyrisé (1833), il écrivit un billet pour le moins éloquent.

Setu ama petra a respontas d'he vignoned : « Ar | Voici ce qu'il répondit à ses amis : « la nouvelle

<sup>767</sup> Cf. Claude PRUDHOMME, « Aux sources du réveil missionnaire catholique du XIX<sup>e</sup> siècle : Fance, pays de missionnaires. » in Gérard CHOLVY, *L'éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi*, pp.7-21

<sup>768</sup> F&B n° 48 (13/02/1877)

<sup>769</sup> <http://128.mepasie.net/francois-isidore-gagelin.fr-fr.4.125.content.htm>  
consulté le 14/08/2008

& Christian SIMONET, *Les dix saints martyrs du Vietnam*, p. 6-13.

*c'helou a zigasit din a laca va c'halon da zridal gant levez. Nan, n'em eus ket a aoun evit he lavaret : biscoas kelou n'en doa great kement a blijadur din. Pe gen indin bennak ma zoun euz a c'hras ar verzerinti, em eus bet ar brasa ioul dezhi abaoue va c'henta bugaleach ; he goulennet em eus bevech ma lavaren an oferen santel. »*

*que vous m'annoncez fait bondir mon cœur de joie. Non je n'ai pas peur de le dire : jamais une nouvelle ne m'avait fait tant plaisir. Bien que je sois indigne de la grâce du martyr, j'en ai eu le désir depuis ma plus tendre enfance ; je l'ai demandé chaque fois que je disais la sainte messe. »<sup>770</sup>*

Dans l'éloge funèbre que fit Léopold de Lédéleuc de Mgr Testard du Cosquer, on peut lire aussi :

*Buez ar christen, buez an abostol, an huela pazen euz ar vuez christen, a zo dreist pep tra hag e pep tra, eur Sacrifis.*

*La vie du chrétien, la vie de l'apôtre, la plus haute marche de la vie chrétienne, est par-dessus tout et en tout un sacrifice.<sup>771</sup>*

Ainsi, la perspective du martyr, loin d'effrayer les jeunes missionnaires était parfois leur but ultime. La mort ne semble être qu'un mauvais moment à passer et mourir en martyr revient « à troquer la terre contre le ciel. »<sup>772</sup> Nous avons déjà cité plusieurs articles concernant le tirage au sort des champs d'apostolat aux Missions Étrangères de Paris qui, d'après Feiz ha Breiz, avait été institué pour donner à chacun une chance égale de gagner une couronne de martyr. Bien entendu, certains sont plus chanceux que d'autres à cette loterie, ce qui ne manque pas de susciter quelques jalousies, bien comprises des professeurs du séminaire.

*Rejantet ar seminer, pere a zo missionnerien goz, a vous-c'hoarze o clevet ar glouer iaouanc o comz evelse: hiniennou anezho a huanade e goueled ho c'halonou.*

*« An dud iaouanc-ma, eme unan, a zo eürus! Lavaret em euz tremenet daouzec vloaz er memes mission hag eo chomet va buhez ganen! Goude tout, n'em eus ket a zrouc outho, ar vugale ghez: red mad eo da unan bennac caout ar chans vella. »*

*Les régents du séminaire, qui sont d'anciens missionnaires, souriaient en entendant les jeunes clercs parler ainsi : certains d'entre eux soupiraient au fond de leur cœur.*

*« Que ces jeunes gens, dit l'un d'entre eux, sont heureux ! Dire que j'ai passé 12 ans dans la même mission et que je suis resté en vie ! Après tout, je ne leur en veux pas, les pauvres enfants, il faut bien que certains aient plus de chance que d'autres. »<sup>773</sup>*

<sup>770</sup> F&B n° 429 (19/04/1873)

<sup>771</sup> F&B n° 242 (18/09/1869)

<sup>772</sup> F&B n° 110 (09/03/1867)

<sup>773</sup> F&B n° 101 (05/01/1867)

Si le séminaire des Missions Étrangères, comme le rappelle Claude Prudhomme,<sup>774</sup> se rend célèbre par sa chapelle des martyrs, tous les instituts baignent dans ce climat dont les dangers n'échappent pas à plusieurs fondateurs de congrégations, soucieux de tempérer l'ardeur ambiguë, et parfois malsaine, qui pousse certains jeunes gens à choisir les missions lointaines. Ainsi, Libermann écrit : « Le désir du martyr est bon, quand il est en nous par impression et d'une manière quasi passive... »<sup>775</sup> Néanmoins, la littérature missionnaire, dont Feiz ha Breiz est un relais continue à exalter une image du missionnaire candidat au martyr.

L'image de Jésus mort sur la croix étant au cœur de la spiritualité post révolutionnaire, il n'est pas surprenant de la retrouver en filigrane des descriptions de martyr dans Feiz ha Breiz et le martyr de Mgr Berneux est un modèle du genre. Avant de commencer l'étude de cet article, il convient de souligner qu'encore une fois, Goulven Morvan prend quelques libertés avec la réalité historique. On ne lui en tiendra pas rigueur car son objectif est l'édification et non de faire œuvre d'historien. Or, suivre la chronologie et la géographie des faits aurait considérablement alourdi le récit sans rien apporter de plus à l'édification des lecteurs de Feiz ha Breiz.<sup>776</sup>

---

<sup>774</sup> Clude PRUDHOMME, *Politique missionnaire de Léon XIII*, p. 7.

<sup>775</sup> Cité par P. Blanchard, *Le vénérable Libermann*, t. II, p. 264

<sup>776</sup> BERNEUX, Siméon-François, confesseur de la foi dans les prisons du Tonkin, missionnaire en Mandchourie, évêque, vicaire apostolique et martyr en Corée, montra partout un zèle infatigable, une charité vraie, une piété profonde, des talents remarquables. Il naquit le 14 mai 1814 à Château-du-Loir (Sarthe), fit ses études au collège de sa ville natale, à celui du Mans, au petit séminaire de Précigné et au grand séminaire du Mans. Précepteur pendant quelque temps dans la famille de La Bouillerie, il fut ordonné prêtre le 20 mai 1837, et professa ensuite la philosophie au grand séminaire de son diocèse. Désireux de se consacrer à l'apostolat chez les infidèles, il entra au séminaire des Missions Étrangères le 15 juillet 1839, et en partit le 15 janvier 1840 pour le Tonkin occidental où il arriva en janvier 1841. A peine installé à Phuc-nhac, il fut arrêté le 11 avril, emmené à Hué, et incarcéré avec quatre missionnaires : Charrier, Miche, Duclos, Galy, et comme eux condamné à mort avec sursis. Ce fut seulement en mars 1843, que les cinq prêtres recouvrèrent la liberté, grâce à l'intervention énergique de Favin-Lévêque, commandant de la corvette Héroïne. Cet officier voulait les ramener en France ; mais, arrivé à l'île Bourbon, Berneux obtint de pouvoir se rendre à Macao. Deux mois après son arrivée en cette ville, il partit pour la mission de Mandchourie ; il y était en mars 1844. Il étudia la langue dans le Leao-tong, auprès de Mgr Verrolles dont il partagea les travaux, et dont il devint le provicaire en 1849. Cette même année, une persécution l'obligea à se réfugier à Chang-haï pendant quelques semaines ; il rentra ensuite dans sa mission que, durant un voyage de son évêque en Europe, il gouverna à la satisfaction générale. En 1854, il fut choisi pour coadjuteur par Mgr Verrolles, qui, en vertu d'un bref du 11 mars 1844, se prépara à le sacrer évêque de Trémite ; en fait, Mgr Ferréol, vicaire apostolique de la Corée, se basant sur un bref du 22 mars 1844, l'avait nommé coadjuteur et était mort peu de temps après (3 février 1853). Transmis à Rome, le désir de Mgr Ferréol avait été ratifié, et par brefs du 5 août 1854, Berneux avait été nommé évêque de Capse et vicaire apostolique de la Corée. Ces brefs lui parvinrent trois jours avant qu'il fût sacré évêque de Trémite ; il fut donc sacré évêque de Capse le 27 décembre 1854, à Cha-ling. Il se mit en route le 17 janvier 1855 par Chang-haï ; en mars 1856 il se cachait à Séoul et commençait l'étude du coréen. Au mois de novembre, il entreprenait la visite de ses chrétiens. Ses travaux et ceux de ses prêtres obtinrent des résultats assez heureux, puisque, malgré la défense sous peine de mort d'embrasser le catholicisme, le nombre des chrétiens augmenta de plusieurs milliers en dix ans. Un séminaire fut établi. Deux imprimeries furent installées. L'évêque déployait une activité et un zèle admirables ; souvent, il passait des journées entières et une partie des nuits au confessionnal ; il couchait sur la dure, n'avait qu'une nourriture d'anachorète. Il gouvernait avec bonté et fermeté.

En janvier 1866, l'arrivée d'un navire russe dans le port de Ouen-san jeta l'émoi à la cour de Séoul. Quelques chrétiens, convaincus que les circonstances étaient favorables pour obtenir la liberté religieuse, écrivirent au régent du royaume et lui firent connaître la présence de prêtres européens : au lieu de la liberté, ce fut la persécution. Le 23 février, l'évêque fut arrêté et jeté en prison ; trois missionnaires : de Bretenières, Beaulieu et Dorie, l'y rejoignirent bientôt. Il eut à répondre à de nombreux interrogatoires et subit plusieurs fois des tortures, particulièrement la bastonnade sur les jambes et la poncture des bâtons sur tout le corps. Sa sentence de mort fut

« Dridal a rea va c'halon, emezhan, oc'h en em velet treinet evel ma voa bet guechall hor Zalver euz ar Jardin Olivez da Jerusalem. » [...]

Casset e voue da guær benn ar C'hoichin ha tolet er prizon e mesc an dorfetourien. Eno e pede, e c'hrouzanve an naoun, ar zec'het hag an dismegansou brassa. [...]

Pa veze casset d'al lez-varn, e lakea souezet he varnerien dre he responchou. [...]

« Mon cœur battait la chamade, disait-il, en se voyant traîner comme l'avait été autrefois notre Sauveur du Jardin des Oliviers à Jérusalem. » [...]

Il fut envoyé à la capitale de la Cochinchine et jeté dans une prison au milieu des criminels. Là, il pria, souffrait de la faim, de la soif et des plus grandes indignités. [...]

Quand il fut envoyé au tribunal, il étonna les juges par ses réponses. [...]

Malheureusement, le temps n'était pas encore venu pour lui de gagner sa couronne de martyr en raison de l'intervention de la marine française. Quelques temps plus tard cependant, l'occasion se présenta à nouveau.

Pa voa deut ar mare dezhan da veza curunet, e voue, evel hor Zalver, guerzet gant eun trubard. An 23 a vis c'huevrer 1866, e vroue croguet enhan, chadennet, casset dirag ar Mandarin ha stlapet er prizon. Casset aliez dirag al lez-varn e reat aleiz a c'houlennou outhan ; hoguen pa c'houlennet outhan eun dra bennag hag a alje noazout d'ar gristenien, morse ne responte guer.

[Ne fell ket dezhañ nac'h e feiz pe guitaat ar vro]

Neuze e coeze varnezhan em gaouat taoliou scrijus. Skei a reat var he zivesker gant coajennou gremeneg hag a ziscolpe ar c'hig hag a vruzune an eskern. Ep dale he gorf ne voa mui enha nemet gouliou hag izili torret.

[kaset eo betek al lec'h ma tle bezañ merzeriet gant re all]

Dre ma zeant, ar baianet a rea dezho a bep seurt

Quand vint pour lui le moment d'être couronné, il fut, comme notre sauveur, vendu par un traître. Le 23 février 1866, il fut saisi, enchaîné, envoyé devant le mandarin et jeté en prison. Amené à plusieurs reprises devant le tribunal, on lui posait beaucoup de questions. Or, comme on lui demandait quelque chose qui pouvait nuire aux chrétiens, il ne soufflait jamais mot.

[Il refuse de renier sa foi ou de quitter le pays]

Il subit alors une cruelle bastonnade. On le frappait sur les jambes avec des faisceaux de verges qui lui arrachaient la chair et lui broyaient les os. Rapidement, son corps ne fut plus que plaies et membres brisés.

[Il est envoyé au lieu où il doit être supplicié avec d'autres]

Alors qu'ils marchaient, les païens ne cessaient

---

portée en ces termes : « L'accusé Tjiang (nom coréen de l'évêque), refusant d'obéir au roi, et ne voulant ni apostasier, ni donner les renseignements qu'on lui demande, ni retourner dans son pays, aura la tête tranchée après avoir subi différents supplices. » Il fut décapité à Saï-nam-hé à une lieue de Séoul, le 8 mars 1866, ainsi que les trois missionnaires enfermés avec lui. Son corps, d'abord enterré au lieu de l'exécution, fut cinq mois plus tard exhumé par les chrétiens qui le portèrent à une demi-lieue au sud de Séoul, sur la montagne Ouai-ko-kai. [...]

<http://archivesmep.mepasie.org/recherche/notices.php?numero=455&nom=berneux> consulté le 13/08/2008.

dismegansou.

“Na c'hoapait ket ha na c'hoarzit ket kement, eme an Aotrou'n Escop Berneux ; mioc'h a leac'h oc'h eus da vouela. Deut oamp evit deski deoc'h hent an env, hag iviziken ne ellimp mui hen ober. Oh ! na c'hui a so din a druez !” Meur a vech e voue clevet o lavaret-en eur vouela : ô va Doue, nag hen so truezus stad an dud keiz-ma!

Digouezet var an dachen, ar merzer a voue divisket, ha staguet he zaouarn dezhan adre he guein. Eur bourreo a blantaz eur saezen dezhan en he ziouscouarn, hag er c'his-ze e voue great dezhan ober eis tro d'an dachen. Neuze o veza en em laket var he zaoulin, ar vourrevien en em lakeas da zansal en dro dezhan, ha da ioual evel loenet gouez ; ha gant ar c'hontilli hir ha lem a ioa gantho en ho daouarn e scoent varnezhan. D'an trede taol e voue distaguet penn ar merzer, hag e voue laket eun termen d'he boan.

de les humilier.

« Ne vous moquez pas et ne riez pas autant, dit Mgr Berneux : vous feriez mieux de pleurer. Nous étions venus pour vous enseigner le chemin du ciel, et désormais nous ne pourrons plus le faire. Oh ! Que vous êtes dignes de pitié ! » Maintes fois il fut entendu dire en pleurant : Ô mon Dieu, que la condition de ces pauvres gens est pitoyable !

Arrivé sur la place, le martyr fut déshabillé et on lui attacha les mains derrière le dos. Le bourreau lui planta une flèche dans les oreilles et c'est ainsi qu'il lui fit faire huit fois le tour de la place. Alors s'étant agenouillé, les bourreaux se mirent à danser autour de lui et à crier comme des bêtes sauvages. Ils le frappèrent alors avec de longs couteaux aiguisés qu'ils tenaient à la main. Au troisième coup, la tête du martyr se détacha et mit un terme à sa souffrance.<sup>777</sup>

À l'exception de l'intermède causé par l'intervention de la marine française, tout le récit de Goulven Morvan est construit pour coller au plus près des derniers jours du Christ. Tout d'abord, les juges du premier tribunal ne le comprennent pas comme les membres du Sanhédrin ne comprirent pas le message de Jésus. Il est ensuite vendu par un traître et le mandarin tient ici la place de Ponce Pilate devant lequel Jésus ne souffla mot.<sup>778</sup> Suivent alors la flagellation, le chemin de croix sous les quolibets et la prière à Dieu en faveur de ses bourreaux. Et pour terminer, une mort cruelle et humiliante. L'article se poursuit par ces phrases :

Hoguen goad ar verzerien a so ato eun had christenien; hag e c'heller esperout ne vezo ket bet scuillet evit netra, var an douar criz-ze, goad an Aotrou'n Escop Berneux, hag hini ken aliez a

Or, le sang des martyrs est toujours une graine de chrétiens. Ainsi, on peut espérer que ce n'est pas pour rien qu'ont été versé, sur cette terre cruelle, le sang de Mgr Berneux, de tant d'autres missionnaires

<sup>777</sup> F&B n° 143 (26/10/1867)

<sup>778</sup> Les *Quatre Evangiles* ne s'accordent pas sur ce point et Goulven Morvan reprend évidemment celui qui l'arrange au mieux, c'est-à-dire celui de Marc chapitre 15 verset 5 : « Au grand étonnement de Pilate, Jésus ne répond plus rien. »

*vissioner hag a gristen all o deuz evel d'han  
gouzanvet ar maro evit Jesus-Christ. GM*

*et de chrétiens qui ont, comme lui, souffert la mort  
pour Jésus-Christ.*

## 4.5.2 La foi naît dans le sang des martyrs

Le martyr est donc considéré comme une condition nécessaire à la diffusion du christianisme. Le missionnaire sème une graine de chrétienté qui a besoin, pour pousser, d'être abondamment arrosée du sang des martyrs pour pouvoir germer et donner naissance à une nouvelle chrétienté. Jean-Louis Normand, missionnaire en Kabylie, nous renseigne sur l'origine de cette image et de cette croyance qu'il attribue à Saint-Cyprien :

*Sùl-vui e vijent goall gasset, sul startoc'h en em  
stagent ouz troad croaz hor salver. Eno dreist-oll e  
oa eaz guelet pegen guir e oa comzou Sant  
Cyprian pa lavare:*

*“Var goad ar verzerien*

*“E tiouan christenien.”*

*Plus ils étaient maltraités, plus ils s'accrochaient  
fermement au pied de la croix de notre Sauveur.  
C'est surtout là que l'on voit combien les paroles  
de Saint-Cyprien étaient vraies quand il disait :*

*C'est sur le sang des martyrs*

*Que germent les chrétiens.<sup>779</sup>*

Effectivement, la vie de missionnaires n'est pas présentée comme une sinécure et les nouveaux chrétiens paient parfois si chèrement leur foi nouvelle que l'on peut se demander pourquoi ils ne préfèrent pas apostasier plutôt que de souffrir la mort et de tels tourments ? Pour Feiz ha Breiz, la réponse est encore une fois très simple.

*Evit ar gristenien, ar feiz a ia var araog pa zavont  
a vertuz e vertuz beteg eun unvaniez start gant  
Doue, ha caout a reont ep manc sicourou a bep  
seurt var ho hent, var an hent-ze a gas d'ar vuez,  
d'ar vuez eternal.. Ho ene zo creeat gant ar  
speret-ze a ners hag a garantez pehini a ra ma  
n'o deus mui aoun na rag crisdar ho enebourien,  
na rag poan an tourmanchou. Ar feiz var gresc eo  
a zao bandennou merzerien. Setu zoken ar pez a  
ra deomp beza ama hirio. Nag a verzerien o deus  
scillet ho goad !... Nag a vugale iaouanc o deus  
laket ho buez var var evit skigna ar feiz ! Evelse*

*Pour les chrétiens, la foi progresse à mesure qu'ils  
s'élèvent de vertu en vertu jusqu'à une grande  
communion avec Dieu. Ils trouvent sans défaut les  
secours nécessaires sur leur chemin, ce chemin qui  
mène à la vie éternelle. Leurs âmes sont affermies  
par cet esprit de force et d'amour qui fait qu'ils n'ont  
plus peur ni de la cruauté de leurs ennemis ni de la  
souffrance des tourments. C'est la foi qui augmente  
qui fait se lever une multitude de martyrs. C'est cela  
même qui nous fait être ici aujourd'hui. Combien de  
martyrs ont versé leur sang !... Combien de jeunes  
enfants ont risqué leur vie pour propager la foi ! C'est*

<sup>779</sup> F&B n° 21 (24/05/1879)

*ec'h allomp lavaret anezho ar pez a gan an ilis  
divar benn an inosantet santel : Salut deoc'h,  
bleun ar verzerien! oh ! nag hen a zo Doue bras!  
nag hen zo burzuduz he c'hras!*

*ainsi que l'on peut dire d'eux, ce que chante l'Église  
au sujet des saints innocents : Salut à vous, fleur des  
martyrs ! Oh ! Que Dieu est grand ! Que sa grâce est  
miraculeuse !<sup>780</sup>*

La lutte entre Dieu et l'ange déchu étant universelle, Feiz ha Breiz abolit le temps. Les martyrs de la foi chrétienne de toutes les époques et de tous les pays sont mis sur un pied d'égalité. C'est ainsi que les martyrs de l'empire romain voisinent avec les martyrs du Japon au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, et les martyrs contemporains de Feiz ha Breiz.

*Pa lennomp buez ar verzerien o deus gouzanvet  
epad an tri c'hant vloaz kenta euz an Iliz, e  
chomomp souezet hag ez eo teneeret hor c'halon  
o velet courach ar gristenien vad-ze, al levezet a  
ziskuezent e creiz an tourmanchou ar re grissa  
hag ar prez santel o devoa da c'houzaon ha da  
vervel evit Jesus-Christ. Mad, kement so tremenet  
a gaera hag a vuzudussa e-pad an tri c'hant  
vloas-kenta-ze euz an Ilis, a zo tremenet ive er  
Japon e-pad ma zeo graet eno ar brezel d'ar feiz  
ha d'ar relijion gristen. Guelet a reat ar gristenien  
calonek-ze paravia o clasc gouzout piv en devije  
da guenta ar gurunen a verzerenti. Prinset,  
prinsezet, graguez, merc'hed iaouanc, bugaligou,  
a velet oc'h ober o fourchas, o kempen ho dillad  
abenn an dervez braz; hag oc'h huanadi varlerc'h  
an dervez eurus e pehini e tlient beza staguet oc'h  
ar groas, pe gouzaon e c'hiz all ar maro evit Doue*

*Quand nous lisons la vie des martyrs qui ont souffert  
pendant les trois cents premières années de l'Église,  
nous nous étonnons et nos cœurs s'attendrissent en  
voyant le courage de ses bons chrétiens, la joie qu'ils  
montraient au milieu des tourments les plus cruels et  
le saint empressements qu'ils mettaient à souffrir et à  
mourir pour Jésus-Christ. Bien, ce qui s'est passé de  
plus beau et de plus miraculeux pendant ces trois  
cents premières années de l'Église s'est aussi passé  
au Japon quand on y faisait la guerre à la foi et à la  
religion chrétiennes. On y vit ces chrétiens courageux  
se démener pour savoir qui aurait le premier la  
couronne du martyr. On voyait des princes, des  
princesses, des femmes, des jeunes filles, des  
enfants faisant leurs préparatifs, arrangeant leurs  
vêtements pour le grand jour et attendre en soupirant  
le jour heureux où ils souffriraient, attachés à la croix  
ou d'une autre manière, la mort pour Dieu.<sup>781</sup>*

Si les tourments que les Romains faisaient subir aux chrétiens ne manquaient ni de cruauté ni de diversité, certains peuples d'Extrême-Orient, qu'ils soient du XVI<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup> ou du XIX<sup>e</sup> siècle, n'avaient pas beaucoup de leçons à recevoir de leurs prédécesseurs antiques en la matière. Feiz ha Breiz, surtout sous la plume de Goulven Morvan, ne manque jamais de décrire les martyres avec un grand luxe de précisions et de détails. En ce qui concerne les martyres du Japon, la source de Feiz ha Breiz est citée explicitement :

<sup>780</sup> F&B n° 113 (30/03/1867)

<sup>781</sup> F&B n° 122 (01/06/1867)

*Ar pezh a verkimp ama so tennet euz a histor an  
llis scrifet gant an Aotrou Roherbacher, beleg.*

*Ce que nous écrivons ici est tiré de l'Histoire de  
l'Église, écrit par M. Roherbacher, prêtre.<sup>782</sup>*

En ce qui concerne de nombreux missionnaires martyrs d'Extrême-Orient, il est plausible que Feiz ha Breiz doit reprendre un livre qui traite de la Salle des Martyrs du Séminaire des Missions Étrangères de Paris et les *Annales de la Propagation de la Foi*. C'est à la qualité de ses traductions et adaptations que l'on se rend vraiment compte du talent de Goulven Morvan. Aux scènes de lapidation et de lynchage<sup>783</sup> s'ajoutent les descriptions des sévices infligés aux missionnaires avant de les mettre à mort comme celui des gifles (*ar chotadou*).

*Neuze e condaonas anezo da dourmant ar  
chotadou.*

*On les condamna alors au tourment des gifles.*

*N'eus netra poaniusoc'h. Ann hini a so condaonet  
d'ar supplis-ze a vez var benn he zaoulin ; unan  
eus ar vourrevien en em laka a drenv he gein, eur  
c'hlin d'an douar, ha neuze o veza peget dre he  
vleo e laka penn ann den, tu he chot var he c'hlin  
all.*

*Il n'y a rien de plus douloureux. Celui qui est  
condamné à ce supplice est agenouillé ; un des  
bourreaux se place derrière son dos, un genou à  
terre puis, lui ayant saisi les cheveux, il place la  
tête de l'homme sur son autre genou en lui  
découvrant la joue.*

*Neuze eur bourreo all, o terc'hel en he zorn eun  
dra bennag, henvel ous semellenn eur votez ler, a  
sco abouez he zivrec'h var ar chot-ze an niver a  
chotadou merket gant ar Mandarin.*

*Alors l'autre bourreau, qui tient à la main quelque  
chose qui ressemble à la semelle d'une  
chaussure, frappe de toutes ses forces sur la joue  
le nombre de gifles prescrit par le mandarin.*

*Eur chotad hebken a so avoalc'h evid ober d'ann  
den coeza semplet d'ann douar: Aliez e vez torret  
he zent en he c'hinou, hag he benn a deu da  
c'hoenvi spontus. Ma vez calz chotadou da rei, e  
roer ann hanter var beb chot; ha neuze penn ar  
maleürus, leun a voad hag assemblez disliou, ne  
deo mui henvel ous penn eun den."*

*Une seule gifle et suffisante pour que l'homme  
tombe évanoui à terre. Souvent ses dents se  
cassent dans sa bouche et sa tête enfle  
effroyablement. S'il y a beaucoup de gifles  
donner, on en applique la moitié sur chaque joue  
et la tête du malheureux, à la fois pleine de sang  
et livide, ne ressemble alors plus à une tête  
humaine.<sup>784</sup>*

Tous les supplices ne sont cependant pas aussi brutaux, certains témoignent même d'une grande sophistication.

<sup>782</sup> Idem

René François ROHRBACHER, *Histoire Universelle de l'Église Catholique* (Nancy, 1842-49 ; 2e Ed., Paris, 1849-53). Plusieurs autres éditions ont été éditées plus tard et des suites ont été ajoutées par Chantrel et Guillaume. Cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9\\_Fran%C3%A7ois\\_Rohrbacher](http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Fran%C3%A7ois_Rohrbacher) Consulté le 2/9/2008

<sup>783</sup> F&B n° 429 (19/04/1873)

<sup>784</sup> F&B n° 49 (02/02/1878)

*Ar missioner a voue condaonet d'an tourmant euz ar c'hant gouli. Bourrevien gant turkeziou a zispenn ar c'hig euz he ziu vorzed hag euz he zivesker, ha neuze e ruziont an turkeziou evit devi eleac'h m'o doa diframet ar c'hig hag evit stanca ar goad. An tourmant-ze zo scrijuz, hag an Aotrou Marchand her gouzanvaz teir guech e pemzek dez. Epad an tourmant ker garo, ne loske nemet eun huanaden bennag, he zaou lagad savet ganthan varzu an Env, o pidi evit he vourrevien.*

*Le missionnaire fut condamné au supplice des cent plaies. Des bourreaux munis de pinces, commencent par arracher la chair des cuisses et des jambes. Puis, ils font rougir les pinces pour brûler les endroits dont ils avaient ôté la chair afin d'arrêter l'hémorragie. Ce supplice est horrible et M. Marchand le souffrit trois fois en quinze jours. Pendant une torture si douloureuse, il ne lâchait que quelques soupirs et, les yeux levés vers le ciel, il priait pour ses bourreaux.<sup>785</sup>*

Au Japon, durant les persécutions des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les martyres les plus courants étaient la décapitation, le bûcher et la croix. Goulven Morvan précise cependant bien que les croix japonaises ne ressemblaient pas à celle sur laquelle Jésus fut crucifié.

*Var groaziou ar Japon ez euz, e traon an troad, eun dreuziadien var behini e pouez treid ar merzer, hag hueloc'h, eun dreuziaden all var behini eo evel azezet. Neuze e staguer gant kerdin an diouvrec'h, creiz ar c'horf, an divorzet hag an treid. Lakat a rer dezho eur c'holier houam da zelv'her reud ar c'houzoug hag ar penn. Pa vez staguet ar merzer evelse, e saver ar groaz hag he laker en toull great evithi. Neuze ar bourreo a guemer eun doare goaf pe lans, a zand anezhan e costez an hini so oc'h ar groaz, a dreuz ar merzer kez hag a laca he benveg da zont er meaz dre guichen ar scoaz. A vechou lod a vez toullet en daou du er memes amzer, hag evelse an tourmant cris-ze ne oufe ket padout pell.*

*Sur les croix du Japon il y a en bas du pied une traverse sur laquelle reposent les pieds du martyr et, plus haut, une autre sur laquelle il est assis. On attache alors, avec des cordes, les bras, le milieu du corps, les cuisses et les pieds. On leur met un collier de fer pour tenir droit le cou et la tête. Une fois le martyr ainsi attaché, on dresse la croix et on la place dans un trou creusé à cet effet. Alors le bourreau prend une sorte de lance qu'il enfonce dans le flanc du crucifié. Il transperce le pauvre martyr et fait ressortir son outil de l'autre côté à côté de l'épaule. On perce parfois les deux côtés en même temps et, ainsi, ce supplice ne peut durer très longtemps.<sup>786</sup>*

Comme si cela ne suffisait pas, certains martyrs demandent à être cloués à ces croix pour ressembler encore plus au Christ.<sup>787</sup> En outre, refusant que leurs enfants soient privés du paradis en étant confiés à des familles païennes, les parents insistent pour que leur progéniture

<sup>785</sup> F&B n° 429 (19/04/1873)

<sup>786</sup> F&B n° 124 (15/06/1867)

<sup>787</sup> F&b n° 127 (06/06/1867)

soit martyrisée en même temps qu'eux.<sup>788</sup> descriptions à la limite du soutenable.

*Loizig hag e vamm a voue staguet goude [ouzh kroazioù] ha savet an eil dirag eguile. Madalen a gourache he map. Louizic a zilaoue e vam didrouz evel eun Ael. Eur bourreo a scoaz ar potrig; mes beg ar goaf a risclaz .ha n'hen toullas ket. He vam e devoue aoun na deuje da deuje da falgaloni, hag a zavaz he mouez evit lavaret dezhan guelver Jesus ha Mari d'he zikour. Loizig, ep beza strafuillet a grias: Jesus Mari ! ha kerkent e recevas taol ar maro. Ar zoudart a dennaz. he glao goadeg diouz a galon ar map hag her sanclas dioc'htu e calon ar vam.*

Goulven Morvan peut alors se livrer à des

*Petit Louis et sa mère furent attachés ensuite [à des croix] et dressés l'un en face de l'autre. Madeleine encourageait son fils. Petit Louis, sage comme un ange, écoutait sa mère. Un bourreau frappa l'enfant mais la lance dérapa et ne le transperça point. Sa mère, craignant qu'il ne perde courage, haussa la voix pour lui dire d'appeler Jésus et Marie à son secours. Petit Louis, sans se troubler, cria : Jésus Marie ! Et il reçut aussitôt le coup de grâce. Le soldat retira alors son outil sanglant du cœur du fils et l'enfonça aussitôt dans le cœur de la mère.<sup>789</sup>*

Les bûchers sont aussi l'occasion de mesurer le courage et l'amour que seule, d'après Feiz ha Breiz, la foi chrétienne peut donner.

*Eun nebeut goude e vouent clevet oll var eun dro o cana meuleudi da Zoue, ar pezh a ieas bete gouelet an oll galonou; hag ar pezh ho zeneras c'hoas muioc'h oa guelet ar mamou keiz, e creiz an tan, o kemeret soursi euz ho bugale, hag oc'h ankounac'hat ho foan ho unan evit bihanaat hini an elezigou-ze. Ober a reant stad anezho, gant ho daouarn e pelleant ar flam dioc'h ho bizach, poket a reant dezho ha sec'ha ho daelou, hag e lavarent dezho a bep seurt comzou brao ha kaloneg evit rei courach dezho da c'houzaon eur pennadig eur boan hag a dlie ho c'has da eun eurusdet eternal. Mervel a rejont oll an eil var lerc'h eguile, ha dre ma varvent, an daelou hag an huanadou a greske etouez ar re a voa o sellet.*

*Peu de temps après, on les entendit chanter en chœur des louanges à Dieu ; ce qui descendit au fond de tous les cœurs. Le plus attendrissant était de voir les pauvres mères, au milieu du bûcher, s'occuper de leurs enfants et oublier leur propre douleur pour diminuer celle de ces petits anges. Elles les félicitaient, de leurs mains elles éloignaient les flammes de leur visage, elles les embrassaient et séchaient leurs larmes, elles leur disaient nombre de belles et courageuses paroles pour les encourager à souffrir encore un peu une douleur qui devait les mener au bonheur éternel. Ils moururent les uns après les autres et au fur et à mesure qu'ils mouraient, les larmes et les soupirs augmentaient parmi ceux qui regardaient.<sup>790</sup>*

<sup>788</sup> F&B n° 524 (24/04/1875)

<sup>789</sup> F&B n° 127 (06/06/1867)

<sup>790</sup> F&B n° 130 (27/07/1867)

La dévotion des Bretons à l'égard des martyrs du Japon fut très importante<sup>791</sup> et Feiz ha Breiz y contribua sûrement un peu. Ce journal mentionne ainsi qu'une prière de trois jours a été observée dans la chapelle des écoles chrétiennes de Saint-Brieuc en l'honneur des 26 martyrs du Japon nouvellement canonisés et surtout des trois enfants qui les accompagnaient (Louis, Antoine et Thomas âgé de 10, 13 et 14 ans). Dans cet article, Goulven Morvan souligne que Pie IX les a donnés comme saints patrons et exemple des enfants chrétiens. De plus, la chapelle des écoles chrétiennes de Saint-Brieuc leur a été dédiée et contient leurs saintes reliques.<sup>792</sup> La sainteté de certains martyrs est évidente avant même qu'ils aient été canonisés.

*Ar vourrevien n'oa ket bet avoalc'h dezho ho dibenna. Ar gristenien o doa guelel ho c'horfou, a lavar e voa dizoloet ho eskern. Ar c'hroc'hen hag ar c'hig a ioa bet faoutet ha distaguet a beziou. Tra burzuduz! ar c'horfou-ze a voue lezet ugent dervez dindan an amzer, evit ma vijent lonket gant ar chas ha gant ar brini. Mad, christenien ha paianet o deus her guelel, loen ebet ne douchaz outho, abenn an ugent dervez ne voa tam flaez gantho, ha ker fresc oant evel pa vijent nevez maro. Doue so ato burzudus en he zænt."*

*Les bourreaux ne s'étaient pas contentés de les décapiter. Les chrétiens qui ont vu leurs corps disent que leurs os étaient à nu. La peau et la chair avaient été fendues et arrachées par lambeaux. Mais quel miracle ! Ces corps avaient été laissés à découvert pendant vingt jours pour qu'ils soient dévorés par les chiens et les corbeaux. Bien, chrétiens et païens l'ont constaté : aucun animal ne les toucha, après vingt jours il ne s'en élevait aucune peste et ils étaient aussi frais que s'ils venaient de mourir. Dieu est toujours miraculeux en ses saints.<sup>793</sup>*

Feiz ha Breiz nous offre donc ici une illustration de l'expression « mourir en odeur de sainteté. » Le courage des chrétiens souffrant le martyre ne manque évidemment pas de susciter l'admiration des païens et c'est aussi en cela qu'un grand nombre de martyrs est nécessaire pour fonder de nouvelles chrétientés.

*Ar baianet zoken a ziskuezas eur respet braz evit eur religion hag a roe kement a ners-calon d'ar re he heuille.*

*Même les païens montrèrent le plus grand respect pour une religion qui donnait tant de courage à ceux qui la suivent.<sup>794</sup>*

*Eur païan, carget gant ar gristenien da zastum goad ar merzer, gant podou, ludu ha tamou lien, a reas*

*Un païen chargé par les chrétiens de recueillir le sang du martyr dans des pots, de la cendre et des*

<sup>791</sup> Joseph MICHEL, *Missionnaires Bretons d'outre-mer*, p. 30.

<sup>792</sup> F&B n° 113 (30/03/1867)

<sup>793</sup> F&B n° 99 (22/12/1868)

<sup>794</sup> F&B n° 124 (15/06/1867)

d'ar re all chomm pell, ken ac'han m'en devije græt e gefridi. Goudeze, hep guelc'hi he zaouarn leun a voad, hag o terc'hel anezo, dre respet, savet oc'h d'he benn, e tistroas d'he di en eur redec hag eno, o veza ho lakeat var benn he vugale e lavaras dezo:

-Ra zeuio goad ar Sant d'ho penniga.

Torri a reas amaichou ann Doueou-faus a oa en he di hag o veza lakeat en ho flas ar mean var behini e oa maro ann Escop santel e scrivas varnezan: Mean a zivar behini Per Sanz a so savet er Barados.

Evel ma levere lod eus he vignounet dezan, e vije dibennet evel Per Sanz, ar re a zeufe da heulia he relijion.

-Guel aze, emezan, o parlant evel ma vije bet dija cristen, guel aze, ni ialo oll d'ar Barados.

Cetu eno ar c'henta eus ann niver braz-ze a verzerien ho deus roët hag a ro c'hoas ho buhez evid ar feiz e bro ar Chin. Re hir e ve scriva d'eoc'h aman histor ar re all a so deut en he c'houde, rag, evel ma eo atau, breman evel gueichall, er penn kenta eus an Ilis, evel ma eo atau goad ar verzerien evel eun hâden taulet en douar, da brodui cristenien ha merzerien nevez, evid unan a vije lakeat d'ar maro, e teue daou pe dri pe vuioc'h, ha caer ho devoa ar re fall ne oant ket gouest d'ho mouga oll assamblez.

morceaux d'étoffe maintint les autres à distance le temps qu'il eût achevé sa mission. Ensuite, sans laver ses mains pleines de sang, et les gardant, par respect, levées au-dessus de sa tête, il rentra chez lui en courant et là, il les posa sur la tête de ses enfants en leur disant :

Que le sang du saint vous bénisse.

Il cassa les idoles des faux dieux qui étaient dans sa maison et ayant posé, à leur place, la pierre sur laquelle était mort le saint évêque, il écrivit : pierre d'où s'est élevé Pierre Sanz vers le paradis.

Et comme certains de ses amis lui disaient que ceux qui suivraient la religion de Pierre Sanz seraient décapités.

Tant mieux, répondit-il, en parlant comme s'il était déjà chrétien. Tant mieux, nous irons tous au paradis.

Voici là le premier d'un grand nombre de martyrs qui ont donné et qui donnent encore leur vie pour la foi en Chine. Il serait trop long de vous écrire ici l'histoire de tous ceux qui l'ont suivi car, comme toujours, aujourd'hui comme autrefois, dans les premiers temps de l'Église, le sang des martyrs est toujours une graine mise en terre, pour produire des chrétiens et de nouveaux martyrs. Pour un mis à mort, il en venait deux ou trois de plus et les méchants ne pouvaient pas tous les étouffer ensemble.<sup>795</sup>

<sup>795</sup> F&B n° 50 (09/02/1878)

# 5 Yann Vrezhoneger et l'effort missionnaire.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* sont la première source d'information dont dispose et que cite Feiz ha Breiz sur les peuples exotiques et l'œuvre missionnaire catholique. Le chanoine Alexandre, responsable de l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour l'évêché de Quimper et rédacteur en chef des *Annales de la Propagation de la Foi* dans leur adaptation bretonne, *Liziri Breuriez ar Feiz*, était en effet un proche de Goulven Morvan, rédacteur en chef de Feiz ha Breiz de 1865 à 1875. L'éloge funèbre de Goulven Morvan à son collègue et ami témoigne de cette proximité et des services rendus de part et d'autre par les deux publications en langue bretonne.<sup>796</sup> Gabriel Morvan, successeur de Goulven Morvan à la tête de Feiz ha Breiz, était aussi l'un des principaux rédacteurs de *Liziri Breuriez ar Feiz*. Certes, leurs successeurs à la tête de Feiz ha Breiz publièrent moins d'article concernant l'outre-mer et les missions en raison de l'orientation de plus en plus politique du journal, mais les deux premiers rédacteurs avaient eu le temps et le talent pour ancrer fermement la dimension universelle de la foi catholique dans l'esprit de leurs lecteurs. Ils avaient inlassablement professé que tous les hommes, quelle que soit leur langue et leur couleur de peau, avaient été rachetés par le Christ mort sur la croix et que tous les hommes étaient donc des frères. Ils avaient invariablement rappelé que le devoir des chrétiens était d'annoncer ou d'aider à annoncer la Bonne Nouvelle à tous ceux qui ne l'avaient pas encore reçue et qui restaient ensevelis dans les ténèbres du péché et du paganisme. Nous reprenons ici la phraséologie de Feiz ha Breiz afin de bien marquer l'urgence ressentie par Feiz ha Breiz et ses contemporains qui percevaient le monde à travers le prisme d'un affrontement entre le Seigneur et le diable. Cette prise de conscience et cette nécessité d'action s'exprime par deux moyens complémentaires : la prière et l'implication dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

---

<sup>796</sup> F&B n° 478 (28/03/1874)

## 5.1 La puissance de la prière

La prière est en effet perçue comme l'arme la plus puissante pour lutter contre le diable. C'est la raison pour laquelle les missionnaires ne cessent, à travers Feiz ha Breiz, de demander aux Bretons de prier pour eux, pour leur succès et pour leurs nouvelles ouailles.

*An hini a scrife kement-ma a c'houlenne pedennou evithan he unan hag evit christenien ar Japon. Ep mar an eneu mad ne vankint ket da bidi evitho.*

*Celui qui écrivait ceci demandait que l'on priât pour lui et pour les nouveaux chrétiens du Japon. Les bonnes âmes ne manqueront certainement pas de prier pour eux.<sup>797</sup>*

Amet Limbour, dont la plume est toujours bien trempée, ne manque jamais une occasion d'en appeler à ses compatriotes pour l'aider de leurs prières.

*Ar goal speret; a zo en traou-ze, pencaos euz an drouc; henez kenvrois Breiz-Izel, c'houi ell sicour ac'hanomp d'hen discara. Pedennou, ia pedeannou! ar beden zo eun arm vad, trempet stard hag an arm-ze zo crenvoc'h egued oll traou ar bed-ma, hi a zistruj holl galloud an ifern, hi a denn var an douar nerz Doue; ha gant nerz Doue, e ve groet burzudou. Hama, er missionou e pelec'h renkomp-ni gouren gant an diaoul hag he guernou, hama santomp-ni ezom euz ho pedennou ha fisans em euz ho pedennou na vankjont ket. Ra vezo Doue hag e vamm santel meulet ganeomp ha gant an oll dud var an douar. Ra vezompni resevet evit ho meuli eun devez hen nen, gand ar vrasa bandenn a dud euz ar missionou baian.*

*Le malin, qui se cache derrière tout cela, est la principale cause du mal. Compatriotes de Basse Bretagne, vous pouvez nous aider à l'abattre. Des prières, oui des prières ! La prière est une bonne arme, d'acier trempé, et cette arme est plus forte que toutes les choses de ce monde. Elle anéantit le pouvoir de l'enfer, c'est elle qui attire sur la terre la puissance de Dieu. Et, avec la puissance de Dieu, on fait des miracles. Ici, dans les missions, nous devons lutter contre le diable et ses cornes, nous ressentons le besoin de vos prières et j'ai confiance qu'elles ne manqueront pas. Que Dieu et sa sainte mère soient loués par nous et par tous sur la terre. Que nous soyons reçus un jour au ciel pour pouvoir les louer avec la multitude des hommes des missions païennes.<sup>798</sup>*

Dans une autre lettre, Amet Limbour avait déjà insisté sur le pouvoir de la prière qui, selon lui, pouvait annuler la malédiction que Noé avait jetée sur son fils Cham et sa postérité :

*An Afrik so gouez c'hoaz, difeiz, divad ! Petra so cauz gementse ? Lenn a reomp er Scritur Sacr en*

*L'Afrique est encore sauvage, sans foi, ingrate ! Quelle est la cause de cela ? Nous lisons dans l'Écriture*

<sup>797</sup> F&B n° 193 (10/10/1868)

<sup>798</sup> F&B n° 282 (24/06/1870)

*deus Noë milliget he vap Cham en doa manket a  
respet d'he dad. Ar re zu, an Africanet a so bugale  
Cham ha milliget ganthan. Daoust ha pedennou ar  
gristenien ne vent ket goest da zistrei mallos Noë?  
pedennou ar gristenien gant goad eun Doue  
scuillet evit an Negred ne vent ket galloudussoc'h  
eget malloziou eun den ? oh! eo, pedomp !  
pedomp, lod a bedo, lod a labouro, lod a zicouro  
ha Doue oll c'hallouduz a jecho an traou. Mari ha  
Joseph benniget so cre, hag hi so ganeomp.*

*Sainte que Noé a maudit son fils Cham qui lui avait  
manqué de respect. Les Noirs, les Africains sont les  
enfants de Cham qu'il avait maudits. Est-ce que les  
prières des chrétiens ne pourraient pas arrêter la  
malédiction de Noé ? Les prières des chrétiens  
ajoutées au sang d'un Dieu, versé pour les nègres, ne  
seraient-elles pas plus puissantes que la malédiction  
d'un homme ? Oh ! Si, prions ! Prions, certains prieront  
d'autres travailleront, d'autres aideront Dieu tout-  
puissant à changer les choses. Marie et Joseph, bénis  
soient-ils, sont forts et sont avec nous.<sup>799</sup>*

Feiz ha Breiz insiste aussi sur le fait que la prière est plus puissante lorsqu'elle est faite collectivement, notamment dans le cadre d'une confrérie comme celle de Saint-Joseph à laquelle Mgr Ridel appartient lui-même comme il le souligne dans l'un de ses appels à ses compatriotes bretons.<sup>800</sup> Les prêtres d'Haïti, originaires de Bretagne pour la plupart d'entre eux, ne pouvaient pas recevoir d'argent de la part de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en raison du concordat en vigueur sur l'île, mais pouvaient tout de même demander à leurs compatriotes de les aider par leurs prières

*[...] c'hoant em euz e teuffe hor c'henvroïz ker a  
Vreiz-izel d'hor zicour, da vihana dre ho fedennou,  
da labourat al loden-ma euz a vinien an Tad  
celestiel, ha da lakaat anezhi da zougen muioc'h-  
mui a frouez.*

*[...] je voudrais que nos chers compatriotes de Basse  
Bretagne nous aident, au moins par leurs prières, à  
travailler cette parcelle de la vigne du père céleste et  
lui faire donner encore plus de fruits.<sup>801</sup>*

La prière, au-delà de son efficacité supposée, est donc un moyen puissant pour resserrer les liens, non seulement entre les Bretons et leurs missionnaires, mais d'une manière générale, entre les Bretons et l'idée missionnaire qui s'exprime à travers l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

<sup>799</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

<sup>800</sup> F&B n° 404 (26/10/1872)

<sup>801</sup> F&B n° 526 (27/02/1875)

## 5.2 Breuriez ar Feiz

Le succès enregistré en Bretagne par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, *Breuriez ar Feiz* en breton, a été précisément étudié par Joseph Michel. Le résultat de ses travaux mène, à peu de chose près, aux mêmes conclusions que celles que l'on peut tirer de la lecture de *Feiz ha Breiz*. En 1872, *Feiz ha Breiz* célèbre dans un article le 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de cette Œuvre.

*Lyon. D'an trede a vis Mae e vezo gouel braz e Lyon. An antercanvet deiz ha bloaz eo abaoe m'eo savet Breuriez ar Feiz. Nag a vad n'e deus ket graet ar Vreuriez santel-ze epad antercant vloas ! Nag a eneou n'e deuz-hi ket sicouret da vont d'an Env !*

*Lyon. Une grande fête aura lieu à Lyon le 3 mai. C'est le 50<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Quel bien a été fait par cette sainte Œuvre pendant 50 ans ! Combien d'âmes n'a-t-elle aidées à aller au ciel !<sup>802</sup>*

L'Œuvre de la Propagation de la Foi avait pour objectif de rassembler, à Paris et à Lyon, les dons de tous les pays en faveur des missionnaires et des missions. Un article concernant l'évêché de Saint-Brieuc nous permet d'entrevoir le fonctionnement de cette Œuvre dans les diocèses.

*Ann Aotrou Hamet, oc'h enclask, ar penn abec euz a eul larghentez ken braz e pep pares hag e pep bro, a zeu da velout eo dleet se, warlerc'h Doue hag ar Verc'hez-Vari, da ghenta, d'ar veleien euz ann Escopti. -Bennoz Doue d'e-hoc'h eta, beleien vad, c'houi hoc'h euz desket d'ho paressianis e oa braz ha braz meurbed ezommou ar missionou ziavez-bro. Tenereet eo bet ho c'halounou o cleout comz euz a ghement a vreudeur divadez, hag en em gollo da viken, ma ne iafer ket d'ho c'helenn ha d'ho badezi. - Bez' hon euz, d'ann eil, da drugarekaat ann dud cargeth e pep tu eus ann Escopti da veilla var ann dizenezed, da ghemeret hanoiou evit dizenezed nevez da da zastum ar guenneien euz a bep*

*M. Hamet, en enquêtant sur les causes d'une si grande générosité dans chaque paroisse et dans chaque pays, s'aperçoit qu'elle est due, tout d'abord, après Dieu et la Vierge Marie, aux prêtres de l'évêché. — Merci donc à vous, bons prêtres, vous qui avez appris à vos paroissiens que les besoins des missions extérieures sont importants et même très importants. Leurs cœurs ont été touchés en entendant parler de tant de frères infidèles qui se perdront à tout jamais si l'on ne va pas les instruire et les baptiser. — Deuxièmement, nous devons remercier les gens qui sont chargés de veiller, partout dans l'évêché, sur les dizaines, de prendre les noms des nouveaux dizainiers et de collecter les sous de chaque semaine. — On nous écrit aussi qu'il y a une croissance des dizaines de l'Œuvre de la Propagation*

<sup>802</sup> F&B n° 378 (27/04/1872)

*zizun. - Scriva a reeur d'e-omp ive e kresk ann dizenezed euz a vreuriez ar feiz er paressiou e ve roet missionou enno. - Al lizeriou deut a bell-bro ha troet e brezonnec ho deuz ho lod er c'hresk burzuduz-ze e-touez ar Vretouned ! - Merci eta ha trugarez d'ann holl.*

*de la Foi dans les paroisses où l'on donne des missions.<sup>803</sup> — Les lettres provenant de pays lointains, et traduites en breton, ont aussi leur part dans cette croissance extraordinaire parmi les Bretons ! Merci donc à tous.<sup>804</sup>*

Les dizaines, comme leur nom l'indique, regroupent dix personnes qui s'engagent à verser au moins un sou par semaine à l'Œuvre et peuvent ainsi bénéficier d'une indulgence pontificale. Les prêtres du clergé paroissial rassemblaient les sommes qu'ils portaient au conseil de l'Œuvre à la date prévue. Feiz ha Breiz, très impliqué, rappelle ainsi cette date à ceux qui l'auraient oubliée.

*Conseil Breuriez ar Feiz en Eskopti hor ped da rei da c'houzout d'ar Bersouned ha d'ar Veleien carget euz ar Vreuriez santel-ze er parressiou, ez eo deuet an amzer merket evit digass d'an Eskopti an aluzennou destumet evid ar missionou a zianveaz-bro.*

*Le conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'évêché [de Quimper] nous prie d'informer les recteurs et les prêtres chargés de cette sainte Œuvre dans les paroisses que le moment est venu d'envoyer les aumônes pour les missions extérieures.*

*An aluzennou-ze a dle digezout en Eskopti er pemzec deiz kenta a viz Genver.*

*Ces aumônes doivent arriver à l'évêché le 1<sup>er</sup> janvier.<sup>805</sup>*

L'Œuvre de la Propagation de la Foi étant la première source de financement des missions, Pie IX et Léon XIII ne manquaient jamais une occasion de rappeler son importance aux évêques, aux prêtres et aux chrétiens. Ils insistaient sur le fait que c'est grâce à elle que l'Église peut continuer le travail des premiers apôtres et que, par conséquent, il n'y a aucune œuvre qui ne plaise tant à Dieu.<sup>806</sup> Feiz ha Breiz traduit et publie plusieurs lettres pontificales en ce sens et notamment celles de Léon XIII du 3 décembre 1881 qui occupe six colonnes et demie du journal, soit trois pages et demie sur huit.<sup>807</sup>

<sup>803</sup> Il s'agit évidemment là de « missions intérieures » dont l'influence a été si importante sur le catholicisme breton

<sup>804</sup> F&B n° 63 (14/04/1866)

<sup>805</sup> F&B n° 468 (17/01/1874)

<sup>806</sup> F&B n° 123 (08/06/1867)

<sup>807</sup> F&B n° 4 (22/01/1881)

## 5.2.1 Une Bretagne et une France généreuse

Organisation internationale, puisqu'elle doit centraliser les aumônes du monde entier en faveur des missions, l'Œuvre de la Propagation de la Foi est aussi une œuvre française puisqu'elle est dirigée depuis Lyon et Paris. De plus comme, le rappelle Feiz ha Breiz, la France contribue pour moitié à la somme totale.

*Henor d'ar Frans. Diskuez a ra ez eo ato merc'h hena an iliz. [...]*

*Evel ne deus er maez a Frans nemet Escopti Cologn hag en defe savet muioc'h evit escopti Kemper, hon escopti en em gaf dre renc da veza an eisvet eus ar bed, eus ar re o deus savet ar muia. Escoptiou Breiz-Izel o deus savet etrezho tric'hant trizeg ha pevar ugent mil eis cant c'huezeg lur. Guelet a rer n'ema ket Breiz-Izel varlerc'h evit Breuriez ar Feiz, evit sicour cas sclerijenn an aviel d'ar broiou estren.*

*Honneur à la France. Elle montre qu'elle est toujours la fille aînée de l'Église. [...]*

*Comme il n'y a, à l'extérieur de la France, que l'évêché de Cologne qui ait collecté plus que l'évêché de Quimper, notre évêché se situe à la huitième place mondiale parmi ceux qui ont versé le plus. Les évêchés de Basse Bretagne ont ensemble versé 393 816 francs. On voit que pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, la Basse Bretagne n'est pas en retard quand il s'agit de faire porter l'Évangile dans les pays étrangers.<sup>808</sup>*

Feiz ha Breiz, voulant promouvoir une saine émulation entre les évêchés, publie régulièrement les comptes de l'Œuvre et donne même un classement par catégorie.

*Ar Frans epken a zao an daou fars euz ar zom-ze. Escopti Kemper eo unan euz ar re a zao muia e Frans. Ne deus nemet pemp escopti bennag hag a zafe muioc'h evithan, ha c'hoas ma ve sonjet oc'h an niver a dud, ne deus nemeur nemet daou escopti hag a iafe en he raog. Escopti Sant Briec so araog Kemper, hag an escoptiou all a Vreiz a zalc'h ive a dost, ha lavaret a eller ep aoun ebet ez eo Breiz-Izel ar c'harter euz ar bed a ro muia sicour evit cas sclerijen ar feiz er broiou pell.*

*La France, à elle seule, donne la moitié de cette somme. L'évêché de Quimper, quant à lui, est l'un de ceux qui apportent le plus en France. Il n'y aurait que cinq évêchés qui contribueraient plus que lui. Et encore, si l'on rapporte cela à la population il n'y a guère que deux évêchés qui lui passent devant. L'évêché de Saint-Brieuc est devant Quimper et les autres évêchés de Bretagne le talonnent. On peut dire sans crainte que la Basse Bretagne est la région du monde qui donne le plus pour aider à diffuser la lumière de la foi dans les pays lointains.<sup>809</sup>*

<sup>808</sup> F&B n° 68 (19/05/1866)

<sup>809</sup> F&B n° 133 (08/06/1867)

On croirait presque avoir là le commentaire d'une compétition sportive. Même malgré la guerre traumatisante de 1870, les dons français à l'Œuvre n'ont pas diminué, contrairement à ce qui était redouté par beaucoup.

*War ar zom savet dre ar bed oll christen, ar Frans,  
daoust d'ar vrezel zo bet enhi, e deus savet  
adarre he unan an daou farz euz ar zom-ze.*

*La France, malgré la guerre qui s'est déroulée sur son territoire, a réuni la moitié de la somme collectée dans toute la Chrétienté.<sup>810</sup>*

Ce sont bien évidemment les missionnaires qui étaient les plus inquiets car il en allait de leur principale source de revenus. Un missionnaire à Mossoul, alors en proie à une terrible famine due à des sauterelles, écrit son désarroi devant le traumatisme de la défaite française et le risque de se voir privé de subsistance.

*An dud a zo en eun dienez ha ne oufac'h ket  
sonjal. Bevañ a ra ar visionerien diwar aluzen ar  
Frans.*

*Oh! Ra deui carantez ar Frans, a vrema  
reuzedik, d'he difen oc'h reuziou evelse! Ra deui  
Doue d'he sevel adarre buan, ha d'he lacat en he  
stad kenta, evel ma voa pa edo merc'h hena an  
lliz, enoret e pep leac'h evel eur vam, pa lakea al  
lealdet hag an ezamant da ren etouez ar boblou  
all. Ar Frans epken a zo anavezet dre ar bed oll.  
Petra eo ar brusianed-ze n'on doa morse clevet  
hano anezho? Ha ne d'int hi ket bandennou  
distrujerien evel Attila pe Tamerlan? Neuze int  
goalen Doue [...]*

*Les gens sont dans une misère inimaginable. Les missionnaires vivent de l'aumône de la France.*

*Oh ! Que l'amour de la France, aujourd'hui misérable, la protège de pareils ravages ! Que Dieu la relève rapidement et la remette dans son état originel, comme quand elle était la fille aînée de l'Église, honorée de tous, telle une mère, quand elle faisait régner la justice et le bien-être parmi les autres peuples. Seule la France est connue dans le monde entier. Qu'est-ce que ces Prussiens dont nous n'avions jamais entendu parler ? Ne sont-ils pas des hordes de destructeurs comme Attila ou Tamerlan ? Alors ils sont un fléaux divin [...]<sup>811</sup>*

La papauté est bien consciente du rôle central de la France dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi et ne manque jamais d'exprimer sa gratitude à l'égard de cette fille aînée si difficile.

*Eun escob a Franz, dizro eun nebeut zo dioc'h  
Rom, a lavar beza clevet gant ar c'hardinal  
Franchi, prefed ar Propagand, ar c'houmzou a zo  
aman varlerc'h.*

*Un évêque de France, récemment rentrée de Rome, dit avoir entendu de la bouche du cardinal Franchi les propos suivants.*

*« La joie du pape, dit-il, au milieu des peines amères,*

<sup>810</sup> F&B n° 359 (16/12/1871)

<sup>811</sup> F&B n° 375 (06/04/1872)

« Joa ar Pab, emezhan, e creiz he boaniou c'huero, eo clevet bep iaou, ar pez a ra ar gristenien vad evit Breuriez ar Feiz. «Ar iaou evidon-me, eme Pii IX, eo caera devez zo er zizun. » Ar c'hardinal a respountaz : Ar Franz eo a ro ar muia souten da Vreuriez ar Feiz. »

est d'entendre chaque jeudi ce que les bons chrétiens font pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le jeudi est pour moi, dit Pie IX, le plus beau jour de la semaine. » Le cardinal répondit : c'est la France qui soutient le plus l'Œuvre de la Propagation de la Foi. »<sup>812</sup>

La France est en effet la force et la faiblesse de l'Œuvre qui est non seulement chargée de collecter l'argent mais aussi de le distribuer aux missionnaires. Ceci qui ne manque évidemment pas de provoquer quelques difficultés car certains pays contributeurs estiment que leurs missionnaires sont lésés par rapport aux missionnaires français. Cette ambiguïté d'une œuvre à la fois internationale et très nationale est perceptible dans Feiz ha Breiz.

Ar vreuriez-ze, ec'h hellomp lavaret gant guirionez ez eo deomp, rag, e Frans eo ma eo bet fountet n'eus ket c'hoas cals bloaveziou, ar vreuriez-ze a blij d'ann Autrou Doue, rag kenderc'hel a ra mission Jesus-Christ var ann douar.

Cette Œuvre, nous pouvons vraiment le dire, nous appartient car c'est en France qu'elle a été fondée, il n'y a pas si longtemps. Cette Œuvre plaît au Seigneur puisqu'elle poursuit la mission de Jésus-Christ sur terre.<sup>813</sup>

Dans un contexte de montée des nationalismes, des pays comme l'Allemagne acceptent de moins en moins de déléguer la gestion de leurs aumônes à une institution française. Leur participation à l'Œuvre décline donc, ce qui inquiète beaucoup l'Église à laquelle les missions coûtent de plus en plus cher en raison de leur multiplication.

Ar re zo e penn Breuriez ar Feiz, o renta cont euz ar pez zo savet dre ar bed oll christen, en em glem abalamour n'eus ket savet er bloaz divezama kement hag a ioa savet er bloaz araok, epad ma cressk ato ar mizou. Hag e guirionez an niver euz ar vissionerien a gressk ato, an niver euz an dud divadez gounezet da Zoue a gressk ato, an niver euz an escoptiou savet a nevez a gressk ato ive, hag evelse an dispignou evit ar missionou a gressk ive ep mar.

Ceux qui sont à la tête de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en rendant les comptes des sommes récoltées dans toute la Chrétienté, se plaignent parce que qu'ils n'ont pas collecté, cette dernière année, autant que l'année précédente alors que les frais augmentent. Et en vérité, le nombre des missionnaires augmente sans cesse, le nombre des infidèles gagnés à Dieu augmente sans cesse, le nombre des évêchés créés augmente aussi sans cesse. Ainsi, les dépenses pour les missions augmentent indubitablement.<sup>814</sup>

<sup>812</sup> F&B n° 24 (23/07/1876)

<sup>813</sup> F&B n° 47 (29/11/1879)

<sup>814</sup> F&B n° 278 (28/05/1870)

La papauté, bien consciente du problème, évoque alors l'idée de transférer l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Rome. Bien évidemment, la bourgeoisie lyonnaise se révolte à l'idée que l'on puisse lui arracher son enfant chéri et trouve un fort écho dans le clergé français, qui lui aussi a sa susceptibilité nationale, et au Quai d'Orsay. Les gouvernements français du Second Empire, et même de la République laïque, considèrent en effet que la France est investie d'un véritable protectorat sur les missions catholiques d'Orient<sup>815</sup> et n'entendent pas s'en trouver dessaisi. Il en va évidemment de son prestige international et de la pérennité d'un outil diplomatique qui lui permet de s'immiscer dans les affaires de beaucoup de pays d'Orient. La papauté ne peut évidemment pas se fâcher avec la France qui lui apporte, rappelons-le, plus de la moitié du budget de l'Œuvre et fournit les deux tiers de l'ensemble des missionnaires catholiques. Léon XIII, qui craint en outre que le concordat ne soit remis en cause, ne peut se passer de l'appui logistique de la France coloniale. Les choses restent donc à peu près en l'état même si, à terme, se mettent en place des réseaux d'œuvres nationales sous l'autorité de la Propagande.<sup>816</sup>

## 5.2.2 Des moissonneurs d'âmes sont trop peu nombreux et misérables

Les perspectives du travail des missionnaires sont immenses puisque l'Église n'aura atteint son objectif que lorsque tous les hommes se seront convertis au catholicisme. Feiz ha Breiz met en évidence l'ampleur du travail qui reste à accomplir en donnant régulièrement des informations démographiques. Dès son numéro 28, le journal donne la répartition mondiale de la population par religion, ce qui nous permet d'élaborer le tableau suivant.<sup>817</sup>

Religion	Population en millions	Pourcentage
Catholiques	208	24.76%
Protestants	70	8.33%
Juifs	4	0.95%
Bouddhistes	100	11.90%

<sup>815</sup> Claude PRUDHOMME, *La politique missionnaire de Léon XIII*, p.33-34

<sup>816</sup> Idem p. 417-425.

<sup>817</sup> F&B n° 28 (12/08/1865)

Confucéens	152	18.09%
Brahmanistes	60	7.14%
?	246 ?	29.28% ?
Total	840	100%

Les points d'interrogations correspondent très probablement aux musulmans que Goulven Morvan a oublié de citer mais qui apparaissent lorsque l'on calcule le total des âmes. Si l'on considère, comme Feiz ha Breiz, qu'il n'y a point de Salut hors de l'Église, cela revient à dire que les trois quarts des Terriens sont condamnés à finir en enfer et par conséquent à augmenter le score de Satan dans la compétition sotériologique qui l'oppose à Dieu.

Dans leurs lettres, les missionnaires insistent sur le fait qu'ils sont trop peu nombreux pour accomplir l'immense tâche qui leur a été confiée.

*Brema ez eus tri bloaz ha tregont, ervez an Aotrou'n Escop Delaplas, ne voa er rouantelez vras-ze, er Chin, eleac'h ma conter pevar c'hant milion a dud, nemet pevar Escob ha trivac'h vikel abostolik.*

*Evit compren pebez broiad tud a zo eno, ne de nemet lacat ar Chin e kem gant ar Frans. E Frans ez eus da hirra daougent milion a dud. Ar Chin eta a zo enhi da nebeuta dek guech muioc'h a dud evit e Frans !*

*En unan a brovinsou, pe a garteriadou ar Chin, hag a zo enhi trivac'h ha triugent milion a dud, ne voa nemet eun Escob ha pemp beleg evit prezeg ar feiz da oll dud ar vro-ze.*

*Hirio ema an traou eno e guelloc'h stad. Brema euz er Chin ugent Escob ha meur a vikel abostolik ha pepini euz an eskibien-ze en deuz eur c'hlouerdi eleac'h a saver ha ma tesker tud iaouang euz ar vro evit beza divezatoc'h beleien ha missionerien da brezek d'ho c'harteris.*

*Il y a maintenant 33 ans, selon Mgr Delaplas, il n'y avait que quatre évêques et 18 vicaires apostoliques dans ce grand royaume de Chine qui compte 400 millions d'habitants.*

*Pour se représenter la population qu'il y a là-bas, il n'y a qu'à comparer la Chine avec la France. Il y a, en France, tout au plus 40 millions d'habitants. Il y a donc au moins 10 fois plus d'habitants en Chine qu'en France !*

*Dans l'une des provinces, ou régions de Chine, il n'y avait qu'un seul évêque et cinq prêtres pour prêcher la foi aux 78 millions d'habitants qu'elle compte.*

*La situation est meilleure maintenant. Il y a maintenant en Chine 20 évêques et plusieurs vicaires apostoliques et chacun de Ces évêques a un séminaire où l'on forme et instruit les jeunes autochtones pour qu'ils deviennent plus tard des prêtres et des missionnaires qui prêcheront à leurs compatriotes.<sup>818</sup>*

<sup>818</sup> F&B n° 249 (06/11/1869)

Ce genre de comparaisons est courant dans Feiz ha Breiz et on le retrouve pour l'Afrique, sous la plume d'Amet Limbour notamment, ou l'Amérique du Nord. La métaphore la plus souvent filée est bien évidemment celle qui reprend les Évangiles de Matthieu (9.37) et de Luc :

*Luc 10.2 : Il leur dit: La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.*

*Chin- Evel ma on eus he lavaret kentoc'h, e carter Kong-Tcheou e tro an oll oc'h ar guir relijion. Biscoas n'oa bet gullet kement-all. An Aotrou'n Escop Fauri ne voar pe du trei. Evit kement a dud a c'houlenn beza kelennet var ar religion catolic, n'en deus nemet eis missioner. Evelse ive e cri en dra c'hell o c'houlenn beleien, missionerien eus ar vro-ma da vont d'he zicour. Red eo esperout e c'halvo an Aotrou Doue unan bennag da vont da zicour destum eun eost hag en deus doare da veza ker puil*

*Chine — Comme nous l'avons déjà dit, tout le monde se tourne vers la vraie religion dans la région de Kong-Tcheou. On n'avait jamais vu ça. Mgr Fauri ne sait où se tourner. Pour tant de gens qui demandent à être instruits dans la religion catholique, il n'a que huit missionnaires. Ainsi, il crie à tue tête pour demander à ce que des prêtres missionnaires de notre pays viennent l'aider. Il faut espérer que le Seigneur en appellera quelques-uns pour aller l'aider à ramasser une moisson qui s'annonce si abondante.<sup>819</sup>*

La parabole est parfois déclinée deans sa version viticole :

*Arc'heskop Porz-ar-Prinz, ganet ha maget e Breiz en deuz gallet dont a-benn da zevel eur Seminer e kear Pontchatau, e Eskopti Naoued, evid doarea dres an deskadurez er skianchou ar scritur sacr, ar philozofi hag an theoloji, hag ar vertussiou deread d'eur belek, sujidi goest da labourat prest gant-han da zilvidigez an eneou, er vinien fisiet en-han gand an Tad a famil, da lavarout eo, gand hor Zalver Jesus-Christ.*

*L'archevêque de Port-au-Prince, né et élevé en Bretagne, est parvenu à créer un séminaire dans la ville de Pontchâteau, dans l'évêché de Nantes. Il veut y former au mieux dans la science des Saintes Ecritures, de la philosophie, de la théologie et des vertus qui conviennent à un prêtre, les candidats prêts à travailler avec lui au Salut des âmes, dans la vigne qui lui a été confiée par le père de famille c'est-à-dire par notre Sauveur Jésus-Christ.<sup>820</sup>*

Dans les premières années de Feiz ha Breiz, il n'est pas rare de lire des articles racontant les succès des missionnaires en des termes qui laissent songeur.

*Ar pezh on eus lavaret eus an Americ [dle. Ar guir relijion en em skign bemdez dre ar vro-ze], a eller da lavarout ive eus an Asi, ha dreist oll eus ar*

*Ce que l'on a dit de l'Amérique [c'est-à-dire que la vraie foi se diffuse tous les jours dans ce pays], on peut le dire aussi de l'Asie et surtout de la Chine. Là-bas,*

<sup>819</sup> F&B n° 28 (12/08/1865)

<sup>820</sup> F&B n° 414 (04/01/1873)

*Chin. Eno, ervez liziri ar vissionerien, en em droer a vir galon oc'h ar guir relijion. Abaoue comansamant ar bloas tremenet, eo burzhudus peguement e deus gounezet ar guir feiz e calonou an dud. E carter Kong-Tcheou, an Aotrou 'n Escop Fauri, vikel abostolic ar vro-ze, zo bet douguet e triomf oc'h ober tro e eskopti. Hoguen diguemeret evelse eun Escop catolic, eo ive rei deguemer d'ar guir relijion. E pep leac'h, araog ma tigoueze an Escop, e veze tolet a gostez an idolou pe an doueou faus, hag an oll a zeske ober sin ar groas.*

*d'après les lettres des missionnaires, on se tourne du fond du cœur vers la vraie religion. Depuis le début de l'année passée, il est miraculeux de constater combien la vraie foi a progressé dans le cœur des gens. Dans la région de Kong-Tcheou, Mgr Fauri, vicaire apostolique de ce pays, a été porté en triomphe pour faire le tour de son évêché. Or accueillir ainsi un évêque catholique, c'est aussi accueillir la vraie religion. Partout, avant que n'arrivât l'évêque, on renversait les idoles ou les faux dieux et tous apprenaient à faire le signe de la croix.<sup>821</sup>*

Ce triomphalisme naïf disparaît peu à peu de Feiz ha Breiz car s'il servait l'idée que le catholicisme est tel une lumière qui se diffuse dans les ténèbres et que rien ne peut donc l'arrêter, il n'incitait pas les catholiques bretons à s'investir dans l'œuvre missionnaire. D'une part, les candidats à la mission, comme nous l'avons vu, ne demandaient qu'à souffrir voire à mourir pour Dieu et d'autre part, les donateurs à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pouvaient être tentés de penser qu'ils donnaient assez puisque l'entreprise était si facile. Par la suite, Feiz ha Breiz continuera certes à dire que les moissonneurs sont trop peu nombreux mais insistera aussi sur leur dénuement.

*Goude eur veach hir ha tenn, eme ar missioner Fransez Puerz, ez oun digouezet an derc'hent deac'h euz a vission Sandy-Lake, ha deac'h an tad Buch en deus roet din ar pez a zigasac'h evidhon, Aotrou'n Escop. Ar zicour-ze zo digouezet mad, rag clan oan, n'em boa ket a arc'hant na cazi tam da zibri. An anter euz ar pez oc'h eus digaset din am eus laket da baea va dle, hag an anter all da brena bouet.*

*Après un long et difficile voyage, raconte le missionnaire François Puerz, je suis arrivé avant-hier de la mission de Sandy-Lake et le père Buch m'a donné ce que vous m'aviez envoyé, Monseigneur l'Évêque. Cette aide est arrivée à point car j'étais malade, je n'avais pas d'argent et quasiment rien à manger. La moitié de ce que vous m'avez envoyé m'a permis de payer ma dette et l'autre d'acheter de la nourriture.<sup>822</sup>*

Feiz ha Breiz rapporte aussi que les missions d'Arménie sont tellement pauvres que les missionnaires doivent mendier leur pain<sup>823</sup> et que dire de ce missionnaire en Abyssinie qui n'avait plus qu'une balle de fusil pour écrire ?<sup>824</sup>

<sup>821</sup> F&B n° 43 (25/11/1865)

<sup>822</sup> F&B n° 139 (28/09/1867)

<sup>823</sup> F&B n° 157 (01/02/1868)

### 5.2.3 Des compatriotes

Bien évidemment, ces récits ne pouvaient pas laisser indifférent les Bretons qui, s'ils ont la tête dure, ont le cœur d'autant plus tendre qu'il s'agit d'aider des compatriotes. Comme nous l'avons vu au début de cette étude, les rédacteurs de *Feiz ha Breiz* empruntent largement, aux *Annales de la Propagation de la Foi* ou à *Liziri Breuriez ar Feiz*, les lettres qui leur paraissent les plus à même de toucher leur lectorat qu'ils connaissent bien. Les enfants du pays, devenus évêques, sont considérés comme de véritables héros et leurs noms reviennent très souvent dans le journal. Il s'agit bien évidemment et premièrement des archevêques et des évêques d'Haïti comme Mgr Testard du Cosquer et son successeur Mgr Guillou. Puis viennent Mgr de Goesbriand à Burlington et Mgr Leturdu au Siam dont *Feiz ha Breiz* précise qu'il n'est pas de Bayeux, comme l'écrivent les *Annales de la Propagation de la Foi*, mais bien de chez nous.<sup>825</sup> Le clergé d'Haïti, même s'il ne touche pas d'argent de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, joue un rôle immense dans le développement de la conscience missionnaire en Bretagne à tel point qu'Haïti est souvent appelé au début du XX<sup>e</sup> siècle *Breizh zu* (la Bretagne noire).<sup>826</sup> Dans un article, on apprend que sur les 120 prêtres d'Haïti, 110 sont français dont 69 bretons (13 de Quimper, 27 de Vannes, 11 Saint-Brieuc, 15 de Rennes et 3 de Nantes).<sup>827</sup> Si l'on ajoute à cela que le séminaire qui forme le clergé d'Haïti est à Pontchâteau dans le diocèse de Nantes,<sup>828</sup> on comprend bien la proximité des deux pays qui s'exprime lors du rapatriement des dépouilles mortelles des courageux missionnaires, emportés par les fièvres et l'épuisement. Les éloges funèbres, qui leur sont faites dans leur paroisse d'origine, sont l'occasion de longs prêches sur la vocation missionnaire, sur la noblesse de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et sont l'occasion de couvrir de louanges les prêtres et les paroissiens bretons qui y participent.<sup>829</sup> Afin de renforcer cet attachement des Bretons à leurs missionnaires, *Feiz ha Breiz* insiste longuement sur leur ancrage territorial et familial.

*An Aotrou de Goesbriand, escop Burlington, en Amerik, hag a zo ama eun nebeut zo, en deus roet dissul tremenet an urziou d'ar glouer iaouang a ia ganthan ac'hann d'he escopti. An oll a voar ez*

*Monseigneur de Goesbriand, évêque de Burlington, en Amérique, qui est ici depuis quelque temps a donné l'ordination à huit jeunes clercs qui l'accompagneront dans son évêché. Tout le monde sait que Mgr de*

---

<sup>824</sup> F&B n° 393 (10/08/1872)

<sup>825</sup> F&B n° 350 (14/10/1871)

<sup>826</sup> Visant FAVE, *War roudou or missionerien*, p.164.

<sup>827</sup> F&B n° 15 (27/05/1876)

<sup>828</sup> F&B n° 24 (23/07/1876)

<sup>829</sup> F&B n° 433 (17/05/1873)

*eo an Aotrou'n Escop de Goesbriand euz ar vro-  
ma, euz a vaner Kerdaoulaz, e parrez Lannurvan.*

*Goesbriand est de ce pays, du manoir de Kerdaoulaz  
en la paroisse de Lannurvan.*<sup>830</sup>

Très souvent, quand Feiz ha Breiz mentionne un missionnaire breton, il lui attache les qualités supposées de son peuple : volonté, humanité et courage.<sup>831</sup> Or, ces qualités qui sont précisément celles d'un missionnaire dévoué, jusqu'au martyr, comme le père Mabileau de Paimboeuf dans le diocèse de Nantes dont la terrible mort fait l'objet d'un article.<sup>832</sup>

Les missionnaires bretons eux-mêmes savent bien que c'est vers leurs compatriotes qu'ils doivent se tourner pour recevoir prières et dons. Nous avons déjà évoqué à de nombreuses reprises les lettres d'Amet Limbour qui lit Feiz ha Breiz à l'île de la Réunion et écrit à plusieurs reprises à ce journal en expliquant que c'est avec les dons des Bretons qu'il peut acheter tant d'âmes.<sup>833</sup> Un autre missionnaire écrit à son frère, secrétaire de l'évêque de Quimper, pour qu'il fasse publier dans Feiz ha Breiz une de ses lettres dans laquelle il demande, lui aussi, prières et secours.<sup>834</sup> Lors de la famine en Inde, un missionnaire appelle à l'aide et Feiz ha Breiz ajoute à sa demande un argument de poids : « une aumône demandée par un missionnaire de notre pays. »<sup>835</sup> Tous les missionnaires bretons sont invariablement décrits comme attachés à leur pays et, pour ceux originaires de Basse Bretagne, à leur langue à l'instar de ce missionnaire qui raconte avoir pleuré en chantant des noëls en breton avec des marins aux pieds du mont Sinai.<sup>836</sup>

Les missionnaires, du moins ceux qui écrivent en breton comme Amet Limbour et Jean-Louis Normand cultivent leur proximité avec le lectorat soit en utilisant des expressions dialectales agrémentées d'un *evel a lavarer e Kerne* (comme on dit en Cornouaille) ou de références culturelles communes afin de bien montrer qu'ils sont du pays :

*Er Mosquee eo e ve lennet ar C'horan pe leor  
lezennou Mahomed. Oll hel lennont er memez  
amzer, peb hini a choaz ar pennad ma car euz al  
leor, hag en em laca d'her c'hana var ann ton a  
gav ar brava. Ar jolori a glever e Kemper*

*À la mosquée, on lit le Coran ou livre des lois de  
Mahomet. Ils le lisent tous en même temps, chacun  
choisissant le passage qu'il préfère du livre et se met à  
le chanter sur l'air qu'il trouve le plus joli. Le vacarme  
que l'on entend à Quimper le jour de la foire de mai, de*

<sup>830</sup> F&B n° 476 (14/03/1874)

<sup>831</sup> F&B n° 58 (10/03/1866)

<sup>832</sup> F&B n° 69 (26/05/1866). Sa notice bibliographique est disponible sur le site des Missions Étrangères de Paris : <http://archivesmep.mepasie.net/recherche/notices.php?numero=0714&nom=>

<sup>833</sup> F&B n° 182 (24/06/1870)

<sup>834</sup> F&B n° 462 (06/12/1873)

<sup>835</sup> F&B n° 34 (20/10/77)

<sup>836</sup> F&B n° 465 (27/12/1873).

Caourintin da zeiz foar Vaë, foar Anter-Avril pe  
foar Caourintin a zo eur muzik da drec'hi e kichen  
ann talabao a glever er Mosquee gant moueziou  
ann dud o cana, o tiscana, o lenn, o choual, gant  
ann trouz a reont oc'h en em strinca d'ann douar,  
o sevel en ho zaô, o vlenjal evel saout ar  
c'homzou-sot-man: Allah illa Allah oua  
Mohammed rossoul Allah.

la foire de mi-avril ou de la foire de Corentin est une  
musique ravissante à côté du tintamarre que l'on  
entend dans les mosquées avec ces voix d'hommes qui  
chantent, qui répondent, qui lisent, qui braillent. Et  
encore, c'est sans compter avec le bruit qu'ils font en  
se jetant à terre, en se relevant, tout en beuglant  
comme des vaches ces paroles idiotes : Allah illa Allah  
oua Mohammed rossoul Allah.<sup>837</sup>

Il est évident que cette complicité avec le lecteur qu'entend développer le missionnaire est au prix d'une vision très ethnocentrique et peu flatteuse de l'Autre.

## 5.3 La naissance d'une sensibilité humanitaire

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la charité était de proximité. Elle s'adressait aux pauvres qui venaient mendier de ferme en ferme ou que l'on rencontrait lors des pardons et des fêtes. Avec l'augmentation des relations avec les pays lointains, notamment à travers l'entreprise missionnaire, la charité va aussi s'adresser à des gens que l'on ne voit pas directement. Le message de l'Église qui affirme que tous les hommes sont frères dans l'image du Christ souffrant, la présence de missionnaires bretons outre-mer qui, dans leurs lettres, font partager aux Bretons leurs peines et leurs souffrances, ont tous deux contribué à développer chez les Bretons une sensibilité humanitaire nouvelle.

### 5.3.1 Catastrophes

Cette nouvelle solidarité s'exprime notamment lors de catastrophes apportant destruction et famine. Le premier cas que nous trouvons dans *Feiz ha Breiz* est celui du cyclone qui ravagea les Antilles le 6 septembre 1865. Dans une lettre publiée dans *Feiz ha Breiz*, l'évêque de la Guadeloupe demande secours et prières.<sup>838</sup> Il en alla de même lorsque Port-au-Prince fut détruit par un terrible incendie en 1866.<sup>839</sup> L'importance du clergé d'origine bretonne à Haïti a certainement eu un effet amplificateur sur la compassion des Bretons à

---

<sup>837</sup> F&B n° 26 (28/06/1879)

<sup>838</sup> F&B n° 40 (03/11/1865)

<sup>839</sup> F&B n° 67 (12/05/1866)

l'égard ce pays. Dans ces deux cas, il n'est pas encore question de grande mobilisation pour récolter des fonds afin de venir en aide aux populations mais le terrain y est favorable. En 1868, Mgr Lavigerie lance un vibrant appel à l'aide qui est publiée dans Feiz ha Breiz dès le 18 janvier. Le 8 février, on apprend que la liste gérée par M. de Kerangal au profit et des nécessiteux d'Algérie s'élève déjà à 1100 F. 15 jours plus tard, un article dans lequel est publiée une lettre de remerciements de Mgr Lavigerie à M. de Kerangal nous apprend que la liste a atteint 1440 F. Lorsque le 5 septembre 1868, M. de Kerangal clôt la liste, elle s'élève à 2080 F, somme que Feiz ha Breiz trouve considérable.

Un peu moins de 10 ans plus tard, le 12 mai 1877, Mgr Laouenan, évêque breton aux Indes, lance lui aussi un appel à ses compatriotes pour secourir les populations affamées. À peine cinq mois plus tard, Feiz ha Breiz nous apprend que l'évêché de Saint-Brieuc a déjà réuni 6 000 F. Jusqu'à fin février 1878, Feiz ha Breiz donne presque toutes les semaines les résultats de la mobilisation en faveur de l'Inde. *L'Impartial du Finistère* et Feiz ha Breiz ont chacun ouvert une liste et on peut lire dans le numéro daté du 9 février 1878 que *L'Impartial* avait réussi à collecter 5 538 F et Feiz ha Breiz 3 874 F soit un total de 11 412 F. Rapportés aux 1440 F récoltés en faveur de l'Algérie, les 11 412 F en faveur de l'Inde témoignent qu'une véritable sensibilité humanitaire s'est développée en Bretagne (et sûrement ailleurs) en moins d'une décennie. Cette impression est accentuée par le fait que l'Algérie est plus proche que l'Inde de la Bretagne et que Mgr Lavigerie n'avait pas ménagé ses efforts pour sensibiliser à sa cause.

L'étude des listes de donateurs, fournies Feiz ha Breiz, montre que cette sensibilité humanitaire se retrouve dans toutes les classes de la société. En effet, à côté des dons importants provenant de notables et d'ecclésiastiques, on trouve de nombreux dons de faible importance venant de personnes peu fortunées qui se regroupent parfois pour que leur don ne paraisse pas dérisoire.

Comme nous l'avons vu à de nombreuses reprises depuis le début de cette étude, les chrétiens, notamment les missionnaires et les sœurs, sont présentés, dans Feiz ha Breiz, comme les seuls qui restent secourir les victimes dans les cas de famines et surtout d'épidémies. Ils n'hésitent pas un instant à se sacrifier pour leur prochain alors que les autorités civiles et religieuses locales fuient ou pratiquent le chacun pour soi...et ne parlons pas des protestants. Cette abnégation est considérée par Feiz ha Breiz comme la preuve apportée aux infidèles que seul le catholicisme donne assez de courage pour secourir son prochain au péril de sa vie. En

faisant des dons aux missionnaires, les Bretons les aident à étayer cette thèse comme le montre cet exemple de la grande famine en Inde.

— *Tad a lavaront-hi, c'houi eo ho peus lavaret deomp dont d'ho kaout; c'houi ho peus diskoaset deomp ho Relijion eo a zigor an ee.*

— *Guir eo, bugale, perac eta n'o peus ket neuze va sillaouet.*

— *Tad, dre ma vrassa ar guernez, dre ma kresk ar c'hlenvet, ni vel mad Doue n'en deuz ho c'hasset nemet evit hon staga eus ho Relijion, ni zesko ar pedennou, mes da vihanna magit ac'hanomp.*

-- *Ne meuz netra, bugale baour; roet am eus tout dija: evidoc'h a meuz kuiteet ma bro, a ranna ra va c'halon dre ma n'hellan ket ho sicour.*

— *An Tad n'hon kar ket ken, p'eguir hon lez dibourvez.*

— *Père, disent-ils, c'est vous qui nous avez dit de venir vous voir. C'est vous qui nous avez appris que votre religion ouvre les portes du Ciel.*

— *C'est vrai, mes enfants, mais pourquoi ne m'avez-vous alors pas écouté.*

— *Père, alors que la famine grandit, que la maladie augmente, nous voyons bien que Dieu les a envoyées pour nous lier à votre Religion. Nous apprendrons les prières mais, au moins, nourrissez nous.*

— *Je n'ai rien, mes pauvres enfants. J'ai déjà tout donné. C'est pour vous que j'ai quitté mon pays et mon cœur se brise parce que je ne peux pas vous aider.*

— *Le Père ne nous aime pas puisqu'il nous laisse démunis<sup>840</sup>*

Aux mauvais esprits qui pensent et disent que l'aide qu'apportent les catholiques aux victimes n'est qu'une sorte de chantage à la conversion, Feiz ha Breiz répond pour défendre Mgr Lavigerie :

*Hoguen ar garantez-ze, ar prez-ze da zicour an arabet en ho dienez ne blij ket d'an dud difeiz. Evel na ellont ket gouscoude lavaret en deus great Arc'hescop Alger eun dra fall oc'h ober ar pezh en deus great, e tamallont ar mennoz, ar zonch en deus bet oc'h he ober. "Ne ket, emezho, evit ober vad d'an arabet eo e torrer ho naoun dezho, mes evit gallout ho deseo, ho gounit, en em skigna muioc'h mui en ho bro. An arabet n'int ket christenien; an arabet so euz relijion Mahomet, ha setu perag e veler ar Pap, an Eskeb, ar gristenien catolik, var digarez ober eur vad bennag d'an dud keiz-ze, o clasc en em renta*

*Or, cet amour, cet empressement à secourir les Arabes dans leur misère, ne plaisent guère aux impies. Ne pouvant toutefois pas dire que l'archevêque d'Alger a mal agit en l'espèce, ils lui reprochent ses motivations. « Ce n'est pas pour faire du bien aux Arabes que l'on soulage leur faim, disent-ils, mais pour pouvoir les éduquer, les conquérir, s'immiscer de plus en plus dans leur pays. Les Arabes ne sont pas chrétiens, ils sont de la religion de Mahomet. C'est la raison pour laquelle, sous prétexte de leur faire du bien, on voit le pape, les évêques, les chrétiens catholiques essayer de se rendre maîtres de l'esprit et du cœur de ces pauvres gens pour les attirer vers leur croyance. C'est un filet*

<sup>840</sup> F&B n° 37 (10/11/1877)

*mistri d'ho sperejou ha d'ho c'halonou evit gallout ho zacha d'ar memes credennou gantho. Eul lindag eo a stignont eno dezho evit ho faca."*

*Hag e ve quir e teufe an arabet-ze da guitat ho fals relijion ha da zigueri ho daoulagad d'ar virionez, piou a grette lavaret e ve kementse eun droug evitho? Ha ne ve ket evitho ar brassa euz an oll madoberou savetei buez ho ene epad ma saveteer dezho buez ar c'horf ? Piou eo an den, da viana mar en deus c'hoaz eun dra bennag a skiant, eur greden, eur santimant vad bennag, ha ne anzavo ket e tal ato buez an ene hirroc'h evit hini ar c'horf ? Hoguen ar gristenien katolik, pa ellont ober vad, pa o deuz eun tam bara da rei d'an izomek, ne zellont ket keit-se en ho raog.*

*Mes lakeomp e vije chomet Arc'hescop Aljer ep sicour an arabet, nag a gri, nag a safar ne vije ket bet gant ar scifagnerien difeiz! "Setu aze, a lavarjent, pe queit ez a madelez ar gatoliked! An dud keiz-ze so arabet, n'int ket christenien. Ha setu perag ho lezer da vervel gant an naoun [...]"*

*qu'ils ont tendu là-bas pour pouvoir les attraper. »*

*Et s'il s'avérait que ces Arabes quittent leur fausse religion et ouvrent leurs yeux à la vérité, qui oserait dire que ce serait là un mal pour eux ? Ne serait-ce pas pour eux le plus grand des bienfaits que de sauver leur âme tout en sauvant la vie de leur corps ? Quel est l'homme, du moins celui qui a encore un peu de science et de croyance, un peu de bon sentiment, qui n'avouera que la vie de l'âme d'un homme vaut plus que celle de son corps ? Or, quand les chrétiens catholiques sont à même de faire une bonne action, quand ils ont un morceau de pain à partager avec le nécessaire n'y regardent pas à deux fois.*

*Mais imaginons que l'archevêque d'Alger se soit gardé de porter secours aux Arabes ; que de cris, de discours aurions nous entendus de la part des journalistes impies ! Voilà, diraient-ils, l'ampleur de la générosité des catholiques ! Ces pauvres gens sont des Arabes, ils ne sont pas chrétiens. Et c'est pourquoi on les laisse mourir de faim [...] <sup>841</sup>*

### 5.3.2 Sauvez les enfants !

Il est intéressant de constater que si la liste de M. de Kerangal est à destination des nécessiteux d'Algérie, toutes les lettres de remerciements et d'appel aux dons de Mgr Lavigerie ne traitent que du cas des orphelins accueillis dans ses orphelinats. L'archevêque d'Alger savait qu'en évoquant le sort malheureux des enfants, il jouait d'une corde sensible qui ouvrirait le cœur et le porte-monnaie des Français en général et des Bretons en particulier.

*Ervez eur gazeten hanvet Ecleo Oran e caver dalc'h mad dre eno tud maro gant an naoun. Tadou ha mamou a veler o verza ho bugale, hag oc'h ho rei couls lavaret evit netra. Evelse eun tad hag eur vam o doa guerzet eur buguel eur scouer. Goulen a reat*

*D'après un journal appelé Echo d'Oran, on trouve encore là-bas des gens morts de faim. On voit des pères et des mères vendre leurs enfants et les donner pour presque rien. On leur demanda comment avaient-ils assez de courage pour vendre*

<sup>841</sup> F&B n° 163 (14/03/1868)

*digantho penauz o doa evelse ar galon da verza ho  
bugale ; ah ! emezho, ni vel ervad e rankimp mervel,  
hag e verzomp hor buguel evit ma chomo beo !*

*leurs enfants. Ah ! répondirent-ils, nous voyons  
bien que nous devons mourir et nous vendons  
notre enfant pour qu'il reste en vie !<sup>842</sup>*

Dans un autre article, Feiz ha Breiz vante les orphelinats que Mgr Lavigerie a ouverts pour accueillir ces enfants qui, sans lui et les dons des âmes compatissantes, seraient condamnés à mort. Grâce à eux, ces malheureux petits pourront être élevés dans l'affection et la religion chrétienne évidemment.

*Digoret en deus eun ti d'ar vugaligou gueis  
dilezet hag eo a gantchou e testum ar vugale-ze  
collet gantho tad ha mam, hag a vije maro a dra  
zur ma n'o divije ket cavet eun dorn trugarezus  
da guemeret soursi anezho; ha brema ar vugale  
baour-ze a gaf el leanezet mamou carantezus  
eleac'h ar re o deus collet.*

*Il a ouvert une maison pour les pauvres petits enfants  
abandonnés et c'est par centaines qu'il recueille. Ces  
enfants qui ont perdu père et mère seraient certainement  
morts s'ils n'avaient trouvé une main secourable pour  
prendre soin d'eux. Maintenant, ces pauvres enfants  
trouvent dans les religieuses des mères attentionnées qui  
remplacent celles qu'ils ont perdues.<sup>843</sup>*

Mgr Lavigerie, pour financer ses orphelinats instaura un système de parrainage très moderne et ne manqua jamais d'utiliser les lettres pleines de reconnaissance des filleuls pour faire la promotion de son œuvre. Dans la lettre écrite à Mme Elisa Dalle de Dansery dans la Marne, sa marraine, un petit Arabe recueilli par Mgr Lavigerie raconte son calvaire et la joie qui est la sienne de pouvoir désormais manger à sa faim et d'être entouré de tant d'amour. Il y raconte que son père étant mort du choléra, sa mère l'abandonna à un oncle qui le faisait dormir dans le chenil. Il dut ensuite aller garder les troupeaux la nuit au milieu des chacals et lorsqu'une chèvre fut dévorée, il fut sévèrement battu et chassé. Mourant de faim et d'épuisement, il fut recueilli par les bons pères.<sup>844</sup>

Dans une lettre pontificale au sujet des missions publiée dans Feiz ha Breiz, Léon XIII évoque les trois œuvres qui lui sont les plus chères. Il s'agit tout d'abord de l'Œuvre de la Propagation de la Foi puis de deux œuvres intéressant l'enfance : l'Œuvre de la Sainte Enfance (*Breuriez ar Vugaleach Santel / Breuriez ar Vugaligou Santel*) et l'Œuvre des Écoles d'Orient (*Breuriez Scoliou ar Sav-Heol*). L'Œuvre des Écoles d'Orient est la moins présente dans Feiz ha Breiz alors que l'Œuvre de la Sainte Enfance y reçoit un écho assez proche de celui de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. À défaut de pouvoir sauver la vie des pauvres enfants dans des orphelinats, il importe de pouvoir sauver leur âme.

<sup>842</sup> F&B n° 160 (22/02/1868)

<sup>843</sup> F&B n° 163 (14/03/1868)

<sup>844</sup> F&B n° 404 (26/10/1872)

Goude Breuriez ar Feiz, ar Vreuriez a ra hirio muia honor d'an Ilis catolic, eo Breuriez ar vugaleach santel. Da viana n'eus nicun hag a gasse kement a eneou d'ar barados. Nag a bet mil buguel tennet bep bloaz a dre skilfou an droug-speret ! Badezet pa vezont dare du vervel, ez eont didach dirag Doue, hag en En e roint epad an eternite mil bennos d'ar re o deuz o zavetet. An Aotrou Perny, vilkel abostolic ar Chin abaoue ouspen uquent vloaz, a gomze n'eus ket pell, dirag eun niver braz a dud vraz hag a vugale, euz ar vad burzuduz a ra ar guenneguig-se a roer er vro-ma en hano ar vugale gueiz er broiou paien, dreist oll er Chin. Ar vro-ze so kement a dud enhi ! Bez'ez eus Provinsou hag a so kement a dud en unan anezo evel a zo e rouantelez Frans oll. Nag a vugale so eno dilezet, nag a vugale a varf bian ! Mes ive nag vugale, ha zoken bugale d'ar baianet a vez badezet bep bloas ! En eur brovins epken e vadezer bep bloas tost da uquent mil.

Après l'Œuvre de la Propagation de la Foi, l'Œuvre qui fait le plus honneur à l'Église catholique est l'Œuvre de la Sainte Enfance. Du moins il n'y en a aucune qui n'amène autant d'âmes au paradis. Combien d'âmes sont arrachées ainsi chaque année aux griffes du malin ! Baptisés à l'article de la mort, ils s'en vont purs devant Dieu et, aux Cieux, ils donneront pour l'éternité mille bénédictions à ceux qui les ont sauvés. Monseigneur Perny, vicaire apostolique de Chine depuis plus de 20 ans, parlait récemment devant un grand nombre d'adultes et d'enfants, du bien miraculeux que produit ce petit sous que l'on donne chaque semaine dans notre pays au nom des pauvres enfants des pays païens et surtout de Chine. Ce pays est si peuplé qu'il y a là-bas des provinces qui ont autant d'habitants que tout le royaume de France ! Combien d'enfants y sont abandonnés, combien d'enfants meurent en bas âge ! Mais aussi, combien d'enfants, et même d'enfants païens, sont baptisés chaque année ! Dans une province seulement on en baptise chaque année près de 20 000.<sup>845</sup>

Ces baptêmes d'enfants in articulo mortis répondent très clairement aux parôles du Christ : « Et Jésus dit: Laissez les petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » (Matthieu 19.14 que l'on retrouve presque mot pour mot dans Marc 10.14 et Luc 18.16).

Dans le chapitre suivant, nous verrons que Feiz ha Breiz, à la suite des missionnaires, joue aussi de cette corde sensible dans la promotion de la lutte contre l'esclavage.

### 5.3.3 Contre l'esclavage

Pour Feiz ha Breiz, l'esclavage est l'une des pires abjections que l'on puisse trouver. En rabaissant l'humain au rang de bétail ou d'objet, il est la marque de l'emprise du diable sur les païens. Feiz ha Breiz participe donc à la croisade contre l'esclavage que l'Église mène dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Croisade aussi contre l'islam puisque la traite transatlantique

<sup>845</sup> F&B n° 114 (06/03/1867)

ayant été abolie, seules les traites orientales et internes à l'Afrique noire perdurent. Notons cependant que certaines pratiques esclavagistes en Extrême-Orient sont aussi dénoncées. Jouant d'une sensibilité humanitaire, Feiz ha Breiz insiste sur le drame humain que constituent l'esclavage et surtout l'esclavage des enfants. Amet Limbour, en mission à Zanzibar qui est encore alors une plaque tournante de cet odieux commerce, donne des descriptions propres à soulever l'indignation.

*Lavaret em eus e prener bugale. Ia, mes ne rer ket ama evel e bro Chin, eleac'h ma toler er meas dre ar prenest bugale vian nevez ganet. Nan, ar vugale-ma a vez prenet er marc'had. Ar sclavach a gendalc'h c'hoaz etouez an arabet. Mont a reont d'an douar-meur egis chaseourien, hag ar re a ellont da baca, a gasont gantho en ho bagou. Guechou all, goude ma vez bet brezel etre daou roue bihan, an hini a c'hounit a gas gantha an enebourien evit ho guerza d'an arabet. Ar re-ma, d'ho zro, ho laca e guers var marc'hajou Zanzibar. Eno e velit tud o vizita tud, oc'h ober dezho bale, oc'h o meudica evel ma rafet da eur penn kezek! Ma na gaver ket a vers da eun den dre ma zeo clanv, pe koz, pe zall, e vezo lezet da vervel gant an naoun, pe taolet var an aod da grevi ar c'henta ar guella. Piou a zonchfe e ve traou euzuz evelse c'hoas var an douar? Petra! tud en deuz hor Zalver Jesus scuillet he c'hoad evitho, a vez guerzet evel loenet mud! Ha petra lavaran-me, goassoc'h c'hoas! Keroc'h e vez guerzet eur c'hi evit eun den! Eun den a goust 50 lur, eur bugel 20 pe 30 lur, eur c'hi bete 100 lur: gant eur c'hi ec'h allet prena tri pe bevar bugel. O va Doue, scriva a rin c'hoas!...*

*Pa vez arc'hant gant ar visionerien hen lacont da brena bugale. Oh! pe gen alies e vouelont o velet an nebeudig arc'hant so en ho ialc'h! Me! va zud zad! me, eme ar bugel, pren ac'hanon, pe*

*J'ai dit que nous achetions des enfants. Oui mais les choses ne se passent pas ici comme en Chine où l'on jette les enfants nouveau-nés par la fenêtre. Non, ces enfants sont achetés au marché. L'esclavage perdure chez les Arabes. Ils vont sur le continent comme des chasseurs et ils emportent à bord de leurs navires ceux qu'ils peuvent attraper. D'autres fois, à la suite d'une guerre entre deux roitelets, celui qui l'emporte s'empare de ses ennemis pour les vendre aux Arabes. Ces derniers, à leur tour, les mettent en vente sur les marchés de Zanzibar. Vous y voyez des hommes inspecter des hommes en en faisant le tour, en les tâtant comme on le ferait de chevaux ! Si l'on ne trouve pas le moyen de vendre un homme parce qu'il est malade, âgé ou aveugle, il sera laissé mourir de faim ou jeté sur la côte pour y crever le plus tôt possible. Qui pourrait croire qu'il existe des choses aussi horribles sur la terre ? Comment ! Des hommes pour lesquels notre Sauveur Jésus-Christ a versé son sang sont vendus comme du bétail ! Que dis-je, il y a pire encore ! Un chien est vendu plus cher qu'un homme ! Un homme coûte 50 F, un enfant 20 ou 30 F, un chien jusqu'à 100 F. Pour le prix d'un chien, vous pouvez donc acheter trois ou quatre enfants. Oh mon Dieu, puis-je encore écrire !...*

*Quand les missionnaires ont de l'argent, ils l'utilisent pour acheter des enfants. Oh ! Ils doivent si souvent pleurer en voyant le peu d'argent qu'ils ont dans leur bourse ! Moi ! Mon père ! Moi, dit un enfant, achète-moi*

*varc'hoas ne vezin mui beo! hag aliez e rancomp  
stanca hon dioucouarn.*

*Breuriez ar Feiz hag ar Vugaleach Santel a zigas  
bep bloaz eun dornad mad a arc'hant da  
vissionerien Zanzibar. Oh! pebez arc'hant implijet  
mad! Gant guenneien Breiz-Izel carantezuz, e vez  
prenet eneu d'an Ilis, da Zoue, d'an Env.*

*ou je ne serais plus en vie demain ! Combien de fois  
devons-nous nous boucher les oreilles.*

*L'Œuvre de la Propagation de la Foi et la Sainte  
Enfance envoient une belle somme d'argent tous les  
ans aux missionnaires de Zanzibar. Oh ! Quel argent  
bien employé ! C'est avec les sous de la charitable  
Basse Bretagne que nous achetons des âmes à  
l'Église, à Dieu, aux Cieux !<sup>846</sup>*

La comparaison entre le prix d'un chien et celui d'un enfant ou d'un homme sur les marchés aux esclaves est très courante dans Feiz ha Breiz. Elle devait être d'autant plus forte que le chien n'avait pas acquis en Bretagne, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le statut d'animal de compagnie chéri et choyé, bien loin de là. Dans un pays où les cynodromes n'avaient pas fait leur apparition, on ignorait probablement que des chiens pouvaient valoir très cher. Les expressions *bevañ/mervel evel ur c'hi* (vivre/mourir comme un chien) ou *interamant ki* (enterrement de chien), désignant des obsèques civiles, attestent du statut peu enviable de cet animal. Dire que des hommes valent moins que des chiens étaient donc une image des plus fortes. Évidemment, l'esclavage des enfants est la pire des choses et Feiz ha Breiz joue de la corde sensible pour le démontrer. L'image de l'Arabe voleur d'enfants y est développée à de nombreuses reprises et active une des pires angoisses de tous les parents du monde. On se souvient de l'histoire de la petite Fatma enlevée avec son frère sous les yeux de leurs parents impuissants et de la douleur de ces derniers.

*Ar Jeladas a gasas gantho ar breur hag ar c'hoar  
e seier. Petra eo deut va breur da veza? he c'hoar  
ne voar ket . Evithi a voue taolet var eur c'hanval;  
coeza a reaz ac'hano, hag e velas teleur var an  
hent eur bugel a ioa maro en he c'hichen epad ma  
veachent.*

*Fatma a voue guerzet peder guech. Pevar mestr e  
devoue crisc'h an eil eget egile. Bevech ma vez  
guerzet, e reat, ervez ar c'hiz, eun troc'h en he  
divoc'h gant eur sizail; ha guelet a rer ar pevar  
droc'h chomet kleizennet anat en he bizach. Ne  
ket bazadou eo a vancas dezhi, taoliou fouet,*

*Le Jeladas emporte avec lui le frère et la sœur dans  
des sacs. Qu'est devenu mon frère ? La sœur ne le sait  
pas. Quant à elle, elle fut jetée sur le dos d'un  
chameau. En en tombant, elle vit jeter sur la route un  
enfant mort à ses côtés durant le voyage.*

*Fatma fut vendue quatre fois. Elle eut quatre maîtres  
plus cruels les uns que les autres. À chaque fois qu'elle  
était vendue, on lui faisait, selon la coutume, une  
entaille dans les joues au moyen d'un ciseau ; on voit  
encore très clairement les quatre cicatrices sur son  
visage. Ce ne sont pas les bastonnades qui lui  
manquèrent, ni les coups de fouet, ni les coups de*

<sup>846</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

taoliou contel, ha dougen a ra var he c'horf ar mercou euz ar gouliou zo bet great enhan. Er fin dre chans evithi e voe casset da Jafa.

“Me great din bale cals, cals evit mont di, emezhi he unan.” Eur vaouez kez ha ne c'helle mui bale ker coenvet oa he zreid, a varvas en hent.

E Jafa, dre brovidans Doue, e voe guerzet, evit pevar c'hant lur, da eul lean, douetuz ann tad Olivieri. Euz Jafa e voe caset da Alexandri ha laket en eun ti dalc'het gant leanezet ar pastor mad, o c'hortoz eul lestr d'he c'has da Varseil. Euz a Varseil e zeas da Annecy eleac'h m'ema an ti kenta euz a urs leanezet ar gonseption didach. Pa voa bet eur pennad eno, e voe caset da Gemperle (Lanorgat) eleac'h ma zeuz eun ti euz an urs.

couteau et elle porte toujours sur son corps, les stigmates de ces blessures. À la fin, et ce fut là sa chance, elle fut envoyée à Jaffa.

« Faire moi marcher beaucoup, beaucoup pour aller là-bas, » dit-elle. Une pauvre femme qui ne pouvait plus marcher, tant ses pieds étaient enflés, mourut sur le chemin.

À Jaffa, par la providence divine, elle fut vendue pour 400 F à un religieux, probablement le père Olivieri. De Jaffa, elle fut envoyé à Alexandrie et confiée aux religieuses du Bon Pasteur en attendant qu'un navire ne l'emène à Marseille. De Marseille elle alla à Annecy où se trouve la maison-mère des sœurs de l'Immaculée Conception. Après quelque temps là-bas, elle fut envoyée à Quimperlé (Lanargoat) où l'ordre a une maison.<sup>847</sup>

C'est donc en Bretagne que la petite Fatma put se soigner et se reconstruire dans l'affection des bonnes sœurs. Après avoir longuement montré les qualités de cœur et l'intelligence de la petite Fatma, le rédacteur de Feiz ha Breiz, probablement Goulven Morvan, conclut par un appel.

Ne c'hell ket an oll mont d'ar broiou pell ha gouez-ze da ziframma bugale a dre daouarn an dud criz o deuz ho laeret; an oll avad a c'hell kemeret perz en ober-ze a drugarez. Dre ar beden e c'haller lacat Doue da c'helver eun ene bennak da ober ar vicher boanius-ze; dre an aluzen e c'haller prena unan bennag euz ar vugale geiz-ze condaonet d'ar sclavach.

Ah! mamou a zo oc'h va silaou, starda a rit ho pugale oc'h poull ho calon; ar Jeledas ne deuint ket ama da laerez ho pugale; an drouk speret avad, ar bed, ar skueriou fall a c'hell ho c'has da goll. Ha c'hoant oc'h eus-hu d'ho dioual? O pet

Tout le monde ne peut pas aller dans ces pays lointains et sauvages pour arracher des enfants des mains des gens cruels qui les ont volés. Tout le monde peut cependant participer à cette œuvre de charité. Par la prière, on peut faire en sorte que Dieu appelle quelques bonnes âmes à accomplir cette douloureuse tâche. Par l'aumône, on peut acheter quelques-uns de ces pauvres enfants condamnés à l'esclavage.

Ah ! Mères qui m'écoutez, vous serrez vos enfants sur votre cœur. Le Jeladas ne viendra pas ici vous enlever vos enfants. Mais le diable, le monde, les mauvais exemples peuvent les mener à leur perte. Vous voulez les protéger ? Ayez pitié de ces enfants d'Afrique, de

<sup>847</sup> F&B n° 357 (02/12/1871)

*truez oc'h ar vugale-ze euz an Afrik, oc'h ar mamou-ze a vel tud criz o tont da ziframma ho bugale a dre ho divrec'h!...*

*ces mère qui voient des hommes cruels venir leur arracher leurs enfants des bras !...*

## 5.4 Une façon de remercier Dieu

Feiz ha Breiz insiste donc sur le devoir qu'ont les chrétiens d'Europe en général, et de Bretagne en particulier, de remercier Dieu de les avoir fait naître en pays de chrétienté, loin de la barbarie et de l'esclavage.

*Ha n'on eus ni a leac'h da drugarecat mil guech an Aotrou Doue da veza great deomp genel en eur vro gristen, da veza hor galvet d'an anaoudegez euz ar virionez, ha da veza laket sklerijen an Aviel da bara dirag hon daoulagad kerkent ha ma'z omp deut var an douar?*

*N'avons-nous pas de quoi remercier mille fois Dieu de nous avoir fait naître dans un pays chrétien, de nous avoir appelé à la connaissance de la vérité et d'avoir fait briller la lumière de l'Évangile devant nos yeux dès notre naissance ?<sup>848</sup>*

En conclusion d'un article sur l'esclavage racontant comment se passe une chasse à l'homme, Feiz ha Breiz écrit :

*Hirio pa glasker digristena ar vro, e ve mad sonjal e pe stad en em gaf ar broiou n'int ket bet sclereat gant sclerijen ar feiz. Ma sonchfemp e kementse e trugarecafemp Doue da veza roet deomp ar relijion gristen, hag en em zalc'hfemp var evez evit miret na ve lamet diganeomp.*

*Aujourd'hui, alors que l'on cherche à déchristianiser le pays, il serait bon de penser à l'état dans lequel se trouvent les pays qui n'ont pas encore été illuminés par la lumière de la foi. Si nous pensions à cela nous remercierions Dieu de nous avoir offert la religion chrétienne et prendrions bien garde à ce qu'elle ne nous soit pas enlevée.<sup>849</sup>*

De la même manière, Feiz ha Breiz, qui voit en tout la main de Dieu, en appelle à remercier Dieu lorsque les sauterelles, le choléra et la famine s'abattent sur l'Algérie.

*Setu aze eun daolen hag a so trist hag ankeniuz avoalc'h. Diskuez a ra on eus leac'h da drugarecat Doue ha d'he bedi da bellaat bepret an naounegez hag ar guemez dioc'h hor bro.*

*Voici un tableau bien triste et angoissant. Il montre que nous avons de quoi remercier Dieu et de le prier de toujours éloigner de notre pays la famine et la disette.<sup>850</sup>*

<sup>848</sup> F&B n° 204 (26/12/1868)

<sup>849</sup> F&B n° 374 (30/03/1872)

<sup>850</sup> F&B n° 167 (11/04/1868)

D'après Feiz ha Breiz, qui cite explicitement le prophète Daniel, la meilleure façon de remercier Dieu est l'aumône car elle permet à l'homme de racheter ses péchés.

*Roue, a lavare guechall ar profed Daniel da Nabuchodonozor: Dic'haouit ho pec'hejou dre an aluzen.*

*Roi, disait autrefois le prophète Daniel à Nabuchodonosor. Rachetez vos péchés par l'aumône.<sup>851</sup>*

Or, visiblement Dieu se lasse des péchés de la « fille aînée de l'Église » qui persévère dans l'erreur bien qu'ayant été prévenue par Notre-Dame de la Salette.<sup>852</sup>

*Ar gristenien a voar e teuaz ar Verc'hez santel er bloaz 1846, var meneziou ar Salet, hag e 1858, e Lourd d'en em ziskuez da vugale dinam ha da ziscleria dezho penauz e tlie ar Frans beza castizet ma na deue ket da chench he giziou dizoue, mar kendalc'he da derri lezen Doue o profani deiz ar sul, oc'h en em rei d'al leou-douet hag o terri oll lezennou an ilis.*

*Les chrétiens savent que la Sainte Vierge vint en l'an 1846, sur les montagnes de la Salette, et en 1858, à Lourdes, se montrer à des enfants pour leur annoncer que la France devait être punie si elle ne changeait pas ses pratiques impies, si elle continuait à briser la loi divine en profanant le dimanche, en s'adonnant au blasphème et en contrevenant aux lois de l'Église.<sup>853</sup>*

Pour les catholiques, et donc Feiz ha Breiz, le désastre de Sedan est la preuve flagrante de la véracité des prophéties que la Vierge a faites lors de ses apparitions. Pourtant, la France persiste dans l'erreur en se déchristianisant, en se détournant du roi légitime et catholique, en votant de plus en plus pour les républicains et les radicaux. Pour apaiser la colère de Dieu, il faut donc multiplier les aumônes et surtout celles qui lui offrent des âmes.

*Dre ho meritou ken braz, ar vissionerien a c'harz dorn Doue da skei varnomp ; ha ni, kalonou divad ha dianaoudeg, ho lez da vervel en dienez pa hellfemp ho zikour. Ni aliez, a gav bravoc'h dispign hon arc'hant e plijaduriou didalvez ha noazus soken, eget rei eun diner da Vreuriez ar Feiz. Pebeuz vad koulskoude e rafe, rannet etre ar vissionerien, ar gantved loden hebken euz ann arc'hant a reomp meur a veich implij fall aneza. Rei zikour d'ar re ho deuz ezomm, hounnez eo ar*

*De par leurs si grands mérites, les missionnaires empêchent la main de Dieu de nous frapper ; et nous, cœurs arides et ingrats, nous les laissons mourir dans la misère alors que nous pourrions les aider. Nous préférons bien souvent dépenser notre argent dans des plaisirs futiles et même nuisibles, que donner un denier à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Quel bien pourrait pourtant faire, partagé entre les missionnaires, ne serait-ce que le centième de l'argent dont nous faisons si souvent mauvais usage. Aider ceux qui en*

<sup>851</sup> F&B n° 34 (20/10/1877)

<sup>852</sup> Pour le message de la Salette, voir sur le site officiel du sanctuaire : [http://lasalette.cef.fr/article.php3?id\\_article=7](http://lasalette.cef.fr/article.php3?id_article=7), consulté le 16/08/2008.

<sup>853</sup> F&B n° 421 (22/02/1873)

*fesoun da drugarekat Doue da veza roet ar guir sklerijen, d'hon tadou da genta, ha deomp ive enn ho goude.*

*ont besoin, voici la meilleure façon de remercier Dieu de nous avoir donné la vraie lumière, à nos ancêtres tout d'abord et à nous ensuite.<sup>854</sup>*

Si la conclusion de ce texte, « *Sakobau ann debrer tud* » (Sakobau, le mangeur d'hommes), insiste dans sa conclusion sur la nécessité de participer à l'effort missionnaire à travers l'Œuvre de la Propagation de la Foi, son introduction rappelait au lecteur que les ancêtres païens des Bretons étaient au moins aussi mauvais que les Fidjiens. Par conséquent, si Dieu leur retirait sa grâce, ils pourraient retomber aussi bas qu'eux, si ce n'est plus bas encore.

## 5.5 Une « assurance Salut »

Si l'aumône, et notamment l'aumône à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, permet à une nation pécheresse de se protéger de la colère divine, il en va de même au niveau de l'individu qui, par des aumônes bien choisies, peut assurer le rachat de ses péchés et ainsi se constituer une « assurance Salut ». Nous pouvons nous permettre cette métaphore parce que Feiz ha Breiz lui-même utilise un vocabulaire proche de celui du courtier en assurances. Les bons résultats qu'enregistre L'Œuvre de la Propagation de la Foi en Bretagne sont à chaque fois l'occasion de faire la publicité d'une entreprise gagnante et conquérante.

*Enor ha meuleudi d'ar gristenien vad ha madelezus a ro gant largentez ho guennegic ar sizun evit prena eneou da Zoue. Doue ho dic'haouo hag ho binnigo, var ann douar hag en Env. Roit eta, roit a galon vad gant largentez ; n'hellit ket prena guelloc'h leve gant hoc'h arc'hant eget prena eneou da Zoue.*

*Honneur et louanges aux bons et généreux chrétiens qui donnent avec largesse leur petit sou par semaine pour acheter des âmes à Dieu. Dieu les récompensera et les bénira sur la terre et au Ciel. Donnez donc de bon cœur et avec largesse ; vous ne pouvez acheter de meilleure rente avec votre argent qu'en achetant des âmes à Dieu.<sup>855</sup>*

De la même manière, les lettres de remerciements que les petits orphelins arabes de Mgr Lavigerie écrivent à leurs parrains et marraines soulignent, avec toute la candeur souhaitable, le bénéfice qu'ils pourront retirer de leur générosité.

*Ewid-on-me, ne ankounac'hean ket ho madoberou em c'henver. Pidi a ran Doue d'ho*

*Pour ma part, je n'oublie pas vos bienfaits à mon égard. Je prie Dieu de vous bénir en ce monde et de vous*

<sup>854</sup> F&B n° 10 (06/03/1880)

<sup>855</sup> F&B n° 29 (15/08/1882)

*pinniga er bed ma, ha da roi d'eoc'h he varadoz er  
bed all ewid ho paea euz ho madoberou.*

*offrir son paradis dans l'autre monde pour vous payer  
de vos bienfaits.<sup>856</sup>*

Si les bénéfices que le donateur peut retirer de ses aumônes sur terre sont présentés comme indéniables, c'est surtout au Ciel que ceux-ci prendront toute leur valeur. Amet Limbour, qui sait toujours aussi bien parler de sa mission pour en vanter les mérites et appeler aux prières et aux dons, n'hésite pas à annoncer un retour sur investissement, à terme, de 100 pour 1.

*Ah ! ma vije aleiz a veleien er broiou-ma, nag a  
eneou ne vije ket tennet euz a chadennou an  
droug-speret ha gounezet da Jesus-Christ! la,  
beleien, eun tamik sicour en arc'hant, ha sicour ho  
pedennou, setu, breudeur ha c'hoarezet christen,  
petra c'houlennomp diganeoc'h. Ni bedo ivez  
evidoc'h, ha Doue pehini so pinvidig meurbet, a  
rento deoc'h cant quech muioc'h er barados.*

*Ah ! Si nous avons beaucoup de prêtres dans ces  
pays, combien d'âmes seraient tirées des chaînes du  
Malin et gagnées à Jésus-Christ ! Oui, des prêtres, un  
peu d'aide financière et des prières, voilà, mes frères et  
mes sœurs chrétiens, ce que nous vous demandons.  
Nous prions nous aussi pour vous et Dieu qui est  
extrêmement riche, vous remboursera au centuple au  
paradis.<sup>857</sup>*

Comme la colonisation aligne les chiffres de production de bois, de production agricole et minière pour convaincre l'opinion publique et les investisseurs que les colonies sont rentables, les missionnaires et l'Œuvre de la Propagation de la Foi comptabilisent les baptêmes d'enfants, d'adultes, les extrêmes onctions etc. À l'époque du triomphalisme naïf, les chiffres donnés sont parfois proches de l'intoxication. Dans le cas du Japon et de l'Extrême Orient, ils nous laisseraient accroire, de par leur ampleur, à des conversions forcées alors que confesser le catholicisme y est encore bien souvent puni de mort.

*Eul lizer scifet gant eur missioner abostolik da  
Aotrou Escop Anjer a verc cals traou divar benn  
christenien ar Japon hag ar missionou all euz a  
vro sao heol. Er c'harteriou ma labour ar  
vissionerien-ze e c'hounezont da Zoue hag e  
vadezont bep bloaz etre eiz ha dek mil a dud vraz.  
E missionou ar Chin hag Annam niver ar vugale  
vian a vadezer dare da vervel a zao da veur a  
gant mil, ha calz euz ar vugale-ze ne zaleont ket*

*Une lettre écrite par un missionnaire apostolique à  
l'évêque d'Angers raconte beaucoup de choses au  
sujet des chrétiens du Japon et des autres missions de  
l'Orient. Dans les régions où travaillent les  
missionnaires, ils gagnent à Dieu et baptisent chaque  
années entre huit et dix mille adultes. Dans les  
missions de Chine et d'Annam, le nombre d'enfants en  
bas âge, prêts à mourir, s'élève à plusieurs centaines  
de milliers et beaucoup de ces enfants ne tardent pas à*

<sup>856</sup> F&B n° 406 (09/11/1872)

<sup>857</sup> F&B n° 212 (20/02/1869)

da vont d'an Env.

aller au ciel.<sup>858</sup>

Comme il est aisé de le constater, les baptêmes d'enfants in articulo mortis gonflent artificiellement les chiffres. Mais après tout, ces âmes ne valent-elles pas au moins autant pour Dieu et ne méritent-elles pas, plus que les autres, d'être sauvées ? Comme nous l'avons vu, ce triomphalisme naïf des débuts ne servait pas tant l'Œuvre de la Propagation de la Foi puisqu'en présentant la tâche du missionnaire comme aisée, il n'incitait pas au don. Amet Limbour, qui raconte ses missions sans rien gommer des difficultés, nous donne lui aussi, non sans une certaine satisfaction, des chiffres qui apparaissent plus crédibles.

*E c'huec'h mis e meus badezet ouспен daou-ugent eus an dud vras, roet ar gomunion kenta da dregont, ha gret kals eureujou. Ouspen kant em eus brema oc'h en em brepari d'ar vadiziant ha d'ar gomunion kenta, an dud lor eus a bere oun karget a ro din eur gonsolasion vras...*

*En six mois, j'ai baptisé plus de quarante adultes, donné la première communion à plus de trente et célébré de nombreux mariages. J'en ai maintenant plus de deux cents qui se préparent au baptême, à la première communion. Les lépreux dont je m'occupe me sont une grande consolation.<sup>859</sup>*

Bien loin de rebuter les donateurs, la difficulté du travail des missionnaires ne fait qu'augmenter leur mérite et celui de ceux qui les aident.

*Ne deo ket eta d'an ebad eo ez a ar vissonerien d'ar broiou-ze. Hogen seul vui eo tenn ha poaniuz al labour a gemeront, seul vui ive a verit o deuz, ha seul vui a verit o deuz ive ar re a ro sicour dezho da c'hallout mont.*

*La vie des missionnaires n'est donc pas une partie de plaisir dans ces pays. Or, plus leur tâche est ardue et pénible, plus leur mérite est grand et plus grand est aussi le mérite de ceux qui les aident à pouvoir partir.<sup>860</sup>*

Qui plus est, cette « assurance Salut » est garantie par les papes eux-mêmes qui offrent de nombreuses indulgences ordinaires et exceptionnelles comme le rappelle Léon XIII.

*Ar Pabet, so bet arauzomp var ar gador santel-man, Pie VII, Leon XII ha Pie VIII a vrudas cals anezhi hag he c'hargas a beb seurt induljansou.*

*Les papes qui nous ont précédés sur ce saint-siège, Pie VII, Léon XII et Pie VIII lui firent grande publicité et la chargèrent de nombreuses indulgences.<sup>861</sup>*

Cependant, L'Œuvre de la Propagation de la Foi étant la source principale de financement des missions, il fallait que les dons soient nombreux et réguliers à défaut d'être conséquents puisque la mise minimale d'un sou par semaine permettait aussi aux plus pauvres

<sup>858</sup> F&B n° 164 (21/03/1868)

<sup>859</sup> F&B n° 233 (17/07/1869)

<sup>860</sup> F&B n° 217 (27/03/1869)

<sup>861</sup> F&B n° 4 (22/01/1881)

de participer à l'Œuvre et d'en gagner les indulgences. Feiz ha Breiz insiste donc sur la nécessité de bien donner toutes les semaines bien que quelques dérogations puissent être consenties...

*N'eus cristen ebet eta na dlefe en em lacaat ebars ar vreuriez-ze, hirio dreist-oll, pa en deus hon Tad Santel ar Pab roët d'ar beaurien, ar guir da c'hounid ann Indulgansou couls hag ar re all, gant ma rofent eun dra benag en aluzen d'ar Vreuriez, hervez ho c'houstians. Evid ar re ho deus moïen, arabat e ve dezho sonjal gounid ann indulgansou, ma ne baëfent ket tout, n'eus dispans d'eus ar guennec er sizun, nemet evid ar re a so e guirionez peaurien. Evid ar re all, ma ne baëont ket tout, ar pez a roont a so eun aluzen talvoudus guir eo, mæz ne c'hounezont ket ann Indulgansou. Sonjet am eus poueza var ar poënt-ze, rag, cals a dud en em drompl gant ann dra-man. A.*

*Aucun chrétien ne devrait rester à l'écart de cette confrérie, surtout maintenant que Notre très Saint Père le Pape a donné le droit aux pauvres comme aux autres de gagner les indulgences, pourvu qu'ils donnent quelque chose en aumône à l'Œuvre, selon leur conscience. Que ceux qui ont les moyens n'aillent cependant pas croire qu'ils pourraient gagner les indulgences sans tout payer. Il n'y a pas de dispense au sou hebdomadaire sauf pour ceux qui sont réellement des pauvres. Quant aux autres, ce qu'ils donnent est, il est vrai, une aumône valable mais ils ne reçoivent pas les indulgences s'ils ne paient pas tout. J'ai pensé devoir insister sur ce point car beaucoup de gens se trompent à cet égard. A.<sup>862</sup>*

Quand un courtier veut placer une assurance, il se doit aussi de montrer et de démontrer en quoi la concurrence n'est même pas digne d'intérêt.

## 5.6 La concurrence protestante

Pour continuer à filer la métaphore de « l'assurance Salut » que constituent les aumônes à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à la Sainte-Enfance ou aux Ecoles d'Orient, la concurrence qu'il convient de décrédibiliser est de toute évidence, l'œuvre missionnaire protestante. Les rapports entre les deux frères ennemis du christianisme sont si présents dans Feiz ha Breiz qu'ils nécessiteraient à eux-seuls une étude. En effet, les protestants ne se posaient pas en concurrents, seulement dans les missions lointaines mais aussi en Bretagne même où des pasteurs méthodistes gallois avaient entrepris de délivrer leurs frères de l'alcoolisme et du papisme. Feiz ha Breiz nous donne quelques exemples de conversions (achetées, cela va sans dire) mais toutes accompagnées d'un retour au bercail de la brebis égarée.<sup>863</sup> De la même manière, Feiz ha Breiz enjoint de ne pas accepter les bibles distribuées

<sup>862</sup> F&B n° 47 (29/11/1879)

<sup>863</sup> F&B n° 50 (13/01/1866)

par les protestant quand bien même elles seraient redigées en Breton.<sup>864</sup> En ce qui nous concerne, nous resterons dans le domaine de la concurrence dans les missions extérieures.

Comme le souligne Claude Prudhomme,<sup>865</sup> le réveil missionnaire catholique français est dû, pour partie, au zèle missionnaire protestant que les prêtres catholiques français avaient pu observer lors de leur exil en Angleterre durant la période révolutionnaire. Dans la sixième partie de cette étude nous reviendrons plus en détails sur le jeu d'oppositions entre la France catholique et l'Angleterre protestante qui font que les œuvres coloniales nationales se confondent bien souvent avec l'appui à l'un ou à l'autre des frères ennemis du christianisme. L'anglophobie sert ainsi de levier contre le protestantisme.

Comme le dénonce Amet Limbour à Zanzibar et à Madagascar, les protestants sont accusés de singer le catholicisme pour mieux tromper les bonnes âmes avec leur évêque marié et leurs sacs d'argent.<sup>866</sup> À sa suite, Feiz ha Breiz invite ses lecteurs à préférer l'original à cette dangereuse contrefaçon car le protestantisme n'a que l'apparence de la vraie religion et n'est en fait, qu'un corps sans âme, des rites sans espoir de Salut.<sup>867</sup>

Reprenant les propos des missionnaires, Feiz ha Breiz dénonce les méthodes déloyales des protestants qui n'hésitent jamais à user de faux témoignages afin de discréditer les missionnaires catholiques auprès des pouvoirs indigènes. Nous avons déjà cité, à titre d'exemple, les persécutions que ces méthodes avaient provoquées au Japon au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et Feiz ha Breiz en donne beaucoup d'autres comme aux îles Marquises,<sup>868</sup> ou encore en Afrique.<sup>869</sup>

Si l'on en croit Feiz ha Breiz, malgré ces méthodes déloyales et les sommes d'argent colossales englouties par les missions protestantes, ces derniers n'enregistrent que des succès très limités qui contrastent avec ceux des modestes et loyaux missionnaires catholiques.

*Ervez ar gazeten l'Univers, ez eus brema e kær  
Londrez eun diluch beleien protestant distro euz  
ho missionou. En em zestum a reont evit eotnz  
euz ho missionou. En em zestum a reont evit  
comz euz ho labouriou, euz ho beachou ; mes pa*

*D'après le journal l'Univers, il y a actuellement à  
Londres un déluge de missionnaires protestants de  
retour de leurs missions. Ils se rassemblent pour parler  
de leurs travaux, de leurs voyages. Mais quand il s'agit  
de compter le nombre des personnes qu'ils ont*

<sup>864</sup> F&B n° 121 (25/07/1867) & F&B n° 515 (12/12/1874)

<sup>865</sup> Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation*, p. 72-73

<sup>866</sup> F&B n° 212 (20/02/1869) & 233 (17/07/1869)

<sup>867</sup> F&B n° 364 (20/01/1872)

<sup>868</sup> F&B n° 58 (10/03/1866)

<sup>869</sup> F&B n° 49 (04/12/1880)

vez hano da niveri ar re o deus gounezet d'ho fals religion, eo paourig ar stal. Abaoue mis mae varlene o deus gounezet pemp, daou en Indez, ha tri etouez morianet an Afric. Ne ket pounner, evel a velit, evit eun dispign a dri milion pemp cant mil lur. Pebez kem etre ar vissionerien catolig hag hi ! Ar memes kem evel a so etre ar virionez hag ar gaou, etre ar vuez hag ar maro.

gagnées à leur fausse religion, le bilan est bien triste. Depuis le mois de mai de l'année dernière, ils en ont gagné cinq, deux en Inde et trois parmi les nègres d'Afrique. Cela ne pèse pas bien lourd, comme vous pouvez le constater, rapporté à une dépense de 3 500 000 F. Quelle différence entre eux et les missionnaires catholiques ! C'est exactement la même différence que celle qui sépare la vérité du mensonge, la vie de la mort.<sup>870</sup>

Les missionnaires protestants se plaignent d'ailleurs de leur manque de succès et s'étonnent de ceux enregistrés par leurs homologues catholiques.

An dez all, eur missioner protestantet, pe unan eus an dud-ze a ia d'ar broiou-all da skigna Biblou, ha da ober eur c'henvers bennag evit sevel eun nebeut danvez, en em gavas da ober hent e kichen eur missioner catolic. En em glem a rea dre, ma c'houneze ar vissioner catolic cals eneou da Zoue, hag hi, protestantet, den couls lavaret n'ho zilaoue. Perag eme ar missioner catolic, ne rit ket eveldomp-ni ? Da lavarout eo, perag e labourit-hu evidoc'h oc'h unan, eleac'h ni ne labouromp nemet evit gloar Doue ha silvidiguez an eneou ? Oh, eme ar protestant, c'hui a lavar avoalc'h, mes c'hui a gas ganeoc'h ar bleun ha ne lezit ganeompni nemet an tronjou.

L'autre jour, un missionnaire protestant, ou, si vous préférez, une de ces personnes qui vont à l'étranger pour diffuser des bibles tout en se livrant à d'autres commerces pour s'enrichir, se retrouva à faire un morceau de chemin avec un missionnaire catholique. Il se plaignait que les missionnaires catholiques gagnaient beaucoup d'âmes à Dieu alors qu'eux, les missionnaires protestants, n'étaient écoutés par quasiment personne. Pourquoi, dit le missionnaire catholique, ne faites-vous pas comme nous ? C'est-à-dire, pourquoi travaillez-vous pour vous même alors que nous ne travaillons que pour la gloire de Dieu et le Salut des âmes ? Oh, s'exclama le protestant, vous parlez bien mais c'est vous qui emportez la fleur, ne nous laissant que les tiges.<sup>871</sup>

Effectivement, l'un des arguments clés pour convaincre les Bretons de donner à l'Œuvre de la Propagation de la Foi est que les missionnaires catholiques, contrairement aux protestants, ne travaillent pas à leur enrichissement personnel mais se donnent corps et âme à Dieu et aux hommes. Même les protestants honnêtes, il semble y en avoir tout de même, le reconnaissent. À la lecture de certains articles de Goulven Morvan, on pourrait même croire à un ralliement prochain de l'Église anglicane au catholicisme. N'a-t-on pas récemment vu Mgr Manning, archevêque catholique de Westminster, aux côtés de la reine d'Angleterre lors de

<sup>870</sup> F&B n° 176 13/6/1868

<sup>871</sup> F&B n° 98 (15/12/1866)

l'inauguration d'un hôpital à Londres, chose encore impensable quelques années auparavant.<sup>872</sup> Le passage de dignitaires anglicans par Rome est aussi très risqué puisqu'il se solde en général à un ralliement au papisme.

*Eun Escop a relijion Brozaos so eat da Rom n'eus ket pell, carguet, a leverer, euz eur c'hannad pe eur c'hrevidi evit hon Tad Santel. Ne ouzeur ket avad petra eo ar c'hrevidi-ze. An Escop-ze a ioa bet en em laket en hent, brema ez euz eur pennad, evit mont da Jeruzalem da zevel eno eun ilis dioc'h he c'hiz ha dioc'h he greden. Daou bastor all a ioa eat gantha, hag an daou-ze en em c'hreas catoliked en eur dremen dre Rom. O velet-se, an Escop-ma a deuz en dro. Hoguen pedennou an daou vignon-ze o devezo bet marteze dezhan digant Doue ar c'hras da ober evelldho.*

*Un évêque anglican, chargé, dit-on, d'une ambassade ou d'une commission pour Notre Très Saint Père s'est récemment rendu à Rome. Nous ne savons cependant pas en quoi consiste cette commission. Cet évêque s'était mis en route, il y a maintenant quelques temps, pour se rendre à Jérusalem où il devait bâtir une église de sa croyance. Les deux autres pasteurs qui l'accompagnaient se convertirent au catholicisme en passant par Rome. Voyant cela, l'évêque s'en retourna. Or, les prières de ses deux amis obtiendront peut-être de Dieu la grâce qu'il en fasse autant.<sup>873</sup>*

Un an plus tard, la conversion de la reine d'Angleterre semble même presque acquise.

*Eur blijadur eo gullet penaus ha peguement e c'hounit ar relijion catolig e Brozaoz. Ar Rouanez he unan, e deus scifet d'ar Pap evit ober dezhan he gourc'hemennou pa voa meneg euz he antercantvet bloas belegiach. Kementse a so eur gamed hir great gant ar vro-ze evit distrei d'ar guir relijion.*

*C'est une grande joie que de constater combien la religion catholique progresse en Angleterre. La reine elle-même a écrit au pape pour le féliciter à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination. Ceci constitue un grand pas en avant pour le retour de ce pays à la vraie religion.<sup>874</sup>*

L'histoire ne semble pas être allée plus loin et on peut se demander jusqu'à quel point Goulven Morvan pouvait y croire lui-même. Mais l'important n'est pas là puisqu'il s'agit de conforter les Bretons dans leur foi catholique et dans leur investissement en faveur des missions tout en décrédibilisant le concurrent protestant si entreprenants jusqu'en Bretagne. Cette décrédibilisation est aussi servie par l'argument selon lequel le protestantisme n'étant pas d'origine divine mais humaine, ses autorités peuvent facilement être abusées par le premier escroc qui passe comme le montre, non sans humour, cet article de Goulven Morvan.

<sup>872</sup> F&B n° 176 (13/06/1868)

<sup>873</sup> Idem

<sup>874</sup> F&B n° 228 (12/06/1869)

*E leac'h ne ma mui ar Pap e penn an ilis, da lavaret eo er broiou eleac'h ma zeus tud hag a lavar int christenien, mes pere so en em zistaguet dioc'h ar guir Iliz, ar relijion a ia hag a zeu ervez ar c'hiz. Er bloa-ma ema ar c'hiz da heuilla eur gourc'hemen, hag er bloaz varlerc'h e teui ar c'hiz d'he lezel a gostez, o c'hortos ma vezo heuillet adarre marteze eun trede bloavez. Kementse ne all ket mancout da c'hoarvezout eleac'h ma rear pep tra ervez he frouden.*

*Hoguen ar re ne zilaouont ket hon Tad santel ar Pap, a vez ato ar re guenta o silaou kement gaouiad, kement furlukin a deui da brezeg dezho eun dra bennag a nevez. Ha ne vanc ket var an douar a furlukinet evelse ha ne c'houlennont ket guell evit mont da denna eur guenneg bennag digant an dud-ze a so o chom en denvalijen, hag a bae alies evit teoat c'hoaz ar c'houmoul a guz ar sclerijen outho.*

*Evelse n'eus ket pell, e Brozaoz e voue guelet oc'h erruout, eus ar penn pella eus a vro Sao-heol, eun den hag a deue, emezhan, evit staga iliz Brozaoz oc'h iliz ar Jacobitet eus an Asij, ha da rei a nevez an urziou d'an oll bastored ne voant ket sur da veza recevet mad an urziou. Evel a velit, hema a ioa eun abostol hag en doa pep gallout. Ar pezh a voa da lavaret, ne ket digant ar Pap en doa doa bet ar c'hallout-se, mes digant eun doare escop pe arc'hescop eus a vro Sao-Heol, hag an escop-ze, emezhan, oa escop ar bed oll. Pastored Brozaoz a voa fougue enho, hag hen diguemeraz mad. Cridi a rejont d'he gomzou ep goulen ken. Unan anezho gouscoude en doa c'hoant da ober eur goulen bennag outhan araog kemeret evit gwirionezou kement a lavare. Hoguen ar re-all a lavaraz dezhan serra he c'hinou ha lezel an escop santel-ze e*

*Là où il n'y a plus de pape à la tête de l'Église, c'est-à-dire dans les pays où il y a des gens qui se disent chrétiens mais qui se sont détachés de la vraie Église, la religion va et vient selon les modes. Un commandement est à la mode une année et la mode sera de l'abandonner l'année suivante en attendant qu'il soit à nouveau observé une troisième année. Cela ne peut manquer d'arriver là où l'on fait chaque chose au gré de ses lubies.*

*Ceux qui n'obéissent pas à Notre Très Saint Père le Pape sont toujours les premiers à écouter tous les menteurs, tous les bateleurs qui viennent leur prêcher quelque chose de nouveau. Or la terre ne manque pas de ces bonimenteurs qui ne demandent pas mieux que de soutirer quelques sous à ces gens qui vivent dans l'obscurité et qui paient volontier pour épaissir encore les nuages qui leur cachent la lumière.*

*C'est ainsi qu'il n'y a pas très longtemps, en Angleterre, on vit arriver du plus loin de l'Orient, un homme qui venait, disait-il, pour unir l'Église d'Angleterre à son Église jacobite d'Asie et pour confirmer l'ordination de tous les pasteurs qui n'étaient pas sûrs et certains d'avoir reçu des ordinations valables. Comme vous le voyez, celui-ci était un apôtre qui avait tous les pouvoirs. Ce qu'il faut dire, c'est que ce n'est pas du pape qu'il avait reçu ce pouvoir mais d'une espèce d'évêque, d'archevêque d'Orient et que cet évêque, disait-il, était l'évêque universel. Les pasteurs anglicans étaient très flattés et le reçurent au mieux. Ils crurent ses paroles sans poser plus de questions. Pourtant certains d'entre eux avaient envie de l'interroger avant de prendre pour des vérités tout ce qu'il disait. Or on les fit taire et laisser ce saint évêque en paix.*

*Mais après quelque temps, on s'est rendu compte de*

peoc'h.

Hoguen abenn eur pennad oar deut da c'houzout  
petra oa an escop santel-ze. Ne deo nag a syri, nag  
a vro Sao-Heol. Eun den guinidic a Frans, bet o  
redek bro, en deus kemeret he unan ar garg a  
gannad aberz eun Escop ha ne deo ket muioc'h  
escop evithan he unan. Eat oa epen da Vrozaoz  
evit caout tro da c'hounit arc'hant, o teski da dud ar  
vro eun dra bennag a nevez divar benn ar relijion, ar  
pez a vouie ervad a blije dezho.

ce qu'était en réalité ce saint évêque. Il n'était ni de  
Syrie ni d'Orient. C'était un Français qui avait voyagé  
et qui s'était lui-même investi de la charge  
d'ambassadeur d'un évêque qui n'était pas plus  
évêque que lui. Il s'était rendu en Angleterre dans le  
seul but de gagner de l'argent, en apprenant aux  
gens de ce pays quelque chose de nouveau sur la  
religion et qu'il savait devoir leur plaire.<sup>875</sup>

---

<sup>875</sup> F&B n° 103 (19/01/1867)

# 6 L'alliance du sabre et du goupillon

## 6.1 Feiz ha Breiz et le colonialisme

Même si la description de l'œuvre coloniale de la France dans Feiz ha Breiz sort du cadre de cette étude telle que nous l'avons défini, il est nécessaire d'en donner ici quelques éléments afin de mieux comprendre la conception que ce journal a des missions. L'œuvre missionnaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se situe en effet largement en contexte colonial. Missions et colonisations sont intimement liées même si « l'alliance du sabre et du goupillon » n'est pas toujours allée de soi comme l'ont montré Claude Prudhomme et bien d'autres dans de nombreux ouvrages et articles.<sup>876</sup> Comme nous l'avons déjà vu, les papes ont su rapidement tirer les conclusions de l'échec qu'a constitué la délégation de l'évangélisation aux états ibériques à l'époque moderne et entend désormais mener une action évangélisatrice autonome dont l'acte de naissance est l'instauration de la Congrégation de la Propagation de la Foi (Congregatio de Propaganda Fide) en 1622. Par ailleurs, nous avons montré l'échec de la politique missionnaire qui visait à christianiser les royaumes indigènes en dehors de toute intervention étatique européenne. C'est sur ce double constat d'échec qu'est fondée la politique missionnaire des papes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et plus précisément de Pie IX et de Léon XIII. Les relations entre ces papes et la colonisation sont donc empreintes de pragmatisme comme en témoigne l'absence remarquable d'encyclique spécifique sur la colonisation alors qu'ils n'en sont pas avares par ailleurs.<sup>877</sup> Les rédacteurs de Feiz ha Breiz, ne disposant pas d'instructions claires et précises sur le sujet, sont donc libres de traiter des affaires coloniales comme bon leur semble.

Si Feiz ha Breiz n'offre pas une vision claire nette et précise sur la colonisation, c'est tout simplement parce que les articles des rédacteurs et les lettres des missionnaires peuvent parfois être diamétralement opposés et relever de logiques difficilement conciliables. Encore

---

<sup>876</sup> Claude PRUDHOMME, *Missions chrétiennes et colonisation*.

<sup>877</sup> Claude PRUDHOMME, *La politique missionnaire de Léon XIII*, p 393.

une fois, on peut tout de même établir une ligne de fracture dans la frise chronologique entre la politique coloniale du Second Empire et celle de la IIIe République naissante.

Contrairement à une idée reçue tenace, l'adhésion des opinions publiques européennes en général et françaises en particulier, ne va pas de soi dans cette seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>878</sup> L'expédition au Mexique sous Napoléon III (1861-1867) a en effet décrédibilisé pour longtemps les « aventures coloniales et lointaines » bien que le bilan de cette intervention ne soit, somme toute, pas été aussi catastrophique puisqu'elle a permis un approvisionnement conséquent en métal argent valorisé par la chute du cours de l'or.<sup>879</sup> Quoiqu'il en soit, l'opinion publique, dont Feiz ha Breiz se fait très tardivement l'écho,<sup>880</sup> n'a retenu de cette expédition que sa fin lamentable et son climat d'affairisme. À la lecture de Feiz ha Breiz, la conquête de la Cochinchine (1862-1867) semble avoir été favorablement accueillie en raison des persécutions dont les missionnaires et les chrétiens étaient victimes. Ailleurs et plus tard, les choses semblent plus compliquées et la ligne de Feiz ha Breiz apparaît plus que fluctuante voire contradictoire.

D'un côté, Amet Limbour explique doctement que la République (lire la Révolution et l'Empire) a perdu l'héritage colonial des rois et que la nouvelle République va achever de réduire à néant la puissance de la France outre-mer.<sup>881</sup> De la même manière, l'Algérie qui a été conquise par le drapeau blanc des Bourbons risque d'être perdue à cause de l'incurie d'Albert Grévy, gouverneur de cette colonie et surtout frère du président de la République.<sup>882</sup> D'un autre côté, Feiz ha Breiz, lors de la conquête de la Tunisie (1881) reprend les propos de Clemenceau (citation à l'appui !) qui dénonce une guerre illégale, puisque faite sans le consentement des Chambres, et une conquête coûteuse au seul profit d'une poignée de capitalistes.<sup>883</sup> Citer Clemenceau sur ce sujet, alors que les ses prises de positions anticléricales le vouent d'habitude aux gémonie, est habile de la part de Feiz ha Breiz. Par ce biais, les monarchistes peuvent rompre leur isolement et s'écrier : « Même eux le disent ! » Cependant, Feiz ha Breiz ajoute une dimension absente du discours de Clemenceau : les profiteurs des opérations coloniales sont non seulement des capitalistes (*paotred an arc'hant bras*) mais aussi des républicains peu soucieux de la vie de bons soldats catholiques auxquels

---

<sup>878</sup> Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France*.

<sup>879</sup> Annie REY-GOLDZEIGUER, *Histoire de la France coloniale*, p. 480-484.

<sup>880</sup> F&B n° 01 (01/01/1882)

<sup>881</sup> F&B n° 368 (17/02/1872)

<sup>882</sup> F&B n° 35 (27/08/1881) & 40 (04/10/1881)

<sup>883</sup> F&B n° 47 (19/11/1881)

ils refusent un aumônier pour les assister avant de mourir sur le champ de bataille ou dans un hôpital de campagne.

De même, Feiz ha Breiz fait montre d'un cartierisme avant l'heure<sup>884</sup> en ce demandant pourquoi aller dépenser tant d'argent pour aller faire la guerre au Tonkin et à la Chine alors que nos chemins sont si mauvais en Bretagne.<sup>885</sup> Jetant un pont par-dessus l'hémicycle, les monarchistes retrouvent Clémenceau qui déclare, quelques temps plus tard : « La Corrèze avant le Zambèze. » ou encore : « Avant de s'abandonner au luxe (les expéditions coloniales) faites donc, pour une heure, la politique du pot-au-feu, les écoles, les travaux, l'outillage. »<sup>886</sup>

Bien conscients de la faible popularité des expéditions coloniales, les gouvernements républicains ne peuvent avoir une politique coloniale claire et à longue échéance. Ce que nous appelons politique coloniale ne semble donc bien être, en réalité, qu'une succession d'opportunités de conquêtes parfois saisies et parfois manquées.<sup>887</sup> Les guerres coloniales sont en effet l'occasion pour tous les opposants au régime, et notamment pour les monarchistes dont Feiz ha Breiz est un porte-parole, d'en dénoncer l'abjection et l'incurie. Le moins que l'on puisse dire est que ce journal sait faire flèche de tout bois.

*Guir eo 'vit ar Prefedet hag ho mignonet vras  
N'euz brezel ebet hirio na ne deuz bet biskoaz;  
Rag int a vez azezet 'barz er saliou fichet,  
Epad ve ar soudardet, var dachennou lazet.*

*An Afrik oa gounezet d'ar Frans gant ar Roue,  
Ar Republik 'ra enghi d'hon tud koll ho bue!  
Rak-se guelit bretonet penaoz an Drapo guen  
A gasse var gresk atau galloud ar Fransizien.*

*'Leac'h ar Republik fall-ma 'ra deomp koll hon  
danvez*

*Hya d'hor bugale siouaz! er vrezel ho buhez!*

*Il est vrai que pour les préfets et leurs grands amis  
Il n'y a pas de guerre aujourd'hui et il n'y en a jamais  
eu ;  
Car eux sont assis dans leurs jolis salons,  
Pendant que les soldats sont tués sur les champs de  
bataille.*

*Le roi avait gagné l'Afrique à la France,  
La République fait que nos hommes y perdent leur vie !  
Ainsi, Bretons, voyez que le drapeau blanc  
Augmentaient sans cesse la puissance des Français.*

*À la place, cette mauvaise République nous fait perdre  
notre richesse*

<sup>884</sup> Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France*, p. 326 à 340.

<sup>885</sup> F&B n° 51 (23/12/1882)

<sup>886</sup> Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France*, p.466.

<sup>887</sup> Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France*, p. 82.

*Birviken ken n'hor bezo na peoc'h, nak urs e  
Frans  
Rak ar Republicanet eo a glask e goal-chans!*

*Hon Deputeet difeiz 'doa votet eul lezen  
Da viret eus soudardet da gahout beleien;  
Ha setu perak siouaz! 'maint hirio o vervel  
Heb sakramant na belek, 'pell d'euz ho Breiz-Izel.*

*Et à nos enfants, hélas, leur vie à la guerre !*

*Nous n'aurons plus jamais ni paix ni ordre en France*

*Car les républicains cherchent son malheur !*

*Nos députés impies avaient voté une loi*

*Pour empêcher nos soldats d'avoir des prêtres ;*

*Et voilà pourquoi, hélas, ils meurent aujourd'hui*

*Sans sacrement ni prêtre, loin de leur Basse  
Bretagne !<sup>888</sup>*

Le désastre de Sedan constitue pour les catholiques la preuve que la France, fille aînée de l'Église, aurait dû depuis longtemps se repentir de ses péchés. Le parlement conservateur sorti des urnes au lendemain de ce cataclysme semble, aux yeux de Feiz ha Breiz, avoir compris que la restauration de la grandeur de la France ne passerait que par une politique de deuil et de recueillement national comme en témoigne la construction du Sacré-Cœur à Paris. Les succès des républicains lors des élections suivantes font s'éloigner progressivement la perspective d'une restauration monarchique qui jusque-là semblait très proche et les lois laïques rendent très improbable un ralliement des catholiques à la République. La gloire de la France ne résidant que dans son statut de « fille aînée de l'Église » et ses victoires dans l'aide que Dieu lui apporte ce titre, la République anticléricale ne peut guère espérer relever son prestige après la défaite de Sedan.

*Ma o defe ar Franchichen a bez kemense [e keñver  
Indianed ar Mexik] a respet evit hor Zalver hag he  
vinistret e vent ar c'henta e touez an oll boblou. Dija  
o deus bed ar c'hloar ze; anevéz o devezo an-ishi  
pa o do tolet divar ho c'hein ar franmassounet  
bugale Satan, hag dre-ze enebourien Doue hag an  
den.*

*Si les Français avaient autant de respect pour notre  
sauveur et ses ministres [que les Indiens du  
Mexique], ils seraient le premier de tous les peuples.  
Ils ont déjà connu cette gloire et la retrouveront  
quand ils se seront débarassés des francs-maçons,  
enfants de Satan et par conséquent ennemis de Dieu  
et de l'Homme.<sup>889</sup>*

Comme bien souvent dans Feiz ha Breiz, la vengeance de Dieu n'est jamais bien loin.

*D'an nao varn-ugent a viz Meurs mil eiz kant pevar  
ugent, Gouarnamant ar Republic, enbour d'an urz vad*

*Le 29 mars 1880, le gouvernement de la  
République, ennemi de l'ordre et de Dieu, ennemi*

<sup>888</sup> F&B n° 39 (24/09/1881)

<sup>889</sup> F&B n° 37 (13/09/1879)

ha da Zoue, enebour d'an oll Relijiuset ha dreist pep re all d'ar Jesuistet, ha skrive evit kass cuit an oll Rilijiuset.

Eur bloaz goude ma oa bet skrivet an Dekret-se evit kass tud honest, Relijiuset santel euz ho ziez ha lakeat serra ho ilizou, eo en em zavet an Arabet enep ar Frans. Al lizer da gass ar Relijiuset kuit, a oe skrivet d'an 29 a viz Meurs 1880, an Arabet a zo en em savet enep ar Frans d'an 30 a viz Meurs 1881. Daoust ha dorn Doue ne ma ket aze ! [...]

An Aljeri a zo bet staget euz ar Frans, dindan ren Charles X euz an hano. An Drapo guen eo en deuz gounezet d'hor bro, bro an Arabet. [...] Meuleudi d'ar Roueet a vouie kreski ar Frans, eleac'h ar Republik hag ar Republikanet ne reont nemet he dispenn!

de tous les religieux et surtout des jésuites, ordonnait de chasser tous les religieux. Un an après la promulgation de ce décret chassant des honnêtes gens, les saints religieux, de leurs maisons, fermant leurs églises ; les Arabes se sont soulevés contre la France. La lettre ordonnant de chasser les religieux fut écrite le 29 mars 1880, les Arabes se sont soulevés contre la France le 30 mars 1881. N'est-ce pas là la main de Dieu !

[...] L'Algérie a été annexée à la France sous le règne de Charles X. Le drapeau blanc a gagné à notre pays le pays des Arabes. [...] Louanges aux rois qui savaient agrandir la France alors que la République et les républicains ne savent que la dépecer !<sup>890</sup>

La chronologie est ici très importante : fin septembre 1881, la situation en Tunisie est encore confuse et l'agitation en Algérie très vive. Feiz ha Breiz peut ainsi jouer sur l'inquiétude des familles de soldats au lendemain d'une défaite électorale cuisante pour les monarchites.

L'Expansion coloniale sous la troisième République, dont Feiz ha Breiz qui disparaît en 1884 ne connaît que les prémices, apporte un sérieux démenti à ce journal qui expliquait que la gloire de la France des rois devait être ruinée par les républicains. Changeant son fusil d'épaule, Feiz ha Breiz présente désormais alors les républicains comme des alliés objectifs pour ne pas dire des suppôts de Bismarck.<sup>891</sup> Feiz ha Breiz considère en effet que la politique coloniale a pour objectif de détourner la France de l'expiation de ses péchés en lui offrant de vaines gloires en compensation à l'humiliation que constitue l'annexion par l'empire allemand de l'Alsace et de la Moselle. En envoyant ses marins et ses soldats aux quatre coins du monde, la France abandonne définitivement les provinces perdues. Comme le disait Hansi à Jules Ferry : « j'ai perdu deux sœurs ; vous m'offrez deux servantes. »<sup>892</sup> Lors des guerres coloniales comme en Tunisie (1881), Feiz ha Breiz insiste tout d'abord sur la triste condition

<sup>890</sup> F&B n° 39 (24/09/1881)

<sup>891</sup> F&B n° 24 (11/06/1881)

<sup>892</sup> Cité par Charles MEYER, *Les Français en Indochine 1860-1910*, p 53

De même, le nationaliste Paul Déroulède qui estimait que jamais les colonies ne pourraient offrir une compensation à la perte de l'Alsace-Lorraine répondit au colonialiste Jules Ferry : « J'ai perdu deux sœurs, et vous m'offrez vingt domestiques ».

des soldats, mal nourris, mal soignés de leurs blessures, en proie à toutes les épidémies et surtout, condamnés à mourir sans recevoir les derniers sacrements.<sup>893</sup> Feiz ha Breiz insiste ensuite sur le piège de Bismarck dans lequel les républicains se sont jetés : la France se retrouve diplomatiquement isolée et l'Italie se jette de dépit dans les bras de l'Allemagne en adhérant à la Triplice. Les tensions diplomatiques que provoque l'exacerbation des appétits coloniaux sont en effet toujours présentées dans Feiz ha Breiz comme des manœuvres de Bismarck pour isoler la France de ses alliés potentiels et notamment de la perfide Albion.<sup>894</sup> L'anglophobie de Feiz ha Breiz trouve là aussi à s'exprimer : les Anglais sont présentés comme très satisfaits de voir la France humiliée lors la guerre contre la Prusse et n'agissant que dans leur propre intérêt. Feiz ha Breiz met donc toujours en garde contre des opérations conjointes avec l'Angleterre qui envoie les autres au feu et en tire les marrons pour elles. C'est dans cet état d'esprit que Feiz ha Breiz élève la voix contre une intervention franco-anglaise en Égypte (1882) et préconise de laisser les Anglais y aller seuls. Par la suite, les monarchistes dénoncent ce gouvernement qui a laissé ce pays tomber dans l'escarcelle britannique alors que les intérêts français y étaient si anciens et si importants. On le voit bien, la cohérence n'est pas la préoccupation première de Feiz ha Breiz.<sup>895</sup>

Une autre crainte que développe ce journal est de voir la Turquie, soutenue bien évidemment par l'Allemagne, réagir aux empiétements territoriaux de la France et de l'Angleterre par un appel à la guerre sainte en vertu du califat dont elle est dépositaire. À terme, une telle guerre mènerait à la perte de l'Algérie. L'autre géant que Feiz ha Breiz préférerait éviter de voir réveiller est la Chine qui voit d'un très mauvais oeil l'installation des Français au Tonkin et le protectorat imposé à l'Annam (1881-1884).

L'éditorial du premier numéro de 1884 qui s'étale sur deux pages et demie regroupe tous les griefs et toutes les inquiétudes (même feintes) du journal à l'égard des entreprises coloniales de la République.

Cette question de l'œuvre coloniale de la France dans Feiz ha Breiz mériterait, à elle seule, une étude détaillée. Les quelques éléments que nous venons de donner ont pour seule finalité de remettre en contexte les liens entre missions et colonisations que nous nous proposons maintenant d'étudier à travers le prisme de Feiz ha Breiz.

---

<sup>893</sup> F&B n° 37 (10/09/1881)

<sup>894</sup> F&B n° 19 (07/05/1881)

<sup>895</sup> F&B du n° 10 (04/03/1882) au n°42 (14/11/1882)

## 6.2 Une armée et une marine chrétiennes

Sous le Second Empire et sous la présidence de Mac-Mahon, la France demeure, malgré tout, la « fille aînée de l'Église. » Son armée ainsi que sa marine, si importante en Bretagne, sont considérées comme chrétiennes. En pleine guerre franco-prussienne, Feiz ha Breiz écrit :

*Ar Frans a zo bet ato breac'h an Aotrou Doue evit difen he ilis. Lavaret a allet n'en deus laket ar vroad tud-ze da zevel ha d'en em zestum nemet evit he zicour da lacat da ren var an douar he vadelez hag he drugarez. Ne d'eo ket evit netra eo bet roet d'ar Frans an hano a verc'h hena an ilis. Ne deo bet roet an hano sacr-ze dezhi nemet abalamour d'he feiz, nemet abalamour d'an nerz ha d'ar gourach e deus diskuezet ato evit difen ar relijion catholik, evit difen guiriou an iliz santel, guiriou Doue he unan, nemet abalamour ma'z eo bet ato ar genta o sevel bugale hag oc'h ho lacat etre daouarn Doue evit ma raje dreizho an traou caera a velomp var an douar.*

*La France a toujours été le bras de Dieu pour défendre son Église. On pourrait dire qu'il n'a créé et réuni cette nation que pour faire régner sur la terre sa bonté et sa miséricorde. Ce n'est pas pour rien que l'on a donné à la France le nom de fille aînée de l'Église. Ce nom sacré ne lui a été donné qu'en raison de sa foi, en raison de la force et du courage qu'elle a montré de tout temps pour défendre la religion catholique, pour défendre les droits de la Sainte Église, les droits de Dieu lui-même, seulement parce qu'elle a toujours été la première pour élever ses enfants et les confier à Dieu pour qu'il fasse, à travers eux, les plus belles choses que nous voyons sur la terre.<sup>896</sup>*

Feiz ha Breiz donne plusieurs évocations de grands officiers, couverts de médailles et de gloire, qui n'hésitent pas à paraître impolis devant le roi ou l'empereur en voulant se comporter comme des chrétiens. Ainsi, le général Brun qui provoqua l'étonnement de la reine Marie-Amélie, épouse du roi Louis-Philippe, à côté de laquelle il était assis lors d'une réception.

— *Mes, emezi, Général [sic], c'hui ne zebrit ket?*  
— *Itroun, eme ar General, hirio emañ dirgwener, hag e c'hortozan ma vo digaset bouet vigel var an daol.*

*[Goapaet gant ar marichal Soult]*

— *Mais, dit-elle, Général, vous ne mangez pas ?*  
— *Madame, dit le général, nous sommes aujourd'hui vendredi et j'attends que l'on nous mette de la nourriture maigre sur la table.*

*[Le maréchal Soult le raille]*

<sup>896</sup> F&B n° 296 (01/10 1870)

— [...]Gouzout avoalc'h a rez n'em eus debret kig da vener nemet eur vech em buhez, hag e oa en enezen Labau eleac'h ma voue red din dibri penn va marc'h!

[...] Setu aze penaus e c'hoar eur zoudart calonec difenn he relijion couls hag e vro.

— [...] Tu sais bien que je n'ai mangé de la viande un vendredi qu'une seule fois dans ma vie et cela se passa sur l'île de Labau où j'avais dû manger la tête de mon cheval !

[...] Voici comment un soldat courageux sait aussi bien défendre sa religion que son pays.<sup>897</sup>

Lorsque les sœurs de Saint-Vincent de Paul à Smyrne, victimes de leur succès, ne savent comment agrandir leur école, leur hôpital et leur orphelinat, c'est auprès de la marine française qu'elles trouvent de l'aide comme l'écrit une des sœurs à sa famille de Nantes.

Bez'on eus var ar meaz enn ti eleac'h ma saver ar vugaligou vihan. Hoguen kement eo cresket an niver anezho, ma ne voa mui a blas d'ho lacat ; red oa sevel tiez nevez. Ar chapel ive a voa re vihan. Mes n'on doa na peadra, na den d'en em garga a guementse. Doue zo deut d'hor sicour. An amiral Simon, keit a ma zeo bet ama gant he lestr, en deus laket he vartolodet da labourat, hag ar rema o deus savet eur chapel ha ne deo coustet petra deomp. Bennos Doue dezho. Evelse martolodet ha soudardet Frans a ra vad e kement leac'h m'en em gavont.

Nous avons à la campagne une maison où nous élevons de très jeunes enfants. Or, leur nombre avait tellement augmenté que nous ne savions plus où les loger ; il fallait construire de nouveaux bâtiments. La chapelle était aussi devenue trop petite. Cependant, nous n'avions ni les moyens ni le personnel pour ces travaux. Dieu est venu à notre aide. L'amiral Simon, tant qu'il est resté ici avec son navire, a fait travailler ses matelots et ceux-ci ont élevé une chapelle qui ne nous a rien coûté. Que Dieu les bénisse. C'est ainsi que les marins et les soldats de France font le bien partout où ils se trouvent.<sup>898</sup>

Dans un article sur le pèlerinage de Paray le Monial, Feiz ha Breiz insiste sur la présence en nombre d'officiers.<sup>899</sup> On peut aussi relever dans quelques articles que des officiers supérieurs n'hésitent pas à accepter le rôle de parrain lors de baptêmes de soldats coloniaux convertis au catholicisme.<sup>900</sup> Les catholiques étant présentés comme meilleurs soldats que les autres, il n'est pas étonnant que leur exemple entraîne la conversion de leurs camarades. Au-delà de l'armée et de la marine, le corps consulaire et diplomatique français, au moins dans la première décennie du journal, est considéré comme « bon chrétien. » C'est ainsi que le consul de France a converti la reine de Madagascar, Rozaherina au catholicisme sur son lit de mort.<sup>901</sup>

<sup>897</sup> F&B n° 09 (01/04/1865)

<sup>898</sup> F&B n° 149 (07/12/1867)

<sup>899</sup> F&B n° 442 (19/07/1873)

<sup>900</sup> F&B n° 235 (31/07/1869)

<sup>901</sup> F&B n° 157 (01/02/1868)

Les Bretons constituant un douzième des effectifs de l'armée française<sup>902</sup> et la grande majorité des marins de la Royale, la question des aumôniers militaires est capitale pour Feiz ha Breiz. Or, à partir de 1878, la République radicale rechigne à nommer des aumôniers militaires et Feiz ha Breiz s'en émeut avec force. Cette situation lui permet de dénoncer l'ignominie des républicains qui envoient de bons chrétiens se faire tuer à l'autre bout du monde sans se préoccuper ni de leur réconfort spirituel ni de leur Salut. Le vote de la ligne concernant les aumôniers dans les budgets de l'armée et de la marine est donc l'occasion d'intenses passes d'armes

« *Evit pezh a sell ous al lestr hospital ar Finistère, ar re a ve e bours hounez a ell ober ho relijion abars cuitaat d'eus ar Senegal, peautramant c'hoas en em gavout e Frans !!! (ha mar teuont da vervel abars digouevout er pors?) Ann Autrou de la Bassetière a gendalc'h c'hoas, hag o lavaret e cred e tlefe beza eur belec var ar Souverain, e c'houlenn c'hoas startoc'h stard e ve da vihana eur belec var al lestr hospital. Ar goulenn-ze a ra, he hano ar soudardet, ar vartelodet, ar vedesinet hag ar seurezet-ze a deu da goll ho iec'het er broiou pell-ze eleac'h ma zifennont gloar hag enor ar Frans. Ra hellint da vihana reseo ho sacramanchou abars mervel ma n'hellont ket erruout e buhez en ho bro. »*

« *En ce qui concerne le navire hôpital le Finistère, ceux qui se trouveraient à son bord peuvent faire leurs devoirs religieux avant de quitter le Sénégal ou, autrement, en arrivant en France !!! (Et s'ils meurent avant d'arriver au port ?) M. de la Bassetière poursuit encore en disant qu'il croit qu'il devrait y avoir un prêtre à bord du Souverain, et redemande encore plus fermement qu'il y ait au moins un prêtre à bord du navire hôpital. Il fait cette demande au nom des soldats, des matelots, des médecins et des sœurs qui perdent leur santé dans ces pays lointains où ils défendent la gloire et l'honneur de la France. Qu'ils puissent au moins recevoir leurs sacrements avant de mourir s'ils ne peuvent arriver en vie dans leur pays. »<sup>903</sup>*

Quand on sait que les descriptions des conditions de vie et de mort des soldats et des marins outre-mer sont particulièrement déplorables, on comprend aisément que l'argument porte.

*Ann Avenir militaire en deus resevet d'eus Bizerte, eul lizer goest da lacaat ar galon da ranna, o velet pegen neubeut a soursi a gemerer eus hor soudardet. [...]*

*Keleier assur a hellan da rei deoc'h evid ar pezh a sell ous ar soudardet so e Bizerte. Bez ez eus en*

*L'Avenir Militaire a reçu de Bizerte une lettre propre à briser le cœur au vu du peu de soins que l'on donne à nos soldats. [...]*

*Je peux vous donner des nouvelles sûres en ce qui concerne les soldats qui se trouvent à Bizerte. Entre 20 et 30 soldats de chaque compagnie de 150*

<sup>902</sup> F&B n° 19 (10/06/1865)

<sup>903</sup> F&B n° 93 (14/12/1878)

hospital pe casset da leac'h all, 20 pe 30 den var  
beb compagnez 150 den, hag ouspen e peb  
compagnez 12 pe 15 den clanv er c'hasarn, pe  
gentoc'h dindan ann telt. Ar c'hlenvejou a so ann  
derchen tifoïd pe derchennou all. Evid ar boued  
abaoue ann deves kenta a viz Eost, ar soudardet ho  
deus hini peus-vad abaoue ma so cresket ho fe  
d'eus 4 guennec bemdez. Mes arabad eo disonjal  
penaus e Bizerte, ann avalou-douar a goust 4  
guennec ann diou lur, eleac'h 6 centim evel e  
Sathonay, hag ar bara 10 guennec eleac'h 24  
centim. Beb soudart en deus ouspen bemdez evid  
netra eur c'halopin guin.

Erfin, ann Agence Havas a damall da c'haou da eur  
gazeten, beza lavaret ne oa ket peadra a liseriou  
guele en hospital La Goulette. E Bizerte eleac'h  
m'en em gavomp tost 4 mis so, 36 heur d'eus  
Marseille, n'eus ket kenneubeut liseriou guele ! Eun  
60 guele benag so bet casset aman, mes neus ket  
bet allet ho sevel, rag ne oa na colc'hejou, na  
liseriou, ha n'int ket savet c'hoas d'ar mare ma  
scrivan deoc'h (15 a viz Eost, 1 heur goude  
creisteis). Hor c'hlanvourien a renc marvel var ar  
plous. Ouspen, ann hospital savet en ti e-leac'h  
m'en em gav an telegraf, ne deo tam iac'hus.

Ar c'hlanvourien, dastumet e cambrchou heb  
prenestr, a c'houzanv cals, abalamour d'ann  
domder.

Heb en em glemm, ne ve ket roet aumonerien  
deomp, lezet ac'hanon da lavaret deoc'h, penaus ez  
eo eur Relijius italian (heb aotre ar gouarnamant  
m'ervad), ann Tad Alessandre a renc entent ous  
ann dud clanv hag ober ann anterramanchou.

hommes se trouvent à l'hôpital ou sont évacués. De  
plus, il reste 12 ou 15 hommes malades de chaque  
compagnie à la caserne ou plutôt sous la tente. Les  
affections sont la fièvre typhoïde et d'autres fièvres.  
En ce qui concerne la nourriture elle est à peu près  
correcte depuis le 1er août, jour où les soldats ont vu  
leur solde augmentée de quatre sous par jour. Mais il  
ne faut pas oublier qu'à Bizerte, les pommes de terre  
coûtent quatre sous les deux livres au lieu de six  
centimes comme à Sathonay et le pain 10 sous au  
lieu de 24 centimes. Chaque soldat reçoit en outre,  
gratuitement, un galopin de vin.

Enfin, l'Agence Havas accuse de diffamation un  
journal qui avait affirmé qu'il n'y avait pas  
suffisamment de draps à l'hôpital de La Goulette. À  
Bizerte où nous nous trouvons depuis près de quatre  
mois, à 36 heures de Marseille, il n'y a pas de non  
plus de draps de lit ! Une soixantaine de lits ont été  
apportés ici mais nous n'avons pas pu les installer  
car il n'y avait ni couette ni draps et ils ne le sont  
toujours pas à l'heure où je vous écris (15 août à une  
heure de l'après-midi). Nos malades doivent mourir  
sur la paille. De plus, l'hôpital est installé dans la  
maison où se trouve le télégraphe et n'est pas sain  
du tout.

Les malades, entassés dans des chambres sans  
fenêtres souffrent beaucoup de la chaleur.

Ce n'est pas pour nous plaindre mais laissez-moi  
vous dire que puisqu'on ne nous donne pas  
d'aumônier, c'est un religieux italien (évidemment  
non autorisé par le gouvernement), le père Alexandre  
qui doit s'occuper des malades et des  
enterrements.<sup>904</sup>

<sup>904</sup> F&B n° 37 (10/09/1881).

Feiz ha Breiz multiplie alors les lettres d'officiers, de préférence bretons, vantant les mérites des aumôniers tant dans l'armée que dans la marine.<sup>905</sup> Lors de la guerre au Tonkin en 1884, un jeune officier écrit une lettre au supérieur de l'établissement d'Orléans dans lequel il avait fait ses études. Feiz ha Breiz se fait un plaisir de la publier puisqu'elle est tout à « l'honneur de nos soldats et de nos missionnaires. » Après avoir raconté ses exploits militaires, le jeune officier relate sa rencontre avec un missionnaire français dans une pagode transformée en casernement et le plaisir que trouvent les soldats à sa conversation.

*E-ber, e tostaer oc'h ar misioner, hag en em gaver laonnenneat o klevet eur bzlek euz hor hro o komz ouz-omp euz hor c'herent, euz hor bro hag euz blijadur a vezo o tistrei d'ar ger. An divizou-ze, deuet tomm euz ar galoun, a denera mui eget na ra eur brezegen ar re ho silaou ; skei a reont war an an tu-mad euz a galoun pep-hini. Hag a weac'h am meuz gwelet soudarded o kuitaat ar belek, enn eur zec'ha ho daëlou ? Hogen, ama enn Tonkin, morse na mousc'hoarz goapaüz, na komz amzeread e-bed na ve klevet a-berz ar zoudarded, dirak ar misioner. Ama gant pep soudard, pa dremen eur belek, e ve saludet evel eun offiser. Er vro-ma, ar zoudarded a ra d'an aotron Gaspar, Eskop a vro Hue-jan, an henor a reont d'ho jeneral. Pa dosta bagik an aotrou-n-Eskop da ribl ar ster, e veleur ar soudarded o vont d'ar red war he arben. Joa ho deuz o welet an aotrou-n-Eskop oc'h asten he zorn da bep-hini, hag o saludi anezho.*

*Rapidement, on s'approche du missionnaire et on se trouve réjouit d'entendre un prêtre de notre pays nous parler de nos parents, de notre pays, et du plaisir de rentrer à la maison. Ces paroles venues du fond du cœur attendrissent plus qu'un long discours ceux qui les écoutent ; elles frappent sur le bon côté du cœur de chacun. Et c'est à peine si je n'ai vu des soldats sécher leurs larmes en quittant le prêtre ? Or, ici au Tonkin, on ne trouve jamais de sourire moqueur, de paroles inconvenantes de la part des soldats devant le missionnaire. Dans ce pays, les soldats font les mêmes honneurs à Mgr Gaspard, évêque du Hue-jan, qu'à leur général. Quand la barque de l'évêque s'approche de la rive, on voit les soldats venir en courant à sa rencontre. Ils sont heureux de voir l'évêque tendre la main à chacun d'eux et les saluer.<sup>906</sup>*

## 6.3 Soutien aux missionnaires

Cette proximité entre les missionnaires et les marins est renforcée par le rôle de protectrice des missions d'Orient que la France entend jouer. Ce rôle, il est vrai, est capital pour sa diplomatie puisqu'il lui permet de légitimer ses interventions dans des États

<sup>905</sup> F&B n° 41 (09/10/1880)

<sup>906</sup> F&B n° 11 (15/03/1884)

indépendants voire même ses entreprises coloniales. L'exemple de l'intervention française en Cochinchine sous le second empire est à cet égard très éloquent.

*Ar Feiz a ioa bet prezeget eno pell a ioa gant  
missionerien euz a Frans. Hoguen soudaret Frans  
o veza eat di e fin 1861 evit lacat eun tamm urs  
bennag e touez tud ar vro-ze,*

*La foi y avait été prêchée depuis longtemps par des  
missionnaires français. Or, les soldats français s'y  
étaient rendus à la fin de 1861 afin de mettre un peu  
d'ordre parmi les gens de ce pays.<sup>907</sup>*

Ce levier diplomatique était si pratique que même la III<sup>e</sup> République laïque, conformément à l'aphorisme de Gambetta qui considérait que « l'anticléricisme n'est pas un produit d'exportation », n'accepta jamais d'abandonner cette prérogative. Bien évidemment, Feiz ha Breiz, pour lequel les considérations de politique intérieure l'emportent toujours après 1875, reste muet sur cet aspect. Protectrice des missions, la marine française joue à peu de chose près le même rôle que la cavalerie américaine qui, dans les westerns, arrive toujours à temps. La crainte d'une intervention de la « Royale » est présentée dans Feiz ha Breiz comme un frein aux tentatives de persécution et d'éradication des chrétiens en Extrême-Orient comme en Corée où le roi, bien que désireux d'éradiquer le christianisme dans son royaume, pensait faire intervenir Mgr Berneux pour empêcher les Russes de s'établir dans son pays.<sup>908</sup> L'évêque lui ayant répondu, qu'étant français, il n'avait rien à voir avec les Russes, le roi lui demanda :

*Dont a rafe ar Frans da ober ar brezel deomp,  
eme ar roue, ma ve great droug deoc'h ?*

*Est-ce que la France viendrait nous faire la guerre,  
demanda le roi, si l'on vous faisait du mal ?*

*An Escop a respontas e tifenne ar Frans he  
bugale e peleac'h bennag e vent, hag e comzas  
dezhan eus ar pezh e deus great e Chin.*

*L'évêque lui répondit que la France défendait toujours  
ses enfants où qu'ils se trouvent et lui parla de ce  
qu'elle avait fait en Chine.*

*Neuze ar roue en devoue aoun, hag an Escop a  
voue tennet eus a brizon ar grimalet eleac'h ma  
voa laket evit he gas da hini ar vandarinet. Mes ar  
vadelez-ze eus ar roue n'oa nemet eun  
trubarderez.*

*Le roi prit alors peur et l'évêque fut sorti de la prison  
des criminels dans laquelle il avait été jeté pour être  
transféré dans celle des mandarins. Mais cette bonté  
du roi n'était en fait qu'une traîtrise.<sup>909</sup>*

Effectivement, Mgr Berneux et d'autres missionnaires furent mis à mort quelques temps plus tard. La référence que fit l'évêque à la situation en Chine est ici fort intéressante.

<sup>907</sup> F&B n° 135 (31/08/1867).

Notons que F&B, comme tout le monde, oublie complètement le rôle des missionnaires espagnols et portugais qui, les premiers, tentèrent d'évangéliser le Vietnam.

<sup>908</sup> Voir note de bas de page n°776

<sup>909</sup> F&B n° 88 (06/10/1866)

En effet, à la suite des guerres de l'opium, la Chine avait été contrainte par l'Angleterre et les autres puissances occidentales à signer ce que l'on appelle « les traités inégaux » dont les clauses étaient plus qu'humiliantes pour l'Empire du Milieu, plusieurs fois millénaire. En sus de concessions territoriales et commerciales, la France obtint non seulement la liberté de prêcher pour les missionnaires, mais aussi d'être reconnue officiellement comme la protectrice des missions et de tous les catholiques de l'empire. Après avoir été persécutés, les missionnaires en Chine bénéficient donc d'une certaine impunité qui heurte l'orgueil national des Chinois.

*Setu ama penauz e vir Mandarined ar Chin ar ger roet gantho d'ar Frans ha d'ar broiou christen all da lezel e peoc'h ar visionerien hag ar gristenien er vro-ze. [...]*

*Neuze e vouemp distaget pephini d'he dro, ha caset dirag ar sous-prefet. Pa zigoueschon e voue lavaret din en em lacat d'an daoulin. Me a lavaras ne voa ket an dra-ze en hor bozamanchou-ni. Red e voue din gouscoude senti.*

*Ar barner a reas din lenn em Missel, a reaz eur goulenn bennag ouzin, a zellaz oc'h va liziri (passeports), a lakeas va dichadenna ha rei din eun tam bennak da zibri.*

*An dra-ma a ioa d'ar sul bleuniou. Hogen evel ar Mandarin-ze a ranke cas he varnedigez da eur Mandarin all hueloc'h, ne vouen losket ac'hano nemet seis dervez goude. Evelse e voan e frankiz abenn ar zul fask.*

*Ne ouzon ket penauz e zai an afer-ze. Cridi a ran e rai vad deomp, ha rak-se oun deut da Ganton evit discleria d'hor C'honsul ar pezh a zo digouezet.*

*Voici comment les mandarins de Chine tiennent la parole qu'ils ont donnée à la France et aux autres pays chrétiens de laisser en paix les missionnaires et les chrétiens de ce pays. [...]*

*Nous fûmes alors détachés à chacun notre tour et envoyés devant le sous-préfet. Quand j'arrivai, on me dit de me mettre à genoux. Je répondis que ceci n'était pas dans nos habitudes à nous. Il me fallut cependant obéir. Le juge me fit lire mon missel, me posa quelques questions, regarda mes papiers (passeport), me fit déshabiller et apporter quelque chose à manger.*

*Cela se passait le dimanche des rameaux. Or ce mandarin devait envoyer son jugement à un mandarin supérieur, je ne fus laissé libre que sept jours plus tard. Je fus ainsi libéré le dimanche de Pâques.*

*Je ne sais pas quelle tournure prendra cette affaire. Je pense qu'elle nous sera profitable et c'est pourquoi je me suis rendu à Canton pour raconter au consul ce qui s'était passé.<sup>910</sup>*

Nous sommes là bien loin d'un Matteo Ricci (Macerata 1552- Pékin 1610), si respectueux de la culture chinoise, invité dans l'entourage proche de l'empereur, fondateur de l'Église de Chine et père des « rites chinois ». A-contrario, si le père Foucard, l'auteur de la lettre précédemment citée, peut se permettre une attitude méprisante à l'égard des conventions

<sup>910</sup> F&B n° 446 (16/08/1873)

chinoises (« ceci n'est pas dans nos habitudes »), c'est bien parce qu'il se sent fort du soutien du consul comme l'atteste le dernier paragraphe dont la lecture laisse entendre que ce dernier vengera l'affront qui lui a été fait. Jacques Gadille<sup>911</sup> a mis en évidence qu'à « l'opposé de la période précédente, plus ouverte sur les civilisations indigènes que l'on respecte pour faciliter les conversions, une mentalité « prédatrice » à l'égard des croyances religieuses, des coutumes locales et des rites funéraires prévaut entre 1880 et 1914. » La lettre du père Foucard datant de 1873, nous sommes portés à croire que ce changement de disposition à l'égard des cultures non européennes relève plus d'une question de circonstances et de pouvoir que d'une question de chronologie. Si Jacques Gadille donne la date de 1880, c'est parce qu'avant elle, la mission précède la colonisation alors qu'ensuite c'est la colonisation qui précède la mission. Un même missionnaire français, par exemple, n'aurait donc pas la même attitude dans un champ d'apostolat vierge de toute colonisation que dans une colonie française bien installée. Porteur d'une mission évangélique, le missionnaire est aussi porteur d'une culture nationale triomphante puisqu'il la partage avec les colonisateurs. Si les missionnaires expérimentés sont portés à respecter les usages locaux, Jean Chouzy, vicaire apostolique lazariste au Kouang-Si (là même où officiait le père Foucard) donne en 1892 de sages conseils aux nouveaux missionnaires : « la fonction de l'ouvrier évangélique est de christianiser et non d'européaniser les Chinois, et il doit à l'exemple de Saint-Paul se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Pourquoi ne pas se soumettre aux usages nationaux qui ne blessent ni la conscience ni les bonnes manières, quand surtout la conduite contraire risquerait d'attirer la risée, sinon d'aliéner les esprits ? »<sup>912</sup>

## 6.4 Des relents de croisade :

La conquête de l'Algérie a permis de réactiver en France le souvenir des Croisades que se disputent ultramontains et gallicans comme l'atteste le titre de l'un des ouvrages de Mgr Lavigerie : *L'armée et la mission de la France en Afrique* (Alger, 1875). Feiz ha Breiz, journal ultramontain s'il en est, a parfois des accents proches de *Gesta Dei per Francos*.

*Croaz ltron-Varia an Afric [en Alger], eme an Aotrou 'n Escop Pavy, so savet a vel d'ar Frans, evel eur merc eo d'ar rouantelez-ze en deus roet*

*La croix de Notre-Dame-d'Afrique [en Algérie], explique Mgr Pavy, est dressée en direction de la France pour marquer que c'est à ce royaume que dieu a donné la*

<sup>911</sup> Cité par CHOLVY Gérard, HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France (Géographie XIXe-XXe)*, p.169.

<sup>912</sup> Idem p.173.

*Doue ar garg da renta christen ar vro-ma.*

*charge de christianiser ce pays.*<sup>913</sup>

Dès le lendemain de la prise d'Alger, l'archevêque de Poitiers voyait dans cette victoire l'heure de la « renaissance de l'Église d'Afrique ». <sup>914</sup> Dans le même état d'esprit, Goulven Morvan applaudit lorsque le pape autorise Mgr Lascases, évêque de Constantine, à prendre le titre d'« évêque de Constantine et d'Hippone » en expliquant que ce nom rappelle que Saint-Augustin était autrefois évêque d'Hippone, ville appelée aujourd'hui Bône dans l'évêché de Constantine. <sup>915</sup> Cette volonté de restaurer, grâce à la France, l'antique Église d'Afrique était légitimée par les nombreuses traces qu'avait laissées ce christianisme africain dans la culture des peuples autochtones. C'est là le point de départ du mythe kabyle dont nous avons déjà traité mais dont nous pouvons encore donner un exemple.

*Aljeri. — Arc'hescop Aljer, en eul lizer scrifet gantha divarbenn tud ar broiou-ze, a lavar eo c'hoaz anat eno, e meur a lec'h, eo bet guechall ar relijion gristen o ren er vro-ze. Caout a rer, etouez carteriou tud, evel an Touareget, ar Berberet, ar Chabilet, mercou a gristenach. Evelse ive ne blijont nemeur d'an durket, pe d'ar muzulmanet, da lavaret eo, d'ar re a heul fals relijion Mahomet.*

*An Durket, an oll her goar, ne allont ket gouzaon ar groas. Morse ne velot ar groas merket na var ho ziez, nag e leac'h all ebet. An Touareged, en enep, a laca ar groaz e pep leac'h, en ho levriou, var ho armou, var ho dillad, bete var ho zal ha var ho daouarn. Ha pa c'houlenner outho perak kementse, e leveront e reont kementse, evit derc'hel sonch euz ar relijion a so bet guechall en ho bro, hag a esperont a deui adarre.*

*An arabet ne c'houzanvont ket ken nebeut ar chloc'h; kement e casseont ar c'hloc'h evel ar groas. Mad, an Touareged a gar ar c'hloc'h, a laca*

*Algérie. — L'archevêque d'Alger, dans une de ses lettres au sujet les habitants de ces pays, explique qu'il y est encore évident que la religion chrétienne régnait autrefois dans ce pays. On retrouve chez des populations comme les Touarègues, les Berbères, les Kabyles, des marques de christianisme. C'est pourquoi ils ne plaisent guère aux Turcs, ou musulmans, c'est-à-dire à ceux qui suivent la fausse religion de Mahomet.*

*Les Turcs, comme chacun sait, ne peuvent supporter la croix. Vous ne verrez jamais de croix ni sur les maisons ni ailleurs. Les Touarègues, au contraire, mettent des croix partout, dans leurs livres, sur leurs armes, sur leurs vêtements, jusque sur leur front et leurs mains. Et quand on leur demande la raison de ceci, ils répondent qu'ils font cela pour se souvenir de la religion qui fut autrefois celle de leur pays et dont ils espèrent le retour.*

*Les Arabes ne peuvent pas non plus supporter la cloche, ils haïssent autant la cloche que la croix. Bien, les Touarègues aiment les cloches et en mettent jusque*

<sup>913</sup> F&B n° 75 (07/07/1866)

<sup>914</sup> Mandement de monseigneur l'évêque de Poitiers, pour la prospérité des armes du roi dans la guerre contre le dey d'Alger, 26 mai 1830, cité par Jacques-Olivier Boudon « L'Orient vu par les évêques français au XIXe siècle : le mythe de la croisade. » in CHOLVY Gérard (Actes réunis par), *L'éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi. XIXe et XXe siècles*, p.40.

<sup>915</sup> F&B n° 132 (10/08/1867)

*cleier beteg oc'h dibrou ho c'hanvalet.*

*Bez' ez eus zoken, e carteriou zo, levriou christen, miret gant ar brassa respet, hag al levriou-ze, pa rer eur goulenn bennag outho divar ho fenn, a zesc dezho, emezho, e tleont henori Jesus, map Mari. An hanoiou a roont da Zoue, ha d'an ælez, eo ive ar re a lennomp er scritur sacr. Ar c'harteriadou tud-ze ta, evel a veler, a so tostoc'h d'ar guir relijion eget an durket.*

*sur les selles de leurs dromadaires. Il y a même dans certaines régions, des livres chrétiens qui sont conservés avec le plus grand respect et quand on demande des renseignements à leur sujet, ils répondent que ces livres leur enseignent qu'ils doivent honorer Jésus le fils de Marie. Les noms qu'ils donnent à Dieu et aux anges sont aussi les mêmes que ceux que nous lisons dans les Saintes Ecritures. Comme on le voit, ces peuples sont plus proches de la vraie religion que des Turcs.<sup>916</sup>*

L'œuvre du Basque Charles Lavigerie<sup>917</sup> est autant chrétienne que française. Au sujet des enfants qu'il recueille à la suite de la famine, il écrit :

*Ar vugale vihan-ze pere a vije bet hon enebourien panefe ar voalen so deut d'ho skei, a vezo bugale d'ar Frans christen.*

*Ces enfants qui auraient été nos ennemis sans le fléau qui est venu les frapper seront des enfants de la France catholique.<sup>918</sup>*

Dans les lettres qu'ils envoient à leurs parrains et marraines en France, les orphelins de Mgr Lavigerie ne cessent de dénigrer les Arabes qui ignorent la charité. Tous veulent, en outre, devenir chrétiens et français.

— *Tud vad eo an Arabet? eme ve.*

— *Oh ! n'int ket, eme ar potrik.*

— *Ha perag, va buguel?*

— *Perag? M'em eus goulennet bara outho, ha n'o deus ket roet din; me'm eus goulennet dillad outho, ha n'o deus ket roet din ; m'em goulennet guenneien digantho, ha n'o deus ket roet din. Te avad, tad coz, (bugale an arabed a c'half an Arc'hescop tad coz pe tad bras,) te avad a so den mad, rag ep hon anaout, ec'h eus roet deomp an traou-ze oll.*

— *Ne ket me eo am eus roet an traou-ze deoc'h, va buguel ; ar gristenien a Frans eo.*

— *Les Arabes sont-ils de bonnes gens, demandai-je ?*

— *Oh ! Non, dit le garçonnet.*

— *Et pourquoi, mon enfant ?*

— *Pourquoi ? Je leur ai demandé du pain et ils ne m'en ont pas donné ; je leur ai demandé des vêtements, et ils ne m'en ont pas donnés. Mais toi, grand-père (les enfants arabes appellent l'archevêque grand-père) mais toi tu es un homme bon car sans nous connaître, tu nous as donné tout cela.*

— *Ce n'est pas moi qui vous ai donné tout cela, mon*

<sup>916</sup> F&B n° 198 (14/11/1868)

<sup>917</sup> Roger ETCHEGARAY, « L'effort missionnaire des Basques à travers les siècles », *VIIIème Congrès d'Etudes Basques (1948 Biarritz)*, Donostia-San Sebastián : Eusko Ikaskuntza, 2003, P. 899-912.

<sup>918</sup> F&B n° 163 (14/03/1868).

— *Mad, neuze ar gristenien a Frans a so tud vad ive.*

*enfant ; ce sont les chrétiens de France.*

— *Bien, alors les chrétiens de France sont aussi des gens bien.*<sup>919</sup>

On se souvient que le prestigieux général Deligny,<sup>920</sup> visitant un orphelinat d'Algérie, avait répondu à l'évêque d'Oran qui lui expliquait que s'il n'a pas l'intention de forcer ses protégés à embrasser la religion chrétienne, il ne leur enseignera pas la « fausse religion de Mahomet » : « faites-en de bons chrétiens si vous le pouvez ». Tout le monde ne l'entendait cependant pas de cette oreille. En effet, la politique de « l'empire arabe » prônée par Napoléon III n'allait pas dans ce sens. Lorsque la famine passée, les familles et les tribus, soutenues par le pouvoir impérial, voulurent récupérer les enfants, elles se virent opposer une fin de non recevoir de la part des orphelinats qui après avoir sauvé la vie de ces enfants voulaient sauver leur âme. Les remettre à leurs familles et à leurs tribus les condamnait en effet à retomber dans le Mahometisme et par conséquent à la damnation éternelle. Notons en aparté que cette situation se reproduisit au lendemain de la seconde guerre mondiale lorsque des familles juives survivantes des camps d'extermination nazis voulurent récupérer leurs enfants confiés à des institutions religieuses. La querelle entre l'archevêque d'Alger et le gouvernement de Napoléon III se fit par journaux interposés.<sup>921</sup> Bien évidemment, Feiz ha Breiz se range du côté de Mgr Lavigerie et publie dans un article du 30 janvier 1869 des témoignages d'enfants arabes qui ne veulent regagner ni leurs tribus ni leurs familles qui, voyant le bonheur de leurs enfants dans ces orphelinats, renoncent à les reprendre. Les témoignages de ses enfants arabes élevés chrétiennement sont tous empreints de stéréotypes défavorables sur leur milieu d'origine : ils ne veulent retomber ni dans le vol, ni dans la fainéantise, ni dans l'égoïsme et dans tous les travers qui caractérisent les peuples non chrétiens aux yeux de Feiz ha Breiz et dont nous avons dressé le catalogue (partie 3.6). À la suite d'une série de témoignages de cet acabit, Feiz ha Breiz conclut :

*Guelet a rit ne maint ket pell dioc'h ar relijion gristen. Hogen var gementse e vezint lezet ato libr, ha ne vezint digemeret er guir iliz nemet pa vezint deut en oad da choas.*

*Vous voyez qu'ils ne sont pas loin de la religion chrétienne. Or, ils seront laissés libres sur ce point et ne seront reçus dans la véritable Église que lorsqu'ils auront atteint l'âge du choix.*

<sup>919</sup> F&B n° 167 (11/04/1868)

<sup>920</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard-Jean-%C3%89tienne\\_Deligny](http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard-Jean-%C3%89tienne_Deligny) Consulté le 07/09/2008.

Maréchal Randon, *Le Panthéon Fléchois – Mémoires – Archives militaires – Documents officiels.*

Narcisse Faucon, *Le Livre d'or de l'Algérie – Biographies*, tome 1er, Challamel et Cie éditeurs, Paris, 1889

<sup>921</sup> Annie REY-GOLZEIGUER, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, p. 501-503

Ar choas-ze, evit guir, a so great a vrema en ho sperejou.

— Ni zo fransizien, emezho, ni fell deomp beza fransizien, ha ne ket arabet.

— Mes, va bugale, eme an Arc'hescop, ho tadou hag ho mamou a ioa arabet, ha c'hui pa viot braz a vezo evel d'ho.

— Nan, te eo hon tad, te eo hor mam; ni fell deomp beza evel dout.

En réalité, ce choix est déjà fait dans leurs esprits.

— Nous sommes français, disent-ils, nous voulons être français et non arabes.

— Mais, mes enfants, dit l'archevêque, vos pères et vos mères sont arabes et vous, quand vous serez grands, serez comme eux.

— Non, tu es notre père, tu es notre mère ; nous voulons être comme toi.<sup>922</sup>

La réception de ce message chez les catholiques bretons ne laisse guère de place au doute. Il est déjà assez difficile de comprendre que l'Église ne peut aller contre l'ordre marqué par Dieu en baptisant d'ores et déjà ces enfants Arabes, il est encore plus inconcevable de refuser de voir de jeunes Arabes embrasser en même temps le catholicisme et la France en les restituant à leurs familles.

Le rôle de la France comme protectrice des catholiques de l'empire ottoman et l'implication des missionnaires français dans l'Œuvre des Écoles d'Orient ont très certainement contribué à maintenir le contact entre les Français et la Terre Sainte et entretenir le sentiment d'incongruité de la domination musulmane sur les lieux saints. Feiz ha Breiz se rejouit donc à chaque fois qu'un lieu saint est confié à la France catholique.

Douar Santel. — Meur a hini euz al lec'hioù brudeta euz an douar santel a so hirio d'ar Frans. Goude brezel Crimee an Turk braz a roas d'an Impalaer Napoleon chapel Santez Anna pe al leac'h ma edo Santez Anna o chom var an douar. Ismail, bez-pacha an Ejipt en deus roet d'an Impalaerez Eujeni ar vezen hag al liorz hanvet guezen ha liors Mari, e kær Heliopolis, eleac'h ma voue. ar famil santel o chom en Ejipt. Var kan Suez an Aotrou Lesseps en deus savet adarre ar chapel a verk al leac'h ma reas Jesus, Mari ha Joseph eun ean enha pa edont o vont d'an Ejipt o tec'het araog Herodez. Ar brinsez Tour-d'Auvergne e deus roet d'ar Frans eun tam douar prenet ganthi hag ar chapel a laca sevel er

Terre Sainte. — Plusieurs des lieux les plus célèbres de Terre sainte appartiennent aujourd'hui à la France. À la suite de la guerre de Crimée, le Grand Turc donna à l'Empereur Napoléon la chapelle Sainte-Anne qui est le lieu où Sainte-Anne habitait sur la terre. Ismail, vice pacha d'Égypte a donné à l'Impératrice Eugénie l'arbre et le jardin appelé arbre et jardin de Marie en la ville Heliopolis ou la Sainte-Famille résida en Égypte. Sur le canal de Suez, M. de Lesseps a reconstruit la chapelle qui marque le lieu où Jésus, Marie et Joseph firent une pause alors qu'ils se rendaient en Égypte pour fuir devant Hérode. La princesse de La Tour d'Auvergne a offert à la France une parcelle de terre qu'elle avait

<sup>922</sup> F&B n° 209 (30/01/1869)

plas ma edo hor Zalver pa zescaz ar Bater noster d'he Ebestel. An ltron Nicolai e deus roet d'an tadou a urs Sant Fransez Emmaüs, al leac'h ma'z eas Jesus da goania da bardaez gant daou euz he ziskibien, an deiz ma voa savet a varo da veo, ha neuze an ti ma edo Martha ha Mari Madalen o chom enha. Lavaret a rer ive eun den a Frans en deus prenet al leac'h hanvet Ti Mari, var menez Sion, e kichen ar gambr-lit, eleac'h ma reas Jesus ar goan diveza. — Plijadur a ra guelet evelse al lec'hiou Santel o tont adarre etre daouarn ar gristenien katolik. GM.

achetée ainsi que la chapelle qu'elle fit ériger là où notre sauveur se trouvait quand il enseigna le Pater Noster aux apôtres. Mme Nicolai a offert aux pères de Saint-François Emmaüs le lieu où Jésus prit son repas en compagnie de deux des apôtres lors de sa résurrection ainsi que la maison où habitait Martha et Marie-Madeleine. On dit aussi qu'un Français a acheté la maison appelée, maison de Marie, sur la montagne de Sion, à côté de la pièce où Jésus prit son dernier repas. Il fait plaisir de voir ainsi les lieux saints revenir entre les mains des chrétiens catholiques. GM <sup>923</sup>

Lorsque le Choléra atteint Jérusalem et que les autorités désertent la ville et abandonnent la population, c'est le consul de France (excellent catholique évidemment) qui prend la ville en main.<sup>924</sup> L'idée sous jacente est que les « races orientales », avilies par l'islam et à bout de souffle ne peuvent se régénérer elles-mêmes et fait écho aux travaux de Geoffroy de Saint Hilaire (père et fils) sur la « dégradation des types », théorie éminemment raciale qu'Ernest Renan confirme par la linguistique.<sup>925</sup> Si le remède à cette dépravation existe et est bien connu des catholiques (la conversion), le mal est irrémédiable et incurable pour ces orientalistes.

L'un des éléments les plus importants dans la réactivation de l'idée de Croisade est sans aucun doute la grande vogue des pèlerinages en Terre Sainte. Dans son article sur les évêques français et l'Orient, Jacques Olivier Bourdon présente en effet le pèlerinage comme une forme pacifiée de la croisade.<sup>926</sup> Ce rapprochement est aussi perceptible dans Feiz ha Breiz même si le pacifisme y est tout relatif.

Ar re so eat e pelerinach d'an douar santel so digouzet e Jerusalem ep darvoud. An tadou a urs Sant-Fransez o deus great dezho ar guella diguemer. Petra bennak ma zeo difennet mont gant armou e kær Jerusalem, ar Gouarnen en

Ceux qui se sont rendus en pèlerinage en Terre Sainte sont arrivés à Jérusalem sans encombre. Les pères de l'ordre de Saint-François leur ont réservé le meilleur accueil. Bien qu'il soit défendu d'entrer en armes dans la ville de Jérusalem, le gouverneur a autorisé les

<sup>923</sup> F&B n° 193 (10/10/1868)

<sup>924</sup> F&B n° 44 (02/12/1865)

<sup>925</sup> Edward SAÏD, *Orientalisme*, p. 166-169.

<sup>926</sup> Jacques-Olivier Boudon « L'Orient vu par les évêques français au XIXe siècle : le mythe de la croisade. » in CHOLVY Gérard (Actes réunis par), *L'éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi. XIXe et XXe siècles*, p.37-52.

*deus lezet ar Francizien da vont tre ep kuitaat o  
armou.*

*E miz eost, evel ma voar custom bep bloaz ez ai  
adarre eur vanden all a belerinet da bardona d'an  
douar santel.*

*Français à y pénétrer sans se séparer de leurs armes.*

*Au mois d'août, comme nous y sommes habitués  
chaque année, un autre groupe de pèlerins partira pour  
la Terre Sainte.<sup>927</sup>*

À l'occasion d'une fête de l'Ascension, la mosquée Al-Aqsa avait été ouverte au culte catholique. Feiz ha Breiz rend compte de cette fête et la présente comme un juste retour des choses et n'insiste pas sur son côté provisoire.

*Gouzout a rit penaus eo divar gein menez Olivez eo  
en em zispartias Jesus eus he ziskibien evit pignat en  
Env. Eno gueichal a oa savet eun ilis veur gant ar  
gristenien. Ar Mahometanet ho deus discaret ann ilis-  
veur-ze ha savet en he leac'h eun ti a beden hanvet  
Mosquée, hag en dro d'ar Mosquée ez eus eur pors-  
clos. Guelet a rer eno c'hoas rouden troad eleiz hor  
Zalver chommet merket ebars er roc'h ; roudenn he  
droad deou a so bet lammet cuit, pe marteze uzet ;  
n'her gueler mui. — Meur a hini a lavar penaus ar  
Mahometanet ho deus troc'het ar mean ha casset  
roudenn troad deou hor Zalver da lacaat er Mosquée  
El-Aksa ; mes n'ouzer netra sur var ar poent-se.*

*Ann ti a beden-ze (pe Mosquée), a so bet kempennet,  
fichet, lakeat bleuniou caër ha paramanchou tro-var-  
dro dezhan ; goude so bet savet auteriu ennan.  
Divezatoc'h liziri ar belerinet a lavaro pegen caër a oa  
ar Mosquée-ze chenchet en eun ilis, hag a rei da  
c'houzout perag oa ken bras levez ar c'halonou,  
perag e trident evel ma ziscuez deomp ar c'helou-man  
digasset gant ann autrou Tardif de Moidrey.*

*Jerusalem, ar Sadorn, 20 a Vaë, 8 h. 30 m. eus ar  
mintin*

*Vous savez que c'est au sommet du Mont des  
Oliviers que Jesus se sépara de ses disciples pour  
monter aux cieux. Les chrétiens y avaient autrefois  
une cathédrale. Les Mahométans ont détruit cette  
cathédrale pour construire à sa place une maison  
de prière appelée Mosquée qui est entourée d'une  
cour close. On y voit encore la trace du pied de  
notre Sauveur, marquée dans le rocher. —  
D'aucuns disent que les Mahométans ont coupé le  
pied droit de notre Sauveur pour le placer dans la  
Mosquée Al-Aqsa; mais nous ne savons rien à ce  
sujet.*

*Cette maison de prière (ou Mosquée) a été  
arrangée, décorée ; on l'a entourée de jolies fleurs  
et d'ornements. On a ensuite élevé des autels à  
l'intérieur. Bientôt, les lettres des pèlerins diront  
combien cette mosquée était belle, transformée en  
église, pourquoi les cœurs étaient si joyeux,  
pourquoi ils battaient la chamade comme nous le  
montre cette lettre apportée par M. Tardif de  
Moidrey.*

*Jérusalem, le samedi 20 mai à 8 h 30 m du  
matin.<sup>928</sup>*

Comme l'explique Edward Saïd, le pèlerinage dans les terre bibliques établit la connexion entre le christianisme occidental (catholicisme, protestantisme) et l'orientalisme qui

<sup>927</sup> F&B n° 170 (02/05/1868)

<sup>928</sup> F&B n° 24 (10/06/1882)

lui-même contient l'idée de pèlerinage.<sup>929</sup> Un peu plus loin, il écrit que « le voyageur doit se servir de l'Ancien et du Nouveau Testament comme guide pour voir l'Orient sous la surface dégénérée et sans vie du présent. » Le pèlerinage constitue donc une régénération de l'Orient. Citant l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, il considère que les croisades avaient comme dessein, outre la reconquête du tombeau de Jésus-Christ, de ressusciter la sagesse antique contre la barbarie musulmane.<sup>930</sup> Tzvetan Todorov, à la suite de Saïd dont il a par ailleurs préfacé la traduction, met aussi en évidence dans *Nous et les autres* le rôle central de Chateaubriand dans la conception du pèlerinage en Orient. Comme l'écrit le locataire du Grand Bé : « Je parle éternellement de moi »,<sup>931</sup> accordant ainsi plus d'importance aux sentiments qu'à la description.<sup>932</sup> Pour toute réponse à un Turc qui lui demande les raisons de son long et pénible voyage il dit qu'il était venu pour « voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. » Le pèlerin, dût-il s'appeler Chateaubriand, se rend donc en Terre Sainte ou en Orient non comme un voyageur qui cherche à découvrir les peuples qu'il rencontre mais plus comme un touriste qui n'a pas le temps de s'occuper des gens mais fait le tour (comme son nom l'indique) des paysages et des monuments, préfère les morts aux vivants.<sup>933</sup> Bref, le pays actuel tel qu'il est et qui s'étale sous les yeux du pèlerin représente même un obstacle à sa recherche. De la même manière, les récits de pèlerinages en Terre Sainte contenus dans Feiz ha Breiz se composent généralement d'une succession d'étapes de lieu saint en lieu saint, de référence biblique en référence biblique.

*Nevezentiou eus Jerusalem.*

*Ar bellerinet eat, en nevez amzer-ma da Jerusalem, o deuz, digassed eus o c'helou. Bizited o deus Jerusalem. Menez-Calvar, Betleem, Ster Jourden, ac evit echui o fellerinach e tlient mont da Nazaret kear ar Verc'hez, Mor Tiberiad, eleac'h ma veze an Ebestel o peskesta, Menez Carmel, ac al lec'hiou all. Divezatoc'h e lavarint deomp e peleac'h o deuz muia santed o c'halon o teneraat e kever Doue.*

*Nouvelles de Jerusalem.*

*Les pèlerins partis au printemps pour Jérusalem ont donné de leurs nouvelles. Ils ont visité Jerusalem, le Golgotha, Bethléem, le fleuve Jourdain ; et pour terminer leur pèlerinage, ils devraient aller à Nazareth, la ville de la Vierge, au lac de Tibériade où pêchaient les apôtres, au Mont Carmel et ailleurs. Plus tard, ils nous raconteront en quel endroit il ont ressenti le plus intensément leurs cœurs se rapprocher de Dieu.<sup>934</sup>*

<sup>929</sup> Edward SAÏD, *Orientalisme*, p.195.

<sup>930</sup> Idem, p. 199

<sup>931</sup> Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 41.

<sup>932</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, p402

<sup>933</sup> Idem p. 403-407.

<sup>934</sup> F&B n° 17 (27/05/1865)

Une série d'articles de mai-juin 1882 est encore plus révélatrice du « tourisme » des pèlerins pour reprendre le mot de Todorov. Les descriptions de lieux saints et l'émotion qu'ils suscitent aux pèlerins sont longuement décrits mais les « autochtones » y sont rarement évoqués même si les autorités sont parfois louées pour leur bienveillance à l'égard des pèlerins.<sup>935</sup> Les populations, quant à elles, ont juste droit à une phrase.

*N'hellomp ket lavaret deoc'h penn da benn, ar pezh a so bet c'hoarvezet gant ar belerinet-se adalek ar Meurs vintin beteg ar guener, epad ma'z int bet o treuzi ar vro a samari dre hentchou dall, dre douez ann druzed hag ar Mahometanet leun a fallagries.*

*Nous ne pouvons vous raconter de bout en bout tout ce qui est arrivé à ces pèlerins du mardi matin au vendredi, alors qu'ils traversaient le pays de Samarie par de mauvais chemins, au milieu des Druzes et des Mahométans pleins de méchanceté.<sup>936</sup>*

Le pendant musulman de la croisade est évidemment ce que Feiz ha Breiz appelle *ar Brezel Santel*, la guerre sainte qui, pour le coup, est perçue beaucoup moins favorablement. Depuis la conquête de l'Égypte qui mit au califat abbasside (1517), Sélim 1<sup>er</sup> et les empereurs ottomans revendiquaient le califat pour eux et pouvaient donc légitimement appeler à la guerre sainte.<sup>937</sup> Bien sûr, le Turcs ne sont ni aux portes de Quimper ni de Paris mais la menace existe comme le montre cet article écrit au moment des crises grecques et monténégrines (1880).

*Ann Turked a so pell diouzomp, ha pell-bras soken, na ne dleomp cahout aoun e teufent breman egis m'ho deus græt gueichall, da glasc affer ous hor bro-ni; hogen, ma ne rencomp ket beza spontet eus ann tu-ze, hon deus da gahout aoun evelken, na zeufe Impalaër ann Turket, o velet emer o tont abenn anezhan, da embann ar brezel santel, ha neuze, kement a so var ann douar eus Relijion Mahomet, a renco, kerkent ha ma clevo, distruj ar gristenien neus fors e peleac'h e cavo anezho. Neuze eo e savfe beac'h var ar Saozon en Indes; mæs siouas deomp, sevel a rafe ive varnomp en Aljerie, rag ann oll Arabet dre*

*Les Turcs sont loin de nous, et même très loin, et nous n'avons donc pas à craindre qu'ils viennent maintenant nous attaquer dans notre pays comme ils le firent autrefois. Or, si nous ne devons pas nous effrayer de ce côté, nous devrions quand même nous inquiéter si l'empereur des Turcs, se voyant attaqué, proclamait la guerre sainte et, qu'à cette nouvelle, tous ceux qui confessent la religion de Mahomet se mettaient à détruire les chrétiens où qu'ils se trouvent. C'est alors que commenceraient les difficultés pour les Anglais en Inde mais aussi pour nous, hélas, en Algérie car tous les Arabes qui s'y trouvent sont de cette religion. Si nous ne nous étions pas rangés du côté des ennemis*

<sup>935</sup> F&B n° 170 (02/05/1868)

<sup>936</sup> F&B n° 23 (03/06/1882)

<sup>937</sup> Cf. l'article de Gilles Veinstein « La question du califat » dans Pierre-Jean LUIZARD (dir.), *Le choc colonial et l'islam. Les politiques religieuses des puissances coloniales en terres d'islam*.

Notons que nombres d'Arabes dénièrent cette dignité au sultan turc.

eno, a heuil ar relijion-ze. Ma ne vijemp ket æt a du gant enebourien ann Turket, n'hon dije ket bet da gahout aoun rag-se; mæs breman pa so bet casset hol listri-brezel da heul re ar boblou all, evid ann Turked e vezimp oll keit ha keit.

des Turcs, nous n'aurions rien à craindre ; mais maintenant que nos navires de guerre sont partis à la suite de ceux des autres nations, pour les Turcs, nous nous valons tous. <sup>938</sup>

La France n'étant pas impliquée directement au Monténégro, elle n'avait pas à craindre le courroux de la Porte. En Tunisie, la vassalité à l'empire ottoman étant lointaine, le risque de guerre sainte existe mais reste somme toute mineur même si Feiz ha Breiz, qui aime à se faire peur, l'évoque.<sup>939</sup> En revanche, il ne peut plus être négligé lors de la crise égyptienne. Lorsque les Anglais bombardent Alexandrie, Feiz ha Breiz se saisit alors de sa plume apocalyptique la mieux trempée, apocalypse dont les Turcs, Bismarck, les républicains et les Anglais sont les cavaliers.

Ar pezh a so da zouja, ar pezh a dle hon lacaat da grena divar benn ar pezh so c'hoarvezet en Ejipt, ne ket a dra sur ann droug a helfe boulij canoliou ar Saozoned ober d'ann Ejiptianet, nag ann droug a helfe boulij canoliou ann Ejiptianed ober da listri Bro-Saoz, mes e quirionez, ann dispac'h a laco ann tennou-ze da sevel etre ar Rouantelezhioù, e-bars en Afric tu ann anter-noz, hag ebars er broioù eus ann Azii a zepant eus Bro-Zaos.

Ce qu'il y a à redouter, ce qui pourrait nous faire trembler dans ce qui s'est passé en Egypte n'est certainement pas le mal que les boulets de canon anglais pourraient faire aux Egyptiens, ni le mal que les boulets de canon égyptiens pourraient causer aux navires anglais mais c'est, à vrai dire, la crise qui sortira de ces coups de feu entre les pays, en Afrique du Nord et dans les pays d'Asie qui dépendent de l'Angleterre.

Evevait mad, penaus ann dispac'h-man ne ket savet divar benn eur spillen dic'hronset. Savet eo bet dre benn abec d'ann Turkii a oa o c'hoari he fenn fall abalamour Bismarck en devoa lakeat he fri e afferiou Gouarnamant bro hag armeou ann Turket, hag ho zricamardet oll. Kement dispac'h so bet great en Europ hag e bro ar Sao-Heol, evel en Tunisi, en Algerii hag el leac'h all, ann traou-se oll a so kerent kompez, petra a lavaran, tad ha mamm d'ann dispac'h a so o vont da c'hologi a c'hoad hag a dan bro ar Sao-Heol, ha marteze, siouas! ann Europ a bez!

Remarquez bien que cette crise n'a pas une peccadille pour origine. Elle a pour principale cause la Turquie qui fait sa mauvaise tête depuis que Bismarck a mis son nez dans les affaires gouvernementales et militaires turques, et les a tous embobinés. Toutes les crises qui ont secoué l'Europe et l'Orient, comme en Tunisie, en Algérie et ailleurs, tous ces événements sont cousins germains, que dis-je, le père et la mère de la crise qui va couvrir de sang et de feu l'Orient et, hélas, toute l'Europe !

Ann tennou canol discarget gant ar Saozon var gastilli-

Les coups de canon tirés par les Anglais sur les

<sup>938</sup> F&B n° 42 (16/10/1880)

<sup>939</sup> F&B n° 35 (27/08/1881)

*brezel Alexandri, n'int nemet ar zon diveza eus ann abadenn scrijus, ann emgann spontus a so o vont da sevel etre bro Sao-Heol ha Bro Cuz-heol; stourm, crogad, emgann evel ma ne' eus bet gueleet marteze biscoas. En dro-man a vezo achuet ann abadenn: mes pe seurt mare spontus vezo ar mare-ze.*

*Gueleet a renc beza great ive piou en devezo ann treac'h evid mad, arme ann Ærouant (pe ar Revolutionnerien), pe arme ann Ilis pe ar guir gristenien. Deut eo ar mare da velet ann darvoudou meurbed bras discleriet a bell so gant ar sperejou bras eus hon amzer, evel Pii IX ha Leon XIII. Arneu bras a so en amzer, dare eo d'ar gurun tarzal a zioc'h hor penn. Deiziou a ences, a spont hag a rann-galon a so o vont da c'houlouei evidomp. N'eus fors? C'hoarvezo pe c'hoarvezo, a dra sur bag ann Ilis na vezo ket lonket gant ann dour diluj. Dorn Doue so ous he sturia.*

*forts d'Alexandrie ne sont que le dernier air d'une pièce dramatique, le terrible conflit qui va s'ouvrir entre l'Orient et l'Occident, des luttes, des batailles comme on en a peut-être jamais vues. Cette fois, ce sera vraiment la fin de la pièce mais cette époque sera terrifiante.*

*On vera bien qui emportera la victoire finale entre l'armée du dragon (ou les révolutionnaires), l'armée de l'Église ou des vrais chrétiens. Il est temps de reconnaître les événements immenses annoncés depuis longtemps par les grands esprits de notre époque comme Pie IX ou Léon XIII. Un grand orage est dans l'air, le tonnerre est prêt à se déchaîner au dessus de nos têtes. Des jours d'angoisse et de déchirement se lèvent pour nous. Peu importe ? Advienne que pourra, il est certain que le navire de l'Église ne sera pas englouti par le déluge. Dieu est à la manœuvre.<sup>940</sup>*

Dans la suite de cet article, Feiz ha Breiz dévoile un des scénarios optimistes dont il a le secret : pendant que les Russes, les Autrichiens et les Anglais seront aux prises avec les Turcs ou leurs propres musulmans, Bismarck pourra tranquillement envahir la Hollande et la Belgique et, pourquoi pas, annexer un nouveau morceau du territoire français...

Pour terminer ce chapitre sur l'idée de croisade dans Feiz ha Breiz et pour introduire le suivant qui traitera des rivalités franco-anglaises sous l'angle de la religion, nous nous devons de citer un article de Feiz ha Breiz dont le ton est très ambigu.

*Jeruzalem. — En Douar santel ez eus goelet er bloas tremenet ar pezh n'oa ket bet gueleet c'hoas marteze eno. Gueleet ez euz eur vanden labourerien douar euz ar Stadou-Unanet en Americ, o tont di da glase douar da labourat. Epad ma za kement a dud euz ar broiou all d'ar Stadou-Unanet da glasc destum danvez, ar re-ma a guita ar vro-ze evit dont di da jom ha da c'hounit ho bouet. Bez' ez euz*

*Jérusalem. — On a vu l'an passé en Terre Sainte quelque chose d'assez incroyable. On y a vu un groupe d'agriculteurs des États-Unis d'Amérique venir y chercher de la terre à travailler. Alors que tant de gens des autres pays s'en vont aux États-Unis pour chercher à s'enrichir, ceux-ci quittent leur pays pour venir habiter et gagner leur vie en Terre Sainte. Ils sont environ cent soixante. On raconte qu'ils ne*

<sup>940</sup> F&B n° 31 (29/07/1882)

anezho var dro eiz ugent den, hag e leverer ne dint nemet ar penn kenta euz eur vanden vrasoc'h a dle dont var ho lerc'h. Clevet o doa hano euz a buillentez an Douar Santel. Evit doare eur ministr protestant a gomze dezho gant kement a nerz euz an douar prometet hag euz he binvidiguezou, ma lakejont en ho penn dont ho unan da labourat an douarou-ze pere, e guirionez, a zougue frouez dispar guechall. En em glevet a rejont; savet oue an arc'hant a voa red evit mont en hent, ha meur a diat tud pinvidic pe da viana en ho æz ne varc'hatjont ket da guitat ho bro. Ma na bac ket ar re guenta-ma eur zouezen, calz a re all a rai eveldo. An dud-ze so en em staliet er meziou tost d'ar guær a Jafa. Deut eus gantho var ho listri tiez houarn ha re goat, hag en eun taol dorn ho zavont var an douarou o deus sonch da labourat.

Daoust penaus bennag ez ai ar bed gant al labourerien-ze deut eus ar c'hostez-all d'ar bed, eur guentel eo atao roet d'ar gristenien catholig. Brema ez eus cals darempred etre ar broiou-ma hag an douar santel. Cals tud a ia di e pelerinach. Abaoue eun nebeut bloaveziou so, ar re a glasc ober vad d'al lec'hioù santel n'o deus ket collet ho foan, hag ar pez o deus great an Americanet-ze ne oufe nemet creski ar vad-ze. Guir gristen ebet ne oufe, miret da veza douguet evit al lec'hioù santel-ze eleac'h ma en deuz hor Zalver prezeguet an aviel ha gouzanvel ar maro evidomp.

sont que l'avant-garde d'un groupe plus important qui doit les suivre. Ils avaient entendu parler de la richesse de la Terre sainte. Apparemment, un ministre protestant leur parlait avec tant de force de la Terre Promise et de ses richesses qu'ils décidèrent d'aller travailler eux-mêmes cette terre qui, en vérité, donnait autrefois tant de fruits. Ils se mirent d'accord, recueillirent l'argent nécessaire pour se mettre en chemin. Ainsi, plusieurs familles riches, ou du moins aisées, n'hésitèrent pas émigrer. S'ils ne rencontrent pas de désillusions, beaucoup d'autres feront comme eux. Ces gens se sont installés dans les campagnes proches de la ville de Jaffa. Ils ont emporté sur leurs navires des maisons en fer et d'autres en bois qu'ils construisent en un coup de main sur les terres qu'ils entendent travailler.

Peu importe comment tourneront les événements pour ces travailleurs venus de l'autre côté du monde mais c'est toujours là une leçon pour les chrétiens catholiques. Il y a maintenant beaucoup de relations entre nos pays et la Terre Sainte. Beaucoup de gens s'y rendent en pèlerinage. Depuis quelques années, ceux qui cherchent à faire du bien à la Terre sainte n'ont pas perdu leur peine et ce que ces Américains ont fait ne saurait que faire croître ce bien. Aucun vrai chrétien ne saurait s'empêcher d'être sensible aux lieux saints où notre Sauveur a prêché l'Évangile et a souffert la mort pour nous.<sup>941</sup>

Comme chacun peut le constater, l'ironie perceptible au début de l'article laisse peu à peu la place à l'admiration et à la jalousie envers ces protestants qui osent accomplir ce que les catholiques auraient dû faire depuis longtemps comme en témoigne l'appel en filigrane sur lequel Feiz ha Breiz conclut.

---

<sup>941</sup> F&B n° 112 (23/03/1867)

## 6.5 France catholique contre Angleterre protestante

Nous avons évoqué, dans presque tous les chapitres de cette étude, les représentations parfois ambivalentes que Feiz ha Breiz donne des protestants et du protestantisme. Au-delà de la dénonciation d'une hérésie apparaissent en effet des sentiments mêlés d'émulation et de jalousie. S'adressant à un public qui connaît peu le protestantisme malgré les efforts des missionnaires gallois, Feiz ha Breiz s'ingénie à en montrer l'absurdité et son rôle néfaste puisque, rappelons-le, il n'est qu'une ruse du diable pour égarer les chrétiens. L'autre moyen utilisé pour discréditer le protestantisme est de souligner ses liens avec l'Angleterre et de jouer ainsi sur l'anglophobie particulièrement vivace en Bretagne.<sup>942</sup> Oubliant un peu vite qu'il existe des protestants français, ce qui affaiblirait sa démonstration, Feiz ha Breiz n'a de cesse que de faire coïncider France et catholicisme d'une part, Angleterre et protestantisme d'autre part. C'est ce point que nous nous proposons d'étudier dans le présent chapitre.

L'inclination vers le catholicisme ou le protestantisme d'un roi ou d'un dignitaire indigène semble revêtir d'emblée une signification politique. Ainsi, le roi Denis du Gabon, qui savait pourtant entretenir de bons rapports avec les Anglais, n'ouvrit son pays qu'aux missionnaires catholiques.

*Ar vinistret protestant a glaskas meur a vech dont da jom var he zouarou; mes biscoaz ne falvezas d'ezhan rei he asant da gement-se. An dra-ze a ziscouez sclae e carie muioc'h ar Francisien eget ar Zaozon.*

*Les ministres protestants essayèrent à de nombreuses reprises de s'installer sur ses terres ; mais il n'y consentit jamais. Cela montre clairement qu'il aimait plus les Français que les Anglais.<sup>943</sup>*

À Wallis, un exemple de (micro-) royauté chrétienne, les choses sont tout aussi claires.

*E 1842 oll dud an enezi-ze, roue hag all, a ioa catoliked, ha fransizien a galon. An tad Bataillon en doa bet he ioul : gounezet en doa eneou da Zoue, ha mignoned d'ar Frans.*

*En 1842, tous les habitants de ces îles dont le roi, étaient catholiques et français de cœur. Le père Bataillon était arrivé à ses fins : il avait gagné des âmes à Dieu et des amis à la France.<sup>944</sup>*

<sup>942</sup> Cf. Jean GUIFFAN, Histoire de l'anglophobie en France - De Jeanne d'Arc à la vache folle

<sup>943</sup> F&B n° 31 (23/09/1876)

<sup>944</sup> F&B n° 408 (28/11/1872)

La très jeune reine, que Feiz ha Breiz considère digne de Saint Louis et de sa mère Blanche par l'amour qu'elle porte à son peuple et son sens de la justice, sait comment recevoir les missionnaires protestants.

*Eur ministr, Wesleyen, euz a Vro-Zaos, deut n'eus ket pell da Donga, a lavare da rouanez Wallis, oc'h pehini e c'houlenne an otre da chom er vroz. Enez Wallis a zo catolig oll :*

*« Ma rofes digemer deomp gant hon relijion, ni a gafe an dro da lacat da bobl da baca dit taillou bras; bez' e pefe aour hag arc'hant evel ar roue Jorj, e Tonga. »*

*Ar rouanez a respontas :*

*« Ra ielo da fals-creden da goll gant da arc'hant... Guelloc'h eo ganhen guelet va fobl eüruz, eget he velet flastret dindan taillou ha n'em eus ket izom anezho. »*

*Un ministre d'Angleterre, Wesleyen, venu il y a peu à Tonga, disait à la reine de Wallis auprès de laquelle il sollicitait l'autorisation de résider dans le pays. L'île de Wallis est entièrement catholique.*

*« Si tu nous reçois avec notre religion, nous trouverions la manière pour que ton peuple te paie de grands impôts ; tu aurais alors or et argent comme le roi Georges, à Tonga. »*

*La reine répondit :*

*« Que ton hérésie aille se perdre avec ton argent... Je préfère voir mon peuple heureux que de le voir écrasé par des impôts dont je n'ai nul besoin. »<sup>945</sup>*

Les sirènes protestantes sont pourtant bien séduisantes et savent se montrer convaincante pour détourner les populations et leurs dirigeants du catholicisme et de la France.

*E Madagascar, ar vissionerien a c'hounez atao calz a eneo da Zoue, a muioc'h a rafent c'hoaz, panevet m'ema ar Zaoz eno, o lavaret droug eus a vro Frans. Ar zaozon a dôl eno fors arc'hant, evit gounid an dud d'al lezenn c'haou, ac ar vissionerien Catholic n'o d-euz ket al lod arc'hant-se.*

*À Madagascar, les missionnaires gagnent toujours beaucoup d'âmes à Dieu et feraient encore mieux sans la présence de l'Anglais qui n'a de cesse que de médire sur la France. Les Anglais y déversent énormément d'argent pour amener les gens à la loi du mensonge, et les missionnaires catholiques n'ont pas autant d'argent qu'eux.<sup>946</sup>*

Malgré les efforts des missionnaires et des représentants de la France, les espoirs catholiques sont déçu : la reine et ses ministres embrassent le protestantisme. La seule raison de ce choix, d'après Feiz ha Breiz, est évidemment l'argent anglais.

*Nemet eur gaer ne lavarin dehoc'h var missionou Madagascar. Madagascar zo eun enezen ar*

*Je ne vous drai qu'un mot des missions de Madagascar. Madagascar est une très grande île de*

<sup>945</sup> Idem

<sup>946</sup> F&B n° 11 (15/04/1865)

*vrasa euz ar c'hosteou-man. Brassoc'h eo egued douar Frans, guechal e veze galvet ar Frans nevez rac hi a voa d'ar Francisien, hirio ema etre daouarn ar malgachet savrach [sic].*

*Ar saozon a dol hag a zistol argant hag aour evit ho lacat da veza protestanted. E touës an Lovazet, tud kenta euz ar vro, ar brinset hag ar vinistred, so bet prened er guisse ; lod ho deus recevet beteg daou vil scoet evit consanti receo ar vadiant protestant. Ar rouanez he unan, zo bet prenet evelse. Mes an dud-se, eguis ma heller comprenn, ne maint na christen, na protestandet, na netra. Profani ar zacramanchou eo ho zol evelse d'ar chass. Netra tristoc'h evit calon eur quir gristen!*

*cette région. Elle est plus grande que la France et on l'appelait autrefois Nouvelle France car elle appartenait à la France, Elle est aujourd'hui aux mains des sauvages malgaches.*

*Les Anglais versent et reversent or et argent pour les convertir au protestantisme. Parmi les Hovas, premiers habitants du pays, les princes et les ministres, ont été achetés de la sorte ; certains ont reçu jusqu'à deux mille écus pour consentir au baptême protestant. La reine elle-même, a été achetée de la sorte. Mais ces gens, comme on peut le comprendre, ne sont ni chrétiens ni protestants ni rien d'autre. C'est profaner les sacrements que de les jeter ainsi aux chiens. Il n'est rien de plus trite au cœur d'un chrétien.<sup>947</sup>*

Après avoir nourri le vif espoir de faire de Madagascar un royaume chrétien, la déception est immense et le ton de cet article le montre bien : les Malgaches et leur reine, qui étaient jusqu'alors décrits comme à moitié sauvages (hanter-c'houez) puisque non chrétiens, sont maintenant complètement sauvages et comparés à des chiens. La référence à la dénomination Nouvelle France est assortie d'un rappel de la première domination française sur l'île qui fonde sa légitimité à y retrouver sa place. La déception de n'avoir pas pu fonder un royaume malgache chrétien (lire catholique) pousse donc les catholiques à envisager une colonisation française de l'île pour qu'elle ne tombe pas aux mains des protestants anglais pour ne pas dire des Anglais protestants. Nombreuses sont les lettres dans Feiz ha Breiz qui relatent comment l'or et l'argent anglais achètent les dirigeants malgaches pour qu'ils réduisent les catholiques et la France au silence.

*E Madagascar e rancomp gouren a eneb a bep seurt enebourien. Da genta ema ministred ar rouanez Raïnavalona-Manjaka eil. Ar rouanez n'eo mestrez ama nemet a hano. Ar vinistred eo ar vistri. Hag ar re-ma zo couls lavaret oll prenet gant arc'hant ar Saozon protestant. Ama Fransizien ha catoliked zo eur memes tra, saozon ha protestant zo*

*À Madagascar, nous devons nous battre contre de nombreux ennemis. Il y a d'abord les ministres de la reine Raïnavalona-Manjaka II. La reine n'est ici maîtresse que de nom. Ce sont les ministres qui commandent. Et ces derniers sont presque tous achetés par l'argent des Anglais protestants. Ici, Français et catholiques sont synonymes, Anglais et*

<sup>947</sup> F&B n° 281 (18/06/1870)

ar memes tra ive. Ar vissionerien catolig ha protestand o deuz ar memes frankis da brezek; mes ar virionez zo ar guella silaouet; ar bobl a c'houlen ar' vadiziant catolik. Mez ar pezh ne c'hell ket ar brotestanted da ober dre gomzou, e teuont a benn d'hen ober dre ho zenzoriou. Ar valgachet zo stag ho c'halon oc'h an arc'hant, Brozaoz a zo pinvidik, ha ne c'hell netra nemet dre an arc'hant. Teleur a ra aour hag arc'hant er meaz evit caout ar gounit ha dre ar relijion ha dre ar c'henvers. Red eo d'ar valgachet catolik caout calon gre evit delc'her mad d'ar feiz; hag ar vissionerien a labour en dra ma c'hellont evit ho zouten.

Petra ra neuze ar brotestanted? Teleur eur ialc'had aour bennag etre daouarn ar vinistred evit ho lacat da zougen eul lezen bennag a enep ar relijion catolik, pe skigna ar brud faoz eo displijet ar gatoliket d'ar rouanez, ar pezh a laca an oll valgachet da grena. Neuze eo red deomp mont da gaout Consul Frans evit he lacat da zougen clem a gementse. Siouas, red eo anzaoz ive eo brema raoulet mouez ar Frans.

protestants sont aussi synonymes. Missionnaires catholiques et protestants ont la même liberté de prêcher mais c'est la vérité qui est la plus écoutée, le peuple demande le baptême catholique. Mais ce que les protestants ne peuvent faire par les paroles, ils le réussissent grâce à leurs trésors. Les Malgaches sont cupides, l'Angleterre est riche et toute puissante de son argent. Ils dépensent or et argent pour l'emporter en matière religieuse et commerciale. Les catholiques malgaches doivent être persévérants pour conserver la foi et les missionnaires font ce qu'ils peuvent pour les y aider.

Que font donc les protestants ? Ils mettent une bourse remplie d'or entre les mains des ministres pour qu'ils fassent promulguer quelques lois contre les catholiques ou répandre la fausse rumeur selon laquelle les catholiques déplaisent à la reine ; ce qui fait trembler tous les Malgaches. Nous devons alors voir le consul de France afin qu'il porte plainte. Hélas, il faut l'avouer, la voix de la France est enrouée.<sup>948</sup>

En fait, bien que majoritairement convertis au protestantisme, les dirigeants malgaches jouent sur les rivalités des puissances occidentales pour conserver leur souveraineté mais le traité issu de la Conférence de Berlin (1884-1885) sonne le glas de l'indépendance du royaume de Madagascar en attribuant l'île à la France (sa seule position stratégique face aux Anglais, dans l'Océan Indien). La France, conformément à son habitude, signe alors un traité avec le Royaume de Madagascar qui repose sur une ambiguïté de la langue malgache et qui ne donne théoriquement aucun droit à la République Française sur le Royaume de Madagascar. Mais, au fil des incidents diplomatiques, la France mène une politique de plus en plus agressive : politique de la canonnière, puis conquête de l'île en 1896. En matière religieuse, la France républicaine et coloniale se contente d'obtenir le remplacement des missionnaires protestants anglais (et gallois) par leurs coreligionnaires français.

---

<sup>948</sup> F&B n° 363 (13/01/1872)

## 6.6 Lutte contre l'esclavage

Dans un précédent chapitre, nous avons vu que l'esclavage et la traite négrière sont considérés comme les symptômes les plus odieux de la barbarie. Leur dénonciation est donc le plus souvent l'occasion de stigmatiser les religions qui l'acceptent, notamment l'islam. On comprend dès lors que la traite négrière transatlantique ne soit évoquée qu'à contre cœur et encore en des termes très impersonnels comme le montre l'extrait ci-dessous.

*Tad santel, da genta ho c'hemeret var aodchou ar Guinee ha Congo, hag ho staget oc'h an douar evel loened mud. Al lezen zoken a zifenne outho an dimizi hag evelse e velit e pebez stad trist e voant.*

*Très Saint Père, on les prenait d'abord sur les côtes de guinée ou du Congo puis on les attachait au sol comme des bêtes. La loi leur interdisait de se marier et vous voyez ainsi dans quel triste état ils vivaient.<sup>949</sup>*

Nous avons par ailleurs évoqué à de nombreuses reprises le lien très fort entre la Bretagne et Haïti mais peut-être importe-t-il de souligner qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire de cette île est très gênante pour tout le monde. En effet, elle rappelle le passé esclavagiste de la France catholique, constitue pour les États du Sud des États-Unis un reproche vivant et augure mal de l'avenir des conquêtes coloniales même si l'instabilité politique et l'échec économique de cette « république nègre » atteste que les Noirs ne peuvent décidément pas se gouverner eux-mêmes.

*Haïti a zo eun enezen euz a gostez an Americ hag a ioa guech all d'ar Frans. En amzer ar revolution vraz ec'h en em zistagas dioc'h ar vam-bro En amzer-ze e oue embannet e Paris ar pezh a c'halvet guiriou an den. Hogen, e Haïti ez oa neuze daou seurt tud, tud guen, ha tud du, pe morianet. An dud guen a oa ar vistri, hag an dud du pe ar vorianet, ne oant nemet esclavourien d'an dud guen. Evit lavaret ar virionez, eo red anzañ e veze aliez an dud du goal-gasset gant an dud guen: ar vistri a rea aliez d'an esclavourien a bep seurt indaserez evit an distera tra hag ep abeg ebet. O veza clevet eta e oa bet embannet guiriou an den e Paris, an esclavourien*

*Haïti est une île du côté de l'Amérique qui appartenait autrefois à la France. À l'époque de la grande Révolution, elle se sépara de la mère patrie. C'est à cette époque que furent promulgués à Paris ce que l'on appelle les Droits de l'Homme. Or, à l'époque, il y avait deux sortes de gens en Haïti : des Blancs et des Noirs ou nègres. Les Blancs étaient les maîtres et les Noirs, ou les nègres, n'étaient que des esclaves des Blancs. À vrai dire, il faut reconnaître que les Noirs étaient souvent maltraités par les Blancs : les Blancs faisaient subir toutes sortes de vilénies aux Noirs pour des motifs insignifiants ou même sans raison. Ayant entendu que les Droits de*

<sup>949</sup> F& n°481 (18/04/1874)

pe ar vorianet-ze a falvezaz dezho beza mistri d'ho zro, ha dont a rejont e berr amzer a benn euz ho zaol. Goude beza lazet an darn vuia euz an dud guen, e teujont da veza mestr euz alo loden euz an enezen a ioa d'ar frans, (eul loden all a ioa hag a zo c'hoaz d'ar Spagn), hag aboue ar c'houarnamant euz al loden-ze euz an enezen a zo chomet etre ho daouarn. Mes n'en em glevont ket etrezho ker nebeut; ato emaint oc'h en em daga, ha pa vez lakeat unan bennak e penn ar gouarnamat, ar re all o deuz avi outhan hag a vez prest dioc'htu d'en em sevel en he enep.

*l'Homme avaient été proclamés à Paris, ces esclaves ou ces nègres voulurent devenir les maîtres à leur tour et y parvinrent rapidement. Après avoir tué la plupart des Blancs, ils se rendirent maîtres de la partie française de l'île, (une autre partie appartenait et appartient toujours à l'Espagne), et le gouvernement de cette partie de l'île est resté entre leurs mains depuis. Mais ils ne s'entendent pas entre eux non plus, ils s'agressent continuellement et quand l'un d'entre eux se retrouve à la tête du gouvernement, les autres sont jaloux et se tiennent prêts à se dresser aussitôt contre lui.*<sup>950</sup>

Le voile pudique jeté sur le passé esclavagiste de la France est d'autant plus nécessaire que ce ne sont pas les catholiques monarchistes qui ont été les fers de lance de l'abolitionnisme. Le très monarchiste Amet Limbour, après avoir dénoncé l'inhumanité de l'esclavage, se contente de dire que le gouvernement français l'a aboli en 1848.<sup>951</sup> Peu importe, Feiz ha Breiz entend montrer la France, « fille aînée de l'Église », est en pointe dans la lutte antiesclavagiste.

Pa lezas ar Stadou-Unanet ar c'henvers Morianet, tud ar perou, evit delc'her da ober ar c'henvers euzus-ze, en em lakeaz da veachi dre ar mor didrouz ha da laerez tud en enezi. An enezi Markiz a voue, evel ar re all, didudet gant al laeron vor-ze. Ar Frans a deuas d'en em emel a guementse, hag ar Peruvianet a voue red dezho digas d'ar guær an dud o doa laeret en enezi Markiz.

*Quand les États-Unis abandonnèrent la traite négrière, les Péruviens, pour continuer dans ce commerce, se mirent à voyager dans l'Océan Pacifique et à raffler des hommes dans les îles. Les Îles Marquises, comme les autres, furent dépeuplées par ces pirates. La France vint se mêler de ceci et les Péruviens durent ramener les gens qu'ils avaient volés dans les îles Marquises.*<sup>952</sup>

En Afrique, la persistance de la traite arabe permet à l'Église de lancer une croisade contre l'esclavage associé à l'islam. Mgr Lavigerie se met presque naturellement à sa tête et fait publier de nombreuses brochures comme *L'esclavage Africain*, (Procure des missions d'Afrique, 1888)<sup>953</sup> pour faire connaître son action et ses motivations au public. Même si le thème est déjà présent dans Feiz ha Breiz, c'est surtout dans les deux dernières décennies du

<sup>950</sup> F&B n° 520 (16/01/1875)

<sup>951</sup> F&B n° 210 (06/02/1869)

<sup>952</sup> F&B n° 58 (10/03/1866)

<sup>953</sup> Ouvrage disponible sur le site Bnf-gallica

XIX<sup>e</sup> siècle qu'il sera repris comme un leitmotiv car il constitue une justification humanitaire de la colonisation. Dans une lettre à ses compatriotes publiée dans Feiz ha Breiz, un missionnaire breton trouve que la simple menace est peu efficace contre les trafiquants d'esclaves.

*Caer ho deus bet rouanteleziou ann Europ, dreist-oll ar Frans ha bro-Zaoz, ober eus ho oll galloud evit miret ous ann dud d'en em verza etrezho, da verza evel chatal ho c'henvreudeur disteroc'h pe baouroc'h evitho, n'ho deus ket allet miret ous ar c'honvers spontus-se d'en em zerc'hel er vro-man; kement ho deveus great evit-se en Afrik, a so hirio ec'his ma n'ho deffe great netra.*

*Les États d'Europe, surtout la France et l'Angleterre, ont eu beau user de tout leur pouvoir pour empêcher ces gens de se vendre entre eux, de vendre comme du bétail leurs frères plus modestes ou plus pauvres qu'eux ; ils ne sont pas parvenus à mettre un terme à cet effroyable commerce dans ce pays ; tous leurs efforts en Afrique n'ont servi à rien.<sup>954</sup>*

Dans la deuxième partie de sa lettre, il déplore le manque d'esprit d'entreprise des catholiques (Français) par rapport aux protestants anglais, nous faisant retrouver l'opposition étudiée dans le chapitre précédent.

*Ha perag ne boaniafemp-ni ket, ni bugale d'ann Ilis catholik, da ober da viana kement a labour hag ar Brotestantet? Ann heretiket-se*

*Et pourquoi ne nous efforcerions nous pas, nous les enfants de l'Église catholique de travailler autant que les protestants ? Ces hérétiques...<sup>955</sup>*

La lutte contre l'esclavage légitimant les entreprises coloniales en Afrique, on ne s'étonnera pas de ne rien trouver dans Feiz ha Breiz sur les nouvelles formes d'esclavage mises en place par les régimes coloniaux français et autres.<sup>956</sup> De la même manière, certains traités de protectorat avaient aussi pour objectif de mettre sous la protection de la France de fidèles alliés esclavagistes ruinés par la fin de la traite et qui risquaient donc de tomber sous les coups vengeurs de leurs voisins. L'article rédigé à l'occasion de la mort du roi Denis du Gabon est à cet égard exemplaire d'ambiguïté.<sup>957</sup>

*Ar roue Denis a ioa doujet, n'e ket ebken gant tud ar geraden a zoug he hano, mes gant an oll cheffou all euz ar vro. Deuet e oa da veza brudet-braz abalamour d'an darempred en doa gant ar*

*Le roi Denis était respecté non seulement par les gens du village qui porte son nom mais aussi par tous les chefs du pays. Ils'était rendu célèbre par la relation qu'il avait avec les Français et les*

<sup>954</sup> F&B n° 48 (27/11/1880)

<sup>955</sup> F&B n° 49 (04/12/1880)

<sup>956</sup> Elikia M'BOKOLO (entretien), « Le travail forcé, c'est de l'esclavage », *L'Histoire* n°302, Octobre 2005, pp. 66-71.

<sup>957</sup> Annie REY-GOLZEIGUER, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, p. 376-377.

*Francisien ha gant ar Zaozon [...]*

*Ar roue Denis a goumprene ar vad a raje ar Francisien d'he vro, ma teujent da jom d'ar Gabon. Setu perac e oue unan euz ar cheffou a zinas eun emgleo pe eun accord evit rei ar c'harter-ze d'ar Frans. O veza m'oa bet bep amzer mignoun d'ar Francisien e oue roet d'ezh an ar groaz a henor. [...]*

*Petra bennac ma'c'h heulie relijion ar vro ha ma oa anavezet evit eun trafiker esclavourien, ar roue Denis ne oue morse a enep ar vissionerien. Lod euz he vugale a lakeas zoken er scol gantho, hag eno deuet da veza kristenien. [...]*

*Anglais. [...]*

*Le roi Denis savait tout le bien que les Français feraient dans le pays s'ils s'installaient au Gabon. C'est pourquoi il fut l'un des chefs qui signèrent un traité ou un accord pour donner ce pays à la France. Comme il avait été de tout temps un ami des Français, on lui avait offert la légion d'honneur. [...]*

*Bien que suivant la religion locale et qu'étant connu pour être un trafiquant d'esclaves, le roi Denis ne s'opposa jamais aux missionnaires. Il mit même certains de ses enfants dans leur école où ils devinrent chrétiens. [...]*<sup>958</sup>

Cette belle constance antiesclavagiste de la France, toujours dénuée d'arrière pensées, fait que c'est vers elle et le père Bleaz que l'on se tourne lorsqu'il s'agit de trouver un remplaçant au père Olivieri. Depuis 1838, ce dernier rachetait les enfants esclaves en Orient et c'est en France qu'étaient recueillis nombre d'entre eux. Le père Olivieri ne manqua évidemment pas de montrer son contentement à l'annonce du nom de son successeur :

*Bez' en devoue al levenez da velet leaned an dreindet, euz a Frans, oc'h en em garga eus e vission. Neuze he galon o tridal, e lavaras: "Oh! setu ama tadou an Dreinded euz a Frans! ia, evit ober ar pezh am euz comanset eo red caout fransizien!"*

*Il eut la joie de voir les religieux de la Trinité, de France, prendre sa mission en charge. Alors, le cœur battant la chamade, il dit : « Oh ! Voici les Pères de la Trinité de France ! Oui, pour continuer ce que j'ai commencé, il fallait des Français ! »*<sup>959</sup>

<sup>958</sup> F&B n° 31 (23/09/1876)

<sup>959</sup> F&B n° 414 (04/01/1873)

# 7 Le paradoxe du missionnaire

L'expression de Bernard Salvaing<sup>960</sup> est très certainement l'une des plus heureuses de l'historiographie sur les missions. Les termes du paradoxe sont les suivants : le missionnaire est porteur d'une culture occidentale (modernité) qu'il considère comme la seule capable de mener l'Homme sur le chemin du progrès et qu'il transmet, à côté de la foi, dans ses écoles et dispensaires. Or, lui-même rejette certains aspects de cette culture (libéralisme, matérialisme...). On pourrait ajouter que cette culture le rejette aussi (laïcisation). Notons que c'est précisément parce que l'accès à la modernité (enseignement professionnel et médical surtout) ne pouvait être reçu indépendamment du cathéchisme que les écoles missionnaires attiraient tant. Par leur biais, les colonisés et les missionnés espéraient capter la puissance du Blanc à leur profit.<sup>961</sup>

## 7.1 Les chrétiens indigènes : avant-garde de l'Europe

Dès avant la conquête coloniale, les chrétiens indigènes passaient, selon le point de vue, pour de précieux auxiliaires ou pour des traîtres. Dans un extrait précédemment cité concernant le Japon, nous avons vu qu'un capitaine espagnol, croyant faire assez peur à l'empereur du Japon pour être libéré, avait raconté à ce dernier que son empereur avait conquis le monde grâce aux missionnaires dont le but était de convertir une part de la population qui se rangerait automatiquement du côté des Espagnols à leur débarquement. Cette déclaration, confirmée par les médisances des Hollandais et autres protestants est présentée par Feiz ha Breiz comme le prétexte fallacieux au déclenchement d'une grande persécution contre les chrétiens de l'archipel nippon. La protection officielle de la France sur les chrétiens chinois va aussi dans le sens d'une grande sympathie des chrétiens indigènes envers les puissances occidentales. Feiz ha Breiz semble toutefois mal à l'aise avec cette question : d'un côté, Goulven Morvan se réjouit de l'annexion de la Cochinchine qui assure la

---

<sup>960</sup> Bernard SALVAING, « le paradoxe du missionnaire » dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXX (1983), p. 271-282.

<sup>961</sup> Jacques GADILLE, « Comment le christianisme a rencontré l'Afrique »

sécurité des chrétiens de ce pays mais d'un autre côté, il répugne à faire passer les chrétiens vietnamiens pour des traîtres à leur nation.

*Hoguen soudaret Frans o veza eat di e fin 1861 evit lacat eun tamm urs bennag e touez tud ar vroze, an Anamited a damallaz ar gristenien ha dreist oll ar vissionerien da veza galvet ar zoudardet da vont di. Evel ne allent nemeur ober droug d'ar zoudardet, e trojont ho c'hounnar oc'h ar vissionerien hag oc'h ar gristenien, hag en em lakejont d'ho distruja. [...]*

*Ar gristenien-ze ne vezint ket laket e reng ar verzerien, rag ne ket evit ar feiz epken eo int bet laket d'ar maro, mes ive dre gassoni oc'h ar francizien. Gouscoude e deus gouzaonvet eur maro criz, hag e veritont, ep mar ebet e ve comzet anezho.*

*Or, les soldats français s'y étant rendus à la fin de 1861 pour mettre un peu d'ordre parmi les gens de ce pays, les Annamites reprochèrent aux chrétiens et surtout aux missionnaires d'y avoir appelé les soldats. Puisqu'ils ne pouvaient guère faire de mal aux soldats ils tournèrent leur colère contre les missionnaires et contre les chrétiens qu'ils se mirent à exterminer. [...]*

*Ces chrétiens ne seront pas mis au rang des martyrs car ce n'est pas seulement en raison de leur foi qu'ils sont morts mais aussi en raison de la haine contre les Français. Cependant, ils ont souffert une mort cruelle et méritent sans aucun doute que l'on parle d'eux.<sup>962</sup>*

Comme nous pouvons le constater, Goulven Morvan ne confirme ni n'infirme l'hypothèse selon laquelle les Français auraient été appelés par les chrétiens. De la même manière, il passe très rapidement sur le fait que les chrétiens ne sont pas admis dans la garde nationale vietnamienne qui doit s'opposer aux armées françaises. Il se contente de mentionner ce fait afin de bien montrer que les chrétiens sont victimes de discrimination pour ensuite insister sur l'assurance de liberté que constitue le protectorat français.<sup>963</sup>

## 7.2 Dispenser une éducation européenne

Même si missions et colonisation suivent des logiques autonomes, les collaborations sont nécessaires et naturelles puisque missionnaires et colonisateurs partagent le même fond culturel. Comme nous l'avons déjà vu, en contexte colonial, les missionnaires deviennent souvent moins ouverts à la culture locale qu'auparavant. La raison de cela est double et

---

<sup>962</sup> F&B n° 135 (31/08/1867)

<sup>963</sup> F&B n° 175 (06/06/1868)

articulée : la colonisation prouve la supériorité technologique et culturelle des nations colonisatrices qui en outre cherchent à avoir des missionnaires de leur nationalité dans leurs colonies. La politique linguistique des missionnaires est donc double elle aussi : à côté d'une nécessaire pastorale en langue indigène, ils font souvent la part belle à la langue du colonisateur dans leurs écoles. Les langues pourvues d'une tradition littéraire ancienne et reconnue bénéficient évidemment d'une plus grande considération et par conséquent sont donc mieux enseignées, parfois malgré l'agacement de l'administration coloniale. En effet, l'administration coloniale soutient les écoles des missionnaires dans la mesure où elles forment à moindre coût ses relais autochtones.

*C'huéc'h breur pe frer iaouanc eus an Doctrin  
christen a zo nevez choazet evit mont d'ar  
C'hochinchin da ober scol c'hallec. Ar ministr eo en  
deus ho goulennet, hag e vezint lestreet e Toulon.[...]  
E Saigon, e cavint cant den iaouanc Annamit oc'h  
ho gortoz. Ar re-ma, pa vezint desket, a ielo da ober  
scol er c'harteriou all dre ar vro.*

*Six jeunes frères de la Doctrine Chrétienne ont été  
récemment sélectionnés pour aller enseigner le  
français en Indochine. C'est le ministre qui le leur a  
demandé et ils s'embarqueront à Toulon. [...]  
À Saïgon, ils trouveront cent jeunes Annamites qui les  
attendent. Quand ces derniers seront assez instruits,  
ils s'en iront enseigner dans d'autres régions du  
pays.<sup>964</sup>*

Le quasi monopole exercé par les congrégations religieuses, comme les Frères des Écoles Chrétiennes, sur l'instruction dans les colonies françaises<sup>965</sup> illustre parfaitement le « contrat » passé entre la France (fut-elle républicaine) et l'Église outre-mer. A vrai dire, nombre des administrateurs coloniaux républicains considèrent, suivant en cela les théories positivistes, que le monothéisme est un point de passage obligatoire sur le chemin du progrès, même si eux l'ont dépassé puisqu'ils sont entrés dans l'âge de la science. Qui plus est, la conversion des indigènes à une religion qui prône le respect des hiérarchies et de l'ordre établi ne présente que des avantages. Il faut noter ici que l'islam, une fois domestiqué par le pouvoir colonial, présente les mêmes avantages au grand dam des missionnaires catholiques.

De leur côté, les catholiques considèrent qu'il n'y a de civilisation que chrétienne et Feiz ha Breiz, dans un article au titre évocateur, *Ar groaz epken a ia larcoc'h eget ar c'hleze, hag ar guir feiz larcoc'h eget ar vouiziegez* / Seule la croix va plus loin que l'épée, et la vraie

<sup>964</sup> F&B n° 43 (25/11/1865)

<sup>965</sup> F&B n° 483 (02/05/1874)

foi plus loin que la connaissance,<sup>966</sup> considère qu'il serait vain d'essayer de civiliser les infidèles sans les convertir.

*Er sizun dremenet e comzemp euz a nerz-calon ar c'hoarezet-ze a ziles peb tra evit mont d'an harlu da renta servich d'ho brasa enbourien, hag e lavaremp ne deus nemet ar relijion, nemet carantez Doue hag a c'halfe lacat eun den da ober kement all.*

*Hogen hirio lezomp a gostez Doue ha relijion, ha comzomp hepken a vouiegez hag a sevenidigez. An dud difeiz a fell dezho, ep Doue na relijion, ober eurusdet an oll. Ep an dra-ze, emezho, ni a gaso pep tra var raok; ni a roi, ni a skigno e pep leac'h sevenedigez, deskadurez, gouiziegez hag er c'hiz-ze ni lacai an oll da gaout ho mad var an douar, da veva e peoc'h, da veza oll evel breudeur, ni a sclerijenno an oll gwitibunan, ha neuze e vezi rinset an denvalijen hag ar c'houeziri kuit, pa on deveza [sic] great an holl dioc'h hon dorn, ar bed a vezo eun dudi beza enhan.*

*Gouscoude ne velomp ket o defe an dud difeiz skignet nemeur a sclerijen e bro ebet, na digaset calz a dud gouez da veza seven. Evit digas tud gouez da veza seven, evit ober tud euz ar re a vef couls lavaret evel loenet, ez eo red beva en ho zouez. Ne ket avoalc'h; red eo c'hoaz en eun doare bennag beva euz ho buez, deski ho iez evit gallout prezeg outho, kemeret perz en ho faourantez hag en ho foaniou, gounit ho c'halon evit neuze sclerijenna ho speret, disken betek enho evit gallout ho sevel da resed an dud seven. Hogen kementse ne deo nemeur dioc'h doare an doctored a zo kement hano gantho da deuleur sclerijen ha sevenedigez dre ar bed.*

*N'em eus ket clewet c'hoaz e ve bet eat nicun*

*La semaine dernière, nous parlions du courage de ces sœurs qui abandonnent tout pour partir en exil afin de rendre service à leurs pires ennemis et nous disions qu'il n'y avait que la religion, que l'amour de Dieu, qui puisse amener l'homme à en faire autant.*

*Or, aujourd'hui, laissons Dieu et la religion de côté et ne parlons que de connaissance et de civilisation. Les impies veulent, sans dieu ni religion, faire le bonheur de tous. Sans cela, disent-ils, nous ferons tout progresser, nous donnerons, nous répandrons partout civilisation, éducation, connaissance et de cette manière nous amènerons chacun à trouver son bonheur sur la terre, à vivre en paix et fraternellement. Nous illuminerons tout le monde sans exception et c'est alors que seront effacées les ténèbres et la sauvagerie ; lorsque nous les aurons tous formés de notre main, la terre sera un endroit des plus agréables.*

*Cependant, nous n'avons guère vu d'impies éclairer des pays, ni civiliser beaucoup de sauvages. Pour civiliser des sauvages, pour transformer ceux qui vivent presque comme des bêtes en hommes, il faut vivre parmi eux. Mais ce n'est pas suffisant : il faut aussi, d'une certaine manière, vivre leur vie, apprendre leur langue pour pouvoir leur parler, participer à leur pauvreté et à leur peine, gagner leurs cœurs pour ensuite éclairer leurs esprits, descendre jusque-là pour les élever au niveau des gens civilisés. Mais cela n'est guère du genre des docteurs qui parlent si souvent de porter la lumière et la civilisation de par le monde.*

*Je n'ai encore entendu parler d'aucun d'entre eux qui*

<sup>966</sup> F&B n° 360 (23/12/1871)

*anezho d'en em lacat e servich ar c'houezidi evit ober tud seven anezho. [...]*

*se soit mis au service des sauvages pour les civiliser. [...]*

Seuls les sacrifices et les vertus des missionnaires permettraient donc d'ouvrir le cœur et les yeux de ces « pauvres sauvages » et ce ne sont pas les « docteurs impies » qui daigneraient renoncer à tout pour se donner corps et âmes pour leur apporter la civilisation. Les arrières pensées ne sont bien évidemment pas absentes du propos et on doit bien sûr voir ici, en toile de fond, la volonté des républicains de laïciser l'enseignement en France, les écoles catholiques étant accusées d'avoir mal formé les citoyens-soldats et par conséquent de la défaite contre la Prusse.

Dans cet article, sous prétexte de répondre à la question de savoir comment on peut civiliser les sauvages, Goulven Morvan s'adresse à ceux qui pensent que l'on peut civiliser en offrant une éducation non chrétienne. Sa conclusion se présente en effet comme une mise en garde.

*la, ar groaz hag an hano a Zoue a zo red, ne ket epken evit ober christenien, mes zoken evit ober tud seven euz ar re n'int ket. Eur gelennadurez ep Doue na relijion, eleac'h ober tud seven a lacafe ar bed da goueza er goueziri, ha ma c'hallfe hon doctored difeiz, evel ma fell dezho, lacat sevel ar vugale er vro-ma ep coms dezho nag a relijion nag a Zoue, ar vro-ma a deufe da veza barbar, hag ar vugale-ze, evitho da zisken euz a dud seven, a deufe ep dale da veza crisc'h ha gousesoc'h eget an dud keiz a zo o chom e creiz ar c'hoajou er broiou dianavezet. Her guelelet hon eus dre ar petrolerien hag ar petrolerezet o dus devet Pariz ha great kementa dorfejou. Eur sevenidigez evel hini ar re-ze eo a glasker gouscoude da rei d'ar vugale pa c'hoanter ho scolia ep Doue na relijion. Hogen Doue r'ho miro dioc'h eur sevenedigez evel-se.*

*Oui, la croix et le nom de Dieu sont nécessaires, non seulement pour faire des chrétiens mais aussi pour faire des civilisés de ceux qui ne le sont pas. Une éducation sans Dieu ni religion, au lieu de former des civilisés, ferait tomber le monde dans la sauvagerie, et si nos docteurs impies pouvaient, comme ils le veulent, faire élever les enfants de ce pays sans leur parler ni de la religion ni de Dieu, alors ce pays deviendrait barbare, et ses enfants, bien que descendant de gens civilisés, deviendraient rapidement plus cruels et plus sauvages que ces pauvres gens qui vivent au milieu des bois dans des pays inconnus. Nous l'avons constaté à travers les pétroliers et les pétroleuses qui ont brûlé Paris et commis tant de crimes. C'est une civilisation pareille à celle de ses gens que l'on entend pourtant donner aux enfants quand on veut les scolariser sans Dieu ni religion. Or, que Dieu les protège d'une telle civilisation.*

De leur côté les colonisateurs entendent recruter parmi les élèves des missionnaires les cadres subalternes de l'administration coloniale et ne s'occupent de leurs croyances religieuses que de loin : l'administration coloniale veut des relais locaux francophones et

disciplinés à un moindre coût. Or, l'offre des missionnaires est indubitablement d'un excellent rapport qualité/prix puisqu'ils sont déjà sur place et se contentent de peu.

## 7.3 L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. ?

La formule est si célèbre qu'elle est attribuée à de nombreuses personnalités réputées pour leur anticléricalisme comme Paul Bert qui fut par ailleurs gouverneur de l'Indochine. Il semble toutefois que l'on doive l'attribuer à Gambetta lors d'un échange avec Mgr Lavigerie en Algérie.<sup>967</sup> Cependant, derrière le paravent d'un ailleurs où les irréconciliables (Église et République) peuvent coopérer, se cachent d'âpres débats et de venimeux échanges. Autant on pouvait croire à la lecture du Feiz ha Breiz de Goulven Morvan que « l'alliance du sabre et du goupillon » était une réalité ; autant la lecture du Feiz ha Breiz de ses successeurs ne permet que très difficilement d'envisager une collaboration loyale entre les missionnaires et la République française outre-mer.

Les difficultés que rencontraient les congrégations en France nourrissaient certes l'Église mondialisée et les appels ne manquaient pas.

*Ah! deuit eta, breudeur eus ann Europ, bugale calonek a Vreiz-Izel, deuit, hastit pront d'hor sicour! Relijuset a beb urz hag a beb stad, Seurezet, Freret, a voall-gasser kement hirio en hor Mamm-Bro garet, cloer ha beleien ann Autrou Doue, c'hui oll hag a c'hell beza divoueret en ho pro, hag oc'h eus clevet mouez ar Speret-Santel ouz ho kervel d'ann abostolaich, deuit oll; setu aman eur vinien gaër, e pehini e helfot labourat, ha poania deus goalc'h; nijit varzu ann Afrik, ha ne grenit ket. Aman, a dra-zur, e cafot skuisder ha poaniou a bep seurt, mes e peleac'h n'ho c'haver ket? Evit nep en deus eur galon Breizad hag a zalc'h he zaoulagad da bara var Groaz hor Zalver, kement-se zo neubeut a dra, kement-se zo*

*Ah! Venez donc, frères d'Europe, enfants courageux de Basse Bretagne, venez, hâtez-vous de venir à notre aide ! Religieux de tous les ordres et de tous les états, sœurs, frères que l'on maltraite tellement aujourd'hui dans notre patrie bien-aimée, séminaristes et prêtres du Seigneur, vous tous dont on peut se passer dans votre pays et qui avez entendu la voix du Saint Esprit vous appeler à l'apostolat, venez tous. Voici une magnifique vigne dans laquelle vous trouverez à travailler, et à travailler tant que vous voudrez ; envollez-vous vers l'Afrique, et ne tremblez pas. Ici, très certainement, vous trouverez fatigues et peines de toutes sortes, mais où ne les trouve-t-on pas ? Pour celui qui a un cœur de Breton et qui garde les yeux fixés sur la croix de notre sauveur, ceci est bien peu de*

<sup>967</sup> [http://www.alger-roi.net/Alger/religion/pages\\_liees/cardinal\\_lavigerie\\_pn30.htm](http://www.alger-roi.net/Alger/religion/pages_liees/cardinal_lavigerie_pn30.htm)

*netra!...*

*Dir, dour, na tan, na calonad*

*N'ho deus bet great kuli Breizad;*

*Var he zalver, eur zell hebken*

*A ro dezhan ners ha souten !...*

*choses, ceci n'est rien !...*

*Acier, eau, ni feu, ni chagrin*

*N'ont fait reculer un Breton ;*

*Un simple regard à son Sauveur*

*Lui donne force et réconfort !...<sup>968</sup>*

Notons que l'on trouve à peu de choses près le même argumentaire dans la lettre du pape concernant l'Œuvre de la Propagation de la Foi et les missions.<sup>969</sup>

Même sous la République laïque, l'idée de gagner les peuples colonisés par la religion est encore défendue par des conservateurs comme le truculent Henri Dufaur de Gavardie qui savait provoquer tour à tour la colère et l'hilarité de ses collègues<sup>970</sup> mais dont Feiz ha Breiz ne semble retenir que les interventions sérieuses.

*Budget : var hini afferiou diabars ar vro ann autrou de Gavardie en deus tamallet d'ar c'houarnamant lezel re ar Relijion a gostez hag enebi soken ou sar re a garfe gounit ann Arabet dre ann hent-ze. Lucet senatour evid ann Aljerie, evid miret da respont outhan a lavar e tlefe beza bet avertisset ganthan d'eus ar pezh en devoa c'hoant d'ober.*

*Budget : À propos de celui des affaires intérieures, monsieur de Gavardie a accusé le gouvernement de mettre la religion à l'écart et même de s'opposer à ceux qui aimeraient gagner les Arabes par ce biais. Lucet, sénateur pour l'Algérie, afin de ne pas lui répondre, a déclaré qu'il aurait dû être informé par lui de ce qu'il avait l'intention de faire.<sup>971</sup>*

L'idée n'était pourtant pas si saugrenue puisque certains musulmans, et non des moindres, la défendent.

*Cannad ar Maroc, e 1845, a lavare: Dond a rafoc'h guelloc'h abenn eus ann Arabet gant beleien ha medisinet eget gant soudardet ha peziou canol.*

*L'ambassadeur du Maroc, en 1845, déclarait : Vous viendriez mieux à bout des Arabes avec des prêtres et des médecins qu'avec des soldats et des pièces d'artillerie.<sup>972</sup>*

Rien n'y fait, les députés républicains et surtout radicaux ne comprennent pas et ne veulent pas voir les services que les missionnaires rendent à la France tant leur haine est aveugle.

*Var Budjet ar Marine, Perin, eur Radical, en deus*

*En ce qui concerne le budget de la marine, Perrin, un*

<sup>968</sup> F&B n° 49 (04/12/1880)

<sup>969</sup> F&B n° 4 (22/01/1881)

<sup>970</sup> Cf *Dictionnaire des députés* p. 142.

<sup>971</sup> F&B n° 50 (20/12/1879)

<sup>972</sup> F&B n° 12 (18/03/1882)

cavet ann tu da harzal ous ar viissionerien, a so en dail he vrassa enebourien, rag kellies gueich ma gav ann tu, e ra he bossubl evid enebi outho, maes mar deo unan eus ho enebourien goassa, ha a ra brezel outho, ez eus re all er Gambr a gar anezho ; kense, ann autrounes Freppel ha baron Reille, ho deus ho difennet gant kement a galon evel m'en devoa Perin discuezet a gassoni evid enebi outho.

radical, a trouvé le moyen d'aboyer contre les missionnaires qui sont en l'espèce ses pires ennemis car à chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il fait son possible pour s'opposer à eux ; mais s'il est leur pire ennemi, et leur fait la guerre, il y en a d'autres à la Chambre qui les aiment. Ainsi, Messieurs Freppel et baron Reille, les ont défendus avec autant de cœur que Perrin avait montré de haine pour s'opposer à eux.<sup>973</sup>

Deux mois plus tard, le même Perrin, se lance à nouveau dans un discours contre les missionnaires à la chambre des députés :

Int ho dije allet renta servichou bras deomp, en eur zeski ar gallec d'ar pobladou tud etoues pere e vevent. Mæs n'ho deus ket græt, rag guelloc'h e oa gantho deski dezho al latin.

Ils auraient pu nous être d'un grand service, en enseignant le français aux populations au milieu desquelles ils vivaient. Mais ils ne l'ont pas fait car ils ont préféré leur enseigner le latin.<sup>974</sup>

La réponse du baron Reille et de monseigneur Freppel, évêque d'Angers mais aussi député du Finistère, ne se fait pas attendre. Feiz ha Breiz leur emboîte le pas en citant le livre d'un certain Lucas, *Journal de voyage*,<sup>975</sup> dans lequel est racontée la vie du père François à Aden, sur les côtes de l'Arabie.

Ar Relijius mad-ze en Aden, a so evel eun tad evid ann oll vugale reuzeudic, dilezet gant ho c'herent musulmanet ; en Arabie, ne ouzer ket penaus he veuli avoalc'h. E Frans, Jules Ferry a lacafe anezhan er meaz.

Ce bon religieux d'Aden est comme un père pour tous les pauvres enfants abandonnés par leurs parents musulmans ; en Arabie, on ne sait comment le louer suffisamment. En France, Jules ferry le chasserait.

Et Feiz ha Breiz de poursuivre en décrivant la vie d'ascèse de ce religieux entièrement dévoué à ses orphelins dont certains parlent déjà assez bien le français. Le père François souffrant de migraine, M. Lucas, l'auteur du livre, prit sa classe en charge pour une leçon d'écriture.

Var gahier peb scolaër e scrivas eun neubeut geriou, hag unan anezho a oa eur mestr evid scriva, a scrivas en taul kenta herves m'em boa græt va

J'écrivis quelques mots sur le cahier de chaque écolier et l'un d'entre eux, qui était un champion de l'écriture, copia du premier coup ce que j'avais moi-

<sup>973</sup> F&B n° 28 (09/07/1881)

<sup>974</sup> F&B n° 37 (10/09/1881)

<sup>975</sup> Nous n'avons pas trouvé trace de ce livre.

unan. Evid discuiza anezho, hag ober dezho tremen  
æssoc'h ann amzer, ec'h ehanis eun tamic, hag e  
liviris dezho cana eur c'hantic. Int a gommansas ker  
buhan :

« Me so cristen, setu va gloar.

Lavaret e vije bet e oamp en eur scol gallec. »

même écrit. Pour les reposer, et leur faire passer  
plus facilement le temps, je fis une pause et leur  
demandai de chanter un cantique. Ils entonnèrent  
aussitôt :

«Je suis chrétien, c'est là ma gloire.

On aurait cru se trouver dans une école française. »

Le contraste est, il est vrai, assez saisissant avec les écoles laïcisées des Antilles.

Abaoue m'ho deus mistri-scol tud ar bed kemeret  
er Martinique ar scoliou renet kent gant Freret la  
sale, ne glever mui bemdeis nemet eun 200  
morianet benag o vleujal bemdeis ar Marseillaise  
hag ann oll soniou ar Republic. Breman sur e  
teskefint eun dra benag.

Depuis que des maîtres d'école laïcs se sont emparés  
des écoles que les frères de la Salle dirigeaient  
auparavant, on n'entend plus qu'environ 200 nègres  
beugler quotidiennement la Marseillaise et tous les  
autres chants républicains. Il est certain que maintenant  
ils apprendront quelque chose.<sup>976</sup>

En plus de dénoncer l'aveuglement idéologique des républicains, Feiz ha Breiz accumule pour ses lecteurs les preuves de leur félonie. Comment des hommes sensés peuvent-ils se montrer incapables de reconnaître à leur juste valeur les services que les missionnaires rendent à la France au point de chercher à leur nuire ?

Nice. — D'eus eul lizer scrivet eus ar gear-ze, e  
ouzomp, penaus en nozvez deus ar Sadorn, 18 a  
viz Kerzu, siellou ar Prefet, lakeat ganthan var llis  
Missionerien ann Afrique o veza bet torret, ar  
c'hommissar bras eus ar Poliss hag ar Prefet, ho  
deus lakeat en ho flass chadennou houarn, bras  
spontus, staget e peb penn gant eur c'hadenas.

Nice. — Grâce à une lettre écrite de cette ville, nous  
savons que dans la nuit du 18 décembre, les scellés  
du préfet, posés sur l'église des missionnaires  
d'Afrique, ayant été brisés, le grand commissaire de  
la police et le préfet les ont fait remplacer par des  
chaînes de fer énormes, retenues à leur extrémité  
par un cadenas.

Evel ne gavent hini ebet deus micherourien kear  
contant d'ober, a volonteiz-vad, al labour divalo-ze,  
ar Prefet en deus renket cahout micherourien  
Italianet, a so o labourat var ann henthouarn.

Ne trouvant aucun ouvrier de la ville d'accord pour  
accomplir cette vile besogne, le préfet a dû aller  
quérir des ouvriers italiens qui travaillent sur le  
chemin de fer.<sup>977</sup>

La dernière remarque a bien évidemment pour objectif de montrer que les bons français, bons catholiques, désapprouvent ces mesures et que seuls des Italiens sans scrupules (il ont bien spolié le pape de ses États) acceptent de s'en charger. Les « bons Français »

<sup>976</sup> F&B n° 06 (10/12/1883)

<sup>977</sup> F&B n° 02 (08/01/1881)

devaient effectivement être outrés du comportement des républicains d'autant plus que la lâcheté s'ajoute à la félonie.

*Ne ket dies dont a benn d'eus enebourien ne hellont ket en em zifenn evel ar Relijuset hag ar Seurezet, mes ne heller ket ken æs mont d'ann Arabet, hag ar re so henvel outho [...]*

*Il n'est pas difficile de vaincre des ennemis qui ne peuvent se défendre comme les religieux et les sœurs mais il est plus difficile de s'opposer aux Arabes et à leurs semblables [...]*<sup>978</sup>

Assuré de faire mouche, Feiz ha Breiz ne cesse de relater les vexations infligées par la République aux bonnes sœurs dont chacun connaît le dévouement auprès des pauvres et des malades ici et à travers le monde.

*Seurezet Sant Vincent-a-Baol hag ar Republic. kement den a galon vad hag a speret eün en deus clevet ar pezh a so c'hoarvezet er gear-veur eus ann Ejipt hanvet Caire, gant ar Seurezet a urs en deus savet he vouez evit rei meuleudi d'ann nerscalon dreist ho deus discuezet ar servicherezet humbl ha santel-se epad ann dispac'heres a so bet er vro-ze. Evel m'ho alier stard da zilezel ho c'houentchou eus ann Egypt pe kentoc'h, ties ar glanvourien emaint oc'h entent outho ; pedet hag erbedet da bellaat eus eur vro e peleac'h ez eus riscl bras da velet heb dale laza ha merzeria ar gristenien adarre, ar Seurezet calonec-se ho deus discleriet a grenn penaus ho dever hag ho flass a oa beza e kichen ho zud clanv evit ho louzaoui. Eur gundu ken calonec a dlefe tenna bennos hag anaondeges vad ar Republic var benn ar Sæurezet santel-ze. Mes nan !... ar c'hontrol eo a so guir. Epad ma ema ar Seurezet ous en em sacrificia evit rei sicour d'ho c'henvrois var douar eur vro estren, eur Ministr eus ar Republic a ra eus he oll ners evit lemmel digantho ar Gouent-Vamm ho deus e*

*Les sœurs de Saint-Vincent de Paul et la République. Tout homme dont le cœur est bon et l'esprit droit a entendu ce qui est arrivé aux sœurs de Saint-Vincent de Paul dans la capitale de l'Égypte appelée le Caire. Il a exprimé son admiration pour le courage extraordinaire qu'ont montré ces humbles et simples servantes pendant la crise qui a secoué ce pays. Alors qu'on leur conseillait instamment de quitter leur couvent d'Égypte, ou plutôt les hôpitaux où elles s'occupent des malades. Alors qu'on les priaît et suppliait de s'éloigner de ce pays où l'on risquait de voir sans tarder tuer et martyriser à nouveau les chrétiens, ces courageuses sœurs ont déclaré fermement que leur devoir et leur place était auprès de leurs malades pour les soigner. Une conduite si courageuse devrait attirer la bénédiction et la reconnaissance de la République sur ces saintes sœurs. Mais non !... C'est le contraire qui est vrai. Pendant que les sœurs se sacrifient pour porter secours à leurs compatriotes sur la terre d'un pays étranger, un ministre de la République use de tout son pouvoir pour leur retirer leur couvent principal, situé à Paris.*

<sup>978</sup> F&B n° 32 (06/08/1881)

kear Paris.

Goassoc'h-choas, ho goall-gass a rer memes e tu all ar bez, rag cuzulerien ann Ti-kear a Baris a deu da lemmel digant ar Seurezet santel-se ar c'hornic douar a oa miret, e pep bered, evit bezia ar re anezho a vije falc'het gant ar maro var ann dachen a enor. Hiviziken e vezint beziet e mesc ann dud difeis hag ann dud dizoue a varv heb croas na belec, da lavaret eo e corn eur parc benag, hanvet bered laik... Iennit : bered digristen eur Gouarnamant dizoue.

Oh ! na pebes donjer a laca er galon eur Gouarnamant evel ar Republic so hirio !... hag ann dud a so o cazellat ar Gouarnamant eta !...  
Pouah! flearia reont a zivar ann avel !

De pire en pire, on les maltraite même outre-tombe car le conseil municipal de Paris vient de retirer à ces sœurs le lopin de terre qui leur était réservé, dans chaque cimetière, pour enterrer celles qui seraient fauchées par la mort au champ d'honneur. Désormais, elles seront enterrées parmi les impies et les athées qui meurent sans croix ni prêtre, c'est-à-dire dans le coin d'un pré quelconque appelé cimetière laïc... Lisez : cimetière non chrétien d'un gouvernement athée.

Oh ! Quel dégoût inspire un gouvernement tel que la République actuelle !... Et les gens qui soutiennent ce gouvernement donc !... Pouah ! Ils empestent l'air !<sup>979</sup>

On peut constater encore une fois que ce qui importe pour Feiz ha Breiz n'est pas tant de décrire la colonisation, les peuples colonisés etc. mais bien de fournir des exemples toujours plus nombreux du malheur que représente la République pour la France et de vouer aux gémonies les politiciens républicains ainsi que leurs électeurs.

## 7.4 L'ordre colonial comme ordre divin : une duperie

Même si nous sortons quelque peu du cœur de notre sujet, il apparaît nécessaire, avant de conclure, de donner quelques éléments d'études complémentaires sur la vision ambiguë qu'offre Feiz ha Breiz de l'ordre colonial. Comme nous l'avons souligné à maintes reprises, il convient de garder à l'esprit que le contenu du journal a changé au fil du temps et que d'une *Semaine Religieuse* exceptionnellement généraliste pendant ses dix premières années, Feiz ha Breiz est devenu un hebdomadaire politique de plus en plus monarchiste alors que la France et la Bretagne (dans une moindre mesure), devenaient de plus en plus républicaines.

Dans la première partie de notre étude, nous avons étudié les différentes théories que Feiz ha Breiz avance pour expliquer la diversité du genre humain ainsi que les hiérarchies

---

<sup>979</sup> F&B n° 29 (15/08/1882)

« raciales » qui en découleraient. Nous avons pu observer que si, d'une manière générale, la notion de race était fort peu biologisée dans Feiz ha Breiz, certains éléments du racialisme colonial pouvaient toutefois s'y glisser. La thématique du nègre feignant, par exemple, pouvait servir autant l'Église dans sa démonstration, selon laquelle seule la vraie religion était porteuse de vertu, que les pouvoirs coloniaux qui prétendaient que seule l'autorité ferme et juste du Blanc pouvait mettre l'Afrique en valeur par le travail. Citons maintenant un dernier exemple pour achever de nous en convaincre.

*Var aod an Afric, an dud venn ne allont beachi nemet e hamac, da lavaret eo, en eun doare cador pe vele douguet gant morianet. Pa vez eur pennad mad a hent da ober, ez eont eur vandennat. En eur veach am eus great, oant trivac'h oc'h va douguen. Cana ha dansal a reont en eur vont, hag eur safar a vez gantho guest da derri he benn da eun den pe d'he vouzara. Pa na vez ket contant an den guenn eus he vorianet, e sao divar he gador, e kemer eur penn baz, hag e ro antrojou eun deg pe daouzeg bazad da bep hini. Neuze en em lakeont da grial, da voela; lavaret a rafet e vet oc'h o laza; mes n'eus nemet ordren dezo mont adarre en hent, hag en em lakeont da redek, da gana, da zansal evel biscoas.*

*Tregont morian a lesfe eun den guenn d'ho bazata evel ma carfe; eun den guenn zoken gant eur vaz a lacafe cant morian da dec'het. Gouscoude pep hini anezo en deus muioc'h a ners evit pevar den guenn. Mar o deffe c'hoant d'ober droug da eun den guenn, n'o defe nemet mont kuit hag he lezel en he gador. Ne akfe ket he unan en em denna er c'harter-ma, ha draillet e ve gant al loenet gouez. Mes eun den guenn so eun tenzor evitho, hag oll e rofent ho buez evithan.*

*Sur la côte de l'Afrique, les Blancs ne peuvent voyager qu'en hamac, c'est-à-dire une sorte de chaise ou de lit porté par des nègres. Quand il y a un long bout de chemin à faire, ils y vont en groupe. Lors de l'un de mes voyages, ils étaient dix-huit à me porter. Ils chantent et dansent en marchant et font un vacarme capable de casser la tête d'un homme ou de l'assourdir. Quand l'homme blanc n'est pas content de ses nègres, il se lève de sa chaise, prend un bâton et donne dix ou douze coups à chacun. Ils se mettent alors à crier, à pleurer ; comme si vous étiez en train de les tuer ; mais il n'y a qu'à leur ordonner de se remettre en route et ils se mettent à courir, à chanter, à danser comme jamais.*

*Trente nègres laisseraient un homme blanc les bastonner s'il le voulait ; un blanc mettrait même cent nègres en fuite. Pourtant, chacun d'entre eux a plus de force que quatre Blancs. S'il leur prenait l'envie de faire du mal un Blanc, ils n'auraient qu'à s'en aller et le laisser sur sa chaise. Il ne pourrait se sortir seul de ce pays et il serait mis en pièces par les animaux sauvages. Mais le Blanc est un trésor pour eux et ils donneraient leur vie pour lui.<sup>980</sup>*

Ce texte prêterait à rire si la réalité du portage qu'il dépeint n'était pas si inique, humiliante. Il y a quelques années, Kofi Yamgnane, ancien maire de Saint-Coulitz dans le

<sup>980</sup> F&B n° 41 (11/11/1865)

Finistère, racontait sur France Inter les déboires de l'un de ses aïeux qui avaient obstinément refusé de porter un Blanc sur son dos, ne voulant être rabaisé au rang d'animal.

Ses rédacteurs étant partisans du monogénisme chrétien et convaincus de l'origine divine des hiérarchies, les conceptions sociales de Feiz ha Breiz doivent pouvoir s'appliquer aussi en matière « raciale. » Ainsi, la lettre apostolique du pape Léon XIII publié par Feiz ha Breiz peut être lue par ces deux entrées.

*“Mes an aviel a ziskouez deomp e petra ez eo an dud kement a kement; beza o deuz digant Doue ar memes natur, galvet int d'ar memes renk huel meurbet; hag o veza galvet oll d'ar memez buez eürus, e vezint ive barnet oll ha pep unan hervez ar memes lezen, ha pep unan en devezo poaniou pe madou hervez he oberiou.*

*Mes pep hini en deuz crouet an dud n'en deuz ket roët dezho er bed-man ar memes guir, nag ar memez galloud; rac diganthan e teu pep galloud, en Env ha var an douar, ex quo omnis paternitas in cælis et in terra nominatur. (Eph. III, 15).*

*Hogen, hervez ar feiz catholic hag ar gourc'hemenou, ar brinset a c'houarn, hag ho sujidi, a so unanet etrezo dre an deveriou hag ar guiriuo ho deuz oll, hag an eil rumm e kenver egile; en doare se, ar volonte da gommandi a so soupleet, hag an dever da senti a so æz, ha ferm, ha nobl meurbet.*

*Hep mar, an lliz a laca doun e speret ar pobl a dle senti, gourc'hemenn an abostol[]: N'euz galloud ebet nemet digant Doue, ar re o deuz eur galloud benag, digant Doue eo, o deuz bet anezhan. Setu perac en em sevel enep an hini a ren, a so mont a enep an urz grêt gant Doue: hag ar re a stourm diouz an urz-se, ar re-se a ra ho daonation.” [...]*

*“Mes mar zeuffe ar re a zoug lezennou, pe ar brinset, da ober eur gourc'hemenn bennac control d'al lezen naturel, pe d'al lezen divin, neuze caracter ha dever ar c'hristen, a lavar an abostol, a ra*

*Mais l'Évangile nous montre en quoi les gens sont égaux ; ils ont devant Dieu la même nature, ils sont appelés à la même haute dignité ; et étant tous appelés à la même vie heureuse, ils seront tous jugés individuellement selon la même loi et chacun recevra peines et bienfaits selon ses actes.*

*Mais celui qui a créé les hommes ne leur a pas donné à tous les mêmes droits en ce monde, ni le même pouvoir ; car c'est de lui que vient tout pouvoir, au ciel comme sur terre, ex quo omnis paternitas in cælis et in terra nominatur. (Eph. III, 15).*

*Or, selon la foi catholique et les commandements, les princes qui gouvernent et leurs sujets sont unis entre eux et collectivement par leurs devoirs et leurs droits respectifs. De cette manière, la volonté de commander est assouplie et le devoir d'obéir est facile, impérieux et d'une grande noblesse.*

*Sans aucun doute, l'Église imprime profondément dans l'esprit du peuple qu'il doit obéir au commandement de l'apôtre : il n'est de pouvoir que venant de Dieu ; ceux qui ont un peu de pouvoir, le doivent à Dieu. C'est pourquoi se rebeller contre celui qui gouverne revient à s'opposer à l'ordre fixé par Dieu : ceux qui luttent contre cet ordre provoquent leur damnation. [...]*

*Mais s'il advenait que ceux qui font les lois ou les princes ordonnent quelque chose qui soit contraire à la loi naturelle, ou à la loi divine, alors le caractère et le devoir du chrétien, dit l'apôtre, lui font comprendre*

*dezhan entend, eo red senti ouz Doue kentoc'h eget  
ou z an dud: Obediendum esse magis Deo quam  
hominibus. Act. V. v. 29."*

*qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes  
Obediendum esse magis Deo quam hominibus. Act.  
V. v. 29."<sup>981</sup>*

La révolte et l'indépendance d'Haïti, comme nous l'avons déjà vu, peuvent être considérées comme le symbole d'une remise en cause de l'ordre établi. Même si les catholiques versent lors de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'antiesclavagisme, le comportement de Feiz ha Breiz à l'égard de la Bretagne noire est pour le moins ambivalent : la dénonciation des crimes et forfaits des esclavagistes peuvent certes expliquer la violence de la révolte mais ne semblent pas toujours pouvoir l'excuser. L'instabilité politique et la dépravation des mœurs contre laquelle luttent les missionnaires bretons tendent à prouver que les Noirs sont incapables de se diriger eux-mêmes et que leur révolte contre leurs maîtres et la France n'était pas bénie de Dieu.<sup>982</sup>

Pétri lui aussi de références Pauliniennes, le très monarchiste Amet Limbour, missionnaire à la Réunion, dénonce l'esclavage de manière ambiguë comme vont nous le montrer les deux textes suivants.

*Er menezioù kreiz, en argoat, ne deus nemet  
morianet, da lavaret eo tud du, prenet guechall en  
Afrik, ha digaset ama egis marc'hadourez, ha  
guerzet adarre a vanden, egiz bandennou denvet.  
An otronez vraz a ra sucr, o devoabete daou, tri,  
pevar, pemp cant euz an dud reuzeudik-ze. Evit  
guiscamant n'o doa nemet eun tamik pillou en dro  
da greiz ho c'horf; maget oant gant eur batatezen  
bennak pe eur pladad riz, hag e kouskent mesk-e-  
mesk, en eun doare craou. Eun den ho c'hase d'ar  
park, hag a scoe varnezho evit ho lacat da labourat.  
Pa deuaz ar bloavez 1848, gouaramant ar Frans;  
dre d'uez oc'h an dud keiz-ze, a zougaz eul lezen  
evit rei dezho ho liberte. Kerkent ha ma en em  
veljont libr, an darnvuia anezho en em dennaz en  
aodchou, er c'hoajou, er menezioù, ar pella ma  
c'hellent dioc'h ar fransizien. Aon o devoa na vijent*

*Dans les montagnes du centre, dans l'argoat, il n'y a  
que des nègres, c'est-à-dire des Noirs achetés  
autrefois en Afrique et apportés ici comme de la  
marchandise puis revendus en troupeaux comme  
des moutons. Les grands seigneurs du sucre avaient  
parfois jusqu'à deux, trois, quatre ou cinq cents de  
ces malheureux. Ils n'avaient pour tout vêtement  
qu'un vieux morceau de chiffon autour de la taille, ils  
n'étaient nourris que de quelques patates ou d'un plat  
de riz et couchaient pêle-mêle dans une sorte de  
soue. Un homme les envoyait au champ et les  
frappait pour les mettre au travail. En 1848, le  
gouvernement de la France, par pitié pour ces  
pauvres gens, proclama une loi pour leur rendre la  
liberté. Dès qu'ils se virent libres, la plupart d'entre  
eux se retirèrent sur les côtes, les bois, les  
montagnes, le plus loin possible des Français. Ils*

<sup>981</sup> F&B n° 10 (08/03/1879)

<sup>982</sup> F&B n° 246 (16/10/1869)

*paket adarre ha condaonet adarre da veza sclavet. Evit an dud-ze oun bet digaset ama. Me ia d'ho c'hlask, evel m zafac'h da glask gedon. Ar vech kenta e tec'hont diouzoc'h hag en em guzont er c'hoajou. Mes eur vech ma int bet paket gant ar belek, pa o deus cozet gantha, pa o deus guelet ne glask ket ar missioner ho gounit evit beza sclavt mes evit Doue hag evit an Env, neuze e silaouont ar c'hatekis, hag an darn-vuia anezho so contant da reseo ar vadaziant, d'en em ober christen ha da savetei ho ene.*

*avaient peur d'être repris et condamnés à nouveau à l'esclavage.*

*C'est pour ces gens que j'ai été amené ici. Je vais les chercher comme on va chercher des lièvres. La première fois, ils s'enfuient à votre vue et vont se cacher dans les bois. Mais une fois qu'ils ont été attrapés par le prêtre, quand ils lui ont parlé, quand ils ont vu que le missionnaire ne cherche pas à les gagner pour les asservir mais pour Dieu et le Ciel, alors ils écoutent le catéchisme et la plupart d'entre eux sont heureux de recevoir le baptême, de se faire chrétien et de sauver leur âme.<sup>983</sup>*

On pourrait croire avoir affaire ici à un texte abolitionniste, ni plus ni moins : dénonciation de la marchandisation de l'être humain, mauvais traitements, conditions de vie peu compatibles avec la morale chrétienne... En fait, les choses sont un peu plus compliquées.

*Mès ar goassa poan zo er vroma evit ar missionerien ne deu quet euz a berz ar vorianet kès-ze, euz a berz ho mistri eo. E guir guechal, en amzer ar sclavach ar mistri pe eo guen ho c'hroc'hen ha du hini ar re baour, ha gred ma rema couls lavaret loenet evit ho servich. Na gassont sonch ebet dezo euz ho ene. Ar c'hontrol eo, pa erru ar missioner, lod anezo hen diguemer fal, lod all ra goap ounto. Nebeudic a vel hen ho servicherien breudeur d'hezo prenet gand goad hon Zalver Jesus-Christ evelho. Ar rema a zalc'h sonch euz comzou an abostol: Mistri, bezit sourci euz ho servicherien, rak Doue a houlo ganeoc'h compt euz ho eneou... gant tud christen evelse, hellomp mont da ober catekis goude al labouriou, roi a vadeziant d'ar rema, disposi ar real d'ho c'henta pask, ho eureuji, lavar dezo an oferen da beder heur euz ar mintin, hag roi dezho oll sacramanchou en ho c'hlenvet diveza. Mæs ar*

*Les plus grandes difficultés pour les missionnaires, dans ce pays, ne viennent pas de la part de ces pauvres nègres mais de la part de leurs maîtres. En vérité, autrefois, du temps de l'esclavage, les maîtres croyaient, puisque leur peau était blanche et que celle de leurs esclaves était noire, qu'ils n'étaient pour ainsi dire que des animaux à leur service. Ils ne les incitaient pas à penser à leurs âmes. C'est plutôt le contraire, quand le missionnaire arrive, certains le reçoivent mal, d'autres se moquent de lui. Peu d'entre eux voient dans leurs serviteurs des frères rachetés comme eux par le sens de notre seigneur Jésus-Christ. Ceux-ci se souviennent des paroles de l'apôtre : Maîtres, prenez soin de vos serviteurs, car Dieu vous demandera compte de leurs âmes... Avec des chrétiens de cette sorte, nous pouvons catéchiser après les travaux, baptiser les uns, disposer des autres pour leurs premières Pâques, les marier, leur dire la messe à quatre heures du matin et leur administrer tous les*

<sup>983</sup> F&B n° 210 (06/02/1869)

*vistri pere ne sonjont nemet da c'hounit argant dre labour ho mevellou ho: lesk da vervel peurlieessa e guis loened heb galvout ar belek evit ho badezi. Ah! couscoude be zeus ama fabricourien sucr ho deuz var ho labouriou betek 6,000 morian du. Oh! mar ve ar mistri-ze oll christen a galon peguement a vad ni alfe ober ama, na peguement a eneu ni helfe savetei evit an Aotrou Doue!*

*sacrements à leur heure dernière. Mais les maîtres qui ne pensent qu'à gagner de l'argent grâce au travail de leurs valets les laissent mourir le plus souvent comme des bêtes sans appeler le prêtre pour les baptiser. Ah ! Il y a pourtant ici des fabricants de sucre qui ont sur leurs exploitations jusqu'à 6000 nègres noirs. Oh ! Si tous ces maîtres étaient de bons chrétiens, que de bien pourrions-nous faire ici, combien d'âmes pourrions-nous sauver pour le seigneur !<sup>984</sup>*

Les références Pauliniennes d'Amet Limbour sont ici évidentes et ont une certaine cohérence. D'un côté, dans Ephésiens (chapitre 6 verset 5) on peut en effet lire : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres » que complète Tite (chapitre 2, verset 9) : « Exhorte les serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à leur plaire en toutes choses, à n'être point contredisant. » D'un autre côté, Collossiens répond (chapitre 4 verset 1) : « Maîtres, accordez à vos serviteurs ce qui est juste et équitable, sachant que vous aussi avez un maître dans le ciel. » Ce jeu de citations croisées, que nous tentons de reconstituer ici, est semble-t-il à l'origine des ambiguïtés du discours sur l'esclavage d'Amet Limbour et des catholiques en général. Si l'on pousse ce raisonnement à son terme, apparaît alors une conception de l'esclavage qui ressemble à un marché, un contrat : l'esclave est sorti de sa sauvagerie et apprend, au contact de son bon maître, le catéchisme et la moralité. En retour, pour ne pas dire en remerciement, l'esclave travaille gratuitement pour le bon maître. Tout le monde sort gagnant de ce marché puisque l'esclave sauve son âme et que le bon maître, en sus d'accomplir une bonne action, s'enrichit. Hélas, comme le remarque très justement Amet Limbour, les bons maîtres sont plus que rares et les esclaves peu enclins à les remercier...

## 7.5 Indigènes et République.

Dans la seconde période de l'existence de Feiz ha Breiz, c'est à dire quand le journal prend un tour résolument politique après le départ de Goulven Morvan, les peuples colonisés ou en voie de colonisation sont utilisés pour dénoncer les méfaits et les forfaits de la République laïque et coloniale. Nous dégagerons ici deux axes d'étude : premièrement nous nous attacherons à voir comment la politique antireligieuse pose de graves problèmes en

---

<sup>984</sup> F&B n° 282 (24/06/1870)

Algérie et deuxièmement, comment le point de vue anticolonialiste adopté par Feiz ha Breiz permet de dénoncer l'hypocrisie des valeurs républicaines.

L'Algérie dont la conquête a débuté sous le règne de Charles X, dernier « roi légitime » ayant effectivement régné,<sup>985</sup> est la plus proche et la plus importante de toutes les colonies françaises, celle dont les événements ont le plus d'impact en métropole. L'opposition par voie de presse de Mgr Lavignerie, tant au royaume arabe cher à Napoléon III qu'à Mac Mahon, a déjà fait ici l'objet de nombreuses remarques. Il faut maintenant préciser que le mariage de raison entre les colons et l'archevêque d'Alger, à la fin du Second Empire, constituait en réalité un couple à trois puisque la sympathie de ces derniers allait en réalité aux républicains et à la gauche. La Commune d'Alger semble d'ailleurs ne démeriter en rien de sa grande sœur parisienne en matière d'anticléricisme.

*Setu ama eun tamik tanva euz ar peza voar an dispac'herien da ober eleac'h ne deus ket a dud honest avoalc'h evit ho c'habesta nag ober aoun dezho. Ervez ar c'heleier en Aljeri e c'hoariont ho fenn.*

*An oll a voar eul loden vad a dud ar vro-ze a zo eat di euz a Frans hag a leac'h all, ha ne ket ar re o deus muia feiz ha relijion eo a guita evelse ho bro evit mont da glask fret e broiou-all; bez'ez int euz ar wenn dud-ze a veler o vont da glask, er c'heriou pe e leac'h all, an tu da ren eur vuez dibreder. Ar re a gar ho bro, ho ilis parrez, ar re o deus feiz hag a stak d'al labour, a gav ato ive labour ha bara en ho bro, ep zoken mont pell dioc'h an ti ma zint ganet enhan, hogen ar re zo eat d'an Aljeri, dreist oll ar re zo en em laket er c'heriou, a zo calz anezho bet condaonet gant ar justis da vont er meaz euz ar vro, ha dre-ze falloc'h c'hoaz eget ar re zo eat di anezho ho unan.*

*Kerkent eta ha ma zeo dirollet ar vrezel er vro, an dud daoubennok-ze zo en em laket da ober freuz, hag evel ma o devoa asant an doare gouarnamant*

*Voici un petit extrait de ce que savent faire les révolutionnaires là où il n'y a pas assez d'honnêtes gens pour leur tenir la bride et leur faire peur. D'après les nouvelles, ils font ce qu'ils veulent en Algérie.*

*Tout le monde sait qu'une grande partie des habitants de ce pays vient de France et d'ailleurs et que ce ne sont pas ceux qui ont le plus de religion qui quittent ainsi leur pays pour trouver à s'embaucher à l'étranger. Il sont de cette race de gens que l'on voit chercher, dans les grandes villes ou ailleurs, le moyen de mener une vie oisive. Ceux qui aiment leur pays, leur église paroissiale, ceux qui ont de la foi et qui ne rechignent pas au travail, trouvent toujours du travail et du pain dans leur pays, sans même quitter la maison où ils sont nés. Or, ceux qui sont partis en Algérie, surtout ceux qui se sont installés dans les villes ont, pour nombre d'entre eux, été condamnés par la justice à l'exil et sont, par conséquent, plus mauvais que ceux qui y sont allés de leur propre chef.*

*Aussitôt que la guerre a éclaté dans le pays, ces gens peu sûrs se sont mis à semer le désordre et*

<sup>985</sup> Cf. Daniel de MONTPLAISIR, *Le Comte de Chambord: dernier roi de France*

*on eus bet aze e Tour, ha zoken asant Cremieux dre scrit, e savent sounn ho fenn.*

*Evelse en Aljer, e savont eur c'honsail dibabet en ho zouez, hag ar re-ma, kenta tra a reont, eo en em gemeret oc'h an ilizou. Discleria a reont eo dispartiet an ilis dioc'h ar gommun, hag e lamont digant an ilizou ar pezh a roe ar c'houarnamant dezho.*

*Neuze e taoljont var ar ru ar vreudeur hag ar c'hoarezet zo eno oc'h ober scol. Red e voue d'an arc'hescop reseo ar vreudeur en he balez, hag unan a bersonet kær a roaz he di d'ar c'hoarezet. An dispac'herien ne felle mui dezho e vije comzet d'ar vugale nag a gatekis, nag a beden, ha difen a reant ho c'has d'an iliz.*

*Ar gerent gouscoude ne zont ket evelse ; rak var bevar mil pemp cant bugel, ne deas nemet var dro eur c'hant da vit ar vistri scol nevez ; ar re all a iez adarre da vit ar vreudeur hag ar c'hoarezet, dre ma c'helle ar re-ma caout eur plasik bennak da ober scol dezho.*

*An tadou Jesuisted o deus bet ive ho lod. Torret eo bet dioc'h an diaveaz ar guer oll var ho chapel, ha panefe gant aoun rag ar soudardet, an dispac'herien ne vijent eat kuit var gementse.*

*An dud a iliz a rer goasa ma c'heller dezho, ha dre gomzou ha dre oberou, en hevelep doare ma zeo bet red d'an Aotrou Arc'hescop rei otre d'he glouer d'en em visca evel ar re all, evel ma vez red ober avechou er broiou gouez pa zao enklask var ar vissionerien hag ar gristenien evit ho lacat d'ar maro.*

*En eul leac'h eo laket ar veleien var ar pave evit lacat ar mear er presbital ; en Aljer o deus sonjet kemeret ar gatedral evit derc'hel enhi ar pezh a*

*comme ils avaient l'assentiment de l'espèce de gouvernement que nous avons à Tours, et même l'assentiment écrit de Crémieux, ils marchaient la tête haute.*

*C'est ainsi qu'ils créent un conseil choisi parmi eux dont la première décision est de s'en prendre aux églises. Ils déclarent que l'Église est séparée de la commune et détournent ce que le gouvernement lui donnait.*

*Puis ils jetèrent les frères et les sœurs enseignants à la rue. L'archevêque dut les accueillir dans son palais et l'un des recteurs de la ville offrit sa maison aux sœurs. Les révolutionnaires ne voulaient plus que l'on parle de catéchisme ni de prière aux enfants et interdirent qu'on les envoie à l'église.*

*Les parents ne l'entendaient cependant pas de cette oreille ; car sur les 4500 enfants, il n'en alla que 100 vers les nouveaux maîtres d'école ; les autres retournèrent chez les frères et sœurs à condition que ces derniers trouvent une petite place pour faire cours.*

*Les pères jésuites ont aussi eu leur lot. Toutes les vitres de leur chapelle ont été brisées depuis l'extérieur et sans la peur des soldats, les révolutionnaires n'en seraient pas restés là. Les gens d'Église sont extrêmement maltraités en paroles et en gestes de telle sorte que l'archevêque a dû autoriser aux séminaristes le port de vêtements civils comme on le fait parfois dans les pays sauvages où les missionnaires et les chrétiens sont pourchassés pour être mis à mort.*

*Ailleurs, les prêtres ont été chassés de leur presbytère pour y loger le maire. À Alger, ils ont pensé confisquer la cathédrale pour y tenir ce qu'ils*

<sup>986</sup> F&B n° 319 (11/03/1871)

*c'halvont eur c'hlub. Re hir e ve merca an oll draou euzuz ha mezuz a ra an dud difeiz-ze. Hogen setu aze avoalc'h evit diskuez petra zo da c'hortos dioc'h tud dizoue pa c'hellont caout hed ho nask.*

*appellent un club. Il serait trop long de dresser ici la liste de toutes les choses effroyables et honteuses que font ces impies. En voilà déjà assez pour montrer ce que l'on peut attendre d'athées non tenus en laisse.<sup>986</sup>*

Les colons d'Algérie seront donc, dès lors, presque toujours présentés dans Feiz ha Breiz, sauf quand les circonstances imposent le contraire, comme l'archétype du mauvais Français parti chercher ailleurs une vie plus facile dont la religion est absente. Jean-Louis Normand se désespère d'inculquer la moralité chrétienne à des Kabyles qui ont le mauvais exemple des Français sous les yeux.

*Ni etrezomp missionerien, hon devez ezomp da zispign cals amzer ha cals poan evit donet a benn da ober d'a eun den Kabyle kemer eur pleg-mad benag. Ar fransisien euz ann Algerie avat, n'ho devez ket ezom da goll kement a amzer nag a boan evit ober dezho kemeret plegou fall. Na zonjit ket e teuffe eur C'habyle da gemeret ken buhan ha-ze unan benag euz plegou mad ar Fransisien. Clevet am euz Kabylet o foultradi, o sacreal, o trouk pedi ken calonec ma scrijen bep comz ; sonjal a rea din beza e mesk ann drouk-sperejou en ifern, ar re-man na dleont ket lavaret comzou scrijusoc'h.*

*Nous, les missionnaires, devons dépenser beaucoup de temps et de peine pour réussir à faire prendre une bonne habitude à un Kabyle. Les Français d'Algérie, eux, ne perdent pas de temps et n'ont pas d'effort à faire pour leur faire prendre de mauvaises plis. N'allez pas croire qu'un Kabyle adopte aussi facilement les bonnes habitudes des Français. J'ai entendu un Kabyle pester, jurer et blasphémer si vertement que je frémisais à chaque parole. Je croyais me trouver au milieu des démons de l'enfer même si ces derniers ne doivent pas prononcer de mots plus effroyables<sup>987</sup>*

Le même auteur s'inquiète aussi de la mauvaise influence que pourraient avoir les Franc-maçons sur les Kabyles.<sup>988</sup> Alors que les autres religions et tout particulièrement l'islam étaient décrites jusque là comme des machinations diaboliques, les musulmans sont bien souvent considérés comme valant mieux que les radicaux.

*[E Koñseil jeneral Aljer, ar vuzulmanet o deus votet arc'hant] evit ar c'houdenhou, o lavaret e oa dereat ober eun dra benag evid ar re a ziskueze kement a garantez e kenver ar vro.*

*[Au conseil général d'Alger, les musulmans ont voté un subside] pour les couvents, en expliquant qu'il était correct de faire un geste pour ceux qui avaient montré tant d'amour pour le pays.*

*Ann holl Fransizien er c'hontroll ho deus lavaret e oa red lemel digantho ann tamic arc'hant-ze. Gueichall*

*En revanche, tous les Français ont dit qu'il fallait leur retirer cette petite somme d'argent, Autrefois,*

<sup>987</sup> F&B n° 22 (31/05/1879).

<sup>988</sup> F&B n° 31 (02/08/1879)

*Fransizien ha Catoliket a oa henvel; ma ve red barn conseil jeneral Alger var gement-se, guelloc'h Fransizien e ve hirio ar Vuzulmanet eget lod eus ar Radicalet a lavar gouscoude beza Fransizien. [...]*

*Ann hini a zo e penn relijion ar vusulmanet en Alger a oa bet pedet da assista en interramant [hini ar sitoien Villermaz] rag am oa bet eun tachat e conseil an ti-kear assambles gant Villermaz; mæs ne fallas ket dezhan dont hag e levere heb aoun, d'ann nep hen devoa c'hoant he chilou, « n'hen devoa nemet donjer ous ann dud fall-ze ha dizoue a zeue en Alger da zizenori ho Relijion ho unan ha d'en em zervicha evid ober goab ous Doue, d'eus ar pez a vez peurvuia eun act a Relijion evid ann oll poblou. »*

*Her guelet a rit, lennerien cristen, e meur a fesoun eo guelloc'h ar Vusulmanet eget ar Radicalet.*

*Français et catholique étaient synonymes. Si l'on devait juger le conseil général d'Alger sur ce point, les musulmans seraient de meilleurs Français que les radicaux qui pourtant le clament haut et fort.*

*Celui qui est à la tête de la religion musulmane à Alger avait été invité à participer aux obsèques [du citoyen Villermaz] car il avait siégé quelques temps au conseil municipal avec lui. Il ne voulut pas s'y rendre et disait sans détour, à qui voulait l'entendre, « qu'il n'avait que du dégoût pour ces personnes mauvaises et athées qui venaient à Alger pour déshonorer leur propre religion et qui se servaient, pour se moquer de Dieu, de ce qui est un acte religieux chez tous les peuples. »*

*Comme vous pouvez le constater, chers lecteurs chrétiens, à bien des égards, les musulmans sont mieux que les radicaux.<sup>989</sup>*

Cette idée que les musulmans méprisent les Français en raison de leur manque de piété devient vite récurrente dans Feiz ha Breiz.

*[...] ann Arabet n'ho deus evidomp nag istim na respet, rag ne velont ket ac'hanomp heulia hor Relijion !*

*[...] les Arabes n'ont pour nous ni estime ni respect car ils ne nous voient pas pratiquer notre religion !<sup>990</sup>*

La colère des musulmans face aux entraves mises aux rites publics de leur religion est même considérée comme légitime et Feiz ha Breiz se félicite de la victoire des musulmans dans cette affaire qui peut aider les catholiques.

*Eun neubeut maeriu en Algeri, hini Tlemcen dreist ar re all, o deus bet c'hoant d'ober eno ar pez ho deus græt mear Marseille ha cals re all evelthan e Frans. Difennet ho deus ober lidou ar Relijion var ar ruio. Sonjal a rea dezho ne vije bet nemet ar Gatoliket o clemm, ha ne reant vãn: Collet ho devoa ar sonj eus ar Vusulmanet. Hogen eno ho deus*

*Quelques maires d'Algérie, celui de Tlemcen plus que les autres, ont eu envie de faire là-bas ce qu'ont fait le maire de Marseille et beaucoup d'autres comme lui en France. Ils ont interdit les rites religieux dans les rues. Ils pensaient que seuls les catholiques se plaindraient et n'en avaient donc cure. Ils avaient oublié les musulmans. Or là, ils s'étaient trompés.*

<sup>989</sup> F&B n° 64 (23/05/1878)

<sup>990</sup> F&B n° 05 (32/01/1880)

faziet.

Atau hag e pep leac'h, kelliæs gueich so bet græt eun act a beoc'h gant ar Vusulmanet, ar re-ma ho deus atu goulennet abars sina, cahout al liberte da heulia ho relijion; hag atu so bet roetdezho ar pezh a c'houlennet.

Ha breman eo, e teu Mear Tlemcen da glasc miret ouz ar Breuriezou musulmanet treuzi kear e procession evit mont d'ho zemplou e meaz a gear! Ar Breuriezou-ze, egis m'ho devoa guir, ho deus douget clemm har c'henta m'ho deus allet, rag ann oll en Algeri a voar e voa meariou Radicalet o clasc heulia e kement-se exempl Tlemcen.

Ar Jeneral Chanzy, gouarnar an Algeri en deus torret an difenn græt gant ar Mear ha breman ann oll, couls ar gristenien evel ar Vusulmanet, a hello ober, dre ruiou kear, lidou ho Relijion.

Partout et de tout temps, à chaque fois qu'un accord de paix a été conclu avec les musulmans, ces derniers ont toujours demandé, avant de signer, à conserver leur liberté religieuse, ce qui leur a toujours été accordé.

Et maintenant, le maire de Tlemcen vient interdire aux confréries musulmanes de traverser la ville en procession pour rejoindre leurs sanctuaires hors de la ville ! Comme elles en ont le droit, ces confréries ont porté plainte au plus vite car chacun sait en Algérie que des maires radicaux chercheraient à suivre l'exemple du maire de Tlemcen en la matière.

Le général Chanzy, gouverneur de l'Algérie, a cassé l'interdiction du maire et tous, chrétiens et musulmans, pourront désormais pratiquer dans la rue les cérémonies de leur religion.<sup>991</sup>

Cette alliance de circonstances est d'autant plus amusante que Feiz ha Breiz, à la suite des missionnaires, dénonce en général les confréries musulmanes comme des fauteuses de troubles (voir plus loin). En fait, cet article nous montre que les alliances sont complètement inversées par rapport à la fin du Second Empire : Mgr Lavignerie, autrefois associé au colonat contre Napoléon III et les Bureaux Arabes de l'armée, se retrouve maintenant allié aux Arabes et à l'armée contre le colonat et le gouvernement. Peut-être convient-il de mentionner ici que le jeu des alliances algéroises bougera encore après la disparition de Feiz ha Breiz avec le fameux « toast d'Alger » de 1890 qui annonçait le ralliement prochain (mais difficile) de l'Église à la République prôné par Léon XIII à travers son Encyclique *Inter innumeras sollicitudines* (Au milieu des sollicitudes - 1892). Ceci dit, il ne faudrait pas voir dans le dernier article cité le début d'une preuve ou même la marque d'une ouverture de Feiz ha Breiz sur l'islam, préfigurant une recherche d'œcuménisme religieux. Feiz ha Breiz n'est ni arabophile ni encore moins œcuménique. Les Arabes sont mauvais et leur religion est pire encore mais ils valent cependant mieux que les radicaux qui refusent toute idée de religion.

Le lecteur de Feiz ha Breiz intéressé par les questions coloniales avait de quoi être perdu à la lecture de son journal. En effet, à côté d'articles dénonçant l'islam comme cause de

---

<sup>991</sup> F&B n° 1 (04/01/1879)

la barbarie des Arabes, se trouvent des articles comme celui que nous venons de citer dans lequel les musulmans sont tout de même préférés aux républicains. De manière générale, la gestion de la question algérienne par la République, que Feiz ha Breiz entend à tout prix discréditer, pousse le journal à de grands écarts éditorialistes. Mais n'allons pas trop vite, replaçons les choses dans leur contexte. Sous la pression des colons, les militaires, jugés trop arabophiles, ont été remplacés par une administration civile prête à remercier les Français d'Algérie pour leur républicanisme fervent et précoce en leur octroyant ce qu'ils demandent : des terres. Fort logiquement, Albert Grévy, gouverneur civil de l'Algérie et frère du président de la république Jules Grévy se trouva confronté à la révolte des Arabes qui n'entendaient pas être encore une fois spoliés de leurs terres. Ainsi, en décrédibilisant le gouverneur de l'Algérie, monarchistes et autres conservateurs cherchaient à déconsidérer son frère et le régime qu'il incarnait. Tout au long de l'année 1881, cette question algérienne autour du personnage d'Albert Grévy occupe Feiz ha Breiz et il serait bien trop long d'exposer ici toutes les péripéties de cette affaire de politique intérieure dans laquelle les Arabes ne jouent qu'un rôle secondaire qui est précisément celui qui nous intéresse pour notre étude. Lorsque le chef algérien Bou Amena, que l'armée française ne parvient pas à capturer malgré tous ses efforts, demande une rançon en échange des soldats français prisonniers, l'occasion est trop belle pour Feiz ha Breiz de ne pas accuser l'incompétence d'Albert Grévy.

*Ann hini ne oa nemet eun alvocat, ha ne oa ket c'hoas eus ar c'henta class, ne hell ket dihuna eur vintinves, o c'houzout kement a so red evid ober eur Gouarnar mad, dreist oll en Aljeri.*

*Ar faut n'e ket dezhan, mes d'ar Gouarnamant en deus he hanvet.*

*Penaus ! ar Gouarnamant a vouie ne oa ket ann Aljeri unan eus ar broiou-ze a vez Gouarnet gant comsou, hag e cass dezhi eun den ha n'e ket eur c'hleze hag eun drapo en deus etre he zaouarn, mes lavaraou ; ha c'hoas peu sort !*

*It da c'houlenn digant ann Arabet, peu sort kemm a so etre eur soudard hag eun den all.*

*It d'her c'houlenn digantho, hag e veloc'h pegen neubeut a dal evitho ho lavaraou-hu, hag e vent d'eus*

*Celui qui n'était qu'un avocat, et pas un de première classe, ne peut se réveiller un matin en sachant tout ce qui est nécessaire pour faire un bon gouverneur, surtout en Algérie. La faute ne lui incombe pas mais au gouvernement qui l'a nommé.*

*Quoi ? Le gouvernement ne savait pas que l'Algérie n'était pas un de ces pays qui se gouvernent avec des mots, et lui envoie un homme qui n'a à la main ni épée ni drapeau mais des paroles ; et de quelle sorte !*

*Allez demander aux Arabes quelle est la différence entre un soldat et un homme ordinaire. Allez leur demander, et vous verrez que les vaines paroles ne valent pas grand-chose pour eux quand bien même elles seraient de l'année 1789 !!!*

ar bloas 1789 !!!

Hogen, ho lavaraou-hu ne dint ket ker coz-ze.

Ganet int bet er bloaves fall-ze ma so bet ganet ar reolen-ze direis eus ar Gouarnamant a lavare : En em denn aleze, ma gemerin da blass.

Peb unan a glaske eur plass evid he vreur, he genderv, he vab caër, ha mignon he vignon.

Red a oa eta ive pourvei eur plass da vreur Bresidant ar Republic. Da betra e vije bet talvezet dezhan panefe-ze, cahout eur breur Presidant ar Republic ?

Ar Vinistret ho deus casset cuit ar Freret, ann dud-ze ken vertuzus hag atau en ho dever, mæs hon dic'haouet ho deus en eur henvel Albert, breur ar Presidant, Gouarnar ann Aljeri.

Hag evelse evid ann oll traou all, rag ne de ket achu evid c'hoas.

Da c'hortos, ar Ferry en deus saveteet ar Gouarnamant ! Lavaret en deus ne oa ket cablus Albert, hag en deus goulennet digant ar Gambr hen discleria.

Hogen, ar gonchen a zesc deomp, eo red renta d'ar soudardet ar pezh a so dezho, ha d'ann dud all ive. Ann Aljeri na hell cahout nemet eur soudard evid Gouarnour ; n'he deus tam ezomm eta d'eus eun alvocat.

Roit dezhi eta eur Jeneral evid Gouarnar, mes eur Jeneral brudet hag anavezet ganthi.

Or, ces vaines paroles ne sont pas aussi vieilles que ça.

Elles sont nées cette maudite année où est apparue la règle injuste du gouvernement qui disait : pousse-toi de là que je m'y mette.

Chacun cherchait une place pour son frère, son cousin, son gendre et pour l'ami de son ami. Il fallait donc trouver une place pour le frère du président de la république. Autrement, à quoi sert-il d'avoir un frère président de la république ?

Les ministres ont chassé les frères, ces hommes si vertueux et toujours à leur devoir mais nous ont dédommagés en nommant Albert, frère du président, gouverneur d'Algérie.

Et c'est comme cela pour tout car ce n'est pas terminé.

En attendant, Ferry a sauvé son gouvernement ! Il a dit qu'Albert n'était pas coupable et a demandé à la chambre de le déclarer.

Or cette baliverne nous apprend qu'il faut rendre aux soldats ce qui leur appartient et il en va de même pour les autres. L'Algérie ne peut avoir qu'un soldat pour gouverneur ; elle n'a donc pas besoin d'un avocat. Donnez-lui donc un général pour gouverneur mais un général célèbre et reconnu par elle.<sup>992</sup>

Pour Feiz ha Breiz, l'unique solution au problème est donc bien militaire puisqu'elle dépasse les capacités d'un civil et que l'on ne gouverne pas les Arabes avec des mots mais avec un sabre et noblesse. À l'inverse, la plupart des lois votées par la IIIe République afin de définir le statut des colonisés (indigénat par exemple) suscitent la réprobation de Feiz ha Breiz qui met en évidence les spoliations dont seront victimes les Arabes et se félicite de constater que les lois antireligieuses ont bien du mal à s'appliquer en Algérie.

<sup>992</sup> F&B n° 29 (16/07/1881)

### *Lezennou war an Arabed*

*Dilun, 6 a viz Meurs, ez eus bet er Senat eun tamic dispac'h divarbenn ann Arabet en Algeri. Clasc a rer rei dezho eun hano da beb tiegezhiat tud evel m'hon deus oll e Frans evid derc'hel guelloc'h ar gont anzhao hag ho lacaat da baea guelloc'h ho loden eus ar c'hargou.*

*Ar Jeneral Arnaudeau a lavar ne dalvezo da netra ober eur sort lezen, hag en deus aoun soken e teufe, eleac'h fonta guelloc'h guiriou peb den var he dra, da sicour ann dud fall d'he denna æssoc'h diganhan. Re a c'hoant hoc'h eus, emezhan, d'ober d'ann Arabet ar pezh a rer d'ar Fransizien e Frans. Ho lezen a so henvel ous ann hini a reas Philipp II, Roue Spaign, a enep ann Arabet, pa felle dezhan difenn outho bete da zougen guiscamant ho bro. Hogen, hounez so ancounec'heat hag e c'hoarvezo eun henvelep tra gant hoc'h hini. Ann oll reglamanchou hoc'h eus c'hoant d'ober ne talvezint deoc'h da netra, nemet d'ho sicour da lonca guelloc'h ann Arabet. Cannad ar Maroc, e 1845, a lavare: Dond a rafoc'h guelloc'h abenn eus ann Arabet gant beleien ha medisinet eget gant soudardet ha peziou canol.*

*Jacques, eur Radical, Senatour evid Oran, na vell er c'hontrol, netra guelloc'h, netra talvoudussoc'h eget al lezen-ze. Ne lavar nemet diotachou ha traou a enep ar Relijion, setu ma lavar deomp: Ar pezh so caus ez eus kernes en Algeri, eo rag neus ket descadurez avoalc'h. Mervel a ra ann Arabet gant ann naon! n'eus ken nemet ho c'hass d'ar scol. Ne ket diæssoc'h egis-se. Evid lacaat ar Senat da gemer evel comsou ann Aviel he oll comzennou a enep ar Relijion, e lavar ive: Ann autrou comt d'Haussonville en deus anavezet mad, penaus Relijuset ann Algeri ne dalvezont da netra, nemet da ziæsaat dever ar Gouarnamant. Hogen, pa sav ann autrou d'Haussonville evid prezec d'he dro var ann affer-ze, e clevomp anezhan o lavaret evelhen: Ne*

### *Les lois sur les Arabes.*

*Il y a eu au Sénat, le lundi 6 mars, un vif débat au sujet des Arabes en Algérie. On essaie de leur imposer un nom pour chaque maisonnée comme cela se fait en France afin de mieux les recenser et de leur faire payer plus facilement leur part des charges.*

*Le général Arnaudeau déclare que ce genre de loi ne servira à rien et craint même qu'au lieu de mieux fonder les droits de chacun sur ses biens, il aidera les mauvaises gens à mieux les en déposséder. Vous avez trop envie, dit-il, de faire aux Arabes ce que l'on fait aux Français en France. Votre loi s'apparente à celle que fit Philippe II d'Espagne contre les Arabes quand il voulait leur interdire jusqu'au port de leurs vêtements nationaux. Or, celle-ci est oubliée et il en ira de même pour la vôtre. Tous les règlements que vous entendez instituer ne serviront à rien sauf à vous aider à mieux dévorer les Arabes. En 1845, l'ambassadeur du Maroc déclarait : vous viendriez mieux à bout des Arabes avec des prêtres et des médecins qu'avec des soldats et de l'artillerie.*

*Jacques, un radical, sénateur d'Oran, ne voit au contraire rien de mieux, rien de plus utile que cette loi. Il ne raconte que des bêtises et des sornettes contre la religion, et voilà qu'il nous dit que la raison de la famine en Algérie est qu'ils n'ont pas assez d'instruction. Les Arabes meurent de faim ; il n'y a qu'à les envoyer à l'école ! Ce n'est pas plus difficile que cela. Afin que le Sénat prenne pour parole d'Évangile ses déclarations contre la religion, il dit aussi : M. le comte d'Haussonville a bien reconnu que les religieux ne servent à rien en Algérie si ce n'est à gêner le gouvernement. Or, quand M. d'Haussonville se lève pour parler à son*

gredan ket e ve deut ar giz da zigass aman er gadorman, ar c'homsou ve bet clevet ebars er Gommission. A hent all, hag e ve deut ar giz d'hen ober, em eus renket prezec goal fall mar de bet entetet va c'homsou evelse, rag dress eo ar c'hontrol em boa c'hoant da lare. Lavaret am eus e oa Relijiuset Arabet, hanvet Softas, ne glaskent e peb corn eus ann Aljerie, nemet lacaat ann Arabet da sevel en hon enep. Ne meus ket comset e nep fæson eus ar Relijiuset catoliket, hag en em gavan rag-se goal nec'het ho deffe allet lod eus va c'henvreudeur beza ken dientet em c'henver.

tour de cette affaire, nous l'entendons parler ainsi : je ne crois pas que ce soit l'habitude à cette tribune de rapporter les paroles entendues dans la commission. Autrement, au cas où cette habitude devrait être prise, j'ai dû très mal m'exprimer puisque mes paroles ont été ainsi interprétées, car c'est justement le contraire que j'avais envie de dire. J'ai dit que les religieux arabes, appelés Softas, ne cherchaient, aux quatre coins de l'Algérie, qu'à soulever les Arabes contre nous. Je n'ai parlé en aucune façon des religieux catholiques et je me trouve de ce fait très inquiet que certains de mes confrères aient pu se méprendre à mon égard. <sup>993</sup>

Ce texte, tout en ambivalence est exemplaire de l'utilisation que fait Feiz ha Breiz de la question coloniale. On dénonce tout d'abord les républicains d'Algérie et leurs comparses de métropole qui veulent spolier les Arabes de leurs terres, réactivant de ce fait la peur des « partageux » qui pourraient ensuite s'en prendre aux terres des paysans bretons. En plein débat sur l'école, on se gausse de ces écoles qui pourraient sauver même de la famine ; on s'en prend aux procédés déloyaux et aux mensonges dont les républicains usent sans vergogne. L'allusion à l'école est ici à replacer dans le contexte du vote des grandes lois scolaires de Jules Ferry contre lesquelles la mobilisation des catholiques est générale. Encore une fois, l'Algérie est appelée à la rescousse.

Lezen ann 29 a viz Meurs en Aljeri.

A bell so e oar o clasc ann tu da staga ann Aljeri ouzomp, ha d'he starda ous ar Frans.

Ar republic a sonj dezhi beza cavet ann tu-ze, ha ne rai, m'eus aoun, nemet pellaat ann Arabet diouzomp.

Ar Ferry, egis m'her goar ann oll, a so o paoues goulenn 1,400,000 lur evit sicour lacat mirout en Aljeri lezen ann 29 a viz Meurs. Evit lacaat ar vro-ze etre daouarn ar vistri-scol tud ar bed.

La loi du 29 mars en Algérie.

On cherche depuis longtemps le moyen de nous attacher l'Algérie, de la rapprocher de la France.

La République pense avoir trouvé ce moyen qui ne fera, j'en ai peur, qu'éloigner les Arabes de nous.

Le Ferry, comme tout le monde le sait, vient de demander 1 400 000 F pour aider à appliquer la loi du 29 mars en Algérie. L'intention est de mettre ce pays entre les mains des instituteurs laïques.

On sait combien les Arabes sont attachés à leur foi et

<sup>993</sup> F&B n° 12 (18/03/1882)

Gouzout a rer ervad pegement a zalc'h ann Arabet d'ho Feiz ha d'ho Relijion, ha pegen neubeut aq istim ho deus ous ar re na velont netra nemet ar bed-man na n'int ket nec'het gant ar bed all.

M'hon beffe c'hoant eta lacaat ann Arabet d'hor c'haret, netra ne ve æssoc'h eget respeti coustians ann Arabet, ha lezel ann traou o vont egis ma'z eant beteg hen.

Mæs nan! ar Republicanet ne dint ket ker fur, hag evid beza diskiant penn-da-benn, setu ma fell dezho cass d'ann Arabet mistri-scol tud ar bed.

Kement-se a vezo a enep santimant ar bobl, hag a gousto deomp ouspenn 1,400,000 mæs neus fors, casset e vezo d'ann Aljeri ar scoliou red evid netra ha gant mistri-scol tud ar bed.

Tra souezus! al liberteou fall a deu deomp d'eus pers ar Republic, ar guella a reont eo discuez cals goassoc'h deomp pegen neubeut hon deus a liberte hag ive peger ker a goust deomp donesonou ar Republic sense evid netra.

Rag breman, ma n'int ket dall, ar pennou tiegez a hello guelet dre be sort hentchou leun a spern e rai ar Brefedet dezho bale, ma ne fell ket dezho cass ho bugale da goll da scoliou ar Gouarnamant.

Setu evid al liberte.

Hag evid ar pezh a sell ous ar scol evid netra, ouspen mil gueich hon deus lavaret deoc'h evesaat penaus ar re a renc paea ar c'hargou, a renco paea diou vech mizou ar scoliou, rag ne oa ken nemet ar re oa en ho æs a renke ho faëa, eleac'h breman, abalamour d'al lezen nevez e vezo ann oll, paour ha pinvidic, ho deus peurvuia eun tam benag da baea eus ar c'hargou.

à leur religion et le peu d'estime qu'ils ont pour ceux qui ne voient que ce bas monde et ne se préoccupent pas de l'autre.

Si l'on avait envie de se faire aimer des Arabes il n'y aurait rien de plus facile que de respecter leur conscience et de laisser les choses aller comme elles le faisaient jusqu'à présent.

Mais non ! Les républicains ne sont pas aussi sages et quitte à être insensés de bout en bout, voilà qu'ils veulent envoyer les Arabes chez les instituteurs laïques.

Cela se fera contre la volonté populaire et nous coûtera plus de 1 400 000 mais peu importe, les écoles obligatoires et dites gratuites dirigées par des instituteurs laïques seront exportées en Algérie.

Quoi de plus étonnant ! Ce que les mauvaises libertés que nous offre la République font de mieux est de nous montrer, de la pire manière, le peu de liberté que nous avons et le prix exorbitant que nous coûtent les cadeaux dits gratuits de la République.

Car maintenant, à moins d'être aveugles, les chefs de famille pourront constater par quel chemin plein de ronces les préfets les feront marcher s'ils ne veulent pas envoyer leurs enfants se perdre dans les écoles du gouvernement.

Voici pour la liberté et en ce qui concerne les écoles dites gratuites, nous vous avons répété plus de mille fois de bien noter que ceux qui paient des impôts devront payer deux fois les frais de scolarité car si, jusqu'à présent, il n'y avait que ceux qui étaient suffisamment aisés qui les payaient ; maintenant, en vertu de la nouvelle loi ce sera tout le monde, pauvres ou riches, qui ont la plupart du temps un petit quelque chose qui devront contribuer à l'impôt.

<sup>994</sup> F&B n° 25 (17/06/1882)

*Ne ket dao lavaret ken.*

*Panaus! Lavaret a rer e clasker lacaat ar peoc'h da ren etre ann Arabet hag ar Frans, hag evid-se, e clasker ho redia da zarempred ar scoliou dizoue.*

*Mæs e piou e fell deoc'h e credefe ann Arabet mar difennit outho credi e Doue?*

*Ha c'hui a garfe e credefent ennhoc'h? Er Republic hag e Jules Ferry?... Neuze n'hon deffe mui netra ken d'ober, nemet cass dezho eun neubeut cantchou eus ann imaich-ze d'eus Marianne ar Republicanet, ez eus breman eun neubeut franmasonet o clasc he skigna dre ar vro.*

*Evelken, me gred e ve guelloc'h gantho derc'hel ho Mahomet en deus hen da vihana clasket atau deski dezho sevel ho eneou varzu Doue, eget en em ruilla dirag skeud ar Republic, n'he deus gouezet biscoas, ann oll her goar, deski d'he mignonet nemet cassoni ha goarizi.*

*Hag ar Ferry a renco dond var he gis, mezec, egis ma c'hoarvez alies ganthan, mæs evelken en devezo cavet ann tu da denna diganeomp 1,400,000 lur hag eo ni a renco ho faëa evid æssaat cass d'ann Algeri ar presant milliget d'eus lezen ann 29 a viz Meurs.*

*Il n'est pas nécessaire d'en dire plus.*

*Quoi ! On proclame que l'on essaie de faire régner la paix entre les Arabes et la France et pour ce faire, on les force à fréquenter des écoles sans Dieu.*

*Mais en qui voulez-vous que les Arabes croient si vous leurs interdisez de croire en Dieu ?*

*Et vous voudriez qu'ils croient en vous, en la République et en Jules Ferry ?... Alors nous n'aurions plus rien d'autre à faire que de leur envoyer quelques centaines d'exemplaires de l'image de la Marianne des républicains, que quelques francs-maçons essaient de diffuser à travers le pays.*

*Tout de même, je crois qu'ils feraient mieux de garder leur Mahomet qui, au moins, a toujours essayé de leur apprendre à élever leurs âmes vers Dieu plutôt que de se vautrer devant l'image d'une République qui n'a jamais su, chacun le sait, qu'enseigner la haine et la jalousie.*

*Et le Ferry devra reculer, piteux, comme cela lui arrive souvent, mais il aura au moins trouvé le moyen de nous soutirer 1 400 000 F et c'est nous qui devons payer pour faciliter l'installation en Algérie du présent maudit qu'est la loi du 29 mars. <sup>994</sup>*

Cette loi du 29 mars 1882 a en effet de quoi excéder les catholiques en général et Feiz ha Breiz en particulier. Elle vient coiffer, deux ans après jour pour jour, les décrets du 29 mars 1880 qui chassaient les jésuites et les congrégations de l'enseignement, puis la loi du 16 juin 1881 qui rendait l'école primaire gratuite. Avec cette loi, qui parachève l'œuvre scolaire de Jules Ferry, l'instruction primaire devient en outre laïque et obligatoire. Comble de l'horreur pour les catholiques fervents de Feiz ha Breiz, cette loi qui condamne les enfants de France à la damnation éternelle voisine dans le temps avec la loi sur le divorce qui brise l'institution familiale conçue comme le socle de toute société civilisée. Ces lois ayant été votées par une assemblée républicaine pleine de francs-maçons que le pape Léon XIII lui-même condamnera

dans son encyclique *Humanu Genum* de 1884,<sup>995</sup> il est évident que pour Feiz ha Breiz, le diable est à l'œuvre et triomphe. Non content de dénoncer les crimes et les forfaits des républicains, Feiz ha Breiz met en évidence l'hypocrisie de leurs discours et de leur devise : liberté, égalité, fraternité.

*Setu ama brema penaoz e troaz ar Republikaned ho c'homzou treus-kamm, evit pesketa an Donkined enn ho roued. Lakit evez lennerien! An afer zo o vont da zisplega da-vad.*

*Emaint o tiskenn euz ho listri. —Ar republikaned eo a lavarer. —Hag hi kerkent ha da grial, evel piged o ragachat e beg gwez dero: bevet al liberte!*

*la, liberte, da lavaret eo, gwir da bep hini da veva enn he roll.*

*An Donkined. — Bevet! mar kirit, an itroun-ze! ... brao hep mar e-bed eo.*

*Ar republikaned. — la da, brao brao kena! va Zonkinedigou. Mes selaouit a-vad: gwir pep hini a zo choum el leac'h ma kar. Sklear eo an dra-ze. Dre ar gwir-ze, ne ket difennet ouz-omp choum en ho pro. Ho kwir-c'hwil eo mouza, mar kirit; mes tavit a-vad, mar-plij, pe anez, unan-bennag en defe fest ar vaz; c'houi a glev?*

*An Donkined (etre ho dent): — Sac'h an dien!*

*Ar republikaned. — Bevet an egalite! An egalite a zo lavaret eo an dud holl ker bras, ker pinvidik, kel lard ha kel leun a ijin hag a spered an eil hag egile.*

*An Donkined. —Bebet an itroun-ze ivez, mar kirit!*

*Ar republikaned. — la da! va Zonkinedigou. Eun dra-bennag a-vad a zo da welet adarre war an dra-ze. C'houi pe ni a zo ar re grenva?*

*Voici maintenant comment les républicains tournèrent leurs paroles torses afin d'attraper les Tonkinois dans leurs filets. Lecteurs, faites bien attention ! L'affaire est éclairante.*

*Ils descendent de leurs navires. — nous parlons des républicains. — Et ils se mettent tout de suite à crier, comme des pies qui jacassent à la cime des chênes : vive la liberté !*

*Oui, liberté, c'est-à-dire le droit de chacun à vivre comme il l'entend.*

*Les Tonkinois. — Vive, si vous le voulez, cette dame !... qui doit être fort jolie.*

*Les républicains. — Oui, certes, magnifique, mes petits Tonkinois ! Mais écoutez bien : le droit pour chacun de s'installer où il veut. La chose est claire. De par ce droit, il ne nous est pas interdit de nous installer dans votre pays. Votre droit à vous, est de bouder, si vous le voulez ; mais taisez-vous, s'il vous plaît sinon quelqu'un va se faire bastonner ; vous entendez bien ?*

*Les Tonkinois (entre leurs dents) : — Saperlipopette !*

*Les républicains. — Vive l'égalité ! L'égalité, c'est-à-dire que tous les hommes sont aussi grands, aussi riches, aussi gras et aussi pleins d'intelligence et d'esprit les uns que les autres.*

*Les Tonkinois. — Vive cette dame là aussi, si vous voulez !*

*Les républicains. — Oui ! mes petits Tonkinois. Il faut cependant bien observer quelque chose là-dedans.*

<sup>995</sup> Texte disponible sur : [http://www.vatican.va/holy\\_father/leo\\_xiii/encyclicals/documents/hf\\_l-xiii\\_enc\\_18840420\\_humanum-genus\\_fr.html](http://www.vatican.va/holy_father/leo_xiii/encyclicals/documents/hf_l-xiii_enc_18840420_humanum-genus_fr.html) (consulté le 21/09/2008)

An Donkined. — Ah, lou!

Ar republikaned. — D-eomp da c'hourinn 'ta!

Gourinn a reont; ar republikaned zo treac'h.

Ar republikaned. — C'houi a wel! Ni a zo krevoc'h evid-hoc'h. An itroun Egalite a zo enn-tu gan-e-omp; ha ma lavarfac'h, va Zinkinedigou, e ve gan-e-hoc'h, fest ar vaz adarre, o veza ma 'z eo ar gaou eun dra iskiz d'ar re-all, nemet d'e-omp-ni holl republikaned.

An Donkined (o komz goustad): — Paol-gornek a zo enn ho c'horf! Bezomp war evez, paotred!

Ar republikaned. — Bevet ar Fraternite! Houma a laka karantez etre an dud, an eil ouz egile.

An Donkined. — Gwelloc'h-gwella, war a welomp! (o komz goustad): digorit ho taoulagad goazed!

Ar republikaned. — Ia, ia! Bevet ar Fraternite! Er c'his-se, va Zonkinedigou, ha c'houi a euteurfe rei d'ho preudeur republikaned eur pikol pez-bara gwenn gant amann, hag ouspenn eur pikol pez-aour? Bezit sioul! ni a roïo d'e-hoc'h an traou-ze d'hon tro, eun deiz da zont.

An Donkined. — Gwell e ve gan-e-omp, aotrounez, kaout eun dra bennag a-vad, brema dioc'h-tu.

Ar republikaned. — Ni a welo divezatoc'h! Evit brema a-vad, tavit ho kinou ha roit dioc'h-tu ar pez a c'houlennomp. Anez, fest ar vaz a gouezo war ho kein hep dale.

An Donkined. — Da c'houzout eo, furlukined!

Ha neuze ar guden a fuill, ar brezel a zao; hag hon arc'hant o veza bet dispignet gant pep seurt diotach, n'oa gwennek e-bed ken e ialc'h ar republikaned, evit kas soudarded da zikour hor

Est-ce nous ou vous les plus forts ?

Les Tonkinois. — aïe aïe aïe !

Les républicains. — Allons donc nous battre !

Ils se battent ; les républicains sont vainqueurs.

Les républicains. — Vous voyez bien ! Nous sommes plus forts que vous. Mme égalité est de notre côté ; et si vous disiez, mes petits Tonkinois, qu'elle est de votre côté, ce serait à nouveau la bastonnade en sachant que le mensonge est quelque chose qui paraît bizarre aux autres mais pas à nous, les républicains.

Les Tonkinois (en parlant doucement) : — Ils ont le diable au corps ! Soyons prudents, les gars !

Les républicains. — Oui, oui ! Vive la fraternité ! C'est elle qui fait régner l'amour entre les gens, les uns pour les autres.

Les Tonkinois. — De mieux en mieux, à ce que nous voyons ! (En parlant doucement) : ouvrez bien les yeux les gars !

Les républicains. — Oui, oui ! Vive la fraternité ! Ainsi, mes petits Tonkinois refuseriez-vous de donner à vos frères républicains une énorme miché de pain blanc avec du beurre et une grosse pièce d'or de surcroît ? Calmez-vous ! Nous vous rembourserons, un jour futur.

Les Tonkinois. — Nous préférierions, Messieurs, avoir quelque chose de ferme tout de suite.

Les républicains. — Nous verrons cela plus tard ! Mais pour l'heure, taisez-vous et donnez-nous sur-le-champ ce que nous demandons. Sinon, des coups de bâton vous tomberont sur le dos sans tarder.

Les Tonkinois. — Apparemment, ce sont des clowns ! Et alors ça dérape, la guerre éclate ; et notre argent ayant été dépensé dans toutes sortes de bêtises, il ne restait pas un sou dans la bourse des républicains pour

<sup>996</sup> F&B n° 25 (23/06/1883)

*bugale geiz enn emgann. Ha setu hi lazet gant ar c'hleze, eun den a-enep kant. Kaer ho deuz ar republikaned, eo gwall iriennet hirio hor gwriad e bro Tonkin; hag eun tammik an dra-ze, va mignoured, dre ho sotoni c'houi, pa'z oc'h eat da voti evit an distagerien gevier-ze.*

*envoyer des soldats secourir nos pauvres enfants dans la bataille. Les voici tombés sous le sabre, à un contre cent. Les républicains ont beau dire et faire, leur tâche est bien compliqué au Tonkin ; et ceci est un peu, mes chers amis, dû à votre propre bêtise puisque vous êtes allés voter pour ces prêcheurs de mensonges.<sup>996</sup>*

Comme nous avons pu le constater, les peuples colonisés ne sont invités à la tribune de Feiz ha Breiz que comme témoins à charge contre la République laïque et ce journal ne semble pas avoir développé de critique propre au colonialisme. Á cela, nous pouvons voir plusieurs raisons : tout d'abord, les peuples exotiques n'intéressent Feiz ha Breiz que dans la mesure où ils peuvent servir d'arguments contre les républicains ; ensuite, l'Église de pie IX et surtout de Léon XIII, qui n'était pourtant pas avare en encycliques, n'en a publié aucune qui soit spécifiquement missionnaire ou coloniale. Ce pape diplomate, qui œuvra incessamment au développement des missions tout en renforçant la centralisation romaine, ne savait que trop que le soutien des états colonisateurs était indispensable à son œuvre même s'il fallait se garder de toute collusion afin que la haine du colonisateur ne se traduise pas par un rejet des missionnaires. La publication d'une encyclique sur les rapports entre missions et colonisation ou de deux encycliques distinctes définissant une ligne pontificale en la matière eût été plus gênante que productive car en fonction de la position adoptée elle aurait accredité l'idée que le catholicisme arrivait dans les fourgons de l'occupant ou aurait mécontenté les États colonisateurs et aliéné leur précieux concours dans l'œuvre évangélique. La solution la plus sage restait donc de ne rien graver dans le marbre afin de profiter des facilités qu'offrait l'expansion coloniale tout en préservant l'autonomie du mouvement missionnaire sous la tutelle directe de Rome.

# Conclusion

Les relations entre missions et colonisation ne peuvent pas se réduire à des formules toutes faites comme « l’alliance du sabre et du goupillon » ou encore « l’anticléricalisme n’est pas un article d’exportation. » Tout au long de cette étude basée sur *Feiz ha Breiz*, j’ai essayé de montrer que ces relations ne sont pas aussi simples que voulait le faire croire une historiographie officielle et bien pensante. C’est la raison pour laquelle, arrivé au terme de cette étude, il convient d’en rappeler les lignes de force mais aussi des faiblesses avant de dessiner quelques pistes de recherches ultérieures.

Dans la première partie, je me suis intéressé à la création de *Feiz ha Breiz* dont le nom claque comme un slogan, *Foi et Bretagne*, un hebdomadaire de huit pages entièrement rédigé en langue bretonne entre 1865 et 1884. Né de l’initiative de Léopold de Léséleuc (1814-1873), sous le patronage de Mgr Sergent, évêque de Quimper et de Léon, le titre fut confié à Arsène de Kerangal, imprimeur officiel de l’évêché et par ailleurs propriétaire du journal légitimiste, *L’Impartial du Finistère*. La rédaction, quant à elle, fut confiée à Goulven Morvan (1819-1891) dont Léopold de Léséleuc avait pu apprécier les qualités lorsqu’il l’avait eu comme élève au séminaire de Quimper.

J’ai ensuite replacé *Feiz ha Breiz* dans le contexte de la presse de son temps. La fin du Second Empire voit, en effet, un développement très important de la presse catholique et notamment des *Semaines Religieuses*. Profitant de l’assouplissement des lois régissant la presse, l’Église de France s’empare de cet outil qui était, jusqu’alors, l’arme favorite de ses détracteurs. Si *Feiz ha Breiz* s’apparente à ces *Semaines Religieuses*, du moins aux meilleures d’entre elles, ce journal s’en différencie assez nettement et se rapproche de la presse populaire de son temps (*L’Ouvrier*). Alors que ses homologues rédigés en français ne traitent en général que de la vie religieuse de leurs diocèses, *Feiz ha Breiz*, comme son sous-titre l’indique, entend donner à ses lecteurs bretonnants des nouvelles de tous les pays et leur offrir des leçons sur tout (*Kelou a bep bro ha kenteliou var bep tra digaset bep sul da gement Christen a gomz brezounek*). Notons, à ce propos, que le mot *kentel* peut signifier aussi bien leçon que morale.

Tout comme son frère d’armes, *L’Impartial du Finistère*, *Feiz ha Breiz* se veut le défenseur de la religion catholique et du monarchisme. Ultramontain et légitimiste, la

première page de ce journal ne fut cernée d'un liseré noir que deux fois : à la mort de Pie IX (1878) et à celle du comte de Chambord (1883) qui ne laissait pas d'héritier. Privé de champion et faisant face à une situation financière délicate, Arsène de Kerangal saborde les deux journaux en 1884.

On peut déceler deux périodes dans les 19 ans de la vie de Feiz ha Breiz : 10 ans de croissance et 9 ans de déclin. Pendant les 10 premières années, Feiz ha Breiz, rédigé par Goulven Morvan, était très généraliste puisque son objectif était l'instruction et l'édification de son lectorat. Bien que nous n'ayons pas retrouvé de listes d'abonnés, on peut estimer leur nombre entre 1500 et 2000 à la fin de cette période. La lecture étant alors une activité familiale et les journaux circulant de maison en maison, on peut légitimement multiplier le nombre des abonnés par 10 voire 15 pour avoir une idée de l'importance du lectorat. Par la suite, le nombre des abonnés ne cesse de décroître et le journal n'en compte guère plus de 200 à sa fermeture. On peut esquisser rapidement ici les causes de ce déclin.

À partir de 1875, l'espoir d'une restauration monarchique s'éloigne et la République laïque qui s'installe est lourde de menaces pour le clergé. Le contenu et le ton rassembleur du journal changent alors sensiblement. Une bonne partie du lectorat s'est sans doute lassée de la virulence des diatribes antirépublicaines qui remplissent les colonnes du journal et ne laisse plus guère de place pour des articles instructifs ou distrayants. Même le talentueux Gabriel Milin (1822-1895), appelé au chevet du titre, de mai 1883 jusqu'à sa disparition en avril 1884, ne parvint pas à redresser la barre.

À partir de là, je me suis posé la question des sources de Feiz ha Breiz au sujet de l'outre-mer et j'ai pu montrer leur diversité et leur variété. Il s'agit tout d'abord des lettres de missionnaires qui, soit lui sont directement adressées, soit sont reprises des *Annales de la Propagation de la Foi* ou de leurs adaptations en breton qu'offrent *Liziri Breuriez ar Feiz*. Il s'agit ensuite de la presse française et étrangère par le truchement de *l'Impartial du Finistère* qui était un journal très bien informé. Ce deuxième canal d'information est cependant difficile à évaluer puisque Feiz ha Breiz cite très peu ses sources contrairement à son alter ego francophone.

Feiz ha Breiz n'étant pas une revue spécifiquement missionnaire et tirant la plus grande part de ses informations des *Annales de la Propagation de la Foi* et des autres publications catholiques, les représentations qu'il donne des « peuples exotiques » ne sauraient être sensiblement différentes de celles de ses sources. L'intérêt de l'étude de Feiz ha Breiz à cet égard réside donc dans la manière dont cet hebdomadaire catholique généraliste

articule et intègre sa vision de l'Autre avec sa conception de la religion, de la société et de la politique. Cette étude a pu en outre montrer les différentes fonctions de l'exotisme comme procédé littéraire dans Feiz ha Breiz.

La question des conceptions linguistiques à l'œuvre dans Feiz ha Breiz et de son lectorat ne pouvait être ignorée car Léopold de Léséleuc, en plus d'être un bretoniste convaincu, était bien conscient que seul un journal en langue bretonne permettrait de toucher efficacement les populations rurales encore largement monolingues. Le public visé par Feiz ha Breiz était donc la paysannerie (assez aisée pour se payer un abonnement), les recteurs de campagne, la petite bourgeoisie et les hobereaux passés par les établissements d'enseignement religieux et attachés à la religion ainsi qu'au légitimisme.

Pour définir le bretonisme, j'ai repris à notre compte la définition de Michel Lagrée : « sous ce terme générique, je retiendrai ici l'ensemble des attitudes qui vont au-delà de l'utilisation de la langue comme simple outil de communication et confère à cette utilisation une signification idéologique avec la dimension d'un engagement. À l'usage simplement véhiculaire se superpose en effet une volonté commune d'apologie et de défense de la langue bretonne, dont l'intérêt pour mon propos tient aux liens, souvent étroits avec l'apologie et la défense de la foi catholique. »<sup>997</sup>

La création d'un journal en langue bretonne posait avec urgence la question de la norme orthographique et de la conception de langue qui primerait. Les défenseurs du *brezhoneg beleg* ou breton de prêtres (un breton truffé de mots français dont la syntaxe et l'orthographe se rapprochent le plus possible de cette dernière langue) s'opposaient aux réformateurs du breton qui, à la suite de le Gonidec, prônaient un breton « plus celtique » servi par une orthographe « scientifique ». Les premiers avaient remporté une victoire sur les seconds en 1855 lorsque le chanoine Alexandre avait remplacé l'abbé Henri à la tête de *Liziri Breuriez ar Feiz*. Dix ans plus tard, le rapport des forces s'était inversé car le bretonisme avait fait son chemin dans les séminaires. Bretoniste lui-même mais pragmatique, Goulven Morvan sut trouver le juste milieu entre la rénovation de la langue par le purisme et la nécessité de se faire comprendre sans peine de son lectorat peu lettré. Il proposa donc dans son journal une synthèse heureuse entre les canons d'une langue littéraire et son parler maternel de la Forest Landerneau. Voulant parler de tout en breton, Goulven Morvan fit sortir la langue de son

---

<sup>997</sup> Michel LAGREE, *Religion et culture en Bretagne*, Fayard, 1992, p 233.

milieu naturel et forgea un outil à la fois apte à décrire des situations inédites et facilement compréhensible par une population paysanne dont il était lui-même issu.

Je me suis ensuite consacré à l'étude du contexte mondial car les 19 années de la publication de *Feiz ha Breiz* (1865-1884) sont celles des prémices de l'expansion coloniale française. Le monde est alors dominé par l'Europe grâce à son avance technologique qui la porte à croire en la supériorité de sa civilisation. En effet, rares sont les peuples qui peuvent s'opposer à la puissance maritime et militaire des États européens.

À défaut de pouvoir déplacer les montagnes, la technologie, l'argent et les armes de l'Europe creusent le canal de Suez, jettent des fils télégraphiques à travers les océans, mettent l'Empire du Milieu à genoux, explorent et s'approprient les zones jusqu'alors blanches des cartes de géographie...

L'Église ne peut évidemment pas rester en marge de ce processus historique puisqu'elle se veut catholique et apostolique. Après avoir passé plus d'un demi-siècle à reconstituer son clergé et à reprendre l'ascendant sur ses ouailles après le traumatisme de la période révolutionnaire, les évêchés bretons bénéficient d'un surplus de vocations religieuses dont une partie s'oriente vers les missions extérieures.

Pour *Feiz ha Breiz*, l'expansion catholique outre-mer permet de relativiser ses revers en Europe : épineuse question des États Pontificaux et montée des nouvelles idéologies (nationalisme, républicanisme, socialisme, anticléricalisme...).

De plus, à l'universalité des droits de l'Homme proclamée par la Révolution, répond pour les catholiques, l'universalité des droits de Dieu. *Feiz ha Breiz* présente le monde comme un immense champ de bataille où le diable et le bon Dieu s'affrontent pour la possession des âmes. Si le catholicisme perd du terrain en Europe, il gagne des âmes par millions outre-mer. Les succès remportés dans les missions extérieures permettent à *Feiz ha Breiz* de faire espérer ses lecteurs en la victoire finale du bien sur le mal, de Dieu sur le diable.

Le mouvement missionnaire étant strictement encadré par Rome et étant au cœur de la politique pontificale de Pie IX et surtout de Léon XIII, il est un des vecteurs principaux de l'ultramontanisme. Le pape est à la fois, pour *Feiz ha Breiz*, un roi malheureux assiégé dans son palais du Vatican par les ennemis de la foi, mais aussi le général en chef qui mène les armées de Dieu à la victoire. L'Église est ainsi non seulement catholique et apostolique mais elle est aussi romaine.

Missions et colonisation ont fait entrer nombre de peuples dans l'univers mental des Bretons. L'étude de Feiz ha Breiz est ici fort intéressante puisqu'elle permet d'appréhender la façon dont se sont construites les représentations mentales autour des peuples exotiques. Depuis Aristote, la première étape de la connaissance est d'en nommer les objets. Le choix des ethnonymes s'avère crucial dans la démarche épistémologique, quel que soit son niveau, puisqu'il engendre une typologie et, partant, une taxinomie. La lexicométrie est ici d'un précieux secours car elle permet non seulement de comptabiliser le nombre d'occurrences d'un nom mais aussi de mettre en évidence ses conditions d'utilisation.

Si certains ethnonymes sont bien et anciennement connus des Bretons (Turc, Arabe, Chinois...), d'autres n'apparaissent qu'en contexte colonial ou missionnaire (Kabyle, Annamite, Kroumir...). L'objectif de Feiz ha Breiz n'étant pas d'offrir à ses lecteurs des descriptions ethnographiques poussées même si cela arrive parfois comme dans le cas des Kabyles, les généralisations abusives y sont légions. Ainsi, les ethnonymes comme Turc ou Arabe peuvent souvent désigner l'ensemble des musulmans. La question de l'origine des différents types humains est clairement posée dans Feiz ha Breiz. S'opposant aux théories darwiniennes (l'homme descend du singe) et au polygénisme (il existe plusieurs races d'hommes) professées par des savants athées et républicains voire francs-maçons comme Broca, Feiz ha Breiz réaffirme la véracité du récit de la Genèse. Les lignées issues des différents patriarches (Noé, Abraham, Ismaël etc.) sont censées expliquer à la fois l'unité et la diversité humaine. Les différences constatées dans le développement sociétal s'expliquent, quant à elles, par le poids du péché originel. Chassées du paradis terrestre, certaines populations sont tombées dans un état de dépravation plus ou moins bas selon la gravité des vices auxquels elles se sont adonnées. Seul le sacrifice d'un dieu sur une croix pour le salut de l'humanité a permis de rompre, selon Feiz ha Breiz, cette descente aux confins de l'animalité.

En regard du nombre des toponymes cités, celui des ethnonymes est faible. En effet, Feiz ha Breiz ne voyant le monde que sous l'angle de la religion, les articles ont bien souvent la même forme : après avoir donné le nom du pays dont il est question, on ne parle que des chrétiens de ce pays, de ses païens, de ses infidèles, de ces sauvages ou demi sauvages. Les Noirs sont eux invariablement qualifiés du nom de *morian* (nègre).

Alors que les anthropologues et des scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle réfléchissent en termes de race, Feiz ha Breiz n'emploie le mot *gouenn* que dans un sens très peu biologisé. Il y est en effet utilisé en concurrence et comme synonyme de lignée. On n'y trouve par exemple aucun équivalent à « race noire ».

Jésus s'étant sacrifié sur la croix pour le salut de tous les hommes sans distinction de peuple ni de race, Feiz ha Breiz montre, récits de missionnaires à l'appui, que, par le baptême, le pire sauvage peut devenir aussi intelligent et vertueux que n'importe quel chrétien d'Europe. La différence entre l'homme sauvage et l'homme civilisé n'est donc pas de nature mais bien de culture.

Si les tenants du monogénisme biblique s'opposent de façon irréductible aux tenants du polygénisme « scientifique », tous se retrouvent sur la notion d'hérédité. D'Hippolyte Taine à Émile Zola, les penseurs, les historiens, les anthropologues et les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle s'accordent sur le poids de l'hérédité. Vertus et vices sont censés se transmettre et s'accroître de génération en génération. C'est ainsi que s'explique, pour les catholiques, la déchéance de certains peuples, les enfants héritant et cultivant les vices de leurs parents depuis le péché originel. C'est la raison pour laquelle voisinent dans Feiz ha Breiz des baptêmes décrits comme des métamorphoses et des récits de missionnaires qui racontent, dans le détail, les difficultés que ces derniers rencontrent pour faire sortir les pauvres infidèles du vice et de la barbarie. Cependant, la capacité de tous les hommes à entendre la Bonne Nouvelle est sans cesse réaffirmée. Si ce n'était pas le cas, à quoi servirait-il que les Bretons désargentés donnent tant pour sauver les âmes de « leurs frères ensevelis dans les ténèbres du péché ? »

En conséquence, la domination des missionnaires sur les indigènes convertis devra cesser dès qu'aura été formé un clergé indigène suffisamment nombreux et qualifié. À l'inverse, pour les colonialistes qui usent de l'argument humanitaire (faire sortir les indigènes de la barbarie), la domination coloniale est pérenne puisque les indigènes ne pourront jamais, ou que très progressivement, parvenir au niveau de leurs « bons maîtres ».

Au-delà de l'indignation et de l'effroi que peuvent susciter certaines pratiques jugées barbares (absence de charité, cannibalisme, dépravation des mœurs, violence des persécutions contre les chrétiens etc.), le ton que prend Feiz ha Breiz au sujet des peuples non chrétiens est celui de la commisération (« pauvres païens »). Ces peuples sont en effet considérés comme victimes du malin qui les maintient sous son joug. Or, la commisération est le plus souvent empreinte de la conscience de sa propre supériorité de la part de celui qui l'exprime. Le contexte de suprématie européenne sur le monde n'est pas étranger à ce sentiment de supériorité et les théories racialistes qui en découlent, bien que combattues par ailleurs, s'insinuent de plus en plus profondément dans la conscience collective des chrétiens d'Europe.

De ce fait, les descriptions que donne Feiz ha Breiz des peuples exotiques ne diffèrent pas beaucoup de ce que l'on peut trouver par ailleurs dans la littérature coloniale. Les

stéréotypes sont les mêmes et seuls le héros diffère. Le conquérant et l'aventurier y sont en effet remplacés par le missionnaire qui, lui, ne tue pas le sauvage mais l'éduque et le sauve. Cependant, dans les deux cas, pour que le héros soit vraiment un héros, le sauvage doit vraiment être sauvage. On retrouve donc dans la littérature missionnaire, à laquelle Feiz ha Breiz participe, les stéréotypes de la littérature coloniale : le nègre fainéant, proche de l'animalité et parlant « petit nègre » ; l'arabe voleur, cruel et hypocrite, le chinois obséquieux, cupide mais industriel... Au fond, la seule différence, mais elle est de taille, entre la littérature coloniale et la littérature missionnaire est que ces catégories sont considérées comme définitives dans le premier cas alors que la conversion au catholicisme et par conséquent l'accession à la civilisation (entendez européenne) est non seulement considéré comme souhaitable mais aussi comme possible.

Au-delà de la description des peuples exotiques et du bienfait que sont pour eux les missions, Feiz ha Breiz utilise l'exotisme comme un procédé littéraire afin de distraire son public. Plus que les plaisanteries sur la couleur incongrue des Noirs et sur les superstitions idiotes des Chinois, c'est le dépaysement de trames narratives bien connues qui frappent le lecteur de Feiz ha Breiz. En les plaçant dans des décors et en les revêtant d'habits orientaux, proches de ceux des contes des mille et une nuits, les rédacteurs de Feiz ha Breiz recyclent des contes et les histoires bien connus du public breton. S'appuyant sur les stéréotypes développés par l'orientalisme, étudiés par Edward Saïd, ces contes se trouvent réactualisés et plus crédibles que dans leur forme originelle.

L'objectif premier de Feiz ha Breiz étant de distraire sainement son lectorat et de l'édifier, les récits de missionnaires qui y sont publiés ressemblent bien souvent dans leur composition aussi bien que dans leur ton à des chapitres de la Vie des Saints. Tous contiennent une morale parfois implicite, parfois explicite.

Feiz ha Breiz se délecte tout particulièrement des histoires de petites esclaves africaines rachetées par de bons missionnaires à leurs méchants maîtres musulmans. Le lecteur peut suivre de semaine en semaine les progrès de ces « petites négresses » confiées aux bons soins des religieuses, il peut y suivre leur apprentissage des vertus et de la foi chrétienne. Notons que la méthode est habile puisqu'elle permet aux prêtres qui écrivent dans Feiz ha Breiz de donner, sans en avoir l'air, un cycle complet de révision de catéchisme à leurs lecteurs.

La Révolution ayant ramené la religion au rang de simple opinion, l'adhésion au catholicisme ne va plus de soi. En réaction, se développe l'idée que résume la formule : « hors

de l'Église, point de Salut. » Par le biais de cet axiome prend forme une conception du monde proche du manichéisme : le diable et le bon Dieu sont aux prises pour savoir lequel d'entre eux possèdera le plus d'âmes. Le malin, appelé « père du mensonge », a créé les « fausses religions » pour détourner les hommes du chemin du paradis. Satan, appelé aussi « singe de Dieu » pour tromper les hommes et les mener en enfer, copie les Œuvres que Dieu et son fils ont mises en place pour assurer son Salut. Les infidèles ne sont donc pas présentés dans Feiz ha Breiz comme des gens mauvais par nature mais bien comme des victimes, des pauvres gens abusés par Satan. Pour Feiz ha Breiz, il ne fait aucun doute que c'est Satan qui pousse les infidèles à se vautrer dans le vice et la barbarie. Ainsi, lors des persécutions, missionnaires et nouveaux chrétiens prient pour, qu'à la vue de leur exemple, leurs bourreaux ouvrent les yeux à la vérité et soient, eux aussi, sauvés.

Feiz ha Breiz, qui voit le diable derrière toutes les atteintes à la religion et au pouvoir de l'Église, n'a de cesse de dénoncer ceux qui entendent laïciser la vie publique. Le départ de Goulven Morvan de Feiz ha Breiz coïncide à peu près avec l'installation définitive de la III<sup>e</sup> République après l'échec de la Restauration monarchique. À partir de ce moment-là, Feiz ha Breiz devient d'autant plus politique et virulent que les menaces se précisent.

Je me suis ensuite attaché à mettre en lumière le débat entre les catholiques et la science laïque, tel qu'il s'exprime dans Feiz ha Breiz, sur l'origine et l'idée de progrès de l'humanité.

En effet, pour Feiz ha Breiz, la civilisation ne s'améliora qu'à condition d'affermir sa soumission à la loi divine, c'est-à-dire à l'Église. En revanche, pour les républicains, la religion doit céder la place à la science pour mener l'humanité sur la voie du progrès.

Feiz ha Breiz voit derrière les lois de laïcisation de l'enseignement, la loi sur le divorce et le refus de nommer des aumôniers pour assister les militaires et les marins, autant de lois scélérates inspirées par le diable lui-même. Il s'agit de détourner la France, « fille aînée de l'Église », de sa mission qui est, depuis Clovis, de défendre l'Église et d'aider à la propagation de la foi. Du point de vue de Feiz ha Breiz, il ne fait aucun doute que les valets de Satan que sont les républicains cherchent à atteindre cet objectif en ramenant les Français au niveau des sauvages, en les privant de leurs guides spirituels et en sapant la base de son organisation sociale qu'est la famille. Voyant dans les malheurs du temps des signes annonciateurs de la colère divine, les accents apocalyptiques ne sont pas absents de Feiz ha Breiz. La traumatisante défaite de Sedan semblant confirmer les prophéties de Notre-Dame de la Sallette, Feiz ha Breiz en appelle au recueillement national. Autrement, la France risque de

connaître le sort de peuples autrefois puissants et prospères comme les Kabyles qui, en raison de leur conversion à l'islam et de la dépravation de leurs mœurs, risquent de disparaître.

La Bretagne, et plus particulièrement la Haute Bretagne, ayant réussi à reconstituer son clergé plus rapidement que d'autres provinces, connaît un excédent de vocations qui, dès les années 1850, préfèrent s'orienter vers les missions extérieures plutôt que de s'agréger à d'autres diocèses français. Bien que les évêques préféreraient garder auprès d'eux certains de ces éléments très dynamiques, le mouvement s'amplifie. Les élèves des établissements religieux d'enseignement et des séminaires s'enflamment en écoutant les conférences données par des missionnaires dont ils lisent les exploits dans les *Annales de la Propagation de la Foi* ou *Liziri Breuriez ar Feiz*. Beaucoup n'aspirent qu'à suivre un frère, un oncle ou un cousin car la vocation missionnaire est souvent une affaire de famille. Ces missionnaires se recrutent surtout dans l'Argoat et dans la frange occidentale de la Haute Bretagne où les Frères des Écoles de Ploërmel sont le mieux implantés.

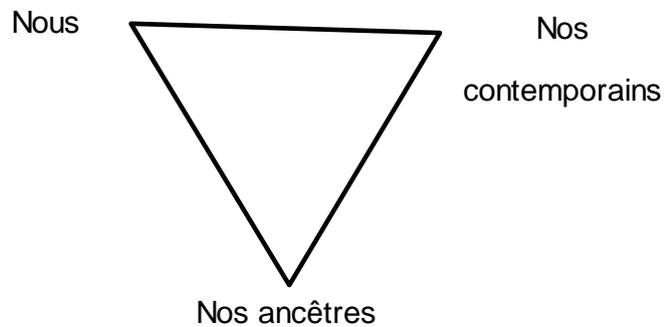
À la suite du Christ, de ses disciples et des apôtres, les missionnaires doivent continuer l'œuvre de l'Église qui ne s'achèvera que lorsque la Bonne Nouvelle aura été portée et entendue partout dans le monde. Abandonnant tout (pays, famille, amis) les missionnaires s'en vont vers des contrées inconnues et bien souvent inhospitalières avec la Bible et leur foi pour seules armes. Afin de mener à bien leur apostolat, ils doivent apprendre les langues et être, au milieu de populations pécheresses, des exemples de sainteté et de dévouement. Ce n'est qu'à ce prix, en incarnant l'amour de Dieu, que les missionnaires et les sœurs peuvent gagner les cœurs les plus durs.

Parti prêcher l'amour de Dieu et de son prochain, le missionnaire ne trouve souvent sur place que la haine, la persécution et parfois le martyre.

L'expérience de la clandestinité pendant la période révolutionnaire a été à l'origine de la vocation de la plupart des fondateurs ou refondateurs de congrégations missionnaires. En effet, dans ces moments de trouble et de danger permanent, les choix personnels prennent une importance capitale. La persécution et la perspective d'une mort prochaine posent au chrétien la question de son Salut de manière urgente : « je n'ai qu'une seule âme et je dois la sauver. » La plupart des missionnaires, dont les *Annales de la Propagation de la Foi* racontent les exploits et les tourments, étaient nés pendant ou juste après la Révolution. Discours missionnaire et discours antirévolutionnaire étaient donc intimement liés. Ainsi, dans les colonnes de *Feiz ha Breiz*, les exploits ou les malheurs des chouans et des prêtres réfractaires côtoient ceux des missionnaires. Il n'est dès lors pas étonnant que se soit développée, dans la

jeunesse catholique bretonne, l'aspiration à vivre sa foi de façon extrême et ceci, jusqu'au martyre.

Les infidèles, quels qu'ils soient, n'étant pas différents de nous par nature mais se situant à un degré inférieur sur l'échelle du progrès, leur situation peut être comparée à celle de nos ancêtres. Dès lors, se met en place un triangle explicatif dont les pointes sont : nous, nos ancêtres, nos contemporains. L'avantage de cette représentation graphique est qu'elle peut être adaptée à quasiment toutes les situations de comparaisons historiques à partir du moment où l'on n'accepte l'idée que le progrès a la même signification pour tous. Feiz ha Breiz étant dans ce cas, on ne s'étonnera pas de voir les ancêtres des Bretons qualifiés de sauvages et comparés aux anthropophages des îles Fidji. Par glissement, les anticléricaux peuvent être comparés aux païens qui persécutent les chrétiens en Corée ou ailleurs.



Ainsi, les missionnaires étant comparés aux apôtres des premiers temps de l'Église, les nouveaux chrétiens des missions sont comparés aux chrétiens de l'empire romain.

Tirant de l'histoire de l'Église la conclusion que c'est dans le sang des martyrs que germent les graines de chrétiens, les persécutions sont considérées comme un mal nécessaire à l'établissement de nouvelles chrétientés. Afin d'appuyer cette idée, Feiz ha Breiz décrit, avec un luxe de détails aux limites du supportable, les différentes techniques en usage de par le monde pour persécuter et martyriser les chrétiens. Le lecteur breton de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait manquer d'établir une analogie avec les martyres relatés dans la *Vie des Saints*.

On pleure beaucoup dans Feiz ha Breiz, que l'on soit paysan, prêtre et même pape. L'élargissement des horizons et la prise de conscience de la dimension mondiale de l'Église font naître au sein de la population une nouvelle sensibilité humanitaire. Le respect et la charité dus aux pauvres ne sont certes pas une nouveauté dans la Bretagne rurale du XIX<sup>e</sup> siècle mais l'aumône se faisait dans une proximité physique et culturelle. Feiz ha Breiz nous permet d'assister au développement de campagnes de charité en faveur de populations lointaines. Il s'agit tout d'abord de secourir les victimes de la famine en Algérie à la fin des années 1860 et plus particulièrement d'aider les orphelinats créés par Mgr Lavigerie. Il s'agit ensuite, dix ans plus tard, de venir en aide à l'Inde. On peut, sans faillir, parler de

développement de cette sensibilité humanitaire puisque les dons versés par les lecteurs de Feiz ha Breiz sont plus importants lors de la deuxième campagne que de la première, alors que la proximité avec l'Algérie est beaucoup plus grande.

Afin d'augmenter les dons à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et à l'Œuvre de la Sainte Enfance, Feiz ha Breiz suscite la commisération en n'hésitant pas à jouer de la corde sensible dans ses articles. L'odieuse réalité de la traite orientale, qui perdure au XIX<sup>e</sup> siècle, est l'objet de nombreux articles et beaucoup insistent sur les rapt d'enfants sous les yeux éplorés de leur mère. Et que dire des articles sur ces orphelinats chinois où les religieuses et les missionnaires recueillent les enfants abandonnés ou jetés dans les rivières ?

Feiz ha Breiz n'est probablement pas étranger au succès de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Basse Bretagne même si cette dynamique concerne toute la province et doit être replacée dans le cadre français puisque la France verse, à elle seule, plus de la moitié des dons recueillis par cette Œuvre dans le monde entier et fournit les deux tiers des missionnaires catholiques.

Le premier argument utilisé par Feiz ha Breiz afin que les Bretons s'impliquent dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi est qu'il s'agit là de la meilleure façon de remercier Dieu de les avoir fait naître dans un pays catholique, loin de la barbarie des infidèles, et par conséquent de leur permettre d'assurer plus facilement leur Salut. La défaite de Sedan, selon Feiz ha Breiz, a rendu évidente la colère de Dieu contre la France et son bras pourrait à nouveau s'abattre sur ce pays s'il ne revenait pas dans le droit chemin. L'Œuvre de la Propagation de la Foi étant celle qui plaît le plus à Dieu, y investir son argent constitue la meilleure « assurance Salut » que l'on puisse trouver. Dans leurs lettres, les missionnaires ne cessent de remercier ceux qui les aident à accomplir leur difficile tâche en les assurant qu'ils sont payés en retour par leurs prières et celles nouveaux chrétiens.

Vendant ainsi une « assurance Salut », Feiz ha Breiz prend bien soin de décrédibiliser la concurrence : les protestants. En effet, ces courtiers (les missionnaires protestants) ne vendent que du vent, puisque seule la religion catholique permet d'accéder au paradis. De plus, ils sont plus soucieux de faire des affaires que d'aider les malheureux infidèles. Pour montrer que le protestantisme est un très mauvais placement, Feiz ha Breiz insiste régulièrement sur le coût faramineux des missions protestantes par rapport au nombre de conversions qu'elles enregistrent et ceci en comparaison avec les missions catholiques si efficaces et dont les membres ne prennent quasiment rien pour eux.

Cette opposition au protestantisme se retrouve aussi dans les liens qu'entretiennent missions et colonisation. En effet, le protestantisme est associé à l'Angleterre alors que le catholicisme est associé à la France, « fille aînée de l'Église ». Missions catholiques et colonisation française semblent donc intimement liées. Depuis François Ier, la France se veut la protectrice des missions catholiques et des chrétiens d'Orient et la politique extérieure du Second Empire est en grande partie assise sur cette revendication. À l'exception notable du « royaume arabe », cher à Napoléon III, la France utilisera continuellement ce rôle comme le levier de sa diplomatie et la IIIe République laïque n'y dérogera pas.

« L'alliance du sabre et du goupillon » ne repose cependant que sur une communauté d'intérêts à un moment donné de l'Histoire. En effet, l'église catholique avait été échaudée par l'expérience du patronato, c'est-à-dire, la délégation aux royautés ibériques de la charge d'évangéliser les populations conquises. Les indigènes avaient certes été évangélisés mais ils avaient surtout été décimés et à moitié réduits en esclavage. C'est la raison pour laquelle avait été créée la Congrégation pour la Propagation de la Foi (Congregatio de Propaganda Fide) en 1622. L'objectif devient alors d'envoyer des missionnaires de par le monde afin de christianiser des royaumes en dehors de toute conquête par un État européen.

Lors de la reprise de l'expansion européenne outre-mer au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Église entend conserver sa liberté d'action même si elle a besoin du soutien logistique des puissances européennes et notamment de la France. De leur côté, les républicains français ont tout intérêt à soutenir les missions qui, grâce à leurs écoles, forment à peu de frais les relais indigènes dont les autorités coloniales ont besoin. Même s'ils sont eux-mêmes athées et pratiquent, en France, une politique anticléricale, les républicains ne voient pas non plus d'inconvénient à ce que les missionnaires civilisent (entendons christianisent) les indigènes et leur inculquent une religion qui prône le respect des hiérarchies et de l'ordre établi. « L'anticléricisme n'est pas un article d'exportation » disait Gambetta à Mgr Lavignerie.

Les missionnaires, à partir des années 1880, se trouvent donc dans une situation paradoxale. D'un côté, ils sont chassés par les lois de laïcisation d'une France dont ils réproouvent l'évolution vers le scientisme et le matérialisme et d'un autre côté, ils doivent leur succès outre-mer au fait qu'ils enseignent sa culture auréolée du prestige de la domination. En effet, les indigènes envoient leurs enfants dans les écoles des missionnaires en espérant comprendre et capter la puissance du colonisateur. De plus, en contexte colonial, les missionnaires ont tendance à moins respecter les cultures autochtones puisqu'ils partagent

avec le colonisateur les mêmes références culturelles à défaut d'avoir les mêmes idées politiques.

Cependant, il serait tout à fait exagéré de réduire les missions catholiques à de simples auxiliaires de la colonisation française. Les frictions sont en effet nombreuses entre les missionnaires et les autorités coloniales : utilisation des langues vernaculaires dans la liturgie et l'enseignement, dénonciation de l'hypocrisie du discours sur les Droits de l'Homme... De plus, Feiz ha Breiz montre clairement que si des collaborations sont possibles et mêmes souhaitables, les deux mouvements suivent des logiques indépendantes.

C'est sur ce point que j'en arrive à évoquer les limites que je trouve à ce travail et les perspectives de recherches qu'il ouvre.

Les limites sont établies par le type même de la recherche menée. Travaillant sur l'étude un corpus précis à travers une thématique définie, il convenait de ne pas trop s'en écarter sous peine de se livrer à une nouvelle synthèse voire à un plagiat de l'historiographie coloniale et missionnaire. C'est la raison pour laquelle je me suis efforcé de ne m'éloigner ni du sujet ni du corpus malgré de fortes tentations. En effet, contraint par le corpus qui s'arrête en 1884, juste avant la Conférence de Berlin et les débats sur la colonisation à la chambre en 1885. Je n'ai donc pu que les évoquer à défaut de les étudier puisque Feiz ha Breiz (1865-1884) est évidemment muet à leur sujet. De la même manière, on ne pouvait s'attendre à trouver dans Feiz ha Breiz une critique détaillée du mode de fonctionnement et des conséquences de la colonisation puisque ce n'est qu'après la disparition de ce journal qu'ils se mettent réellement en place. J'ai donc dû me contenter d'en étudier les prémices et de montrer dans quelle mesure ils annonçaient les développements ultérieurs de leur objet.

Travaillant à l'étude d'un corpus, il paraissait nécessaire de mettre le lecteur en contact direct avec lui. C'est la raison pour laquelle j'ai estimé qu'aucune idée ne pouvait être avancée sans être appuyée par une ou plusieurs citations. De ce fait, j'ai privilégié les citations suffisamment longues pour laisser les mots et les idées dans leur contexte. De la même manière, j'ai dû citer quelques articles à plusieurs reprises car je ne voulais pas, non plus, alourdir la lecture par des renvois trop nombreux. Bien entendu, les traductions proposées ne sont pas des traductions littéraires, elles ont pour seul objet d'aider ceux qui ne lisent pas le breton à comprendre le contenu et à apercevoir la phraséologie particulière de Feiz ha Breiz.

Le point le plus délicat est, à mon sens, le problème de l'empathie avec le sujet que d'aucuns pourraient percevoir. Il est vrai, qu'à moins d'être complètement insensé, on ne se

lance pas dans l'étude d'un sujet par hasard. Cependant, le chercheur se doit, au-delà de ses convictions personnelles, à un « agnosticisme méthodologique. » Pour mener ce travail à bien, j'ai donc dû oublier un temps mes croyances, convictions et connaissance scientifiques d'homme du début du XXI<sup>e</sup> siècle pour appréhender, avec la plus grande justesse possible, les fondements et la virulence des questions scientifiques, religieuses et politiques des contemporains de Feiz ha Breiz. J'ai essayé de me glisser, tour à tour, dans la peau et l'esprit d'un recteur de campagne puis d'un paysan bas breton lisant Feiz ha Breiz afin d'identifier et de comprendre le fonctionnement des ressorts logiques et culturels à l'œuvre dans le cadre de ma thématique. Ce sont donc ces constructions mentales, mises en perspective avec les raisonnements proposés par leurs adversaires (républicains et athées), que j'ai exposées dans mon travail. La pensée n'étant pas indépendante du langage, la formulation de certaines idées n'allait pas sans soulever des questions éthiques. Les difficultés ne venaient pas tant de Feiz ha Breiz que des idées scientifiques de cette époque. Si le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle peut comprendre aisément qu'un mot, comme « nègre », n'avait pas forcément une valeur péjorative au XIX<sup>e</sup> siècle, l'explication des idées racistes est beaucoup plus périlleuse. Puisque je cherchais à suivre des raisonnements d'un autre temps, je ne pouvais faire autrement que de reprendre, en partie du moins, leurs présupposés et leur vocabulaire, aussi fallacieux soient-ils. L'utilisation massive de guillemets aurait peut-être été une solution envisageable mais aurait gâché un texte déjà lourd. Que les juifs, musulmans, protestants, Noirs, Amérindiens, Chinois, et tous mes autres collègues en humanité se rassurent : l'auteur ne fait pas siennes les théories racistes, racialistes et colonialistes exposées ici et là dans ce travail.

Certains remarqueront peut-être l'absence d'un index et d'annexes et il me paraît important d'en expliquer la raison. Constituer un index n'est pas difficile et j'ai procédé quelques essais qui se sont révélés peu concluants. En effet, si cet outil est utile en Histoire événementielle, dans les biographies et dans bien d'autres types de monographies, il se prêtait assez mal à notre sujet qui traite surtout de représentations. Pour ce qui est des annexes, il me semble que les exemples cités sont suffisamment longs et référencés pour que les chercheurs, qui souhaitent aller plus loin, puissent retrouver dans les collections disponibles de Feiz ha Breiz les articles qui les intéressent. En outre, j'ai indiqué l'adresse des sites internet où sont disponibles les documents cités.

Les pistes de recherche qui s'ouvrent au sortir de ce travail découlent, pour nombre d'entre elles, des limitations que je m'étais imposées et je peux en esquisser d'ores et déjà

quelques unes. Elles sont, tout d'abord, du domaine de l'étude littéraire et linguistique. La richesse et la plasticité du breton de Feiz ha Breiz sont sûrement apparues à ceux qui connaissent le breton. Or, les outils lexicométriques dont je n'ai exploré qu'une infime partie des possibilités, permettraient de mener à bien une étude de la langue de Feiz ha Breiz en général et de Goulven Morvan en particulier.

Me bornant à l'étude de la représentation des peuples exotiques et des missions, je n'ai traité de l'histoire coloniale que dans la mesure où elle apportait des informations intéressantes à mon étude. L'ambiguïté du discours de Feiz ha Breiz sur la colonisation pourrait donc aisément faire l'objet d'une étude plus détaillée en utilisant notamment, de manière plus systématique, les renseignements de nature événementielle contenus dans Feiz ha Breiz. Toutefois, cette étude resterait limitée au regard de la date d'extinction du titre (1885) qui donne réellement le départ de la course aux empires coloniaux. Il serait dès lors intéressant d'étudier de quelle manière ont évolué les catholiques bretons sur ce sujet en comparant, par exemple, les idées développées dans Feiz ha Breiz avec celles de son successeur du même nom (1900-1944) afin d'y déceler les éléments de continuité et de rupture. De même, des ouvrages du XXe siècle, comme *Dindan gouriz ar bred* de Fransez Kervella et surtout *War roudoù or misionerien* de Mgr. Favé, pourraient, avec d'autres, élargir et approfondir mon travail. Il serait même possible d'aller plus loin en étudiant comment les stéréotypes de l'imaginaire missionnaire que nous avons décortiqués se retrouvent encore dans le mouvement et la phraséologie humanitaire actuelle dont Rony Brauman, par exemple, nous donne un aperçu saisissant.<sup>998</sup>

Dans une première version du plan de cette étude, il était prévu de faire un chapitre sur les éléments d'antisémitisme contenus dans Feiz ha Breiz. Cependant, comme elle aurait été par trop hors sujet puisque les Juifs ne sont pas un « peuple exotique » en relation avec le monde missionnaire, j'ai préféré réserver cette étude à plus tard.

A vrai dire, j'attends beaucoup des critiques qui seront formulées sur mon travail car cette thèse, loin de marquer le point final d'un travail abouti, m'a fait contracter le virus de la recherche et m'a appris que seule l'humilité et la passion nous faisaient progresser.

---

<sup>998</sup> Rony BRAUMAN, « mission civilisatrice, ingérence humanitaire » *Le Monde Diplomatique*, Septembre 2005, p.2.

# Bibliographie

## Corpus

Collection complète de Feiz ha Breiz (1865-1884) (disponible à la bibliothèque municipale de Rennes sous la cote 29 456.)

MORVAN Goulven, *Kenteliou hag istoriou a skuer vad*, Lefournier & Salaun, Brest & Kemper, 1889, 503p.

## Autres sources primaires

*Annales de la Propagation de la Foi*, consultable à la bibliothèque de l'évêché de Rennes  
*Journal des voyages*

*Lettres Apostoliques*

*Liziri Breuriez ar Feiz*, Aucune collection complète n'existe mais de nombreux exemplaires sont disponibles à la bibliothèque de l'évêché de Quimper, à la bibliothèque du monastère de Landévennec, au CRBC de Brest.

## Bibliographie sur Feiz ha Breiz

Le DU Jean & Le BERRE Yves, *Textes choisis dans Feiz ha Breiz*, Studi n°11 CRBC et CRDP Rennes, Avril 1979, 137p

CALVEZ Ronan, « *Un paysannisme breton* » *Feiz ha Breiz (1865-1875) et la société bretonne*, Mémoire de maîtrise sous la direction de M-T Cloître, UBO, 1993, 247p.

CALVEZ Ronan, *Vie et mort du paysanisme breton : Feiz ha Breiz (1865-1875)*, in *La Bretagne linguistique* n°11, pp 77-96.

## Dictionnaires, encyclopédies et atlas

*Annuaire Catholique de France*, 25ème édition, Publicat, Paris 1993.

BALBI Adriano, *Abrégé de géographie : rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes*, Paris, J. Renouard, 1834, 1364 p.

*Clergé de Quimper et de Léon 1801-2001*, en consultation à la bibliothèque de l'évêché de Quimper.

DUBOIS Jean MITTERAND Henri DAUZAT Albert, *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Larousse-Bordas 1998

DUBY Georges, *Atlas historique*, Larousse, Paris, 1995, 331p.

*Encyclopédie Catholicisme hier Aujourd'hui demain T13*, Letouzey et Ane, Paris, 1993.

FALLEX Maurice, *Nouvel atlas*, Delagrave, Paris, 1929, 79p.

FAVEREAU Francis, *Geriadur ar brezhoneg a-vremañ*, Skol Vreizh, Montroulez, 1992.

FREMY Dominique et Michèle, *Quid 2000*, Robert Laffont, 2000.

GALLOUEDEC/ MAURETTE/ MARTIN, *Géographie cours complet*, Hachette, 1928, 221p.

HEMON Roparz, *Geriadur istorel ar brezhoneg*, Preder, Plomelin, 1976-1979. 3232p  
 JOLLY Jean ROBERT Adolphe, *Dictionnaire des parlementaires français : notices biographiques sur les ministres, sénateurs et députés français de 1889 à 1940*, Paris: Presses universitaires de France, 1960  
*Le Robert*, 2002.  
 LIAUZU Claude, *Dictionnaire de la colonisation Française*, Larousse, 2007, 652p.  
 RAOUL Lucien, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, Al Liamm, 1992, 432p.  
 RAOUL Lucien, *Un siècle de journalisme breton*, Le Signor, Le Guilvinec, 1981, 739p.  
*Trésor de la Langue Française*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, CNRS  
 WIKIPEDIA, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil>, à utiliser avec rigueur.  
 BALCOU Jean, LE GALLO Yves dir., *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Coop Breizh, Paris-Spezet, 1997.

## **Livres, travaux universitaires, actes de colloques et articles**

AGERON Charles-Robert, *Gambetta et la reprise de l'expansion coloniale*, Revue française d'histoire d'outre-mer, 1972, n°215, pp. 165-204.  
 AGERON Charles-Robert, textes de la revue L'Histoire réunis par, *L'Algérie des Français*, Seuil, Paris, 1993, 371p.  
 ALBERT Pierre, *Histoire de la presse politique nationale au début de la IIIe République (1871-1879)*, Université Paris-Sorbonne et Lille: Atelier Reproduction des thèses, 1980, 1599p.  
 ALEXIS M-G, *La barbarie africaine et l'action civilisatrice des missions catholiques*, H. Desslain, Liège, 1889.  
*An Testamant Nevez*, 2 tomes, Al liamm, 1969.  
 ANDRE général P. J., *Contribution à l'étude des confréries religieuses et musulmanes*, préface de J. Soustelle, gouverneur général de l'Algérie, La Maison des Livres, Alger, 1956, 368p.  
 ANGLEVIEL Frédéric, *Histoire de la Nouvelle-Calédonie: nouvelles approches, nouveauxobjets*. Paris, L'Harmattan, 2006,350p.  
 ANTILLE Géraldine, *les chrétiens cachés du Japon*, Genève, Labor et fides, 2007, 108p.  
*Ar bibl*, An Tour-Tan, 5 tomes, Pederneq, 1881-1986.  
 ARNAUD Didier, « Les historiens en guerre contre la colonisation « positive » », *Libération*, 09/04/2005  
 AUBERT Roger, *Vatican I*, Paris édition de l'Orante, 1964, 341p.  
 AVENEL, Henri et al, *Histoire de la presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*. Paris: E. Flammarion, 1900, 884p  
 BALCOU Jean, LE GALLO Yves (Dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Coop Breizh, Paris Spezet, 199, 1255 p.  
 BANCEL Nicolas et al., *Zoos humains : Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004. 486p  
 BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, VERGES Françoise. *La colonisation française*, Milan, 2007. 63p  
 BANCEL Nicolas, BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE Sandrine, Ces zoos humains de la République coloniale, *Le monde diplomatique*, Août 2000.  
 BASCHET Jérôme, *La civilisation féodale*, Aubier, 2004, 565p.

- BEAUMONT Pierre de. *Les Quatre Evangiles et Actes des Apôtres*, Fayard-Mame, 1975, 541p.
- BELLANGER, Claude, RENOUVIN Pierre, *Histoire générale de la presse française*, T2 & T3 Paris, Presses universitaires de France, 1969.
- BERSTEIN Serge, MILZA Pierre, *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, Hatier, Paris, 1996, 538 p.
- BIHAN Herve, Un notennoù hag un evezhiadennoù bennak a-zivout Breizh ha Santiago-de-Compostela, *Hor Yezh*, n° 220, gouañv 1999.
- BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, LEMAIRE Sandrine, *La fracture coloniale – La société française au prisme de l'héritage colonial*, La Découverte, Paris, 2005-2006, 315p.
- BOBRIE François, Finances publiques et conquête coloniale : le coût budgétaire de l'expansion coloniale entre 1850 et 1913, *Annales ESC*, no 6, 1976, pp. 1225-1244.
- BORM Jan, COTTRET Bernard, ZORN Jean-François (dir.), *Convertir/Se convertir : regards croisés sur l'histoire des missions chrétiennes*, Nolin. Collection Les champs libres, Paris, 2006, 202p.
- BRASSEUR Paule. *Les missions catholiques à la création de l'AOF, leur développement et leur gestion*, disponible sur : <http://tekrur-ucad.refer.sn/IMG/pdf/14S1BRASPA.pdf>, consulté le 15/08/2008
- BRAUDE Benjamin, « The Sons of Noah and the Construction of Ethnic Geographical Identities in the Medieval and Early Modern Periods », *The William an Mary Quaterly*, 3e série, vol. LIX, 1, janvier 1997, p. 103-142.
- BRAUDEL Fernand, *Grammaire des civilisations*, Arthaud, 1992. 606p
- BRAUMAN Rony, « Mission civilisatrice, ingérence humanitaire », *Le Monde Diplomatique*, Septembre 2005, p.2.
- BRIGANT Jacques Le, *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, Barrois l'aîné, Paris, 1887.
- BRIS Michel le (Dir.), *Indiens des plaines*, Hoëbeke (Paris) Abbaye de Daoulas, 2000, 190 p.
- BRUNSCHWIG Henri, *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français*, Armand Colin, Paris, 1960, 200 p.
- CABANEL Patrick et DURAND Jean-Dominique, *Le grand exil des congrégations religieuses françaises, 1901-1914*, colloque international de Lyon, Université Jean-Moulin-Lyon III, 12-13 juin 2003, Publié par Editions du CERF, 2005, 489 p.
- CALVET Louis-Jean, *Linguistique et colonialisme*, Editions Payot, 1974, 329p.
- CALVEZ Ronan GUILLOU Chantal JARNOUX Philippe, TRANVOUEZ Yvon (dir), *Langues de l'Histoire, Langues de la Vie : Mélanges offerts à Fañch Roudaut.*, Brest, Les amis de Fañch Roudaut, 2005, 564 p.
- CAPERAN Louis, *le problème du salut des infidèles. Essai historique*, Nlle. éd. rev. et mise à jour, Toulouse, 1934, 616 p.
- CARON François, *La France des patriotes de 1851 à 1918*, Fayard, Paris, 1985, 734 p.
- CARRER Philippe, *le matriarcat psychologique des Bretons*, Payot, 1982.
- CARRIERE Jean-Claude, *La controverse de Valladolid*, Le pré aux Clercs/Pocket, Paris, 1992, 253p
- CARY-ELWES Columba. *La Chine et la croix: essai d'histoire missionnaire*. Paris :
- CASTA-ROSAZ Fabienne, *Histoire de la sexualité en occident*, La Martinière, Paris, 2004, 224p.
- CERTEAU Michel de, « Une variante : l'édification hagio-graphique », *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p 274-288
- CESAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, 2000. 58p

- CHARLES Pierre, « Les Noirs, fils de Cham le maudit », *Nouvelle revue théologique*, 1928, t. LV, p 721-739.
- CHARLES Pierre, 1939, « Les antécédents de l'idéologie raciste », *Nouvelle revue théologique*, 1939, t LXVI, p 131-156
- CHARON Jean-Marie, *La presse en France de 1945 à nos jours*, Paris: Éd. du Seuil, 1991, 416p.
- CHATEAUBRIAND François-René, *Atala, René*, (1801-1802), Garnier-Flammarion, 1964, 176p.
- CHATEAUBRIAND François-René, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811, Garnier-Flammarion, 1968, 446 p.
- CHATEAUBRIAND François-René, *Œuvres complètes. 2, Génie du christianisme*, 1802 Garnier-Flammarion, 1999, 749 p.
- CHEBEL Malek, *L'esclavage en terre d'islam*, Fayard, Paris, 2007, 496 pages
- CHENAUX P. La France, la Belgique et les missions. *Revue du Nord*, 1997, Vol. 79,
- CHOLVY Gérard (Actes réunis par), *L'éveil des catholiques français à la dimension internationale de leur foi. XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Centre régional d'histoire des mentalités, Université Paul Valéry Montpellier III, 1996, 184 p.
- CHOLVY Gérard, HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France (1800-1880)*, Privat, Toulouse, 2000, 287p.
- CHOLVY Gérard, HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France (Géographie XIX<sup>e</sup> -XX<sup>e</sup>)*, Privat, Toulouse, 2000, 256p.
- CHOLVY Gérard, HILAIRE Yves-Marie. *Histoire religieuse de la France (1880-1914)*, Privat, Toulouse, 2000, 207p.
- COMTE Gilbert, *L'empire triomphant 1871/1936, Tome 1*, Denoël, 1888, 390p
- COPANS Jean, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Armand Colin, 2005, 128p.
- CRETOIS André, PELTIER Clément, *La Politique coloniale de la France de 1878 à 1904 vue par la presse rennaise*, maîtrise d'histoire, Université de Rennes 2, 1972 (Dir. Denis), 142p.
- DAENINKX Didier, *Cannibale*, Folio, 1999, 108p
- DAUMAS colonel Eugène FABAR capitaine, *La Grande Kabylie, Etudes historiques*, Paris, Hachette, 1847, 488 p.
- DAUMAS général Eugène, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, Hachette, 1853, 392 p.
- DELACAMPAGNE Christian, *Une histoire de l'esclavage*, Le Livre De Poche, 2002. 319p
- DESDEVISES DU DÉZERT Georges, *L'Église et l'État en France. Tome second, Depuis le concordat jusqu'à nos jours : 1801-1906*, Paris: Société française d'imprimerie et de librairie, 1908. 365p.
- DION Michel, « Gravatt, Patricia. — L'Église et l'esclavage. », *Cahiers d'études africaines*, 173-174, 2004
- DOUJET Daniel, *JAFFRE Job, Yann ar Baluc'henn*, Dastum, 1986, 255p.
- DUCORNET Etienne, *Matteo Ricci, le lettré d'Occident*, Paris : Cerf, 1992. 185p. Editions du Cerf, 1959. 422p.
- ESSERTEL Yannick, *L'aventure missionnaire lyonnaise 1815-1962*, éditions du CERF, Paris, 2001, 432p.
- ETCHEGARAY Roger, « L'effort missionnaire des Basques à travers les siècles », *VIII<sup>ème</sup> Congrès d'Etudes Basques (1948 Biarritz)*, Donostia-San Sebastián : Eusko Ikaskuntza, 2003, P. 899-912.
- FANON Frantz, SARTRE Jean-Paul, CHERKI Alice, *Les damnés de la terre*. La Découverte, 2004. 311p

FARAUD Henry, *Dix-huit ans chez les sauvages : voyages et missions de Mgr. Henry Faraud, évêque d'Anemour, vicaire apostolique de Mackensie, dans l'extrême Nord de l'Amérique Britannique*, Paris [etc.]: R. Ruffet & cie. 1866, 456p. Disponible sur <http://www.ourroots.ca/f/toc.aspx?id=1210>

FAROUA Mahmoud, *La gauche en France et la colonisation de la Tunisie (1881-1914)*, Paris, L'Harmattan, 2003, 236 p.

FAUCON Narcisse, *Le Livre d'or de l'Algérie – Biographies*, tome 1er, Challamel et Cie éditeurs, Paris, 1889

FAVE Visant, *War roudou or missionerien*, Emgleo Breiz, 1989, 307 p.

FERRO Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme*, Robert Laffont, Paris, 2003, 843p.

FERRO Marc, *Histoire des colonisations, des conquêtes aux indépendances, XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Seuil, 1994. 595p

FINKELSTEIN Israel, ASHER SILBERMAN Neil, *La Bible dévoilée*, Editions Gallimard, 2004. 554p

FOUCHER Lorraine de, « Sarah Palin, les dinosaures et le créationnisme », *Le Monde*, 30/09/2008. [http://www.lemonde.fr/elections-americaines/article/2008/09/30/sarah-palin-les-dinosaures-et-le-creationnisme\\_1101006\\_829254.html](http://www.lemonde.fr/elections-americaines/article/2008/09/30/sarah-palin-les-dinosaures-et-le-creationnisme_1101006_829254.html)

FREDRICKSON Georges, *Le racisme : une histoire*, Liana Lévi, Paris, 2003, 224 p.

GADILLE Jacques, *La pensée et l'action politiques des évêques français au début de la III<sup>e</sup> République (1870-1883)*, Paris, Hachette 2 vol., 351 et 334 p.

GARABY M. de, « Détails sur M. Le Brigant », in *Annuaire des Côtes du Nord*, 1848

GAUTIER Élisabeth, « *L'Impartial du Finistère* », *journal catholique et légitimiste... de combat au début de la 3<sup>e</sup> République (1870-1883)*, maîtrise d'histoire, Université de Brest, 1995, 190 p. (17/11/1995)

GENET Jean, *Les nègres*, Galimard, Paris, 2005, 183 p.

GIDE Charles. À quoi servent les colonies ? , *Revue de géographie*, 1885, pp. 1-24.

GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, La Table Ronde 1972, 506p.

GIRAULT René, *Diplomatie Européenne et impérialismes 1872-1914*, Masson, Paris, 1979, 253p.

GIROD Michel, *Penser le racisme : de la responsabilité des scientifiques*, Calmann Lévy, Paris, 2004, 154 p.

GOBINEAU Comte de, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Frmin-didot, 1884, 2e éd., 2 vol., disponible sur <http://gallica.bnf.fr/>

GOLDING Gordon, *Le Procès du singe : La Bible contre Darwin*, Editions Complexe, 2006. 173p.

GRANDMAISON Olivier Le Cour. *Coloniser, Exterminer : Sur la guerre et l'État colonial*, Fayard, 2005. 365p

GRAVATT, Patricia, *L'Église et l'esclavage*. Paris, L'Harmattan, 2003, 138 p.

GROELL Jules, *Le révérend Père Amet Limbour, Fondateur de l'Ecole Apostolique des Petits Clercs de St-Joseph (1841-1915)*, Grenoble, Imprimerie Saint-Bruno, 1926, 149p.

GRUZINSKI (Serge), *Les quatre parties du monde*, La Martinière/ Seuil, 2004, 550p.

GUIFFAN Jean, *Histoire de l'anglophobie en France - De Jeanne d'Arc à la vache folle*, Terre de Brume, Rennes, 2004, 278 p.

GUIOMAR Jean-Yves, *Le bretonisme*, Société d'Histoire et d'archéologie de la Bretagne, Mayenne, 1987, 444p

HALEY, Alex, SISSUNG Maud (trad.). *Racines*, Paris, Éd. Alta, 1977. 476p

HANOTAUX Gabriel, MARTINEAU dir. *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde, tome V : l'inde et l'Indochine*, 1932.

- HANOTEAU général LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes Kabyles*, Challamel, Paris, 1872-1873, 3 vol. (2<sup>e</sup> éd. 1893).
- HATIN Eugène, *Bibliographie historique et critique de la presse Française*, Editions anthropos, Paris, 1965, 660 p.
- HEMON Roparz, *cours élémentaire de breton*, Gwalarn, 1932 & Al Liamm, 5e édition, 1967, 141p.
- Histoire et Patrimoine* n°3, 2005
- JACQUIN Françoise et ZORN Jean-François (dir.) *L'altérité religieuse : un défi pour la mission chrétienne*, Karthala. Collection Mémoire d'Églises, 2001, 397 p.
- KAYSER Jacques, *Le quotidien Français*, Armand colin, Paris, 1963, 171p
- KEMENER Yann-Fañch, *Carnets de route*, Skol Vreizh 1996, 357p.
- KOUME Nathalie, Le Japon ne sera pas chrétien, *L'histoire*, n° 333, Août 2008, p.38-43.
- L'État colonial, *Politix* n°66, Lavoisier, Paris, 2004, 236p
- L'Histoire*, dossier « Dieu contre Darwin », n° 328, Février 2008,
- L'Histoire*, dossier « La colonisation en procès », n°302, Octobre 2005,
- La Bible de Jerusalem*, Fleurus/Cerf, 2001, 2559p
- LAGRÉE Michel, *Religion et cultures en Bretagne 1850-1950*, Fayard, 1992, 601p
- LAGRÉE Michel, *Religion et modernité*, PUR, Rennes, 2002, 314p.
- LAMARTINE Alphonse de, *Discours à la chambre des députés, 2 mai 1834*
- LASTOURS Guy, « Le cardinal Lavignerie : la croix et le drapeau », *pnha* n°30, novembre 1992. disponible sur :
- [http://www.alger-roi.net/Alger/religion/pages\\_liees/cardinal\\_lavignerie\\_pn30.htm](http://www.alger-roi.net/Alger/religion/pages_liees/cardinal_lavignerie_pn30.htm)
- LAVIGNERIE Mgr. Martial de, *L'armée et la mission de la France en Afrique*, Alger, 1875
- LAVIGNERIE Mgr. Martial de, *L'esclavage Africain*, Procure des missions d'Afrique, 1888.
- LE BERRE Yves, BLANCHARD Nelly, CALVEZ Roman, *Qu'est-ce que la littérature bretonne ? : Essais de critique littéraire XV-XXe siècles*, PU Rennes, 2006, 238 p.
- LE BERRE Yves, *Essai de définition et de caractérisation de la littérature en langue bretonne entre 1790 et 1918*, Thèse de lettres, UBO, 19882
- LE BERRE Yves, *GUILLOME Joachim, Livr el labourer : Géorgiques bretonnes : d'après l'édition bilingue de 1849*, Brest: Centre de recherche bretonne et celtique, 1991, 228p.
- LE BERRE Yves, *La propagande révolutionnaire et contre-révolutionnaire dans la littérature bretonnante du XIX<sup>e</sup> siècle*, in *La Révolution française dans la conscience intellectuelle bretonne du XIX<sup>e</sup> siècle*, CRBC, 1988, p 178.
- LE BERRE Yves, LE DU Jean, MORVANNOU Fañch, *Prosper Proux (1811-1873)*, CRBC, Brest, 1984, 343 p.
- LE MERCIER D'ERM Camille, *Une « armée de chouans », le drame politique de l'armée de Bretagne (1870-1871)*, Perrin, 1975
- LEROY-BEAULIEU Pierre, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, Guillaumin, 1874, 461p
- Les Collections de L'Histoire*, L'Islam et le Coran, n°30, Janvier-Mars 2006, 98p
- Levr a gelennadurez kristen evit eskopti Kemper ha Leon*, Kerangal, Kemper, 1904, 291p.
- LIAUZU Claude, *Histoire de l'anticolonialisme en France*, Armand Colin, Paris, 2007, 303p.
- LOYOLA Ignace de, *Ecrits*, Desclée de Brouwer, 1991,
- LUCAS Philippe, VATIN Jean-Claude, *L'Algérie des anthropologues*, Maspéro, Paris, 1975, 294p.

- LUIZARD Pierre-Jean (dir.), *Le choc colonial et l'islam. Les politiques religieuses des puissances coloniales en terres d'islam*, La Découverte, Paris, 2006, 546p.
- LUZEL François-Marie, *Gwerziou I&II*, Maisonneuve & Larose 1971, fac-similé de l'édition de 1868-1890.
- M'BOKOLO Elikia (entretien), « Le travail forcé, c'est de l'esclavage », *L'Histoire* n°302, Octobre 2005, pp. 66-71.
- MANCERON Gilles, *Marianne et les colonies*, La Découverte, Paris, 2003, 318p.
- MARSEILLE Jacques, « Six questions sur le Capitalisme », *L'Histoire* n°113, octobre 2006
- MARSEILLE Jacques, *Empire colonial et capitalisme, histoire d'un divorce*, Albin Michel, Paris, 1984, 461p.
- MARTIN (Jean), *L'empire triomphant 1871/1936, tome 2*, Denoël, 1990, 569p.
- MARTINEZ-GROS Gabriel, *Ibn Khaldûn et les sept vies de l'Islam*, Actes Sud, 2006, 368p.
- MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la IIIe République*, Seuil, 1973, 256 p.
- MEMMI Albert, *Portrait du colonisateur, portrait du colonisé*, Gallimard 1985, 1ere édition 1957, 163p.
- MEYER Charles, *Les Français en Indochine 1860-1910*, Hachette, 1985, 298p.
- MEYER Jean, *Esclaves et Négriers*. Gallimard, 1986. 127p.
- MEYER Jean, REY-GOLZEIGUER Annie, TARRADE Jean, THOBIE Jacques, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, Paris, A. Colin, 1990. 654p
- MICHEL Joseph, *Missionnaires bretons d'outre-mer*, PUR, Rennes, 1997, 289p.
- MILZA Pierre, *Napoléon III*, Perrin, Paris, 2004, 706 p.
- MOCK W., *Rohrbach un das « Größere Deutschland », Ethnischer Imperialismus in Wilhemnischen Zeitalter*, München, 1972
- MONTESQUIEU Charles de, *Œuvres Complètes*, seuil, Paris, 1964.
- MONTPLAISIR Daniel de, *Le Comte de Chambord: dernier roi de France*, Editions Perrin, Paris, 2008, 735 p.
- MORDILLAT Gérard, PRIEUR Jérôme, *Jésus après Jésus*, Le Seuil, Paris, 2004, 387p.
- MORLAT Patrice (dir.), *La question religieuse dans l'empire colonial français*, Les Indes Savantes, 2003, 175p.
- MORVAN Françoise, Le monde comme si, *Temps Modernes* n° 608 mars-avril-mai 2000.
- MÜLHAN K., *Herrschaft und Widerstand in der « Musterkolonie » Kiautschou*, München, R. Oldenberg, 2000  
No. 319, p.119-137
- OGÈS Louis, *L'agriculture dans le Finistère au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Quimper, Le Goaziou Libraire-Éditeur, 1949, 176 p.
- OURY Guy-Marie, *Le Vietnam des martyrs et des saints*, Le sarmant/Fayard, 1988, 203p.
- PAISANT Chantal (dir), *La mission en textes et images*, Karthala Editions, Paris, 2004, 516p.
- PELLETIER Anne-Marie, *Le christianisme et les femmes*, Ed. du Cerf, Paris, 2001, 206 p.
- PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Traites négrières*, Gallimard, 2004, 233p.
- PEYRIERES Carine, « Une nouvelle espèce d'hommes », *Science et vie junior* n°184, Janvier 2005, p 29-32.
- PIE IX. *Quanta cura et Syllabus*, J.J. Pauvert, 1967. 169p, disponible sur [http://www.salve-regina.com/Magistere/PIE\\_IX\\_syllabus.htm](http://www.salve-regina.com/Magistere/PIE_IX_syllabus.htm)
- PIOLET J-R, *Nos missions et nos missionnaires*, Bloud & cie, Paris, 1904.
- PIROTTE Jean (dir), *Les conditions matérielles de la mission. Contraintes, dépassement et imaginaires XVIIe-XXe siècles*, Paris, Karthala, 2005, 511p.

PIROTTE Jean (dir), *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Université de Louvain la Neuve, 1982, 166p.

PIROTTE Jean, *Périodiques missionnaires belges d'expression française. Reflets de cinquante années d'évolution d'une mentalité 1889-1940*, Université de Louvain, 1973, 429p.

PLESSIS Alain, *De la fête impériale au mur des fédérés 1852-1871*, Seuil, Paris, 1979, 257p.

POSTIC Marcel, « Des bretons au service du pape », *Le Télégramme*, 13/4/2003

POULAT Emile, *Les Semaines Religieuses. Approche socio-historique et bibliographique des bulletins diocésains français*, Lyon, 1973. 109p

Prosper LEVOT, *Biographie bretonne*, tome II, 1857

PRUDHOMME Claude (dir.) *Une appropriation du monde : mission et missions, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Publisud. Collection L'Europe au fil des siècles, 2004, 254 p.

PRUDHOMME Claude, « La querelle des universels, problématiques missionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle », in *Chrétiens et sociétés* n° 8, Université Lyon 2, 2001, pp 73-97.

PRUDHOMME Claude, *Missions chrétiennes et colonisation*, Cerf, Paris, 2004, 172p.

PRUDHOMME Claude, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1878-1903)*, Ecole française de Rome, 1994, 621p.

RANDON Maréchal, *Le Panthéon Fléchois – Mémoires – Archives militaires – Documents officiels*.

RANKE Leopold von (1795-1886), *Histoire de la Papauté pendant les seizième et dix septième siècles*, trad. de l'allemand par J[ean]-B[aptiste] Haiber ; publ. augmenté d'une introd. et de nombreuses notes historiques et critiques, continuées jusqu'à nos jours par A[lexandre] de Saint-Chéron, Paris, Sagnier et Bray, 1848, 3 vol.

RENAN Ernest, *Œuvres complètes*, 10 vol., Calman Levy, 1947-1961.

RENAN Ernest, *souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Gallimard, Paris, 1983, 332 p.

REY-GOLDZEIGUER (Annie), *Le Royaume arabe. La politique algérienne de Napoléon III (1861-1870)*, Société Nationale d'Édition et de Diffusion (S. N. E. D.), Alger, 1977, 814 p.

REYNAUD-PALIGOT Carole, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, 338 p.

RIVINIUS K.J., *Die katolische Mission in Süd-Schantung*, St Augustin Steyler Verlag, 1979

ROHRBACHER René François, *Histoire Universelle de l'Église Catholique*, Nancy, 1842-49 ; 2e Ed., Paris, 1849-53

ROUTHIER Gilles, LAUGRAND Frédéric, *L'espace missionnaire: lieu d'innovations et de rencontres interculturelles*, Karthala Editions, Paris, 2002, 437p.

ROUZ Bernez. DEGUIGNET Jean-Marie, *Mémoires d'un paysan Bas-Breton*, An Here, Ar Releg-Kerhuon 2000. 462p

RUSCIO Alain, *Le credo de l'homme blanc*, Complex, Bruxelles, 2002, 410p.

SAÏD Edward, *L'orientalisme – L'Orient créé par l'Occident*, le Seuil, 1980 (VO en 1978), 392p.

SALVAING Bernard, « La femme dahoméenne vue par les missionnaires : arrogance culturelle ou antiféminisme clérical ? », *Cahiers d'études africaines*, 1981, volume 21, numéro 84, p 507-521.

SALVAING Bernard, « Le paradoxe du missionnaire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXX, 1983, p 271-282.

SALVAING Bernard, *L'image du Noir chez les missionnaires et les voyageurs (côte des esclaves et pays Yoruba, 1841-1891 environ)*, Paris, Université de Paris VII, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, 1980, 566p.

- SCHAUB Jean-Frédéric, *Oroonoko prince et esclave, roman colonial de l'incertitude*, Seuil, Paris, 2008, 202 p.
- SCHMIDT Nelly, *Abolitionnistes de l'esclavage et réformateurs des colonies 1820-1851*, Karthala, Paris, 2000, 1196 p.
- SEMPERE Henri, *Presse et propagande catholique : la semaine catholique de Toulouse (1861-1908)*, Thèse de 3e cycle, Toulouse, 1971.
- SERVAIS Olivier, VAN'T SPIJKER Gérard (dir.), *Anthropologie et missiologie : XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles : entre connivence et rivalité : actes du colloque conjoint du CREDIC et de l'AFOM organisé avec la collaboration de l'Institut Interuniversitaire de Recherche Missiologique et Oecuménique d'Utrecht, du Nijmegen Institute for Missiology et du Centre Vincent Lebbe de Louvain-la-Neuve à Doorn (Utrecht) du 14-18 août*, Paris, Karthala, 2004, 463p.
- SIMONET Christian, *Les dix saints martyrs français du Vietnam*, La salle des martyrs, 1989, 96p.
- SOETENS Claude, *Le Congrès eucharistique international de Jérusalem (1893) dans le cadre de la politique orientale du Pape*. Louvain, Nauwelaerts, 1977, 790p.
- SPERED AR YEZH, an « ed-Turki », *Le Télégramme* 04/01/2005.
- STORA Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954*, La Découverte, Paris, 1991, 127p.
- TAGUIEFF Pierre-André, *La couleur et le sang, doctrines racistes à la française*, Milles et une nuit, Paris, 2002, 326 p.
- TANGUY Alain, « Le Brigant, Prince des celtomanes », in *le Télégramme* 11/04/2004.
- TARNERO Jacques, *Le racisme*, Édition de Milan; Paris, 1995, 64 p.
- TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres – La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 1989, 540p.
- TREGUER Michel, *Aborigène Occidental*, Mille et une nuit, 2004, 394p.
- TUDESCO, James Patrick, *Missionaries in French imperialism: the role of catholic missionaries in French colonial expansion, 1880-1905*, University of Connecticut, 1980, 223 p.
- TURIN Yvonne, *Femmes et religieuses au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ed. Nouvelle Cité, Paris, 1989, 374p.
- VALLET Odon, *Une autre histoire des religions*, Gallimard, 2001, 320p
- VILLEMARQUE Vicomte Théodore Hersart de la, *Barzaz Breiz, Chants populaires de la Bretagne*, Librairie académique Perrin librairie académique Perrin, 1963 (fac-similé de l'édition de 1867), 539p.
- WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 395 p.
- WADE Nicholas, The twist and turns of History, and DNA, *The New-York Times*, 25/03/2006.
- WOLGENSINGER Jacques. *L'Histoire à la Une, la grande aventure de la presse*, Gallimard, 1989, 192 p.
- ZORN Jean-François, *La missiologie : émergence d'une discipline théologique*, Labor et fides, Genève (Suisse). Collection Actes et recherches, 2004

## Audio-visuel

- BLANCHARD Pascal, DEROO Éric, *Zoos humains*, France, 2002, cf.  
<http://www.arte.tv/fr/connaissance-decouverte/Peuplespremiers/Thema/1099436.html>

GUIDICELLI Jean-Claude, ADOUTTE Virginie, *Les Trois Couleurs de l'Empire*, Arte France et Riff International Productions, 2001. cf.  
[http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/mire\\_3coulempire.htm](http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/mire_3coulempire.htm)  
 GUINARD Pierrick, *Qu'allaient-ils faire là-bas?*, France3 Ouest/ Aligal Production, 2002  
 KEMENER Yann-Fañch, *Gwerzioù*, CD enregistré en 1988 édité par Iguane.  
 KRAMER Stanley, *inherit the wind*, MGM, 1960.  
 PASQUET Jacques ROTURIER Patrice, *Châteaubriand, l'indompté*, Collection "Les Bretons et leur Histoire, CERIMES, 1998, DVD  
 PERESSINI Daniel, *Une île sur le feu*, Planete/ France 3 corse/SLP, 2001  
 VERHAEGHE Jean-Daniel, CARRIERE Jean-Claude, *La controverse de Valladolid*, Bakti Productions/ FR3 Marseille/ La Sept/ Radio Télévision Belge Francophone (RTBF), 1992  
 CHRETIEN Jean-Pierre MEDARD Henri PRUDHOMME Claude SAUR Léon TRIAUD Jean-Louis WEBER Jacques, *colonisation et religion*, Colloque de Blois, 2005,  
<http://www.canalc2.tv/video.asp?idVideo=3945&voir=oui>

## Emissions de Radio

2000 ans d'Histoire, Patrice Gélinet, France-Inter

22/10/2002 « Las Casas »  
 05/02/2004 « Le Congo belge » avec : Elikia M'Bokolo  
 13/02/2004 « La science et le racisme » avec : Michel Girod  
 12/04/2004 « Le second Empire » avec : Pierre Milza  
 28/09/2004 « 1848, la fin de l'esclavage » avec : Nelly Schmidt  
 22/02/2005 « Les missions chrétiennes » avec : Claude Prudhomme, Nicolas Baverez  
 11/03/2005 et 14/03/2005 « L'Unité italienne » 2 parties avec : Gilles Pécout  
 15.03.2005 « Charles de Foucauld » avec : Jean-François Six  
 14/09/2005 « L'explorateur Pierre Savorgnan de Brazza (100ème anniversaire de sa mort) » avec : Alain Frerejean  
 26/01/2006 « Les français et leur passé colonial » avec : Marc Ferro  
 10/05/2006 « L'abolition de l'esclavage » avec : Olivier Pétré-Grenouilleau  
 23.05.2006 « Le procès du singe » avec : Gordon Golding  
 25/05/2006 « Les premiers chrétiens » avec : Jean-Pierre Moisset  
 14/09/2006 « Napoléon et l'esclavage » avec : Thierry Lentz, Marcel Dorigny  
 27/09/2006 « Les tirailleurs sénégalais » avec : Eric Deroo  
 25.10.2006 « Le martyr des Chrétiens » avec : Max Gallo  
 01/03/2007 « Les grands courants de l'Islam » avec : Malek Chebel  
 5/05/2007 « L'esclavage aux Antilles françaises » avec : Myriam Cottias  
 20/06/2007 « La controverse de Valladolid » avec : Nestor Capdevila  
 20/09/2007 « L'Islam et l'esclavage » avec : Malek Chebel  
 23/01/2008 « Marco Polo » avec : Philippe Ménard  
 15/04/2008 « Les français et leur empire colonial » avec : Jean-Pierre Rioux  
 21/05/2008 « Les Noirs de France » avec : Pap N'Diaye  
 03/09/2008 « Abd el-Kader » avec : Ahmed Bouyerdene  
 10/09/2008 « Le Comte de Chambord » avec : Daniel de Montplaisir

## Les lundis de l'Histoire, France Culture

Chartier Roger, Colonisation, esclavage et fiction, avec Jean-Frédéric Schaub, Jean Hébrard, Cécile Vidal Les Lundis de l'Histoire, France Culture, 15.09.2008  
08.09.2008

Perrot Michelle L'histoire des Noirs, avec Caroline Oudin-Bastide, Pap Ndiaye, Joël Michel Les Lundis de l'Histoire, France Culture, 08.09.2008.

Levillain Philippe Napoléon III avec Eric Anceau, Jean Garrigues, Francis Démier, Les Lundis de l'Histoire, France Culture, 25.08.2008.

La fabrique de l'Histoire, France Culture

## Sources Internet

« Cannibales Nègres », Indianophages et anthropophages

<http://www.basile-y.com/historiettes/h9.html>, consulté le 15/08/2008

Chronologie de la colonisation de l'Indochine :

[http://croisieres\\_egypte.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie\\_vietnam\\_le\\_siecle\\_de\\_la\\_colonisation\\_francaise.asp](http://croisieres_egypte.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie_vietnam_le_siecle_de_la_colonisation_francaise.asp), consulté le 15/08/2008

Colonialisme et racisme au Congo belge : cobelco

[http://www.cobelco.org/Agenda/colo\\_racisme.htm](http://www.cobelco.org/Agenda/colo_racisme.htm), consulté le 15/08/2008

Concurrence religieuse et œcuménisme :

[http://www.protestants.org/fpf/relations\\_oeumeniques/articles/05\\_oeumenisme\\_mission.htm](http://www.protestants.org/fpf/rerelations_oeumeniques/articles/05_oeumenisme_mission.htm), consulté le 15/08/2008

Contre la bonne conscience coloniale (Alain Ruscio), article publié dans *L'Humanité* :

<http://www.sozoala.com/colonialisme/lhumanite2.htm>, consulté le 15/08/2008

Encycliques de Léon XIII

[http://www.vatican.va/holy\\_father/leo\\_xiii/encyclicals/index\\_fr.htm](http://www.vatican.va/holy_father/leo_xiii/encyclicals/index_fr.htm), consulté le 21/09/2008

[http://causa.sanctorum.free.fr/martyrs\\_du\\_japon\\_1.htm](http://causa.sanctorum.free.fr/martyrs_du_japon_1.htm), consulté le 15/08/2008

<http://www.biblisem.net/etudes/bellmart.htm>, consulté le 15/08/2008

[http://croisieres\\_egypte.clio.fr/bibliotheque/Le\\_christianisme\\_au\\_Japon\\_des\\_origines\\_a\\_Meiji.asp](http://croisieres_egypte.clio.fr/bibliotheque/Le_christianisme_au_Japon_des_origines_a_Meiji.asp), consulté le 15/08/2008

Ile de la Réunion :

[http://www.mi-aime-a-ou.com/abolition\\_esclavage\\_ile\\_reunion\\_20\\_decembre\\_1848.htm](http://www.mi-aime-a-ou.com/abolition_esclavage_ile_reunion_20_decembre_1848.htm), consulté le 15/08/2008

[http://www.clicanoo.com/article.php?id\\_article=97548](http://www.clicanoo.com/article.php?id_article=97548), consulté le 15/08/2008

Image de l'Autre : du jardin d'acclimatation à l'exposition coloniale :

<http://gallica.bnf.fr/VoyagesEnAfrique/themes/T4a.htm>, consulté le 15/08/2008

La colonisation, Réflexion.

<http://www.consolata.qc.ca/recherche/carre-colonisation.htm>, consulté le 15/08/2008

Ligue des Droits de l'Homme, section de Toulon, sur le colonialisme

<http://www.ldh-toulon.net/spip.php?rubrique20>, Consulté le 13/10/2008

Martyrs du Japon

<http://www.inxl6.org/article1882.php>, consulté le 15/08/2008

Message de Notre-Dame de la Salette

[http://lasalette.cef.fr/article.php3?id\\_article=7](http://lasalette.cef.fr/article.php3?id_article=7), Consulté le 16/08/2008

Missions Étrangères de Paris :

<http://archivesmep.mepasie.org/plan.htm>, consulté le 15/08/2008

Philosophie et spiritualité :

<http://sergecar.club.fr/cours/raison1.htm>, consulté le 15/08/2008

Pierre Levebvre – L'Autre dans la tradition missionnaire récente

[http://www.sedos.org/french/lefebvre\\_2.htm](http://www.sedos.org/french/lefebvre_2.htm), consulté le 15/08/2008

Site de l'anthropologue James Lett :

<http://faculty.ircc.edu/faculty/JLett/publications.htm>, consulté le 15/08/2008

Sur le père Amet Limbour :

[http://www.spiritains.qc.ca/fr/default.aspx?id\\_article=350](http://www.spiritains.qc.ca/fr/default.aspx?id_article=350), consulté le 15/08/2008

Sur le père Keralum: The Handbook of Texas Online

<http://tshaonline.org/handbook/online/articles/KK/fke31.html>, consulté le 15/08/2008

Sur Madagascar :

<http://www.cosmovisions.com/ChronoMadagascar.htm>, consulté le 15/08/2008

# Table des matières

Sommaire .....	3
Introduction .....	4
1 Feiz ha Breiz : un outil de propagande dans un monde en mutation .....	19
1.1 Feiz ha Breiz et la presse catholique .....	19
1.1.1 Un contexte favorable .....	19
1.1.2 Une Semaine Religieuse ? .....	27
1.1.3 Le public visé par Feiz Ha Breiz .....	32
1.1.4 Les hommes de Feiz ha Breiz .....	38
1.1.5 Une étape dans l’histoire de la langue bretonne .....	44
1.2 Sources des rédacteurs de Feiz ha Breiz .....	57
1.2.1 Conférences et lettres de missionnaires .....	58
1.2.2 L’Impartial du Finistère. ....	82
1.2.3 Autres Publications. ....	84
2 L’appel du large .....	87
2.1 Les pays de cocagne .....	88
2.2 L’ouverture du canal de Suez et le télégraphe .....	95
2.3 L’ouverture forcée des territoires .....	102
2.4 Un changement d’échelle .....	105
3 Représentation des peuples exotiques. ....	119
3.1 Typologies relevées dans Feiz ha Breiz .....	120
3.1.1 Les peuples du Proche Orient, du Maghreb et d’Afrique .....	120
3.1.2 Quelques peuples asiatiques .....	134
3.1.3 Les Amérindiens .....	136
3.1.4 Les noms génériques .....	137
3.2 De l’origine des « races humaines » .....	148
3.2.1 Une lecture historique de la Bible .....	149
3.2.2 Autres cosmogonies .....	155
3.2.3 Procès de singe .....	157
3.3 Le racialisme des descriptions .....	162
3.3.1 De l’hérédité .....	162
3.3.2 Des préjugés déjà bien ancrés .....	166
3.3.3 Européocentrisme pour les critères de beauté .....	168
3.3.4 Evolution et éducatibilité .....	178
3.3.5 La représentation des civilisations non européennes .....	186
3.4 L’exotisme comme procédé littéraire .....	193
3.4.1 ...pour distraire le lecteur .....	193
3.4.2 Localisation de contes moralisateurs .....	197
3.4.3 Catéchisme expliqué aux enfants .....	202
3.5 Des peuples sous le joug du diable .....	204
3.5.1 « Hors de l’Eglise point de Salut » .....	205
3.5.2 Des peuples abusés par Satan .....	208
3.5.3 Prêtres menteurs et vaines croyances .....	212
3.5.4 Les nouveaux infidèles .....	221
3.6 La barbarie en pratique .....	227
3.6.1 Fainéantise et nudité .....	227

3.6.2	De la condition féminine .....	232
3.6.3	Absence de charité .....	241
3.6.4	Des sociétés violentes.....	247
3.6.5	Cannibalisme.....	249
3.6.6	L'esclavage.....	252
3.6.7	La persécution des chrétiens .....	258
3.6.8	Les châtiments divins .....	260
4	L'imaginaire missionnaire.....	266
4.1	L'origine des missionnaires.....	266
4.1.1	Les Bretons dans le mouvement missionnaire Français.....	266
4.1.2	Des familles chrétiennes.....	267
4.1.3	Enflammés par les conférences .....	271
4.1.4	Breuriez ar Feiz .....	275
4.1.5	Des parcours atypiques.....	278
4.1.6	La mission au féminin .....	279
4.1.7	De la difficulté de partir .....	284
4.2	Les nouveaux apôtres .....	286
4.2.1	Sur les traces des Anciens .....	286
4.2.2	Tout quitter, vivre dans la misère, le climat, les maladies et la mort.....	290
4.2.3	Affronter l'hostilité des indigènes, la résistance du diable.....	294
4.2.4	Missionnaires, linguistes et anthropologues.....	297
4.2.5	L'alter ego protestant .....	304
4.2.6	Miracles qui montrent la supériorité de Dieu.....	307
4.3	Un exemple de sainteté .....	310
4.3.1	Aimer son prochain .....	310
4.3.2	Les indigènes reconnaissants .....	313
4.3.3	Même les protestants et les autres le disent.....	314
4.4	Fonder des royaumes chrétiens .....	316
4.4.1	Le rêve des royaumes chrétiens .....	316
4.4.2	Des nouvelles chrétientés .....	324
4.4.3	La dévotion des nouveaux chrétiens .....	329
4.4.4	Le clergé indigène .....	339
4.5	Le martyr du pasteur et de son troupeau .....	342
4.5.1	La recherche du martyr.....	342
4.5.2	La foi naît dans le sang des martyrs .....	348
5	Yann Vrezhoneger et l'effort missionnaire.....	355
5.1	La puissance de la prière .....	356
5.2	Breuriez ar Feiz .....	358
5.2.1	Une Bretagne et une France généreuse .....	360
5.2.2	Des moissonneurs d'âmes sont trop peu nombreux et misérables.....	363
5.2.3	Des compatriotes .....	367
5.3	La naissance d'une sensibilité humanitaire .....	369
5.3.1	Catastrophes .....	369
5.3.2	Sauvez les enfants ! .....	372
5.3.3	Contre l'esclavage .....	374
5.4	Une façon de remercier Dieu .....	378
5.5	Une « assurance Salut » .....	380
5.6	La concurrence protestante.....	383
6	L'alliance du sabre et du goupillon.....	389
6.1	Feiz ha Breiz et le colonialisme .....	389

6.2	Une armée et une marine chrétiennes .....	395
6.3	Soutien aux missionnaires .....	399
6.4	Des relents de croisade : .....	402
6.5	France catholique contre Angleterre protestante.....	414
6.6	Lutte contre l'esclavage .....	418
7	Le paradoxe du missionnaire.....	422
7.1	Les chrétiens indigènes : avant-garde de l'Europe .....	422
7.2	Dispenser une éducation européenne .....	423
7.3	L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. ? .....	427
7.4	L'ordre colonial comme ordre divin : une duperie .....	432
7.5	Indigènes et République.....	437
	Conclusion.....	452
	Bibliographie .....	467
	Corpus .....	467
	Autres sources primaires .....	467
	Bibliographie sur Feiz ha Breiz.....	467
	Dictionnaires, encyclopédies et atlas .....	467
	Livres, travaux universitaires, actes de colloques et articles.....	468
	Audio-visuel.....	475
	Emissions de Radio .....	476
	Sources Internet.....	477
	Table des matières .....	479

## **Résumé**

Feiz ha Breiz était un hebdomadaire catholique et monarchiste entièrement rédigé en breton et publié sous le patronage de l'évêque de Quimper. Cet organe de presse s'inscrit dans le mouvement des Semaines Religieuses mais s'en différencie partiellement par la multitude des sujets qui y sont traités. Ainsi, pendant 19 ans (1865-1884), ce journal nous offre sa vision d'un monde en pleine mutation avec le développement de la société industrielle, scientifique et démocratique mais aussi le formidable essor des missions catholiques et la reprise de l'expansion coloniale française qui amènent ce journal à présenter des populations jusque-là inconnues à ses lecteurs. Héritiers de la tradition chrétienne, les rédacteurs de Feiz ha Breiz doivent se positionner face aux théories scientifiques évolutionnistes et racialistes développées par des savants majoritairement républicains et athées. Combattue en Europe, l'Eglise se développe outre-mer durant cette période et les missionnaires sont les instruments héroïques de l'annonce de l'Évangile et par conséquent du salut de millions d'âmes. En montrant la barbarie des peuples infidèles, Feiz ha Breiz entend démontrer la véracité de l'axiome « hors de l'Eglise, point de salut » et mettre en évidence les périls qui guettent l'Europe chrétienne si elle se détourne de l'Eglise. La période de Feiz ha Breiz étant aussi celle où la France du Second Empire et de la IIIe République commence à se tailler un empire colonial, ce journal ne manque donc pas de nous éclairer sur « l'alliance du sabre et du goupillon », pour reprendre une formule célèbre.

## **Abstract**

Feiz ha Breiz was a catholic and monarchist weekly magazine entirely written in Breton and published under the patronage of the bishop of Quimper. This newspaper has its place in the movement of the Religious Weeks but differs slightly from it, if one considers the variety of the themes covered. For 19 years (1865-1884), this newspaper offers its vision of a changing world what with the development of the industrial, scientific and democratic society on the one hand and on the other hand the monumentous rise of the catholic missions and French colonial expansion which lead this newspaper to present populations unknown to its readers, up to that point. Heirs to the Christian tradition, the writers of Feiz ha Breiz must position themselves regarding the scientific theories on human evolution and racialist ideas developed by scientists, mainly among republican and atheist circles. Fought in Europe, the Church develops overseas during that period and the missionaries are the heroic instruments of the Gospel and consequently of the salvation of millions of souls. By showing the cruelty of unbelievers, Feiz ha Breiz intends to show the veracity of the axiom “out of the Church, no

salvation” and to highlight the dangers which await Christian Europe if it turns away from the Church. The period of Feiz ha Breiz being also when the France of the Second Empire and of the Third Republic starts to conquer a colonial empire, this newspaper does not fail to inform us on the “alliance of the sabre and the aspergillum”, to take up here a famous phrase.

**Mots clés**

Anthropologie, Bretagne, breton (langue), Colonialisme, Eglise catholique, ethnologie, Europe, France, Histoire, Histoire de la presse, IIIe République, islam, missiologie, missions catholiques, Monarchisme, Religion, Second Empire, XIXe siècle

**Keywords**

2nd Empire, 3rd Republic, Anthropology, Breton (language), Brittany, Catholic Church Catholic missions, Colonialism, Ethnology, Europe, France, History of the press, History, Islam, Missiology, Monarchism, Nineteenth Century Religion,

## Errata

P. 421 : Il manque ici une note sur l'action et la légende de Pierre Savorgnan de Brazza. Ce « conquérant pacifique et libérateur d'esclaves » n'apparaît cependant pas dans Feiz ha Breiz, peut-être en raison de ses amitiés républicaines (Gambetta, Ferry)

Cf. FREREJEAN Alain, KLEIN Charles-Armand *L'appel de l'Afrique, Les pionniers de l'empire colonial français*, Perrin, Paris, 2002, 280 p.